This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ARTES SCIENTIA VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v. 19

Année 1810.

Janvier.

Le 8. Les 2. Espiègles, Cheron, Belin.

Fevrier.

Le 3. Les Pêcheurs Danois. Theaulon, Dartois
15. Le Cachemire. H. Dupin.
28. La Robe et les Bottes. Dieulafoi, Gersin

Mars

Le 15. Le Congé ou la Veille des Noces. Rougemont, Jus

Avril

Le 9. La Vieillesse de Piron. Bouilly, Pain.
23. Les Sabotiers Béarnais, Moreau, Genty.

Mai.

Le 7. L'auberge dans les nües. Dieulafoi, Gersin, Simon
31. Le Sultan du havre. Dartois, H. Dupin

Juin

Le 2. Le Secret de Madame, Moreau, Dumolard.
9. M. Durelief. Barré, Radet, Desfontaines

Juillet

Le 11. Partie Carrée. Theaulon, Dartois

Août.

Le 8. Le Petit Pêcheur. Dumersan

7bre

Le 19. L'homme de 40. ans. J. Pain.

8bre

Le 2. Les deux Livres. Barré, Picard, Radet, Desfontaines
25. Les Epouse de 3. jours, Moreau, Ourry.
29. Les 3. fous, Dartois, Dupin

9bre

Le 10. La Cendrillon des Ecoles, De Saint Remy
26. Deux pour un. J. Pain. L. Dupin.

Xbre

Le 15. une visite à St. Cyr. Moreau, Lafortelle
29. Les six Pantoufles, Dartois, Dupin, Favart

Théâtre du vaudeville

LES

DEUX ESPIEGLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. ***.

Chevon, Louis Claude

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le* 8 *janvier* 1810.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

CHEZ Mlle. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, nº. 1, rue de Richelieu.

MDCCCX.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GRIFFART, procureur.	M. Chapelle.
ADELE, sa pupille.	M.elle Minette.
SAINVILLE *, amant d'Adèle, et son cousin.	M. Joly.
VERSAC, gascon, neveu de Griffart.	M. Fichet.
Madame DE FIERBOIS, vieille plaideuse.	M.elle Bodin.
ABRAHAM, Juif Allemand.	M. Fontenay.
Mademoiselle JUDITH, vieille gouvernante de M. Griffart.	M.me Duchaume.
JASMIN, valet demi-niais au service de M. Griffart.	M. Edouard.

La scène est à Rheims, chez M. Griffart.

* Sainville, au moment où il paraît dans la scène 9, doit avoir ses trois costumes l'un sur l'autre, dont il se dépouille successivement, ainsi que cela est indiqué dans les scènes qui suivent.

Vd. ny
Sour. Dram. Fd. Rom. Dept
12-23-33

LES DEUX ESPIÈGLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un salon. A droite et à gauche, au fond, à la dernière coulisse, une porte d'entrée. Dans la toile du fond, à droite, l'appartement d'Adèle; à gauche, le cabinet de Griffart. Au milieu, une fenêtre. Sur le devant, deux tables couvertes de tapis qui retombent jusqu'à terre.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE JUDITH, GRIFFART, JASMIN.

(*Griffart entre par son cabinet du fond; Jasmin et mademoiselle Judith arrivent par la porte de droite.*)

GRIFFART.

JASMIN! mademoiselle Judith! Venez, venez, mes amis; j'ai quelque chose de très-important à vous communiquer à tous deux. Je puis me fier à vous? D'ailleurs, vous savez ce que je vous ai promis?

JASMIN.

A la vie et à la mort, je suis votre homme. Vantez-vous de ça, vous ne serez pas démenti.

Mademoiselle JUDITH.

AIR : *Que le sultan Saladin.*

Vous devez entièrement
Compter sur mon dévouement;
Mon cœur, pour vous plein de zèle,
Avec une ardeur fidèle,

Secondera vos projets.
Jamais, jamais,
Je n'ai trahi vos secrets;
Car je suis tout aussi discrète....

JASMIN.

Qu'une gazette. (*bis*)

GRIFFART.

Paix! Je dis, 1.° que j'ai dans ma maison, depuis six mois, Adèle, jolie espiègle de seize ans, riche héritière, fille d'un de mes parens éloignés, qui, en mourant, m'a nommé son tuteur; 2.° que, pendant trois semaines que j'ai eu la sottise de lui permettre de passer à la campagne chez une de ses tantes, elle y a renouvelé connaissance avec un certain cousin nommé Sainville, qui s'est épris d'elle, tandis qu'à son tour elle est devenue amoureuse de lui; 3.° que cette belle passion, d'ailleurs très-raisonnable si je n'avais d'autres vues, est diamétralement opposée à mes projets, puisque mon intention est de conjoindre, en lien matrimonial, ladite Adèle avec Versac, mon neveu et mon filleul; c'est un petit mariage dont vous ne pouvez manquer d'approuver l'idée.

AIR : *du Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Ma pupille est riche héritière;
Versac est un cadet gascon.
Adèle possède une terre;
Versac n'a pas une maison.
Versac a des dettes, je pense;
Les fonds d'Adèle restaient morts....
Ainsi donc, sous tous les rapports,
C'est un hymen de convenance.

JASMIN.

Pardine! tout d'un côté et rien de l'autre; y a-t-il rien de plus convenable que cela?

GRIFFART.

J'ajoute, 4.° qu'Adèle est très-prévenue contre Versac; que par conséquent....

JASMIN.

Monsieur, c'est-il pour nous répéter tout ce que nous savons que vous nous avez fait venir? Il ne vous manque plus que de nous dire comme une nouvelle que vous vous appelez M. Griffart; que vous êtes procureur au présidial de Rheims; que moi, qui ai nom Jasmin par sobriquet, je suis votre domestique; et que Mam'selle, qui s'appelle mam'selle Judith, est votre vieille gouvernante....

Mademoiselle JUDITH.

Vieille! je n'ai que cinquante-cinq ans.

JASMIN.

Eh ben! c'est-il donc si mal pour une jeune personne?

GRIFFART.

Je disais donc,... Mais vous m'avez interrompu, et je ne sais plus où j'en étais.

JASMIN.

Vous aviez fini le *tertio*, et vous entamiez le *carto*.

GRIFFART.

Oui, oui. Je disais que, pour terminer promptement le mariage dont est question, je fais venir *ad hoc* mon neveu de Bergerac, où il fait sa résidence ordinaire, et que, d'après une lettre que j'ai reçue de lui hier au soir, il doit arriver aujourd'hui même.

Mademoiselle JUDITH.

Aujourd'hui?

GRIFFART.

Il serait déjà ici depuis deux jours, s'il n'avait pas été obligé de s'arrêter à Paris pour quelques démarches relatives à l'emploi d'huissier que je lui ai fait obtenir auprès de notre tribunal, en attendant mieux.

JASMIN.

L'emploi d'huissier !... C'est un fort bel emploi !

GRIFFART.

Moi, je suis persuadé qu'Adèle sera beaucoup plus flattée d'épouser un homme en place. Les femmes n'en veulent pas d'autres aujourd'hui.

Mademoiselle JUDITH.

Et moi je crains, s'il faut vous parler vrai, que vous n'ayez de la peine à la décider à cette union. La petite personne a du caractère.

GRIFFART.

Nous en aurons plus qu'elle.

JASMIN.

Quand elle appuie non, ça veut dire non ; et ce n'est pas ce mot-là qu'il faut pour s'marier.

GRIFFART.

Son monsieur Sainville est étourdi comme un page, fort entreprenant à ce qu'on m'a dit On m'a conté de ses fredaines; je sais qu'il est capable de tout.

JASMIN.

Ce ne sera pas d'entrer ici toujours... Ah ! ah ! il n'a pas affaire à une bête ! Je suis Champenois, il est vrai... mais...

GRIFFART.

Il était absent depuis long-temps; mais un de mes cliens est venu me dire qu'il l'avait aperçu à plusieurs reprises rôdant autour de chez moi.

AIR : *Du vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Il paraissait de la maison
Examiner chaque fenêtre.

JASMIN.

Le p'tit coquin, le p'tit fripon !
Vous n'avez qu'à me l'faire connaître :

En arrosant l'rosier ponpon
Qu'on vous a donné pour vot' fête,
Comm' il a besoin d'un' leçon,
Je lui lav'rai la tête.

GRIFFART.

Oui, pour m'attirer une affaire à la police correctionnelle! Point de voies de fait : de la ruse et des moyens juridiques, si le cas y échéoit. Connaissez-vous ce beau monsieur Sainville, mademoiselle Judith?

Mademoiselle JUDITH.

Pas plus que vous ne le connaissez. Il peut bien avoir passé près de moi, mais j'ai pour principe de ne jamais regarder les jeunes gens.

JASMIN.

Oh! mademoiselle Judith, façon de parler, n'est-ce pas?

GRIFFART.

Faisons donc notre plan pour éconduire monsieur Sainville, s'il a l'audace de se présenter.

SCENE II.

Mademoiselle JUDITH, GRIFFART, JASMIN, ADELE, *dans le fond.*

ADÈLE, *à part, en entrant.*

On parle de Sainville : écoutons.

GRIFFART.

J'ai décidé que chacun de vous se tiendrait en sentinelle à l'une des portes de ma maison qui donne sur deux rues assez éloignées l'une de l'autre. Vous ne laisserez entrer que mon neveu, et deux autres personnes, dont je vais vous donner le signalement d'une manière si exacte, que vous

ne pourrez vous y méprendre, quoique vous ne les connaissiez pas.

ADÈLE, *à part.*

Redoublons d'attention.

JASMIN.

Mais si nous allons oublier ce que vous nous aurez dit?

GRIFFART.

Pour que cela n'arrive pas, mettez-vous chacun à l'une de ces tables, et écrivez sous ma dictée.

ADÈLE, *à part.*

Préparons-nous aussi à écrire de notre côté (*Elle entre dans sa chambre avant que mademoiselle Judith et Jasmin se soient retournés pour se placer aux tables, et n'en sort que quand ils sont assis.*)

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

GRIFFART.

Etes-vous tout prêts?

Mademoiselle JUDITH.

M'y voilà! Monsieur.

JASMIN.

Moi, j'y suis aussi.

ADÈLE, *qui est sortie avec du papier et un crayon, à part.*

Moi d'même.

GRIFFART.

Soyez attentifs.

Mademoiselle JUDITH.

Oh! n'ayez pas peur.

JASMIN.

Je saisirai tout.

ADÈLE, *à part.*

Moi d'même.

GRIFFART.

Mon projet...

Mademoiselle JUDITH.

Je le vois assez.

ADÈLE, *à part.*

Moi d'même.

GRIFFART.

Votre rôle....

JASMIN.

Oh! déjà je le sais.

ADÈLE, *à part.*

Moi d'même.

GRIFFART.

Ne craignons donc rien,
Tout finira bien.

JASMIN et Mademoiselle JUDITH.

J'ose l'espérer.

ADÈLE, *à part.*

Moi d'même.

GRIFFART.

La première à inscrire est madame la comtesse douairière de Fierbois, plaideuse de cinquante ans, qui arrive de la Touraine pour me charger d'une cause considérable, où il y a dix mille francs à gagner.

JASMIN.

Pour elle?

GRIFFART.

Non, pour moi. Vous avez bien écrit son nom, son pays et son âge? Voici maintenant son costume.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

D'abord une douillette,
Bien ample, de satin;
Des gants couleur noisette,
Un sac vert à la main;

La canne à parasol, et la voix pigrièche ;
Cheveux gris sous un chapeau noir.

Mademoiselle JUDITH.

Ah. mon dieu, je crois déjà voir
Madame de Pimbêche.

GRIFFART.

Vient ensuite Abraham, honnête juif qui fait valoir mes fonds à Paris, et avec lequel j'ai des comptes à régler, avant un voyage qu'il va faire en Allemagne, sa patrie. Voici son portrait.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Figure israélite,
Barbe rousse au menton;
Une longue lévite
De drap couleur marron;
Perruque presque blonde;
Baragouin allemand,
Sans lequel tout le monde
Le prendrait pour Normand.

JASMIN.

Et de deux : quant au troisième...

GRIFFART.

C'est mon neveu : je ne vous dirai rien de sa figure ; je ne l'ai pas vu depuis vingt-cinq ans que j'ai été son parrain, et il doit être un peu changé. Je n'ai pas manqué de lui mander de me tracer son portrait, et voici le résultat des renseignemens qu'il m'a fournis.

AIR *de la Gasconne* (en répétant deux fois la première reprise.)

Séduisante tournure,
Ni petit, ni très-grand,
Costume de parure
Du noir le plus brillant ;
Agréable frisure,
Car c'est un élégant.

JASMIN.

On saura bien, je vous le jure,
Le reconnaître à son accent.

GRIFFART.

Allons, voilà tout ce qu'il faut, et à moins, maintenant, que le cher Sainville ne soit sorcier, il ne devinera pas que ces trois personnes qui lui sont parfaitement inconnues, seront les seules admises.

ADÈLE, *à part.*

Non, mais il l'apprendra au moyen des renseignemens que je vais lui jeter par la fenêtre.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

SCENE III.

Mademoiselle JUDITH, GRIFFART, JASMIN.

GRIFFART.

Allez maintenant vous établir chacun à votre porte.

AIR : *Du vaudeville de Comment faire.*

Ce fidèle signalement
Doit vous suffire, je m'en flatte,
Pour vous tirer heureusement
De cette affaire délicate.
La plus exacte identité,
Voilà ce que je recommande.

Mademoiselle JUDITH.

Comptez sur ma sévérité.

JASMIN.

Ne craignez pas qu'on m'en revende.

TOUS TROIS.

Ce fidèle signalement, etc.

(*Jasmin sort à gauche, et mademoiselle Judith à droite.*)

SCÈNE IV.

GRIFFART, *seul.*

Je ne reviens pas de l'audace de ce Sainville !

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Monsieur croit qu'il n'a qu'à paraître
Pour être vainqueur aussitôt.
Monsieur même espère peut-être
Trouver ma prudence en défaut.
Venez, venez, galant Sainville ;
Bientôt vous apprendrez, mon cher,
Qu'un maître procureur habile
Ne fait jamais de pas de clerc.

Mais voici ma pupile, il est tems de lui intimer positivement mes volontés.

SCÈNE V.

ADELE, GRIFFART.

GRIFFART.

Je suis bien aise de vous voir, mademoiselle, pour vous dire que mon neveu arrive aujourd'hui, et que vous l'épouserez demain.

ADÈLE.

Et moi, monsieur, je suis bien aise de vous trouver, pour vous dire que votre neveu arrivera quand il voudra, mais que je ne l'épouserai jamais.

GRIFFART.

Et pourquoi, je vous prie, ne voulez-vous pas être sa femme?

ADÈLE.

Et pourquoi, je vous prie, voulez-vous qu'il soit mon mari?

GRIFFART.

Allons, ma bonne Adèle, réfléchis un peu, et tu verras quel plaisir ce sera pour toi de m'entendre te nommer ma petite nièce. Nous ne nous quitterons pas; ton mari et toi, demeurerez toujours dans ma maison; je continuerai à prendre de ta fortune les soins les plus paternels: nous chanterons tous trois ensemble: *Où peut-on être mieux, qu'au sein de sa famille?*... Tu ris! tu n'es pas attendrie de ce tableau?

ADÈLE.

Pas du tout; et comme je me fais gloire d'être franche, je vous avouerai que même, quand je n'aimerais pas mon cousin, un des motifs qui me feraient désirer d'avoir un autre époux que votre neveu, serait l'envie de sortir d'une maison aussi ennuyeuse que la vôtre.

GRIFFART.

Comment! vous osez me déclarer en face qu'on ne s'amuse pas chez moi! Vous êtes bien difficile.

ADÈLE.

Dites-moi vous-même si le langage qu'on y tient sans cesse est propre à divertir une fille de mon âge?

AIR: *Du vaudeville de Lasthénie.*

Vous me parlez à tout propos
De Pothier, Cujas et Barthole;
Je n'entends jamais que les mots
De pratique ou de protocole:
Pas un livre écrit bien ou mal,
Sur l'histoire ou sur les sciences.....

Pas seulement une pauvre gazette.....

GRIFFART.

Je vais m'abonner au journal.....

ADÈLE.

Des Modes?

GRIFFART.

Non, des Audiences.
Je souscrirai pour le journal,
Pour le journal des Audiences.

ADÈLE.

Ce sera pour moi d'une grande ressource! j'ai déjà appris assez de vos termes de chicane.

GRIFFART.

Tant mieux vraiment.

ADÈLE.

Pour vous, à qui, depuis six mois, je tiens lieu de clerc.

GRIFFART.

Eh bien! cela forme une jeune personne.

ADÈLE.

Oui, de copier des requêtes, des procès-verbaux, des sentences.....

GRIFFART.

Il est bon de savoir de tout.

ADÈLE.

Jolie occupation! Il est vrai que, pour me désennuyer, j'ai votre entretien et vos gentillesses toujours assaisonnées de quelque terme de palais..... Par exemple:

AIR: *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Par un tendre réquisitoire,
Vous concluez à m'embrasser;
De saisie et d'exécutoire,
Mes refus me font menacer.
Si je veux ajourner la cause,
Un par corps me fait comparoir;
Mais en fuyant, je vous oppose
Une fin de non-recevoir.

GRIFFART.

Eh bien! pas trop mal! On voit bien que tu as

travaillé dans une bonne étude..... Si jamais tu avais un procès.....

ADÈLE.

Oh! soyez tranquille! je ne serais pas embarrassée pour l'instruire, et les procureurs, les huissiers, les commissaires et toute leur sequelle ne m'en donneront pas à garder.

SCÈNE VI.

JASMIN, ADELE, GRIFFART.

JASMIN.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Monsieur, chez vot' confrère Prud'homme,
On vous attend.

GRIFFART.

J'irai ce soir.

JASMIN.

Il s'agit d'une forte somme.

GRIFFART.

A donner?

JASMIN.

Non, à recevoir.

GRIFFART.

Sans nul délai je vais m'y rendre;
Je vois que le cas est pressant;
J'attends mes débiteurs souvent,
Et ne les fais jamais attendre.

(*à Adèle*) Ma bonne amie, tu vois qu'une affaire intéressante me force à m'absenter: tu devrais bien, pour m'aider à faire gaîment cette course, me promettre que tu consentiras.....

ADÈLE.

Vous auriez en vain cette espérance.

GRIFFART.

Oui ! eh bien ! mademoiselle, puisque vous dédaignez mes bontés, on trouvera les moyens de vous réduire.

ADÈLE.

Vous ferez tout ce que vous voudrez ; mais

AIR : *Du vaudeville de Claudine.*

Quelque nouvelle mesure
Que vous preniez aujourd'hui,
J'aime Sainville, et je jure
De n'être jamais qu'à lui.
De mon serment, je vous prie,
Dressez un procès-verbal ;

Et si par hasard vous veniez à perdre cette pièce authentique, je m'engage toutes et quantes fois que besoin sera

A vous en fournir copie
Conforme à l'original.

GRIFFART.

Voyez cette petite impudente ! elle ose employer, pour se moquer de moi, des termes dont elle me doit la connaissance : elle ne rougit pas de se servir de mes bienfaits pour m'accabler !

JASMIN.

Il est ben vrai que si mam'selle Adèle ne vous avait jamais connu, elle ne saurait pas si bien ce que c'est qu'un original.

GRIFFART.

Enfin nous verrons lequel des deux l'emportera. Jasmin, retourne à ton poste ; voilà le moment de redoubler de surveillance, de pénétration et d'esprit.

JASMIN.

Soyez tranquille, monsieur, vous n'avez pas besoin de m'avertir de rien redoubler ; je ne suis pas si simple.

GRIFFART.

GRIFFART.

Je sors de ce côté, afin d'avertir mademoiselle Judith que je suis obligé de m'éloigner un moment.

(Griffart sort à droite, et Jasmin à gauche.)

SCENE VII.

ADELE, *seule.*

Mon cher tuteur oublie sans doute que, grâce à lui, je connais tous les secours que m'offre la chicane, pour prévenir l'abus qu'il prétend faire de ses droits. Si, pendant son absence, nous pouvions trouver l'occasion de mettre ses leçons en pratique, avec quel plaisir je la saisirais! Ah! monsieur Griffart!

AIR: *Je vous comprendrai toujours bien.* (De l'Opéra-Comique.)

Vous me traitez comme un enfant
Lorsqu'à vos vœux je suis rebelle;
Mais vous menacez vainement,
L'Amour saura défendre Adèle:
Pour tout oser, oui, je le sens,
Il me prête une ardeur nouvelle.
Quand on aime et qu'on a seize ans,
On peut bien sortir (*ter.*) de tutelle,

J'ai long-tems supporté l'ennui
De votre barbare langage;
Mais j'espère enfin aujourd'hui
Contre vous-même en faire usage.
Pour moi, le jargon des procès
Serait une langue bien belle,
Si, par son moyen, je pouvais
Sortir pour jamais (*ter.*) de tutelle.

De son côté, Sainville aura sans doute fait ses dispositions; je compte sur son adresse, sur son esprit, et surtout sur son amour.

SCÈNE VIII.

ADELE, MADEMOISELLE JUDITH, SAINVILLE.

(Sainville est déguisé sous le costume que Griffart a annoncé devoir être celui de madame de Fierbois.)

MADEMOISELLE JUDITH.

Monsieur Griffart n'y est pas, madame, mais donnez-vous la peine....

SAINVILLE.

Comment, il n'y est pas? mais c'est incroyable! me faire attendre! une femme comme moi!

MADEMOISELLE JUDITH.

Il nous a prévenus de votre arrivée, ainsi il ne tardera pas....

SAINVILLE.

Je le crois vraiment bien qu'il ne tardera pas! Comment! un procureur me donne rendez-vous, et.... Ah! voilà une bien aimable personne! c'est sans doute mademoiselle Griffart?

MADEMOISELLE JUDITH.

Non, madame, c'est....

SAINVILLE.

Elle est vraiment charmante!.... Permettez, mon petit cœur.... (*Il l'embrasse; Adèle le reconnaît et se contient.*) Vous dites donc, madame, que c'est....

MADEMOISELLE JUDITH.

Mademoiselle Adèle, pupile de monsieur Griffart.

SAINVILLE.

(*S'oubliant un moment*) Ah! qu'il est heureux d'avoir.... (*reprenant sa voix de vieille comtesse*) une femme aussi respectable que vous, madame, pour partager les soins d'une tutelle aussi.... délicate,...

aussi.... Et mademoiselle a sans doute déjà bien des amoureux?

Mademoiselle JUDITH.

Des amoureux, madame! s'il s'en présentait ici, nous verrions beau jeu!

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Des amans je connais la ruse,
Mais je n'en crains point les effets :
Ce n'est pas moi que l'on abuse,
Et je me ris de leurs projets.
Sans beaucoup d'efforts, je vous jure,
Je déconcerte tous leurs plans;
Rien qu'en me montrant, je suis sûre
D'effaroucher tous les galans.

SAINVILLE.

Je le crois, madame, je le crois; et vous avez bien raison de renvoyer ces traîtres, ces trompeurs, ces perfides.... Ah!.... profitez, ma belle poulette, des leçons de votre respectable gouvernante.

AIR : *De la belle Fermière.*

Je me souviens trop souvent
Qu'un de ces aimables parjures,
A mon cœur trop confiant,
A fait de bien vives blessures.
Il était dans son printems,
Je n'avais que quatorze ans;
Je crus, hélas, à ses sermens!....
Mais.... des flammes nouvelles....

Hélas! madame, vous devinez ce qui m'arriva!

Mademoiselle JUDITH, *soupirant.*

Hélas! oui, madame!

On sait que l'Amour a des ailes.

SAINVILLE.

Oui, sans doute, il en a, le petit hypocrite! Prenez-y bien garde, mon cœur, et choisissez si bien....

ADÈLE.

Madame, mon choix est fait, et j'aime à penser qu'il est bon.

Mademoiselle JUDITH.

Oui, madame, mademoiselle est à la veille d'épouser monsieur Versac, jeune homme charmant, neveu de monsieur Griffart, qui vient de le faire recevoir huissier à notre présidial.

SAINVILLE.

Huissier! mais c'est très-bien cela! D'huissier à procureur il n'y a que la main. Huissier.... c'est un état fort respectable, fort utile.... Je ne le connais pas ce monsieur de Versac.... Mais je vous promets de lui donner de l'occupation.

Mademoiselle JUDITH.

Ah! madame, que vous êtes bonne!... mais j'oublie, avec vous, que je ne suis pas à mon poste, et si quelqu'un venait....

SAINVILLE.

Comment, madame, je serais fâchée de vous retenir! que n'êtes-vous partie plutôt? il ne fallait pas vous gêner.

Mademoiselle JUDITH.

Vous êtes trop honnête.... Vous voulez donc bien m'excuser? Mademoiselle Adèle, je vous laisse à bonne école. Tâchez de mettre à profit tout ce que vous dira madame.

ADÈLE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IX.

ADELE, SAINVILLE.

SAINVILLE, *très-vivement pendant toute la scène.*

Ah! ma petite cousine! profitons du moment qu'on nous laisse.

ADÈLE, *de même.*

Pourvu que mon tuteur....

SAINVILLE.

Il ne peut revenir de si-tôt; je lui ai fait donner un faux avis pour l'attirer chez Prud'homme, qui demeure à l'autre bout de la ville.

ADÈLE.

Quoi! c'est vous?....

SAINVILLE.

Sans doute.... J'ai su par le greffier du tribunal tout le détail de l'affaire qui amène ici cette vieille plaideuse, et je viens....

ADÈLE.

Mais ce déguisement.... Si madame de Fierbois arrivait elle-même!....

SAINVILLE.

Point d'inquiétude; j'ai tout prévu.

(*On entend du bruit.*)

ADÈLE.

Ciel! voici quelqu'un!

SAINVILLE.

Contenez-vous, et laissez-moi faire. (*Ils s'assied.*)

SCENE X.

JASMIN, Madame de FIERBOIS, ADELE, SAINVILLE.

SAINVILLE, *sans avoir l'air de voir madame de Fierbois.*

Oui, mademoiselle, je plaiderai, je plaiderai deux ans, s'il le faut.

JASMIN, *à part.*

Tiens, c'est singulier! qu'est-ce que c'est donc que c'te dame-là? (*haut*) Mam'selle Adèle, voilà madame de Fierbois.

ADÈLE.

Madame?...

JASMIN, *élevant la voix.*

Madame de Fierbois.

SAINVILLE, *se retournant à ce mot.*

Eh! que lui voulez-vous, mon ami, à madame de Fierbois?

(Madame de Fierbois n'entre qu'en ce moment.)

JASMIN.

Madame.... c'est elle qui dit comme ça, qu'elle veut parler à monsieur Griffart.

SAINVILLE.

Sûrement elle veut parler à monsieur Griffart : et viendra-t-il bientôt monsieur Griffart?

JASMIN.

S'il va venir?

ADÈLE.

Eh! oui, s'il va venir? tu vois bien que madame de Fierbois, que voilà ici....

Madame DE FIERBOIS.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle, que voilà ici?

ADÈLE.

Mais sans doute ; madame....

JASMIN.

Est madame de Fierbois ?...

SAINVILLE.

Veuve douairière de monsieur de Fierbois, ancien Colonel du régiment de Champagne.

JASMIN, *à madame de Fierbois.*

Pardine, madame, c'est ben hardi à vous devenir abuser comme ça de ma candeur !

Madame DE FIERBOIS.

Insolent !... tu mériterais.... Ah ! çà, mademoiselle, je ne sais pas ce que tout cela signifie.... c'est moi qui suis madame de Fierbois, et par conséquent....

SAINVILLE.

Vous, madame, vous osez....

Madame DE FIERBOIS.

Eh ! pourquoi n'oserais-je pas, madame ?

AIR : *De la fausse Magie.*

Ne viens-je pas de Touraine ?

SAINVILLE.

De Chinon.

Madame DE FIERBOIS.

C'est moi.

SAINVILLE.

C'est moi, etc.

Madame DE FIERBOIS.

J'arrive de mon domaine.

SAINVILLE.

De Fierbois.

Madame DE FIERBOIS.

C'est moi.

SAINVILLE.

C'est moi, etc.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Et je vais dire pourquoi.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Madame DE FIERBOIS.

L'affaire n'est plus en litige.

SAINVILLE.

Je viens exprès pour la plaider.

Madame DE FIERBOIS.

Aujourd'hui même je transige.

SAINVILLE.

On ne me fera pas céder.

Madame DE FIERBOIS.

Notre débat était frivole.
Je me désiste.

SAINVILLE.

Je poursuis.

Madame DE FIERBOIS.

Je ne donne pas une obole.

SAINVILLE.

J'apporte ici deux cents louis.

JASMIN.

Eh! ben, v'là la dispute finie : puisque madame plaide, et qu'elle apporte deux cents louis, il est ben clair que c'est elle qui est madame de Fierbois.

SAINVILLE.

Si je la suis!... (*tirant de son sac une pièce d'argent*) Tenez, mon ami, voilà ce que je vous donne pour vous le prouver.... je ne m'en tiendrai pas là.... Si je la suis!

JASMIN.

Voilà, voilà une brave, une respectable dame!.. Monsieur Griffart avait bien dit qu'il n'y avait rien à perdre avec elle.... Et cette autre.... Voyez pour-

tant qu'elle manigance!... (*se retournant du côté de madame de Fierbois*) Fi! fi! Madame!

Madame DE FIERBOIS, *en colère.*

Comment! l'on soutiendra....

SAINVILLE.

Oui, madame, on soutiendra ses droits.... Je vois, je vois ce que c'est; ruse, perfidie de mes adversaires, qui se prévalent de l'arrêt qu'ils ont surpris à la cour; mais j'en appelle... oui, j'en appelle.

AIR : *Des Trembleurs.*

Et je soutiens que ma cause
Sur la justice repose;
C'est en vain qu'on se propose
De m'y faire renoncer.
A l'arrêt que l'on m'oppose,
Je ne réponds qu'une chose;
C'est qu'aujourd'hui je dispose
Tout pour le faire casser.

Et je ne crains pas les frais.... L'argent ne manquera pas, et monsieur Griffart est trop éclairé, trop expérimenté pour me détourner de plaider.

JASMIN.

Sûrement, madame, qu'il ne vous en détournera pas.... Monsieur Griffart ne craint pas les frais non plus lui.... et puisqu'il y a de ça (*il compte dans sa main*) je réponds de votre procès. (*à madame de Fierbois*) Quant à vous, madame, on voit à présent tout clair ce que vous êtes.

Madame DE FIERBOIS.

Ce que je suis! une honnête femme, entendez-vous?

JASMIN.

C'est possible; mais vous n'êtes toujours pas madame de Fierbois.

Madame DE FIERBOIS.

Je ne suis pas.... Mais en vérité, ces gens-là me

feront tourner l'esprit.... On aura l'impudence! l'audace!... Je ne me sens pas de colère.... et je sors de peur de me compromettre avec une.... Adieu, madame, je ne vous en dis pas plus pour aujourd'hui.

DUO.

AIR : *De Doche.*

SAINVILLE.

On saura si je suis femme
A souffrir un tel affront.

Madame DE FIERBOIS.

De cette infernale trame,
Je découvrirai le fond.

SAINVILLE.

Une pareille avanie!
Ah! je frémis d'y songer.

Madame DE FIERBOIS.

Ah! de cette fourberie
Je saurai bien me venger.
Oui, je me ferai connaître,
Avant de quitter ces lieux.

SAINVILLE.

Dans quelques instans, peut-être,
On me connaîtra bien mieux.
à part. Il est plaisant, sur mon âme,
De l'exiler de ces lieux.

Madame DE FIERBOIS.

Oui, je saurai, sur mon âme,
Avant de quitter ces lieux,
Je saurai quelle est madame,
Et lui ferai mes adieux.

SAINVILLE.

Avec grand plaisir, madame,
Je recevrai vos adieux.

(*Madame de Fierbois sort, et revient en disant*) Et vous aurez de mes nouvelles, madame.

JASMIN.

Elles seront jolies ses nouvelles!... Une femme

qui vient chez un procureur pour dire qu'elle ne donnera pas d'argent, et qu'elle ne veut pas plaider!... Ah! mon dieu! mon dieu! qui croirait qu'il y a des imposteuses comme ça dans le monde, si on ne le voyait pas? (*Il sort.*)

SCENE XI.

ADELE, SAINVILLE.

ADÈLE.

Les voilà partis! La pauvre femme! dans quelle colère vous l'avez mise!...

SAINVILLE.

Ecoutez.... on parle dans l'anti-chambre de ce côté-ci.

ADÈLE, *écoutant à la porte.*

Un domestique de madame de Fierbois, qui vient la demander! comment faire?

SAINVILLE, *quittant ses ajustimens de femme, les jetant sous une des tables, et paraissant sous le costume de juif, indiqué dans la scène deuxième.*

Madame de Fierbois s'en va, et le juif Abraham arrive.

ADÈLE.

Ah! dieux! quelle métamorphose!

SAINVILLE.

Prenez vîte un livre, assayez-vous là-bas : moi, je m'établis ici. (*Il s'assied près d'une des tables, et fait semblant d'écrire.*)

SCENE XII.

SAINVILLE, ADELE, MADEMOISELLE JUDITH.

Mademoiselle JUDITH.

On demande madame de Fierbois pour une affaire très-pressée.... Mais que vois-je? elle n'est plus ici !

ADÈLE.

Non, elle s'est ennuyée d'attendre, et elle est sortie avec Jasmin, qui vient d'amener l'homme que vous voyez là.

Mademoiselle JUDITH.

Ah ! c'est cet Abraham dont Monsieur nous a parlé. Il paraît bien occupé.

ADÈLE.

Il a voulu entreprendre une conversation avec moi ; mais elle m'a paru si fatigante à cause de son jargon, que je me suis mise à lire : de son côté, il a commencé à écrire ou à calculer ; il ne s'aperçoit seulement pas que vous êtes ici.

Mademoiselle JUDITH, *à part.*

Il faut pourtant que je lui dise quelques mots, afin de mieux l'examiner ; je crains toujours que ce Jasmin ne se laisse surprendre. (*haut, s'approchant de Sainville*) Bonjour, monsieur Abraham ; pardon si je vous dérange.

SAINVILLE.

Très-himple serviteir.... ah ! mountié ! mountié ! engôre ein témoisselle ! qué mon ponn ami Crifârt est hireux t'afoir ein lôchis si pien méplé !... (*à Adèle*) Cette indérézante bersône est sans toute fôtre sœir l'aînée ?

ADÈLE.

Mademoiselle n'est pas ma sœur, mais elle a en effet quelques mois de plus que moi.

Mademoiselle JUDITH.

Je suis la gouvernante de monsieur Griffart.

SAINVILLE.

Coufernante ! si ch'étais à le place té Crifârt, che sais pien ce qui arriferait.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

L'amour, coufernante charmante,
Serait pientôt mon couferneir ;
Et fous nômmerait coufernante
Ti coufernément té mon cœir.

Mademoiselle JUDITH.

Monsieur, votre très-humble servante (*à part*) Il est charmant ce monsieur Abraham ! (*haut*) Pardon, si je vous quitte, mais quelqu'un m'attend dans l'anti-chambre. Ne vous impatientez pas, monsieur Griffart ne tardera pas à rentrer.

SAINVILLE.

Ché vais reprendre mon oufrâche ; ché galkilais pour bâsser le tems, gombien tix louis à tousse bour zent bâr mois font d'enterêt bâr heire ; mais gômme ché mé zouis drompé d'ein ténier, ché fais regômanzer mon ôbérazion. (*Il se rassied.*)

Mademoiselle JUDITH.

A votre aise, monsieur Abraham ; j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*à part.*) Ces Israëlites ont tous la même figure ; j'ai vu dix portraits du Juif-Errant qui ressemblaient d'une manière frappante à celui-là.

SCENE XIII.

SAINVILLE, ADELE.

SAINVILLE.

Nous voilà seuls encore une fois; reprenons notre conversation. Vous me promettiez....

ADÈLE.

Oh! je ne sais pas si je dois le répéter : votre habit est effrayant pour prendre des engagemens. Un amant usurier peut étendre un peu loin ses prétentions.

SAINVILLE.

Eh bien! pour prévenir toute erreur, réglons nos comptes. Voici le traité que je vous propose.

AIR : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Par contrat, je vous abandonne
Mon cœur et ma foi pour jamais;
Mais l'Amour, même lorsqu'il donne,
Exige encor des intérêts.

ADÈLE.

Loin qu'à ce marché je m'oppose,
Mon cœur à le conclure est prêt.
Si l'amour vous doit quelque chose,
L'hymen en paiera l'intérêt.

SAINVILLE.

J'accepte la caution; mais songeons à notre principale affaire. J'ai déjà prévenu un homme de loi, digne de votre confiance. Votre tuteur attend Versac; il vous épousera ce soir, si nous ne trouvons le moyen de vous faire sortir quelques momens.

ADÈLE, *allant à la porte de Jasmin.*

Voici Jasmin et monsieur Abraham.

SAINVILLE.

C'est encore un nouvel assaut à soutenir. Courage!

SCENE XIV.

JASMIN, ABRAHAM, SAINVILLE, ADELE.

JASMIN.

Venez, venez, monsieur Abraham; j'espère que, pour le coup.... Ah çà! est-ce que j'ai donc la berlue, moi ?.... Je crois vraiment que c'est un tour que mademoiselle Judith veut me jouer ; dès que j'amène quelqu'un de mon côté, elle se dépêche de le laisser entrer du sien.

ADÈLE.

Qu'as-tu donc, Jasmin? et quel est cet homme-là?

JASMIN.

Pardine, mam'selle, j'ai ben peur que ce ne soit encore le même que celui que vous avez déjà.

ADÈLE.

Quoi! monsieur Abraham?

SAINVILLE et ABRAHAM, *s'avançant en même tems et saluant Adèle.*

Mâtemoiselle, à fôtre serfice, si j'en étais gapâple.

JASMIN.

Eh ben! ne l'avais-je pas dit? Les v'là encore deux. Mais un p'tit moment que je les confronte.

(Il passe entre eux deux; tire son papier, et examine tour-à-tour Sainville et Abraham, à mesure qu'il lit.)

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Figure israëlite.

Dam! ils ont tous deux des mines.... Oh!.... je ne sais pas si c'est là ce que monsieur Griffart appelle une figure israëlite.

Barbe rousse au menton.

Je ne crois pas qu'on les prenne ni l'un ni l'autre pour la Barbe-Bleue.

Une longue lévite
De drap couleur marron.

V'là deux lévites.

Perruque plus que blonde.

V'là deux perruques.

SAINVILLE.

Ia! ia! deux perruques!

JASMIN.

Baragouin allemand.

V'là deux baragouins. Ma foi, je veux être pendu
Si le plus fin du monde
Peut faire un jugement.

ABRAHAM.

Ah çà! mon ami! qu'est-ce que ça feut tire toute cette réfie que fous faites-là?

SAINVILLE.

Oui, zerdainement, qu'est-ce que ça feut tire?

JASMIN.

Ça veut dire qu'il y a parmi vous un rusé fripon, qui mérite....

SAINVILLE et ABRAHAM, *vivement ensemble.*

Un vribon!

JASMIN.

Allons, v'là chacun d'eux qui prend ce mot-là pour lui. Comment donc faire?

AIR: *De la fanfare de St.-Cloud.*

Je confronte la figure,
Elle convient à tous deux;
Je confronte la tournure,
Elle convient à tous deux;
Je confronte la frisure,
Elle convient à tous deux:
Je leur adresse une injure,
Elle convient à tous deux.

Ma

Ma fine, je n'ai jamais vu deux hommes aussi embarrassans que ceux-là. Tenez, messieurs, par charité, dites-moi vous-même lequel des deux est de contrebande.

SAINVILLE, *très-vivement.*

Vous tefez pien le foir.

ABRAHAM, *de même.*

C'est asez vâcile à chicher.

SAINVILLE.

C'est moussié.

ABRAHAM.

C'est moussié.

SAINVILLE.

Der teifle! c'est vous!

ABRAHAM.

Donner vettre! c'est fous-même!

SAINVILLE.

Imbôsteir!

ABRAHAM.

Impident!

ADÈLE.

Doucement, messieurs, doucement!

SAINVILLE.

Toussement! quand on feit me fôler mon nom! un nom si cher à dous les cheines chens de vâmille de Baris.

ABRAHAM.

S'embârer de ma bersonnâche, d'eine rébutation qui fôle te pouche en pouche dout audour du Berron.

SAINVILLE.

Ché né souffrirai bas eine bareille inzilte.

ABRAHAM.

Che fais mondrer à ce gôquin-là....

JASMIN.

Mam'selle, arrêtez le vôtre, pendant que je retiendrai le mien; car les v'là tout disposés à se faire une querelle d'Allemand.

ABRAHAM.

Si tu dis encore ein mot, che t'arrâche don pârpe.

SAINVILLE, *à part.*

Ne badinons pas sur cet article; ce ne serait pas difficile.

ABRAHAM, *toujours retenu par Jasmin.*

Che zouis gapâple pour faire....

SAINVILLE.

Moussié, les menaces ne sont pas des raissons.

ADÈLE.

Sans doute; et je vous prie encore une fois de mettre un peu de décence dans votre discussion.

ABRAHAM.

Eh pien! il y a eine chosse plis zimple.... Attentons moussié Criffârt.

SAINVILLE.

Attentons moussié Criffârt. (*à part*) Diable! ce n'est pas mon affaire!

ADÈLE, *à part.*

Ne trouverai-je donc pas quelque moyen de nous délivrer de ce maudit importun?.... Ah!.... j'ai ici le dernier billet de Sainville; essayons.

(*Pendant l'à parté de Jasmin, elle passe auprès d'Abraham, en ayant l'air de vouloir prendre beaucoup de précautions.*)

JASMIN, *à part.*

Il faut cependant que je retourne à mon poste, et je ne peux pas, dans l'incertitude, les laisser

là tous deux. Il y en a certainement un qui est un émissaire de monsieur Sainville, et qui profiterait du moment pour remettre quelque message à mam'selle Adèle. (*Apercevant Adèle près d'Abraham.*) Eh! mon Dieu! je parie que v'là déjà que ça commence; la v'là passée auprès du dernier venu. (*Adèle fait des signes à Abraham.*) V'là qu'elle lui fait des mines; n'ayons pas l'air de les voir. Elle allonge doucement la main!... C'est le moment de se montrer. (*S'élançant brusquement vers Adèle.*) Ah! mam'selle! je vous y prends donc!

ADÈLE, *feignant d'être effrayée et s'éloignant vivement d'Abraham, en laissant tomber près de lui le papier qu'elle avait dans la main..*

Ah! Dieu! Jasmin, tu m'as fait grand peur!

JASMIN.

C'est dommage, en effet, de vous avoir dérangée!... N'avez-vous pas de honte, mam'selle?.... Et ce beau commissionnaire.... Mais qu'est-ce que je vois donc là? un papier! (*Il le ramasse.*)

ABRAHAM, *qui était resté du plus grand flegme jusqu'ici.*

Ein bâpier! tompé té ma bôche, sans toute. C'est quelque lettre dé chanche! Tônez, tônez.

JASMIN.

Un moment, il faut que je m'assure.... Eh ben! voyez-vous la scélératesse!.... c'est un billet!

ABRAHAM.

A ôrtre?

JASMIN, *le contrefaisant.*

A ôrtre! oui, oui, je vas t'en donner des ôrtres, tout-à-l'heure, moi, messager du diable! Mais lisons un peu. (*il lit*) « Ma chère Adèle, quand « pourrai-je donc m'entretenir avec vous? Si cet « imbécille de Jasmin.... » Eh ben! ne vous gênez pas, monsieur Sainville!... Et toi, monsieur l'impoli,

tu viens remettre devant moi des billets où qu'on m'appelle imbécille ! coquin ! fourbe ! effronté !... Mais voyez s'il se dérange pour ça !

ABRAHAM.

Ché souis agoutumé à toute cette drôlerie ; les chens qui mé toifent té l'archent, ils m'en tisent engôre peaucoup blis mieux qué vous, et z'est bour moi tout de même.

SAINVILLE.

Z'était bourtant à gause d'ein bâreil gôquin qu'ein hônnête homme gômme moi se troufait gômpromis. Ah ! monssié Châsmin ! (*à Abraham*) Misérâble !

JASMIN.

Ah ! monsieur Abraham ! mille pardons de ma méprise ; mais ce drôle-là avoit un air si assuré.... Regardez-le encore plutôt !

AIR : *Du haut en bas.*

Veux-tu sortir ?

ABRAHAM.

Mais permettez-moi té fous tire....

JASMIN.

Veux-tu sortir ?
Ou tu pourras t'en repentir.

ADÈLE, *à part.*

J'ai peine à m'empêcher d'en rire.

SAINVILLE, *à part.*

De quel pas Adèle nous tire !

JASMIN.

Veux-tu sortir ?

ABRAHAM.

Mais....

JASMIN, *le mettant dehors.*

Mais, mais... Va-t-en, de par tous les diables...

ABRAHAM, *revenant.*

Et moi, che te dis qué tu es ein grand pête.

JASMIN.

Monsieur Abraham, quand je vas' être dehors, mam'selle Adèle voudra peut-être lui parler par la croisée, je vous charge de veiller sur elle.

SAINVILLE.

Soyez dranquille, ché réponds que la petite témoisselle, il ne bârlera à bersonne qu'à moi.

(*Jasmin sort.*)

SCENE XV.

ADELE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Et de deux batailles de gagnées! Mais pour celle-ci, c'est vous qui en avez tout l'honneur.

ADÈLE.

Oh! si une fois je m'en mêle tout de bon, je prétends vous faire avouer que je suis encore plus espiègle que vous.

SAINVILLE.

Pour plus, c'est trop fort, ne vous déplaise.

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

Autant, c'est déjà beaucoup dire.

ADÈLE.

J'ai dit plus; je le prouverai.

SAINVILLE.

Vos prétentions me font rire.

ADÈLE.

Soit; monsieur; je les soutiendrai.
Votre inerédulité me blesse.

SAINVILLE.

Je cède alors sans contester;
Et ce n'est plus que de tendresse,
Qu'avec vous je veux disputer.

Ah! ça, puisqu'il est convenu que nous sommes aussi espiègles l'un que l'autre, tâchons de trouver à nous deux un moyen....

ADÈLE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends dans la rue? on dirait que c'est la voix de mon tuteur; il est en colère. (*elle va à la fenêtre*) **Précisément lui-même!... Il est avec Abraham et madame de Fierbois.... Tout est perdu, mon ami! Quel parti prendre?** (*Elle regarde toujours à la fenêtre.*)

SAINVILLE.

L'amour fera peut-être encore un miracle pour nous. Eh! vîte, renvoyons le juif Abraham trouver la douairière de Fierbois.

(*Il jette ses habits de juif sous la table, et paraît coiffé à la titus, et en habit noir; il tire de sa poche une casquette de voyage. Adèle regarde toujours à la fenêtre, sans s'apercevoir de ce qui se passe.*)

ADÈLE.

Ils parlent tous trois d'un air bien animé... Voilà maintenant mon tuteur qui rentre seul, par le côté où est mademoiselle Judith. Pas d'espérance de pouvoir le tromper, lui!... (*elle revient vers Sainville*) Que vois-je?

SAINVILLE, *gasconnant.*

Eh! sandis, l'aimablé Versac. Lé cher oncle né connaît pas son fillul, et jé crois qu'en mé voyant, il né sé fera pas escrupule d'adopter un névu qui né peut, dans tous les cas, qué faire honnur à la famille.

ADÈLE.

Ah! Sainville, je commence, en effet, à craindre de m'être trop avancée, en prétendant....

SAINVILLE.

Paix! voici l'ennemi.

SCENE XVI.

SAINVILLE, GRIFFART, MADEMOISELLE JUDITH, ADELE.

GRIFFART, *en colère.*

Où sont-ils les traîtres! les fripons! les téméraires!

AIR : *Ah! maman, que je l'échappe belle.*

Pour punir leur coupable artifice,
Je vais invoquer, soudain, les lois et la justice;
Sur-le-champ, que tous on les saisisse.
Sans être entendus,
Qu'ils soient tous pour le moins pendus.

SAINVILLE.

Eh! cher oncle, faites un moment, dé grâce, trève à votre colère pour écouter la voix dé la naturé, qui vous crie d'embrasser votré névu.

GRIFFART.

Mon neveu!

SAINVILLE.

Eh! sans doute! vous né mé réconnaissez pas? lé sang est donc bien lent à parler chez vous? n'ai-jé pas tous les traits caractéristiques qué vous pouvez désirer? Vous attendez un jeune hommé, dont le cœur brûle d'uné célèsté flamme pour votré pupile; un june homme d'uné figure avénante, d'uné tournure élégante, un modéle en tout... (*se dessinant*) Eh donc! faut-il être l'Apollon du Velbédère?

ADÈLE, *à part.*

Ah! ciel! c'est pour le coup que nous sommes perdus!

GRIFFART.

Qu'est-ce à dire, monsieur Versac?

SAINVILLE.

Oui, sans douté, qu'est-ce à dire? Et quel est l'impostûr qui sé prétend Versac?

VERSAC, *commençant à parler en dehors.*

Où est-il? où est-il cé cher oncle, qué jé l'embrasse! *(Il se jette à son cou.)*

GRIFFART, *avant de parler, les regarde alternativement, et s'adressant d'abord à Versac.*

Vous dites donc, monsieur, que vous êtes mon neveu?

VERSAC.

Oui, sandis, mon cher oncle.

GRIFFART.

Et vous aussi, monsieur?

SAINVILLE.

Jé né lé dis pas, jé lé jure, et jé suis lé premier en date.

VERSAC.

Mais, mon cher oncle....

SAINVILLE.

Mon cher oncle, assurément....

JASMIN.

Allons! encore deux! Si ce manège-là continue, la première fois que j'entrerai ici, je finirai pâr m'y trouver moi-même tout arrivé.

GRIFFART.

Un moment, messieurs; prenons une marche

régulière. Voilà, ce me semble, une question d'état qui s'élève, et il faut la traiter à fond. Jasmin, et vous, mademoiselle Judith,

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Je veux qu'à l'instant ces neveux
Soient mis tous les deux à l'épreuvre;
Avant de prononcer entre eux,
Nous devons avoir quelque preuve.
A leur parole, à leurs raisons,
Sans nul soupçon je m'en rapporte :
Mais comme ils sont tous deux gascons,
Il est bon de fermer la porte.

Procédez donc à cette opération chacun de votre côté, et ôtez les clefs.

SAINVILLE, *à part.*

Me voilà pris !

ADÈLE, *à part.*

Je ne vois plus de ressource !

GRIFFART, *à mademoiselle Judith.*

Mademoiselle Judith, la présence de ma pupile est inutile ici, faites-la rentrer dans sa chambre.

ADÈLE.

Mon cher tuteur, vous ferez tout ce que vous voudrez; je le dis en présence de ces deux messieurs, je n'aurai jamais d'autre époux que Sainville.

Mademoiselle JUDITH.

C'est bon ! c'est bon !

SCÈNE XVIII.

GRIFFART, SAINVILLE, VERSAC, JASMIN, MADEMOISELLE JUDITH.

GRIFFART, *à Sainville.*

A vous, monsieur, qui êtes le premier arrivé. Vous prétendez que vos papiers sont restés dans votre valise ?

SAINVILLE.

Oui, sandis, et puisqué vous paraissez en douter, jé vais les chercher. (*à Jasmin*) Allons, faquin, ouvré-moi cette porte.

GRIFFART.

Jasmin, je te le défends. Nous pouvons attendre un peu : vous êtes sans doute assez sûr du valet auquel vous avez remis un si précieux dépôt, pour ne conserver aucune inquiétude. Tranquillisez-vous donc pendant que je vais m'occuper de monsieur.

SAINVILLE, *à part.*

Allons, ils me retiennent, c'est bien clair; mais je ne me donne pas pour battu.

VERSAC.

Quant à moi, mes pruves né sont pas dans ma valise; jé les ai dans ma poche, et jé mé vante qu'elles sont claires, courtes et bonnes. (*Il tire un paquet de lettres; qu'il donne une à une à Griffart.*) Voici la lettré dé mon père, cellé dé ma tante, cellé dé ma sœur, cellé dé mon oncle, cellé dé mon cousin, cellé dé mon frère, cellé dé ma cousine; et par dessus tout céla, mon passéport, mon acté dé naissance et mes patentes d'huissier. Jé crois que voilà tout ce qu'on peut exiger d'un honnête homme.

(*Griffart ouvre deux ou trois lettres pendant le couplet.*)

AIR : *De ma chaumière.*

Mon innocence
De l'*incognito* va sortir;
Et les ténèbres, je le pense,
Ne reviendront plus obscurcir
Mon innocence.

GRIFFART.

Ah! mon ami! il ne peut plus me rester d'in-

certitude, et je vois bien qu'enfin je parle à mon neveu. Il est aisé de voir maintenant que ce beau monsieur n'est qu'un agent de Sainville, et peut-être Sainville lui-même.

SAINVILLE.

Eh bien! monsieur!

GRIFFART.

Eh bien! monsieur! c'est ce que nous allons éclaircir; ce qui me paraît maintenant le plus expédient, c'est d'aller chercher un commissaire.

ADÈLE, *sortant de sa chambre.*

Un commissaire, c'est bon!

SAINVILLE.

Un commissaire!

GRIFFART.

Mais sans doute, c'est à lui de constater le délit.

SAINVILLE.

Le délit!

GRIFFART.

Parbleu! complication de faux, substitution de personnes, violation de propriété, etc., etc.

SAINVILLE.

Mais, monsieur....

GRIFFART.

Mais, monsieur! nous savons, dieu merci, le nom et la tournure qu'il faut donner aux affaires.

(Adèle referme la porte, et passe dans le cabinet de Griffart.)

SAINVILLE.

Eh bien! monsieur, nous verrons. (*il s'assied près d'une table, et se met à rêver*) Tâchons d'inventer quelque nouveau moyen.

GRIFFART.

Ah! nous verrons! oui, oui, nous verrons.... Je cours moi-même chez le commissaire, et j'amènerai sur-le-champ, lui ou son fils, qui vient d'être nommé son substitut.

Mademoiselle JUDITH.

Son fils!

GRIFFART.

Oui, il est arrivé tout récemment de Paris, et il ne fait pas languir son monde. Comme il faut frapper à la fois tous les grands coups, Jasmin, tu vas aller chercher le notaire; toi, Versac, tu garderas avec soin le prisonnier pendant mon absence.

VERSAC.

Mais, cher oncle, vous n'y pensez pas; si jé resté sul avec cet homme, nous sommes vifs tous deux, et vous en trouvérez indubitablement un dé mort à votré rétour; j'irai plutôt chercher le Notaire.

GRIFFART.

Eh bien! à la bonne heure, fais diligence. Vous..

VERSAC.

Son nom, sa demure?

GRIFFART.

Monsieur Minute, la dernière maison en entrant par ici. (*Versac sort. A mademoiselle Judith*) Vous, fermez à double tour la porte d'Adèle, et donnez-moi la clef.

SAINVILLE, *à part.*

Comment! je ne pourrai rien trouver!

GRIFFART.

Maintenant, retournez l'un et l'autre à votre poste.... porte close pour tout le monde, excepté Versac, le Commissaire ou moi... (*à Sainville*) Ah!

non petit monsieur [illegible] ... [illegible]
vous à vos réflexions.... [illegible]
ong-tems.

[illegible]

Ne soyons pas [illegible]
Des suites de cette [illegible]
Nous sommes [illegible]
Puisqu'il s'agit d'un [illegible]

Je vois déjà [illegible]
Que je dise au [illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

Ne soyons pas [illegible]

Griffart et Jasmin [illegible]
Judith [illegible]
en sortant.

SCENE [illegible]

[illegible]

Me voilà [illegible]
a chambre [illegible]
noins lui parler [illegible]
erter avec elle.... [illegible]
ie m'entendrait-elle [illegible]

SCENE [illegible]

[illegible]

Adele [illegible]
[illegible]
[illegible]

Qui peut [illegible]
le que la [illegible]
nutile.

SAINVILLE.

Monsieur.... Me trompé-je!.... quoi! c'est bien vous?

ADÈLE.

Moi-même. Nous sommes dans une position à tout hasarder. J'ai entendu la consigne que Griffart a donnée à nos gardiens; et j'espère qu'avec de la hardiesse, nous pourrons leur échapper à la faveur de ce déguisement que je viens de trouver dans le cabinet de mon tuteur; un mouchoir devant mon visage, une voix contrefaite, quelques mots de chicane s'il est nécessaire, des menaces bien sévères et bien précises si l'on veut nous résister, et je me flatte que nous nous tirerons de là.

SAINVILLE.

Le tour est bon, mais quelle entreprise!

ADÈLE.

Vous avez piqué mon amour-propre; la nécessité ranime mon courage, et je deviens capable de tout. Allons, beau prisonnier, l'air contrit et humilié qui convient à un coupable pris en flagrant délit.

SAINVILLE.

Dieux! on vient!

ADÈLE.

Serait-ce déjà Griffart?... Non, ce n'est que Versac; il m'a à peine vue tantôt, n'ayons pas peur.

SCÈNE XXI.

ADELE, SAINVILLE, VERSAC.

ADÈLE, *s'asseyant à la table, sans avoir l'air d'apercevoir Versac.*

Vous avez beau vous défendre, mon cher monsieur; maître Griffart m'a tout dit, et maître Griffart est incapable d'en imposer à justice. Séduction,

tion, dol, faux matériel, supposition de noms et d'individus..... mauvaise affaire! très-mauvaise affaire! Vos noms et prénoms, s'il vous plaît?

SAINVILLE.

J'en suis bien fâché, monsieur le Commissaire, mais vous ne les saurez pas.

ADÈLE.

Comment! vous vous obstinez....?

VERSAC, *à part.*

Apparemment qué lé cher oncle n'a pas trouvé lé Commissaire lé père, puisqué voilà lé fils qui est déjà en fonction; il paraît expéditif lé pétit homme. (*haut, s'avançant*) Jé vous prierai d'observer, monsur lé Commissaire....

ADÈLE.

Eh! qui êtes-vous, monsieur, pour m'interrompre par vos observations?

VERSAC.

Jé suis, avec votré permission, lé névu dé la maison, lé futur dé la pupille; et par conséquent....

ADÈLE.

Ah! je sais; vous vous nommez Versac, vous venez d'être reçu huissier au tribunal. On a remis hier chez mon père, que je remplace en cet instant, votre nom et la notification de votre entrée en exercice....

VERSAC.

Jé disais donc, monsur lé Commissaire, qué vous allez, s'il vous plaît, garder ici lé prévenu, en attendant qué mon onçle Griffart soit dé retour.

ADÈLE.

Qu'appellez-vous, en attendant? Suis-je à vos ordres, monsieur? Suis-je aux ordres dè Maître Griffart?

VERSAC.

Jé né disais pas céla ; jé dis seulément qu'il mé paraîtrait à propos qué mon oncle....

ADÈLE.

C'est-à-dire, monsieur, que vous prétendez m'apprendre mon état?

VERSAC.

Non, monsur ; quoiqué vous né soyez qué substitut, jé né douté pas....

ADÈLE.

Oui, je vois bien que vous ne doutez de rien ; et c'est moi qui vais vous apprendre votre métier.

VERSAC.

Dieu merci, jé puis mé vanter qué jé possède à fond....

ADÈLE.

Fh bien ! c'est ce que nous allons voir.

(*Elle écrit.*)

AIR : *Toujours debout, toujours en route.*

Nous Thomas de la Rapinière,
Adjoint du juge-commissaire,
Dans Rheims et dans ses environs ;
Nous trouvant saisi d'une affaire
Où le délit est chose claire,
Intimons, ordonnons, mandons,
Et pour ce, duement requérons
Versac, notre huissier ordinaire,
De nous prêter son ministère,
Pour se saisir du délinquant,
Et pour conduire incontinent
Es prisons de ladite ville,
Un certain agent de Sainville....
Au présent, loin d'obtempérer,
Si Versac osait se montrer
Rebelle aux lois de la justice,
Contre lui concluons d'office,
Aux peines de suspension,
Même de destitution.

Voilà, monsieur, ce que j'ai à vous dire. Voyez maintenant ce que vous voulez répondre.

VERSAC.

Monsur lé Substitut, monsur lé Commissaire, je vous prie dé croire qué jé n'ai jamais eu l'intention dé manquer au dévoir....

ADÈLE.

Eh bien! monsieur, remplissez-le, en vous assurant de l'accusé, et en le faisant marcher devant moi.

VERSAC, *à Sainville.*

Allons, monsur, vous entendez... destitution! diable!

ADÈLE.

Marchez, monsieur....

SAINVILLE.

Très-volontiers, monsieur.

(Elle met son mouchoir devant son visage, et sort avec Versac et Sainville; on entend bientôt après mademoiselle Judith qui ferme la porte à clef, lorsqu'Adèle est sortie, pendant que de l'autre, Jasmin ouvre la sienne et entre avec Griffart.)

SCÈNE XXII.

GRIFFART, JASMIN.

GRIFFART.

Le Commissaire était sorti, mais il ne tardera pas à venir, lui ou son fils.... Où donc est le prisonnier?

JASMIN.

Ma foi, monsieur, je ne sais pas.

GRIFFART.

Est-ce que tu l'aurais laissé sortir ?

JASMIN.

Moi !.... oh ! que nenni ! c'est bien moi qui laisse sortir ! J'étais planté tout au milieu de la porte, de manière qu'on m'aurait plutôt coupé en deux que de passer.

GRIFFART.

Il y a quelque chose d'extraordinaire.... Mademoiselle Judith ! mademoiselle Judith !

SCÈNE XXIII.

GRIFFART, JASMIN, MADEMOISELLE JUDITH.

Mademoiselle JUDITH.

Allons, allons, on ne peut pas être partout. Que voulez-vous, monsieur ?

GRIFFART.

Où est le prisonnier ?

Mademoiselle JUDITH.

Il est parti, monsieur..

GRIFFART.

Comment ! il est parti !

Mademoiselle JUDITH.

Sans doute, avec monsieur Versac et le Commissaire.

GRIFFART.

Le Commissaire ! c'est impossible ; je sors de chez lui, il n'y était pas.

Mademoiselle JUDITH.

Aussi, est-ce son fils qui est venu à sa place ; et comme vous aviez dit que c'était la même chose....

GRIFFART.

Mais son fils était absent aussi.... c'est inconcevable; il est donc entré par votre côté?

Mademoiselle JUDITH.

Non, monsieur.

GRIFFART, *à Jasmin.*

C'est donc par le tien?

JASMIN.

Non, monsieur, je l'aurais vu peut-être.... Un Commissaire, avec sa robe et sa perruque, ça ne passe pas par le trou d'une serrure.

GRIFFART.

Allons, je parie que vous vous serez laisser jouer.... Mais allons chercher Adèle.

(Il tire une clef de sa poche, avec laquelle il ouvre la porte de la chambre d'Adèle. Pendant qu'il est occupé à la chercher.)

JASMIN.

Me laisser jouer!... Ah! ben oui.

Mademoiselle JUDITH.

Monsieur Griffart s'imagine que l'on peut m'attraper, moi, avec mon expérience!

GRIFFART, *sortant en colère de la chambre d'Adèle.*

AIR : *De monsieur de Catinat.*

Oh! rage! oh! trahison! oh! surprise! oh! douleur!
Je ne puis contenir ma trop juste fureur!

JASMIN ET Mademoiselle JUDITH.

O ciel! qu'avez-vous donc? pourquoi ces grands éclats?

GRIFFART.

Ce que j'ai, malheureux! je ne la trouve pas!
Adèle n'est pas dans sa chambre!

Mademoiselle JUDITH.

Comment! elle n'est pas dans sa chambre?

JASMIN.

Comment! elle n'est pas dans sa chambre?

GRIFFART.

Non, de par tous les diables! elle n'y est pas, grâce à votre sottise et à votre négligence.... Mais ils n'en sont pas encore où ils croyent en être..... non, non.... je vais les poursuivre.... je saurai bien découvrir....

SCÈNE XXIV.

JASMIN, SAINVILLE, ADELE, GRIFFART, MADEMOISELLE JUDITH.

JASMIN.

Pardine, monsieur, vous n'aurez pas grand peine.... car j'pense ben qu'les v'là eux mêmes.

GRIFFART.

Ah! vous voilà, mademoiselle?...

ADÈLE.

Oui, mon cher tuteur, avec Sainville.

GRIFFART.

C'est donc vous, monsieur, dont la séduction, dont l'audace....

ADÈLE.

Point de colère, mon cher tuteur; j'aime mon cousin; il est digne de mon amour. Vous n'avez pas voulu consentir à notre union.... il a bien fallu prendre les moyens de vous arracher cet aveu.

GRIFFART.

Cet aveu!... vous ne l'aurez jamais!

SAINVILLE.

Cependant, monsieur Griffart....

GRIFFART.

Je n'entends rien, monsieur.... Des perfidies! des horreurs!.... Il y a ici matière à un procès dont vous ne verrez jamais la fin.

SAINVILLE.

Allons donc, un procès!... Tenez, si vous m'en croyez, nous terminerons tout cela à l'amiable.

GRIFFART.

A l'amiable!... Vous moquez-vous de moi?

AIR : *Pour la Baronne,*

A l'amiable!
Eh! mais! de ma communauté,
Monsieur, je deviendrais la fable,
Si l'on savait que j'ai traité
A l'amiable.

SAINVILLE.

Songez donc que nous nous sommes mis en régle de notre coté : un homme de loi vient de se charger des intérêts de votre pupille. Il y aura un conseil de famille à nommer, un compte de tutelle à rendre....

GRIFFART.

Allons! encore un compte à rendre!... je suis assassiné de tous côtés!

SAINVILLE.

Devenez raisonnable, consentez de bonne grâce à notre union, (*bas*) et nous vous donnerons quittance définitive....

GRIFFART.

Sur-le-champ?

SAINVILLE.

Non, en signant le contrat.... les deux actes à la fois.

GRIFFART, *à part.*

A la fois! Il entend les affaires, ce monsieur

Sainville. (*haut*) Allons, monsieur, je vois qu'on ne m'avait pas trompé sur votre compte.... que vous êtes un fort estimable jeune homme.... je.... consens....

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS VERSAC.

VERSAC.

Lé séductur, il est en lieu de sûreté.... j'ai essécuté son déguerpissement.

GRIFFART.

Comment! c'est toi?

VERSAC.

Eh! sandis, oui, c'est moi qui l'ai conduit, avec lé fils du Commissaire, dans uné maison d'arrêt, et délà, j'ai été pour vous réjoindre chez lé Notaire.

GRIFFART.

Tu as fait là de belle besogne!

VERSAC.

Eh! donc, cher oncle, jé puis vous assurer qué lé pétit substitut est joliment content dé la manière dont jé travaille.

ADÈLE.

Enchantée! monsieur Versac, vous êtes un sujet d'une belle espérance, et je vous en fais mes remercimens bien sincères.

SAINVILLE.

Permettez, monsieur Versac, que ma reconnaissance....

VERSAC.

Vous! monsur! Eh! qui êtes vous, sandis?

[illegible]

Sainville, pour vous servir.

[illegible]

Sainville.

[illegible]

[illegible] Sainville, [illegible] mademoiselle, [illegible] votre extrême obligeance.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Sainville est [illegible] j'ai donné mon consentement.

[illegible]

Mais [illegible]

[illegible] *Du vaudeville de monsieur Guillaume.*

Pour [illegible]
[illegible]
La [illegible] madame Sainville
[illegible] madame Versac.
Quand [illegible]
C'est [illegible]
Il m'est bien dur, dans ma première affaire,
D'être mis hors de cour.

Et monsieur est bien heureux que le respect que j'ai pour vous, il me retient, car sans cela, ah! ah!... Mais depuis que je suis huissier, j'instrumente contre ceux qui se battent, et je ne me bats plus.

GRIFFART.

Tu as raison, Versac, point de colère. Et vous, plus d'espièglerie.

ADÈLE.

Entendez-vous, Sainville, plus d'espièglerie.

VAUDEVILLE.

CRIFFART.

Parce que l'argent des plaideurs
N'augmentait pas dans notre étude,
De médire des procureurs
On avait jadis l'habitude,
Mais contre eux, encor aujourd'hui,
Je ne vois pas pourquoi l'on crie :
S'enrichir aux dépends d'autrui,
Ce n'est plus qu'une espièglerie.

Mademoiselle JUDITH.

Jamais sans partialité
L'on ne juge une femme en France
Pour la laideur, pour la beauté
L'on n'a pas la même balance.
On crie, on en vient aux éclats,
Pour peu que la laideur s'oublie.
Que la beauté fasse un faux pas,
On dit : c'est une espièglerie.

VERSAC.

Avant d'entrer dans le barreau,
J'étais un foudre de guerre.
Si l'on m'insultait, subito
Le faquin mordait la poussière.
Mais de se battre à tout propos
Ma bravoure est enfin guérie :
Un huissier doit avoir bon dos
Pour supporter l'espièglerie.

SAINVILLE.

Amant ou guerrier tour-à-tour,
En tout lieu le Français doit plaire ;
Car il rit en faisant l'amour,
Comme il rit en faisant la guerre.
Quand il aime ou quand il combat,
Jamais son humeur ne varie :
Il fait une action d'éclat,
Comme il fait une espièglerie.

JASMIN.

Vraiment, mam'selle, vraiment, monsieur,
Il faut ben qu'on vous rende justice :
Tromper gascon et procureur,
V'là l'superfin de la malice.
Je n'frais pas mieux moi-même, je crois,
Dont la Champagne est la patrie ;
On dit pourtant qu'les Champenois
Ont un fier fonds d'espièglerie.

ADÈLE, *au Public.*

Si cet ouvrage, un peu léger,
Quelques momens a pu vous plaire,
Gardez-vous bien de le juger
Avec un esprit trop sévère.
Blamez.... critiquez.... sur cela,
Nous entendons la raillerie ;
Mais pour certain bruit, halte-là !
Cela passe l'espièglerie.

FIN.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, tragédie en cinq actes, 1re. et 2e. éditions, avec des changemens; par M. Le Hoc. 1807.

Le Retour au Comptoir, vaudeville en un acte, par MM. Georges Duval et Jules. 1808.

La Chaumière Moscovite, vaudev. en un acte, par MM. Joseph Pain et ***. 1808.

Malherbe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Georges Duval et V***. 1809.

Le Roi et le Pélerin, comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par MM. Joseph Pain et D***. 1809.

Benoît, ou le Pauvre de Notre-Dame; comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par les mêmes Auteurs. 1809.

La Double Méprise, comédie en un acte en prose; par M. R. de Chazet. 1810.

Tragédies, Tragi-Comédies, Comédies, grands Opéras (anciens et modernes), Ballets, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Parodies, Proverbes, Pantomimes, Divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre, ou au cent, auront sur le prix un rabais proportionné.

Théaulon de Lambert, mais = Guillaume Marguerite.

LES PÊCHEURS DANOIS,

VAUDEVILLE HISTORIQUE

EN UN ACTE,

PAR MM. THÉAULON ET ARMAND DARTOIS.

Le partage d'une couronne
A toujours de tristes effets.
Plusieurs rois surchargent un trône,
Qui s'écroule sur leurs sujets.
Scène première de la pièce.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 février 1810.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
WALDEMAR, roi de Danemarck, déguisé en musicien.	M. VERTPRÉ.
HÉRALD, officier attaché à Waldemar, aussi déguisé.	M. FONTENAY.
ESBERN, pêcheur, père de Maria.	M. HIPPOLYTE.
MARIA, fille d'Esbern, amante d'Eric.	Mlle RIVIÈRE.
ÉRIC, jeune pêcheur, amant de Maria.	M. ARMAND.
VICTOR, jeune pêcheur de 14 ans, frère d'Éric.	Mlle MINETTE.
Le père BROCHET, vieux pêcheur.	M. FICHET.
KRON, } soldats de Suénon.	M. EDOUARD.
LUKOL, }	M. CARLE.
Soldats.	
Pêcheurs et pêcheuses.	

La scène se passe en Fionie, sur les bords du petit Belt.

LES PÊCHEURS DANOIS,

VAUDEVILLE HISTORIQUE.

Le théâtre représente une plage où l'on voit la mer à travers les rochers; la cabane d'Esbern est à gauche de l'acteur, celle d'Eric est à droite, une table de pierre est à la porte de chaque cabane. Des rames, des lignes, des perches, des corbeilles, annoncent que ce sont des cabanes de pêcheurs. Au lever du rideau, le jour commence à paraître.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALDEMAR, HÉRALD, *déguisés.*

WALDEMAR.

Le jour commence à paraître; arrêtons-nous, Hérald... Il est temps de nous séparer.

HÉRALD.

Comment, vous voulez.....

WALDEMAR.

Je t'expliquerai mon projet.

HÉRALD.

Quelle bizarrerie du sort!..... Le roi de Zélande et de Fionie, le prince Waldemar mourant de lassitude et de faim au milieu de ses états.

WALDEMAR.

Ah! j'ai mérité mon malheur, en consentant au partage du royaume.

AIR : *Cessez de grace un tel langage.*

Ici bas les rois sont l'emblême
D'un Dieu qui tient tout sous sa loi :
Les cieux n'ont qu'un Etre suprême,
Un état doit n'avoir qu'un roi.
Le partage d'une couronne
A toujours de tristes effets :
Plusieurs rois surchargent un trône
Qui s'écroule sur leurs sujets.

HÉRALD.

La tranquillité, le bonheur du Danemarck semblaient être assurés..... Vous deviez régner sur la Zélande et la Fionie ; Suénon avait choisi la Scanie, et Canut le Jutland. Chaque prince allait retourner dans ses états, lorsque Suénon propose une fête pour célébrer ce traité solemnel ; vous vous y rendez sans défiance..... Tout-à-coup la salle du festin se remplit de soldats ; les cris répétés de vive Suénon annoncent les desseins et les espérances du traître ; à la faveur du tumulte vous vous échappez....

WALDEMAR.

Heureux si nous trouvons sur ce rivage quelque barque pour nous transporter dans le Jutland !.... Ecoute, Hérald ; je connais ton zèle et ta prudence ; seuls et sans défense, nous risquons à chaque instant de tomber entre les mains de nos ennemis ; nous sommes prêts d'Assens ; à la faveur de ton déguisement, introduis-toi dans la ville, rassemble le peu d'amis que ma fortune m'y aura laissés.

HÉRALD.

Ils sont encore nombreux, prince.... Comptez sur eux et sur moi pour vous servir.

WALDEMAR.

Je vais demander l'hospitalité dans une de ces cabanes, et j'y attendrai ton retour. *(On entend dans le lointain la ritournelle de l'air : En revenant de Bâle en Suisse.)* Qu'entends-je ?.. .. une fête..... Séparons-nous.

HÉRALD.

Adieu, prince. Fidèle à vos ordres, je vais tout employer pour vous sauver.

(Hérald sort d'un côté et Waldemar de l'autre.)

SCÈNE II.

Le père BROCHET, LES PÊCHEURS ET PÊCHEUSES. *(Ils sont parés, et portent des rameaux et des guirlandes de fleurs. Ils arrivent en silence; l'orchestre répète la ritournelle de l'air suivant :)*

Le père BROCHET, *à mi-voix.*

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Allons, amis, en diligence,
Arrangez tout de votre mieux;
Et sur-tout faites bien silence,
Un rien réveille un amoureux.

LES PÊCHEURS, *ornant les deux cabanes de guirlandes, à mi-voix.*

Faisons diligence,
Sans nous amuser;
Songeons, en silence,
A tout disposer.

Le père BROCHET.

Même air.

Notre idée est ingénieuse,
Mais afin que tout cadre mieux,
Mettez les fleurs à l'amoureuse,
Et le feuillage à l'amoureux.

PÊCHEURS, *à mi-voix.*

Faisons diligence, etc.

Le père BROCHET, *criant à tue-tête.*

Ne criez donc pas comme çà; vous allez les réveiller.

SCÈNE III.

VICTOR, *ouvrant doucement la porte de la cabane d'Eric, à droite de l'acteur.*

Personne !.... J'ai cependant entendu parler.... *(Il aperçoit les guirlandes.)* Oh ! oh !... je ne me suis pas trompé ; je gage que c'est encore une idée du père Brochet ; il aura voulu surprendre mon frère et Maria ; mais il ne m'en a rien dit, et je vais jeter toutes ces fleurs à la mer. *(Il saisit une guirlande, et s'arrête.)* Un instant, le père Brochet ne s'en vantera pas ; mon frère ne m'a pas entendu sortir ; disons à tout le monde que cette idée est de moi..... Cela me fera honneur.

AIR *de Marianne.*

Chacun vantera
Mon adresse,
Chacun me complimentera ;
Mon frère en sera
Dans l'ivresse,
Et Maria
M'embrassera ;
Mais cet éloge,
Que je m'arroge,
Hélas !
Moi, je ne le mérite pas.
Bah ! tout scrupule
Est ridicule.
Suis-je le seul dans un semblable cas ?
Combien voit-on de bons apôtres,
Cités,
Vantés
Pour leurs talens,
Récompensés et rayonnans
Du mérite des autres !

SCÈNE IV.

VICTOR, ERIC, *sortant de sa cabane.*

ERIC, *apercevant les fleurs.*

Comment ! Victor, déja réveillé. Ah ! voilà, sans doute pourquoi tu attendais le jour avec une impatience....

VICTOR.

Plus grande que la tienne à ce qu'il paraît. Un jeune homme qui se marie, ne pas s'éveiller avant l'aurore, cela s'annonce mal, et j'en préviendrai Maria.

AIR : *Eh ! ma mère, est-ce que j'sais çà.*

Je veux dire à ta maitresse,
Que tu te plais à dormir.
Que tu dormiras sans cesse.

ÉRIC.

Va, je te ferai mentir.
Aujourd'hui l'hymen exauce
Les plus chers de mes souhaits,
Et je dors avant la noce
Pour ne plus dormir après.

VICTOR.

C'est différent.... Que dis-tu de mon ouvrage ?

ÉRIC.

Je t'en sais bien bon gré.... Cela doit t'avoir donné beaucoup de peines ?

VICTOR.

Non pas absolument.

ÉRIC.

Comment as-tu fait pour attacher ces guirlandes si haut ?

VICTOR, *embarrassé.*

(A part). Ah ! diable. *(Apercevant Maria qui sort*

de la cabane). Tiens, j'aperçois la future; et comme il me tarde de te voir marié, je cours rassembler tous nos amis. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

ERIC, MARIA.

MARIA.

AIR : *L'avez-vous vu, le bien aimé.*

Il luit enfin cet heureux jour
Où terminant nos peines,
L'hymen va recevoir l'amour
Dans ses riantes chaines.

ÉRIC.

Oh ! comme il tardait à venir,
L'instant qui devait nous unir !

ENSEMBLE.

Perdons le triste souvenir
De cinq ans de souffrance;
Enfin, pour ne jamais finir,
Notre bonheur commence.

ÉRIC.

Je ne t'avais jamais vue si jolie.

MARIA.

C'est que je n'avais jamais été si contente.

AIR : *Toujours triste et solitaire.*

Nous voyons pendant l'orage,
Ou bien pendant la chaleur,
Dans les champs du voisinage,
Les fleurs perdre leur fraîcheur;
Mais la rosée, aux fleurettes,
Rends leurs brillantes couleurs.

ÉRIC.

Ah ! j'entends.

Le mariage est aux fillettes
Ce que la rosée est aux fleurs.

MARIA.

Ce n'est pas ce que je voulais dire... A quelle heure nous marierons-nous ?

ÉRIC.

Quand tous nos amis seront rassemblés, nous partirons pour le village, où le bonheur nous attend.

MARIA

Il ne faut pas le faire attendre.

ÉRIC.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Nous arriverons au village
En dansant, chantant tour-à-tour.

MARIA.

Quand le plaisir est du voyage,
Le plus long chemin paraît court.

ÉRIC.

Mais quel doux momens pour ma flamme,
Le tendre objet de mon amour,
En revenant sera ma femme !

MARIA.

Que ne sommes-nous de retour!

J'espère que ce sera tout de bon, cette fois.

ÉRIC.

Rien ne pourra désormais nous séparer.

MARIA, *apercevant les fleurs.*

A qui dois-je ces remercîmens ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ESBERN, le père BROCHET, *tous les pêcheurs accourant.*

ESBERN.

AIR : *Enfans de la Provence.*

Enfans de ce rivage.

LES PÊCHEURS.

Enfans de ce rivage,
Unissez vos accens,
Et venez rendre hommage
A ces jeunes amans.
Ils sont heureux, } Bis.
Soyons joyeux, }
Et pour eux } Bis.
Faisons des vœux. }

ESBERN.

Suite de l'air.

Ah ! par vos chants, } Bis.
Moi je me sens }
Rajeuni de vingt ans. }

MARIA.

Momens } Bis.
Charmans, }
Inconnus aux méchans.

CHŒUR.

Enfans de ce rivage, etc.

ESBERN.

A cette alégresse, générale on dirait que vous vous mariez tous.

BROCHET.

Je crois que nous nous en sentirions le courage.

ESBERN.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Sans peine, comme sans envie,
Amis, vous voyez leur bonheur :
A la ville, la jalousie
Circulerait de cœur en cœur.
Ah ! quel travers sont donc les vôtres !
Fiers citadins, imitez-nous.
Sachez, loin d'en être jaloux,
Etre heureux du bonheur des autres.

La joie de ces braves gens me fait autant de plaisir que

votre mariage ; mais nous voilà tous réunis, partons pour le village : je suis aussi impatient que ma fille.

MARIA.

Et ce n'est pas peu dire.

ÉRIC.

Partons mes amis.

BROCHET.

Un moment il faut que cette marche se fasse en règle: rangez-vous de deux en deux, les femmes à gauche, les hommes à droite ; donnez-vous le bras, les rameaux en l'air, moi à la tête, les mariés à la queue, en avant, marche.

(L'orchestre joue une marche dansante ; ils défilent devant le public, et s'apprêtent à sortir par la dernière coulisse à droite du spectateur.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR, *accourant essoufflé.*

Arrêtez, arrêtez..... Eric, Maria, mes amis, réjouissez-vous ; je viens de faire une rencontre superbe !

(La marche est dérangée, tout le monde l'entoure.)

ESBERN.

Qu'as-tu donc rencontré ?

MARIA.

Parle vîte.

VICTOR.

Un moment.... laissez-moi reprendre haleine..... J'avais averti nos amis, et je revenais le long des rochers qui bordent la mer, lorsque j'ai aperçu sur le rivage un

La faim cruelle qui me presse
Bientôt va m'ouvrir le tombeau.
Vous n'êtes pas dans l'opulence ;
Mais vous possédez un bon cœur :
C'est honorer son indigence,
Que de soulager le malheur.

CHŒUR.

C'est honorer son indigence,
Que de soulager le malheur.

ESBERN.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Rassurez-vous, brave inconnu,
Votre malheur nous intéresse.
Ici, soyez le bien venu,
Et partagez notre alégresse.
Celui que le sort en courroux
Poursuit dans ces arides plaines,
Quand il arrive parmi nous,
Arrive au terme de ses peines.

ÉRIC, *aux pêcheurs.*

Mes amis, nous irons un peu plus tard au village.

MARIA.

Pour y aller plus joyeux ; nous aurons fait une bonne action. (*Elle entre dans la cabane, et s'occupe à préparer un repas à Waldemar, sur la table qui est à gauche.*)

VICTOR.

Et nous aurons de la musique.

ESBERN.

Êtes-vous étranger dans cette contrée?

WALDEMAR.

Je suis né dans le Jutland. Obligé de retourner dans ma famille, je cherche sur ce rivage quelque pêcheur qui veuille m'y conduire.

ÉRIC.

Demain je puis vous rendre service.

WALDEMAR, *inquiet.*

Demain....

ÉRIC.

Aujourd'hui je me marie.

ESBERN.

Personne ne touche la rame un jour de fête, et cette noce en est une pour tous.

BROCHET, *à Waldemar.*

Vous resterez avec nous pour nous faire danser.... Oh! vous serez bien payé.

ESBERN.

Et tenez, en attendant qu'on vous prépare quelque nourriture, jouez-nous un petit air.

BROCHET.

Bonne idée.

WALDEMAR.

Il m'est impossible.... La fatigue.....

BROCHET.

Bah! cela vous délassera.... Montez-moi là-dessus....

WALDEMAR.

Je ne puis.....

ESBERN.

Attendez du moins qu'il soit reposé.

UNE JEUNE FILLE, *dans le fond.*

Je vois venir des soldats!

WALDEMAR, *vivement.*

(*Apart.*) Des soldats! (*Haut.*) Une ronde mes amis.

MARIA.

Tout est prêt. Venez vous mettre à table.

WALDEMAR.

Laissez-moi contenter ces braves gens....

(*Il monte sur la table, où Brochet a mis un escabeau.*)

ESBERN.

Voilà un homme singulier.

ÉRIC.

On dirait que les soldats lui font peur....

BROCHET, *à Victor.*

Il est capricieux, ton musicien....

VICTOR.

Il aime à se faire prier; profitons de sa belle humeur.

WALDEMAR.

Le grand rond. (*Les pêcheurs se prenant par la main, dansent sur l'air suivant; le roi joue de la mandoline.*)

AIR *du vaudeville de la Chaumière.*

Riez, chantez,
Dansez, sautez,
L'instant est favorable;
Sans la gaieté,
Sans la santé,
Point de félicité.

CHŒUR, *dansant.*

Rions, chantons,
Dansons, sautons,
L'instant est favorable.
Sans la gaieté,
Sans la santé,
Point de félicité.

WALDEMAR, *à part.*

Vit-on jamais tableau semblable :
Entouré de cœurs satisfaits,
Un roi, monté sur une table,
Et faisant danser ses sujets.

CHŒUR.

Rions, chantons, etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LUKOL, KRON, suite.

LUKOL.

Voilà bien du bruit, par ici !

VICTOR.

Nous nous divertissons à votre service.

KRON.

Nous ne nous divertissons jamais.

VICTOR.

En ce cas, laissez divertir les autres.

LUKOL.

Quand nous serons partis.

BROCHET.

Mais il me semble....

LUKOL.

Point de réplique.... Cessez vos danses, et prêtez l'oreille.

ESBERN, *à Eric.*

Que peut-on nous vouloir ?

MARIA.

Vous verrez que je ne me marierai pas encore aujourd'hui.

LUKOL.

Silence.... (*Il lit.*) « Par ordres supérieurs, il est dé-« fendu aux pêcheurs de Fionie de transporter qui que ce « soit dans le Jutland. »

WALDEMAR, *à part.*

O ciel !....

VICTOR, *à Waldemar.*

Vous ne partirez pas, quel bonheur!

WALDEMAR.

Dansez donc, je vous attends. *(Il joue de la mandoline.)*

LUKOL, *à Waldemar.*

L'ami, je n'aime pas la musique. (*Waldemar descend.*)

ESBERN.

Cette sévérité a lieu de nous surprendre; ne pouvons-nous savoir pourquoi...?

LUKOL.

Cela ne vous regarde pas.... Que vois-je! une table servie!...

VICTOR, *se mettant devant la table.*

Cela ne vous regarde pas.

KRON, *envoie Victor de l'autre côté.*

Lukol, de pareilles rencontres sont rares, profitons-en. *(Ils se mettent à table.)*

BROCHET.

Ils ne se gênent pas.

ESBERN.

Laissons-les faire, c'est le seul moyen de nous en débarrasser.

ÉRIC, *bas à Esbern.*

Et ce musicien qui voulait aller au Jutland?

VICTOR.

Mais cette table était préparée pour notre musicien, qui n'a pas mangé depuis deux jours.

LUKOL.

Diantre! il doit avoir faim, et nous l'invitons à déjeûner.

WALDEMAR, *à part.*

Ne nous déconcertons pas.

VICTOR, *au roi.*

Allons, mettez-vous à table; ne faites point de façons; vous voyez bien que ces messieurs n'en font pas.

LUKOL, *regardant le roi.*

C'est singulier.... Kron.

KRON, *la bouche pleine.*

Que veux-tu?

LUKOL.

Regarde notre convive.... Ne te souvient-il pas de l'avoir vu quelque part?...

KRON.

Oui; j'en ai bien quelque idée.

LUKOL.

Je crois que c'est.... oui, je ne me trompe pas, c'est.... c'est à Stockholm.

WALDEMAR, *vivement.*

Au mariage du prince Frédéric.

LUKOL.

Vous y étiez?

WALDEMAR.

Je dirigeais un bal au palais.

VICTOR, *aux pêcheurs.*

Il a fait danser la cour!

TOUS.

Il a fait danser la cour!

LUKOL.

Nous eûmes aussi l'honneur d'être admis à ce bal; nous étions sentinelles à la porte d'entrée.

KRON.

C'était un fameux bal: le prince Waldemar y était.

WALDEMAR.

Qui m'eût dit alors que j'aurais un jour le bonheur de trinquer avec vous.

LUKOL.

Il faut s'attendre à tout. Maintenant pour payer notre écot, l'ami, chantez-nous une chanson.

WALDEMAR.

Volontiers; je vais vous en chanter une connue dans tout le Danemarck.

MARIA.

Ils ne s'en iront pas.

KRON, *bas à Lukol.*

Et les camarades qui nous attendent.

LUKOL.

Une douzaine de couplets et nous partons.... Attention.

WALDEMAR.

AIR *de M. Doche.*

Une jeune Danoise
Allant
De la Zélande au Jutland
Rejoindre son amant,
Rencontre un Allemand
D'humeur courtoise:
C'était un bon vivant.
Arrêtez-vous, la belle,
Lui dit-il tendrement.
Elle fit la cruelle;
Mais il fut si pressant,
Et fit tant,
Que la belle dit en cédant:
C'est un délire,
Pourquoi faire tant de chemin
Pour trouver ce qu'on desire,
Quand on l'a sous la main?

CHŒUR, *dansant.*

Pourquoi faire tant de chemin, etc.

LUKOL.

A mon tour, maintenant; écoutez la morale, en trois points.

Même air.

Nous courons dans ce monde,
Après
De chimériques succès.
A servir soyons prêts,
Et n'oubliant jamais,
Quoiqu'on nous fronde,
Nos propres intérêts.
Dès l'instant qu'on souhaite
On est dans l'embarras,
On cherche, on s'inquiète,
Mais on ne trouve pas;
Dans ce cas,
Il faut revenir sur ses pas;
Car on peut dire,
Qu'on fait souvent bien du chemin
(Ici il met la main sur l'épaule du roi.)
Pour trouver ce qu'on desire,
Quand on l'a sous la main.

CHŒUR, *dansant.*

On fait souvent bien du chemin, etc.

LUKOL.

Voilà notre déjeûner payé; allons rejoindre nos camarades.

MARIA, *à part.*

Bon voyage.

LUKOL, *au roi.*

Au revoir, l'ami. *(Lukol et Kron sortent.)*

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* KRON et LUKOL.

ÉRIC.

Allons, ma chère Maria, nous allons partir.

MARIA.

Je voudrais que ce fût déja fini.

VICTOR.

C'est bien naturel !

AIR *du vaudeville du Printemps.*

Toute fillette de ton âge,
Craignant de perdre son amant,
Et brûlant d'entrer en ménage,
Voudrait avancer ce moment.
Car l'hyménée est une cage
Où fillette dit sans trembler :
Mon amant peut être volage,
Il ne pourra plus s'envoler.

MARIA.

Tais-toi, bavard.

ESBERN.

Notre musicien est en état de nous suivre. Partons.

WALDEMAR, *bas à Esbern.*

Je voudrais vous parler sans témoins, avant votre départ.

ESBERN.

A moi ?

WALDEMAR.

Ne refusez pas de m'entendre.

MARIA.

Venez donc, mon père.

ESBERN.

Mettez-vous en marche, je vais vous rejoindre. *(A Eric.)* Il me demande un entretien.

ÉRIC.

Parlez-lui ; nous marcherons doucement.

MARIA, *au roi, en s'en allant.*

Ne nous faites pas attendre, je vous aimerai bien.

VICTOR, *à part.*

Le père Esbern qui reste avec le musicien ; j'ai bien envie de savoir ce qu'ils ont à faire ensemble.

BROCHET.

En avant, marche.

CHŒUR, *en sortant.*

AIR *des Petits Savoyards.*

Chers amis, réjouissons-nous,
Et célébrons cette journée ;
Chantons leur hyménée,
Leur bonheur est celui de tous.

(*Ils sortent, Victor se cache.*)

SCÈNE XI.

WALDEMAR, ESBERN. (*Victor caché.*)

WALDEMAR, *à part.*

Suite de l'air.

Il ne saurait me nuire,
Et je puis
Lui dire qui je suis.

ESBERN, *à part.*

Qu'est-ce donc qu'il desire ?

VICTOR, *à part.*

Ecoutons bien
Leur entretien.

ESBERN, *au roi.*

Que me voulez-vous ? j'écoute.

VICTOR, *à part.*

J'écoute.

WALDEMAR, *à Esbern.*

Ne sommes-nous que vous et moi ?

VICTOR, *à part.*

Et moi.

WALDEMAR, *à part.*

Tel est le triste sort d'un roi,
Qu'il faut que toujours il redoute.

CHŒUR, *dans le lointain.*

Chers amis, etc.

ESBERN.

Dépêchons-nous, ne faisons point languir ces pauvres enfans.

WALDEMAR.

Que pensez-vous de la défense sévère que viennent de vous faire ces soldats.

ESBERN.

Cela ne nous regarde pas; nous obéirons, voilà tout.

WALDEMAR.

Savez-vous ce qui se passe en Zélande?

ESBERN.

Nous avons appris le partage du royaume, et nous bénissons le ciel qui nous a faits les sujets de Waldemar.

AIR *d'Hippolyte.*

On dit que de notre bonheur
Déja ce bon prince s'occupe;
De plus d'un courtisan flatteur,
On dit qu'il n'est jamais la dupe;
On dit qu'il est plein de valeur;
On dit que l'Europe l'estime,
Aussi disons-nous de bon cœur,
Vive ce prince magnanime!

WALDEMAR, *à part.*

Je ne balance plus.

ESBERN.

Mais pourquoi me faites-vous ces questions?

WALDEMAR, *lui prenant la main.*

Vous savez que Waldemar est votre roi; mais vous ignorez qu'au moment de monter sur le trône, ce prince a pensé devenir la victime d'une lâche trahison, et qu'il a été forcé de chercher son salut dans la fuite.

ESBERN.

Est-il vrai ?

WALDEMAR.

Vous ignorez qu'il erre dans la Fionie, caché sous un déguisement.

VICTOR, *à part.*

C'est comme une gazette, ce musicien.

WALDEMAR.

Il espérait s'échapper en passant dans le Jutland, mais la défense qu'on a faite aux pêcheurs de la Fionie lui ôte tout espoir de salut.

AIR *du vaudeville de M. Guillaume.*

De tous côtés, de meurtriers à gage,
Une horde affreuse le suit ;
Peut-il, sans quitter le rivage,
Fuir le trépas qui le poursuit ?

ESBERN.

Non, Waldemar ne perdra pas la vie ;
Son sort doit changer aujourd'hui.
Lorsqu'un héros veille sur sa patrie,
Le ciel veille sur lui.

Et si le ciel le conduit ici, il est sauvé.

WALDEMAR.

Eh ! bien, mon ami, Waldemar met son sort entre tes mains ; je suis ton roi.

ESBERN.

Est-il possible ?

VICTOR.

Le roi chez nous !... Je m'en vais l'apprendre à tout le monde. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

WALDEMAR, ESBERN.

ESBERN.

Ah ! mon prince, ordonnez, je vais vous conduire moi-même au Jutland.

WALDEMAR.

Oubliez-vous que ce serait exposer vos jours.

ESBERN.

Je ne songe qu'à sauver les vôtres.

WALDEMAR.

Eh quoi ! tu ne craindrais pas, à ton âge... ?

ESBERN.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Est-ce là ce qui vous arrête ?
Rassurez-vous, en pareil cas,
L'âge qui fait blanchir ma tête,
Affaiblit, il est vrai, mon bras.
Mais il faut terminer vos peines,
Il faut confondre les méchans,
Et je sens couler dans mes veines
La vigueur de mes jeunes ans.

WALDEMAR.

Non, je ne veux point exposer tes enfans à te perdre.... Sers-moi sans périls pour tes jours. Le trajet d'ici au Jutland n'est pas long ; procure-moi une nacelle : seul je puis quitter ce rivage.

ESBERN.

Non, je ne le souffrirai pas.

AIR : *Ce magistrat irreprochable.*

Dans une fragile nacelle,
Sans pilote pour vous guider,

[illegible]
[illegible]

WALDEMAR.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

ESBERN.

Je fais une réflexion..... Mon prince, vous ne pourrez partir à présent.

WALDEMAR.

Le moindre délai peut me perdre.

ESBERN.

Cette côte est sans doute inondée de soldats ...; à peine votre esquif s'éloignera-t-il du rivage que mille voleront à sa poursuite, et il vous sera impossible d'échapper..... Attendons la nuit; à la faveur de son ombre, je vous conduirai dans le Jutland, et le jour me retrouvera au sein de ma famille.

WALDEMAR.

J'adopte ce projet.

ESBERN.

En attendant l'instant favorable, entrez dans la cabane de mon gendre; la noce se fera dans la mienne.... Vous avez besoin de repos, vous y trouverez des nattes; moi, je vais rejoindre ma fille, l'unir à celui qu'elle aime, et je reviens veiller sur vous. *(Il baise la main de Waldemar, le conduit à la cabane d'Eric, en ferme la porte, et retire la clef.)*

SCÈNE XIII.

ESBERN, ERIC.

ÉRIC, *accourant.*

Je viens vous chercher; c'est Maria qui m'envoie.

ESBERN, *lui donnant la clef de la cabane.*

Éric, prend cette clef, mon ami; ta cabanne renferme un trésor.

ÉRIC.

Que voulez-vous dire ?

ESBERN.

Je t'expliquerai tout cela en marchant.

ÉRIC.

Et moi je vous apprendrai la triste nouvelle que nous ont donnée ces soldats.... Mais où est le musicien?

ESBERN.

Ces soldats !... Apprends-moi vîte cette nouvelle.

ÉRIC.

Une conspiration vient d'éclater dans la Zélande ; Waldemar ne vit plus.

ESBERN.

Se peut-il?

ÉRIC.

Les mesures les plus sévères sont prises pour trouver le meurtrier, qui se dit Waldemar lui-même, banni de son trône et cherchant son salut dans la fuite.

ESBERN.

Que me dis-tu là?

ERIC.

Ce que nous ont appris ces soldats, qui le poursuivent secrètement.

ESBERN.

C'est une fable.

ÉRIC.

Comment, une fable?

ESBERN.

Waldemar respire encore.

MARIA.

Il est écrit là haut que je ne me marierai pas.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR, Pêcheurs et Pêcheuses; *ensuite* LUKOL et KRON *arrivent avec des soldats.*

PÊCHEURS et PÊCHEUSES, *accourant.*

AIR : *Au carillon.*

Hélas ! hélas !
Plus de noce, plus de danse;
Car les soldats
Reviennent tous sur leurs pas.

ESBERN.

Quel embarras !
Ah ! dans cette circonstance,
Ciel, que ton bras
Ne nous abandonne pas !

LES SOLDATS, *arrivant.*

Les scélérats
Chez vous trouvent assistance,
Quand leur trépas
Fait le salut des états.

LUKOL.

Dépêchez-vous,
Point de vaine résistance,
Livrez-le nous,
Ou craignez notre courroux.

CHŒUR.

ESBERN. Quel embarras ! etc.
PÊCHEURS. Hélas ! hélas ! etc.
SOLDATS. Les scélérats, etc.

VICTOR.

J'ai fait une sottise..... Maudite langue !

LUKOL.

Rassurez-vous, bonnes gens; on ne veut vous faire aucun mal; mais il faut mettre entre nos mains un traître qui abuse de votre crédulité.

ÉRIC.

Notre intention n'est pas de le soustraire à vos recherches, et je le tiens renfermé dans ma cabane, afin qu'il ne vous échappe pas.

ESBERN, *à Éric.*

Mais à quoi songe-tu donc?

ÉRIC.

Je pense à Waldemar. *(Il entre dans sa cabane.)*

ESBERN.

C'est lui que tu vas perdre, malheureux.

MARIA.

Je ne l'aurais pas cru si méchant.

LUKOL, *aux soldats.*

La récompense est à nous. *(Haut.)* Entourez cette demeure.

(Les soldats entourent la cabane d'Eric.)

ESBERN.

AIR : *Je regardais Magdelinette.*

Jamais, d'une telle infamie,
Je n'aurais pu le soupçonner;
Et je sens trop que de ma vie
Je ne pourrai lui pardonner.

MARIA, *à son père.*

Il entre dans votre famille,
Il fait aujourd'hui mon bonheur.

ESBERN.

Non, c'est renoncer à ma fille
Que de renoncer à l'honneur.

CHŒUR DES SOLDATS.

Livrons nos cœurs à l'allégresse,
Tout semble ici nous l'ordonner.

[illegible]

[illegible]

Eric, enveloppé dans le manteau du roi et couvert de son chapeau, [illegible] de la cabane.)

LUKOL, aux soldats.

[illegible]

[illegible]

MARIA, à Esbern.

[illegible]

ESBERN.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Lukol et les Soldats.

Livrons nos cœurs à l'allégresse.
Tout semble [illegible]
Le ciel a servi notre adresse.
Suenon va la couronner.

Les soldats emmènent Eric ; les Pêcheurs sortent en désordre.

SCÈNE XVI.

ESBERN, MARIA, VICTOR.

(Victor est toujours dans le fond du théâtre, et n'ose se montrer.)

ESBERN.

Le lâche n'ose plus paraître à [illegible]

VI[illegible]

Ni moi non plus.

MARIA.

Adieu tout espoir de bonheur.

ESBERN.

Mais je vais lui reprocher son crime, je vais....

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, WALDEMAR.

WALDEMAR, *paraissant sur la porte de la cabane.*

D'où vient ce tulmute ?

ESBERN.

Le roi !

MARIA.

Le roi ! (*Elle pleure.*)

VICTOR.

C'est donc mon frère qu'ils ont emmené.

WALDEMAR.

Pourquoi cet étonnement ?

ESBERN, *à part.*

Et moi qui le soupçonnais !... Brave jeune homme. (*A Waldemar.*) Ne perdons point de temps, venez mon prince, le moindre délai vous serait funeste; partons pour le Jutland.

VICTOR, *à part.*

Pour le Jutland, ô la belle occasion ! (*Il s'esquive.*)

WALDEMAR.

D'où vient ce transport ?... Pourquoi ta fille est-elle tout en larmes ?

ESBERN.

Venez, les momens sont précieux.

WALDEMAR.

Que s'est-il passé pendant mon sommeil ?

ESBERN.

Je vous l'apprendrai quand vous serez hors de danger..... Partons..... *(Victor sort d'une nacelle qu'il a amenée, et s'élance sur la scène.)*

VICTOR, *se jetant aux genoux d'Esbern.*

Et moi, bon Esbern, je vous demande à genoux de ne pas m'ôter l'occasion de réparer ma faute..... Demeurez ici pour consoler Maria, pour sauver mon frère, s'il se peut... J'irai conduire le roi. *(Au roi en se relevant.)* Mon prince, ne craignez rien; j'ai fait plus d'une fois ce trajet, et je ne l'ai jamais entrepris avec autant de courage.

WALDEMAR, *à Victor.*

Oui, mon ami, j'accepte tes services; et désormais tu ne me quitteras plus.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, BROCHET, *arrive avec les Pêcheurs.*

BROCHET, *en accourant.*

Mes amis! mes amis! plus de tristesse, voilà des soldats qui ramènent Eric.

WALDEMAR.

Encore des soldats!

ESBERN, *à Brochet.*

Eric, dis-tu.

BROCHET.

Eh! mon Dieu oui, c'est Eric, qui, tandis que le roi dormait, s'est emparé de son manteau, et s'est livré à sa place.

WALDEMAR.

C'en est fait.... Il n'est plus d'espoir.

ESBERN.

Oubliez-vous que je suis là pour vous défendre.

VICTOR.

Et moi, donc ?

ESBERN.

Nous mourrons plutôt que de livrer notre roi.

BROCHET.

Les voilà ! les voilà !

WALDEMAR.

Je ne puis échapper à mon sort.... Mais, que vois-je ?.... Hérald !

SCÈNE XIX et dernière.

LES PRÉCÉDENS, HÉRALD, ÉRIC, *suivis de Soldats.*

HÉRALD.

Oui, c'est Hérald, qui a le bonheur de retrouver son roi, et de sauver ce sujet fidèle, qui s'était dévoué pour vous.

WALDEMAR.

Mais, par quel événement....?

HÉRALD.

En arrivant à Assens, j'appris que Suénon s'était retiré en Scanie; mais sachant qu'il avait secrètement envoyé des émissaires à votre poursuite. Suivi de quelques amis, je me hâtais de venir vous rejoindre, lorsque nous rencontrâmes ce jeune homme que conduisaient des soldats. Trompés par les vêtemens, nous le délivrâmes, et nous apprîmes le stratagême généreux dont il s'était servi pour vous sauver.

WALDEMAR, *à Eric.*

Brave jeune homme, je te dois la vie; je veux m'acquitter envers toi.

ÉRIC.

Je suis payé, mon prince.

WALDEMAR.

Comment?

ÉRIC.

N'allez-vous pas régner sur nous.

VICTOR.

Oui; vive, vive Waldemar!

TOUS.

Vive Waldemar!

ESBERN.

Bien, mes amis.

CHŒUR.

AIR *de M. Wicht.*

Plus de craintes, plus d'alarmes,
Waldemar règne en ces lieux.
O jour pour nous plein de charmes!
Le ciel le rend à nos vœux.

WALDEMAR.

Le bonheur près de ma couronne
Va se fixer pour jamais,
Puisque je retrouve mon trône
Dans le cœur de mes sujets.

CHŒUR.

Plus de craintes, etc.

WALDEMAR.

Mes bienfaits vont se répandre sur toute la contrée.

MARIA.

Enfin, je me marierai donc aujourd'hui.

WALDEMAR.

Oui, mes enfans; rien ne s'oppose plus à votre bonheur.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Quand le ciel fit notre partage,
Par ses irrévocables lois,
Le plaisir échut au village,
Et la peine à la cour de rois.
Ah ! loin des grandeurs qu'il ignore,
Heureux le mortel innocent
Dont les desirs n'ont pas encore
Passé la borne de son champ !

Toi, Victor, tu voulais être mon guide, je serai le tien, je t'emmène à la cour.

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

AIR *de M. de Moligny.*

Que le chant d'alégresse
Par-tout soit répété;
La plus grande richesse
Ne vaut pas la gaieté.

WALDEMAR.

Lorsqu'un prince, dans son empire,
Sait rendre heureux tous ses sujets,
Avec eux alors il peut dire :
Le bonheur est dans mes filets.

CHŒUR.

Que le chant d'alégresse, etc.

ESBERN.

Quand un roi que l'or environne,
Cherche, sans rencontrer jamais,
La vérité près de son trône,
Nous la trouvons dans nos filets.

CHŒUR.

Que le chant d'alégresse, etc.

BROCHET.

Le bonheur est une chimère,
Dit le riche dans son palais;
Je lui prouverai le contraire,
Le bonheur est dans mes filets.

CHŒUR.

Que le chant d'alégresse, etc.

ÉRIC, *à Maria.*

Trop long-temps l'amour indocile
A fui l'hymen avec succès ;
Aujourd'hui l'hymen plus habile,
A pris l'amour dans ses filets.

CHŒUR.

Que le chant d'alégresse, etc.

VICTOR.

Qu'un autre, en employant l'adresse,
Des belles évite les traits !
Pour moi, je veux être sans cesse
Pris dans de si jolis filets.

CHŒUR.

Que le chant d'alégresse, etc.

MARIA, *au public.*

Pour vous amuser, vous séduire,
Nos pêcheurs ont tendu leurs rets.
Ils sont heureux s'ils peuvent dire :
Le parterre est dans nos filets.
Que le bruit d'alégresse
Retentisse aussitôt ;
La plus belle richesse,
Pour nous, c'est un bravo.

FIN.

LE

CACHEMIRE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. Henri DUPIN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 Février 1810.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez [illegible]MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N.° 26, au coin de celle St.-Honoré.

1810.

PERSONNAGES.

M.me D'ESTIVAL ;	M.lle *Rivière.*
DEGRIPANVILLE ;	M. *Lenoble.*
CHARLOT de Gripanville, son neveu ;	M. *Édouard.*
SUZETTE, femme-de-chambre de M.me d'Estival ;	M.lle *Minette.*
ARLEQUIN, valet de Mad. d'Estival ;	M. *Laporte.*

La Scène est à Paris, dans la maison de Mad. d'Estival.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

LE CACHEMIRE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Salon.

SCENE PREMIERE.

SUZETTE, *seule, parlant à la cantonnade.*

Oui, Monsieur, à son reveil je le déposerai sur sa toilette. (*Avançant en scène.*) Que madame Destival est heureuse d'avoir un époux aussi galant! (*montrant un cachemire.*) Voilà le fruit d'une petite bouderie. . . Que de femmes querelleraient encore plus volontiers leurs maris, si les maris apportaient toujours un cachemire pour sceller le raccommodement! c'est que rien n'est plus joli, ni plus commode qu'un cachemire!

Air *de ma Chaumière.* (Koulouf.)

Le cachemire
Enveloppe fort à propos :
De mainte beauté qu'on admire
Qui dérobe bien des défauts!...
Le cachemire.

Un cachemire
Prête à nos belles des appas :
Eut-on grâce, esprit, doux sourire!
On n'a rien, lorsque l'on n'a pas
Un cachemire.

Et je ferais peut-être moi-même la folie . . . .

SCENE II.

SUZETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *entendant les derniers mots de Suzette.*

Voilà comme je te veux : si tu étais raisonnable, tu ne me conviendrais plus.

SUZETTE.

Comment, maraud !...

ARLEQUIN.

Sois tranquille, cela ne saurait arriver.

SUZETTE.

Prends donc modèle sur MM. de Gripanville, et vois comme ils sont galans avec les sœurs de Monsieur qu'ils vont épouser.

ARLEQUIN.

Elles ne s'en plaindront pas long-tems.

Air : *Du vaudeville d'Arlequin musard.*

Aussisôt qu'il voit une belle,
Le Français en devient épris ;
Et les premiers jours avec elle
Passent dans les jeux et les ris ;
Mais, dès qu'on parle d'esclavage,
Soudain on voit l'amour s'enfuir ;
Et le contrat de mariage
Est l'épitaphe du plaisir.

SUZETTE.

C'est pour cela que l'on n'envisage que la fortune.

ARLEQUIN.

Et si tu en avais, il y a long-temps . . . .

SUZETTE.

Et qu'est-ce qui t'a dit que je n'en avais pas ?

ARLEQUIN.

Mais . . . .

SUZETTE.

Un de mes oncles m'a bien légué . . .

ARLEQUIN (*à part.*)

Diantre un héritage ? (*haut.*) Comment légué ? . . . Mais regarde-moi donc, tu as aujourd'hui quelque chose de plus. . . . Oui, de plus aimable.

SUZETTE.

Une somme de six mille francs.

ARLEQUIN.

Six mille francs ! quels jolis pieds ! quels jolis bras ! . . .

SUZETTE.

De plus une petite ferme.

ARLEQUIN.

Mademoiselle Suzette, vous êtes accomplie, et j'espère que cela ne changera rien à vos sentimens pour moi.

SUZETTE (*gaiment.*)

Non; car il faut te dire tout, j'étais absente, lorsque cet oncle mourut, et les personnes chez lesquelles cette somme fut déposée se sont avisés de la nier, lorsque je l'ai fait réclamer.

ARLEQUIN.

Diable! mais voilà qui change la thèse, et quelles étaient ces gens là?

SUZETTE.

Des procureurs . . . de Coutances.

ARLEQUIN.

Je n'en suis pas surpris, l'air du pays est épidémique.

Air: Femmes voulez-vous éprouver.

La Bonne-foi voulut, dit-on,
Faire un voyage dans la France:
Chacun lui dit, avec raison,
Qu'elle faisait une imprudence.
Malgré les soins les plus touchans,
Elle eut la fièvre en Picardie,
Se trouva bien malade au Mans,
Et mourut dans la Normandie.

SUZETTE.

Mon oncle eut trop de confiance dans messieurs Furet.

ARLEQUIN.

Comment messieurs Furet. ah! parbleu la rencontre est unique; tes honnêtes dépositaires ne sont autres que messieurs de Gripanville.

SUZETTE.

Ils ont donc changé de nom?

ARLEQUIN.

Depuis qu'ils se sont enrichis, un de leur valet Bas-Normand, aussi sot que ses maîtres, m'a conté leur histoire, mais le plus gai de l'avanture, c'est qu'ils ne songent plus à épouser les sœurs de ton maître, et qu'ils sont amoureux de sa femme.

SUZETTE.

Quelle extravagance!

ARLEQUIN.

Ils m'ont pris pour leur confident, tous deux sont rivaux sans le savoir: voici même deux billets doux que je dois remettre à madame, ce matin.

SUZETTE.

Et tu t'es chargé?

SUZETTE.

Comment, maraud !...

ARLEQUIN.

Sois tranquille, cela ne saurait arriver.

SUZETTE.

Prends donc modèle sur MM. de Gripanville, et vois comme ils sont galans avec les sœurs de Monsieur qu'ils vont épouser.

ARLEQUIN.

Elles ne s'en plaindront pas long-tems.

Air : *Du vaudeville d'Arlequin musard.*

Aussitôt qu'il voit une belle,
Le Français en devient épris ;
Et les premiers jours avec elle
Passent dans les jeux et les ris ;
Mais, dès qu'on parle d'esclavage,
Soudain on voit l'amour s'enfuir ;
Et le contrat de mariage
Est l'épitaphe du plaisir.

SUZETTE.

C'est pour cela que l'on n'envisage que la fortune.

ARLEQUIN.

Et si tu en avais, il y a long-temps . . .

SUZETTE.

Et qu'est-ce qui t'a dit que je n'en avais pas ?

ARLEQUIN.

Mais . . . .

SUZETTE.

Un de mes oncles m'a bien légué . . .

ARLEQUIN (*à part.*)

Diantre un héritage ? (*haut,*) Comment légué ? . . . Mais regarde-moi donc, tu as aujourd'hui quelque chose de plus. . . . Oui, de plus aimable.

SUZETTE.

Une somme de six mille francs.

ARLEQUIN.

Six mille francs ! quels jolis pieds ! quels jolis bras ! . . .

SUZETTE.

De plus une petite ferme.

ARLEQUIN.

Mademoiselle Suzette, vous êtes accomplie, et j'espère que cela ne changera rien à vos sentimens pour moi.

SUZETTE (*gaiment.*)

Non; car il faut te dire tout, j'étais absente, lorsque cet oncle mourut, et les personnes chez lesquelles cette somme fut déposée se sont avisés de la nier, lorsque je l'ai fait réclamer.

ARLEQUIN.

Diable! mais voilà qui change la thèse, et quelles étaient ces gens là?

SUZETTE.

Des procureurs . . . de Coutances.

ARLEQUIN.

Je n'en suis pas surpris, l'air du pays est épidémique.

Air: *Femmes voulez-vous éprouver.*

La Bonne-foi voulut, dit-on,
Faire un voyage dans la France:
Chacun lui dit, avec raison,
Qu'elle faisait une imprudence.
Malgré les soins les plus touchans,
Elle eut la fièvre en Picardie,
Se trouva bien malade au Mans,
Et mourut dans la Normandie.

SUZETTE.

Mon oncle eut trop de confiance dans messieurs Furet.

ARLEQUIN.

Comment messieurs Furet. ah! parbleu la rencontre est unique; tes honnêtes dépositaires ne sont autres que messieurs de Gripanville.

SUZETTE.

Ils ont donc changé de nom?

ARLEQUIN.

Depuis qu'ils se sont enrichis, un de leur valet Bas-Normand, aussi sot que ses maîtres, m'a conté leur histoire, mais le plus gai de l'avanture, c'est qu'ils ne songent plus à épouser les sœurs de ton maître, et qu'ils sont amoureux de sa femme.

SUZETTE.

Quelle extravagance!

ARLEQUIN.

Ils m'ont pris pour leur confident, tous deux sont rivaux sans le savoir: voici même deux billets doux que je dois remettre à madame, ce matin.

SUZETTE.

Et tu t'es chargé?

ARLEQUIN.

Par habitude, je prends toujours.

SUZETTE.

Mais comment comptent-ils réussir?

ARLEQUIN.

Au moyen de leurs richesses, des cadeaux qu'ils sont en état de faire.

SUZETTE.

Madame n'en a pas besoin, regarde?

ARLEQUIN.

Diable, voilà un superbe cachemire!

SUZETTE.

C'est une surprise que monsieur ménage à sa femme ce matin.

Air : *Vaudeville de l'un pour l'autre.*

Lorsque quelque fier Musulman
D'une belle veut la conquête,
J'ai lu que ce mouchoir charmant
Est le signal de sa défaite.
Personne n'en paraît surpris;
Mais, moins galans auprès des dames,
Ce n'est pas de même à Paris,
Et nous voyons peu de maris
Jetter le mouchoir (*bis.*) à leurs femmes.

ARLEQUIN.

Ah! la bonne idée! madame ne se levera pas avant deux heures, prête-le-moi.

SUZETTE.

Je n'ai rien à te refuser, mais, qu'en veux-tu faire?

ARLEQUIN.

Les grands capitaines ne disent jamais leur plan de campagne qu'après la victoire.... J'entends du bruit, je me sauve!

SCENE III.

SUZETTE, DE GRIPANVILLE, CHARLOT, *tous deux habillés grotesquement.*

DE GRIPANVILLE.

Ma mie, madame Destival peut-elle avoir le plaisir de nous voir?

SUZETTE.

Il ne fait pas jour chez elle.

DE GRIPANVILLE.

Il suffit : nous attendrons.

SUZETTE *en sortant.*

Quelle élégance ! Dieu me pardonne ! ils ont des projets.

SCENE IV.

DE GRIPANVILLE, CHARLOT.

DE GRIPANVILLE.

Charlot, nous voilà chez notre future belle-sœur, sachez vous y conduire décemment.

CHARLOT *à part.*

S'il savait que j'en tiens pour elle ! (*haut.*) oh ! qu'oui, mon oncle Furet !

DE GRIPANVILLE.

Je vous ai déjà dit qu'à présent nous nous appellions tous les deux de Gripanville ; l'avez-vous oublié ?

CHARLOT.

Oh ! que non, mon oncle Furet.

DE GRIPANVILLE.

Encore, savez-vous que le séjour de la capitale ne vous forme guères, voulant dire par là. . . . que vous avez l'air d'un vrai nigaud.

CHARLOT.

On dit pourtant, mon oncle, que j'ai de votre air.

DE GRIPANVILLE.

On vous flatte.

CHARLOT.

Je croyais pouvoir le dire sans me flatter.

DE GRIPANVILLE.

Vous êtes bien heureux que monsieur Destival vous accepte pour beau-frere, voulant dire par-là. . . . que vous auriez couru risque sans cela de rester garçon toute votre vie.

CHARLOT.

Oh ! que non !

Air : *Le premier pas.*

En fait d'amour, l'innocence intéresse ;
J'espère avoir, comme un autre, mon tour :
Pour réussir, il faut de la jeunesse,
Et le cadet obtient le droit d'aînesse
En fait d'amour. (*bis.*)

DE GRIPANVILLE.

Vous avez sans doute d'heureuses dispositions à me ressembler, mais vous avez été gauche au bal où je vous ai mené hier.

CHARLOT.

Eh bien! mon oncle, apprenez-moi comment l'on se tient dans une fête.

DE GRIPANVILLE.

Ecoutez, et profitez :

DUO.

DE GRIPANVILLE.

Air : *Prends d'abord* (De la jeune mère.)

Saisissez cet air noble, aisé
Dont je vous offre le modèle.

CHARLOT.

Saisissons cet air noble, aisé
Dont mon oncle est le vrai modèle.

DE GRIPANVILLE.

Le regard malin et rusé,
La marche simple et naturelle.
(*Ils remontent la scène.*)
Marchons ensemble:
De ton mieux imite-moi.

ENSEMBLE.

Mon neveu, marche comme moi.
Mon oncle, marche mieux que moi.

DE GRIPANVILLE.

Est-on prié de quelque fête?
On entre tout en fredonnant;
Et l'on fait de la tête
Un léger mouvement.

ENSEMBLE.

Je crois que l'y / m'y voilà.
Oui, oui, c'est bien cela.
Il faut faire en entrant
Un léger mouvement.

DE GRIPANVILLE.

S'approchant d'une belle,
On prend un air riant,
Un air riant,
Et gaiment on l'appelle
Cruelle au même instant.

DE GRIPANVILLE.

Mais *Julien* nous réclame :
Galamment à sa dame
On offre ainsi le bras,
Pour former quelques pas.

ENSEMBLE.

On offre ainsi le bras,
Pour former quelques pas.

DE GRIPANVILLE.

Montrant un nouveau zèle,
On lui donne la main,
Et l'on conduit ainsi la belle
Dans une salle de festin ;
Puis à la servir on s'apprête....

CHARLOT.

Sans rien manger?

DE GRIPANVILLE.

C'est l'étiquette !
Il faut enfin, en la quittant,
La saluer profondément.

(*Il fait un salut grotesque que son neveu imite.*)

ENSEMBLE.

CHARLOT.

Comme lui, je l'espère,
Bientôt, dans l'art de plaire,
Je deviendrai savant.

DE GRIPANVILLE.

En m'imitant, j'espère,
Bientôt, dans l'art de plaire,
Il deviendra savant.

De GRIPANVILLE *à part.*

Arlequin ne peut plus tarder à venir; éloignons-le. (*haut*) Charlot, en attendant le lever de mad. Destival, si vous alliez faire un tour de promenade.

CHARLOT.

Vous m'envoyez promener, j'y vais. (*à part.*) Courons apprendre des nouvelles de mon amour.

SCENE V.

De GRIPANVILLE.

Qu'il me tarde de savoir si mon billet à madame Destival a produit son effet, Arlequin n'arrive pas ! cruelle incertitude! amour, pourquoi m'as-tu fait un cœur aussi tendre! j'ai toujours aimé toutes les femmes, même la mienne, qui me traitait pourtant bien mal.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Une belle, sans pitié,
Quand elle est à rêver seule,
A sa petite épagneule,
Par fois donne un coup de pié.
Mais l'animal que l'on blesse,
Loin de quitter sa maîtresse,
Revient, et souvent caresse
La main qui lui fit du mal :
Tels on nous voyait sans cesse ;
Ma femme était la maîtresse,
Et moi j'étais l'animal.

SCENE VI.

DE GRIPANVILLE, ARLEQUIN, *un Cachemire sur le bras.*

ARLEQUIN *à part.*

Voici l'oncle seul, mes batteries sont prêtes, approchons ! (*Il tousse.*)

DE GRIPANVILLE *avec empressement.*

Eh ! Bien, mon ami, quelle nouvelle ? . . .

ARLEQUIN.

Chut ! (*il va mistérieusement voir si personne n'écoute.*) Monsieur, vous m'avez chargé d'une lettre pour madame Destival ?

DE GRIPANVILLE.

La lui as-tu remise ?

ARLEQUIN.

Je vous apporte une réponse.

DE GRIPANVILLE.

Ah ! que tu me fais de plaisir ! . . je craignais qu'elle ne se décidât pas à la faire.

ARLEQUIN *avec intention.*

Elle ne lui a pas coûté du tout.

DE GRIPANVILLE, *il lit.*

» Mon bon ami . . . quelle tendre familiarité !

ARLEQUIN.

Vous aimez donc beaucoup cette femme-là ?

DE GRIPANVILLE.

Air : *Bouton de rose.*

C'est mon idole ;
Cupidon m'attele à son char :
Je donnerais tout le Pactole
Pour obtenir un seul regard
De mon idole.

Ah! si c'est un crime de l'aimer, je crois que je suis pendable.

ARLEQUIN *avec malice.*

Sangodemi! je le crois aussi.

De GRIPANVILLE, *continuant.*

» Mon bon ami, j'aime les gens sans façons, et vous » me revenez assez; vous me proposez dans votre lettre » votre cœur et votre bien, j'accepte l'un, et pour vous » prouver que je ne refuse pas l'autre, je brûle déjà de porter quelque chose qui vienne de vous : voulant dire par-là? . . . .

ARLEQUIN.

Qu'elle desire que vous lui fassiez quelque riche présent.

De GRIPANVILLE.

Je comptais n'avoir besoin pour la séduire, que de ma tournure, de mon amabilité.

ARLEQUIN.

Mauvais moyen de séduction.

Air : *Vaudeville de l'avare et son ami.*

Au tems où regnait l'innocence,
Les favoris du dieu d'amour
Etaient, pour leur tendre éloquence,
Payés du plus tendre retour.
Mais aujourd'hui, sans l'opulence,
Il faut renoncer aux plaisirs;
Qui ne dépense qu'en soupirs
N'est plus payé qu'en espérance. (*bis*)

De GRIPANVILLE.

Alors il faut que je lui fasse un cadeau, (*à Arlequin qui ploye et déploye le cachemire avec affectation.*) Que tiens-tu là?

ARLEQUIN.

C'est un superbe cachemire que je vais reporter chez Garnier, au Palais-royal, madame le desirait; mais son mari le lui refuse, parce qu'il est de mille écus.

De GRIPANVILLE.

Si je le lui offrais?

ARLEQUIN *à part.*

Bon! il mord à l'hameçon, (*haut.*) cela avancerait beaucoup vos affaires.

De GRIPANVILLE, *tirant son porte-feuille.*

Je ne balance plus : mais sur-tout obtiens-moi une prompte entrevue. Tiens, voilà les trois milles francs! tu

crois donc que je captiverai tout-à-fait madame Destival?

ARLEQUIN.

Je n'en doute nullement : elle n'aime pas son mari; entre nous c'est un imbécille.

De GRIPANVILLE.

Je le remplacerai.

ARLEQUIN.

A merveille.

De GRIPANVILLE.

Une seule chose m'inquiète ; c'est que, lorsque je suis auprès de madame Destival, je ne sais plus ce que je dis, — voulant dire par là. . . . . que je change de visage.

ARLEQUIN.

Excellent moyen de lui plaire!

De GRIPANVILLE.

Tu me ravis.

Air : *Vaudeville de ils arrivent.*

Mon cœur ne peut pas suffire
A l'excès de son bonheur !
Porte-lui ce cachemire
De la part de son vainqueur.
Je ne resterai, peut-être,
Que cinq minutes dehors ;
Mais pour l'instant ne me trouvant plus maître
De tous mes transports,
Mon cher, je sors.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN *seul.*

La bonne dupe!.... l'entreprise est hardie, si quelque fois Thémis allait se mêler ? . . Bah ! tromper des procureurs, c'est se raccommoder avec la justice.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, CHARLOT.

CHARLOT.

Où diable te fourres-tu ? voilà une heure que je te cherche partout.

ARLEQUIN.

Monsieur, ce n'est pas de ma faute si je n'y suis pas.

CHARLOT.

Je suis tout essoufflé.

ARLEQUIN.

Quelle tournure! quelle grâce! laissez-moi vous admirer.

CHARLOT *se gerrant.*

Admire, mon ami! tu n'es pas le seul qui me trouve bien, à Coutances, lorsque j'allais à la-promenade, toutes les demoiselles de la ville disaient en me voyant: *oh! que voilà un garçon bien dégourdi.*

Air : *Mes chers amis.*

Du sous-préfet
La tante me citait
Comme une huitième merveille;
La jeune sœur
De monsieur l'auditeur
A mes bons mots prêtait l'oreille;
De mon cher avoué
La cousine *Aglaé*
Trouvait aussi ma clientelle aimable;
Et la femme du percepteur
Sur le registre de son cœur
M'avait pour son contribuable.

Madame Destival rit toujours quand elle me voit; je suis certain de lui avoir plû: mais conte-moi le succès de tes démarches.

ARLEQUIN.

A condition que vous ne m'interromprez pas: je ne veux pas que les autres parlent, et je n'aime pas à me taire, car le silence est l'esprit des sots.

CHARLOT.

Je ne parlerai plus.

ARLEQUIN.

Eh bien, monsieur, apprenez que j'ai un billet à vous remettre.

CHARLOT.

D'elle? j'en étais sûr, lisons: . . . (*il lit*)

» Mon bon ami, j'aime les gens sans façon, et vous » me revenez assez. Vous me proposez dans votre lettre » votre cœur et votre bien: j'accepte l'un, et pour vous » prouver que je ne refuse pas l'autre, je brûle déjà de » porter quelque chose qui vienne de vous. » Elle a l'air de desirer quelques cadeaux, je ne sais trop que lui donner.

CHARLOT.

Si j'achève sa conquête,
Ne crains pas d'être oublié,
Espère un salaire honnête....

ARLEQUIN, *le saluant.*

Je suis payé.

ENSEMBLE.

Ce don lui plaira, je croi;
Elle en va faire sa parure.
Ah! personne, je le jure,
N'en est plus content que moi.

(*Charlot sort.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN, SUZETTE.

SUZETTE.

C'est toi que je cherche. Madame va sortir; rends-moi vîte mon cachemire?

ARLEQUIN.

Ton cachemire?... Je l'ai vendu à Messieurs de Gripanville.

SUZETTE.

Ah! malheureux, qu'as-tu fait! Me voilà perdue, chassée!...

ARLEQUIN.

Doucement! je l'ai bien vendu; mais je ne l'ai pas livré. Tu vas bien rire!...

SUZETTE.

Je n'ai pas le tems de t'écouter; voici Madame, il faut que je lui présente ce schall de la part de son mari. Pour toi, elle te charge d'aller chercher sa calèche chez son sellier.

ARLEQUIN.

Un mot seulement....

SUZETTE.

Je n'ai pas le tems.

ARLEQUIN.

Eh! bien, je te conterai cela à mon retour.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

Madame DESTIVAL, SUZETTE.

SUZETTE.

Madame, voici un présent que vous fait M. Destival.

Mad. DESTIVAL.

En vérité, c'est trop galant pour un mari.

SUZETTE.

Ne desiriez-vous pas un nouveau cachemire ?

Mad. DESTIVAL.

Au moins, Suzette, on ne peut dire que nos brouilleries durent long-tems.

SUZETTE.

Il est vrai que vous ne le boudez jamais plus de douze heures.

Mad. DESTIVAL.

Et voilà comme nous sommes toutes.

Air *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Suivant un noble mouvement,
Le matin nous jurons sans peine
De détester toujours l'amant
Qui vient d'exciter notre haine ;
Mais le soir, ses transports charmans
Font bientôt cesser nos murmures :
Le jour entend bien des sermens,
Et la nuit voit bien des parjures. (*bis.*)

Malgré nos petites querelles ; il serait à desirer que les sœurs de mon époux rencontrassent dans MM. de Gripanville des maris aussi aimables ; mais ils ne paraissent pas très-empressés : j'ai même remarqué qu'ils affectaient de n'adresser la parole qu'à moi.

SUZETTE.

Cela ne sait pas encore son monde ; ce sont des provinciaux.

Mad. DESTIVAL.

On ne leur a pas fait assez desirer cette alliance.

Air : *J'apprends qu'un jeune prisonnier.* (d'une Heure de Folie.)

La certitude du succès
A pu causer leur inconstance ;
A l'amant on ne doit jamais
Donner qu'une faible espérance.

Obtient-il la moindre faveur !
Soudain il court aux pieds d'une autre;
Pour conserver toujours son cœur,
Il faut lui refuser le nôtre. (*ter.*)

SUZETTE.

Tenez, je les crois aussi d'un caractère très-inconstant.

Mad. DESTIVAL.

Eh bien ! sois tranquille; je leur ai fait demander une entrevue, je vais découvrir adroitement ce qu'ils pensent.

SUZETTE.

Justement, les voici : je me retire. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

Mad. DESTIVAL, *assise*, De GRIPANVILLE, CHARLOT, *entrant par une porte latérale.*

De GRIPANVILLE, *à part, sans voir son neveu.*

Je viens de voir sortir Suzette; le moment est favorable.

CHARLOT.

Elle est seule, l'heureuse occasion !

De GRIPANVILLE, *à part.*

Quelle attention délicate ; elle est déjà parée du cachemire !

CHARLOT, *à part.*

Je crois qu'elle porte mon schall ! Mais voici mon oncle, peste soit de l'importun !

De GRIPANVILLE.

Mon neveu ! que le diable l'emporte ! (*haut.*) Charlot, retirez-vous, je voudrais dire un mot en particulier à Madame.

Mad. DESTIVAL, *se levant.*

Ah ! ah ! c'est vous, Messieurs ?

De GRIPANVILLE et CHARLOT, *s'approchant ensemble.*

Oui, Madame ; j'étais impatient....

Mad. DESTIVAL.

D'apprendre le retour de vos fiancées.

Air *du Ménage de Garçon.*

Quelle est touchante cette ivresse
De l'amant, plein d'un tendre espoir,
Qui long-tems loin de sa maîtresse,
Est enfin près de la revoir !

Lorsqu'on touche au moment suprême,
Qui doit le rendre à notre cœur,
Chaque pas vers l'objet qu'on aime
Est un pas fait vers le bonheur.

Du reste, on ne peut que vous féliciter de votre choix.

Air *nouveau de Doche.*

Un bienfait de la nature,
Chez toutes deux, réunit
Aux charmes de la figure
Les dons brillans de l'esprit.
A mes yeux, quoiqu'on le blâme,
Ce mérite est peu commun;
Car, sans esprit, une femme
Est une fleur sans parfum.

Enfin, vos futures sont charmantes.

De GRIPANVILLE.

Cela vous plaît à dire.

CHARLOT.

Je crois que vous n'en êtes pas jalouse?

Mad. DESTIVAL.

Pour quelle raison me dites-vous cela?

CHARLOT, *d'un rire niais.*

Eh! parce que . . . Vous savez bien pourquoi?

De GRIPANVILLE.

Voulant dire par là. . . . qu'entre femmes, il existe certaine petite rivalité....

Mad. DESTIVAL.

Je ne me trouve pas moins heureuse que vos futures.

De GRIPANVILLE.

Vous avez bien raison.

CHARLOT.

Vous avez le cœur; c'est le principal.

Mad. DESTIVAL.

Le cœur, c'est beaucoup; mais quand la personne plaît, c'est le comble du bonheur.

De GRIPANVILLE et CHARLOT.

Ah! Madame! (*Ils s'applaudissent et fixent son cachemire, en riant et en tournant autour d'elle.*)

Mad. DESTIVAL.

Que regardez-vous donc ainsi, mon cachemire?

CHARLOT.

Oh! que non, Madame; je ne suis pas assez sot pour cela.

De GRIPANVILLE.

Quant à moi, Madame, je suis bien loin d'y penser.

Mad. DESTIVAL.

C'est un présent que l'on m'a fait aujourd'hui. Il n'est peut-être pas des plus beaux; mais je m'en contente.

CHARLOT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

Mad. DESTIVAL.

De quoi?

ENSEMBLE.

De vous en contenter.

Mad. DESTIVAL, *à part.*

Air : *J'étais un chasseur plein d'adresse.*

Ma foi, je n'y puis rien comprendre.

CHARLOT, et De GRIPANVILLE, *à part.*

Je suis au comble de mes vœux;
Et, sans que l'on puisse l'entendre,
Qu'elle me fait de doux aveux!

Mad. DESTIVAL; *haut.*

Je tiens fort à ce cachemire;
Et même ici je dois le dire:
La main dont je le reçoi
Le rend plus précieux pour moi.

De GRIPANVILLE, *à part.*

Ce compliment s'adresse à moi.

CHARLOT.

Ce compliment s'adresse à moi.

(*L'orchestre achève sur le refrain de* Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.)

CHARLOT.

Madame, c'est peu de chose; s'il n'est pas plus beau, ce n'est pas de ma faute.

De GRIPANVILLE.

Ni de la mienne.

Mad. DESTIVAL.

Je n'ai pas de peine à vous croire.

CHARLOT.

C'est que voyez-vous, on prend ce qu'on trouve.

Mad. DESTIVAL, *à part.*

Voilà des gens bien peu polis. (*haut.*) Il suffit, Messieurs, que mon cachemire ne soit pas de votre goût.

CHARLOT.

Je dirai bien plus. il n'est pas digne de la personne qui lui fait l'honneur de le porter.

Mad. DESTIVAL, *à part.*

Ces gens-là ont perdu l'esprit. (*haut.*) Ma foi, Messieurs, vous êtes bien difficiles; ce schall m'est bien cher de la part d'où il me vient.

De GRIPANVILLE, CHARLOT, *ensemble séparément.*

Ah! Madame!...

Mad. DESTIVAL.

Brisons là-dessus : on dirait que vous voyez vos mariages avec répugnance.

De GRIPANVILLE.

En pouvez-vous douter?

CHARLOT.

Air : *Oui ! ce Colinet.*

Mon oncle est rétif
Par un motif;
Je l'imagine :
J'ignore le sien ;
Mais je sais bien
Quel est le mien.
A ne pas parler,
A le celer
Moi, je m'obstine ;
Quand il est discret
Sur un secret
L'amant se tait.
Mais de mon refus
La cause, au surplus,
Se devine,
On ne peut, je crois,
Courir deux lièvres à-la-fois.

Mad. DESTIVAL.

D'honneur, Messieurs, tout ceci est une énigme pour moi.

De GRIPANVILLE, *à demi-voix.*

Sortez, Charlot!

CHARLOT.

Oh! qu'non!

De GRIPANVILLE.

Sortez, vous dis-je!

(*Charlot sort de mauvaise humeur.*)

SCENE XII.

Mad. DESTIVAL, De GRIPANVILLE.

De GRIPANVILLE.

Enfin, Madame, nous sommes seuls; et je puis vous

exprimer le ravissement où je suis d'être aimé d'une aussi belle personne.....

Mad. DESTIVAL, *avec étonnement.*

Comment! mais vous extravaguez! Songez-vous, Monsieur, que c'est à moi que vous parlez?

De GRIPANVILLE, *se jettant à genoux.*

Personne ne nous entend, votre amour ne doit plus se contraindre; souffrez!....

Mad. DESTIVAL.

Retirez-vous, insolent!

De GRIPANVILLE.

Madame, ne criez pas si fort, vous pourriez vous perdre.

Mad. DESTIVAL.

Me perdre! cela ne peut plus se supporter. Holà! quelqu'un! (*Elle sonne.*)

De GRIPANVILLE.

Comment! Madame! après m'avoir écrit de si joli choses!

Mad. DESTIVAL.

Ah! je vous ai écrit. Nous allons voir cela.

[*Elle sonne encore.*]

SCENE XIII.

Les précédens, SUZETTE, CHARLOT,

SUZETTE, *à Gripanville.*

Air : *Lubin a la préférence.*

Mon Dieu! quel est ce tapage!
Que faites-vous ici?
Expliquez-nous ceci.

Mad. DESTIVAL, *à Gripanville.*

Monsieur, quel est ce langage!
Pouvez-vous me parler ainsi!

CHARLOT, *à son oncle.*

Mon oncle, vouliez-vous rire!
Ou seriez-vous en délire!

SUZETTE, *à Gripanville.*

Mais répondez-nous!
Que disiez-vous?
Madame, pourquoi ce courroux?

Mad. DESTIVAL, *montrant Gripanville.*

Monsieur prétend
A l'instant
Avoir reçu....

De GRIPANVILLE.

Certainement
Que Madame vient de m'écrire.
Oui, je soutiens:
Ce que je tiens
Vous montrera,
Vous prouvera
Si jamais Normand
Ment.

Madame, puisque l'on me pousse à bout; voilà votre lettre.

Mad. DESTIVAL.

Ma lettre! « Mon bon ami, j'aime les gens sans façon, et vous me revenez assez.... Eh! monsieur, ce n'est-là ni mon écriture, ni mon style.

CHARLOT.

Mais c'est une lettre comme celle qu'on m'a remise tantôt.

De GRIPANVILLE.

Avant, mon neveu.

CHARLOT.

Oui, mon oncle.

Mad. DESTIVAL.

Vous voyez bien, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

De GRIPANVILLE.

Mais, Madame, le cachemire dont vous êtes parée?.

Mad. DESTIVAL.

Il vient peut-être de vous?

De GRIPANVILLE.

Sans doute.

Mad. DESTIVAL.

Oh! pour le coup, vous radotez!

CHARLOT.

Oui, mon oncle, vous radotez! et pour vous tirer d'embarras, je veux bien vous avouer que c'est moi qui l'ai envoyé à Madame.

Mad. DESTIVAL.

Air: *Savez-vous l'astrologie?*

Ah, Messieurs, vous voulez rire.

De GRIPANVILLE.

Qui? moi, non.

CHARLOT.

Ni moi, ni moi.

ENSEMBLE.

Ni moi, ni moi, ni moi, ni moi.

CHARLOT.

J'ai payé ce cachemire.

De GRIPANVILLE.

Non, c'est moi.

CHARLOT.

C'est moi; c'est moi.

ENSEMBLE.

Croyez en ma bonne-foi.

Mad. DESTIVAL.

Il y a là-dessous quelque chose que je ne compr pas.

De GRIPANVILLE.

J'ai donné mille écus.

CHARLOT.

Et moi aussi.

Mad. DESTIVAL.

A qui donc?

De GRIPANVILLE. CHARLOT.

A votre valet.

Mad. DESTIVAL.

Comment! Arlequin aurait joué un tour de la soi (*elle appelle*) Arlequin?

SCENE XIV et dernière.

Les Mêmes, ARLEQUIN.

CHARLOT *à Arlequin.*

Ah! fripon!

ARLEQUIN.

Madame, votre calèche est prête.

De GRIPANVILLE.

Maraud!

ARLEQUIN, *à Mad. Destival.*

Faut-il mettre vos chevaux gris-pommelés?

De GRIPANVILLE.

Il ne s'agit pas ici de chevaux; c'est de moi qu'il est question. A qui as-tu remis mon billet?

ARLEQUIN.

Votre billet!

CHARLOT.

Et le mien?

ARLEQUIN, *bas à Gripanville et à Charlot.*

Vous m'avez recommandé le secret.

Mad. DESTIVAL.

Parle!

De GRIPANVILLE.

Je veux bien avouer que j'ai écrit à Madame.

CHARLOT.

Et moi de même.

ARLEQUIN.

Puisque vous voulez que je vous parle franchement, je vous avouerai que c'est moi qui ai fait la réponse.

De GRIPANVILLE.

Ah! scélérat! Madame n'a donc pas reçu ma lettre?

ARLEQUIN.

Je me serais bien gardé de lui montrer de pareilles extravagances.

Mad. DESTIVAL.

L'aventure est trop plaisante!... et le plus court est d'en rire.

De GRIPANVILLE.

Mais d'où vient que Madame a ce cachemire?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela vous fait?

CHARLOT.

Comment! qu'est-ce que cela vous fait?

ARLEQUIN.

Doucement! faites-moi l'honneur de me répondre chacun à votre tour. [*à Gripanville.*] Ne vouliez-vous pas faire ce présent à Madame?

De GRIPANVILLE.

Oui.

ARLEQUIN, *à Charlot.*

Et vous, Monsieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût un cachemire?

CHARLOT.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Eh bien, elle l'a; de quoi vous plaignez-vous ?

CHARLOT.

Ma foi, il nous plaisante encore.

De GRIPANVILLE.

Un moment, coquin, il faut nous dire ce que tu as fait de notre argent.

ARLEQUIN, *prenant Suzette par la main.*

Messieurs, je me marie avec Suzette; et si vous voulez bien le permettre, vos six mille francs serviront de dot.

De GRIPANVILLE.

Donner six mille francs?...

CHARLOT.

Je ne veux point.

SUZETTE.

Comment, donner? mais, Messieurs, vous me les devez bien. Est-ce que vous ne me reconnaissez plus? Je suis la nièce de Maître Pierre, de Coutances.

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Il vous confia six mille francs
Que vous deviez me rendre ;
Je les ai ; mais depuis bien long-tems
Vous me faites attendre.
Je dois, dans des momens aussi doux,
Songer à la reconnaissance :
Messieurs, pour être quitte envers vous,
Acceptez ma quittance.

CHARLOT, *bas à son oncle.*

Je crois que l'on se moque de nous.

De GRIPANVILLE, *bas à son neveu.*

N'ayons pas l'air de nous en appercevoir.

Mad. DESTIVAL.

Arlequin, épouse ta Suzette : je te pardonne ce tour un peu hardi, puisqu'il me fait connaître ces Messieurs qui, j'espère, vont se retirer avant l'arrivée de mon mari.

De GRIPANVILLE.

Charlot, quittons Paris, et allons dans un pays où règne la bonne-foi.

CHARLOT.

Retournons en Normandie.

VAUDEVILLE.

Air *de rien de trop.*

ARLEQUIN, *arrêtant Charlot.*

Chez Plutus, comme à Cythère,
On est trompé tour-à-tour;
En amour, comme en affaire,
Chacun doit avoir son tour.

TOUS.

Chez Plutus, etc.

SUZETTE.

Tu promets d'être fidèle;
Mais si, malgré ton serment,
Tu courtisais une belle,
Je dirais près d'un amant.

TOUS.

Chez Plutus, etc.

ARLEQUIN.

Paul que maint fripon attrape,
Dès qu'il voit un créancier,
De chez lui gaiment s'échappe,
En criant de l'escalier.

TOUS.

Chez Plutus, etc.

Mad. DESTIVAL, *au public.*

Quand aux faux pas de Thalie
Vous accordez un pardon,
Un enfant de la Folie
Peut-il offrir sa chanson?
En dictant sa sentence,
Le Vaudeville en ce jour
Compte sur votre indulgence;
Chacun doit avoir son tour.

TOUS.

En dictant, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE P. NOUHAUD,
Rue du Petit-Carreau, N.° 32.

Dieulafoy, Joseph [illegible]

LA ROBE

ET LES BOTTES,

OU

UN EFFET D'OPTIQUE;

FOLIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par MM. DIEULAFOY et GERSIN;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre du Vaudeville, le 28 février 1810.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1810.

PERSONNAGES	ACTEURS.
Mad. DE LA POULARDIERE.	Mme. DUCHAUME.
HENRIETTE, sa fille.	Mlle. RIVIÈRE.
DUBREUIL, oncle d'Henriette.	M. JOLY.
FLORVILLE, amant d'Henriette.	M. GUENÉE.
M. DEBOISCOURT.	M. ÉDOUARD.
DESTIRADES, comédien.	M. HYPPOLITE.
AGNÈS DESTIRADES, sa femme.	Mme. BODIN.
ZÉPHIR, danseur.	M. SEVESTE.
UN JOCKEI.	M. CARLE.
UN JARDINIER.	M. CATALAN.
UNE NOURRICE.	
UNE BONNE.	
UN NOTAIRE.	

Autres personnages composant la compagnie de Mme. de la Poulardière.

Un domestique.

La Scène se passe à Lonjumeau, dans le jardin de M. de Boiscourt.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'éditeur, seront réputés contrefaits, et tout contrefacteur sera poursuivi.

LA ROBE ET LES BOTTES.

SCENE PREMIERE.

DESTIRADES, ZÉPHIR, UN COCHER, UN JARDINIER, UN JOCKEI, UNE NOURRICE, UNE BONNE, etc.

(*Ils sont placés au fond du théâtre, comme s'ils voulaient danser.*)

ZÉPHIR, *aux domestiques.*

Avancez, tournez, avancez, vous dis-je, ce n'est pas cela. — Maudite entreprise! — Je ne connais rien de ridicule comme certains bourgeois de Paris, qui dans des maisons de campagne, grandes comme la main, veulent malgré leur mesquinerie, donner des fêtes comme de grands seigneurs. Et qu'offrent-ils aux badauds qu'ils invitent? des ballets où ils font figurer le cuisinier, la servante et le planteur de choux; des concerts où l'on n'entend que la cornemuse ou la basse du maître d'école, et des feux d'artifice au bout d'un bâton! — Ah! sans l'argent que j'espère tirer d'ici!.... Allons, messieurs, en place.

LA NOURRICE.

Aga, ça m'ennuie! est-ce que c'est mon métier de danser?

DESTIRADES, *assis dans un des coins du théâtre, et déclamant.*

» C'est donc vous, ma princesse, ô beauté que j'adore!

LE JOCKEI.

Tiens, à l'autre! chienne de maison, il faut toujours y faire un autre état que le sien.

LE COCHER.

Je me suis placé ici pour étriller un cheval, il faut que j'amuse monsieur.

LE JARDINIER.

Moi, je m'y suis bouté pour arroser des citrouilles, il faut que je divertissions madame de la Poulardière.

LA BONNE.

Et moi, pour faire des sauces, on me fait danser la fricassée.

ZÉPHIR.

Allons, allons, point d'humeur, encore une répétition tantôt avec les costumes, et tout ira à merveille.

LE JOCKEI.

Oh! bien oui.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire.* (des Pages.)

Ici quoiqu'on dise ou qu'on fasse
On agit toujours sans raison.

LA NOURRICE.

Aucun de nous n'est à sa place.

LE COCHER.

Le diable emporte la maison.

LE JOCKEI.

Un logis, où, sans nulle excuse
Il faut toujours se trémousser,
Sauter, chanter, rire, danser,
Croyez-vous que çà nous amuse.

TOUS, *en sortant.*

Croyez-vous que çà nous amuse ?

SCENE II.

DESTIRADES, ZÉPHIR.

ZÉPHIR.

Ah! monsieur Destirades, quelle tâche que de vouloir transformer de telles gens en grâces et en amours.

DESTIRADES.

Avec le secours de l'art, monsieur Zéphir, il n'est rien d'impossible.

Air : *de la parole.*

Les arts sont de grands enchanteurs;
Voyez le peintre et son adresse,
D'un amas de sales couleurs
Il fait éclore une Déesse.
Le sculpteur découvre un amour
Dans l'argile qui fait les cruches :
Ce qui prouve qu'à notre tour
Le même art pourra bien un jour,
Nous trouver tous deux dans des buches.

ZÉPHIR.

Monsieur a donc entendu parler de mon petit talent?

DESTIRADES.

Beaucoup, monsieur, depuis deux jours que je suis ici.

ZEPHIR.

J'ai été appellé à Lonjumeau par monsieur de Boiscourt, pour organiser le triste ballet dont il prétend égayer ses fiançailles ; mais ce n'est pas là mon genre de prédilection, je crois avoir apperçu la danse sous un point de vue plus édifiant.

DESTIRADES.

Comment donc, monsieur?

ZÉPHIR.

Il y a tant de gens qui ne dansent que pour remuer des jambes: moi, monsieur, j'ai fait de cet art un véritable cours de morale: je danse pour parler à l'âme, l'émouvoir, l'intéresser, la rendre meilleure.

DESTIRADES.

Peste!

ZÉPHIR.

Air: *nouveau de Doche.*

De mon pied la moralité
Offre la raison cadencée:
J'attache au plus petit jeté,
Un sentiment, une pensée.
Chaque pas, qu'on me voit former
Exprime au moins une sentence:
C'est ce qui m'a fait surnommer,
Le Fénélon de la danse.

DESTIRADES.

C'est infiniment vertueux de votre part.

ZÉPHIR.

Et vous, monsieur?

DESTIRADES.

Moi, monsieur, j'ai été appellé en passant pour jouer une scène d'amour, de la composition de monsieur de Beaumarchais, mais ces fadeurs ne sont pas essentiellement dans mes cordes.

ZÉPHIR.

Ah! j'entends! monsieur est....

DESTIRADES.

Oui monsieur.

Même air.

Je cultive un autre Laurier:
Terrible enfant de Melpomène
Je me suis livré tout entier,
A l'art d'ensanglanter la scène.
On dit que j'enfonce à ravir,
Le fer aigu de la vengeance.
Je suis enfin, pour vous servir,
Le premier poignard de France.

ZÉPHIR, *reculant.*

Bien sensible, et monsieur est sans doute attaché à quelqu'une de nos sociétés dramatiques.

DES[illegible]

ZÉPHIR.

Que voulez-vous dire ?

DESTIRADES.

Comment, vous ne savez pas ce que c'est que la couronne de province ? ces petits hommages bénévoles qui nous sont prodigués dans les villes et villottes que nous parcourrons ?

ZEPHIR.

Je n'en ai qu'une legère idée : mais une couronne suppose toujours un mérite.....

DESTIRADES.

Laissez donc.

Air : *Une fille est un oiseau.*

La couronne est un bouquet,
Dont soi même on fait emplette,
Et qu'un tendre ami nous jette
Avec un petit couplet.
Bientôt, grace à cette adresse,
Le public vers nous s'empresse,
Nous apporte avec ivresse
Son argent, ses madrigaux :
Pour éviter tout reproche,
On met l'argent dans sa poche
Et les vers dans les journaux.

ZÉPHIR.

C'est fort bon à savoir ; mais à propos d'argent, croyez-vous que monsieur de Boiscourt soit digne d'apprécier des gens tels que nous ?

DESTIRADES.

Impossible : et je vous avoue que sans la position fâcheuse où m'a laissé un monstre d'ingratitude, une mégère, un démon vivant...

ZÉPHIR.

En vérité ?

DESTIRADES.

Agnès Destirades, mon épouse, je ne viendrais pas prostituer mes talents aux plaisirs d'un monsieur de Boiscourt.

ZÉPHIR.

Et moi, monsieur, sans un monstre d'incivilité, un homme sans confiance, sans retenue...

DESTIRADES.

En vérité ?...

ZÉPHIR.

Un créancier...

DESTIRADES.

Je sais ce que c'est.

ZÉPHIR.

Oui, monsieur, un créancier qui m'obsède depuis quelques jours, soyez bien persuadé que je ne m'abaisserais pas à *venir amuser* ici une mada[illegible] la Poulardière.

DESTIRADES.

Il faut convenir que ces deux originaux se sont parfaitement bien rencontrés : une folette de cinquante ans, ignorante de province, à prétention, qui estropie sa langue à tout bout de champ, et confond si bien tous les mots, qu'elle dit avec une égale naïveté : J'ai vu hier le beau *portail Saint-Gervais*, et j'ai été au *Tartufe de Molière* ; enfin une extravagante qui sacrifie sa nièce à un sot, parce qu'il la rassasie dans sa bicoque, de tous les divertissemens qu'il peut imaginer. Et quel sot, monsieur, quel sot ? le plus niais de ces amateurs manqués dont Paris fourmille, qui se croit peintre, parce qu'il a une carte d'entrée au salon ; homme de lettres, parce qu'il siffle les pantomimes, et physicien, parce qu'il a tenu deux fois les cordes d'un ballon. (*Il rit.*) Ah! Ah! Ah!

ZÉPHIR, *riant.*

Ah! ah! ah! rien n'est plus ridicule ; mais ce qui m'étonne c'est qu'ils ne soient pas amoureux l'un de l'autre.

DESTIRADES.

Ah! permettez : quand on me fait l'honneur de m'appeler quelque part, je ne me mêle jamais de ce qui s'y passe. Je suis seulement parvenu à découvrir que leur connaissance à Poitiers a réellement commencé par de l'amour ; mais trouvant, auprès de la tante une nièce beaucoup plus riche, le prudent jeune homme s'est servi de son empire pour engager madame de la Poulardière à voir Paris, et rompre un mariage que la petite était sur le point de contracter ; n'avez-vous pas fait la même découverte ?

ZEPHIR.

Moi, monsieur! Dieu me préserve de chercher jamais à pénétrer les secrets des ménages où je suis admis ; mais j'ai tant fait que j'ai appris que monsieur de Boiscourt avait loué exprès cette maison de campagne, pour y mieux surveiller la proie qu'il convoite ; ce qui prouve qu'il n'est pas sans inquiétude sur les suites du départ de Poitiers.

DESTIRADES.

Eh bien! qu'importe, nous rirons s'il y a à rire.

ZÉPHIR.

Il y aura, monsieur, il y aura.

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE BOISCOURT.

DE BOISCOURT.

Ah! messieurs, je suis ravi de vous trouver ainsi en gaîté.

DESTIRADES.

Monsieur, il y a de quoi : nous parlions de vous.

ZÉPHIR.

De votre esprit.

DESTIRADES.

De votre générosité.

DE BOISCOURT.

C'est vrai, je n'ai rien à moi, qu'un peu de lucidité dans les idées.

Air : *Du Lendemain.*

Calcul, jurisprudence,
Chimie, ouvrage de goût,
Poësie, éloquence,
Blason, tricirac, je sais tout.
Mon esprit que rien n'arrête,
De tout s'est si bien nourri,
Qu'on peut appeller ma tête
Un pot pourri.

DESTIRADES.

Monsieur, il n'y a rien qui n'y paraisse.

DE BOISCOURT.

Mais laissons cela. Mon cher Zéphir, êtes-vous content de vos comparses?

ZÉPHIR.

Assez : pour des hommes de peine, je crois qu'ils feront quelque plaisir.

DE BOISCOURT.

Et suivez-vous le petit programme que je vous ai dessiné.

ZEPHIR.

A la lettre. (*a part.*) quoiqu'il ne vaille pas le diable.

DE BOISCOURT.

Et vous mon cher Destirades, comment va la mémoire?

DESTIRADES.

Fort bien; quoique votre prose soit un peu dure.

DE BOISCOURT.

Qu'appelez-vous ma prose? ce sont de beaux et bons vers que je vous ai donnés.

DESTIRADES.

Vrai?

DE BOISCOURT.

Comment vrai?

Air : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Je vous dis et je vous répette;
Que ce que vous avez appris
Est en bons vers; et nul poëte,
N'en fait de meilleurs à Paris.
Quoi! pour une prose sans grace,
Vous avez pris d'excellents vers?

DESTIRADES.

Daignez pardonner ce travers
Monsieur, j'ai peu basse.

DE BOISCOURT.

Mais monsieur, les rimes?...

DESTIRADES.

C'est vrai, il y en a quelquefois.

DE BOISCOURT.

N'importe: êtes-vous sûr de votre scène?

DESTIRADES.

Autant qu'on peut l'être quand on n'a pas répété et que l'on ne connaît pas même l'actrice avec qui l'on doit jouer.

DE BOISCOURT.

Soyez tranquille, elle ne tardera pas à arriver; c'est une virtuose du premier mérite, retirée depuis quelques mois dans ce village où elle fait des élèves dramatiques pour l'étranger.

DESTIRADES.

Ah! oui, c'est une nouvelle branche d'industrie fort utile depuis quelque tems aux gens de notre profession.

ZEPHIR.

Au commerce donc? c'est ça qui soutient l'équilibre.

DE BOISCOURT.

Vous croyez?

ZEPHIR.

Il n'y a pas de doute.

Air: *ma foi je le laisserais faire.*

Avec l'étranger, nos rapports
Se maintiennent par cette adresse:
Il fait abonder dans nos ports
Ses richesses de toute espèce.
Il envoye à nos amateurs,
Jusqu'à des moutons que l'on cite;
Nous lui renvoyons des acteurs,
Ainsi nous voilà quitte-à-quitte.

DE BOISCOURT.

Ah! ça mes bons amis, parlez-moi franchement: croyez-vous que ma petite fête fasse un joli effet sur l'esprit de la jeune personne que je vais épouser?

DESTIRADES.

C'est selon; vous aime-t-elle?

DE BOISCOURT.

Pas précisément: je ne la crois pas extrêmement sensible, mais elle est riche.

ZEPHIR.

Plaisez-vous à toute la famille?

DE BOISCOURT.

Pas précisément: il y a un oncle à Poitiers, espèce de ri-

chard malin, revenu de ses longs voyages, qui voudrait bien s'opposer à mon hymen, mais je gouverne l'esprit de la tante au moyen des divertissemens que je lui donne, et la nièce est très-riche.

DESTIRADES.

Mais au moins êtes-vous sûr que la jeune personne n'a pas quelque inclination secrette?

DE BOISCOURT.

Pas précisément: il y a dans le monde un petit amoureux protégé par l'oncle en question, mais il est absent, et nous, faisons ici bonne garde au tour de la jeune personne, qui est prodigieusement riche.

ZEPHIR.

Alors vous n'avez rien à craindre de ce rival?

DE BOISCOURT.

Doucement, messieurs, doucement.

Air: *Vaudeville de M. Guillaume.*

L'honneur me tient un tout autre langage,
Il ne faut pas jouer avec les mœurs.
Je sais qu'aujourd'hui c'est l'usage
De braver de telles frayeurs:
Mais, grace au ciel, cet art de se contraindre,
Ce vil repos n'est pas mon lot.
Sachez, messieurs, qu'un rival est à craindre,
Tant qu'on n'a pas la dot.

ZEPHIR et DESTIRADES.

A la bonne heure.

DUBREUIL, *en dehors.*

Eh! palsangoi, v'là ben des façons.

DE BOISCOURT.

Qu'est-ce? Qu'entends-je? — Un homme chez-moi!

SCENE IV.

LES MÊMES, UN JOCKEI, DUBREUIL.

LE JOCKEI.

Monsieur, c'est une espèce de paysan qui demande à vous parler.

DE BOISCOURT.

Que me veut-il?

DUBREUIL, *en entrant.*

(*Il est vêtu en paysan; un grand chapeau et des marionnettes sur le bras.*)

Parbleu, me v'là pour vous le dire. (*A part en regardant De Boiscourt.*) Ah! voilà donc mon homme! (*Haut.*) C'est-*il vous* qui êtes le bon réjoui qu'on dit le bourgeois de céans?

DE BOISCOURT.

Mais je crois qu'à ma mine, à ma toilette, vous ne pouvez guères vous y méprendre.

DUBREUIL.

Oh bien oui, la mine et l'habit! Fiez-vous-y.

Air : *Vaud. du Mameluck.*

Jadis à sa mine ronde,
A l'ampleur de son habit,
On distinguait dans le monde,
L'homme de sens et d'esprit.
Mais d'puis les modes changées,
Comment fixer son avis?
Les mines sont allongées,
Et les habits raccourcis.

DESTIRADES, *à part.*

Eh! ce paysan me paraît jovial.

DE BOISCOURT.

Au fait, que voulez-vous ?

DUBREUIL.

Vous être utile, si ça se peut. J'ai appris dans le canton que vous rassembliez ici des amusemens de toute espèce, que vous cherchiez des plaisirs pour une dame qui en rafole: j'en vends et je viens vous offrir ma petite troupe.

ZEPHIR.

Sa troupe ? Oh ! mon dieu! le cerf ou les albinos.

DESTIRADES.

Quoi ! le cerf ? Monsieur, si vous l'admettez je me retire. — Je ne joue pas avec le cerf.

DUBREUIL, *le retenant.*

Un moment.

DESTIRADES.

Air : *Vaud. de Catinat.*

Non, non, j'y suis déterminé:
Ce maudit cerf me fait la guerre.
A Rouen il m'a découronné;
Il m'a fait siffler à Beaucaire.
Amis, femme, tout s'en méla.
Je fus vaincu par cette bête:
Vous sentez bien qu'après cela,
J'ai du cerf par dessus la tête.

DUBREUIL.

Eh! bien, ça ne vous va pas plus mal qu'à bien d'autres. Mais ne vous chagrinez pas. Je n'avons à votre service, messieurs, que mon optique et mes marionnettes.

TOUS LES TROIS.

Des marionnettes ? Fi donc.

DUBREUIL.

Comment fi ! — Respect aux propriétés, je vous prie.

DESTIRADES.

Fi, vous dis-je. Des morceaux de bois.

DUBREUIL.

Ah! pour ce qui est de ça.

Air : *Vive le métier de corsaire.*

C'est le sort des marionnettes,
Et celui de bien des nigauds :
Comme eux ces babioles sont faites,
Du bois dont on fait les magots.
Mais ces morceaux d'bois peu solides,
N'en jasont pas moins, et je dis :
Ce n'sont pas les seul' têtes vides,
Qui s'font écouter dans Paris.

DE BOISCOURT.

C'est vrai, mon ami, mais quand on a chez soi les favoris de Melpomène et de Terpsicore, on peut se passer de vos minuties.

DUBREUIL.

Oui da !.. Ces messieurs, sont-ils, par hasard, les favoris de ces dames dont vous parlez ?

DESTIRADES, *à Zéphir.*

Nous-mêmes, bon homme.

DUBREUIL, *à De Boiscourt.*

Eh ! bien, monsieur, vous avez les grandes marionnettes, nous j'avons les petites. V'là tout.

ZEPHIR.

Insolent !

DESTIRADES.

Nous traiter de marionnettes !

DUBREUIL.

Ne vous fâchez pas : vous avez cela de commun avec des gens qui vous valent bien.

Air : *Nouveau de Doche.*

Lorsqu'ici, pêle-mêle,
Dieu mit le genre humain,
Il dit : race mortelle,
Obéis au destin :
Ainsi Polichinelle
Obéit à ma main ;
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant.
Courrez la même chance,
Gn'y aura de différence,
Qu' du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

C'est bon, c'est bon !

DUBREUIL.

Même air.

Sitôt qu'il est en place,
Voyez ce courtisan,
Comme il fait la grimace,
Pour plaire à son Sultan.
Mon Pierrot sur la place,
N'en fait-il pas autant?
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant:
Pour l'intérêt tout danse;
Gn'y a que la différence,
Du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

Encore ?

DUBREUIL.

Même air.

Voyez jouer son rôle,
Au banquier diligent,
Il donne sa parole
Et garde notre argent.
Mon Scapin, quand il vole
Est-il moins obligeant ?
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant:
Partout mêm' conscience,
Gn'y a que la différence,
Du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

Mais, enfin.

DUBREUIL.

Enfin dans la nature,
Partout le même esprit:
On pleure, on boit, on jure,
On tue, on s'appauvrit:
Chez moi, même aventure,
On s'y rosse et l'on rit.
Marionnettes,
Joliettes,
Marionnettes en avant:
Le bâton ou la danse,
Gn'y a que la différence,
Du p'tit au grand.

DE BOISCOURT.

Je vois, bon homme, que vous n'êtes pas sans perspicacité; mais, comme je vous l'ai dit, votre genre est trop bas pour des gens comme nous.

DESTIRADES.

Infiniment trop bas.

DUBREUIL.

Morgué, messieurs, c'est bien dommage que vous soyez si haut! j'ons fait dix lieues exprès pour vous montrer notre savoir faire, j'sommes tout harassés, et s'il y avait ici quelques uns de ces bassets qui aimont à rire des godrioles, des bêtises, quoi...

DE BOISCOURT.

Oh! vous en trouverez, allez, bon homme, et après mon dîner, vous pourrez amuser mes valets.

DESTIRADES, *en s'en allant.*

Oui, mon ami, amusez les bassets.

ZEPHIR, *en s'en allant.*

Les valets.

DUBREUIL.

Quoi, messieurs, vous vous en allez?

DE BOISCOURT.

Oui, tout est dit: partez.

DUBREUIL, *en s'en allant.*

Eh bien! serviteur (*il chante.*)

Marionnettes
Joliettes.

(*il feint de sortir, et sans être apperçu, il se cache derrière un arbre.*)

DE BOISCOURT.

Nous, messieurs, allons rejoindre la compagnie à la promenade.

DESTIRADES.

Bah! est-ce qu'on se promène chez vous?

DE BOISCOURT.

Comment donc? et le parc d'ici à côté?

Air: *Vaudeville de Claudine.*

Aux champs tout est maussade,
Si l'on n'y court un peu.
C'est pour la promenade
Que j'ai choisi ce lieu.

DESTIRADES.

Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas.

L'attrait de ce domaine,
C'est que soir et matin.
Chez vous l'on se promène
Dans le parc du voisin.

DESTIRADES, et ZEPHIR.

Allons chez le voisin.

(*ils sortent par une petite porte qui donne dans le parc du voisin, et dont M. Deboiscourt a la clef.*)

SCENE V.

DUBREUIL, *seul.*

Ah! m'y voilà donc!— Et c'est là, madame ma sœur, le mari que vous prétendez donner à ma nièce ? C'est pour un tel original que vous rejettez l'honnête jeune homme que je lui destinais! C'est pour lui que j'aurai amassé vingt mille écus de rente! Non, morbleu! si vous avez malheureusement le droit de marier ma nièce, moi j'ai celui de l'enrichir, et de la rendre heureuse, et nous verrons. — Mon plan est un peu fou: mais je le crois sûr: il ne s'agit que de pouvoir en instruire ma nièce, et comme je sais qu'on la surveille au point de lui interdire même la promenade, il est possible qu'en ce moment....

SCENE VI.

DUBREUIL, HENRIETTE.

HENRIETTE, *d'un air mystérieux.*

Monsieur! monsieur!

DUBREUIL.

Qu'est-ce? (*à part.*) ah! c'est elle.

HENRIETTE.

Pardon, monsieur; vous êtes un paysan de ce village ?

DUBREUIL.

A peu près. (*A part.*) On ne me reconnaît pas, mon déguisement est bon.

HENRIETTE.

Vous avez l'air d'un bien brave homme ?

DUBREUIL.

Vous trouvez ? (*A part.*) Sommes-nous bien seuls ?

HENRIETTE, *à part.*

Oh! oui, il faut que je prie cet homme de mettre à la poste cette lettre pour mon oncle.

DUBREUIL.

Eh bien, mon enfant ?

HENRIETTE.

Air : *Vaudeville de Figaro.*

Je voudrais qu'un mot de lettre,
Un avis bien important
Parvint.....

DUBREUIL.

Dans l'instant peut-être,
A quelque oncle, à quelque amant ?
Auquel faut-il le remettre ?

HENRIETTE.

Au meilleur de mes amis.

DUBREUIL, *prenant la lettre.*

Mon enfant, il est remis.

HENRIETTE.

Que dites-vous ?

DUBREUIL.

Mon enfant, il est remis.

(*Il ôte son chapeau, et se fait reconnaître.*)

HENRIETTE, *avec joie.*

Mon oncle !

DUBREUIL.

Chut !

HENRIETTE.

Mais par quel motif ce costume ?

DUBREUIL.

Pour ton bien.

HENRIETTE.

Vous savez donc ce qui se passe ?

DUBREUIL.

Mieux que toi. Et nous sommes arrivés, Florville, et moi, pour t'arracher au danger qui te menace.

HENRIETTE.

Florville ! juste ciel ! et par quel moyen ?

DUBREUIL.

Avec des marionnettes, un optique, et le diable, s'il en est besoin.

HENRIETTE.

Quelle folie !

DUBREUIL.

Pourquoi pas ? J'ai écrit vingt lettres inutiles à ma sœur pour la détourner de son projet ridicule.

Air : *On culbute de compagnie.*

Le langage de l'amitié,
Sur son cœur n'a pu rien produire :
Vainement j'ai tout employé,
Son engouement tient du délire.
L'extravagance est de saison,
Contre l'orgueil et l'ineptie,
On bat l'esprit par la raison,
La sottise par la folie.

HENRIETTE.

Mais, mon oncle, on refusera ici vos marionnettes et votre optique.

DUBREUIL.

C'est fait ; mais je n'en serai pas moins ici dans une heure avec mon sac.

HENRIETTE.

Et la comédie qu'on a préparée ?

DUBREUIL.

N'aura pas lieu, on a choisi, sans le savoir, pour une scène

d'amour, deux personnages qui se détestent; juge de la suite.

HENRIETTE.

Et le ballet?

DUBREUIL.

A la porte : le hazard m'a fait rencontrer ce matin dans ce village, un huissier qui pourchasse votre petit Zéphir; j'ai payé sa dette; mais on ne le forcera pas moins de déguerpir.

HENRIETTE.

Oh! mon oncle, comme vous êtes instruit!

DUBREUIL.

C'est que j'ai eu le temps de faire mes études; en sentinelle depuis deux jours, dans cette maison du voisin, qui, par bonheur, s'est trouvé être un de mes intimes amis, j'y ai préparé toutes mes machines : c'est là qu'un notaire t'attend et que Florville te conduira.

HENRIETTE.

Oh! mon dieu, mon oncle, vous me faites frémir de..... de je ne sais quoi, mais il me semble qu'une pareille démarche...

DUBREUIL.

Quand je l'autorise!

HENRIETTE.

Hélas!

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Lorsqu'en ses desirs naissans,
Fillette par trop légère,
Avec l'amour et son frère
S'expose à courir les champs,
Rarement un tel voyage
Se termine sans naufrage.
C'est en vain qu'hymen est sage;
L'amour prompt à s'échapper,
Entraîne au loin la bergère,
Et l'hymen reste en arrière
Sans pouvoir les ratrapper.

DUBREUIL.

Tu ne courras pas ce risque avec Florville.

HENRIETTE.

Lui, qui depuis mon départ de Poitiers, n'a pas daigné me donner de ses nouvelles, qui n'est pas même venu ici avec vous pour se justifier?

DUBREUIL.

Il y viendra et se justifiera quand il pourra le faire sans craindre d'être reconnu par ma sœur; en attendant (*Il tire une robe de son sac.*) prends cette robe, elle ne diffère pas

dès tiennes, revets-t'en sur-le-champ et ne la quitte pas que je ne t'aie revue.

HENRIETTE.

Eh! mon oncle, nous parlons de Florville.

DUBREUIL.

Est-ce une raison pour refuser un cadeau de ton oncle ?

HENRIETTE.

Oh! je n'ai garde. (*Elle prend la robe.*) Mais voici je crois la compagnie.

DUBREUIL.

Adieu, mon enfant, embrasse-moi pour deux : du courage, et n'oublie pas de faire attention à l'huissier qui viendra interrompre le ballet. (*Il sort.*)

SCENE VII.

HENRIETTE, *seule.*

Que veut-il dire ? — Oh ! oui, sans doute, il en faudra du courage pour résister à un ingrat.... Mais c'est égal, mettons toujours la robe.

(*Quand elle l'a mise elle va s'asseoir auprès d'un arbre et elle lit.*)

SCENE VIII.

HENRIETTE, Mme. DE LA POULARDIÈRE, M. DE BOISCOURT, DESTIRADES, ZÉPHIR ET AUTRES PERSONNAGES.

(*Ils descendent une petite montagne qui est au fond du théâtre, et entrent par la porte à gauche. Ils portent des petites ombrettes et se donnent le bras deux à deux.*)

CHŒUR.

Air :

L'agréable domaine,
Que d'élégance ! que de goût !
Sans dépense et sans peine,
Ici vous jouissez de tout.

DE BOISCOURT, *saluant.*

Messieurs !

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Vaste et superbe esplanade,
Prairie, et bosquet divin,
Ruisseau, fontaine, et cascade;
On a tout chez le voisin.

CHŒUR.

L'agréable domaine etc.

DE BOISCOURT.

Messieurs !..

DE STIRADES.

L'œil aime-t-il à s'étendre,
Sur un superbe lointain,
Zeste l'on n'a qu'à se rendre,
Au Kiosque du voisin.

CHOEUR.

L'agréable domaine, etc.

DE BOISCOURT.

Messieurs !..

ZEPHIR.

Aimez-vous aux jeux champêtres,
A vous livrer le matin,
Vous pouvez par vos fenêtres,
Voir s'amuser le voisin.

CHOEUR.

L'agréable domaine, etc.

DE BOISCOURT.

Messieurs !

UN AMI.

A ces jeux si l'on préfère,
Par fois la pêche ou le bain,
La rivière pour vous plaire,
Passe exprès chez le voisin.

CHOEUR.

L'agréable domaine, etc.

DE BOISCOURT,

Ah ! messieurs...

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Oui, mon ami, tout est chez vous charmant, délicieux ! des arbres distingués, des plantes despotiques ! — J'ai entendu vanter souvent les jardins de Sémiramis, mais je doute que cet amateur ait jamais possédé en France, un bijou pareil à celui-ci.

ZEPHIR, *à part.*

Bon ! ça va commencer.

DE BOISCOURT.

Je suis enchanté, madame, que vous trouviez chez moi des amusemens qui vous plaisent.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Oui, oui il faut s'amuser, se distraire, c'est l'arme de la vie. — Allons, que ferons nous. — Mais que vois-je ?

(*Elle apperçoit Henriette.*)

DE BOISCOURT.

Quoi, belle Henriette, vous ici!

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Sans mon ordre, vous êtes descendue de votre chambre, mademoiselle ?

HENRIETTE.

Pardon, ma tante... mais...

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Et comme vous voilà fagottée pour un jour de noces!

HENRIETTE.

J'ai ressenti un peu de fraîcheur, et j'ai pris ce léger surtout.

Mme DE LA POULARDIÈRE

Pourquoi aussi venir lire en plein vent quelque niaiserie, je gage?

HENRIETTE.

Je n'ai jamais entendu dire que Numa Pompilius, de Florian, fut une niaiserie.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Bah! bah!

Air : *Du Petit Matelot.*

Numa, Pompilius, qu'importe?
C'est un roman. Ignorons nous,
Que les écrits de cette sorte,
Depuis peu se ressemblent tous.
Sans en avoir fait la lecture,
Je sais la fin de celui-là :
Pompilius, j'en suis bien sure,
Finit par épouser Numa.

LA COMPAGNIE.

Oh! oui, cela doit être.

DESTIRADES.

A moins que le roi Numa ne se fasse religieuse.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ce monsieur?

DE BOISCOURT.

Oh! ce n'est rien, madame, c'est un facétieux.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Oui da! je m'en suis aperçu dans le parc, quand, au milieu de ce groupe de chasseurs, je m'extasiais devant la statue du Malagréable. — Mais c'est égal, amusons-nous : qu'allons nous faire jusqu'au dîner? M. De Boiscourt, songez que je vous rends responsable de mon ennui.

DE BOISCOURT.

Madame, on a pourvu à tout. J'aurais dans ce moment à vous proposer la répétition de notre petite scène de ce soir.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! vivent les répétitions; je n'en ai jamais vu, mais c'est égal : je suis folle des répétitions. Répétons, monsieur. Répétons.

DE BOISCOURT.

Malheureusement, l'actrice qui doit jouer avec monsieur, *n'est pas encore* arrivée.

LE JOCKEI.

Monsieur, voici madame Agnès.

DE BOISCOURT, Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! quel bonheur! quel bonheur!

SCENE IX.

LES MÊMES, AGNÈS-DESTIRADES.

DESTIRADES, *à part.*

Madame Agnès!

DE BOISCOURT.

Vous venez, belle dame, on ne peut plus à propos.

DESTIRADES, *à part.*

Ciel! c'est elle!

ZÉPHIR, *à Destirades.*

Qu'avez-vous donc?

DESTIRADES, *bas.*

Mon ami, c'est ma femme.

ZÉPHIR, *bas.*

Contraignez-vous.

AGNÈS.

Mille pardons, mesdames et messieurs, de m'être fait attendre : c'est aujourd'hui mon jour de classe de déclamation, et mes nombreux élèves ne m'ont pas permis de les quitter plutôt.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Quoi! madame tient la classe de Lonjumeau?

AGNÈS.

A votre service, madame : comme dans les environs de Paris, ce terroir était absolument neuf, j'ai cru à propos de venir l'exploiter.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Depuis très-long-temps ce canton,
Doit des enfants à Melpomène :
Anière, Pantin, Charenton,
En ont déjà peuplé la scène.
Or, quand le plus petit hameau
Fournit son Brutus, son Thieste,
Il est honteux que Lonjumeau,
N'ait pas fait au moins un Oreste.

DESTIRADES, *à part.*

Oh! je pars!

ZÉPHIR, *bas à Destirades.*

Restez donc, voulez-vous faire un esclandre?

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Et nous verrons sans doute paraître bientôt quelque héros de la façon de madame?

AGNÈS.

Je l'espère ; depuis que nos messieurs s'attachent à former de jeunes personnes, je me suis vouée presque entièrement aux jeunes gens.

DESTIRADES, *bas à Zéphir.*

Vous l'entendez.

AGNÈS.

Air : *Des Petits Montagnards.*

Du hedeau de la paroisse,
J'ai fait un petit Molé ;
Du sonneur, non sans angoisse,
J'ai fait un Grandval moulé.
J'ai fait Mahomet d'un pâtre,
Et ce que je crois piquant,
J'ai fait une Cléopâtre
De la fille du Serpent.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Cléopâtre ! peste ! l'épouse de Saint-Antoine ! Cela fera beaucoup d'honneur à la paroisse.

DE BOISCOURT, *à Agnès.*

Permettez, madame, que j'aie le plaisir de vous présenter à votre interlocuteur. (*Il la conduit vers Destirades.*)

AGNÈS, *le reconnaissant.*

Ah ! mon dieu !

DE BOISCOURT, *à la compagnie.*

Vous, mesdames, prenez place.

AGNÈS, *à part.*

Quelle maudite rencontre !

DE BOISCOURT.

Vous, belle Henriette, ne perdez pas un mot des jolies choses que vous allez entendre. — C'est une petite allégorie que je me suis permise pour votre fête.

(*Toute la société s'assied, et De Boiscourt se place en avant, le cahier à la main pour souffler.*)

Commençons, je souffle.

AGNÈS, *à part.*

Je brûle de lui arracher les yeux.

DESTIRADES, *à part.*

Je vais jouer des mains, c'est sûr.

DE BOISCOURT.

Allons donc, mes amis, allons.

AGNÈS.

Pardon, il me prend dans ce moment...

DE BOISCOURT.

Quoi donc ?

AGNÈS.

Je ne sais quelle envie...

DESTIRADES.

Et à moi je ne sais quelle crispation...

DE BOISCOURT.

Bon, bon, ce n'est rien. — (*A la société.*) Ils vont s'y mettre.

AGNÈS, *bas à Destirades.*

Scélérat !

DESTIRADES, *bas à Agnès.*

Femme indigne !

DE BOISCOURT.

Partez donc.

DESTIRADES, *déclamant avec une affectation ridicule.*

« C'est donc vous, ma princesse ! ô ! beauté que j'adore !
» Vous avez eu pitié du feu qui me dévore !
» Vous daignez m'écouter ! que je bénis le jour,
» Où je puis à mon gré vous peindre mon amour !

(*Bas.*) Coquine !

AGNÈS.

(*Bas.*) Savoyard !

« Ah ! cher prince ! eh ! comment résister à la flamme
» Que vous avez si bien allumée en mon âme !

DESTIRADES.

(*Bas.*) Je te déteste.

AGNÈS.

« Vos discours séduisants, vos soins et votre ardeur,
» N'ont su que trop, hélas ! vous graver dans mon cœur !

(*Bas.*) Fusses-tu dans l'enfer.

DESTIRADES.

(*Bas.*) Toi aux cinq cents diables.

LA COMPAGNIE.

Bravo ! bravo ! c'est très-amusant !

DESTIRADES.

« Oui, je suis des mortels le plus heureux sans doute,
» Et pour vous mériter, il n'est rien qui me coûte.
« Que n'ai-je de l'Indus les trésors entassés.

(*Bas.*) Tu ne vaux pas deux sols.

AGNÈS.

« Et moi de l'univers les sceptres amassés.

(*Bas.*) Tu ne vaux pas deux liards !

DESTIRADES.

« Avec quels doux transports, et quelle ivresse extrême,
» J'irais les déposer aux pieds de ce que j'aime.

(*Bas.*) Me trahir pour un limonadier.

AGNÈS.

« Avec quel abandon, tous mes sceptres offerts
« Proclameraient en vous le roi de l'univers !

(*Bas.*) *Me sacrifier* à la fille d'un allumeur de quinquets !

DE BOISCOURT.

Que dites-vous donc quinquets ! il n'y a pas de quinquets dans ma pièce.

DESTIRADES.

Eh ! monsieur, soufflez toujours.

AGNÈS.

« Oui, tels sont de l'amour les effets, les merveilles,
« Traître, tu me rendras mes deux boucles d'oreilles.

DESTIRADES.

« Toi ma montre, mon claque, et mes habits vendus.

DE BOISCOURT.

Mais, mon dieu, il n'y a rien de tout cela.

AGNÈS, *à Destirades.*

Crois-moi va-t-en.

DESTIRADES, *à Agnès.*

Décampe ou je tape.

DE BOISCOURT.

Des claques ! des tapes ! vous me faites dire un tas de bétises.

DESTIRADES.

Eh ! monsieur, ne voyez-vous pas que c'est ma femme ?

AGNÈS.

Ne voyez-vous pas que c'est mon mari.

LA COMPAGNIE, *se levant.*

Est-il possible !

DESTIRADES.

Air : *Lubin a la Préférence.*

Loin de moi, femme maudite,
Car je sens
Tous mes sens,
S'animer,
S'enflammer.

AGNÈS.

C'est à toi de fuir bien vite,
Si tu veux
Conserver tes yeux.

TOUT LE MONDE.

Quel est donc ce verbiage,
Ces cris, ces fureurs, ce tapage ?

AGNÈS.

C'est ce vrai démon.

DESTIRADES.

C'est cette guenon.

ENSEMBLE.

Qui fait ici ce carillon.

DESTIRADES.

Viens, perfide, à quatre pas.
Et tu verras,
Tu sentiras,
Ce que peut l'excès de ma rage.

AGNÈS.

Oui, sors d'ici,
Tu vas aussi,
Savoir comme on traite un mari.

DESTIRADES.

Apprendre ce qu'est un mari.

(*Ils sortent en disputant.*)

SCENE X.

Mme. DELAPOULARDIÈRE, ZÉPHIR, DE BOISCOURT, HENRIETTE, LA COMPAGNIE.

DE BOISCOURT.

Ah! mesdames, que je suis désolé, confus, d'un pareil accident!

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Mais, monsieur, c'est votre faute; choisir pour une scène d'amour, une femme et son mari! cela a-t-il le sens commun?

DE BOISCOURT.

Eh! madame, quand j'ai engagé monsieur Destirades, pouvais-je deviner ce qu'il était? — Mais nous pouvons réparer ce petit échec. — Mon cher Zéphir, offrons bien vîte à ces dames la répétition du balle.

ZÉPHIR.

Je ne demande pas mieux. (*A la cantonnade.*) Holà? la bonne, le cocher, la nourrice.....

DE BOISCOURT, *bas à Zéphir.*

Que faites-vous donc? pourquoi les appeller ainsi?

ZÉPHIR.

N'est-ce pas leur nom?

DE BOISCOURT.

Sans doute; mais dans la bonne société il faut toujours un peu déguiser les choses. — Les comparses du ballet?

SCENE XI.

LES MÊMES, LA BONNE, LA NOURRICE, LA JARDINIÈRE, *habillées en graces*, LE JOCKEI, LE JARDINIER, LE COCHER, *habillés en amours.*

TOUS LES SIX.

Nous voici.

(*Ils se rangent sur une même ligne.*)

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! voilà une petite compagnie d'amours assez bien troussée.

DE BOISCOURT, *à la société.*

Mesdames, veuillez reprendre vos places.

(*La compagnie s'assied sur un des côtés du théâtre.*)

ZÉPHIR, *aux danseurs.*

Allons, messieurs, rangez-vous comme vous savez.

DE BOISCOURT.

Oui, comme je l'ai indiqué. Le berceau des graces, la queue de chat. — (*A la compagnie.*) Tout ça est de moi, mesdames.

ZÉPHIR.

Mon dieu, laissez-moi faire. — (*Aux danseurs.*) Mes amis, vous vous rappellez mes intentions! notre ballet commence par trois pas essentiels, le deux-à-deux, le vis-à-vis, et le dos-à-dos.

Air : *Nouveau de Doche.*

Le deux à deux,
Est un pas nécessaire :
Et des amans, il peint le nombre heureux,
Tant qu'un troisième, à la tête légère,
Ne survient pas pour trahir le mystère
Du deux à deux.

LE JOCKEI.

C'est entendu.

ZÉPHIR.

Même air.

Le vis-à-vis,
Enfant de la nature,
En toute danse a des succès suivis :
Mais, dès l'abord, pour que le charme dure,
Il ne faut pas prodiguer la figure,
Du vis-à-vis.

LE JARDINIER.

Je savons ça.

ZÉPHIR.

Même air.

Le dos-à-dos,
En dansant nous retrace,
Ces courts instans que l'on donne au repos:
Un pas plus vif lui succède, on s'enlace,
Et la danseuse elle même rend grace,
Au dos-à-dos.

LA NOURRICE.

Je m'en souviendrai.

LE COCHER.

Et moi aussi.

LA NOURRICE, *à part, à De Boiscourt.*

Mais, monsieur, c'est que...

DE BOISCOURT.

Quoi donc ?

LA NOURRICE.

Air *de Pierre Legrand.*

Monsieur, mes dindons pâtiront,
Pour peu que la danse m'emporte.

LA BONNE.

Mes canards à moi brûleront.

LE JOCKEI.

De faim ma bête sera morte.

DE BOISCOURT.

Eh! dansez, mes amis, dansez,
Canards, dindons, que nous importe?
Laissez là vos bêtes, dansez,
Nous en aurons toujours assez.

Allons, en place.

LES DANSEURS.

Oui, monsieur.

(*Ils se rangent comme pour danser.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *ensuite* FLORVILLE, *en huissier.*

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le danseur, voilà quelqu'un qui demande à vous parler.

ZÉPHIR.

A moi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

ZÉPHIR, *aux danseurs.*

Continuez. (*Il va au-devant de l'huissier.*)

HENRIETTE, *à part.*

Ciel! c'est Florville! il vient mettre en jeu la ruse de mon oncle.

FLORVILLE, *à Zéphir, dans un coin.*

Monsieur, je suis bien mortifié de vous déranger, mais la loi.....

ZÉPHIR.

Que voulez-vous dire?

(*On joue l'air de la Monaco, et les domestiques dans le fond figurent quelques pas.*)

FLORVILLE, *pendant la danse.*

Air *de la Monaco.*

» Je suis huissier pour vous servir.

ZÉPHIR, *bas à l'huissier.*

Parlez donc plus bas.

FLORVILLE.

Et suis porteur d'une sentence.

DEBOISCOURT, *aux danseurs.*

A vous.

FLORVILLE.

En conséquence,
Sans discourir,
A justice il faut obéir.

ZÉPHIR, *effrayé.*

Oh! mon dieu!

DE BOISCOURT.

A vous, Zéphir.

(*Zéphir prend un air gai, et danse le reste de l'air.*)

CHOEUR, *pendant la danse.*

Ah! quelle grace! quelle aisance!
Quel aimable et vif enjouement,
Quelle gaité, quelle élégance,
Ce danseur est vraiment charmant.

DE BOISCOURT, *aux danseurs.*

Changement. (*L'orchestre joue la sauteuse, et les danseurs recommencent à danser.*)

ZEPHIR, *à l'huissier pendant la danse et d'un air bien triste.*)

Comment, monsieur, vous auriez la cruauté, dans un moment tel que celui-ci...

FLORVILLE.

Je suis payé pour cela, monsieur; je n'ai pas de temps à perdre : j'ai déjà eu l'honneur de saisir ce matin chez vous.

ZÉPHIR, *de l'air le plus affligé.*

Vous avez saisi chez moi!

FLORVILLE.

Tout ce que j'y ai trouvé,

ZÉPHIR.

Quoi, vous n'y avez rien laissé?

FLORVILLE.

Pardonnez-moi, votre femme et votre pochette.

ZEPHIR.

Ah! malheureux! quel désespoir!

DE BOISCOURT.

A vous, Zéphir!

ZÉPHIR, *retournant à la danse d'un air très-gai.*

M'y voilà.

CHOEUR.

Fort bien! fort bien.

ZÉPHIR, *aux danseurs.*

Nouvelle figure.

(*On joue l'air du Zéphir.*)

(*Bas à l'huissier, pendant l'air.*)

Vous voulez donc, monsieur, que je meure de chagrin ?

FLORVILLE.

De l'argent.

ZÉPHIR.

Que je me pende ?

FLORVILLE.

De l'argent ?

ZÉPHIR.

Que j'aille me noyer ?

DE BOISCOURT, *à Zéphir.*

Allez donc.

(*Zéphir reprend son air gai et danse sur la reprise de l'air.*)

FLORVILLE, *l'arrêtant.*

Ah ! c'en est trop.

Air : *Courez vîte, prenez le Patron.*

Croyez-vous qu'on vive de chansons?
Sans façons,
Qu'on me suive en prison.

DE BOISCOURT.

En prison !
Que nous chante-t-il donc?
Monsieur n'arrêtez pas ce bond.

FLORVILLE.

Bon !

ZÉPHIR et DE BOISCOURT, *le repoussant.*

Mais laissez-nous donc,
Maudit démon.

FLORVILLE.

Non, il me suivra.

DE BOISCOURT.

Il dansera.

FLORVILLE.

Il me suivra.

DE BOISCOURT.

De quel droit prend-on,
Chez-moi ce ton ?

FLORVILLE.

J'ai pour moi le droit,
Monsieur me doit,
Voici l'exploit.

HENRIETTE, *arrachant le papier que Florville montre en lui faisant des signes.*

Eh ! *monsieur, qu'avons-nous besoin d'exploit ?*

LA COMPAGNIE, *se levant.*

Ah ! grands Dieux !
Un huissier dans ces lieux
Ce danseur était si gracieux,
(*A Florville.*)
Ah ! du moins, cher monsieur, trouvez bon
Qu'il nous donne son rigodon.

FLORVILLE.

Non.

Et vous allez me suivre. (*En regardant Henriette.*) J'ai à cœur de prouver mon zèle aux personnes qui m'intéressent... et de justifier à leurs yeux toutes mes actions. (*A Zéphir.*) Allons, marchez.

SCENE XII.

LA COMPAGNIE, DE BOISCOURT, HENRIETTE, Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Mme. DE LA POULARDIERE.

C'est scandaleux, monsieur, c'est scandaleux.

DE BOISCOURT.

Vous m'en voyez pétrifié, madame.

Air : *Si vous vouliez reprendre vos entrées.*

De mes projets le diable ici se mêle.
Pour débiter des vers vraiment parfaits,
Pour mettre en scène une danse fort belle,
Il ne me faut que deux petits sujets.
Voyez mon sort : il n'existe, je gage,
Qu'un seul danseur endetté dans Paris,
Qu'un seul acteur faisant mauvais ménage,
Et ce sont eux que le diable a choisis.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Il est certain, monsieur de Boiscourt, que vos noces ressemblent à celles de Thètis le pelé, c'est une vraie pomme de discorde qu'on a jettée parmi nous.

DE BOISCOURT.

Il ne me reste plus qu'une ressource, madame ; si vos bontés ne craignent pas d'avancer ma félicité, mon notaire n'est qu'à deux pas, ses écritures doivent être prêtes, et le contrat peut nous occuper jusqu'au dîner.

HENRIETTE, *à part.*

O ciel !

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Eh ! mais, qu'en pense mademoiselle ?

HENRIETTE.

Moi, ma tante ! je n'y pensais pas du tout ; mais il me semble que vous vous êtiez proposé de ne rien terminer sans une nouvelle lettre de mon oncle.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Dieu m'en préserve! qu'ai-je besoin de ce mauvais plaisant? ne s'est-il pas montré toute sa vie harnaché contre moi! Qu'il garde son Florville, nous nous passerons de l'un comme de l'autre : monsieur de Boiscourt, j'acquesse à vos desirs.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Puisqu'on n'a rien de mieux à faire,
Faisons, mon cher, votre bonheur,

DE BOISCOURT.

Vous êtes bien honnête.

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Mais veillez que votre notaire,
N'éprouve ici quelque malheur,
Que personne dans son ouvrage,
Ne vienne le contrarier.

DE BOISCOURT.

Oh! celui là, c'est un vrai sage,
Il n'a femme, ni créancier.

Mme DE LA POULARDIÈRE.

C'est on ne peut pas plus aimable de votre part.

DE BOISCOURT, *appelant.*

Holà? qu'on fasse venir mon notaire.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

DUBREUIL, *en dehors.*

La lanterne magique! la pièce curieuse!

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Qu'entends-je?

HENRIETTE.

Ah! ma tante, c'est un joueur de marionnettes extrêmement plaisant.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Quoi, monsieur de Boiscourt, il y a des marionnettes à Lonjumeau, et vous ne nous en régalez pas?

HENRIETTE.

Le maître est déjà venu ici ce matin; mais monsieur l'a renvoyé.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

C'est fort mal à vous.

DE BOISCOURT.

Je ne l'ai pas renvoyé précisément, mais ce genre...

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Est charmant, des marionnettes! peste, c'est le grand Opéra de Poitiers.

DUBREUIL, *en dehors.*

Marionnettes,
Joliettes,
Marionettes en avant, etc.

HENRIETTE.

Ecoutez donc, ma tante, comme il est gai!

Mme DE LA POULARDIÈRE.

Courez donc bien vîte; qu'on fasse entrer cet homme-là. — Qu'en pense la compagnie?

LA COMPAGNIE.

Tout ce qui plaît à madame, nous convient.

DE BOISCOURT, *appellant par le fond.*

Holà? hé! l'ami?

DUBREUIL, *en dehors.*

Quoi que c'est donc?

SCENE XIII.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DE BOISCOURT, *amenant Dubreuil.*

(*On voit par dessus le mur du fond, une boîte de marionnettes.*)

Entrez, mon ami, entrez; ces dames desirent connaître vos curiosités.

DUBREUIL.

Ah! ah! messieurs du grand genre, vous en voulez donc à présent, de nos babioles — Morgué! vous v'là bien tous.

Air: *Ballet des Pierrots.*

J'n'étions tantôt, à vous entendre,
Qu'un pauvre manant mal appris.
Maintenant vous daignez comprendre,
Que tôt ou tard on vaut son prix.
Nécessité, c'est un fier maître,
Pain n'est plus dur quand la faim prend:
Et le manant cesse de l'être,
Quand on a besoin du manant.

Touchez-là. J'sommes sans rancune, et j'allons vous donner du meilleur!

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Fort bien. Et à l'insçu du spectacle, nous irons bacler le contrat.

DUBREUIL, *appellant en dehors.*

Hola? Criquet? Jasmin? à l'ouvrage, mes garçons, v'là que ça presse. (*à De Boiscourt.*) Eh! mais je m'avisons d'une chose, notre bourgeois, est-ce que je ne pourrions pas faire entrer toutes nos boutiques par cette petite porte? (*Il montre une petite porte pratiquée dans le mur qui est sur un des côtés du théâtre.*) Ça serait plutôt fait.

DE BOISCOURT.

Qu'à cela ne tienne. Voici la clef.

DUBREUIL, *ouvrant la porte.*

Par ici enfants, par ici?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FLORVILLE.

(*On voit la boîte aux marionnettes tourner autour du mur extérieurement, et entrer par la petite porte. On la place sur le côté droit du théâtre et l'optique précisément en face de la petite porte. Florville, déguisé, porte la boîte.*)

DUBREUIL, *à ses hommes.*

Boutez-moi mon théâtre à droite pour la pièce. Entends-tu Criquet ? Et que tous mes acteurs soient bien pendus la dedans. (*A ceux qui portent l'optique.*) Vous autres, l'optique en face pour servir d'intermède.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Comment deux spectacles à la fois ! il paraît que monsieur a deux portes à son arc.

DUBREUIL.

Ma foi, madame, ça n'est pas trop.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Pour forcer la joie, et les ris,
Faut aujourd'hui grand étalage,
Aussi voyez comme Paris,
De ses spectacles fait usage:
Il en a je crois,
Quarante à la fois,
Et l'on n'y rit pas d'avantage.

Mais c'est égal, j'allons tâcher que tout le monde ici soit content.

HENRIETTE, *bas à Duberuil.*

Et Florville, où est-il ?

DUBREUIL, *bas.*

Tais-toi.

HENRIETTE, *de même.*

Ah ! c'est trop d'indifférence et s'il croit qu'une lettre suffise pour que j'aille le trouver..

DUBREUIL.

Hein ? Quoique vous dites donc là, mademoiselle, que la fête est pour vous ? Eh bien, c'est tout simple la première place. Boutez-vous-là.

(*Il la fait asseoir en face de la boîte aux marionnettes.*)

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Comment, comment tant d'honneurs à cette petite fille !

DE BOISCOURT.

Un jour de noce, c'est convenu. Et moi qui suis le futur... (*Il veut se placer à côté d'Henriette.*)

DUBREUIL, *l'éloignant.*

Pas si près. Comme vous êtes grand, vous verrez tout aussi bien derrière. — Vous, mesdames, à la bonne franquette. (*La compagnie s'assied de manière que Henriette est placée bien en avant.*)

LA COMPAGNIE.

Oui, nous serons très--bien ici.

DUBREUIL, *entrant dans la boite.*

Et moi dans la niche.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Je ne sais si je me trompe, mais cet homme là me paraît fort aimable quoiqu'il ait toute la phisionomie de mon frère.

POLICHINELLE.

» To, to, to, to, to.

LA COMPAGNIE.

Écoutons.

POLICHINELLE.

» Messieurs et dames, les marionnettes patentées de la » commune de Lonjumeau, vont vous donner la première » représentation de l'*Enlèvement de Rosette*, vaudeville » en cinq actes, si c'est possible, précédé d'un couplet » d'annonce que l'on va me souffler.

Air : *Vaud. d'Arlequin Afficheur.*

» Paris vous offre des acteurs,
» Qui sont l'ornement de la scène.
» Mais tous ces fameux enchanteurs,
» Près de nous ne brillent qu'à peine.
» Nous les surpassons mille fois,
» Et nos preuves sont assez franches;
» Messieurs des comédiens de bois,
» Sont bien mieux faits aux planches.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Ah! bravo, bravo! de l'esprit comme aux grands théâtres.

ROSETTE, *pleurant.*

» Ho! ho! ho! ho! ho!

LA COMPAGNIE.

Silence, silence, voici la pièce.

ROSETTE.

» Oh! oh! pauvre Rosette! que vas-tu devenir?

Air : *Quel désespoir.*

» Quel désespoir!
» On veut que j'épouse un vieux chiche,
» Quel désespoir!
» Pour jeûner du matin au soir!
» Il n'est ni beau ni riche,
» N'a vertu ni savoir,
» Il a le nez postiche,
» Un œil gris, l'autre noir,
» Quel désespoir, etc.

» Et Arlequin, mon amant, qui m'abandonne! il faut que » j'aille en demander des nouvelles à mon parrain, le magi- » cien. Holà?

LE MAGICIEN, *en dedans.*

» Qui est-ce qui frappe à l'encontre de ma porte?

ROSETTE.

» C'est moi.

LE MAGICIEN.

» Est-ce mon âne qui revient du moulin ?

ROSETTE.

» C'est moi.

LE MAGICIEN.

» Est-ce ma cruche qui revient de la fontaine ?

ROSETTE.

» C'est moi.

LE MAGICIEN, *paraissant.*

» Ah ! c'est toi, ma filleule Rosette ! d'où vient que te voilà » rouge comme une écrevisse ?

ROSETTE.

» Ah ! mon parrain, mon parrain, je suis sur des charbons ; » je n'ai pas vu Arlequin depuis un mois.

LE MAGICIEN.

» Je le crois bien : il est dans la lune, et par la vertu de » ma baguette, tu vas le voir descendre : regarde bien, » *micro micras*. Le voilà cet amant passionné qui te fait des » signes et qui t'appelle. Le vois-tu tout là haut, là haut ?

ROSETTE.

» Pas encore, mon parrain.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Ma foi, ni moi.

DE BOISCOURT.

Ni moi.

FLORVILLE, *se montrant à Henriette par un trou pratiqué sur le devant de la boite.*

Et vous, belle Henriette, le voyez-vous ?

HENRIETTE.

Ah !

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Quoi, mademoiselle, vous le voyez ?

HENRIETTE.

Oui, ma tante j'ai cru l'appercevoir.

LE MAGICIEN, *à Rosette.*

» Attends, attends, Rosette, il va être plus reconnaissable. » — *Ircasalamandrin.*

ARLEQUIN, *paraissant tout à coup et renvoyant le magicien*

» Bon soir Rosette.

LA COMPAGNIE.

Ah ! ah ! ah ! le voilà, le voilà.

FLORVILLE, *sans être vu.*

Quoi, chère amie, vous hésitez de servir les projets de votre oncle ?

HENRIETTE.

Imprudent !

ARLEQUIN.

» Ainsi, plus de boulettes, Rosette ; as-tu du cœur ?

ROSETTE.

Sûr que j'en ai.

ARLEQUIN.

» Il faut me suivre dans la lune.

FLORVILLE, *de même*,

Dans la maison voisine.

ARLEQUIN.

» J'y ai retenu une place pour toi.

FLORVILLE.

Le notaire nous y attend.

ROSETTE.

» Ah! pauvre Arlequin, pauvre Arlequin!

FLORVILLE, *a Henriette.*

Que le moindre signe nous annonce votre aveu.

ROSETTE.

» Que diront les commères, si je me laisse enlever si haut » du premier coup?

ARLEQUIN.

» Eh! parbleu, elles diront. Voilà une fille bien élevée; » j'en fais juge la compagnie.

Air: *Vaud. de Florian.*

» Ce tendre objet de mes amours,
» Est souvent rossé par son père:
» La lune s'offre à son secours,
» M'y suivre, n'est-ce pas bien faire?
» Dailleurs il faut bien qu'entre nous,
» Quelqu'un bravant la loi commune,
» Aille par fois boucher les trous
» Que tant de gens font à la lune.

LA COMPAGNIE.

Oui, oui, Arlequin a raison.

HENRIETTE, *toussant.*

Hùm, hum.

ARLEQUIN.

» C'est entendu. (*A Rosette.*) Va faire ton paquet, moi je » vais boire un coup. »

DUBREUIL, *sortant de la boite.*

Voilà le premier acte..

Mme DE LA POULARDIERE.

Monsieur, recevez nos complimens: vous faites la marionnette comme un ange.

DE BOISCOURT.

Et ce petit drame promet un heureux dénouement.

DUBREUIL.

Ma foi, monsieur, je l'espérons et à cette fin. Oh! Criquet? vite à l'optique.

FLORVILLE, *sortant de la boite.*

(*Il est vêtu d'une blouse de toile; il a des bottes, un grand chapeau rond et des cheveux longs qui lui tombent sur la figure.*)

Me voilà notre maître.

DUBREUIL.

Salue donc, nigaud, on dirait que t'as peur de te montrer

FLORVILLE, *saluant gauchement.*

Oh! nanain, c'te dame là est trop belle pour me faire peur.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Eh! mais ce petit garçon ne me paraît pas bête.

LE DOMESTIQUE,

Monsieur, votre notaire est arrivé.

DUBREUIL.

Eh! bien, qu'il taille ses plumes. (*A part.*) Dépêchons. — (*A Henriette.*) Mademoiselle, puisque c'est toujours votre fête, faut que vous ayez la première vue.

(*Il la conduit vers l'optique, tire le rideau et la met à un des verres.*)

DE BOISCOURT.

Oui cela convient; et moi qui suis le futur...

DUBREUIL.

Boutez-vous-là. (*Il le place à côté d'Henriette.*)

FLORVILLE, *bas à Dubreuil.*

Que faites-vous donc?

DUBREUIL, *bas à Florville.*

Il n'y sera pas long-temps.

(*Il retire sur Henriette et De Boiscourt le rideau qui laisse voir leurs jambes : il se place à côté de l'optique pour tirer les cordes et expliquer les tableaux.*)

Attention, messieurs et dames : remarquez premièrement le soleil et la lune comme ça brille, comme c'est lumineux!

DE BOISCOURT.

Dites-donc, monsieur de l'optique, nous ne voyons rien.

DUBREUIL, *lui remettant la tête sous le rideau.*

Regardez toujours. — Remarquez et entendez ce concert bourgeois dans la rue du Grand Hurleur.

DE BOISCOURT.

Je n'entends que des chats.

DUBREUIL.

Comment, que des chats! oh! mon dieu, voilà la machine dérangée. (*A Florville.*) Mets-toi donc là, petit drôle, pour me dire ce qui manque à tout cela. (*A de Boiscourt qui sort de dessous le rideau.*) Pardon, monsieur, c'est l'affaire d'un moment.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Bon! c'est que vous aurez laché la ficelle des chats, au lieu de la celle des amateurs.

DUBREUIL.

Ma foi, c'est possible.

Air *de Marianne.*

Je suis distrait, quoique habile homme,
Et j'confonds si bien les objets,
Que je fais voir Paris pour Rome,
Une prison pour un palais.
Au lieu de MosKou,

J'fais voir Saint-Cloud ;
J'montre un moulin pour une académie,
Et bien plus lourd,
Un autre jour,
Mon pauvre esprit me joua d'un fier tour:
J'voulais montrer, fier d'mon génie,
Un nouvel opéra français,
Savez-vous ce que je montrais,
C'était une écurie.

(*A Florville qui est sous le rideau.*)

Ah! çà, eh! ne t'endors pas, toi, et avertis moi bien.

FLORVILLE.

Oui, notre maître.....

DUBREUIL.

Remarquez premièrement, cette belle fête de village, dans le bourg de Lonjumeau...

Mme. DE LA POULARDIERE.

Ah! ah! c'est ici.

DUBREUIL.

Voyez ce grand monsieur tout jaune, qui espère épouser dans une heure une jeune héritière qui lui tourne le dos.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Hein? que dites-vous donc?

DUBREUIL.

Et remarquez cette tante aveugle qui ne voit pas qu'elle fait une sottise, et qu'elle s'en repentira.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Doucement, monsieur, doucement, n'allez pas plus loin.

DUBREUIL.

Pourquoi donc, madame?

Mme. DE LA POULARDIERE.

Je ne me soucie pas que ma nièce entende des choses de cette espèce : Sortez de là, petite fille.

DUBREUIL.

Mais, madame...

Mme. DE LA POULARDIERE.

Il n'y pas de mais. — Voulez-vous bien sortir. — Elle ne bouge pas! ah! péronnelle, je saurai bien vous arracher de là, malgré vous. (*Elle tire le rideau : on apperçoit des bottes et une robe attachée après l'optique.*) Ah! mon Dieu!

DE BOISCOURT.

Une robe et des bottes!

Mme DE LA POULARDIERE.

Qu'est devenue ma nièce?

DUBREUIL, *se faisant reconnaître.*)

Ma foi, ma sœur, elle reçoit, dans ce moment, la donation de tout mon bien, et la main de Florville.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Juste ciel! c'est mon frère!

DE BOISCOURT.

C'est le diable.

DUBREUIL.

Comme vous dites, Monsieur, quand il s'agit de prévenir une injustice ; et je me suis servi, pour vous faire ce petit plaisir, du même voisin dont la propriété vous servait pour promener madame.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Mais, monsieur mon frère, j'ai des droits.....

DUBREUIL.

Vous en abusiez.

DE BOISCOURT.

Cependant, Monsieur, un pareil tour chez moi...

DUBREUIL.

Ah ! c'est vrai.

Air :

Sans vous en avoir averti,
Je viens jouer la comédie,
Je romps un nœud mal assorti,
Chez vous la chose est bien hardie :
Mais vous voyez, j'ai soixante ans,
Le seul bien qu'aujourd'hui, j'éprouve,
C'est de rendre heureux mes enfants,
Je prends mon bien où je le trouve.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

Et moi, mon frère, je prends ma revanche comme je peux ; j'épouse monsieur, pour vous faire enrager tous.

DE BOISCOURT.

Oui, madame ; moi je vous accepte pour me venger de toute la famille.

DUBREUIL.

Eh bien, vivat ! je me charge des deux noces. Holà ? mes enfants, venez féliciter votre tante sur son mariage, et soyons tous heureux.

LE NOTAIRE, *entrant avec les enfants.*

Il ne faut plus pour cela que votre signature et celle de madame.

HENRIETTE et FLORVILLE.

Ma chère tante.

Mme. DE LA POULARDIÈRE.

C'est bon, c'est bon, vous allez vous marier, et moi aussi, et rira bien qui rira le premier.

HENRIETTE et FLORVILLE.

Ah ! mon oncle, vous êtes arrivé bien à propos.

VAUDEVILLE.

Air : *Nouveau de Doche.*

FLORVILLE.

C'est une vérité commune,
Le bonheur tient à l'à-propos ;
Un instant dompte la fortune,
Et déroute bien des rivaux :

Aussi combien de bons apôtres
Partout, dès le jour, sont aux champs;
Pour moissonner avant les autres
Il ne faut qu'arriver à temps.

Mme. DE LA POULARDIERE.

Censeurs malins, vous qui, sans cesse,
Osez dénigrer la beauté,
Qui ne citez que sa faiblesse,
Surtout son infidélité,
Apprenez de moi qu'une belle,
But-elle à ses pieds dix amans,
A Poitiers est toujours fidelle,
Quand son époux arrive à temps.

DE BOISCOURT.

Lorsque j'écris, disait Valère,
Un couplet, il est dans Panard;
Une scène, elle est dans Molière,
Un bon vers, il est dans Regnard.
Oui, lui dit quelqu'un à l'oreille,
C'est le malheur de bien des gens:
Ils seraient Voltaire ou Corneille,
S'ils étaient arrivés à temps.

FLORVILLE.

Tout frais sorti de son village,
Certain rustaut voyant Frontin,
Assis dans un riche équipage;
Oh! oh! dit-il, d'où vient ce train?
Pourquoi ce butor, mon confrère,
D'un char remplit-il les dedans,
Tandis que moi je suis derrière?
C'est qu'il sut arriver à temps.

DUBREUIL.

Blaise au bout de vingt mois d'absence,
Est régalé d'un gros Poupart.
Oh! oh! dit-il: quelle indolence!
Mes enfants arrivent bien tard!
L'hiver il prend Femme nouvelle,
Nouveau fruit lui vient au printemps;
Pour celui ci lui dit la belle,
J espère qu'il arrive à temps.

HENRIETTE, *au Public.*

Messieurs:

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire:
Dans la coulisse, nos auteurs,
Sur l'effet qu'ils ont pu produire,
Sont en proie à mille frayeurs;
Si vous voulez finir leur transe,
Et n'être pas trop exigeans
Applaudissez: votre indulgence
Ne peut arriver plus à temps.

FIN.

Rougemont, Michel

LE CONGÉ,

OU

LA VEILLE DES NOCES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par MM. DE ROUGEMONT et JUSTIN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 *Mars* 1810.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N.° 10, au coin de celle St.-Honoré.

1810.

PERSONNAGES.

ROSAMBERT, jeune parisien.	M. *Henry.*
MELCOURT, son ami.	M. *Armand.*
DESBRUYÈRES, campagnard ridicule.	M. *Fichet.*
Un Domestique.	M. *Carle.*
M.lle St.-GERMAIN, vieille fille.	M.lle *Bodin.*
LUCILE, sa nièce.	M.lle *Betzy.*

La Scène est au château de Mlle. St.-Germain, sur la route d'Orléans à Paris.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Va d'une science inutile.* (Boileau à Auteil.)

Lorsqu'à vous distraire il s'empresse,
N'allez pas, usant de rigueur,
Faire du titre de la pièce
Un argument contre l'auteur.
A nous, à lui prêter main forte.
Que chacun soit encouragé ;
Et n'allez pas mettre à la porte
Celui qui donne le congé.

Le Théâtre représente un salon ; à droite du Spectateur, la porte de l'appartement de Melcourt ; à gauche, celle de l'appartement de Rosambert.

LE CONGÉ

OU

LA VEILLE DES NOCES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSAMBERT, MELCOURT.

ROSAMBERT.

Ma foi, mon cher Melcourt, il faut avouer que nous sommes des mortels bien heureux : nous partons d'Orléans pour Paris par un tems abominable, nous avons le bonheur de prendre des chemins diaboliques, qui nous conduisent tout droit aux portes de ce château devant lequel nous trouvons le secret de verser, précisément à l'heure où l'on allait se mettre à table pour souper.

MELCOUR.

Oui, cette gaucherie là n'est pas trop maladroite.

ROSAMBERT.

Tu te nommes; M.lle St.-Germain qui avait entendu parler de ta famille, nous accueille avec la distinction la plus flatteuse, elle nous invite à passer huit jours dans son château.

MELCOUR.

Et par politesse, nous y sommes depuis un mois.

ROSAMBERT.

Qu'on trouve des gens qui savent mieux vivre que nous!

MELCOUR.

Ce séjour est si attrayant!

ROSAMBERT.

Je ne sais; il me rend tout autre.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.* (Lisbeth.)

Oui, chaque jour me voit changer
Au sein de ce hameau paisible;
Et las enfin de voltiger
Mon esprit devient moins léger,
Mon ame devient plus sensible;
Entouré de cœurs innocens,
Leur bonté me séduit, me gagne;
Je deviens meilleur, je le sens.

MELCOUR.

Tu devrais
Ne jamais
Quitter la campagne,
Ne jamais quitter la campagne.

ROSAMBERT.

Je compte bien y passer toute la belle saison.

MELCOUR.

Oui, si monsieur Desbruyères ne nous force pas à partir.

ROSAMBERT.

Qui? ce ridicule campagnard qui s'efforce de plaire à la jeune nièce de M.lle St.-Germain, et qui pousse la prétention jusqu'à vouloir l'épouser.

MELCOURT.

Notre présence le contrarie, il voudrait nous voir déjà partis et nous lance même des mots très-clairs...

ROSAMBERT.

Si nous voulions les entendre!.... mais nous sommes sourds.

MELCOURT.

Il a beaucoup d'ascendant sur l'esprit de M.lle St.-Germain; et je ne serais pas étonné qu'il cherchât à nous faire congédier.

ROSAMBERT.

Par elle! impossible. La tante raffole de toi, la nièce me voit avec quelqu'intérêt.

MELCOURT.

Tu cherches donc sérieusement à lui plaire!

ROSAMBERT.

Le plus sérieusement qu'il m'est possible.

Air : *De Colalto.*

De ses quinze ans, de sa candeur,
Lucile est doublement parée;
Ses vertus enchantent mon cœur,
De ses jeunes appas mon ame est ennivrée.
Ses traits éveillent le desir
Que sa pudeur ignore encore;
C'est une fleur qui n'attend pour éclore
Que les caresses du zéphyr.

MELCOUR.

Et monsieur cherche à être ce zéphir là?

ROSAMBERT.

Je suis assez léger pour cela.

MELCOUR.

Sais-tu bien que te me désespères?

ROSAMBERT.

Oh! tu as trop bonne opinion de moi!

MELCOURT.

Si Lucile allait t'aimer!

ROSAMBERT.

Eh bien! mon ami, je te consolerais!.... oh! tu ne connais pas encore toute ma philosophie!

MELCOURT.

Ainsi nous voilà rivaux!

ROSAMBERT.

Dans le monde, il faut s'attendre à tout.

MELCOURT.

Comment! toi! le modèle de l'inconstance et de la galanterie!

Air : *Que d'établissemens nouveaux.* (Opéra comique.)

Toi qui fut l'effroi de l'époux
De chaque femme un peu jolie,
Tu quittes un emploi si doux,
Rosambert, c'est une folie.

ROSAMBERT.

On ne saurait vraiment agir,
Mon cher, d'une façon plus franche;
Aux époux que j'ai fait souffrir.
Je veux donner une revanche.

MELCOURT.

Tu serais bien fâché qu'ils te prissent au mot.

ROSAMBERT.

Non; mais je crains que tu ne m'enlèves ce plaisir.

MELCOURT.

Moi?

ROSAMBERT.

Oui, toi. Ce ton sentimental, cet air timide, ce langage doucereux, tout cela séduit aisément une jeune fille de quinze ans.... et puis, monsieur, afin de captiver la nièce, vient de faire le portrait de la tante.

MELCOURT.

Et toi, qui pour mériter la protection de M.lle St.-Germain, lui chante tous les jours quelques romances nouvelles d'anciens opéras.

MELCOURT, *rentrant.*

Me voici!

M.lle ST.-GERMAIN.

Ne perdons pas de temps.

ROSAMBERT.

Comme je crains de vous gêner, je me retire.

MELCOURT.

Qu'est-ce que tu dis donc nous gêner? je suis persuadé que M.lle St.-Germain te verrait sortir avec beaucoup de peine.

M.lle ST.-GERMAIN.

Certainement.

MELCOURT, *à part.*

Et moi, aussi!

ROSAMBERT.

Je ne puis vous être utile à rien.

MELCOURT.

Et la romance que tu as promise à mademoiselle.

M.lle ST.-GERMAIN.

Ah! oui, votre romance, on ne pouvait trouver un moment plus opportun.

MELCOURT.

Sans doute; poser est une fatigue pour M.lle, et le plaisir de t'entendre la lui fera oublier.

M.lle ST.-GERMAIN. *à part.*

Ce jeune homme est rempli d'attentions!

ROSAMBERT, *bas à Melcourt.*

Bourreau, me faire rester ici!

MELCORT, *bas à Rosambert.*

Et Lucile qui est au jardin!

ROSAMBERT, *bas à Melcourt.*

Je te revaudrai cela!

MELCOURT, (*haut*).

Enchanté du plaisir que tu as à nous tenir compagnie.

TRIO.

Musique de Doche.

MELCOUR.

Plaçons-nous là, le jour est favorable.

Mlle. St.-GERMAIN.

Messieurs, on n'est pas plus aimable.
Votre présence de ces lieux
A banni la tristesse.

ROSAMBERT et MELCOURT.

Les habiter sans cesse
Est le désir de tous les deux.

Mlle. St.-GERMAIN.

Vous êtes tous les deux
Les maîtres d'y rester sans cesse.

ROSAMBERT et MELCOURT.

Fort bien, nous voilà sûrs de rester en ces lieux;
Cela me donne du courage:
A l'ouvrage, à l'ouvrage, à l'ouvrage.

Mlle. St.-GERMAIN.

Suis-je bien?

MELCOURT.

Très bien: je commence.
Pendant que mes pinceaux hardis
Vont retracer des traits chéris,
Rosambert, nous allons écouter ta romance.

ROSAMBERT.

De son détour le coquin s'applaudit,
Et je ne puis que garder le silence.

Mlle. St.-GERMAIN.

Allons, monsieur Rosambert, la Romance:
C'est un genre qui me sourit;
Il plaît au cœur, charme l'esprit,
Sans effaroucher l'innocence.

ROSEMBERT, *à part.*

Inventons, inventons une romance.

MELCOURT.

Ne bougez pas.

Mlle. St.-GERMAIN.

Cela suffit.

ROSAMBERT.

D'un jeune peintre écoutez l'aventure;
A dix-huit ans il ignorait l'amour,
Quand le hazard le conduisit un jour
Dans un château de gothique structure.

Mlle. St.-GERMAIN.

Ce début-là promet en vérité.

MELCOURT.

Tournez la tête un peu de mon côté.

ROSAMBERT.

Dans ce séjour, une aimable beauté
De son art enchanteur réclama la magie;
Du peintre admirez le bonheur,
Tandis qu'il peignait la copie,
L'original se gravait dans son cœur.

Mlle. St.-Germain.

Que dit-il donc?

Rosambert.

Oh! la bonne folie.

Melcourt.

Il se venge en me persiflant.

Mlle. St.-Germain.

Poursuivez, je vous prie,
Vous m'intéressez vivement.

Rosambert.

Deuxième Couplet.

Amant sensible, et plus timide encore,
Il n'ose, hélas! s'expliquer qu'à demi;
Mais le destin lui réserve un ami
Pour mettre au jour le feu qui le dévore.

Mlle. St.-Germain.

Que les amis par fois sont obligeans!

Melcourt.

Oui, les amis sont vraiment obligeans.

Rosambert.

Le croirait-on? Dans un de ces momens
Où son pinceau traçait l'image de sa belle,
Par une heureuse trahison,
L'amitié discrette et fidèle
Mit son amour en couplet de chanson.

Melcourt.

Ah! le coquin!

Mlle. St.-Germain.

Dans quel trouble il me jette!
Un peintre! une femme! un château!

Melcourt.

Vers moi tournez la tête.

Mlle. St.-Germain.

Serais-je la dame au château!

ENSEMBLE.

Mlle. St.-Germain.

Non, non, je ne puis croire.
A ce pouvoir de mes attraits,
Cette romance est une histoire
Qui ne me regarda jamais.

Melcourt et Rosambert.

Elle balance à croire
A ce pouvoir de ses attraits,
Cette Romance est une histoire
Qui ne la regarda jamais.

SCENE III.

Les mêmes, Mr. DESBRUYÈRE.

DESBRUYÈRES, *dans le fond.*

Fort bien, j'étais sûr de les trouver ici.

ROSAMBERT.

Monsieur Desbruyère... (*Il se lève et salue.*)

DESBRUYÈRES.

Pardon, messieurs, je vous dérange peut-être.

ROSAMBERT.

Au contraire, vous arrivez toujours fort-à-propos; nous avons fini.

DESBRUYÈRES.

La musique, la peinture, tous les arts reunis; ces messieurs ne négligent aucun moyen pour faire leur cour à mademoiselle St.-Germain.

M.lle ST.-GERMAIN.

Monsieur Desbruyères, ne me faites pas parler, monsieur en est à mon sourire.

ROSAMBERT.

Vous êtes connaisseur, monsieur Desbruyères.

DESBRUYÈRES.

J'ai toujours eu beaucoup de goût pour les beaux arts, c'est moi qui ai fait peindre la Vénus pudique et le Suisse qui sont à la porte de mon château.

M.lle ST.-GERMAIN *se lève.*

Voyons, voyons? c'est parfait.

ROSAMBERT.

Plein de grâces.

DESBRUYÈRES.

Il est parlant.

M.lle ST-GERMAIN.

Oh! c'est bien moi.

MELCOURT.

Trop heureux, mademoiselle, de vous laisser une marque de mon souvenir.

DESBRUYÈRES.

C'est-à-dire que ces messieurs vont nous quitter.

ROSAMBERT.

Mais.... pas tout-à-fait.

DESBRUYÈRES.

En effet, ils doivent-être impatiens de revoir leur famille, voilà déjà trente un jours qu'ils sont ici.

MELCOURT.

Trente un jours? Comme le tems passe!

DESBRUYÈRES.

Ce portrait vous retenait ici, je gage, mais maintenant que le voilà terminé.

ROSAMBERT.

Terminé! oh! il ne l'est pas encore.

DESBRUYÈRES, *le regardant.*

Il me semble pourtant qu'il est parfait.

MELCOURT, *le reprenant.*

Vous ne le voyez pas dans son vrai jour.

M.lle ST.-GERMAIN.

La présence de ces messieurs doublera la gaîté de votre noce.

MELCOURT.

Quoi! monsieur se marie?

ROSAMBERT, *à part.*

En voilà bien d'un autre!

M.lle ST.-GERMAIN.

C'est une chose arrêtée depuis hier au soir, le notaire arrive aujourd'hui pour dresser le contrat.

MELCOURT.

Quel contre-temps!

M.lle ST.-GERMAIN.

Et la noce se fera demain!

ROSAMBERT.

J'en suis enchanté, mais je ne souffrirai pas que mademoiselle Lucile se marie sans moi.

DESBRUYÈRES.

Comment! sans vous?

ROSAMBERT.

Non, je ne le souffrirai pas: je veux me signaler ce jour là et je vous prépare la plus aimable surprise.....

DESBRUYÈRES.

Monsieur!

ROSAMBERT.

Mon ami est un Racine pour les vers de société, moi je fais un peu de musique, nous allons réunir nos talents pour concerter ensemble un petit divertissement conjugal.

DESBRUYÈRES.

C'est inutile! vous sentez, messieurs, que tous ces embarras là me regardent; c'est si peu de chose!

ROSAMBERT.

Vous le croyez.

Air : *Le génie est un diamant.* (Dorat.)

Lorsqu'on est prêt à s'engager
Dans les liens du mariage,
Tout embarras paraît léger
Et sourit à notre courage;
Mais bientôt on est effrayé
Des soins que le sort nous apprête :
On n'est pas encore marié,
Qu'on en a par-dessus la tête.

M.lle ST.-GERMAIN.

Mon père se plaignait souvent de cela.

ROSAMBERT.

Croyez-moi, monsieur Desbruyères, reposez-vous sur nous du soin d'égayer votre noce.

DESBRUYÈRES.

Vous êtes trop bons, messieurs.

MELCOURT.

Moi, je me charge des vers.

ROSAMBERT.

Moi, de la musique.

DESBRUYÈRES.

Eh! messieurs.

MELCOUR.

Moi, je veux ouvrir le bal avec madame Desbruyères.

ROSAMBERT.

Moi, je veux le fermer.

DESBRUYÈRES.

Mais, messieurs.

MELCOURT.

Je me charge de la faire danser toute la nuit.

ROSAMBERT.

Moi, de la faire walser jusqu'au jour.

DESBRUYÈRES.

Jusqu'au jour!

ROSAMBERT.

Une jeune mariée, c'est infatigable.

DESBRUYÈRES.

Sans doute, je ne serai pas tranquille tant que je les verrai ici.

M.lle ST.-GERMAIN.

Et moi qui ce matin encore les engageais à rester !

DESBRUYÈRES.

N'arrive-t-il pas tous les jours mille circonstances imprévues, un parent qui arrive, un ami qui passe, allez, allez, rien n'est plus aisé que de mettre les gens à la porte.

M.lle ST.-GERMAIN.

Vous l'exigez absolument.

DESBRUYÈRES.

C'est au point que s'ils restaient plus long-tems ici je crois que je renoncerais peut-être.....

M.lle ST.-GERMAIN.

N'achevez pas, ce mot seul me décide; mais dumoins, monsieur Desbruyères, mettez-y de la délicatesse, des ménagemens.... à la veille d'une noce....

DESBRUYÈRES.

Je ne blesserai personne.

M.lle ST.-GERMAIN.

Allons, je vais retrouver Lucile et la préparer à la signature du contrat. (*à part.*) Si j'étais bien sûre d'être l'original de la romance, il ne partirait pas.

SCENE V.

DESBRUYÈRES.

Tout va bien, j'aurai la nièce et la succession c'est arrêté; quant à ces deux messieurs, j'avoue que leur présence ici me contrariait singulièrement; Lucile est si jeune! si ingénue! et avec ces caractères là, on court tant de risques! d'ailleurs ces messieurs sont trop aimables pour une jeune fille à marier..... justement en voici un, commençons.

SCENE VI.

ROSAMBERT, DESBRUYÈRES.

DESBRUYÈRES.

Monsieur vient de quitter son ami ?

ROSAMBERT.

Je l'ai laissé dans la chaleur de la composition, nous nous proposons d'enlever.....

DESBRUYÈRES.

D'enlever.....

ROSAMBERT.

Tous les suffrages. Vous ne pouvez pas vous faire une idée du plaisir que nous avons à célébrer le bonheur d'une personne (*à part.*) que je donne au diable de bon cœur.

DESBRUYÈRES.

Trop honnête, mais j'ai bien peur que cela ne nous serve pas.

ROSAMBERT.

Comment! est-ce que vous n'épousez plus?

DESBRUYÈRES.

Toujours.

ROSAMBERT.

Qui pourrait donc empêcher l'élan de notre joie?

DESBRUYÈRES.

Un petit obstacle.

ROSAMBERT.

Oh! rassurez-vous!

Air : *Vaudeville du Mameluck.*

Dans les sentiers de la gloire,
L'obstacle irrite un grand cœur;
Il conduit à la victoire,
En augmentant la valeur :
En amour, même miracle
S'opère, grâce au desir;
Et le danger de l'obstacle
Fait le charme du plaisir.

DESBRUYÈRES.

C'est que celui-ci est d'une nature!.... je ne sais pas comment vous annoncer cela.

ROSAMBERT.

C'est donc bien sérieux?

DESBRUYÈRES.

Cela va vous contrarier beaucoup, et je me mets à votre place.

ROSAMBERT.

Si vous y étiez, vous sécheriez d'impatience. Parlez donc?

DESBRUYÈRES.

Vous savez que nous signons le contrat ce soir.

ROSAMBERT, *à part.*

Adieu nos projets.

DESBRUYÈRES.

Mademoiselle St.-Germain vient d'apprendre à l'instant que son jeune frère, militaire distingué, nous fera l'honneur d'y assister.

ROSAMBERT.

A merveille! je serais charmé de faire connaissance avec lui, j'ai toujours beaucoup aimé les militaires.

DESBRUYÈRES.

Il compte passer ici quelques jours.

ROSAMBERT.

Tant mieux: je cultiverai son amitié; je le menerai à la chasse, et je lui ferai les honneurs de ce château. J'ai d'ailleurs en tête le plan d'une petite fête militaire.

DESBRUYÈRES *impatienté.*

Encore une fête!

ROSAMBERT.

On ne peut trop bien accueillir ceux qui viennent de nous défendre.

Air: *Vaudeville du Tableau en litige.*

Lorsque, fidèle à la victoire,
Un soldat revoit ses foyers,
Pour mieux lui faire aimer la gloire,
Mêlons des fleurs à ses lauriers.
Que des plaisirs la troupe amie
De Mars remplace le courroux;
Et tâchons d'embellir la vie
De ceux qui vont mourir pour nous.

DESBRUYÈRES.

Tout cela est fort beau; mais il ne s'agit pas de fêter monsieur St.-Germain, il faut le loger.

ROSAMBERT.

C'est très facile.

DESBRUYÈRES.

Au contraire, monsieur, c'est très difficile, et nous sommes fort embarrassés pour le placer convenablement.

ROSAMBERT.

En vérité!

DESBRUYÈRES.

Vous avez pu voir que ce château.....

ROSAMBERT.

Est superbe!

DESBRUYÈRES.

Oui ... mais fort mal distribué, il ne contient que de petits appartemens.

ROSAMBERT.

Que dites-vous donc? les chambres les plus vastes...

DESBRUYÈRES.

Oui, très-vastes; mais meublées.... mais des meubles antiques!

ROSAMBERT.

C'est le goût moderne!

DESBRUYÈRES.

Oui, sans doute, mais cependant mademoiselle St.-Germain ne sait où loger son frère.

ROSAMBERT, *à part.*

Voilà le congé qui arrive.

DESBRUYÈRES.

Aussi m'a-t-elle engagé de vous prier.

ROSAMBERT.

De lui céder la place.....

DESBRUYÈRES.

Non pas, non pas, monsieur, ce sont de ces choses que je n'oserais jamais dire en face.

ROSAMBERT, *à part.*

Je respire. (*haut.*) Pour peu que cela vous plaise, dites un mot et.....

DESBRUYÈRES.

Quoi! Monsieur....

ROSAMBERT.

Je partage avec lui mon logement.

DESBRUYÈRE.

Ce ne serait pas assez.

ROSAMBERT, *à part.*

Ah! diable!

DESBRUYÈRES.

Mais.... comme M. Melcourt semble se plaire beaucoup moins que vous en ces lieux....

ROSAMBERT.

Vous croyez?

DESBRUYÈRES.

Et que son appartement est assez agréable.....

ROSAMBERT.

Oh! c'est vrai; très-agréable.

DESBRUYÈRES.

Nous avons pensé que vous pourriez l'engager adroitement à nous le céder.

ROSAMBERT, *à part.*

A merveille!

DESBRUYÈRES.

Si cela vous contrariait cependant....

ROSAMBERT.

Du tout.

DESBRUYÈRES.

Vous voudrez donc lui faire entendre....

ROSAMBERT.

Avec plaisir.

DESBRUYÈRES.

C'est une commission....

ROSAMBERT.

Qui n'a rien de désagréable pour moi, je vous jure.

DESBRUYÈRES.

Je suis vraiment désespéré....

ROSAMBERT.

Et moi, je suis charmé de pouvoir vous être utile.

DESBRUYÈRES.

Air *d'Ambroise.* (Daleyrac.)

Il faut l'avertir tout de suite,

ROSAMBERT.

Quand j'oblige, j'oblige vîte;
Soyez sûr qu'avant la fin du jour
Melcourt quittera ce séjour.

DESBRUYÈRES.

De ce zèle je vous rends grâce.

ENSEMBLE.

ROSAMBERT.

Au but doucement je parviens:
D'un rival il me débarrasse.
Oh! je la tiens.

DESBRUYÈRES.

A mon but enfin je parviens:
L'un de l'autre me débarrasse.
Oh! je les tiens.
De ce zèle je vous rends grâce.
Oh! je les tiens. (*ter.*)

DESBRUYÈRES.

On n'est pas plus aimable. (*à part et en sortant.*) Et l'un à l'autre maintenant.

SCENE VII.

ROSAMBERT, *seul.*

Fort bien, M. Desbruyères, vous me chargez d'éconduire mon rival!

COUPLETS.

Air nouveau de Doche.

Sans le savoir, (*bis*)
Dans nos amours un rival me protège,
Et de la ruse ignorant le pouvoir,
Il donne souvent dans le piège,
Sans le savoir.

Sans le vouloir, (*bis.*)
Avec l'Amour ainsi fille s'engage;
Et quand sa bouche a défendu l'espoir,
Son œil charmant nous encourage,
Sans le vouloir.

Sans le prévoir, (*bis.*)
Je ris du sort que ma gaîté défie;
Et j'ai toujours, caressé par l'espoir,
Filé le roman de ma vie,
Sans le prévoir.

Le voici; donnons-lui son congé.

SCENE VIII.

MELCOUR, ROSAMBERT.

MELCOURT, *à la cantonade.*

Il suffit; je vais lui faire entendre raison. (*à part.*) Ce pauvre Rosambert!... et c'est moi qu'on charge!... (*à Rosambert*) ah! c'est toi, mon ami, je suis charmé de te rencontrer.

ROSAMBERT.

Moi, de même.

MELCOURT, *à part.*

Comment m'y prendre!

ROSAMBERT, *à part.*

Usons de ménagemens.

MELCOURT, *à part.*

Allons, allons du courage; (*haut.*) je viens d'apprendre une nouvelle assez contrariante.

ROSAMBERT, *à part.*

Est-ce qu'il saurait déjà?

MELCOURT.

On dresse le contrat ce soir, et l'on attend un parent de mademoiselle St.-Germain.

ROSAMBERT.

Je le sais; monsieur Desbruyères vient de m'en instruire.

MELCOURT.

Ah! il t'en a déjà parlé?

ROSAMBERT.

Oui, et je crains bien que cette arrivée là ne nous cause quelque désagrément.

MELCOURT.

Rappelle-toi ce que je te disais ce matin, je crains que l'on ne nous congédie.

ROSAMBERT.

Les parens vont affluer ici et nous occupons, tous les deux, les plus jolis appartemens du château.

MELCOURT.

Oh! quant au mien par exemple!

ROSAMBERT.

Le tien! la vue en est délicieuse; on y découvre une perspective charmante, c'est un véritable logement d'ami.

MELCOURT.

Il n'est pas comparable à celui que tu occupes.

ROSAMBERT.

Préventions!

MELCOURT.

Ta chambre ressemble au boudoir d'une petite maîtresse.

ROSAMBERT.

Eh! bien, mon ami, ce sera tant pis pour le mieux logé; car, si l'on doit déloger qu'elqu'un, je présume qu'il sera le premier à déguerpir.

MELCOURT, *riant.*

Cela se pourrait bien.

ROSAMBERT, *à part.*

Ris.... Ris.... tu ne sais pas ce qui t'attend.

MELCOURT.

Il serait même possible qu'on en eût déjà disposé à son insçu.

ROSAMBERT.

Et qu'on eût chargé son ami de l'en prévenir.

MELCOURT.

Afin que le coup fût moins sensible.

ROSAMBERT.

Dans ce cas, je sens qu'il conviendrait d'éviter par un prompt départ un compliment qui, quelqu'honnête qu'il fût n'en serait pas moins un congé.

MELCOURT.

Sans doute.

ROSAMBERT, *à part.*

Il prend fort bien la chose.

MELCOURT, *à part.*

J'aurais cru qu'il se serait plus désolé.

ROSAMBERT.

Tu m'as compris.

MELCOURT.

Tu m'as entendu.

ROSAMBERT.

Reçois mes adieux.

MELCOURT.

Permets que je t'embrasse.

ROSAMBERT.

De tout mon cœur. (*Ils s'embrassent.*)

Air: *Bon voyage, mon cher Adam.* (Adam Montanciel.)

Bon voyage,
Mon cher ami,
D'autres beautés réclament ton hommage;
Bon voyage,
Prends ton parti,
Le destin veut que tu partes d'ici.

MELCOURT.

Qui! moi! partir!... ô la bonne folie!
Apprends qu'ici l'Amour m'a protégé;
C'est toi, mon cher, toi que l'on congédie:
Je suis chargé de t'offrir ton congé.

ROSAMBERT.

A moi?

MELCOURT.

Bon voyage, etc.

ROSAMBERT.

Tu plaisantes, c'est toi qui cèdes la place au frère.

MELCOURT.

C'est pour loger la sœur qu'on te déloge.

ROSAMBERT.

C'est monsieur Desbruyères qui m'a chargé....

MELCOUR.

C'est aussi lui qui tout à l'heure....

ROSAMBERT.

Air : *Vraiment l'Auberge est bien chosie.* (Dorat.)

Il me dit qu'il attend le frère.

MELCOURT.

[illegible] dit qu'il attend la sœur.

ROSAMBERT.

Que chez toi [illegible] le frère.

MELCOURT.

[illegible] chez toi [illegible] la sœur.

ROSAMBERT.

[illegible] agissant de cette sorte
[illegible] nous est renvoyé ;
[illegible] pour mieux loger l'amitié,
On met les Amours à la porte.

MELCOURT, *désolé.*

Se pourrait-il?

ROSAMBERT, *gaîment.*

Le tour est piquant!

MELCOURT, *piqué.*

Ah! tu trouves!...

ROSAMBERT.

Air : *Du Curé de Pompone.*

Nous congédier plaisamment
Tous les [illegible] l'autre ;
Ma foi, conviens-en franchement,
Son esprit vaut le nôtre.
Puisse-t-il, trahi par l'amour
De la jeune personne,
Recevoir, à son tour
Un beau jour,
Le congé qu'il nous donne!

MELCOURT, *contrarié.*

C'est se jouer de nous!

ROSAMBERT, *d'un ton résolu.*

C'est nous autoriser à prendre notre revanche.

MELCOURT.

Oui, mais comment faire? monsieur Desbruyère est maître du champ de bataille, et nous voilà décidément à la porte.

ROSAMBERT.

A la porte! nous n'y sommes pas encore! je vais de ce pas arrêter tous les chevaux des environs.

MELCOURT.

Moi, je vais chercher à séduire les maîtres de poste.

ROSAMBERT.

J'ennivre les postillons.

MELCOURT.

Et je reviens mettre s'il le faut notre voiture en pièces.

ROSAMBERT.

Sera bien fin, qui pourra nous faire partir.

MELCOURT.

Allons.....

ROSAMBERT.

Allons..... chut, voici monsieur Desbruyères; il ne nous reste qu'à prendre notre audience de congé.

SCENE IX.

Les mêmes, DESBRUYÈRES.

DESBRUYÈRES.

Ces Messieurs viennent de s'expliquer ensemble?

ROSAMBERT.

Oui, Monsieur; et nous sommes confus du détour délicat....

MELCOUR.

Que vous avez employé à notre égard.

DESBRUYÈRES.

Messieurs, je n'ai pas osé....

Air *de la Vigne à Claudine.*

Il était impossible
D'agir plus galamment.

ROSAMBERT.

Moi, je suis très-sensible
A ce détour charmant.

DESBRUYÈRES.

Vous sentez qu'à ma place,
Lorsqu'on est obligé....

ENSEMBLE.

On n'a pas plus de grâce
A donner un congé.

DESBRUYÈRES.

En vérité, Messieurs, vous me faites regretter de ne vous en avoir pas parlé plutôt, afin de vous donner le loisir de vous préparer....

ROSAMBERT, *vivement.*

Nous pouvons regagner le tems perdu. Je vais visiter notre voiture. (*à Melcourt.*) Je casse un brancard.

DESBRUYÈRES.

Je vous ai évité cette peine; elle est en fort bon état.

ROSAMBERT, *à part.*

Oh! le bourreau!

MELCOURT.

Je vais envoyer chercher des chevaux de poste (*à Rosambert*) qui n'arriveront pas.

DESBRUYÈRES.

C'est inutile: un de mes amis, que j'avais invité à ma noce, vient d'arriver; les chevaux qui l'ont conduit vous ramèneront à la poste prochaine.

ROSAMBERT.

On n'est pas plus obligeant.

DESBRUYÈRES.

Tout sera prêt dans un instant.

MELCOURT.

Il est impossible d'avoir une activité plus aimable.

DESBRUYÈRES.

Le postillon s'y réfusait d'abord, sous le prétexte des mauvais chemins....

ROSAMBERT.

Comment! ce coquin a eu l'audace de vous résister! je vais lui apprendre....

MELCOUR.

Oui, va, va lui parler. (*à Rosambert.*) Tâche de le séduire.

DESBRUYÈRES.

Arrêtez, arrêtez! il a fini par consentir.

ROSAMBERT.

Consentir!... n'est-il pas fait pour obéir? je voudrais bien voir qu'il ne voulût pas partir?

MELCOURT.

Oui, je voudrais bien voir cela!

ROSAMBERT, *à Melcourt.*

Retiens M. Desbruyères. (*à M. Desbruyères.*) Je vais lui parler avec douceur; mais, s'il répond un seul mot, je lui casse les bras.

DESBRUYÈRES.

Un moment, Monsieur, un moment! si vous lui casses les bras, il ne partira pas.

ROSAMBERT.

C'est ce que je voudrais voir!

MELCOUR.

Fiez-vous à lui.

DESBRUYÈRES.

Que je me fie à lui ! jolie manière de persuader les gens, que de leur casser les bras ! non pas, Messieurs, je vais m'expliquer moi-même ; c'est le seul moyen de nous entendre !... casser les bras !

SCÈNE X.

MELCOURT, *seul.*

Allons, plus d'espoir !

Air : *Comme faisait maîtresse.* (Darondeau.)

Séjour heureux, charmant asyle
Où d'Amour j'ai senti les traits,
Il faut vous fuir, quitter Lucile,
Sans espoir de la voir jamais.
Ah ! pour le cœur qui se pénètre
De ses attraits, de ses vertus,
Le doux plaisir de la connaître
Ne devient qu'un malheur de plus.

SCENE XI.

LUCILE MELCOURT.

LUCILE.

Ah ! M. Melcourt, ce que je viens d'entendre est-il vrai ? Vous nous quittez ?

MELCOURT.

Oui, Mademoiselle, il le faut.

LUCILE.

Comment ! il n'y a qu'un mois que vous êtes ici, et vous partez déjà ?

MELCOURT.

Ah ! sans un destin fatal qui me poursuit, sans un mauvais génie....

LUCILE.

Un mauvais génie. Oh ! je parie que c'est monsieur Desbruyères.

MELCOURT.

Il est vrai que c'est lui.

LUCILE.

Qui est la cause de ce départ ; il vous en veut, comme si c'était un crime d'être plus aimable que lui.

MELCOURT.

Oh! je ne crois pas.

LUCILE.

Est-ce votre faute à vous si vous plaisez à tout le monde?

MELCOURT.

Il a craint....

LUCILE.

Que votre présence n'augmentât ma haine pour lui! oh! il a bien raison.

Air: *Ce censeur jamais ne nous flatte.* (Dorat.)

Melcourt avant de vous connaître,
Je l'avouerai, mon jeune cœur,
Dans ce fatal hymen, peut-être,
Aurait pu trouver le bonheur.
Plus je vous vois, plus je redoute
Celui qu'on m'offre pour époux.
Ma haine, pour lui, vient sans doute
De l'amitié que j'ai pour vous.

MELCOURT.

Quoi! Lucile, j'aurais eu le bonheur de vous intéresser et je l'apprends au moment. (*Il se met à genoux.*)

LE DOMESTIQUE.

Ne vous dérangez pas, monsieur, c'est monsieur Desbruyères qui nous envoye chercher vos malles. (*Les deux domestiques entrent dans les appartemens de Rosambert et de Melcourt.*)

MELCOURT.

Être aimé, et partir!

LUCILE.

Vous ne partirez pas.

MELCOURT.

Que faire?

LUCILE.

Avouons tout à ma tante; elle m'aime presque autant que le mari qu'elle attend depuis 25 ans.

MELCOURT.

Il me reste encore une ressource.

LUCILE.

Voyons, voyons.

MELCOURT.

Rosambert aura peut-être trouvé un moyen.

LUCILE.

Oh! pour lui, il ne demande pas mieux que de rester ici.

MELCOURT.

Sans doute, il cherche à vous plaire.

LUCILE.

Je m'en suis doutée.

MELCOURT.

Comment ?

LUCILE.

Il me dit du mal de monsieur Desbruyères, et du bien de vous.

MELCOURT.

Chut; les voici.

SCENE XII.

Les mêmes, ROSAMBERT, DESBRUYÈRES, M.lle ST.-GERMAIN.

M.lle ST.-GERMAIN.

Ah! monsieur Rosambert, je ne puis vous exprimer tous les regrets que j'éprouve.

ROSAMBERT.

Le coquin a trouvé moyen de faire ses adieux.

M.lle ST.-GERMAIN.

Je suis infiniment sensible. (*Aux domestiques.*) C'est cela, portez les malles de ces messieurs sur la voiture.

ROSAMBERT,

Tu le vois, mon ami, monsieur Desbruyères se charge des plus petits détails.

Air : *Vaudeville de l'Opéra comique.*

Admire avec moi son ardeur....
DESBRUYÈRES.
Messieurs, mon plaisir est extrême,
Lorsque je puis, selon mon cœur,
Servir les personnes que j'aime.
MELCOURT.
De ce dévouement généreux
Vous vous acquittez à merveille.
Que ne puis-je, au gré de mes vœux,
Vous rendre la pareille.

ROSAMBERT.

Allons, mon ami, tout est prêt, il ne nous reste plus qu'à faire nos adieux.

MELCOURT, *saluant.*

Mesdames.....

M.lle ST.-GERMAIN.

Croyez, messieurs, que je ne vois pas sans douleur votre départ,

MELCOURT.

J'emporte avec moi des souvenirs qui ne me quitteront jamais.

M.lle ST.-GERMAIN, *à part.*

Aurait-il gardé mon portrait?

LUCILE.

Oh! je n'y tiens plus.

MELCOUR *part.*

Je ne puis commander à mon trouble.

ROSAMBERT, *à Melcourt.*

Qu'as-tu donc? comme te voilà pâle et défait!

M.lle ST.-GERMAIN.

C'est ce que je remarquais, monsieur est dans une agitation.

ROSAMBERT.

Tu as peine à te soutenir; assied-toi, mon ami, assied-toi.

MELCOURT.

Es-tu fou.

ROSAMBERT.

Je te l'avais prédit, la chaleur de la journée, la fatigue de la chasse, (*bas à Melcour.*) seconde-moi donc: (*haut.*) avec une santé délicate comme la tienne, devais-tu t'exposer.....

LUCILE.

Ah! mon Dieu! il s'est exposé!

M.lle ST.-GERMAIN.

Auriez-vous commis quelqu'imprudence?

LE DOMESTIQUE.

Messieurs, les chevaux sont à la voiture.

MELCOURT et LUCILE.

O ciel!

ROSAMBERT, *bas à Melcourt.*

Tu le vois.

MELCOURT.

En effet, je sens que tu as raison: je ne me trouve pas bien. [*il s'assied.*]

ROSAMBERT.

Tu pâlis.

MELCOURT.

Je pâlis.

LUCILE, *à part.*

Il est malade, quel bonheur!

DESBRUYÈRES.

Ah çà ! que signifie tout ceci ?

ROSAMBERT.

Tu me fais trembler. (*à Melcourt.*) évanouis-toi, je t'en prie.

MELCOURT, *à Desbruyères.*

Rassurez-vous, ce ne sera rien. [*il prend la main de Lucile.*] Je me trouve déjà beaucoup mieux.

LUCILE, *à part.*

Ah ! je devine.

M.lle ST.-GERMAIN.

Qu'éprouvez-vous donc ?

MELCOURT.

Je ne saurais vous le dire. . . . je me sens la tête prise ainsi que le cœur.

M.lle ST.-GERMAIN.

Le cœur : je sais ce que c'est.

DESBRUYÈRES.

J'ai entendu dire qu'en pareil cas on ordonnait l'exercice et le changement d'air.

ROSAMBERT.

Oh ! j'espère que ceci n'aura aucune suite fâcheuse ; je m'y connais.

DESBRUYÈRES.

Tant mieux ; car je vous avoue que cette maladie m'indispose singulièrement.

ROSAMBERT.

Ah ! nous saurons à quoi nous en tenir dans sept ou huit jours au plus tard.

MELCOUR, *à part.*

C'est charmant.

DESBRUYÈRES.

Sept à huit jours, voilà qui est malheureux.

ROSAMBERT, *souriant.*

Très-malheureux.

DESBRUYÈRES.

Pour vous sur-tout, monsieur, qui vous portez à merveille, et qui allez perdre ici un temps précieux.

ROSAMBERT.

Et que m'importe, lorsqu'il s'agit de mon ami.

MELCOUR, *faisant le malade.*

Monsieur Desbruyères a raison ; pars, mon cher Rosambert.

ROSAMBERT.

penses-tu ?

MELCOUR.

Je ne souffrirai pas que tu te sacrifies pour moi.

ROSAMBERT, *à part.*

Ah ! le fripon.

MELCOUR.

Air : *Dans ce salon.* (Doche.)

Songe que l'on peut s'étonner,
S'affliger de ta longue absence.

ROSAMBERT.

Ah ! je ne puis abandonner
L'ami de ma plus tendre enfance:
L'amitié me parle, il suffit.

M.lle ST.-GERMAIN.

C'est agir en bon camarade.

DESBRUYÈRES.

Quand Pylade se met au lit,
Oreste est sa garde-malade.

DESBRUYÈRES.

Vous pouvez partir, nous donnerons à votre ami tout ce qu'il desire.

LUCILE, *à part.*

Tout, monsieur Desbruyères ne sait guères à quoi il s'engage.

ROSAMBERT, *bas à Melcourt.*

Ingrat! me faire mettre à la porte.

MELCOUR, *bas à Rosambert.*

C'est pour ôter tout soupçon.

DESBRUYÈRES, *à part.*

Au moins, le plus dangereux partira. (*à Rosambert.*) Allons, monsieur Rosambert, je vais avoir le plaisir de faire route avec vous jusqu'au village prochain.

ROAMAERT.

Monsieur, je suis très-flatté.... assurément, (*à part.*) je suis pris comme un sot.

DESBRUYÈRES.

Et de-là, je ramenerai un médecin.

ROSAMBERT, *vivement.*

Un médecin !

LUCILE, *à part.*

Ah ! je connais bien le médecin qu'il lui faudrait.

ROSAMBERT, *riant.*

Vous allez chercher un médecin.

DESBRUYÈRES, *impatienté.*

Oui, monsieur, un médecin.

ROSAMBERT.

Et vous me congédiez.

DESBRUYÈRES.

Cmment! est-ce que vous seriez médecin par hasard?

ROSAMBERT.

Si je suis médecin! il y a deux heures que je vous le dis.

DESBRUYÈRES.

Je ne l'ai point entendu.

LUCILE.

Eh bien! voyez comme tout s'arrange.

ROSAMBERT.

Si je suis médecin! demandez à mon ami.

M.lle ST.-GERMAIN.

Voilà qui est singulier.

DESBRUYÈRES, *à part.*

Il est décidé qu'il ne partiront pas.

ROSAMBERT, *persifflant Melcourt.*

Sa délicatesse voulait abréger mon séjour en ces lieux, il craignait que mon absence n'inquiéta ma famille; ce cher Melcour, il a si bon cœur. Mais je ne lui cède en rien le plus beaux privilége de la médecine, qui est de prolonger les jours de l'amitié. (*à la fenêtre.*) Dételez les chevaux.

M.lle ST.-GERMAIN.

Quelle sensibilité! ah! si jamais je tombe malade, je ne veux pas d'autre médecin que M. Rosambert.

ROSAMBERT.

Rapportez les malles.

MELCOURT, *à part.*

Me voilà à sa discrétion.

ROSAMBERT.

Donne-moi ton poulx, mon ami. Hé, hé! il est très-agité; c'est plus sérieux que je ne croyais. La diète la plus rigoureuse sera nécessaire.

MELCOURT, *bas.*

Y penses-tu?

ROSAMBERT, *bas.*

C'est pour ôter tout soupçon.

M.lle ST.-GERMAIN.

Air : *Vaudeville de Folie et Raison.*

ENSEMBLE.

Un peu d'obéissance
Aux ordres du Docteur.
Suivez son ordonnance,
Cela porte bonheur.

DESBRUYERES.

Surveillons en silence
Et malade et Docteur ;
Je crains que leur présence
Ne me porte malheur.

ROSAMBERT.

Un peu d'obéissance,
Aux ordres du Docteur :
Songe que ma présence
Doit te porter bonheur.

DESBRUYERES.

Aujourd'hui tout me contrarie !

LUCILE.

Il reste !... quel heureux destin !

ROSAMBERT.

Je tremble pour sa maladie.

MELCOURT.

Je crains bien plus mon médecin.

REPRISE.

M.lle ST.-GERMAIN.

Un peu d'obéissance
Aux ordres du Docteur.
Suivez son ordonnance,
Cela porte bonheur.

DESBRUYERES.

Surveillons en silence
Et malade et Docteur ;
Je crains que leur présence
Ne me porte malheur.

ROSAMBERT.

Un peu d'obéissance
Aux ordres du Docteur :
Songe que ma présence
Doit te porter bonheur.

LUCILE.

Il reste. Sa présence
Rend la paix à mon cœur.
Ah ! l'Amour en silence
Veille sur mon bonheur.

ROSAMBERT.

Je te défends de voir personne.

MELCOURT.

Me renfermer !... tu me trahis.

M.lle ST.-GERMAIN.

Allons, faites ce qu'il ordonne.

ROSAMBERT.

Si tu parles, je te guéris.

Ah! dans son domicile,
Conduisez-le avec moi.
Mon ami, sois tranquille;
Je veillerai sur toi.

DÉSBRUYERES.

Lorsque, dans cet asyle,
Ils restent malgré moi,
Les voir près de Lucile,
Redouble mon effroi.

LUCILE.

De mon cœur plus tranquille
L'amour chasse l'effroi,
Puisque, dans cet asyle,
Melcourt reste pour moi.

M.lle ST.-GERMAIN.

Mon cœur n'est pas tranquille:
Certain je ne sais quoi
Me dit qu'en cet asyle
Il peut rester pour moi.

SCENE XIII.

LUCILE, *seule.*

Comme il est aimable, ce monsieur Rosambert.

Air : *V. de chez Ninon.*

Comme avec zèle il a servi
Les projets de son camarade;
C'est pour moi que, de son ami,
De suite il a fait un malade.
Il le met sous la clef pour moi;
Mais une chose m'inquiète:
S'il le rend malade pour moi,
Pour qui le met-il à la diète?

Ce pauvre monsieur Melcour! je souffres autant que lui, si du moins je pouvais le voir, lui parler un moment, oh! j'en trouverai le moyen, s'il reste pour moi seule, il n'est pas juste qu'il s'ennuie.

SCENE XIV.

DÉSBRUYÈRES, Mlle. St.-GERMAIN, LUCILE, ROSAMBERT.

ROSAMBERT.

C'est cela; un un bon feu, une grande bergère, deux coussins, et personne autour de lui; voilà tout ce qu'il faut pour le moment.

Mlle ST.-GERMAIN.

Votre ami doit être infiniment sensible aux soins que vous prenez de lui.

ROSAMBERT.

Il faudrait qu'il fût bien ingrat. (*Il ferme la porte.*)

DESBRUYÈRES.

Vous fermez?....

ROSAMBERT.

A double tour; et je garde la clef pour qu'on ne soit pas tenté de venir troubler son repos.

DESBRUYÈRES.

Et vous le laissez seul.

Air: *V. des amans valets.* (Doche.)

Oreste abandonne Pylade!

ROSAMBERT.

Un médecin intelligent
Doit savoir quitter son malade,
Pour mieux suivre son traitement.
Lorsqu'un homme est à l'agonie,
Si nous allions porter le soin
Jusqu'à lui tenir compagnie,
Cela nous conduirait trop loin.

DESBRUYÈRES.

Cette maladie est venue là bien rapidement.

ROSAMBERT,

Ce sont les meilleurs; on n'a pas le chagrin de les prévoir, mais croyez-moi.

Air *de la Signora malade.*

Voilà sa porte close:
Logé sous le verroux,
Pour qu'en paix il repose,
Sans bruit éloignez-vous.

Mlle ST.-GERMAIN.

Ah! oui! respectons son sommeil.

LUCILE.

Je viendrai guetter son reveil.

M.lle ST.-GERMAIN.

Sortons avec prudence;
Sur-tout, faisons silence.
Vous, qui restez ici,
Veillez sur votre ami.

DESBRUYÈRES.
Et nous, près de ces lieux,
Veillons sur tous les deux.
LUCILE.
Je les quitte tous deux
Et reviens en ces lieux.
ROSAMBERT.
Grâce à moi, dans ces lieux,
Nous restons tous les deux. (bis.)

SCÈNE XV.

ROSAMBERT, *seul.*

Ah! monsieur Melcour, vous voulez me faire parler, et vous vous laissez renfermer dans votre chambre: à la diète, nourriture d'amoureux. Je me devais cette petite vengeance qui nous sert encore.

Air: *De Doche.*

Congédiés tous les deux,
Notre sort était le même;
Mais, grâce à mon stratagême,
Nous restons en dépit d'eux;
Aussi loin d'être en arrière,
Par cette adroite manière,
Du congé de Desbruyère
Je me venge dans ce jour,
Et je vais, bravant l'orage,
Reculer son mariage,
Pour avancer mon amour.

Ensuite, le hasard et le caprice décidera entre nous deux.

SCENE XVI.

ROSAMBERT, LUCILE.

LUCILE.

Si je pouvais dire un mot à monsieur Melcour.

ROSAMBERT.

Ah ! ah ! j'apperçois notre ingénue !

LUCILE.

Ah ! monsieur Rosambert, que vous avez d'esprit !

ROSAMBERT.

Moi, mademoiselle.

LUCILE.

Comme vous avez adroitement imaginé tout celà, la maladie de monsieur Melcour, son danger, et puis, votre profession de médecin.....

ROSAMBERT.

Quoi ! vous pensez ?

LUCILE.

J'en suis sûre.

ROSAMBERT.

Eh bien ! mademoiselle.

Air : *De Marianne.* (Arlequin à Alger.)

Cette maladie imprévue
Qui frappe mon ami, soudain ;
Cette science inattendue
Qui fait de moi son médecin,
J'en fais l'aveu,
Ne sont qu'un jeu,
Pour ne pas fuir
Le temple du Plaisir.

LUCILE.

Je l'ai su voir :
Votre savoir
Et son danger,
Tout était mensonger ;
Mais plein d'une assurance extrême,
Vous affirmiez tout sans rougir.
Oh ! quand il s'agit de servir,
Vous mentez comme un ange.

ROSAMBERT.

Vous êtes trop bonne.

LUCILE.

J'aurais été bien fâchée de ce départ.

ROSAMBERT.

En vérité !... (*à part*) Voilà le moment de parler. (*haut.*) Mademoiselle.....

LUCILE.

Ce pauvre monsieur Melcour, vous ne le laisserez pas long-tems à la diète.

ROSAMBERT.

Soyez tranquille.

LUCILE.

Oh! je le suis, vous avez un si bon cœur.

ROSAMBERT.

Ah! mademoiselle, (*à part.*) m'aimerait-t-elle?

LUCILE.

Comme j'ai été contente quand j'ai vu que votre stratagême réussissait.

ROSAMBERT, *à part.*

Il n'y a pas de doute, je puis me hazarder..... (*haut.*) Mademoitelle.

LUCILE.

Je craignais que monsieur Desbruyères ne se doutât de quelque chose.

ROSAMBERT.

Mademoiselle soupçonne donc l'objet qui nous retient dans ces lieux?.....

LUCILE.

Est-il donc si difficile à deviner?

ROSAMBERT, *à part.*

A merveille!

LUCILE, *soupirant.*

Ah! monsieur Rosambert!

ROSAMBERT, *à part.*

Elle soupire! (*à demi voix.*) Pauvre Melcourt!

LUCILE, *vivement.*

Ah! oui, c'est bien vrai! Il doit bien s'ennuyer! n'irez-vous pas lui tenir compagnie?

ROSAMBERT.

Moi!

LUCILE.

Oui, vous qui êtes si gai, si aimable, si!...

ROSAMBERT, *à part.*

Des éloges! je n'y tien plus ....(*haut.*) Mademoiselle...

LUCILE.

Votre présence doit être un plaisir pour votre ami.

ROSAMBERT.

Puis-je songer à lui, quand je suis auprès de vous.

(*On frappe en dedans.*)

LUCILE.

Entendez-vous comme il s'impatiente!

ROSAMBERT.

Dors, dors en paix, mon cher Melcourt, je veille pour toi.

LUCILE.

Oui, oui, monsieur Melcour, vous savez bien.....

ROSAMBERT, *la ramenant.*

Mademoiselle, puisque vous connaissez le motif qui nous a fait prolonger ici notre séjour, daignez dire un mot et l'amant le plus tendre..... (*on frappe de nouveau.*) je devine; tu trouves ton régime un peu dur; mais tu t'y feras.

LUCILE.

Votre ami souffre.

ROSAMBERT.

C'est le devoir d'un malade; le mien est de vous assurer que je tenterai tout pour vous soustraire à un mariage qui ferait votre malheur.

LUCILE.

Ah! c'est bien vrai!

ROSAMBERT, *se jettant à ses genoux.*

Et de vous jurer que l'amour le plus sincère.....

SCENE XVII.

Les mêmes, M.lle ST.-GERMAIN.

M.lle ST.-GERMAIN.

Que vois-je?

ROSAMBERT.

Ciel!

M.lle ST.-GERMAIN.

Air; *de la Walse du pauvre Diable.*

Eh quoi! ma nièce, est-ce ainsi qu'on m'outrage?
Lorsqu'à mes soins vous devez un époux,
D'un autre amant vous acceptez l'hommage,
Et je rencontre un homme à vos genoux.

ROSEMBERT, *à part.*

Fit-on jamais une telle imprudence!

LUCILE.

C'est malgré moi....

Mlle. St.-GERMAIN.

Malgré vous! c'est un jeu!
Dans les beaux jours de mon adolescence,
On n'a jamais rien fait sans mon aveu.

ENSEMBLE.

Votre conduite et m'étonne et m'outrage;
Lorsqu'à mes soins, etc.

LUCILE.

Je n'entends rien du tout à ce langage
Et ne crois pas mériter ce courroux.
En vérité, ma tante n'est pas sage!
Faire un tel bruit pour un homme à genoux!

ROSAMBERT.

Avec l'espoir j'ai perdu le courage,
Qu'opposerais-je à son juste courroux!
Je crois qu'ici le parti le plus sage
Est de savoir a propos filer doux.

LUCILE.

Ma tante, ce n'est pas ma faute.

M.lle ST.-GERMAIN.

Paix, mademoiselle, et retirez-vous.

LUCILE, *en sortant.*

J'aime encore mieux qu'on ait surpris celui-ci, dumoins on ne chassera pas l'autre. (*elle sort.*)

SCENE XVIII.

Les mêmes, hors LUCILE.

M.lle ST.-GERMAIN.

Vous sentez, Monsieur, que la réputation de ma nièce m'est trop chère pour l'exposer, mais soyez sur que nous aurons pour votre ami, tous les soins, tous les égards.

ROSAMBERT.

Je vous entends, mademoiselle.

LE DOMESTIQUE, *avec une malle.*

Monsieur, voici déjà votre malle à vous....

ROSAMBERT.

A l'autre, maintenant.

LE DOMESTIQUE.

Faut-il la replacer dans votre chambre?

ROSAMBERT.

Pour le tems que j'ai à rester ici, elle sera aussi bien sur la voiture.... Vous pouvez l'y reporter. (*Il rentre dans sa chambre.*)

LE DOMESTIQUE, *avec humeur.*

Il faut espérer que cela finira aujourd'hui. (*Il remporte la malle.*)

SCÈNE XIX.

M.lle SAINT-GERMAIN.

Quelle étourderie ! quelle inconséquence ! M. Desbruyeres y voyait plus clair que moi, et il avait raison de penser que M. Rosambert était un homme dangereux. Quelle différence entre lui et son modeste ami, cet aimable M. de Melcourt !

SCENE XX.

M.lle St.-GERMAIN, MELCOURT, *dans le cabinet.*

MELCOUR.

Vous êtes là ?

M.lle ST.-GERMAIN.

Hein ! ah ! c'est lui qui parle. . . . oui.

MELCOURT.

Bon ! j'attendais avec impatience que vous fussiez seule.

M.lle ST.-GERMAIN, *à part.*

Par où m'a-t-il vue ?

MELCOURT.

Le succès de ma ruse a passé mes espérances.

M.lle ST.-GERMAIN.

Une ruse !

MELCOURT.

M. Desbruyères me croit réellement malade.

M.lle ST.-GERMAIN.

Comment ! il n'est pas malade ?

MELCOURT.

Il est loin de soupçonner que vous-seule me retenez en ces lieux.

M.lle ST.-GERMAIN.

Moi ! ah ! la romance était pour moi.

MELCOUR

Ce coquin de Rosambert m'a renfermé.

M.lle ST.-GERMAIN.

Pour être plus libre.

MELCOURT.

Sans cela, je serais à vos pieds.

M.lle ST.-GERMAIN.

L'aïmable jeune homme!

MELCOURT.

Et nous irons de suite avouer notre amour à M. Desbruyères, qui sans doute aura bien de la peine à consentir à notre mariage.

M.lle ST.-GERMAIN.

Eh! que m'importe son consentement? ne suis-je pas majeure?... à 39 ans. Le voici.

MELCOURT.

Ciel, qu'ai-je fait?

M.lle ST.-GERMAIN.

Je vais lui parler.

SCENE XXI.

M.lle ST.-GERMAIN, DESBRUYÈRES.

DESBRUYÈRES.

Oh! je m'en doutais; il faut venir vous chercher auprès de ces Messieurs?

M.lle St.-GERMAIN.

Eh bien! qu'est-encore?

DESBRUYÈRES.

Le notaire est arrivé.

M.lle ST.-GERMAIN.

Déjà!

DESBRUYÈRE.

Il vous demande pour les clauses du contrat.

M.lle St.-GERMAIN.

J'y vais, M. Desbruyères.

DESBRUYÈRES.

Eh bien!

M.lle St.-GERMAIN.

Félicitez-moi.

DESBRUYÈRES.

De quoi?

M.lle ST.-GERMAIN.

J'ai profité de vos conseils.

DESBRUYÈRES.

De mes conseils.

Mlle St.-GERMAIN.

Je me marie.

DESBRUYÈRES.

Vous!

Mlle ST.-GERMAIN.

Moi.

DESBRUYÈRES.

Plaisantez-vous?

M.elle ST.-GERMAIN.

Non, sans doute.

DESBRUYÈRES.

A votre âge!

M.lle ST.-GERMAIN.

On n'a pas d'âge, lorsqn'on plait.

DESBRUYÈRES.

C'est une folie.

M.lle ST.-GERMAIN.

Oui, mais c'est la plus agréable de toutes.

DESBRUYÈRES.

Et connais-je l'heureux mortel?

M.elle ST.-GERMAIN.

Beaucoup.

DESBRUYÈRES.

Et où est-il.

M.lle ST.-GERMAIN.

Sous la clef.

DESBRUYÈRES.

Bah!

M.elle ST.-GERMAIN.

Là dedans.

DESBRUYÈRES.

Quoi! ce serait?....

M.lle ST.-GERMAIN.

Monsieur Melcour.

DESBRUYÈRES.

En êtes-vous bien sure!

Mlle ST.-GERMAIN.

Si j'en suis bien sure.... Je vais de ce pas faire dresser votre contrat et le mien.

SCENE XXII.

DESBRUYÈRES, *seul.*

Son contrat et le mien! oh! morbleu je ne soaffrirai pas qu'elle me joue un pareil tour, je veux avoir la clef de tout ceci.

SCENE XXIII.

ROSAMBERT, DESBRUYERES.

ROSAMBERT.

Que désire monsieur?

DESBRUYÈRES.

Parbleu, monsieur, il faut avouer que j'avais quelque raison de prendre de l'ombrage de votre séjour en ces lieux.

ROSAMBERT, *à part.*

Mademoiselle St.-Germain a parlé. (*haut.*) Il est vrai, monsieur, je n'ai pu voir Lucile sans l'aimer, l'aimer sans le lui dire.

DESBRUYÈRES.

Lucile!

ROSAMBERT.

Hélas! oui, monsieur, j'étais à ses genoux quand par malheur mademoiselle St.-Germain nous a surpris....

DESBRUYÈRES.

Que diable me contez-vous là.

ROSAMBERT.

La vérité.

DESBRUYÈRES.

J'apprends de belles choses.

ROSAMBERT.

Vous ne la saviez pas?

DESBRUYÈRES.

Non, sans doute.

ROSAMBERT.

Allons, étourderie, sur étourderie.

DESBRUYÈRES.

Jolie conduite, l'un fait la cour à la nièce, l'autre veut épouser la tante.

ROSAMBERT.

La tante.....

DESBRUYÈRES.

Mais que M. Melcourt sache que je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce mariage.

ROSAMBERT.

Vous, et pourquoi ?

DESBRUYÈRES.

Me priver d'un héritage superbe.

ROSAMBERT, *à part.*

Un héritage ! je le tiens. (*haut.*) Eh bien ! M. Desbruyeres, puisqu'il n'est plus possible de feindre, il faut tout avouer : notre voyage n'est pas l'effet du hasard.

DESBRUYERES.

Quoi !

ROSAMBERT.

Mon ami, accablé de dettes, avait depuis long-tems formé des vues sur la fortune de mademoiselle St.-Germain ; grâce à moi, elle l'aime, elle l'adore.

DESBRUYÈRES.

Comment, Monsieur, il n'a fallu qu'un mois à M. Melcourt pour se faire adorer de m.lle St.-Germain ?

ROSAMBERT.

Un cœur de 40 ans est si inflammable.

Air :

Lorsque le feu du ciel ravage
Un arbre encore dans sa vigueur,
Son jeune bois, son verd feuillage
Ne s'enflamment qu'avec lenteur ;
Mais quand nous voyons un vieux chêne
Par le même sort enflammé,
La foudre, hélas ! le touche à peine
Que le vieil arbre est consumé.

DESBRUYÈRES.

Je vois que la foudre a frappé M.lle St.-Germain.

ROSAMBERT.

Rassurez-vous ; nous n'enlevons que la tante et l'héritage.

DESBRUYÈRES.

L'héritage ! oh ! je ne serai pas assez sot pour me charger d'une jolie figure, qui me ferait peut-être faire triste mine. (*Lucile entre.*)

ROSAMBERT.

Quoi ! vous renonceriez à Lucile ?

DESBRUYÈRES.

Certainement, monsieur.

SCENE XXIV.

Les Mêmes, LUCILE.

LUCILE.

Ah! M. Desbruyères, que vous êtes aimable.

DESBRUYÈRES.

Quoi? mademoiselle.

LUCILE.

Vous renoncez à moi.

DESBRUYÈRES.

Un moment.

SCENE XXV.

Les Mêmes, M.lle SAINT-GERMAIN.

LUCILE.

Ah! ma tante, quel bonheur! M. Desbruyères ne veut plus de moi.

M.lle ST.-GERMAIN.

Qu'est-ce à dire?

DESBRUYÈRES.

J'en demande bien pardon à M.lle St.-Germain; mais ne pouvant plus compter sur sa promesse....

ROSAMBERT.

Monsieur veut dire sur l'héritage....

M.lle ST.-GERMAIN.

Quoi! M. Desbruyères, vous auriez l'ame assez intéressée?

DESBRUYÈRES.

Intéressé, moi! appelez de ce nom l'homme qui ne vous épouse que pour payer ses dettes.

M.lle St.-GERMAIN.

Quelle calomnie!

DESBRUYÈRES.

Demandez, demandez à M. de Rosambert.

M.lle St.-GERMAIN.

Quoi! Monsieur.

ROSAMBERT.

Que répondre?

M.lle St.-GERMAIN.

Vous vous taisez.... ô ciel! ne cesserai-je jamais d'être dupe de ma sensibilité?

DESBRUYÈRES.

A merveille!... vous rougissez maintenant....

M.lle St.-GERMAIN.

D'avoir eu l'idée de vous donner Lucile.

LUCILE.

Je ne l'épouserai toujours pas.

M.lle St.-GERMAIN.

Non, ma chère amie; ta main ne doit appartenir qu'à un homme délicat et sensible, dont l'amour soit pur et désintéressé. Je sais combien un cœur semblable est difficile à trouver; j'en attends un depuis 25 ans.... tu feras comme moi.

LUCILE.

Ah! ma tante, que c'est long.

M.lle St.-GERMAIN.

Je te tiendrai compagnie.

ROSAMBERT, *à part.*

Elle est à moi (*à M.lle St.-Germain.*) Mademoiselle, vous cherchez un cœur pur et délicat.... vous connaissez la violence de mon amour.... pour votre nièce....

M.lle St.-GERMAIN.

Oui, Monsieur; je sais que vous serviez les projets de votre ami, et je vous engage à le suivre.

ROSAMBERT.

Moi! Mademoiselle.

M.lle St.-GERMAIN.

Oui, Monsieur.

ROSAMBERT.

Tous les trois congédiés; c'est un peu fort.

DESBRUYÈRES.

Mademoiselle ne veut pas faire de jaloux.

ROSAMBERT.

Faisons prendre l'air au malade. (*il va ouvrir à Malcourt.*) Eh bien! où est-il donc? Approches donc, mon ami, tout est arrangé.

SCENE XXVI et dernière.

Les mêmes, MELCOURT.

MELCOURT.

Ah ! mon ami, que de reconnaissance !

ROSAMBERT.

Air :

Comme nous célibataire,
Sur Lucile, Desbruyère,
A perdu tous ses droits ;
Et pour nous rendre égaux tous les trois,
J'ai su travailler de sorte
Qu'on nous met tous à la porte.

LUCILE.

Quoi ! ma tante, Melcourt aussi !...

ROSAMBERT.

Ah ! ah ! l'on ne regrette que lui.

M.lle St.-GERMAIN.

Oui, Monsieur ; c'est envain que vous comptiez sur ma fortune pour réparer la vôtre.

ROSAMBERT, *à part.*

Allons, il faut s'immoler. (*haut.*) Mademoiselle, les dettes de mon ami sont de ma façon.

MELCOURT.

Comment ! mes dettes ! possesseur d'une fortune considérable, mon seul desir était de l'offrir à votre nièce.

M.lle St.-GERMAIN.

A ma nièce....

LUCILE.

Ah ! ma tante, je n'attendrai pas 25 ans.

M.lle St.-GERMAIN.

Quoi ! Monsieur ; c'est ma nièce que vous aimez, et tantôt, dans ce cabinet....

MELCOURT.

C'est à Mademoiselle que j'ai cru parler.

M.lle St.-GERMAIN.

Quelle méprise !

LUCILE.

Ma taute, ma chère taute !

MELCOURT.

Refuserez-vous de faire notre bonheur.

M.lle St.-GERMAIN.

Allons. je me sacrifie ... Voilà le quatorzième mariage que je manque depuis dix-huit mois.

ROSAMBERT.

M. Desbruyères, les chevaux sont encore à la voiture de votre ami.

MELCOURT.

Veuillez accepter le congé que vous vouliez nous donner.

VAUDEVILLE.

Air *de Doche.*

DESBRUYÈRES.

Tel est le train de la vie;
Celui qui croit prendre est pris;
Par la fortune ennemie
Le plus adroit est surpris.
D'éloigner ces bons apôtres,
Tantôt je m'étais chargé;
Pour l'avoir offert aux autres,
Je reçois mon congé.

MELCOURT.

En renonçant à Lucile,
Le désespoir dans le cœur,
Je fuyais de cet asyle
Où je laissais mon bonheur;
Par une heureuse imprudence,
Mes rivaux ont tous changés.
Il ne faut à l'espérance
Jamais donner congé.

M.lle St.-GERMAIN.

Au printems de ma jeunesse,
Trop fière pour m'asservir,
Je congédiais sans cesse
Les cœurs qu'on venait m'offrir;
De ce travers qu'il abhorre
Le mien est bien corrigé.
Ah! qu'il s'en présente encore,
Aucun n'aura son congé.

ROSAMBERT.

L'amour sait avec malice
Se loger en notre cœur ;
Mais il faut que l'édifice
Soit jeune et dans sa vigueur ;
Car, sitôt qu'il voit par l'âge
L'asyle vieilli, changé,
Le locataire volage
Fuit et donne congé.

LUCILE.

Dans le temple où, pour vous plaire,
Momus vient chanter ses lois,
L'Auteur, grâces au Parterre,
Est entré plus d'une fois ;
Si, dans ce séjour caustique,
Par vous-même il fut logé,
Empêchez que la critique
Ne lui donne congé.

FIN.

L'IMPRIMERIE DE P. NOUHAUD,
Rue du Petit-Carreau, N.° 52.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
PIRON.	MM.	VERTPRÉ.
COLLÉ.		HYPPOLITE.
PANNARD.		LENOBLE.
ARMAND, jeune compositeur.		HENRY.
ANNETTE, nièce de Piron.	Mesd.	DESMARES.
MARGUERITE, vieille domestique de Piron.		DUCHAUME.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Vaudeville de Florian.*

Avec ses amis si joyeux,
Piron charma le Vaudeville ;
Depuis ce tems il s'est fait vieux ;
Plaire est alors bien moins facile.
Il est aveugle ; mais, ce soir,
A vos bontés s'il peut prétendre,
Privé du bonheur de vous voir,
Qu'il ait celui de vous entendre !

LA VIEILLESSE
DE PIRON,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'appartement de Piron. Porte de de fond, petite porte de chaque côté ; une table, auprès un grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE.

(*Au lever de la toile, elle écoute à la porte de la chambre de Piron.*)

Il dort encore, et pourtant il est près de neuf heures! (*Regardant à travers la serrure.*) Eh non! il ne dort pas ; il est assis sur son lit, un bras passé dans sa robe de chambre, gesticulant de l'autre, la prise de tabac dans les doigts, le sourire sur les lèvres... Je gage qu'il a travaillé toute la nuit à son opéra-comique de *la Rose*. La drôle de chose qu'un poète !

Air : *Je pourrais dire qu'en Lydie.* (de Benoît.)

Dans un espace imaginaire
Il voyage sans nul repos ;
Morphée, hélas ! sur sa paupière,
Ne verse point ses doux pavots.
Du sommeil, sa muse féconde,
Pour nous réserve les bienfaits :
Poète qui ne dort jamais,
Fait souvent dormir bien du monde.

(Elle va à la porte du fond, et touche la serrure.)

Mon oncle en a pris la clé... et voilà huit jours que ce manège dure. C'est pour m'empêcher de voir Armand. Rassurez-vous, mon cher oncle, il n'y a plus de danger; Armand est mon mari : vous êtes loin de vous en douter. Sachez donc que les trois jours que j'ai passés chez ma mère, à St.-Denis, et que vous avez eu tant de peine à m'accorder, ont été employés à former une union à laquelle vous vous opposiez avec tant d'opiniâtreté. Il est vrai que depuis huit jours que je suis revenue, vous m'enfermez, vous m'empêchez de voir un mari qui m'adore, et dont je suis folle; un mari jeune, aimable, empressé, caressant... que je n'ai vu que trois jours.

Air :

L'hymen ordonne de paraître
Le cœur ému, les yeux baissés.
Il faut le tems de se connaître,
Et trois jours ne sont pas assez.
Pour exprimer tout son délire,
Jeune femme doit hésiter;
Le premier mot lui coûte à dire :
Mais qu'elle aime à le répéter !

SCENE II.

ANNETTE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh bien, est-il levé ? ouvrira-t-il la porte enfin ?

ANNETTE.

Nous sommes encore sous les verroux.

MARGUERITE.

Et mes provisions ? ne donnons-nous pas à dîner aujourd'hui à messieurs Pannard et Collé ?

ANNETTE.

Ah! ces Messieurs dînent ici.

MARGUERITE.

Et mon café! je ne trouverais plus de crême. Quelle idée de nous enfermer comme cela! s'imaginerait-il que quelque jeune galant aurait avec nous une correspondance amoureuse?

Air : *du ballet des Pierrots.*

Sur qui de nous deux, je vous prie,
Peut tomber ici le soupçon?
Est-ce vous, dont la modestie
S'allarme à l'aspect d'un garçon?
Dans cette grave circonstance,
Je m'interroge avec effroi.
Votre oncle accuse l'innocence...
Il ne peut soupçonner que moi.

ANNETTE.

Je crois plutôt que c'est sa nièce que mon oncle soupçonne.

MARGUERITE.

Vous, mademoiselle Annette! je répondrais de votre honnêteté corps pour corps.... Vous avez un amant, c'est vrai... monsieur Armand, fort joli musicien, un jeune homme que j'aime beaucoup, que vous aimez aussi, et qui vous adore : c'est bien naturel; mais je mettrais ma main au feu.....

ANNETTE.

Et pourtant mon oncle lui a défendu de reparaître ici.

MARGUERITE.

Effectivement, il y a près de quinze jours que nous ne l'avons vu : ils se seront fâchés pour une bagatelle, sans doute. Monsieur Piron est quelquefois d'une vivacité!... Tranquillisez-vous, ma belle enfant; je lui dirai un mot, et je vous promets d'avance que vous n'aurez jamais d'autre mari.

ANNETTE.

Il serait difficile, en effet, de m'en faire épouser un autre.

MARGUERITE.

Dieu vous garde, mon enfant, de vieillir comme moi, au sein des privations....

ANNETTE.

Oui, vivre sans aimer, sans être aimée sur-tout, est une destinée qui, je l'avouerai, m'avait fait une peur... et comme me le disait hier mon oncle, en me dictant une une scène de l'opéra-comique qu'il fait en ce moment.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Jeune fille est une rose
Que voit naître un beau matin ;
Elle invite, à peine éclose,
A commettre un doux larcin.
Si jamais on ne recueille
Les dons qu'elle semble offrir,
D'elle-même elle s'effeuille....
Il valait mieux la cueillir.

MARGUERITE.

C'est bien vrai cela; mais puisque monsieur Piron dicte de si belles choses, pourquoi se conduit-il si différemment? Soupçonner notre vertu! nous tenir sous la clé!... Les voilà bien ces beaux esprits si renommés; ils ne font jamais ce qu'ils disent, et disent souvent ce qu'ils ne font pas... Ce monsieur Piron!

SCENE III.

Les Mêmes, PIRON, *sortant de la chambre en tâtonnant, une canne à la main, et s'avançant en prêtant l'oreille.*

MARGUERITE, *continuant sans voir Piron.*

Cela lui va bien de faire le Cerbère!

Air : *Un mariage bourgeois.* (d'Amour et Mystère.)

J'ai connu tous ses hauts faits;
Ah! bon dieu, que de fredaines !
Jeunes tendrons, par douzaines,
Se prenaient dans ses filets.
Maintenant qu'il est sévère !

ANNETTE.

Ma bonne, c'est l'ordinaire;
Des phalanges de Cythère
Nous voyons un vétéran
Se montrer le plus austère....

PIRON, *lui prenant la main affectueusement.*

S'il en est ainsi, ma chère,
Piron doit être un tyran. (*bis.*)

Baise-moi. (*Il la baise au front.*)

ANNETTE.

Quoi! mon oncle, venir ainsi nous surprendre!

PIRON.

Ma chère amie, je ne surprends plus personne.

MARGUERITE.

Il vient comme un vieux renard, en tâtonnant.

PIRON.

C'est quelquefois le moyen d'arriver plus vîte.

MARGUERITE.

J'espère enfin que vous allez nous ouvrir. Quand on enferme les gens, il faut au moins se lever plutôt.

PIRON.

Air : *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

Jadis un petit dieu malin
Me faisait lever plus matin;
Mais, hélas! dans cette demeure,
Avec moi brouillé sans retour,
Cupidon ne marque plus l'heure:
Pour l'aveugle il n'est jamais jour.

Tiens, Marguerite, voici la clé : songe que je donne à

dîner aujourd'hui à deux jeunes fous comme moi, aux dépositaires de la gaîté française.

MARGUERITE.

Il est bien tems; les meilleurs morceaux seront enlevés.

PIRON.

Et pourtant il nous faut bonne chère : les chansonniers sont gourmands.

MARGUERITE.

A neuf heures passées, tout sera hors de prix. Comment faire ?

PIRON.

(*Avec dignité.*) Paye.

MARGUERITE.

Paye... Vous n'avez que cela à me dire; et si je veux économiser, moi !

PIRON.

Oublies-tu que le roi vient de doubler ma pension ? c'est m'ordonner de doubler les mets que j'offre à mes amis. Je t'enjoins donc, de par le Roi, de nous servir aujourd'hui tout ce que tu trouveras de plus exquis et de plus rare.

MARGUERITE.

Avec sa pension de deux cents pistoles, ne veut-il pas faire le financier ?

PIRON.

On le voulait jadis dans ma famille.

Air : *Consultons le registre.* (du Prix.)

Je prouvai dès l'enfance
Que j'étais né gourmand,
Et mon père, d'avance,
Calculant ce penchant,
Se mit un jour dans la tête,
Pour me donner un métier,
De me faire financier ...
Mais pas si bête !

MARGUERITE.

Allons, allons, vous serez satisfait ; mais auparavant il faut que je prenne mon café. (*Fausse sortie.*) A propos, n'est-ce pas aujourd'hui que doit venir ce domestique que vous a recommandé monsieur Saurin ?

ANNETTE.

Précisément.

MARGUERITE.

Comme si, depuis trente ans, je ne suffisais pas à Monsieur !

ANNETTE, *avec intention.*

Non, non : bonne Marguerite, il vous faut absolument un aide.

PIRON.

Sans doute, ton âge, le mien, nos infirmités, ton asthme sur-tout...

MARGUERITE.

Mon asthme ! cela ne m'empêche pas de monter vingt fois par jour vos soixante-quatorze marches. Nous allons donc voir un nouveau visage ; mais il ne fera que ce je voudrai, je vous en avertis... (*Toussant en s'en allant.*) Mon asthme ! (*Elle tousse.*) Mon asthme ! (*Elle sort.*)

SCENE IV.

PIRON, ANNETTE.

ANNETTE.

Vous avouerez, mon oncle, qu'elle a sujet d'être fâchée....

PIRON.

Comment cela ?

ANNETTE.

Cette porte, que tous les matins vous tenez fermée si obstinément...

PIRON.

Cela te contrarierait-il?

ANNETTE.

Tant que je resterai demoiselle...

PIRON, *à part.*

La friponne!

ANNETTE.

Je vous permettrai de me mettre sous la clé.... mais si, triomphant un jour de votre répugnance, je venais à prendre... un mari...

PIRON.

(*A part.*) Elle me croit sa dupe. (*haut.*) Oh! Tu es trop sage, trop prudente pour te marier sans mon aveu, et j'ai trop de confiance en toi...

ANNETTE.

Mais enfin, mon oncle, pourquoi fermez-vous donc cette porte? auriez-vous peur des voleurs?

PIRON.

Des voleurs!... c'est cela même.

Air : *Vaudeville du Printems.*

Je crains peu les voleurs vulgaires,
Rôdant pour dérober de l'or;
Je crains les amoureux corsaires,
Pillant un plus joli trésor.
De leur attaque dangereuse,
Tu n'as pas trop l'air de trembler...
Toi qui te disais si peureuse,
N'as-tu donc plus rien à voler?

ANNETTE.

(*A part.*) Se douterait-il... (*haut.*) Je devine l'application. Armand est l'amoureux corsaire...

PIRON.

Il se pourrait.

ANNETTE.

Que vous avez traité si sévèrement.

PIRON.

A corsaire, corsaire et demi. (*à part.*) Elle n'avouera pas qu'elle est mariée.

ANNETTE.

Savez-vous bien, mon oncle, que vous qui faites des comédies, vous jouez ici le rôle d'un tuteur, d'un Argus....

PIRON, *souriant.*

Oh! un Argus aveugle!

ANNETTE.

Ces aveugles-là montrent le chemin aux autres.

Air : J'aime ce mot de gentillesse.

Piron, privé de la lumière,
N'a point encor fait un faux pas;
Sans guide, il poursuit sa carrière,
En route, il ne s'égare pas.
Cet aveugle, couvert de gloire,
Ainsi qu'Homère et que Milton,
Pour arriver au temple de mémoire,
N'a pas besoin de son bâton.

PIRON.

Ah! tu me flattes pour m'amadouer. Me prends-tu pour Voltaire?

ANNETTE.

Mais enfin que pouvez-vous reprocher à Armand?

PIRON.

Ce que j'ai à lui reprocher! si ce n'était que de ces peccadilles que l'on passe à la jeunesse, le vin, le jeu, les femmes....

ANNETTE.

Vous me faites frémir.

PIRON.

Mais c'est un crime...

ANNETTE.

De grace, expliquez-vous.

PIRON.

Croirais-tu qu'il a poussé l'audace, l'oubli de tous ses devoirs?...

ANNETTE.

Achevez.

PIRON.

Jusqu'à changer un vers dans ma dernière chanson qu'il a mise en musique.

ANNETTE.

Ah! mon dieu, mon oncle, vous m'aviez fait une peur.

PIRON.

N'est-ce dont rien à tes yeux?

ANNETTE.

Avouez, mon oncle, que vous n'avez pas été fâché de saisir ce prétexte pour éloigner de votre maison celui que j'aime, le seul que je puisse appeler mon époux.

PIRON.

Je ne m'en défends pas. Tu es si nécessaire au vieillard aveugle; songe donc que tu es son appui, sa consolation, son guide tutélaire; et l'histoire, mademoiselle, ne dit pas qu'Antigone ait jamais pris un époux.

ANNETTE.

Ah! quelle différence! quoique vous ayiez fait des *fils ingrats*, vous n'êtes pas OEdipe.

PIRON.

Il est vrai que je n'ai pas trop l'air d'être poursuivi par les Euménides, et que le trône de Thèbes ne m'a jamais fait manquer de respect à ma mère. Non; ma chère An-

te, je ne veux pas que tu te maries; l'idée de me sépa-
de toi...

ANNETTE.

Oh! nous ne vous quitterions pas:

PIRON.

Les premiers jours, les premiers mois peut-être : mais
uite....

Air : *Eh! zon, zon, zon.*

On nous met à l'écart.
La jeunesse coquette,
Rarement du vieillard
Visite la retraite.

ANNETTE.

Eh! non, non, non,
Ce n'est pas votre Annette;
Eh! non, non, non,
La nièce de Piron.

PIRON, *avec âme.*

Au déclin de mes jours,
Quelque main indiscrète,
M'offre de vains secours...
Mon cœur tout pas répète :
» Eh! non, non, non,
» Ce n'est pas mon Annette;
» Eh! non, non, non,
» La nièce de Piron.

ANNETTE.

Je ne souffrirai pas
Qu'à ma place on se mette;
Qu'une autre, dans vos bras,
Ainsi que moi se jette.
Eh! non, non, non,
Jamais l'heureuse Annette,
Eh! non, non, non,
Ne quittera Piron.

ENSEMBLE.

ANNETTE.

Eh ! non, non, non,
Jamais l'heureuse Annette,
Eh ! non, non, non,
Ne quittera Piron.

PIRON, *serrant Annette dans ses bras.*

Eh ! non, non, non,
Jamais ma chère Annette,
Eh ! non, non, non,
Ne quittera Piron.

PIRON.

Ainsi me voilà bien sûr que tu n'écouteras plus Armand...

ANNETTE.

Cependant mon oncle...

PIRON.

Et que jamais il ne remettra les pieds chez moi.

ANNETTE, *appercevant Armand.*

Ciel ! le voici.

SCENE V.

Les Mêmes, ARMAND, *en vieux domestique, un porte-manteau sous le bras.*

PIRON.

Mais il me tarde de te dicter une scène que j'ai composée ce matin pour mon opéra de *la Rose.*

ARMAND, *à part.*

Je tremble d'avancer.

ANNETTE *conduisant Piron dans un fauteuil vers le milieu du devant de la scène.*

Je suis à vos ordres.

PIRON, *s'asseyant.*

Je le connais, cet Armand : il est alerte, fort amoureux; mais dis-lui bien qu'on ne me trompe pas comme on veut.

ANNETTE, *bas à Armand.*

Oh! mon ami, quelle imprudence!

PIRON, *dictant.*

Scène septième.... C'est la mère qui parle à Colin.

ARMAND, *bas à Annette.*

Enfin je puis donc te presser dans mes bras!

PIRON, *de même.*

Y es-tu?

ANNETTE, *d'une voix altérée et toujours dans les bras d'Armand.*

Oui, mon oncle. (*Bas à Armand.*) Prends bien garde.

ARMAND, *de même.*

Il ne peut m'entendre.

PIRON, *de même.*

» Et qui est-il ce drôle-là?

ANNETTE, *tremblante.*

Mon oncle, c'est....

PIRON.

Comment c'est... Tu n'écris donc pas?

ANNETTE.

Pardonnez-moi; *qui est-il ce drôle-là?*

ARMAND, *de même.*

Laisse-moi donc t'embrasser.

PIRON, *dictant.*

Comment, coquin! c'est pour ton nez.

ANNETTE, *à Armand qui n'ose l'embrasser.*

C'est pour ton nez.

PIRON.

Je ne t'ai pas vu embrasser Armand Rosette; mais l'écho me l'a dit... Air du Mirliton. (*Il chante en dictant.*)

Air : *Du Mirliton.*

On embrasse une fillette...
Au bois on peut tout oser;

Mais une nymphe indiscrète,
Vient, hélas ! nous accuser.
Ce qu'avec plaisir toujours Echo répète,
C'est le doux bruit d'un baiser.

(*Armand appuie un baiser sur le cou d'Annette. Mouvement de Piron.*)

ANNETTE, *se remettant et écrivant en chantant*

C'est le doux bruit d'un baiser.

PIRON, *à part.*

Armand est là. Oh ! les coquins !

ARMAND, *bas à Annette.*

Annonce-moi donc.

ANNETTE.

Mon oncle, voilà ce domestique... celui que vous envoie monsieur Saurin.

PIRON.

Ah ! ah ! (*A part.*) Comme ils me jouent ! (*Haut.*) Eh bien, où est-il donc?

ANNETTE, *lui faisant signe.*

Avancez, mon ami, avancez.

ARMAND, *prenant la voix cassée d'un vieillard.*

Monsieur, voici la lettre que monsieur Saurin....

PIRON.

Vous me la donnez à lire; vous ne savez donc pas que je suis aveugle ?

ARMAND.

Pardon, Monsieur, tel que vous me voyez, j'ignorais....

PIRON.

Comment vous nommez-vous ?

ARMAND.

Bourguignon.

PIRON.

Ah ! nous sommes du même pays ! et votre âge ?

ARMAND.

Soixante-quatre ans.

PIRON.

Tant que cela ? on ne le dirait pas à votre voix.

ARMAND, *d'une voix un peu plus cassée.*

Monsieur, que cela ne vous étonne pas ; tel que vous me voyez, je suis encore en état de lutter contre un jeune homme.

PIRON.

Air : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Vous n'êtes pas, j'en suis surpris,
Comme le vin de nos pays :
Car, pour peu qu'il vieillisse,
Il perd son montant, sa chaleur,
Et, malgré toute sa vigueur,
Il faut qu'il s'affaiblisse.
Gardez avec soin, mon garçon,
Ce fruit de l'arrière saison ;
Soyez long-tems bon,
Monsieur Bourguignon,
Pour faire le service.

Qu'en penses-tu, ma nièce ? dit-il bien la vérité ?

ANNETTE.

Oui, mon oncle, il a l'air d'avoir tout ce qu'il faut...

ARMAND.

Je suis déjà, plus que vous ne le pensez, attaché à votre maison ; et, tel que vous me voyez... Monsieur...

PIRON.

(*A part.*) Je le crois. (*Haut.*) Eh ça, finirez-vous avec votre *tel que vous me voyez ?* Cela ressemble à une épigramme.

ARMAND.

Ah ! monsieur Piron...

Air : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Croyez-vous que j'irais ainsi
M'exposer à votre colère ;
Moi, sur-tout, qui ne viens ici
Que dans le dessein de vous plaire?
Ailleurs, sur un sot, un jaloux,
Par-fois un trait piquant peut naître...
Mais une épigramme chez vous!
Je sais ce qu'on doit à son maître.

PIRON.

(*A part.*) Pas mal. (*Haut.*) Ah ça, convenons de nos faits : monsieur Saurin a dû vous dire que je ne donne que cinquante écus de gages?

ANNETTE.

Mais vous aurez quelques profits.

PIRON.

(*A part.*) C'est ce que nous verrons. (*Haut.*) Monsieur Saurin a dû vous dire aussi qu'on ne fait pas dans ma maison toutes ses volontés. Vous serez plus d'une fois contrarié dans votre service.

ANNETTE.

Oui, la vieille Marguerite est difficile à vivre.

ARMAND.

Je tâcherai, Mademoiselle, de plaire à tout le monde.

PIRON.

Vous avez sans doute servi bien des maîtres?

ARMAND *regardant Annette.*

Monsieur, je n'ai jamais eu qu'une maîtresse.

ANNETTE.

Oh! que c'est estimable!

PIRON.

Est-ce qu'elle est morte cette maîtresse?

ARMAND.

Oh non, Monsieur. J'ai le bonheur de la voir encore quelquefois.

ANNETTE.

Mon oncle, il paraît que ce vieux serviteur vous convient tout-à-fait.

PIRON.

Tu dis donc qu'il a l'air....

ANNETTE.

Bonne figure.

PIRON.

Pas trop cassé?

ANNETTE.

Pas trop, mon oncle.

PIRON.

Allons, Bourguignon, puisque vous convenez à ma nièce.... vous m'appartenez.

ANNETTE.

Air : *Des fraises.*

(à Piron qui lui remet sa bourse.)

Comme vous, je compte aussi
Sur ses services rares.
(à Bourguignon.)
Bourguignon, restez ici;
On vous reçoit, et voici
Vos arrhes.

(Elle présente un écu à Armand, qui, au lieu de le recevoir, appuye un second baiser sur le cou d'Annette.)

PIRON, *à part.*

Encore un! Ils me le paieront.

ANNETTE.

Mais en attendant que Marguerite revienne, je vais installer ce brave homme.

PIRON.

Un instant. (*A part.*) Je saurai bien te faire avouer ton mariage.

ARMAND, *bas à Annette.*

Songe à me loger près de toi.

PIRON.

Enfin, monsieur Saurin a dû vous dire, mons Bourguignon, que vous ne coucheriez pas ici.

ARMAND.

Comment, Monsieur?

PIRON.

Non, mon logement est trop étroit....

ANNETTE.

Mais, mon oncle, cette chambre à droite...

PIRON.

Est pour Collé, quand il soupe ici.

ANNETTE.

Et cette chambre à gauche...

PIRON.

Est pour Pannard, quand la goutte le prend. Mais consolez-vous, mon ami Bourguignon, je vous ai loué, tout vis-à-vis, chez l'épicier, un petit cabinet garni où vous serez à merveille. Allons, donnez-moi votre bras... il paraît encore très-solide. Il faut, avant tout, que je vous conduise dans ma chambre à coucher, pour vous mettre au fait de tous les petits détails qui me concernent. (*A part et quittant son bras.*) Je vais te donner tant d'occupations...

ANNETTE.

Voulez-vous que je vous accompagne?

PIRON.

Non, non; reste ici, toi. (*Fausse sortie.*) Chose essentielle que j'oubliais. Bourguignon.

ARMAND *revenant auprès de Piron.*

Monsieur...

PIRON, *à demi-voix.*

Si, par hasasd, un certain Armand, jeune musicien, se présentait ici... porte fermée.

ARMAND.

Oui, Monsieur.

PIRON.

S'il voulait vous charger de quelque lettre pour moi, d'un billet pour ma nièce... néant.

ARMAND.

Oui, Monsieur, je comprends... est-ce qu'il y aurait...

PIRON.

Il y a beaucoup, vieux Bourguignon; et s'il cherchait à pénétrer chez moi, par ruse ou par force, vous êtes encore assez vert...

ARMAND.

Croyez, Monsieur, qu'il ne s'introduira pas ici sans que je n'y sois.

PIRON.

(*A part.*) Oh! le fripon!

ANNETTE.

Mais enfin... mon oncle...

PIRON *s'éloignant et s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Allons; paix! Et vous, Bourguignon, retenez bien votre consigne.

Air : *Allez vous-en gens de la noce.*

Soyez toujours sur le qui vive.
D'un geste, d'un mot, d'un soupir,
Ou de la moindre tentative
Ayez le soin de m'avertir.
L'espoir en vain à ses yeux brille;
Quoique le drôle soit mâdré,
Je l'attendrai,
Lui répondrai,
Le confondrai....
Mais, s'il entre dans ma famille,
C'est à vous que je m'en prendrai.

(*Il sort en souriant et en donnant le bras à Armand qui fait des signes à Annette.*)

SCENE VI.

ANNETTE.

Mon oncle est dans la plus parfaite sécurité... J'ai tremblé cependant que le bruit de ce baiser... Armand est si expressif! Il m'en coûte de tromper ainsi mon bienfaiteur, de profiter de son infirmité pour recevoir en sa présence... Mais après tout, Armand est mon mari, choisi par ma mère; et quoi qu'en dise mon oncle, jeune artiste qui fera son chemin; et je ne chercherais pas tous les moyens qui peuvent le rapprocher de moi... Le bonheur dure si peu!

Air nouveau de Doche.

Dès qu'Amour lui parle à l'oreille,
Au cœur de fillette s'éveille
Désir ardent.
Inquiète de son martyre,
Elle hésite, cherche et soupire,
En attendant.

L'amour paraît; mais, autre affaire,
Voilà qu'aussitôt le mystère,
Dit: « un moment!... »
Fillette n'a, dans son ivresse,
Par-ci, par-là, qu'une caresse,
En attendant.

L'hymen arrive; heureux délire!
Mais bientôt son ardeur expire;
Quel accident!
Et, comme avant son mariage,
La pauvrette est, dans son ménage,
En attendant.

SCENE VII.

ANNETTE, MARGUERITE, *tenant à la main une mesure de lait.*

MARGUERITE.

Je l'avais bien dit qu'il serait trop tard; je n'ai pu obtenir qu'une demi-mesure de lait. Que monsieur Piron s'avise encore de nous enfermer!...

ANNETTE.

Oh! maintenant, ma bonne... laissons-le faire.

MARGUERITE.

Cela vous est facile à dire, vous; ça ne dérange pas vos habitudes.

ANNETTE, *souriant.*

Vous croyez?

MARGUERITE.

Allons, allons; si Monsieur me demande, vous direz que je fais mon déjeûner. Il est bien tems... (*Fausse sortie.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, ARMAND, *portant sous le bras deux volumes in-4°.*

ARMAND, *bas à Annette.*

Il faut déjà que je te quitte; je suis accablé de commissions.

ANNETTE, *bas.*

Prends garde, on nous écoute.

MARGUERITE, *à part et se retournant.*

Quel est ce vieux visage?

ANNETTE.

Marguerite, vous voyez ce bon serviteur que nous attendions.

MARGUERITE.

Ah! ah!

(*On entend Piron crier de sa chambre : Annette!*)

ANNETTE.

J'y vais, mon oncle.

ARMAND, *à part, regardant la vieille.*

Le tour sera plaisant.

ANNETTE, *bas à Armand.*

Dépêche-toi de faire ta commission.

ARMAND, *bas.*

Je ne la ferai pas.

ANNETTE, *de même.*

Que dis-tu?

(*Piron crie encore : Annette ! Annette !*)

ANNETTE.

Me voilà.

ARMAND.

Mademoiselle n'a rien à m'ordonner ?

ANNETTE.

Que beaucoup d'exactitude et (*appuyant*) d'adresse dans tout ce que vous allez faire, monsieur Bourguignon.

(*Elle rentre chez Piron ; Armand la suit des yeux en la saluant.*)

SCENE IX.

MARGUERITE, ARMAND.

MARGUERITE, *à part.*

Il est bien cassé. Si c'est là ce que Monsieur me donne pour me soulager...

ARMAND, *se gourmant.*

En entrant ici, j'ai paru convenir à monsieur Piron et à sa charmante nièce : il ne me manque plus que l'agrément et l'aveu de mademoiselle Marguerite.

MARGUERITE.

(*A part.*) Il a de l'usage. (*Haut.*) C'est donc vous qui venez pour me seconder dans mes occupations ?

ARMAND.

Heureux de vous être agréable en toute chose, mademoiselle Marguerite. C'est que, tel que vous le voyez, le vieux Bourguignon n'a jamais pu se trouver devant une femme de mérite, sans éprouver une émotion, un de ces heureux retours de jeunesse... (*Il lui prend la main qui tient la demi-mesure.*)

MARGUERITE.

Prenez donc garde à mon lait. Vous êtes familier, Bourguignon. Je ne suis point accoutumée à des manières aussi lestes.

ARMAND.

Ah ! mademoiselle Marguerite.

Air : *Le petit mot pour rire.*

Vous étiez fort jeune, dit-on,
En entrant chez monsieur Piron,

Et, sans vouloir médire,
Vous aviez un air séduisant ;
On a dû vous dire souvent
Le petit mot pour rire.

MARGUERITE.

(*A part.*) Il a l'air d'un brave garçon. (*Haut.*) Que tenez-vous donc là.

ARMAND.

Ah !... l'on oublie tout auprès de vous. Ce sont des livres que Monsieur m'a chargé de vous donner à porter sur-le-champ avec cette lettre. (*Il la lui donne.*)

MARGUERITE.

Moi ! je ne déjeûnerai donc pas aujourd'hui. (*Mettant ses lunettes.*) A monsieur Crébillon fils. C'est à deux pas ; j'y vais souvent.

ARMAND.

J'ai voulu vous éviter cette course ; mais Monsieur m'a recommandé de retourner à l'instant auprès de lui.

MARGUERITE.

J'aurais pourtant bien voulu faire mon déjeûner.

ARMAND.

Si mademoiselle Marguerite voulait me confier sa petite mesure...

MARGUERITE.

Comment ! est-ce que vous sauriez...

ARMAND.

Pendant deux ans j'ai fait le café du prieur des Bernardins.

MARGUERITE.

Ah ! c'est différent. (*Elle lui passe dans les doigts l'anneau du vase.*) Prenez bien garde au moins... Je vais donc chez monsieur Crébillon... Eh bien, et les livres ?

ARMAND.

Ah !... les voici.

MARGUERITE *les tenant sous le bras.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ARMAND, *regardant le titre.*

Mémoires de l'Académie.

MARGUERITE.

Ah ! que c'est lourd !... Bourguignon, mon cher Bourguignon, vous me revenez tout-à-fait... je crois que nous sympathiserons à ravir.

Air : *ça fait toujours plaisir.*

Vous êtes bon apôtre.
Tous deux, dans nos vieux ans,
Nous aurons l'un pour l'autre,
Mille soins complaisans.
Le soir, on se rassemble,
Et l'on jase à loisir.
Oui, nous aurons ensemble
Plus d'un doux souvenir.

ARMAND.

Ça fait toujours plaisir.

ENSEMBLE.

(*Marguerite ôtant ses lunettes.*)
Ça fait toujours plaisir.

SCENE X.

Les Mêmes, COLLÉ, PANNARD, *en gants blancs, un bouquet à la main, et mis avec recherche.*

MARGUERITE.

Mais, voici messieurs Pannard et Collé !

ARMAND, *à part.*

Ils m'ont vu rarement, ils ne pourront me reconnaître.

COLLÉ.

Dis donc, bonne vieille, est-on déjà ici en train de rire?

MARGUERITE.

Comme à l'ordinaire, monsieur Collé.

PANNARD.

Et notre aveugle, où est-il?

MARGUERITE.

Dans sa chambre à coucher... Mais je ne puis rester avec vous; voici Bourguignon, mon nouveau camarade à qui vous pouvez vous adresser. (*Elle sort.*)

COLLÉ.

Ah! c'est un Bourgignon!

PANNARD.

Respectable origine.

COLLÉ.

Tu es donc ce protégé de Saurin... Ah! bon dieu! c'est un siècle ambulant! dis-moi, Bourguignon.

Air : *Ma Tanturlurette.*

As-tu le bras assez bon
Pour vider plus d'un flacon?
Nous mouillons la chansonnette,
Turlurette,
Qu'en goguette
Chacun de nous guette.

PANNARD et COLLÉ.

Qu'en goguette
Chacun de nous guette.

PANNARD, *lui frappant sur l'épaule.*

Pourras-tu porter au lit
(*désignant Collé.*)
Certain buveur bel-esprit,
Mouillant trop la chansonnette,
Turlurette,
Qu'en goguette
Chacun de nous guette?

PANNARD et COLLÉ.

Qu'en goguette
Chacun de nous guette.

ARMAND *passant entr'eux deux.*

Rassurez-vous, messieurs; je suis plus vert que je ne parais; j'ai encore bon pied, bon œil, la main sûre; de plus, une mémoire...

Même air.

Si, dans les vapeurs du vin,
Vous oubliez un refrain,
Ju retiens la chansonnette
Si bien faite,
Qu'en goguette
Chacun de vous guette.

ENSEMBLE.

Qu'en goguette, etc.

COLLÉ.

C'est encore un luron... Mais, dis-moi donc, Pannard, est-ce que l'on te reçoit aujourd'hui marguillier de Sainte-Opportune?

PANNARD.

Qui! moi?

COLLÉ.

Tu vas donc rendre le pain bénit?

PANNARD.

Quelle idée!

COLLÉ.

Ah! je devine : tu es parrain de l'enfant de la petite bouquetière du marché des Innocens... Tu lui devais cela.

PANNARD.

Eh! non, mauvais plaisant... Ecoute la lettre de Piron. (*lisant une lettre qu'il tire de sa poche.*)

Air : *La belle Bourbonnaise.*

« Apprends un grand mystère...
» Mais non, je dois le taire.

» Si l'amitié t'éclaire,
» Tu fixeras, j'espère,
» Les ris et les amours
» Sur mes vieux jours.
» Pour ce que je t'apprête,
» Prends ton air de conquête,
» Prends ton habit de fête,
» Bouquet, *et cætera* :
» Ne parais pas trop bête.... »
Et me voilà.

ARMAND, *à part.*

Si je me confiais à Collé ?

COLLÉ.

Quel peut être ce mystère?

PANNARD.

Sans doute quelques nouvelles folies! Mais chez Piron on est sûr de rire, et j'accours.

COLLÉ.

Ah ! tu accours... à l'aide de mon bras.

PANNARD.

Je t'ai assez de fois prêté le mien. Au surplus, comment me trouves-tu ?

COLLÉ.

Radieux, éblouissant !

PANNARD.

Cela tombe à merveille : ce n'est pas mon jour de goutte et c'est mon jour de barbe. Et toi, que depuis long-tems on menace d'hydropisie...

COLLÉ.

Mon ami, pour peu que cela dure encore dix ans, je n'en serai pas plus triste.

PANNARD.

Mais il me tarde de savoir de Piron le mot de l'énigme.

(*fausse sortie.*)

COLLÉ.

Je devine. Il veut faire jouer une tragédie sous ton nom?

PANNARD.

Tais-toi donc, Collé; une tragédie! tu me fais frémir.

Air : *L'équipage.*

Melpomène,
Porte ailleurs
Ta haine,
Tes sombres douleurs,
Tes fureurs
Et tes pleurs.
Gai délire
Nous suit, nous inspire;
Narguant les malheurs,
Nous dormons sur des fleurs.
Le destin souvent te traverse;
Mais, pour nous, le plaisir nous berce.
Ton poignard et perce
Et renverse;
Tes héros sont toujours mourans :
Nous sommes bons vivans.

COLLÉ et PANNARD.

Melpomène, etc.

(Pannard entre chez Piron, Collé le suit, et lorsqu'il est près de la porte, Armand le tire par la basque de son habit.)

SCENE XI.

COLLÉ, ARMAND.

COLLÉ.

Que me veux-tu, Bourguignon?

ARMAND.

Monsieur, j'aurais une grace à vous demander.

COLLÉ.

Une grace ! Est-ce au secrétaire d'un prince que tu t'adresses ?

ARMAND.

C'est à l'ami de M. Piron.

COLLÉ.

En ce cas, c'est à Collé ; parle.

ARMAND.

Monsieur Collé...

Air : *O Fontenai.*

Au dieu d'amour on doit rendre les armes ;
Tout ici bas obéit à ses lois.
Hélas ! j'ai vu de trop dangereux charmes,
Et j'aime, enfin, pour la première fois.

COLLÉ, *à part, et riant.*

Ah ! tu aimes pour la première fois ; c'est-à-dire, pour la dernière. (*A part*) Allons, il en tient pour Marguerite.

ARMAND, *à part.*

Sa méprise est vraiment plaisante. (*Haut*) Je vois bien que vous ne me comprenez pas.

COLLÉ.

Oh ! que si fait ! Les futurs se valent bien ; ta prétendue a de l'usage, de l'expérience... beaucoup d'expérience.

ARMAND.

Mais encore une fois...

COLLÉ.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

J'aurais grand plaisir, sur mon ame,
A rimer votre épithalame.
Qu'à ce mariage on rira !
Pour un chansonnier, quelle aubaine !
Chacun à vos noces croira
Que vous faites la cinquantaine.

Laissez-moi détruire votre erreur, et vous faire connaître...

SCENE XII.

Les Mêmes, ANNETTE.

ANNETTE, *à Armand, sans voir Collé.*

Mon ami, je viens de faire une découverte qui va nous jeter dans quelqu'embarras... Ah! c'est vous, M. Collé!

COLLÉ.

Mon ami!... Est-ce que je rêve!

ARMAND.

Ne crains rien, ma chère Annette; j'ai commencé à monsieur la confidence de nos amours.

COLLÉ.

Sa chère Annette! j'ai mal entendu, sans doute. Quoi! ce vieux Bourguignon...

ARMAND, *reprenant la voix cassée.*

Oui, le vieux Bourguignon est l'amant préféré de mademoiselle Annette.

COLLÉ.

Ah! je comprends... Que je suis bête! un amant déguisé.

ARMAND.

Armand, que vous avez rencontré ici deux ou trois fois.

COLLÉ.

J'y suis. Excellent violon, aimable compositeur. (*à Annette*) Il vous convient, mon enfant.

ANNETTE.

Oh! je le sais bien.

COLLÉ.

Vous vous aimez?

ARMAND.

A la folie !

COLLÉ.

Fort bien. Piron n'est pas de cet avis-là ?

ANNETTE.

Pas encore.

COLLÉ.

Et vous voulez vous marier ?

ANNETTE.

C'est fait, M. Collé.

COLLÉ.

Ah ! c'est fait ! Vous me ravissez. Piron sera donc une fois trompé dans sa vie. Oh ! comme je vais m'en amuser, me venger des tours malins qu'il nous a joués ! Mes amis, que vous me rendez un grand service ! Disposez de moi ; que puis-je faire pour vous ?

ANNETTE.

Détourner mon oncle du projet qu'il a de m'unir à un autre.

ARMAND.

Que dis-tu ?

ANNETTE.

D'après certains mots qui viennent de lui échapper, je soupçonne qu'il a l'intention de me marier....

COLLÉ.

A Pannard, je gage ?

ANNETTE.

Mon Dieu, oui.

COLLÉ.

La lettre, les gants blancs, le bouquet, tout est expliqué... Oh ! la bonne découverte !... Et combien y a-t-il que vous êtes mariés ?

ANNETTE.

Aujourd'hui douze jours, à sept heures du matin.

COLLÉ.

Et depuis quand séparés ?

ARMAND.

Depuis huit jours, Monsieur.

COLLÉ.

Pauvres petits ! Ah ! c'est Pannard qu'a choisi Piron... Ah ! ah ! ah ! ah !

ARMAND.

Le projet de ton oncle m'alarme beaucoup.

COLLÉ.

Je crois les entendre. Laissez-moi seul avec eux, et comptez sur mon zèle. Vous, Madame, montrez à ce bon vieux serviteur tous les aîtres de la maison : faites qu'il soit toujours exact ; mais prenez garde que le charme de votre entretien ne vous mène trop loin.

Air : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Vieillard, auprès de jeune fille,
Ne peut s'occuper qu'à jaser.
On cause, on babille, on babille,
Sans songer à se reposer.
Le bavardage a tant d'empire !
Et le tems va toujours son train.
Tâchez d'avoir encor demain
Quelque petite chose à dire.

ARMAND.

Ah ! monsieur Collé, grace à vous, Armand va bientôt remplacer Bourguignon.

COLLÉ.

Allez ; et vous, Bourguignon, soyez prêt à paraître sous les habits d'Armand sitôt que je vous appellerai. (*Armand et Annette sortent par la porte du fond.*)

SCENE XIII.

COLLÉ,

Piron mystifié; Pannard, malgré tout son esprit, confiant et crédule : nous allons nous amuser. Les voici : il était tems de mettre nos jeunes époux au fait des petits tracas du ménage.

SCENE XIV.

COLLÉ, PIRON, PANNARD.

PANNARD, *donnant le bras à Piron.*

Mais enfin, mon cher Piron, explique-moi donc le mystère de ta lettre.

PIRON.

Je vais te le dire. Où est Collé?

COLLÉ.

Me voici.

PIRON, *lui donnant l'autre bras, et jettant sa canne.*

Ah! j'aime mieux cela.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Quel plaisir j'ai d'être accollé
A Pannard, ainsi qu'à Collé!
Trop heureux qui, dans sa faiblesse,
Contre les faux pas affermi,
Trouve dans le bras d'un ami
Le meilleur bâton de vieillesse!

COLLÉ.

Air : *L'avez-vous vu, mon bien aimé.*

Tu crois donc que nous sommes vieux ?
Quel étrange caprice !
Long-tems encor des envieux,
Nous ferons le supplice.
Nos refrains joyeux, dans Paris,
Ranimeront les jeux, les ris ;
Nous avons, contre les ennuis,
Quelques grains de folie...
C'est ainsi que le vin de Nuits,
Est bon jusqu'à la lie.

TOUS TROIS.

C'est ainsi que le vin de Nuits,
Est bon jusqu'à la lie.

PANNARD.

(*Suite de l'air.*)

Nous avons employé le tems.
Je plains ces vieillards importans,
Qui disent : « j'ai vécu long-tems ; »
Et, dans leurs longues destinées,
Ne nous comptent que des années.

(*Reprise de l'air.*)

(*A Collé.*)

Tu peux peindre encor d'un grand Roi
La bonté, le génie :

(*A Piron.*)

Et l'on attend encor de toi
Une Métromanie :
Quelques couplets de ma façon,
Un peu de morale en chanson.
Nous aurons des jours... quelques nuits
Marqués par la folie...
C'est ainsi que le vin des nuits
Est bon jusqu'à la lie.

TOUS TROIS.

C'est ainsi que le vin de nuits
Est bon jusqu'à la lie.

PIRON.

Et pourtant on dit à l'académie que Piron ne peut plus rien produire.

COLLÉ.

Que Collé ne fera plus que des drames, parce que l'on court à Dupuis et Desronais.

PANNARD.

Que Pannard n'aiguise plus l'épigramme.

PIRON, *avec humeur.*

On dit, on dit!!

Air : *De son lan la lan derirette.*

Qui pourra jamais me dire
Pourquoi ce maudit
On dit,
Exerce un si grand empire,
Lorsque des gens il médit?

COLLÉ

Pourquoi, de propos avide,
Un sot à parler est enclin?

PANNARD.

Mes amis, c'est qu'un tonneau vide
Résonne mieux qu'un tonneau plein.

TOUS TROIS.

Mes chers amis, un tonneau vide
Résonne mieux qu'un tonneau plein.

PIRON.

Moquons-nous de tous les *on dit* de l'académie.

PANNARD.

Et pourtant tu en as été membre.

PIRON.

Oui, quelques heures; mais le roi toujours grand, toujours généreux, a commué ma peine en une pension de deux cents pistoles.

COLLÉ.

Oui, oui, prouvons que nous sommes encore jeunes...

PIRON.

Quoique nous fassions à nous trois deux siècles environ.

PANNARD.

Pour moi, je me sens encore d'une verdeur.

PIRON.

Je te prends au mot, et vais t'expliquer ma lettre.

COLLÉ, *à part.*

Nous y voilà.

PIRON.

Collé, approche la table qui doit être de ce côté.

COLLÉ.

Volontiers. (*Il roule la table au milieu du théâtre; Pannard lui approche un fauteuil, Collé s'assied à sa gauche.*

PIRON.

Pannard, mets-toi ici.

PANNARD, *restant debout.*

Que veux-tu de moi?

PIRON, *prenant un papier dans le tiroir.*

Une signature au bas de cet acte. (*Il le lui présente.*)

PANNARD, *examinant l'acte.*

Que vois-je! mon contrat de mariage avec ta nièce!

COLLÉ, *à part.*

Oh! la bonne folie!

PIRON, *avec une dignité affectée.*

Oui, mon digne et tendre ami, voilà le secret de mon cœur.

PANNARD.

Aurais-tu donc fait le projet de rire à mes dépens?

PIRON, *lui prenant la main.*

Tu ne peux le croire. Je voudrais, à la fin de ma carrière, assurer le sort de ma chère Annette, la déposer dans les bras d'un galant homme...

PANNARD.

Qui ne respecterait que trop bien le dépôt.

PIRON.

De mon meilleur ami, de mon compagnon de gloire et de plaisir.

PANNARD.

Allons, tu perds la tête.

Air : *Dans les gardes françaises.*

Fille dans son jeune âge,
Hymen dans ses vieux ans...
Oh ! le beau mariage !
L'hiver et le printems !

COLLÉ.

Quoi ! l'hiver ! tu plaisantes ;
En toi, Pannard, je vois
Le printems, quand tu chantes,
L'automne, quand tu bois.

PIRON, *à part.*

Collé me seconde. Encore une dupe !

COLLÉ, *à part.*

Piron croit que je veux le servir.

PANNARD.

Oh ! je sais bien que la tête est encore bonne.

PIRON.

Mon ami, c'est tout ce qu'il faut en ménage.

PANNARD.

Oh que non.

Air : *Le lendemain.*

Brûlant plus d'une amorce,
J'ai souvent joué gros jeu.
Le caillou s'use à force
D'en avoir tiré du feu.
Je craindrais que fille sage
Qui me donnerait sa main,
N'eut assez du mariage
Le Lendemain.

PIRON, *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'a jamais su tout ce qu'il valait.

PANNARD.

Cependant, mes amis, cette barbe grise...

COLLÉ.

Tu te la feras tous les jours.

PANNARD.

Et ma goutte?

PIRON *vivement.*

Signe de santé.

Air : *Frère Jean à la cuisine.*

Des plaisirs suit-on la route,
Le vulgaire mal appris
Vous menace de la goutte
Chez Bacchus et chez Cypris.
Faux esprits,
C'est le prix
Des soins qu'on prend de leur plaire,
Un brevet de centenaire
Pour leurs plus chers favoris.

PANNARD.

Tu crois, Piron?

COLLÉ.

Ah! que n'ai-je la goutte! veux-tu changer?

PIRON.

Enfin, mon ami, s'il ne s'agissait que de toi... mais ma pauvre nièce.

PANNARD.

Comment?

PIRON *se levant.*

Prends pitié d'elle, je t'en prie.

PANNARD.

Que veux-tu dire?

PIRON.

Tu me forces à trahir son secret : elle est folle de toi !

PANNARD.

De moi ?

COLLÉ *se levant aussi et plaçant Pannard entr'eux deux.*

Tu ne t'en es pas apperçu ?

PANNARD.

Pas encore, mon ami.

COLLÉ.

J'ai la preuve, moi, qu'elle aime beaucoup les vieillards.

PANNARD.

En vérité ?

PIRON.

A table, qui se met toujours auprès de toi ?

PANNARD.

C'est elle.

COLLÉ.

Qui chante le mieux toutes les chansons ? qui te les rappelle quand tu les a oubliés ?

PANNARD, *étonnement gradué.*

C'est elle.

PIRON.

Lorsque ta goutte te prend ici, qui te prodigue les premiers soins ?

PANNARD.

C'est encore elle.

PIRON.

Je ne te parlerai pas de moi ; mais quel serait mon bonheur d'être sans cesse près de mon ami !

PANNARD, *lui serrant les mains.*

Cher Piron !

COLLÉ *avec une gravité simulée.*

Je ne te parlerai pas de tes enfans... mais ton nom doit aller à la postérité. Il faut bien que quelqu'un l'y porte.

PIRON.

Tu es moins cassé que nous ; tu es encore très-frais.

PANNARD.

Il est certain que je me suis assez bien conservé ; enfin, mon cher Piron, si tu crois que ta nièce ait véritablement pour moi....

COLLÉ, *avec malice.*

Cependant il me semble avoir entendu parler d'un certain Armand...

PIRON.

Fi donc ! Annette est trop sage. On dit que c'est un libertin ; je ne les aime pas.

COLLÉ.

Jalousie de métier.

PIRON.

Je ne veux point de mauvais sujet dans cette maison.

COLLÉ.

Tu vas donc déménager ?

PANNARD.

Mais enfin si ce jeune homme....

COLLÉ.

Il se croit déjà marié.

PIRON.

Je vais te rassurer... (*appellant*) Annette !

PANNARD.

Tu l'appelles déjà ! donne-moi donc le tems de me préparer.

PIRON, *appellant plus fort.*

Annette !

PANNARD.

Elle est sans doute encore dans son appartement.

PIRON, *à part.*

Heureusement, Armand doit être loin.

COLLÉ.

Allons, Pannard, c'est une affaire conclue; je me charge de ton épithalame. A propos d'épithalame, vous devriez bien, mes amis, me faire celui que m'a demandé le président d'Apremont.

PANNARD.

Ce petit bossu!

COLLÉ.

Lui-même; et ce qu'il y a de particulier, c'est que la future est également bossue.

PIRON.

Vraiment?

PANNARD.

La rencontre est plaisante.

PIRON *passant entr'eux deux.*

Attends... je crois que j'y suis... je le tiens.

Air : *Du Curé de Pomponne.*

Ton attente, mon cher bossu,
N'a point été déçue....
Chacun de nous s'est apperçu
Que ta belle est bossue....
Pour ta race je fais des vœux...
Si ta femme est fidelle,
Vous pourrez, couple heureux,
A vous deux,
Faire un polichinelle.

TOUS TROIS.

Vous pourrez, etc.

TOUS TROIS, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

PIRON.

Mes amis, si quelqu'un nous entendait rire aux éclats,

se douterait-il que ce trio de rieurs est composé d'un vieil aveugle, d'un hydropique et d'un goutteux?

COLLÉ.

Air : *J'ai vu la boulangère.*

De ses grelots Momus jaloux,
Fait les cercles stupides;
Pour rire encore avec des fous,
Se met aux invalides.
Chez nous,
Se met aux invalides.

ENSEMBLE.

Se met aux, etc.

PANNARD.

O toi qu'abreuvent de dégoûts
Des usuriers avides,
Des grands, des sots, ou des jaloux
Viens rire aux invalides
Chez nous,
Viens rire aux invalides.

ENSEMBLE.

Viens rire, etc.

PIRON.

Craignez-vous les regards jaloux,
Fillettes si timides?
Pour faire écrire un billet doux
Venez aux invalides
Chez nous,
Venez aux invalides.

ENSEMBLE.

Venez, etc.

SCENE XV.

Les Mêmes, ANNETTE; *elle rentre par la porte du fond.*

ANNETTE.

Ne m'avez-vous pas appellé, mon oncle?
(*Collé la regarde avec malice; elle baisse aussitôt les yeux.*)

PIRON.

Sans doute; approche donc. (*A part.*) J'espère enfin que tu vas m'avouer ton mariage.

COLLÉ, *bas à Pannard.*

Allons, fais ta déclaration.

PANNARD, *bas à Collé.*

Mon ami, je me sens d'une bêtise...

COLLÉ, *de même.*

Preuve d'amour.

PANNARD, *de même.*

Je ne sais que lui dire.

COLLÉ, *de même.*

Je vais te souffler. Prends ton bouquet.

PIRON.

Eh bien, où es-tu donc, ma nièce?

ANNETTE.

Me voici, mon oncle. (*A part.*) Qu'est-ce que tout cela signifie?

PANNARD, *avançant avec timidité vers Annette, et tenant à la main son bouquet qu'il a oté de sa boutonnière.*

Mademoiselle...

COLLÉ, *bas.*

Dis donc Madame, puisqu'elle est à toi.

PANNARD.

Madame... (*Mouvement d'Annette.*)

PIRON.

Comment Madame!

ANNETTE.

Mais, Monsieur, cette plaisanterie...

PIRON, *à part.*

Quand j'aurais donné le mot à Collé.

PANNARD, *bas à Collé.*

Que tu es gaudhe! laisse-moi parler tout seul... Mademoiselle.

Air : *Monsieur l'abbé où allez-vous?*

Votre esprit.... et votre.... beauté
M'ont fait perdre.... ma liberté....

COLLÉ, *à part.*

Que c'est mauvais!

PANNARD.

(*Suite de l'air.*)

De moi l'amour est maître....

ANNETTE.

Eh bien?

PANNARD.

Mon bonheur serait d'être....
Vous m'entendez bien.

PIRON.

Ce qui veut dire, ma nièce, que Pannard veut être ton époux.

ANNETTE, *à part.*

Je ne m'étais pas trompée!

PIRON.

Que répondez-vous à cette honorable proposition?

ANNETTE.

Mon oncle... (*à part.*) Collé s'est joué de nous.

PIRON.

Annette, il n'est plus tems de dissimuler. J'ai instruit Pannard de votre amour pour lui.

ANNETTE.

Comment de mon amour!

PANNARD, *bas à Collé.*

Mon ami, elle ne m'aime pas du tout.

COLLÉ, *bas à Pannard.*

Timidité d'innocence.

PANNARD.

Tu crois?

ANNETTE.

Mon cher oncle...

ARMAND.

Monsieur, daignez approuver...

MARGUERITE.

Et moi qui aurait mis ma main au feu!

PIRON.

Oser me jouer de la sorte!

COLLÉ.

Ne vas-tu pas te fâcher?

PIRON, *à Armand et Annette.*

Je n'étais pas votre dupe; je savais votre mariage.

PANNARD, *avec gravité.*

C'est-à-dire que tu ne m'as fait endimancher de la sorte, que pour tes menus plaisirs.

COLLÉ *imitant le ton naïf de Pannard.*

Tu crois?

PANNARD.

C'est à moi seul qu'il appartient d'éprouver un juste ressentiment. (*à Armand.*) Monsieur.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Vous avez pris mon âge; et moi
Je voulais prendre votre place;
Mais en rentrant dans notre emploi,
Il faut que justice se fasse.
Vous n'êtes pas assez coquet
Pour votre hymen qu'on manifeste :
Acceptez ce qui vous manquait;
Voici les gants blancs, le bouquet....
Je vous crois certain du reste.

PIRON.

Allons, il faut bien approuver ta vengeance; mais c'est à condition que le vieux Bourguignon ne quittera jamais le vieil aveugle.

ANNETTE, ARMAND, *le pressant dans leurs bras.*

Jamais! jamais!

PIRON.

Elle n'a pourtant pas voulu avouer son mariage!

ANNETTE.

Oh maintenant, mon oncle, je vous l'avouerai plutôt dix fois qu'une.

COLLÉ.

A votre âge on ne compte pas... Allons nous mettre à table.

MARGUERITE.

A table! et qu'est-ce qui a fait le dîner?

PIRON.

Eh bien, allons chez Landel.

COLLÉ.

Oui, conduisons au Caveau nos jeunes mariés, et mettons en couplets cette aventure.

PIRON.

Mes amis, j'ai voulu lutter contre l'amour... un aveugle a battu l'autre.

VAUDEVILLE.

Air : *Ah! voilà la vie.*

MARGUERITE.

Landel vous destine
Maint friand morceau;
Point d'humeur chagrine,
Ni de vin nouveau:
C'est ainsi qu'on dîne, (3 *fois.*)
Lorsqu'on dîne au Caveau.

TOUS.

C'est ainsi qu'on dîne, etc.

COLLE.

Pour froide épigramme
Ou roman nouveau,
Pour un triste drame,
Deux grands verres d'eau....
Voilà l'ordonnance
Qu'on lance (*bis.*
Contre l'ignorance
Qui se montre au Caveau.

TOUS.

Voilà l'ordonnance, etc.

PIRON.

Si dans l'autre monde,
Qu'on nous peint si beau,
Chacun, à la ronde,
Ne boit que de l'eau,
Que la mort m'oublie (*3 fois.*)
J'aime mieux la vie,
Que l'on mène au Caveau.

TOUS.

Il aime la vie, etc.

ANNETTE, *au Public.*

Ce n'est point Thalie
Qui fit ce tableau;
La seule folie
Guida le pinceau.
Ah! quelle vous plaise (*3 fois.*)
La gaîté française
Des amis du Caveau!

TOUS.

Ah! qu'elle vous plaise, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET COMP.ᵉ,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N.ᵒ 4.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LES SABOTIERS BÉARNAIS,

OU

LA FAUTE D'ORTHOGRAPHE;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

EN PROSE,

Par MM. MOREAU et GENTIL.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le lundi 23 avril 1810.

PRIX, 1 fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais Royal, galerie derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Père MATHIAS, maître sabotier.	M. SAINT-LÉGER.
La Mère MATHIAS, sa femme.	Mlle. BODIN.
GEORGET, fils du père et de la mère Mathias.	M. GUÉNÉE.
MAURICE, ancien bûcheron, devenu riche.	M. CHAPELLE.
MARIETTE, fille de Maurice.	Mlle. ARSÈNE.
Maître JOB, magister et tabellion.	M. ÉDOUARD.
JAUZETT, enfans en bas âge du père	JENNY.
BERNATT, et de la mère Mathias.	VIRGINIE.
FEDRICK, chef des ouvriers sabotiers.	M. CARLE.
Sabotiers.	
Villageois.	

La Scène est dans une forêt du Béarn, à une demi-lieue de la ville de Pau.

LES SABOTIERS BEARNAIS,

OU

LA FAUTE D'ORTHOGRAPHE. (*)

(Le Théâtre représente une partie de la forêt, à la gauche des spectateurs on voit la cabanne de Mathias.)

SCENE PREMIERE.

Le Père MATHIAS, *ayant ses deux petits enfans sur ses genoux, et assis près d'une table sur laquelle il y a plusieurs bouteilles vuides et d'autres pleines*, Les Sabotiers, *se préparant à aller au travail.*

Le Père MATHIAS.

Allons, enfans, encore un coup et puis la ronde du départ.

(*Il leur verse du vin.*)

TOUS.

Oui, oui, la ronde!

Le Père MATHIAS.

Air *du Pas des trois Cousines.* (Dansomanie.)

En chantant qu'on s'mette à l'ouvrage,
Gnia que d'sott' gens, pas d'sot métier;
P'tit profit, gaité, bon courage,
C'est le refrein du sabotier.

TOUS, *répétent en chœur.*

En chantant, etc.

Le Père MATHIAS.

Quand dans sa cabane enfumée,
Où son r'pos n'est jamais troublé,
Il rentre à l'heure accoutumée,
Il est ben sûr d'nêtr' pas volé.

TOUS EN CHŒUR.

En chantant, etc.

(*) Un conte de M. Ducray Dumaisnil, inséré dans le Journal du Caveau moderne, a fourni le sujet de ce vaudeville.

Le Père MATHIAS.

Fair' des sabots est not' partage,
Et j'aimons à nous en vanter ;
On n'doit rougir, quand on est sage,
Pas plus d'en fair' que d'en porter.

TOUS EN CHŒUR.

En chantant, etc.

Le Père MATHIAS.

Avant d'commencer nos journées,
Disons chaq' matin c'te rond' là ;
Heureux c'lui qui dans trente années
A la même place répét'ra :

TOUS en CHOEUR.

En chantant qu'on s'mette à l'ouvrage,
Gnia que d'sott' gens, pas d'sot métier ;
P'tit profit, gaîté, bon courage,
C'est le refrein du sabotier.

Le Père MATHIAS.

Ah ! çà, vous autres, vous savez qu'on n' travaille aujourd'hui que jusqu'à dix heures, et qui faut qu' vous soyez tous de retour à c' t' heure là pour l' mariage d' mes enfans.

TOUS.

C'est dit.

(*Ils sortent tous en répétant le refrein de la ronde.*)

CHOEUR.

En chantant, qu'on s'mette à l'ouvrage,
Gnia que d'sott' gens, pas d'sot métier ;
P'tit profit, gaîté, bon courage,
C'est le refrein du sabotier.

SCENE II.

Le Père MATHIAS, JAUZETT, BERNATT.

JAUZETT.

Tu n' vas donc pas dans la forêt, aujourd'hui ?

Le Père MATHIAS.

Non, mon petit Jauzett, et j' crois qu'un père de famille peut ben se r'poser le jour où il marie son fils ainé.

BERNATT.

Ah ! tant mieux, tu nous conteras d' ces belles histoires qui nous amusent tant...

Le Père MATHIAS, *répétant comme lui*

D' ces belles histoires qui nous amusent tant ? C' te mar

maille, ça n' demande qu'à se divertir. Faut convenir aussi que ça nous aide ben à passer le temps, et m'est avis qui coule pus vîte, d'puis qu' ces p'tits drôles là se sont avisé de v'nir s'asseoir à notre table...

Air *de Léonce.*

Je l'avouerai, j'craignons l'ennui,
Et j'naimons pas la solitude ;
D'être plusieurs, la douce habitude
N'm'a jamais plu comme aujourd'hui. (bis.)
Drès que j'nous somm' mis en ménage,
Je nous sommes dit en secret :
Quand on s'embarqu' dans l'mariage,
Faut tâcher d'égayer l'passage...
Et tout bon'ment je me suis fait
Des p'tits compagnons de voyage. (bis.)

Pourquoi faut i' que j' soyons forcés d' laisser ça en route ?... ah! ne parlons pas de ces choses là.

SCENE III.

Les Mêmes, La Mère MATHIAS.

La Mère MATHIAS.

Ah! j'étais bien sure de le trouver là les bras croisés.

Le Père MATHIAS, *le verre à la main.*

Les bras croisés! c'est une calomnie. (*Il boit un coup.*)

La Mère MATHIAS.

Air *de la légère, Contredanse.*

A l'ouvrage
Du ménage
Peux-tu m'voir
Me mettre en nage,
Quand sans cesse
La paresse
T'fait asseoir
Matin et soir.

Au lieu d'faire tes sabots,
A boire tu t'abandonnes ;
Bel exemple que tu donnes
A ces deux petits marmots.

Le Père MATHIAS.

Chacun d'nous à sa manière,
Dont ils pourront profiter ;

Air : *dans la Paix et l'Innocence.*

Tiens, c'est une maladresse,
Que d'porter si loin ses pas;
On trouv' par tout la richesse
Avec d'l'ardeur et d'bons bras.
L'or, dans un seul coin du monde,
N'peut pas faire son séjour,
Puisqu'on dit qu'la terre est ronde,
Il doit rouler tout autour.

La Mère MATHIAS.

I' n' s'est pas encore arrêté cheux nous, toujours.

Le Père MATHIAS.

J'en ons encore assez pour faire une bonne œuvre, quand l'occasion s'en présente, et pour entretenir ma gaîté.

La Mère MATHIAS

Oh ! j' sais ben qu' tu chantes toujours, toi. Je n' tons vu de chagrin qu'une fois.

Le Père MATHIAS.

C'est vrai, l' jour où Maurice est parti; qu' veux-tu ? la vie s' passe à faire deux choses ; rire et pleurer : et j' néglige la seconde tant que j' peux ; tiens, v'la mon catéchisse.

Air *de la Cavatine du Bouffe et le Tailleur.*

Trouvez-vous d'infidelles
Beautés ?
Loin de vous venger d'elles,
Chantez ;
N'soyez jamais d'leur fuite
Navrés ;
Mais qu'un ami vous quitte,
Pleurez.

La Mère MATHIAS.

J' te reconnais ben là.

Le Père MATHIAS.

Ce n'est pas tout.

Méme air.

Sur une table ronde,
Pintez ;
Si votre femme en gronde,
Chantez ;

Sans r'gret, soyez d'richesse
Sevrés ;
Mais que votre vin baisse,
Pleurez.

La Mère MATHIAS.

V'la l' magister qui arrive bén à propos.

SCENE IV.

Les Précédens, Me JOB.

Me JOB.

Bon jour, mes amis, j'apporte le contrat en question ; et j'espère que voilà ce qui s'appelle, être exact.

Le Père MATHIAS.

En vous r' merciant maître Job.

Me. JOB.

Mais où sont donc les aimables futurs ? cela fait ce qui s'appelle un couple charmant.

Le Père MATHIAS.

N'est-ce pas qu'ils sont gentils ?

Me. JOB.

Ce mariage-là a porté bonheur au village ; et je vais vous apprendre une bonne nouvelle pour le pays.

La Mère MATHIAS.

Une bonne nouvelle! voyons, voyons.

Me. JOB.

Vous savez bien que cette superbe partie de bois dans laquelle vous allez travailler tous les jours, était à vendre depuis dix ans, et qu'il ne se présentait pas d'acquéreur ?

La Mère MATHIAS.

Eh! bien ?

Me. JOB.

Eh! bien, elle est vendue ; ce qui s'appelle vendue.

La Mère MATHIAS.

Et vous appelez cela une bonne nouvelle? vous n'savez donc pas qu'nos cabanes dépendent d'ces bois là, et que le propriétaire peut nous renvoyer si bon lui semble ?

Me. JOB.

Soyez tranquilles ; je l'ai vu : et c'est ce qui s'appelle un brave homme ; il m'a bien paru avoir quelque prétention à l'art oratoire ; c'est un beau parleur ; mais dans le projet d'acte qu'il a rédigé lui-même, je n'ai pas vu ce qui s'appelle un mot d'orthographe.

La Mère MATHIAS.

Tout brave homme qu'il est, j'vous dis moi que si li passe

une lubie, i peut nous mettre au grand air, et s'gêner d'autant moins qu' je n'payons pas d'loyer.

Le Père MATHIAS.

Quoique tu dis donc là, not' femme? est-ce que tu crois qu'il exploitera lui-même ses bois, c't'homme? est-ce qui f'ra ses fagots et ses sabots? n'li faudra t'i pas d'z'ouvriers?... Va, y a long-temps qu'j'ons entendu dire, à d'plus grands savans qu'nous, qu'ici bas j'avons tous besoin les uns des autres.

Air · *Suzon sortait de son village.*

C'monde est une chaine bizarre
De rich', de pauv', de jeun', de vieux;
Si queuqu'fois l'orgueil les sépare,
L'besoin bientôt r'sserre leurs nœuds;
Heureusement
Qu'dans c't'arrang'ment,
Au plus puissant,
L'plus faible est nécessaire.
Aux gros fermiers,
Faut d'zouvriers;
Au conquérant n' faut-i' pas
Des soldats?
Par ainsi, tu vois ben, ma chère,
A commencer du souverain,
Que tous les hommes par la main
Se tiennent sur la terre.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, GEORGET, MARIETTE.

GEORGET et MARIETTE, au fond du théâtre et disputant.

Air *de la contredanse du petit volage.*

GEORGET.

Pourquoi n'vouloir pas
Me donner l'bras?
C'est très-mal fait,
Et pour Georget
Ce r'fus, j'vous l'jure,
Est une injure;
D'vez-vous me r'fuser
Un seul baiser?
J'peux ben vraiment,

D'voir en c'moment,
A l'attach'ment,
Ce qu'à l'hymen
Je dev'rai d'main.

MARIETTE.

Ensemble.

Non, je ne veux pas
De votre bras,
Monsieur Georget;
C'ton qui m'déplaît,
Pour vot' future,
Est une injure.
Devez-vous oser
M'prendre un baiser?
Il est inoui
D'prendre aujourd'hui,
Dans le chemin,
Ce que l'hymen
Vous donn'ra demain.

En quinqué.

Le Père MATHIAS.

Tiens, n'les v'là ti pas
Qui s' qu' rell' là bas?
Le biau sujet
D'gronder Georget!
Pour le ménag' c'est d'bon augure.
Se scandaliser
Pour un baiser!
L'grand mal vraiment,
Pour un amant,
D'prendre en passant
Ce que l'hymen
Lui donn'ra d'main.

La Mère MATHIAS.

Vraiment j'crois qu'les v'là
Qui s' qu' rell' déjà.
Monsieur Georget,
Trop indiscret,
A sa future,
A fait injure.
Surprendre un baiser,
C'est trop oser.
Jamais amant,
D'mon temps vraiment,
N'osait seul'ment
Baiser la main
Avant l'hymen.

GEORGET.

Pourquoi n'vouloir pas, etc.

MARIETTE.

Non, je ne veux pas, etc.

Me. JOB.

Eh quoi! les voilà
Disputant là.

Ensemble.

Monsieur Georget,
Trop indiscret,
A sa future,
A fait injure.
A madame Job,
De par Jacob,
Jamais amant
Entreprenant
Ne fit v'aiment
Un seul larcin
Avant l'hymen.

Le Père MATHIAS.

Comment donc, ma petite Mariette, v'là la première fois qu' tu boudes, Georget: c'est mal prendre ton moment.

MARIETTE.

Dam', j'en ons sujet aussi.

Air: *En revenant de Basle en suisse.*

En nous en r'venant du village,
Bras d'ssus, bras d'ssous, com' les aut' fois,
Monsieur Georget, que j'croyais sage,
M'prend un baiser comme un sournois.

Le Père MATHIAS et GEORGET.

On pardonn', ma chère,
C'badinage là:
Tout ça peut se faire
Quand l'notaire est là.

GEORGET.

C'baiser, qu j'ons pris à la sourdine,
Tu n'dois pas tant le regretter;
T'as ben tort si c'vol là t'chagrine,
Il m'enrichit sans rien d'coûter.

Le Père MATHIAS et GEORGET.

On pardonn', ma chère,
C'badinage là;
Tout ça peut se faire
Quand l'notaire est là.

GEORGET.

Dans une prairie émaillée,
D' chaqu' fleur l'abeill' caresse l'sein;
Drès qu'un' fois all' est envolée,
Quel œil peut d'viner son larcin?

Le Père MATHIAS et GEORGET.

On pardonn', ma chère,
C'badinage là;
Pour finir l'affaire,
V'là l'notair' qu'est là.

Le Père MATHIAS.

Mais, comme c' n'est pas en f'sant la mine qu'on signe un contrat d'mariage, allons, ma bonne Mariette, embrasse moi, et vive la joie.

(*Il prend la main de Mariette et la met dans celle de Georget.*)

Voyons, maître Job, ousqu'est c't écriture!

Me JOB.

La voici: signez d'abord: les témoins signeront après.

Le Père MATHIAS.

Allons, femme, boute là ton signe et ta pataraphe.

La Mère MATHIAS.

Ça s'ra bientôt fait, une croix.

(*Me Job leur donne le contrat, une plume, de l'encre et les fait signer.*)

Air : *de Gulielmi.*

Ah! qu'un repas de fruit et de laitage. (de la vallée de Montmorenci.)

Le Père MATHIAS, *seul.*

Ah! quel bonheur
D'augmenter sa famille!
(*à Mariette.*)
Deviens ma fille;
Ah! c'est l'cri de not' cœur.

Ensemble.

La Mère MATHIAS.
Ah! quel bonheur
D'augmenter sa famille!
Deviens ma fille,
Ah! c'est l'cri de not' cœur.

GEORGET.
Ah! quel bonheur
D'augmenter sa famille!
Deviens leur fille,
Ah! c'est l'cri de leur cœur.

Ensemble.

Me JOB.

Ah ! quel bonheur
D'augmenter sa famille !
Soyez leur fille,
C'est le vœu de leur cœur.

MARIETTE.

Ah ! quel bonheur
De r'trouver un' famille !
J'étions vot' fille
D'puis long-temps par le cœur.

MARIETTE, *au père et à la mère Mathias.*

Sur ma tendresse,
Comptez sans cesse ;
A ma tendresse,
Qui plus qu' vous a des droits ?

(*au père Mathias.*)

Ce nœud prospère
Me rend un père.
Par vos bienfaits, ah ! vous l'êtes deux fois.

TOUS.

Ah ! quel bonheur, etc.

Me JOB.

Ce tableau me rappelle feue madame Job.

(*on entend les sabotiers qui chantent dans le lointain.*)

Le Père MATHIAS.

Tiens, v'là nos sabotiers qui r'viennent déjà pour la nôce ; ils entourent un étranger ? qu'est-ce que c'est que ce monsieur là ?

SCENE VI.

Les Mêmes, MAURICE, *amené et entouré par tous les sabotiers et les sabotières.*

TOUS LES SABOTIERS.

Air *de la Sabotière* (vaudeville du Vieux Chasseur.)

Gai, gai, qu'on s'réjouisse,
Gai, gai, c'est un beau jour,
Gai, gai, chantons Maurice,
Gai, gai, le v'là de r'tour.

Le Père MATHIAS.

Est-c ben lui-même ?

MAURICE.

Oui, me v'là.

La Mère MATHIAS.

Après vingt ans, quéu sort propice !

Le Père MATHIAS, *à Maurice.*

T'es ben changé depuis c'temps là ?
Mais ton image est toujours là.

TOUS.

Gai, gai, qu'on s'réjouisse, etc.

MAURICE.

Mais instruis-moi ben vite d'ça ;
Ma fille est-elle ben gentille ?

Le Père MATHIAS.

Au lieu de m' fair' c'te question là,
Ton cœur ne t'dit pas..... la voilà ?

(*mouvement de surprise de Mariette.*)

TOUS.

Gai, gai, qu'on s'réjouisse, etc.

MAURICE, *avec explosion.*

Ma fille !

MARIETTE, *très émue, et consultant les yeux du père Mathias.*

Quoi ! c' monsieur là s'rait ?...

Le Père MATHIAS, *la poussant dans les bras de Maurice.*

Ton père ; mon enfant, que le ciel te renvoye.

GEORGET.

Son père !

Mᵉ JOB.

Eh ! mais c'est mon homme de tantôt.

TOUS, *reprenant le chœur.*

Gai, gai, qu'on s'réjouisse, etc.

MARIETTE, *entre maurice et le père mathias.*

Air *de sa modeste mère.*

Dans cette circonstance
J'n'ai pas assez d'un cœur ;
Si j'vous dois l'existence,
(*montrant mathias.*)
Je lui dois le bonheur.

Entre vous deux j'nai garde
D'fixer ici mon choix ;
De queuqu' côté qu'je r'garde,
C'est mon pèr' que je vois.

MAURICE, *au père mathias.*

Ah ! mon ami ! quelle obligation !....

Le Père MATHIAS.

Même air.

(*mais d'un mouvement plus vif.*)

Tout ça n'est que vétille,
L'cœur me dicta c'que j'fis.

(*à maurice.*)

J'ai pris soin de ta fille,
T'aurais pris soin d'mon fils.

(*à mariette.*)

Par ainsi donn', ma chère,
Pour qu'tout soit de moitié,
Ton amour à ton père,
A moi ton amitié.

MAURICE.

Je vous revois enfin !

Le Père MATHIAS.

M'est avis qu' ton r'tour est un prodige, et j'en somm' tous si ébahis, qu' not' femme a oublié d' parler d'puis un quart-d'heure.

La Mère MATHIAS.

N'as-tu pas parlé pour nous deux ?.. Mais c'est Maurice qu'a ben des choses à nous dire ; d'abord comme quoi il a été si long-temps sans r'venir : ensuite, comme quoi il est d' venu un monsieur : ensuite...

MAURICE.

Rien de plus aisé que d' vous satisfaire. On dit qu' la faim chasse le loup du bois ; j' l'ai ben prouvé par moi-même, et voulant savoir, si c' qu'on disait de c' t'Amérique était vrai, je m' suis embarqué avec un' tas d' riches comme moi, en espérance ; mais à peine arrivés là bas, nous avons trouvé bien à déchanter ; et je m' suis vu à la veille de mourir de faim.

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

Je maudissais mon destin,
D'avoir fait c'voyage,

Lorsqu'un planteur, un matin,
M'offre de l'ouvrage;
Je l'accepte avec ardeur,
Alors pour moi plus d'douleur;
De trouver l'bonheur,
J'ai l'espoir flatteur.
Successeur
Du planteur,
A mon tour je chante:
Arrive qui plante.

Quand je m'suis vu à la tête d'une fortune considérable, le premier soin que j'ai pris a été d'apprendre ma langue par principes, et de soigner mon éducation qui avait été trop négligée.

Me JOB, *à part.*

Il peut se vanter qu'on lui a volé son argent.

MAURICE.

Et j'ai loué hier en arrivant ce bel hôtel, tu sais, qui est sur la grande place de la ville de Pau...

Le Père MATHIAS.

Je le connais. Ah! ça, te voilà donc un crésus! Mais comment qu' t'as fait pour êtr' si long-temps sans nous donner d' tes nouvelles?

MAURICE.

Je vous ai écrit: mais vous n'aurez pas r'çu mes lettres.

Le Père MATHIAS.

Enfin, te v'là, c'est l'essentiel: mais tu n' sais pas tout. (*montrant Georget.*) R'garde moi c' gaillard là. (*Jeu de scène entre le père mathias, la mère mathias, Georget et mariette indiquant le plaisir qu'ils éprouvent de lui ménager une surprise très-agréable.*)

MAURICE, *regardant Georget.*

Vraiment il a bonne mine.

Le Père MATHIAS

Hé ben c'est... l' mari d'ta fille.

MAURICE, *surpris au dernier dégré.*

Le mari de ma fille!

Le Père MATHIAS.

(*Avec une joie expansive.*)

Tu n' pouvais pas v'nir pus à propos pour êt' d'la noce.

MAURICE.

Allons donc, c'est une plaisanterie.

La Mère MATHIAS.

Quand i dit son mari, i n' sont encore que fiancés. Mais c'est c' soir que tout çà s' termine. T'es ben content, n'est-

ce pas ? C' pauvr' garçon il est si touché qui n' trouve pas une parole à nous dire !.....

Le Père MATHIAS.

A propos d'çà i' n' manque plus qu' ta signature au contrat, j'nous en étions passés, mais pis qu' te v'là c'est jusse...

(Me *Job lui présente son contrat.*)

Me JOB.

C'est ce qui s'appelle indispensable.

MAURICE, *hésitant.*

Ecoute donc, Mathias, cela demande réflexion...

Le Père MATHIAS.

Comment réflexion ? est-ce que j'ons réfléchi quand j'nous sommes chargés d'ta fille ? Ces enfans sont du même âge ; ils s'aiment depuis long temps : t'es pus riche qu'nous, mais j'ons été pus riche qu'toi. T'as été bucheron, j'sis sabotier : tout est réfléchi.

MAURICE.

Tu arranges cela à ta manière : mais la convenance...

Le Père MATHIAS.

La convenance ! j'n'en connais pas d'aut' que d'faire le bien, et puisque tu m'forces à te l'dire...

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Par toi-même abandonnée,
Et proscrite par le sort,
Ta fille à peine était née,
Qu'elle allait trouver la mort.
J'ai réparé c't'injustice,
En r'doublant d'soins et d'ardeur ;
Hé bien ! pour prix d' ce service,
Je n'te d'mand'.... que son bonheur.

TOUS.

Hé ben ! pour prix de c'service,
I n'vous d'mand'..... que son bonheur.

MAURICE.

C'est précisément pour son bonheur que je me vois forcé de refuser mon consentement à ce mariage.

GEORGET, *à Mariette.*

Qu'est-ce qui dit donc là ton père ?

MARIETTE, *à la mère Mathias.*

Ça s'rait i ben possible, ma mère ?

Le Père MATHIAS.

Me r'fuser ! moi ! ton vieil ami !

MAURICE, *embarrassé.*

Ce n'est que pour le moment...

Le Père MATHIAS.

Gnia pas d'moment qui tienne. Est-ce que tu crois qu' c'est ici comme à la ville, ous qu'il y a un tas d'avant propos d'mariages, dont on n'voit jamais la fin?

MARIETTE, *à Maurice.*

Ah! si vous connaissiez Georget, c'est un si brave garçon !.....

MAURICE.

Je n'en doute pas: mais j'ai d'autres projets...

Le Père MATHIAS.

D'aut' projets! qui qu' tu pourrais préférer à not' fils? ça vous est laborieux, sage et gai comme son père... Ecoute, si j'avions trouvé mieux pour Mariette, tout not' fils qu'il est, Georget n'aurait pas eu la préférence.

La Mère MATHIAS.

Est-ce que par hazard t'aurais rapporté d' l'avarice et d' l'orgueil d' ton Amérique?

Le Père MATHIAS.

Laisse donc, femme, c'est impossible. D'ailleurs si c' malheur là li était arrivé, v'la c' que j' li dirais.

Air: *l'amour est un dieu volage.*

L'sort, qui long-temps t'fut contraire,
Prenant pitié d'ton tourment,
T'a fait riche en un moment,
C'est un heureux évén'ment;
Mais loin qu'ton âme en soit fière,
Tu d'vrais penser qu'ton r'venu
Peut partir com' il est v'nu;
Par une éternelle cause
L'homme, ami, souviens-t'en bien,
De rien devient quelque chose,
Et de quelque chose rien.

MAURICE.

Il ne s'agit dans tout cela ni d'orgueil ni d'avarice: mais ma nouvelle position ne me permet plus une mésalliance...

Le Père MATHIAS, *avec un geste de fureur.*

Une mésalliance!

GEORGETTE et MARIETTE, *à part.*

Tout est perdu!

Mᵉ JOB, *à Maurice.*

Monsieur c'est ce qui s'appelle une barbarie.

MAURICE.

Je suis maître de disposer de ma fille, j'espère? (*à part.*) il m'en coûte trop de leur résister: quittons la partie. (*haut.*) Je suis forcé de retourner à la ville: bientôt je reviendrai

vous voir ; mais que l'on ne fasse rien sans de nouveaux ordres de ma part. (*Il sort.*)

Mᵉ JOB.

Voilà ce qui s'appelle un fier entêté.

TOUS.

Air *de Paesiello*, (Barbiera di Siviglia.)

Un nœud charmant, qu'l'amour lui-même apprête,
Inhumain'ment par l'orgueil est rompu. (bis.)
Faut-il, hélas ! par ce coup imprévu,
Qu'un jour de deuil remplace un jour de fête. (bis.)

(*Le magister sort.*)

SCENE VII.

MARIETTE, GEORGET, Le Père MATHIAS, La Mère MATHIAS, les Sabotiers.

MARIETTE, *sur le devant de la scène.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qu'est-ce qu'aurait dit ça c' matin ?

GEORGET.

Mais c'est donc un turc, un arabe que c' t'homme là ?

Le Père MATHIAS, *réfléchissant.*

Ah ! monsieur veut qu'on attende ses ordres ! pour qui nous prend i ? si je n' somm' pâs aussi riches que lui, j'avons i' tout not' fierte. Je n' voulons plus l'voir à not' tour : et j' sommes si détermines à n' plus li adresser une parole, qu' not fils va li écrire, sous not dictée, tout c' que j'avons sur l'cœur.

GEORGET.

Comment, mon père, vous voulez ?...

Le Père MATHIAS.

Fais ce que je te dis. (*Georget écrit sur la table, où Mᵉ Job a laissé des plumes, de l'encre et du papier.*)

(*Dictant.*)

« Monsieur l'vaniteux, gnia qu'un mot qui sarve.
» Ou j' sommes dignes d'êtr' parens, après avoir été trente
» ans amis, ou je d'vons être brouillés pour la vie : choi-
» sissez. Par ainsi, pie qu' les choses ont été si avancees,
» consentez au mariage d'vot' fille avec Georget, ou séparez,
» dès aujourd'hui, deux enfans dont vot' orgueil vous em-
» pêche de faire l' bonheur. J'sommes, en attendant vot'
» réponse, vot' ancien camarade.

MATHIAS, le Sabotier.)

(*En écrivant cette lettre sous la dictée de son père, Georget doit exprimer par sa pantomime, le chagrin qu'il éprouve.*) (*A Georget.*)

Toi, va-t'en cheux Jacques l' fermier, à deux pas d'ici. Dis-i qu' j' le prions de m' prêter un cheval : et tu diras à

Fédrick d'porter, sur-le-champ, c'tte lettre là à la ville de Pau, qui n'est qu'à une demi-lieue, et d' nous en rapporter la réponse.

GEORGET.

Oui, mon père.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* GEORGET.

Le Père MATHIAS, *à la mère mathias.*

Ah! çà, à présent que j'nons pus rien sus l' cœur, n' faut pas oublier que ces braves gens-là n'ont rien dans l'estomac.

La Mère MATHIAS.

Tas raison; allons, ma petite Mariette, viens m'aider à apporter le déjeuner.

SCENE IX.

Le Père MATHIAS, LES SABOTIERS qui accourent, La Mère MATHIAS ET MARIETTE, qui apportent et arrangent le déjeûner, composé de fruits, etc.

CHŒUR.

Air : *L'amour constant, l'hymen joyeux.* (de Colinette à la Cour.)

Si je n'avons pas
De mets délicats,
J'avons, dès l'matin,
Soif et faim.

Le Père MATHIAS.

Allons, amis,
L'couvert est mis;
Boutez vous là par terre:
Vot' ménagère
A côté d'vous.
Est-il plaisir plus doux?

CHŒUR.

Si je n'avons pas
De mets délicats,
J'avons, dès l'matin,
Soif et faim.

La Mère MATHIAS.

Me v'là, me v'là, mes enfans. (*Elle coupe le pain et le distribue.*)

Le Père MATHIAS.

Hé ben, Mariette, est-ce que tu n'déjeûnes pas avec nous?

MARIETTE.

Ah ! mon père, j'n'ons pas l'cœur à ça.

Le Père MATHIAS.

Je ne l'ai pas plus que toi, mais c'n'est pas en s' désolant qu'on arrange les affaires. (*Pendant le couplet suivant, les sabotiers se rangent par terre, un homme à côté d'une femme, et la mère Mathias leur distribue le déjeûner.*)

Air : *De ma barque légère.* (d'Anacréon.)

Sur une mer profonde,
Quand il lui faut voguer,
L'bon marin sait narguer
Les caprices de l'onde ;
Timide matelot,
Au moment d'la tempête,
C'lui là qui perd la tête,
Périt plutôt.
Mais, s'moquant des nuages,
C'lui qui chant' sur son bord,
A travers les orages
Conduit sa barque dans le port.

SCENE X.

Les Précédens, GEORGET.

GEORGET.

Vot' commission est faite, mon père, Fédrick est parti à cheval au grand galop ; et il doit être déjà ben loin, s'il n'est pas près de r'venir.

Le Père MATHIAS.

Allons, c'est bon, fais comme les autres, boute toi là ; l' moyen d's'étourdir sur tout cà... c'est de ben déjeûner. (*A part.*) Faisons contre fortune bon cœur.

RONDE.

Air : *Les coucous sont bons.*

bis en chœur.

Les chagrins sont bons ;
Mais faut qui n'dur' guère,
Ce sont d'vrais poisons
Pour les bons lurons.
Que chacun s'mett' là,
Faisons grande chère :
Pour oublier ça :
C'est la bonn' magnière,
Quand l'vin arriv'ra
L'chagrin s'en ira.

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra,
L'chagrin s'en ira.

GEORGET.

bis en chœur.

Pour humaniser
Un' beauté trop fière,
Qui veut vous r'fuser
Le moindre baiser,
Faut la provoquer
D'un' gentill' magnière,
A venir trinquer
Sur l'humble fougère :
Quand l'vin arriv'ra
L'ton fier s'en ira,

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra
L'ton fier s'en ira.

Le Père MATHIAS.

bis en chœur.

D'l'un à l'autre bout
De not' hémisphère,
C' moyen vient à bout
De rapprocher tout.
Quand queuq'zun vous f'ra
La mine sévère,
Abordez c't'homm' là,
Muni d'un grand verre :
Quand l'vin arriv'ra
Sa hain' s'en ira.

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra
Sa hain' s'en ira.

Le Père MATHIAS.

bis en chœur.

Craignant les effets
Du r'tard ordinaire,
Si de queuqu' procès
Vous d'sirez l'succès,
Envoyez soudain,
Sans autre prière,
Un' pièce d'bon vin
Chez l'juge d'l'affaire :
Quand l'vin arriv'ra,
L'procès finira.

CHOEUR.

Quand l'vin arriv'ra,
L'proces finira.

SCENE XI.

Les Précédens, FÉDRICK.

FÉDRICK, *acccourant, une lettre à la main.*

Père Mathias, père Mathias...

Le Pere MATHIAS.

Tiens, te v'là déjà de r'tour?

FEDRICK.

Et j'ons vu vot' homme, encore.

Air *de la Galoppade.*

J'l'attrapons à moitié ch'min,
C'est aller vite, sans doute,
Et je lui r'mettons soudain,
L'papier griffonné d'vot' main.
I descend en lisant ça,
Dans une auberg' sur la route,
Et ben vite, il écrit là
La réponse que voilà.

TOUS.

(*Entourant Fédrick.*)

Une réponse! une réponse!

Le Père MATHIAS, *lisant la lettre à voix haute.*

« Ce que tu me dis, mon cher Mathias, me détermine à » finir ça tout d' suite. Je retournerais sur mes pas, si ma » présence n'était nécessaire à la ville. Je suis fâché de » t'avoir fait de la peine ce matin. Je sens comme toi, la » nécessité de ne pas perdre une minute. Ainsi, pour qu'il » n'en soit plus question, fais-moi le plaisir, au reçu de » ma lettre de conduire toi-même ma fille à l'autel; quand » nous nous verrons, je t'expliquerai plus en détail ce qui » me force à prendre ce parti. Sans rancune,

Ton ami, MAURICE.

Mais concevez-vous queuque chose aux hommes?

GEORGET.

C'est clair ça, mon père?

La Mère MATHIAS.

Il aura fait des réflexions. J'ons toujours ben dit qu'c'était un brave homme.

Le Père MATHIAS.

Tout ça est bel et bon : mais c'changement là me paraît bien subit, et je n's'rons tranquille que quand j'aurons consulté là-d'ssus monsieur l'magister. Le v'là justement qui r'vient de c'côté : je f'rons c'qui nous dira.

SCENE XII.

Les précédens, Mᵉ JOB.

Mᵉ JOB.

Hé bien, mes amis, il me paraît que tout est encore ici, ce qui s'appelle in statu quo.

La Mère MATHIAS.

Ah! ben oui! il y a ben du changement d'pis qu' je n'vous ons vu.

Mᵉ JOB.

Je n'aurais jamais pensé cela de ce Maurice, dont vous m'aviez dit tant de bien. Croiriez vous qu'il est monté en voiture, sans daigner ce qui s'appelle me regarder?

La Mère MATHIAS.

Hé ben, figurez-vous qu' la girouette est encore r'tournée d'pis c'temps là. C'n'est pas l'embarras j'en suis ben aise pour ces pauv'-z'enfans par ce que voyez-vous...

Le Père MATHIAS.

Ta, ta, ta, ta, ta, v'là encore l'moulin détraqué: mais i n' s'agit pas d'tout ça: tenez, maître Job, c'est une lettre que j'venons de recevoir de Maurice: dites-nous si vous y concevez queuqu' chose.

Mᵉ JOB, *lisant bas le commencement de la lettre et appuyant sur la phrase.*

« Pour qu'il n'en soit plus question fais-moi le plaisir » de conduire toi même ma fille à l'autel. »

Le Père MATHIAS, *l'arrêtant.*

Ma fille à l'autel!

Mᵉ JOB.

J'entends bien l, a, u, l'au, t, e, l, tel l'autel; mais je ne vois rien de plus clair que cela: c'est ce qui s'appelle un consentement bien positif.

Le Père MATHIAS, *très-gaiement.*

Vrai?

GEORGET, *sautant de joie.*

Quand j'vous l'disais, mon père. (*A Mariette.*) Gnia pus à s'en dédire, ma p'tite Mariette.

MARIETTE.

I n'est pas si méchant que je l'avions cru.

Mᵉ JOB.

C'est mon discours de tantôt qui l'aura converti.

Le Père MATHIAS.

J' somme presque fâché des sottises que j'lions dites, mais c'nez mes enfans, i m'vient une idée. Il est encore d'bonn' heure: M. l' curé n'est pas parti: j'n'avons qu'à aller tout d'suite à l'église.

TOUS.

Oui, oui, c'est ça, tout d'suite.

Le Père MATHIAS.

Allons, Féd'rick, toi qu'est l'musicien, ton tambourin, ton galoubet et à la tête d' tout le monde. (*Fed'rick entre dans la cabane et revient avec le tambourin et le galoubet.*) Et toi, Georget, aussitôt la carimonie, tu mont'ras à ch'val et t'iras à la ville chercher Maurice pour le r'pas d'noce qu' je r'mettons à d'main. En marche.

(*on s'arrange deux à deux, le tambourin à la tête, ensuite le magister donnant le bras à la mère mathias. Le Père Mathias entre Georget et Mariette; les autres deux à deux; au premier mot de la tirade chacun a repris les rubans qu'il a ôtés, et les remet à la boutonnière: on reprend aussi les bouquets, tout le monde sort en chantant.*)

MARCHE.

Air *du Gondolier vénitien.*

Le Père MATHIAS.

Pour la carimonie
Que tout r'prenne vigueur,
Vous voyez qu'dans la vie
Il n'est qu'heur et malheur.

Dans cette aimable chaine,
L'bonheur s'fait mieux sentir,
Lorsque par un peu d'peine
On a payé l'plaisir.

(*Tous reprennent en chœur tout le couplet.*)

TOUS.

Pour la carimonie
Que tout r'prenne vigueur,
Vous voyez qu' dans la vie
Il n'est qu'heur et malheur.

(*Tout le monde sort.*)

SCENE XIII.

MAURICE, *seul arrivant très-précipitamment.*

Ouf!.. J'espère qu'il est difficile d'être plus expéditif.... La lettre de Mathias me trottait dans la cervelle: ma réponse n'était pas assez positive: je n'avais pas un moment à perdre. Aussi, aller jusqu'à la ville, voir le père de mon gendre futur, tomber d'acord de notre fait et revenir ici, tout cela

a été l'affaire de deux heures. Il faut convenir que si j'ai long-temps souffert, j'en suis bien dédommagé maintenant. Une fortune aisée, une fille charmante, que je vais marier à un des plus riches héritiers du Béarn : et par dessus tout cela, me voir propriétaire des mêmes bois où j'ai passé mes vingt premières années dans le travail et le malheur, tout cela me paraît un rêve. Ma foi, si c'en est un tâchons de nous réveiller le plus tard possible.

Air : *Voyage, voyage* (d'Azemia).

Ah ! pour moi quelle différence
Du temps présent au temps jadis !
Tous les plaisirs qu'on trouve en France,
Dans mon hôtel sont réunis ;
Société choisie,
Et table bien garnie,
Tous les jours à midi,
Nouvel ami ;
Pour répondre a ma politesse,
On m'accable de complimens :
Vos appartemens
Sont vraiment charmans,
On n'a pas, en tout,
Plus d'art et de goût,
Je juge à cela
Que chacun aura
Pour moi,
Ma foi,
Sa part,
D'égard.

(*Il parle.*)

Maurice, me disait-on autrefois, à la b'segne : v'là l'soleil qui s'lève. Aujourd'hui, « à quelle heure sera-t-il jour chez monsieur ? enfin, je dors quand je travaillais, je mange quand je jeûnais, je commande au lieu d'obéir ; mais lorsque je réfléchis à mon âge je m'écrie :

(*Il chante.*)

Richesse, richesse,
Pourquoi viens-tu si tard ?

Même air.

Mais lorsque par malheur je pense
Au rang que je tenais jadis,
Je me fais quelque conscience,

D'humilier mes vieux amis ;
Ainsi qu'eux, pauvre diable,
Du sort qui les accable,
J'ai partagé long-temps
Tous les tourmens.
Je crains un peu le ridicule
En affectant l'air de fierté,
Car en vérité,
Cette gravité
Me fait sur ma foi,
Rire, malgré moi :
Je me suis
Surpris,
Disant à l'écart,
A part,
Sans fard,
Sans art,
Sans fard.

(*Il parle.*)

Ah ! ca mais Maurice, est-ce que tu n'es pas né dans cette forêt ? et quand tu vois ces braves gens là, est-ce que le cœur ne te dit pas ?..... bah ! bah ! bah !

(*Il chante.*)

Scrupule, scrupule,
Pourquoi viens-tu si tard ?

Mais entrons chez Mathias : et remettons lui le contrat de la petite portion de terre que j'ai, sans qu'il s'en doute, achetée pour lui, et emmenons ma fille sur le champ. (*Il va frapper à la porte.*) On ne répond pas. *Il appelle.*) Mathias ? personne ! où diable sont-ils fourrés (*on entend la marche du retour. Il entre dans la cabane.*)

SCENE XIV et dernière.

MATHIAS, La Mère MATHIAS, GEORGET, MAURICE, *dans la cabane*, LES SABOTIERS, M^e. JOB.

TOUS.

(*Revenant de l'Eglise dans le même ordre, excepté Georget qui donne le bras à Mariette.*)

Air : *en tous pays comme à Paris* (Panorama de Momus.)

Pour bien danser,
Se trémousser,
Vive un' noc' de village !

C'est là, morgué,
Qu' l'homm' franch'ment gai,
N'est jamais fatigué ;
Nous n'avons pas
Dans nos repas,
D'étiquette d'usage.
Chez nous, c'jour là
La gèn' s'en va,
Mais le plaisir est là.

MAURICE, *sortant de la cabane.*

Ah ! çà mais, est-ce que c'est aujourd'hui la fête du village ?

Le Père MATHIAS, *avec expansion.*

Tiens, te v'là toi ! fallait donc v'nir plutôt.

GEORGET et MARIETTE.

(*Se jettant dans les bras de maurice.*)

Mon père.

La Mère MATHIAS.

Faut que j' t'embrasse aussi.

Me. JOB.

Monsieur, je vous fais ce qui s'appelle mon compliment.

MAURICE.

Est-ce que vous êtes tous devenus fous ? Expliquez-moi...

Le Père MATHIAS.

Ah ! je te vois v'nir : tu veux jouer au fin avec nous ?

MAURICE.

Le diable m'emporte si je comprends rien à ce que vous dites.

MATHIAS.

Comment ! quand c'est toi qu'est l' patron du jour ?

MAURICE.

Le patron du jour !

La Mère MATHIAS.

Est-ce à cause de c' que notr' homme t'a dit tantôt ? ta lettre a ben effacée ça va ; et tout est oublié.

MARIETTE et GEORGET.

Ah ! oui, et ben au d'là encore. Vous v'nez d' nous rendre si heureux !

MAURICE.

Heureux ! décidément tout le monde extravague ici. Il ne s'agit pas de tout cela. Je venais seulement te dire que d'après ta lettre...

Le Père MATHIAS.

Eh ! ben oui, d'après ma lettre, tu consens au mariage d'nos enfans, j'ons ben compris ta réponse et c'est fait.

TOUS.

Ah ! mon dieu oui, c'est fait.

MAURICE, *furieux.*

C'est fait?

La Mère MATHIAS.

Oui vraiment : gni a pus à s'en dédire pis que j'venons d'l'Église.

MAURICE.

Sans mon consentement?

La Mère MATHIAS.

Allons ; encore une lubie qui li prend.

MAURICE.

Cela n'est pas possible.

Me. JOB.

Mais, monsieur, votre lettre, que l'on a jointe à l'acte civil, a applani toutes les difficultés, puisqu'elle contenait un consentement formel de votre part.

MAURICE.

Je ne consens à rien.

Le Père MATHIAS.

En v'la ben d'une autre! N'as-tu pas écrit positivement. « Fais moi le plaisir, de conduire toi-même ma fille à l'autel...

MAURICE.

Oui sans doute j'ai écrit cela : mais, imbécille que tu es, j'entendais à l'hôtel que j'habite à la ville.

Me JOB.

En ce cas, monsieur, il fallait donc écrire ce qui s'appelle autrement le mot hôtel.

TOUS, *en chœur.*

Air : *Bon voyage, mon cher Denis.*

La bonn' dupe!
Ah! c'est charmant!
De biaux projets, quand son orgueil s'occupe,
La bonn' dupe!
Ah! c'est charmant,
Croyant r'fuser, donnait son consentment.

MAURICE.

C'est un abus, la loi n'a pu permettre
Qu'un tel hymen ainsi se contractât.

Le Père MATHIAS.

I peut manquer quelque chose à ta lettre,
Mais il ne manque rien à not' contrat.

TOUS.

La bonn' dupe, etc.

MAURICE.

Comment j'aurais écrit!..

MATHIAS.

Air : *Amusez vous jeunes fillettes*

Oui vraiment, le hasard propice
De nos tourmens a pris pitié ;
Mais faut-il d'voir à son caprice,
C'que j'attendions d'ton amitié,
Ne te r'pens pas d'une méprise
Qui d'nos enfans fait le bonheur,
L'erreur que ta main a commise,
Répare celle de ton cœur.

GEORGET, *et mariette se pressant sur le cœur de Maurice*
Mon père.

La Mère MATHIAS.
Allons, reviens à la raison.

MAURICE.
Vous le voulez tous, il faut bien vous céder ; d'ailleurs ce qui est écrit est écrit.

Mr JOB.
Voilà ce qui s'appelle une bonne journée.

MATHIAS.
Et qui j'espère ne se terminera pas sans danser.

VAUDEVILLE.

Air : *De M. Tourterelle.*

Quand ces messieurs qu'habit' les villes
Au bal ous qu'on doit s'divertir,
Font des p'tits pas si difficiles,
J'crois qu'ils n'y trouv'nt pas grand plaisir. (*bis.*)
On d'vrait leux dire en confidence,
Au lieu d'vous prom'ner en cadence,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
Sautez donc, c'est comm' ça qu'on danse ;
Sautez donc pour vous réjouir ;
Ous qu'est la scienc' qu'la plus d'plaisir.

(*On reprend en chœur les quatre derniers vers de chaque couplet et tout le monde danse en marquant le pas de la sabotière.*)

GEORGET.

Le Français, qui s'rit des obstacles,
Et qui se plait à tout dompter,
Nous a fait voir, pas cent miracles,
Que rien ne peut lui resister. (*bis.*)
Des qu'i s'présent', remparts ou belles,

Bouchons, redoutes, citadelles,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
Le Français n'connait pas d'rebelles,
Avec ardeur on l' voit courir,
Au danger tout comme au plaisir.

La Mère MATHIAS, *à Mariette.*

A l'âge où te voilà, ma chère,
Je m'souviens ben qu'on m'cajeola,
J'allons tout-à-l'heur' êtr' grand mère,
Faut oublier ces plaisirs là. (*bis.*)

(*A Georget.*)

Mais fais-moi dir, toi qu'es bon drille,
A quenqu' garçon ou queuqu' p'tit' fille,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
C'est l'bonheur d'un' mère d' famille,
C'est comm' çà que par le souv'nir,
All' retrouve encor queuqu' plaisir.

Mᵉ. JOB.

Aux beaux momens de ma jeunesse,
Je dansais, petit Céladon,
Pour attendrir une tigresse,
Ce qui s'appelle un rigaudon; (*bis.*)
Mais du temps, ô funeste empire,
Aujourd'hui l'on a beau me dire,
Sautez donc, sautez, sautez donc,
Modestement je me retire,
Et sans espoir de le saisir,
De loin j'apperçois le plaisir.

MARIETTE, *au Public.*

Au son des rustiques musettes,
Quand nous nous plaisons à danser,
Nos ébats et nos chansonnettes
Pourront-ils vous intéresser? (*bis.*)
Pour calmer notre âme inquiète,
Que votre indulgence répète,
Sautez donc, chantez, sautez donc,
Et la fête sera complette,
C'est l'moyen de nous avertir,
Que vous y trouvez queuqu' plaisir.

FIN.

De l'Imprimerie de F. BRETON, place Maubert, n°. 17.

Pièces nouvelles qui se trouvent chez MARTINET, *Libraire, rue du Coq.*

Le Luxembourg, comédie-tableau en un acte et en prose, par Charles Maurice, 1 fr. 25 c.

Les Comédiens d'Angoulême, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr. 25 c.

Les trois Manières, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr. 20 c.

Le Parleur Eternel, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr.

Les Consolateurs, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr.

Les Querelles des deux Frères, ou la Famille bretonne, comédie en 3 actes et en vers, ouvrage posthume de Colin-d'Harleville, précédée d'un prologue de M. Andrieux, 1 fr. 50 c.

L'Alcade de Molorido, comédie en 5 actes et en prose, par L. B. Picard, de l'Institut, 1 fr. 50 c.

Les Oisifs, comédie épisodique en un acte et en prose, par le même, 1 fr. 25 c.

L'Ami de tout le monde, comédie en 2 actes et en prose, par le même, 1 fr.

Le Mariage des Grenadiers, ou l'Auberge de Munich, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 fr.

Les Ricochets, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

Le Jeune Médecin, ou l'Influence des Perruques, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 f.

Les Pêcheurs Danois, vaudeville-historique en 1 acte, par MM. Théaulon et Armand Dartois, 1 fr. 25 c.

Le Rival par amitié, vaudeville en 1 acte, par Dumolard et Favard, 1 fr. 20 c.

Les Avant-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard, 1 fr. 25 cent.

Bon Naturel et Vanité, ou la Petite Ecole des Femmes, comédie en un acte et en vers, par Dumolard, 1 fr. 20 c.

Le Bavard et l'Entêté, comédie en un acte, en vers, par Barjaud et D***, 1 fr. 25 c.

Regnard et Dufreny à Grillon, ou la Satyre contre les Maris, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Febve, 1 fr. 20 c.

Monval et Sophie, drame en trois actes et en vers, par Aude, 1 fr. 50 cent.

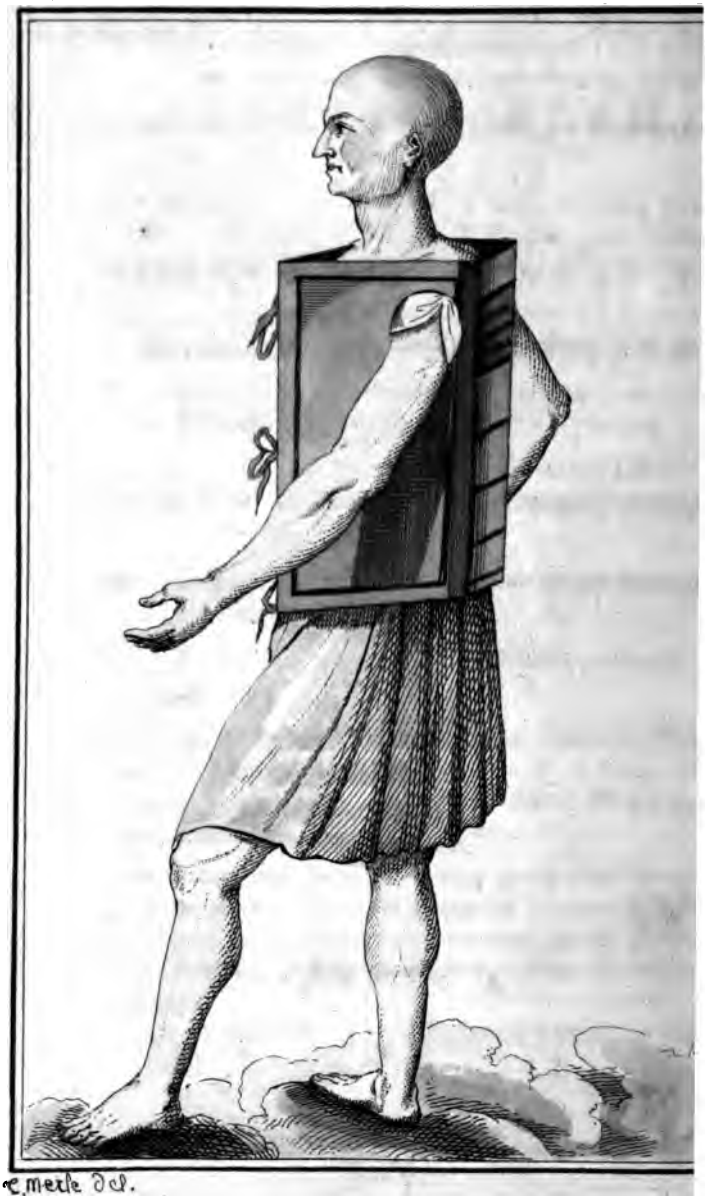
M. Lamentin, ou la Manie de se plaindre, comédie en un acte et en vers, par Dorvo, 1 fr.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres de Paris, septième année, 1810, 1 vol. in-18, 2 francs. Les premières années se vendent chacune 2 fr. La première année se vend 4 fr.

On trouve chez le même libraire une collection nombreuse de costumes d'acteurs de tous les Théâtres de Paris, en différens rôles; ces gravures, coloriées, sont de grandeur à être mises à la tête des pièces, et se vendent 30 centimes chacune.

EDOUARD. Rôle d'ABEL. dans l'Auberge dans les Nues.

Théâtre du Vaudeville A



C. Merle del.

A Paris chez Mme. Masson, rue de l'Echelle, N°. 30.

Dieulafoy, Joseph Marie [illegible]

L'AUBERGE

DANS LES NUES,

OU

LE CHEMIN DE LA GLOIRE,

PETITE REVUE DE QUELQUES GRANDES PIÈCES,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEULAFOI, GERSIN et H. SIMON;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 7 Mai 1810.

PRIX : 25 sous, avec portrait.

A PARIS;

Chez Mad. MASSON, Libraire, Éditeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Échelle St.-Honoré, N.° 10.

1810.

PERSONNAGES.

Le Génie ALTE-LA, maître de l'auberge ;	M. *Seveste.*
Le Génie GRIFOLIN, Commissaire-rapporteur de la Renommée ;	M. *Guenée.*
ADAM, personnage lyrique (*il est vêtu en partition, c'est-à-dire d'un juste-au-corps de parchemin vert, noué pardevant avec des rubans roses ; il porte sur le dos cette inscription en lettres d'or :* Opéra d'Adam.)	M. *Hyppolite.*
ABEL, personnage lyrique (*il est vêtu de même que son père, à la différence seulement que son juste-au-corps est en vélin blanc, et que l'inscription porte :* Opéra d'Abel ;	M. *Edouard.*
BRUNEHAUT, personage tragique ;	M.lle *Bodin.*
CENDRILLON, personnage d'Opéra-Comique ;	Mlle *Minette.*
Quatre Enfans, représentant l'assemblée de famille, Comédie Française ;	Mlle *Virginie.*
GÉRARD de Nevers, personnage pant.	M. *Carle.*
Un Courier aërien,	M. *Etienne.*
Le Chancelier de la reine Brunehaut, Deux Musiciens de la suite d'Adam,	person. muets.

La Scène se passe dans les nues, au bas du temple de la Renommée. Au haut de la montagne, qu'on voit dans le fond, on apperçoit une petite porte du temple. Sur un des côtés du théâtre est l'auberge aërienne du Génie Alte-là, *les nuages font qu'on n'en distingue qu'une petite fenêtre et la porte d'entrée.*

L'AUBERGE DANS LES NUES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADAM, *entouré de deux musiciens, dont l'un racle de de la basse, et l'autre soufle dans un serpent.*

ADAM.

Ah! mon dieu l'ennuyeuse chose que la gloire! pauvre Adam! ce n'était guère la peine de vouloir monter aux nues il y a un an, pour me voir arrêté à moitié chemin, par je ne sais quelle aventure, pour être logé dans une auberge aérienne, avec un tas de gens qui ne peuvent pas monter plus haut que moi; en un mot, pour ne pas m'amuser d'avantage que je ne le faisais là bas.

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Peste soit de l'immortalité,
Et de ma sotte envie.
Comme là bas, ici, sans gaité,
Sans esprit, je m'ennuie:
Rien qu'en parlant je m'assoupis,
Jugez combien ma peine est grande:
Et lorsque je chante, c'est bien pis,
Il faut que je m'entende.

(*Les musiciens exécutent quelques frons, frons.*)

Pour dieu, messieurs, ne vous serait-il pas possible de m'épargner ces éternelles pétarades?

(*Les musiciens lui répondent par deux autres coups de leurs instrumens.*)

Mais songez donc que pendant le peu de jours que nous avons vécu ensemble sur la terre, nous avons assez fatigué le monde de ces mauvais frons frons.

(*Les musiciens continuent.*)

Ah! c'est un parti pris, ils n'en démordront pas: voilà bien la peine la plus rude de mon péché. Ce maudit serpent me poursuit partout.

Air : *Vaudevlle de Catinat.*

Ce traître animal, qui, jadis,
Au diable vendit ma pauvre âme,
Je l'ai retrouvé dans mon fils,
Je l'ai retrouvé dans ma femme;
Dans maint ami faux et rampant;
Dans les arrêts de la critique;
Il ne manquait plus au serpent
Que de me damner en musique.

(*Les musiciens continuent.*)

Oh! pour le coup je quitte la partie. Holà! monsieur l'aubergiste, monsieur Alte-là?

SCENE II.

ADAM, ALTE-LA, *à la fenêtre.*

ALTE-LA.

Eh bien! qu'est-ce?

ADAM.

C'est moi, qui m'ennuie avec ces deux acolytes.

ALTE-LA.

Tant pis pour vous. (*Il se retire.*)

ADAM.

Mais ne pourriez-vous venir me parler un instant?

ALTE-LA, *revenant.*

Impossible! je suis occupé à panser la reine Brunehaut. [*Il se retire.*]

ADAM.

Il est vrai qu'elle est un peu malade.... Mais, moi, mon affaire est urgente.

ALTE-LA, *de même.*

Patience, il faut que je donne un restaurant à l'assemblée de famille. [*Il se retire.*]

ADAM.

Mais, monsieur l'aubergiste, je vais périr d'ennui.

ALTE-LA, *revenant.*

Vous n'êtes pas le seul; mais, un moment, je finis d'étriller Gérard de Nevers. (*Il se retire.*)

ADAM.

Mon dieu! je n'ai qu'un mot à vous dire.

ALTE-LA, *revenant.*

Laissez-moi donc chausser la petite Cendrillon.

ADAM.

Oh! quel homme! toujours des préférences pour les derniers venus. Eh bien! est-ce fait?

ALTE-LA, *descendu.*

Je suis à vous. [*à la Cantonade.*] Garçons, mettez *Grotius* au lit, bassinez les *Indiens*, et donnez une jambe de bois *à la main de fer*.... Pardon, bon homme, si je vous ai fait attendre, mais vous voyez la besogne que j'ai.

Air : *Vaud. de oui et non.*

Depuis long-tems, je ne vois plus
Arriver dans ces hauts parages,
Que des gens meurtris et perclus,
Que de froids et pâles visages.
Tous ces messieurs sont si blaffards,
Et ces têtes si peu solides :
Qu'on prendrait le temple des arts
Pour un hôtel des Invalides.

ADAM.

Et moi, qui suis le premier des malades, vous m'abandonnez.

ALTE-LA.

Est-ce que je puis être partout? la foule des aspirans à la renommée augmente tous les jours : ma maison est encombrée, et pour peu que l'audience de la déesse soit encore retardée, ma foi, tout génie que je suis, je ne sais pas comment je m'en tirerai.

ADAM, *étonné.*

Ah ! monsieur est un génie?

ALTE-LA.

Tiens, il y a un an que nous habitons ensemble, et vous ne vous en êtes pas encore appperçu?

ADAM.

Dam ! je m'y connais si peu.

ALTE-LA.

Oui, papa, je suis un génie retiré du monde, où je ne faisais rien. Dans mes courses, j'ai trouvé beaucoup de gens qui venaient se casser le nez à cette porte d'airain que vous voyez là haut. J'ai pensé que je pouvais leur être utile, à moi aussi, et j'ai bâti ce pied-en-l'air, où je n'ai pas un moment de repos.

ADAM.

C'est un peu votre faute ; vous recevez, ici, tous ceux qui se présentent. Qu'aviez-vous ; affaire de cette petite morveuse, qui, depuis quelques jours, nous fait tous enrager?

ALTE-LA.

Qui? Cendrillon. N'en dites pas de mal ; c'est elle qui est montée le plus vite.

ADAM.

Oui : mais elle veut, ici, faire la loi à tout le monde, passer avant nous.

ALTE-LA.

Ma foi, elle est assez gentille pour celà.

ADAM.

Oh ! nous l'en empêcherons bien.

ALTE-LA.

Laissez donc, la fine mouche en sait plus que vous tous : vous ne la connaissez donc pas ?

Air : *Je ne suis plus de ces Vainqueurs.*

D'abord chez d'assez bonnes gens
Elle se mit à la journée ;
Là, pour ses graces, ses talens,
Bientôt elle se vit prônée.
Puis, sous les traits de Cendrillon,
Voulez-vous savoir son adresse ?
La servante de la maison
En est aujourd'hui la maîtresse.

ADAM.

Bon, bon ! celà ne durera pas.

ALTE-LA.

Mais, qu'aviez-vous à me dire de si pressé ?

ADAM.

Je voulais vous prier de me débarrasser de ces deux musiciens qui m'excèdent.

ALTE-LA.

Impossible, mon ami : ce sont deux gardes du corps que le destin vous a donnés.

ADAM.

Des gardes du corps ! pour quoi faire ?

ALTE-LA.

Que sais-je, moi ? on dit que vous avez interverti les loix de la cronologie, que vous vous êtes avisé de vouloir mourir avant votre fils, c'est ce qui vous a fait consigner dans mon auberge jusqu'à son arrivée.

ADAM.

Allons, me voilà accroché dans les nuages, après avoir été 5809 ans sur le pavé.

ALTE-LA.

C'est dur, j'en conviens ; mais aussi quelle bêtise à vous de vous être laissé pousser à la gloire avant votre fils ! votre complaisance pour les autres, vous a toujours été funeste.

ADAM.

Il est trop vrai.

» Du malheur ! auguste victime !

(*Les musiciens jouent un fron fron.*)

ADAM.

Oh ! c'est trop fort ; vous voyez, monsieur, qu'ils n'ont pas même des égards pour vous.

ALTE-LA.

Attendez, attendez. (*aux musiciens.*) Mes amis, vous êtes musiciens ?

(*Les musiciens redoublent leurs frons frons.*)

ALTE-LA.

Eh bien ! voici la clef de la cave, je réponds de monsieur en attendant.

(*Les musiciens sortent en faisant des pétarades.*)

SCÈNE III.

ALTE-LA, ADAM.

ADAM.

Ah ! que le ciel soit béni ! et dites-moi, monsieur Alte-là, pensez-vous que mon fils Abel arrive bientôt dans ce pays ?

ALTE-LA.

C'est selon, où l'avez-vous laissé ?

ADAM.

A vous dire le vrai, je n'en sais trop rien : lorsque le destin m'eut chassé du paradis terrestre, je quittai la Normandie, et....

ALTE-LA.

Bah ! quel conte ! le paradis terrestre en Normandie ! plaisantez-vous ?

ADAM.

Hé ! mon dieu, non !

Air : *De la Parole.*

Jadis ce qui me fit broncher
Se trouve au sein de ma patrie ;
On me défendit de toucher
A certain fruit de Normandie.
Je promis assez follement,
Sans soupçonner mes infortunes ;
Bientôt parjure à mon serment,
Je goûtai ce fruit trop charmant.
On n'est pas Normand,
On n'est pas Normand,
Pour des prunes.

ALTE-LA.

C'est drôle ! moi qui vous avais cru arabe jusqu'à ce jour : cela change furieusement mes idées.

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

Ainsi dans cette Normandie
Regnaient jadis la probité,
La bonne-foi, la modestie,
Et sur-tout la véracité !

ADAM.

Mon dieu, oui.

Mais lorsque j'eus damné les hommes
Ma famille s'émancipa :
De ce pays tout décampa,
Il n'y resta plus que les pommes.

ALTE-LA.

Et Abel que devint-il ?

ADAM.

Il alla se mettre en pension en Angleterre, chez un nommé *Milton*, delà il passa en Suisse, chez un nommé *Gessner*, puis il vint à Paris. chez un membre de l'institut, et je crois que delà il est allé tomber au *conservatoire*.

ALTE-LA.

Oh ! bien, il joue de son reste et bientôt il sera ici. (*bruit dans la maison.*) Mais, qu'entends-je ?

(*plusieurs voix en dedans.*)

L'insolente ! l'effrontée ! c'est insupportable.

ALTE-LA.

Qu'est-ce donc ?

ADAM.

Je parie que c'est vôtre petite espiègle qui fait encore tout ce bruit.

ALTE-LA.

Eh bien, que n'en font-ils autant qu'elle.

(*voix en dedans.*)

Sors d'ici, sors d'ici.

SCENE IV.

Les précédens, CENDRILLON.

CENDRILLON, *elle entre en riant et tenant son soufflet.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! les drôles de gens avec leur colère ! parce que j'ai fait fortune ils m'en veulent tous : ce n'est pourtant pas moi qui les ai empêchés d'avoir de l'esprit.

ADAM.

Vous l'entendez ; elle se moque encore de nous.

CENDRILLON.

Laissez donc, est-ce que je suis le public, moi?

ADAM.

Non, mais vous n'êtes qu'une enfant.

CENDRILLON.

Eh bien, j'ai plus de tems devant moi.

ADAM.

Qui, chaque jour, nous coupez les vivres.

CENDRILLON.

On me les apporte.

ADAM.

Mais heureusement, vous n'irez pas loin.

CENDRILLON.

Je suis toute arrivée.

ALTE-LA.

Allons, allons, vieux papa, et vous jeune fille, point de méchanceté, point de cabale, nous ne sommes plus sur terre.

CENDRILLON.

Tiens, des cabales, des méchancetés, est-ce que je connais ça?

Air : *Eh! mais oui-dà.*

Moi, je suis bonne fille,
Je n'ai pas trop d'esprit ;
Mais on me dit gentille,
Et je crois ce qu'on dit.
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à çà.

Brunehaut marche à peine,
Je vois ses yeux plombés.
Je dis qu'elle se traîne
Comme les gens tombés.
Eh! mais, &c.

Luc pour claquer son thême
Paye un essaim nombreux ;
Paul s'applaudit lui-même,
Et je dis qu'il fait mieux.
Eh! mais, &c.

Enfin ce vieux bonhomme
Dort du matin au soir ;
Je lui dis qu'il fait comme
Tous ceux qui vont le voir.
Eh! mais, &c.

ADAM.

Voilà pourtant ce qu'on dit de moi et de mes chers confrères; cela n'est-il pas affreux?

Air: *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Parce qu'on baille à notre aspect
On nous déchire dans le monde,
Mille épigrammes sans respect
Sur nous viennent fondre à la ronde.

ALTE-LA.

Ecoutez donc papa....

Le monde n'est point à blâmer:
Un baillement épidémique,
N'est pas le moyen de fermer
La bouche à la critique.

ADAM.

Ah! qu'il me tarde que la renommée vienne me faire justice de tous ces affronts.

CENDRILLON.

Vous la croyez donc bien changée? [*bruit de trompette.*]

ALTE-LA.

Ma foi, je crois qu'elle vous a entendu, voilà sa porte qui s'ouvre et mon camarade Grifolin, son commissaire rapporteur. = Ohé! ohé! qu'on se tienne prêt là-dedans.

ADAM.

Le commissaire de la renommée doit avoir du goût, vous entendez cela, petite Cendrillon.

CENDRILLON.

Bah! bah! bah! les jeunes filles sont du goût de tout le monde.

SCENE V.

Les précédens, GRIFOLIN, *précédé par deux petits génies.*

ALTE-LA.

Seigneur génie, soyez le bien venu.

GRIFOLIN.

Bon jour, mon cher Alte-là.

ALTE-LA.

Qu'y a-t-il pour votre service?

GRIFOLIN.

Ma foi, mon cher ami, c'est plutôt pour le tien: ma maîtresse se propose de déblayer aujourd'hui les hos-

pices qui avoisinent son temple ; elle m'a ordonné de les parcourir tous, et de lui faire un rapport sur les personnages qui aspirent à entrer chez elle, j'ai commencé ma tournée au lever du soleil, et je t'avoue que je suis excédé.

Air : *De la Bonaparte.*

Ah ! grands Dieux !
Que de nains joyeux !
Quel étrange,
Et plaisant mêlange !
Pour quelques talens reconnus,
Combien d'ignorans parvenus !
L'un prétend qu'on le renome
Pour la coupe d'un habit ;
L'autre se croit un grand homme,
Pour quatre chansons qu'il fit ;
Pour avoir
Montré certain soir,
Quelques lanternes,
Assez ternes,
De ces feux
L'auteur ténébreux
Se croit un esprit lumineux.
L'inventeur d'une coëffure
Tranche de l'ambitieux.
Jusqu'aux bottes sans couture
Qui veulent aller aux cieux.
Quel travers !
Dans tout l'univers
Si chaque sot prend cette allure
Il est clair
Qu'avant peu, mon cher,
Paris sera presqu'un désert.

ALTE-LA.

C'est possible.

GRIFOLIN.

Mais dans quel état est ton auberge ? as-tu bien du monde ?

ALTE-LA.

Que trop.

GRIFOLIN.

Et quelles gens ?

ALTE-LA.

Comme partout, marchandise mêlée, des femmes célèbres, des grisettes, des philosophes, des charlatans, des grands seigneurs, tels que *Jean de Paris*, *Jean de Calais*, et beaucoup de gens de rien.

GRIFOLIN.

Eh bien, qu'on me donne un siège.

CENDRILLON, *allant chercher un siège.*

Tout à l'heure.

GRIFOLIN.

Vous belle enfant?

CENDRILLON.

Oh! monsieur, je suis bonne à tout.

GRIFOLIN.

Trompette, à votre poste (*à Alte-là*) toi, prends ta liste et appelle.

CENDRILLON, *à part.*

Et moi qui préfère le solide, je vais consulter le livre de recettes de notre caissier.

Elle va s'asseoir dans un coin sur un petit escabeau, où elle parcourt un petit livret en comptant de l'argent. (*La trompette sonne.*)

ADAM, *s'avançant.*

Me voici.

ALTE-LA.

Pas encore, (*il appelle*) La Reine Brunehaut.

SCÈNE VI.

Les mêmes, BRUNEHAUT, appuyée sur le Chancelier.

(*Pendant qu'elle sort l'orchestre joue les dernières mesures de l'air Cahin, caha.*)

BRUNEHAUT.

» Soutiens-moi, Chancelier, on dit que je chancelle. »

CENDRILLON.

» Chancelez ou tombez, il vous sera fidèle. »

GRIFOLIN.

Grande reine, vous avez là un chancelier bien mûr.

BRUNEHAUT.

C'est vrai, monseigneur: il n'en est pas plus sage.

Air: *Avec vous sous le même toit.*

Pour moi son amour est fort grand,
Mais de mes loix il est l'organe;
Il me dénonce en m'adorant,
Puis à la mort il me condamne.
Puis quand ce serviteur benin,
A réduit sa reine cruelle
A n'avoir plus besoin de pain
Il en veut mendier pour elle.

GRIFOLIN.

Ah! le pauvre homme! Mais enfin quels sont vos titres pour être admise dans le temple de la renommée?

BRUNEHAUT.

Seigneur, les voici, écrivez et écoutez.

Air: *Traitant l'amour sans pitié.*

Paris, de mes faits guerriers,
A conservé la mémoire;
J'ai, pour aller à la gloire,
Essayé tous les sentiers.
J'ai mis mon époux en terre,
J'ai massacré mon beau-frère,
J'ai fait étrangler ma mère,
J'empoisonnai mes neveux....
Et, pour dernière merveille,
J'ai mis en pièces Corneille:
Que peut-on faire de mieux?

CENDRILLON, *sur son escabeau.*

Ah! ah! ah! C'est sans doute à cette dernière bataille que madame s'est fait arranger comme elle est.

BRUNEHAUT.

Hein! de quoi se mèle cette enfant? il sied bien à un pygmée qui n'a pas six mois de planches, de tourner en dérision ces fruits d'une honorable lutte. Sachez que les blessures de la scène, comme celles du champ d'honneur. . . . .

GRIFOLIN.

Ah! doucement, madame, il y a un peu de différence.

ALTE-LA.

Oui, comme dit Sganarelle, il y a fagots et fagots.

GRIFOLIN.

Air: *Du partage de la richesse.*

Ces blessures, daignez m'en croire,
Ont des destins bien différents;
On sait au temple de mémoire
Fort bien juger ces accidents:
Pour les héros de la patrie.
C'est un billet de logement;
Pour les héros de comédie
C'est un billet d'enterrement.

BRUNEHAUT.

Au surplus, seigneur, je.... si.... car.... mon chancelier vous dira le reste.

GRIFOLIN.

C'est dit, madame, mes notes sont prises. A un autre. (*La trompette sonne.*)

ADAM.

Me voici.

ALTE-LA.

Pas encore. L'assemblée de famille?

SCENE VII.

Les mêmes, L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE,

Le tuteur entre, trainant un petit char dans lequel sont plusieurs personnages de l'assemblée de famille.

LE TUTEUR.

Air : *Une petite fillette.*

La voici, cette famille
Qu'on voulut faire broncher:
Mais son cocher est un drille
Qui sut la faire marcher :
Et haie et hue,
Et haie et pousse,
Et haie et hue, v'là comme on arrive.
Le pas sans doute était glissant,
Mais rien n'effraie un commençant.
Un peu d'esprit,
Beaucoup de bruit,
Et voilà comme on réussit.

GRIFOLIN.

Je vous en félicite; mais il me semble que votre famille est représentée bien en petit aujourd'hui.

LE TUTEUR.

Pas plus que de coutume, monseigneur: c'est comme cela qu'on l'a faite, et vous ne l'avez jamais vue autrement.

Air : *une fille est un oiseau.*

Tout naquit petit chez nous :
Un oncle à petite vue,
Une petite ingénue,
Un petit amant bien doux.
Petits parents qu'on promène,
Petite intrigue sans gêne,
Jolis petits vers d'étrenne:
Aussi les observateurs
N'ont vu dans notre aventure
Rien de grand, je vous l'assure;
Que le talent des acteurs.

GRIFOLIN.

N'importe, vous avez réussi.

LE TUTEUR.

Et dieu sait comme.

GRIFOLIN.

Oui, oui, vous êtes richement conduit dans cette affaire : on dit même que bientôt vous grandirez, mais en attendant passons à un autre. (*trompette.*)

ADAM.

Monseigneur, me voici.

ALTE-LA.

Mais mon dieu, pas encore. Très-haut et très-puissant seigneur Gérard de Nevers ?

SCENE VIII.

Les mêmes, GÉRARD DE NEVERS.

Il entre armé de toutes pièces, ayant un cor et un fouet en bandouillère ; il tient à la main une bannière, sur laquelle sont peints un cheval et un cerf.

L'orchestre joue un air de chasse, après quelques mesures, Gérard se campe fièrement devant Grifolin.

GRIFODIN.

Oh ! oh ! celui-ci se présente bien. Quels sont, chevalier, vos titres à la gloire ?

Gérard fait des gestes sur l'air : La beauté fait toujours voler à la victoire. *Il montre ses enseignes et son cœur, en exprimant son amour.* (*Sa principale pantomime doit rappeler tour à tour les principales scènes tant de chasse que de combat et d'équitation qui font le charme du spectacle qu'il représente.*)

GRIFOLIN, *après la pantomime de Gérad.*

Hein ! je ne vous entends pas : d'honneur je ne comprends pas ce manège.

ALTE-LA.

Il y a de bonnes raisons pour cela, monsieur s'est interdit la parole.

CENDRILLON, *toujours sur l'escabeau.*

Oui, monsieur est plus accoutumé à penser qu'à parler.

(*Gérard fait un geste qui exprime sa colère.*)

ALTE-LA, *l'arrêtant.*

Là, là, là, ne vous fâchez pas, si vous le permettez, je vais traduire vos gestes à monseigneur.

(*Gérard fait un geste d'approbation.*)

ALTE-LA.

Air : *Jeune fille et jeune Garçon.*

Ce grand Gérard que vous voyez,
D'Ariodant parfait modèle
D'abord veut étrangler sa belle :
Mais bientôt sa troupe fidelle,
Pour elle,
Fait feu des quatre pieds.
A ses tournois, ses fêtes,
Le goût toujours sourit ;
Aussi, ce qu'on chérit
Chez monsieur, c'est l'esprit
De ses bêtes.

(*Gérard le remercie avec reconnaissance.*)

GRIFOLIN.

Chevalier, cela prouve tout ce que vous valez, mais il suffit. (*à Alte-là*) N'est-ce pas le tour de cette petite fille? (*il montre Cendrillon.*)

ADAM, *s'avançant.*

Oui, monseigneur, me voici.

CENDRILLON, *se levant*

Laissez donc, c'est moi qu'on appelle. (*trompette*)

BRUNEHAUT.

Quoi seigneur, mettre une grande reine comme moi en concurrence avec ce petit serpent.

CENDRILLON.

Ah ! madame, ce n'est pas moi qui vous ai sifflée.

ADAM.

Avec une morveuse qui déjà se donne des airs. . .

CENDRILLON.

On n'en a pas dit autant de vous.

TOUS.

Non, non, nous ne le souffrirons pas.

CENDRILLON, *retournant à son escabeau.*

Eh bien ! je retourne à ma place, elle n'est pas si mauvaise.

GRIFOLIN.

Un moment, un moment, que lui reproche-t-on ?

TOUS.

Air : *Ah ! le bel oiseau maman.*

C'est un esprit trop mordant ;
Point de grace,
Qu'on la chasse :
Cette impertinente enfant
Met l'enfer au firmament.

BRUNEHAUT.

A moi, reine Brunehaut,
M'oser dire, la marouſle,
Qu'aucun de mes vers ne vaut
Un cordon de sa pantoufle.

CENDRILLON.

J'en fais juge la compagnie.

TOUS.

« C'est un esprit, etc.

ADAM.

Dans son délire imprudent,
Former le projet fantasque
De faire sauter Adam
Avec son tambour de basque.

CENDRILLON.

Pourquoi pas ?

TOUS.

« C'est un esprit, etc.

LE TUTEUR.

Et me dire à moi, tout net :
Je puis culbuter d'emblée,
D'un seul coup de mon soufflet,
Votre famille assemblée.

CENDRILLON.

Pardine, vous êtes si légers.

TOUS.

« C'est un esprit, etc.

BRUNEHAUT.

Enfin, seigneur, mon rang et ma santé ne me permettent pas d'attendre plus long-tems.

Air : *To, to carabo.*

J'ai, pour être introduite,
Mon nom, mes beaux habits,
Et mes cris.

LE TUTEUR.

Moi, pour aller plus vite,
N'ai-je pas mes amis
Réunis !

CENDRILLON.

To, to, carabo,
Ti, ti, carubi,
Compère guileri,
Moi, j'ai de l'or (*bis.*)
Qui vaut bien mieux encor.

LE TUTEUR.

Même air.

On vante mon beau style.

ADAM.

Et l'on vante bien plus
Mes vertus.

BRUNEHAUT.

Croyez-vous si facile
De compter quarante ans
De talents!

CENDRILLON.

To, to, carabo, ti, ti, carabi,
Comptez, mes bons amis,
Vous vos talents, vous vos vertus;
Je compte mes écus.

TOUS.

C'est affreux.

GRIFOLIN, *allant à Cendrillon.*

Je vois ce que c'est, le brillant début de cette aimable enfant, a fait des envieux, mais ma petite que cela ne vous effraie pas.

CENDRILLON, *se levant.*

Oh! monsieur, je n'en suis ni plus effrayée, ni plus fière.

Air : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Je l'avouerai, mon début peut surprendre;
Mais croyez bien qu'il ne m'aveugle pas,
Je sais trop à qui je dois rendre
Le succès de mes premiers pas.
Dans ce procès, jugé par le parterre,
Pour le gagner j'eus, par bonheur,
Le souvenir des talens de ma mère
Et la voix de ma sœur.

GRIFOLIN.

Je vous réponds mon enfant que vous en aurez bien d'autres, soyez toujours aussi aimable; vous, madame, daignez lui témoigner un peu plus de bienveillance.

Air : *Vous éprouverez les bontés.*

La France en vous depuis long-tems
Voit l'honneur de sa tragédie,
Laissez éclore des talens
déjà distingués par Thalie.
Que son âge soit respecté,
Montrez nous par votre alliance
Les fruits de la maturité,
Unis aux fleurs de l'espérance.

ADAM.

Mais, monseigneur, il n'est donc pas possible que vous vous occupiez de moi?

GRIFOLIN.

Comme vous dites, père Adam, le destin n'empiète pas sur la nature; vous avez triché votre fils en montant ici avant lui, il faut donc que vous attendiez..... (*on entend agiter des papiers.*) Mais quel bruit se fait entendre?

UN COURRIER aërien.

[*Il traverse les airs, en criant :*] Journal de la terre!.. Nouvelles intéressantes, curieuses et remarquables.

SCENE IX.

Les mêmes, LE COURIER,

ALTE-LA.

Ah! ah! du nouveau, hola! hé! camarade, ici, ici.

LE COURIER.

Messieurs, je vous salue.

ALTE-LA.

Où cours-tu donc si vîte aujourd'hui?

LE COURIER.

Egayer les sphères célestes; vous savez bien que ce n'est plus que dans les nues que l'on rit des folies d'en bas.

ALTE-LA.

Tu apportes donc du bien neuf?

LE COURIER.

Ah! je vous en réponds.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Vraiment, messieurs, mesdames,
Là-bas tout est changé;
On fuit les mélodrames,
Jocrisse a son congé.
La moindre pièce est bonne;
L'Odéon est au pair.

ALTE-LA.

On voit bien qu'il nous donne
Des nouvelles en l'air.

LE COURIER.

Entendez le reste.

Même air.

Un grand hymen enchaîne
Vingt peuples réunis ;
Aussi l'on chante à Vienne
Comme on chante à Paris.
Le cœur, dans cette affaire,
Fait les frais du concert.

CENDRILLON.

Ce ne sont plus, j'espère,
Des nouvelles en l'air.

ALTE-LA.

Mais donne nous vite cette feuille... (*il lit.*) *Etablissement des Jeux Gymniques.*

TOUS.

Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

LE COURIER.

Ma foi, c'est ce que tout le monde se demande et ce que personne ne devine.

Air : *Toujours de trinquer avec nous.*

Dans ces Jeux si gais, Androclès
Soupire, baille et pleure ;
Un an entier de Périclès
Y passe en un quart-d'heure.
Le déluge doit
S'y rendre, et l'on croit
D'avance à ses menaces.
Car on a vu là
Le soleil déjà
Se fondre avec les glaces.

ALTE-LA, *lisant.*

Mais que vois-je ? mort prochaine et infaillible de Claude, Benigne, Inocent, Abel, personnage éminemment poétique, épique, lyrique, tragique et même pastoral.

ADAM.

Quoi ! mon fils va mourir ?

ALTE-LA.

Dans la minute.

ADAM.

Ah ! quel bonheur, ça va me rendre la vie.

GRIFOLIN.

Ne vous y fiez pas ; mais il n'importe, je cours moi-

même porter cette nouvelle à la renommée, et lui remettre, messieurs, les notes qui vous concernent. Il est probable qu'Abel sera jugé avec vous tous, ainsi Alte-là fait ta besogne accoutumée et tâche, s'il est possible, d'élever jusqu'ici ce nouveau personnage.

ALTE-LA.

Bah ! j'en ai enlevé de bien plus lourds.

LE COURIER.

Eh bien ! courage, je vais continuer ma route. [*il sort et Grifolin entre dans le temple par la porte du sommet de la montagne*]

SCÈNE X.

Les précédens, excepté GRIFOLIN et LE COURIER.

ALTE-LA.

Allons, mes amis, au travail : qu'on fasse avancer la grue céleste, graissez les rouages, apportez les cables du plus gros calibre ; il s'agit d'un poëme lyrique, ce n'est pas une plaisanterie.

ADAM.

Comment, vous allez employer la grue ?

ALTE-LA.

Pourquoi non ?

ADAM.

Air : *Vaudeville du printems.*

Mais, pour un œuvre de génie,
Ce moyen me semble un peu bas.

ALTE-LA.

Tranquilisez-vous, je vous prie,
Cet instrument n'avilit pas.
Cette machine bien connue
Vingt fois nous a servi déjà ;
Ce n'est pas la première grue
Qui fait monter un opéra.

ADAM.

Tiens, c'est vrai, j'avais oublié le service qu'elle m'a rendu.

CENDRILLON.

Mais seigneur génie, écoutez donc.
(*En montrant Gérard de Nevers.*)

Air : *De Doche.*

Songez à monsieur que voilà,
Vous connaissez son industrie ;
Puisqu'il s'agit d'un opéra,
Employons sa cavalerie.

ALTE-LA.

Fh! non, laissons-là, s'il vous plaît,
Ailleurs étaler ses prouesses;
On n'a déjà que trop de pièces
Qui ne marchent qu'à coup de fouet.

Pendant ce couplet, les garçons de l'auberge ont placé la grue céleste devant une trape qui est ouverte vers le milieu du théâtre.

CENDRILLON, *allant à la grue.*

Eh bien! à l'ouvrage, que chacun donne son coup de main.

ALTE-LA.

C'est cela. Vous autres garçons, préparez des rafraîchissemens pour les travailleurs.

BRUNEHAUT.

A d'autres, je n'en suis pas.

LE TUTEUR.

Ni moi, qu'Abel monte tout seul, s'il veut.

BRUNEHAUT.

On ne gagne rien à travailler au succès d'un rival.

CENDRILLON.

Ah! madame, ah! messieurs, pouvons-nous oublier ce qu'on a fait pour nous?

Air: *Sans un petit brin d'amour.*

Sans le petit coup de main,
Point de succès, rien de certain;
C'est le petit coup de main
Qui sait tout mettre en train.
A l'opéra, voyez notre Hypomène;
Puis au péron voyez Frontin;
Grâce aux claqueurs, l'un encore se traîne;
L'autre en pillant fait son chemin.
Sans le petit coup de main,
Que deviendrait le genre humain!
Sans le petit coup de main,
Qui ferait son chemin?

Et je donne l'exemple. (*Elle prend la corde de la grue, travaille avec zèle.*)

ADAM.

Charmante enfant! elle a du bon. (*Il l'embrasse.*) Si je suis trop vieux pour vous aider de mes forces, placé sur cette hauteur, je vais diriger la manœuvre vite ma lorgnette.

TOUS.

Eh bien! qu'y a-t-il à faire?

ADAM.

Air : *Vaudeville de la Veillée*

Afin qu'ici tout s'accorde
Pour ce grand événement ;
Filez d'abord cette corde,
Mais filez-la doucement.
Ici l'adresse est utile,
La montée est difficile ;
Pour être au-dessus de tous,
Il faut que l'on file, file, file ;
Il faut que l'on file doux.

ALTE-LA, *jetant la corde.*

Gare là-bas! gare!

ADAM, *regardant.*

Ah! les beaux apprêts que l'on fait pour mon fils... ah! coquin! coquin! au voleur! au voleur!

ALTE-LA.

Que dites-vous donc?

ADAM.

Comment, ce que je dis?

Air : *Du curé de Pomponne.*

Il prend mes gazons et mes fleurs.

ALTE-LA.

C'est par pure tendresse.

ADAM.

Il prend mes diables et mes chœurs.

LE TUTEUR.

C'est par délicatesse.

ADAM.

Mais il prend ma peau de mouton.

BRUNEHAUT.

Çà, c'est par modestie.

ADAM.

Jusques à ma décoration.

CENDRILLON.

C'est par économie.

ADAM.

Air : *V. Du Jaloux malade.*

Ah! ciel, je crois qu'il me menace
De me voler ma gloire aussi ;
D'un berger est-ce donc la place?

CENDRILLON.

A quoi bon prendre un tel souci ;
Qu'importe son char de victoire ;
Dieux, diables, bergers ou héros,
Au théâtre on sait qu'une gloire
Est une seile à tous chevaux.

ADAM.

Tirez donc, voilà que ça commence.

ALTE-LA.

Je crois que quelque chose nous accroche.

ADAM.

Quoi déjà ?

ALTR-LA.

Tirez toujours. (*Une perruque parait suspendue à la corde.*)

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! c'est une perruque.

ADAM.

Quoi ! mon fils en perruque, il a donc perdu la tête ?

ALTE-LA.

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

C'est en effet une folie
Que de paraitre ainsi peigné;
A-t-on vu jamais de la vie
Un Abel ainsi bichonné!

(*Regardant par le trou.*)

Ah! mon dieu, comme on le reluque;
Il ne s'en est fallu, morbleu,
Que de l'épaisseur d'un cheveu
Qu'on ait sifflé cette perruque.

CENDRILLON.

Renvoyons la bien vite au magasin et continuons.

CŒUR.

Air : *Eh ! sonor le Doctor.*

Ah! vraiment c'est un charme,
Ceci monte à ravir.

ALTE-LA.

Plus de bruit, de vacarme.

CENDRILLON.

On n'a que du plaisir.

ADAM.

Et bon, bon, bon,
Enlevez-le donc.

CHOEUR.

Et bon, bon, bon,
Enlevons-le donc.

ADAM.

La joie est dans la salle,
L'ivresse est générale;
Je n'entends que *bravo*.

CHOEUR.

Quel est donc ce morceau
Si brillant, si beau,
Si frais, si nouveau?

ADAM.

Ah! c'est le duo! } *bis.*

CHOEUR. }

Vive le duo!

Un transparent sur lequel est écrit: Duo du premier acte, *parait au bout de la corde.*

ALTE-LA.

Et voilà avec lui le premier acte enlevé.

UN GARÇON DE CAFÉ.

» Orgeat, limonade, des glaces.

UN LIBRAIRE.

» La mort d'Abel, poëme, en 3 actes.

LE GARÇON.

» Qui veut des glaces?

BRUNEHAUT, *quittant la corde.*

Ah! respirons un peu.

ALTE-LA.

Non, madame, on ne respire pas à l'opéra, toujours du plaisir.

ADAM.

Dépêchez-vous donc.

Air: *V. des deux Chasseurs.*

Je viens de voir s'ouvrir la terre;
Mes amis, ne plaisantons pas,
Lâchez la corde toute entière.

ALTE-LA.

Peste! cet acte est donc bien bas.

ADAM.

Je vois des marteaux effroyables;
Je vois une enclume et du fer;
Je vois tous les feux de l'enfer.

ALTE-LA.

Cet acte est donc à tous les diables.

ADAM.

Eh bien! aidons le troisième, tiens-toi bien cadet.

LE GARÇON DU CAFÉ.

» Orgeat, limonade, des glaces, des diablotins.

ALTE-LA.

Va te promener, on n'en veut plus.

ADAM.

Paix, mes amis, paix, je vois mon fils Caïn qui cherche à s'endormir.

CENDRILLON, *bas.*

Bah! est-ce qu'il est au parterre.

ADAM.

Non, mais il se couche.

. . . . . « Son ame sans fierté,
» N'a plus qu'un sentiment, l'insensibilité.

Air : *De Delia et Verdikan.*

Une touchante et tendre mélodie
Vient lui verser l'oubli de tous ses maux;
Et sur son ame, avec art réfroidie,
Produit l'effet des plus puissants pavots.
Jamais sur un air si tendre
Il ne s'était endormi :
Ah! si vous pouviez l'entendre,
Vous dormiriez comme lui.

TOUS.

Qui, si nous pouvions l'entendre,
Nous dormirions comme lui.

ADAM.

Alerte, alerte, mes amis, voici le grand moment.

BRUNEHAUT.

Oui, le dénouement, mais je n'en peux plus.

CENDRILLON.

C'est vrai, ce n'est pas là votre fort.

ADAM.

Mais, mon dieu, il ne faut plus qu'un coup de collier, la massue, Abel, Caïn, le diable, ma femme, tout est là.

TOUS.

Eh bien! dépêchons.

ADAM.

Air : *Ça n'se peut pas.*

Mes deux enfans sont en présence,
Admirez ce noble tableau!
Abel respire l'innocence,
Caïn ne fut jamais plus beau.
Quelle fureur sublime et prompte;
Ma foi, l'ouvrage est entraîné;
Et voilà le cadet qui monte,
Grâce à l'aîné. (*bis.*)

TOUS.

Oui, le voilà! oui, le voilà! oui, le voilà!

ABEL, *paraissant.*

Oui, messieurs, me voici.

SCENE XI.

Les mêmes, ABEL.

ADAM, *allant à lui et l'embrassant.*

Ah! mon cher fils.

ABEL.

Mon cher papa.

CENDRILLON.

Monsieur Adam, recevez nos félicitations, vous avez là un garçon d'une belle venue. (*On enlève la grue.*)

ABEL.

Ah! mademoiselle, quand on vit d'amitié, d'amour, de tendresse et de plein chant, on se porte toujours à merveille.

ADAM.

Petit libertin, c'est donc là ce qui t'a retardé si long tems.

ABEL.

Pas tout à fait papa, mais à vous dire vrai, j'avais peur de ma mort, moi.

ADAM.

Pourquoi donc?

ABEL.

Ah! dame, il y en a tant qui ne sont pas heureuses.

Air: *de Calpigi.*

La mort d'Hector et d'Henri quatre
Auraient dû vieillir au théâtre;
La mort d'Adam et de Bayard
Méritaient aussi quelqu'égard.
Mais depuis un tems, le parterre
Aux pauvres défunts fait la guerre;
Malgré cent claqueurs des plus forts,
J'ai vu mourir toutes ces morts.

ADAM.

Bah! bah! la renommée va nous venger de tout cela.

ABEL.

La renommée, papa, est-ce qu'elle nous connaît?

ADAM.

Ni l'un ni l'autre, mais c'est égal.

ABEL.

Mais papa, est-ce qu'un pastoureau comme moi, qui

vit au jour le jour, osera paraître devant cette belle dame ?

ADAM.

Pourquoi pas?

Air : *Ce boudoir est mon parnasse.*

Tes œuvres te font connaître.

ABEL.

Oui, j'ai fait plus d'un panier.

LE TUTEUR.

Vous parlez français, peut-être.

ABEL.

Pas mal, pour un journalier.

CENDRILLON.

Tu sais dire des sentences.

ABEL.

Oui, je sais quelques chansons.

BRUNEHAUT.

Et garder les bienséances.

ABEL.

Je sais garder les moutons.

CENDRILLON, *riant.*

Ah! ah! ah! il ne vous entend pas; venez ça, grand jeune homme que je vous fasse dire votre leçon, voyons monsieur, que vous a-t-on appris?

ABEL.

Air : *Nous nous marierons dimanche.*

Las! on ne m'apprit
Qu'un seul mot d'esprit;
Et ce joli mot, c'est : j't'aime.

CENDRILLON.

Il n'est pas mal ce mot là.

ABEL.

Sans rime ou raison,
Qu'on m'insulte ou nom,
Je réponds à tout : je t'aime.

CENDRILLON.

Encore?

ABEL.

Même à Caïn,
J'ai ce matin
Dit : j't'aime.

CENDRILLON.

Oui-dà.

ABEL.

Tu me fais mal,
Mais c'est égal,
Je t'aime.

CENDRILLON.

Toujours !

ABEL.

Je l'aimais si fort,
Que même étant mort,
Je chantais encor
Je t'aime.

CENDRILLON.

Eh bien ! mon ami, la renommée vous adorera, hâtons-nous de l'invoquer.

BRUNEHAUT.

Oui ; sur le champ.

CŒUR.

Air : *Dieu des bons tours.* (Pages.)

Entends nos vœux, déïté suprême!
Ouvre ton temple et proclame ta loi ;
Nous savons bien nous vanter nous-même,
Mais l'univers n'en veut croire que toi.

BRUNEHAUT.

Dis aux mortels ma sublime éloquence.

LE TUTEUR.

Dis-leur mes vers.

ADAM.

Et mon chant érudit.

CENDRILLON.

Et si tu dis tout le bien qu'on en pense,
O déïté! tout sera bientôt dit.

CHŒUR.

Entends nos vœux, etc.

SCENE XII et dernière.

Les précédens, GRIFOLIN, *précédé par ses deux trompettes qui font retentir l'air.*

GRIFOLIN, *sur la montagne.*

Vous êtes exaucés, la renommée a prononcé, et chacun de vous va se trouver à sa place

Destins accomplissez-vous !

(*Grande fanfare.*)

(*Ici tous les nuages disparaissent.*)

(*Le théâtre change et représente une rue de Paris. A droite on voit une maison sur la porte de laquelle est écrit :* Bureau des voitures pour l'Allemagne. *En face est la*

façade du Théâtre Français; dans le fond la montagne est conservée.

ALTE-LA, *effrayé au milieu du théâtre.*

Eh bien! eh bien! que signifie tout ce bouleversement? où donc est mon auberge? Comment nous voici dans une rue de Paris. (*Il lit les inscriptions qui sont sur les portes.*) Théâtre Français! —Bureau des voitures pour l'Allemagne.

ADAM.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

GRIFOLIN, *descendu.*

Cela veut dire père Adam, que vous allez trouver là une voiture pour retourner sur le théâtre de Vienne, d'où vous êtes venu.

ADAM.

Bah! et mon fils Abel?

GRIFOLIN.

N'en soyez pas en peine, le théâtre Français me charge de le ramener dans son sein, qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Air: *Malgré mes soixante ans qu'on blâme.*

(*à Abel.*) C'est là que commença ta gloire,
Et c'est là que tu dois rester;
Crois-moi, ta seconde victoire
Fut trop facile à remporter.
Le moyen, sur une autre scène,
Qu'Abel put être maltraité;
Il avait pris chez Melpomène
Un brévet d'immortalité.

BRUNEHAUT.

Et nous seigneur?

GRIFOLIN.

La renommée vous a déjà inscrits, mais pour le moment cette jeune fille occupe seule son attention.

Air: *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

Viens, Cendrillon, ne tarde pas,
Mais garde-toi de croire
Que ce temple où tu suis mes pas
Soit celui de la gloire.
Pour rien, souvent on entre là;
Pour rien, plus d'un dégringola.
De là.

TOUS.

Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Qui jamais aurait cru cela!
La, la la.

CENDRILLON.

Entrons, seigneur, c'est toujours ça.

ALTE-LA.

Mes amis, voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

TOUS.

Oui, seigneur génie.

ALTE-LA.

C'est de vous consoler.

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

Votre accident est trop commun
Pour en éprouver quelque honte ;
Le vent souffle-t-il pour quelqu'un,
Ah ! comme il monte.
Mais sur ce théâtre glissant
Paraît-il une autre merveille,
Voyez mon héros de la veille,
Comme il descend.

ABEL.

Figeac fait le riche à Paris,
Mais sa fortune n'est qu'un conte ;
Le soir, pour gagner son taudis,
Ah ! comme il monte.
Qu'un billet tant soit peu pressant,
Par bonheur, à dîner l'invite ;
Pour se rendre à l'heure prescrite,
Comme il descend.

ADAM.

Où sont les rochers, les remparts,
Que le soldat français n'affronte !
Pour y planter ses étendards,
Ah ! comme il monte !
Envain sur son roc menaçant
L'ennemi veut parler en maître ;
Une aigle vient-elle à paraître,
Comme il descend.

GRIFOLIN.

Allons, viens, Cendrillon.

CENDRILLON

Permettez-moi seulement de dire encore un mot au public, s'il veut bien m'entendre.

(*Au public.*)

Quand un œuvre obtient votre appui,
Combien sa réussite est prompte;
L'auteur, tout enchanté de lui,
Dit: comme il monte.
Mais voici le fatal moment
Où souvent l'ouvrage chavire;
Messieurs, ne nous faites pas dire:
Comme il descend.

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 52.

Mrlois, Armand a

LE SULTAN DU HAVRE,

FOLIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 21 mai 1810.

PAR MM. ARMAND DARTOIS et HENRY DUPIN.

Chassons jusqu'au moindre soupçon:
L'expérience fait connaître
Qu'un mari jaloux sans raison
A bientôt raison de l'être.
Scène II.

Prix, 1 f. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
CASSANDRE, bon bourgeois.		M. CHAPELLE.
ARLEQUIN, son gendre.		M. LAPORTE.
GILLES,	amis de M. Cassandre.	M. EDOUARD.
SCAPIN,		M. SEVESTE.
COLOMBINE, femme d'Arlequin.		Mlle MINETTE.
Voisins et Voisines.		

La Scène se passe au Havre, dans la maison de Gilles.

COUPLET D'ANNONCE.

Messieurs,

AIR *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Du Havre enfin abandonnant la ville,
Notre sultan, pour charmer son ennui,
A la porte du Vaudeville
Vient se présenter aujourd'hui.
S'il peut entrer, suivi de son escorte,
Messieurs, ses vœux seront comblés;
Mais au sultan pour ouvrir cette porte,
Ne prenez pas vos clés.

LE SULTAN DU HAVRE,

FOLIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un salon gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, GILLES, VOISINS et VOISINES. *Les uns sont occupés à enlever les portes et à y substituer des draperies, les autres apportent des ornemens turcs etc.*

GILLES.

AIR *du Vaudeville de Mad^e Favart.*

PRÉPAREZ,
Décorez
Ce salon gothique.
Qu'il soit à l'instant
Semblable à celui d'un sultan.
Aujourd'hui
Donnez-lui
L'air asiatique.
Qu'en ces lieux enfin,
Tout trompe les yeux d'Arlequin.

CHŒUR.

Préparons,
Décorons, etc.

CASSANDRE.

Grace à votre savoir faire,
Ce décors n'est pas trop mal.

GILLES.

Voilà ma chambre, j'espère,
Dans le goût oriental.

Chassons jusqu'au moindre soupçon :
L'expérience fait connaître
Qu'un mari jaloux sans raison
A bientôt raison de l'être.

CASSANDRE.

Ecoute ce qui m'est arrivé, et frémis des suites que peut avoir une jalousie aveugle qui lui fait voir par-tout des rivaux.

AIR *de l'Infantine, contredanse.*

Quoiqu'ayant la cinquantaine,
Tu sais, Scapin, que sans peine,
Du plaisir qui nous entraîne,
Quelquefois
Je suis les lois.
La folie
Me donne envie,
Un beau jour de carnaval,
Sous un masque
Bien fantasque,
De paraître dans un bal
Du joli dieu de Cythère
Je prends la mise légère,
Et d'une démarche fière
Chez ma fille je me rends.
J'avais l'air du dieu des amans ;
Mais hélas ! soudain
Voilà qu'Arlequin
Arrive à son tour,
Et voyant l'amour
Chez lui, le brutal
Croit déjà voir un rival.
Il prend sa batte, il me frappe,
Adroitement je m'échappe ;
Mais bientôt il me rattrape,
Et plus fort
Il frappe encor.
En vain j'élève la voix ;
Réduit aux abois
Je vois
Mes ailes et mon carquois
Qui tombent tous à la fois....
Trop craintif pour se défendre,

Mon ami tu dois comprendre
Comme le pauvre Cassandre
Fut poussé,
Pressé,
Froissé.
Ma fille me laissa meurtrir,
Et loin d'accourir
Pour me secourir,
Craignant le courroux
D'un mari jaloux,
Fut, je ne sais où,
S'enfermer sous le verrou.
Pour fuir les tapes cruelles
Qu'il me donnait de plus belles,
Sous mon bras, je pris mes ailes
Et mes jambes à mon cou.

SCAPIN.

Vous vous êtes conduit en homme prudent.

CASSANDRE.

Moi, et le vertueux Gilles, à qui j'aurais dû donner ma fille plutôt qu'à ce mauvais sujet d'Arlequin, nous avons imaginé de lui donner une leçon... Mes parens, amis et voisins, que tu vois ici rassemblés, se sont joints à moi pour tâcher de rendre à la société un être que je ne crois qu'égaré... J'espère, mon cher Scapin, que tu voudras bien nous aider, et nous prêter gratis...

SCAPIN.

Mes conseils... et mes costumes à raison de trois livres.

CASSANDRE, *lui prenant la main.*

Estimable garçon!

SCAPIN.

Mais je ne vois pas encore ce que vous voulez faire.

CASSANDRE.

Nous y voici... Après m'être assuré d'une barque, j'ai invité Arlequin et Colombine à faire une promenade sur la mer; nous y avons fait une petite collation, et au

moyen d'une poudre soporifique jetée adroitement dans le verre d'Arlequin, nous l'avons ramené endormi chez mon ami Gilles, où nous allons....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, COLOMBINE, GILLES, *deux voisins apportent Arlequin, qui est endormi sur un banc.*

COLOMBINE, *accourant.*

Silence. Voici Arlequin qu'on apporte.

GILLES.

Il vient de faire un mouvement.... Il ne peut tarder à se réveiller.

CASSANDRE.

Que chacun aille se préparer... Scapin, je vais achever de t'instruire... Toi, Gilles, sur-tout ne me quitte pas... J'aurai besoin de toi.

COLOMBINE.

AIR: *Tu vas changer de fortune et d'emploi.*

Il faut sans bruit se retirer, de peur
Que mon Arlequin ne s'éveille;
Tandis qu'il dort, pour le rendre au bonheur,
Qu'en ce moment l'amitié veille.

SCAPIN.

Sans le savoir, ce projet me sourit.

COLOMBINE.

Mon époux en sera plus tendre.

CASSANDRE.

Je veux ici montrer tout mon esprit.

GILLES.

Taisez-vous donc, monsieur Cassandre.

CHŒUR, *à mi-voix, en sortant.*

Il faut sans bruit se retirer, de peur
Que son Arlequin ne s'éveille, etc.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN *seul, il est couché sur un banc, il rêve.*

Eh! la barque va de côté!... Nous nous noyons.... (*Il fait un mouvement pour se retenir; il tombe et se réveille.*) Où diable ai-je été m'endormir sur ce banc!... J'ai les reins brisés... Ah! mon Dieu! le sommeil est pourtant le seul moment où nous autres, pauvres époux, nous goûtons un véritable bonheur.

AIR *de Lantara.*

Peut-être ma femme est fidèle;
Pourtant je crains pour mon honneur.
Si je vois un homme auprès d'elle
Je me sens pâlir de frayeur.
Mais quand je dors, autour de moi tout change,
Morphée éloigne le soupçon :
Dans mon sommeil, Colombine est un ange;
A mon réveil, c'est un démon.

Mais tandis que je m'amuse ici, Colombine est peut-être.. (*Apercevant les draperies.*) Que veut dire ceci?.... Je ne suis pas chez moi!... Je me souviens que ce matin nous avons fait une promenade sur l'eau... Ah mon Dieu!... Madame Arlequin...! Colombine!... Ma femme!... Mademoiselle Cassandre! Elle ne répond pas, courons vîte la chercher... (*Il va pour sortir par la porte de côté, un voisin habillé en Turc lui barre le passage avec une pique.*)

PREMIER VOISIN.

Alla.

ARLEQUIN.

On ne sort pas par là? (*Il court à la porte du fond, un autre voisin de même lui barre le passage.*)

DEUXIEME VOISIN.

Baraballa!

ARLEQUIN.

Les vilaines figures!... Où me suis-je fourré?...

SCÈNE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, *arrivant précipitamment.*

Ah ! mon cher Arlequin ! C'est toi !... Je te croyais mort, quel bonheur de te revoir... Je craignais que ce maudit corsaire....

ARLEQUIN.

Ah çà, madame Arlequin,.... vous allez m'apprendre tout ce que cela signifie ?... Qu'est-ce que ces corsaires ?... ces baraballa...

COLOMBINE.

Comment, mon ami, tu ne te rappelles pas les dangers que nous avons courus ?

ARLEQUIN.

Je n'ai pas couru du tout.

COLOMBINE.

Tu ne te souviens pas du déjeûner que nous avons fait sur mer, et de tout ce qui s'est passé depuis ?

ARLEQUIN.

Je me rappelle le déjeûner.

COLOMBINE.

Le sommeil t'a donc fait oublier le courage que tu as montré, les exploits brillans que tu as faits.

ARLEQUIN.

Moi ?

COLOMBINE.

Oui, mon ami !

ARLEQUIN.

(*A part.*) Oh ! oh !... (*Haut.*) En effet, je ne me remets pas bien... Conte-moi mes exploits.

COLOMBINE.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Nous déjeûnions tranquillement,
Lorsque tout-à-coup un pirate
Sur nous fond précipitamment;
Mon père s'enfuit en nageant;
Toi seul tu combats la frégate.
Sur ces maudits Turcs vaillamment
Tu frappes sans que rien t'arrête.
Hélas ! me disais-je, au croissant
Mon mari va livrer sa tête.

Tu te bats comme un diable, tu te défends comme un lion.

ARLEQUIN.

Oh ! j'ai quelquefois des impromptus de valeur !... Ne suis-je pas blessé ?... Mais dis-moi,

AIR *du Vaudeville de l'Avare.*

Quand je faisais un tel carnage,
Tu vins sans doute m'imiter ?

COLOMBINE.

Non, mais sentant fuir mon courage,
Je me rendis sans résister.

ARLEQUIN.

Eh quoi ! se rendre ainsi !

COLOMBINE.

Que faire ?

ARLEQUIN.

On se défend quand on le veut.

COLOMBINE.

Crois-tu donc qu'une femme peut
Se défendre contre un corsaire ?

Enfin, forcé de céder au nombre, tu tombes...

ARLEQUIN.

Mort !

COLOMBINE.

Non, évanoui; on te fait prisonnier, et nous voilà en Turquie.

ARLEQUIN.

En Turquie!... Vous allez donc madame, m'échauffer les oreilles comme à l'ordinaire... Prenez-y garde!... La patience va m'échapper.

COLOMBINE.

Tiens, tiens, voilà quelqu'un qui va te la faire perdre tout-à-fait.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GILLES, *déguisé en grand eunuque.*

GILLES.

Esclaves !

ARLEQUIN, *à part.*

Est-ce que ma femme aurait dit vrai?

GILLES.

Je suis chargé de vous présenter au sultan.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Tu vois, modère ton caractère.

GILLES.

Sa hautesse ne va pas tarder à paraître.

ARLEQUIN.

Qu'on la fasse entrer de suite; je suis toujours visible pour sa hautesse.

COLOMBINE, *à Gilles.*

Monsieur, savez-vous ce que le sultan nous veut?

ARLEQUIN.

Quelle question!.. Il veut nous voir.

GILLES.

Sa hautesse veut voir si vous lui convenez.

ARLEQUIN.

Oh ! nous nous conviendrons sûrement, et je ne doute pas qu'avant peu nous ne soyons fort bien ensemble. Mais vous êtes donc son ami ?

GILLES.

Je suis le gardien de son serrail.

ARLEQUIN

Un serrail ! ... Qu'est-ce que c'est que cela.

GILLES.

C'est un lieu où sont renfermées plus de cent beautés confiées à ma garde.

COLOMBINE.

Quoi ! cent femmes ?

ARLEQUIN.

AIR : *Le premier pas.*

Dans un serrail, sans vous laisser surprendre,
Vous surveillez cent femmes !... quel travail !
En vérité, je n'y puis rien comprendre.
Monsieur le Turc, on ne doit pas s'entendre
Dans un serrail.

GILLES.

En un mot, je suis son premier eunuque.

ARLEQUIN.

Eunuque ! ... Ah ! je me souviens d'avoir lu ! .... Vous avez là une place que je n'aimerais pas beaucoup.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Sans la gaieté, sans les amours,
Tristement vous passez vos jours,
C'est un cruel martyre.
En France on fait très-peu de cas
De tous ces messieurs qui n'ont pas....
Le petit mot (*ter.*) pour rire.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, SCAPIN.

SCAPIN, *déguisé en corsaire.*

Eh bien, seigneur Gillafar, avez-vous présenté ces deux esclaves au sultan ?

GILLES.

Pas encore, seigneur Scapella.

ARLEQUIN.

Est-ce que nous sommes vos esclaves ?

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Tu ne le reconnais pas ?

ARLEQUIN, *bas à Colombine.*

Je ne l'ai jamais vu.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

C'est le corsaire.

SCAPIN.

Misérable !... J'aurais dû te faire jeter à la mer, pour avoir tué mon lieutenant.

ARLEQUIN.

C'est faux.... Qu'on le fasse venir devant moi... Il n'osera pas me le soutenir.

SCAPIN.

Cessons tout ce verbiage.... Il s'agit de plaire au sultan.... Tu as sans doute quelques talens ; car tu n'es pas beau ?

ARLEQUIN.

Malhonnête !

SCAPIN.

Ta compagne, c'est différent, elle est assez gentille.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Tiens, il est galant !

ARLEQUIN, *Bas à Colombine.*

Coquette! ... (*Haut.*) Pas du tout, c'est qu'elle n'est pas gentille.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Jaloux!

SCAPIN.

Voyons, es-tu peintre?

ARLEQUIN.

Non.

SCAPIN.

Es-tu danseur?

ARLEQUIN.

Non.

SCAPIN.

Es-tu musicien?

ARLEQUIN.

Non.

GILLES.

Tu ne joues d'aucun instrument!... Et de quel pays es-tu donc?

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Chaque peuple a choisi le sien;
La basse plaît à l'Allemagne,
La flûte au tendre italien,
Le luth amoureux à l'Espagne.

ARLEQUIN.

Mais le Français, grace au héros
De qui la gloire est l'interprète,
Volant à des exploits nouveaux,
N'a besoin que de la trompette.

(*Ici l'on entend la ritournelle de l'air :* Que le sultan Saladin.)

GILLES.

Silence et respect, le sultan s'avance.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CASSANDRE, *déguisé en grand sultan et porté sur un palanquin;* LES VOISINS et VOISINES, *en Turcs.* (*Marche.*)

CHŒUR *d'hommes.*

AIR : *Que le sultan Saladin.*

Chantons le règne éclatant
De notre auguste sultan.
Voyez sa mine guerrière,
Voyez son allure fière.

CHŒUR *de femmes.*

Qu'il est beau, qu'il est bien fait,
Qu'il fait
D'effet.

ARLEQUIN, *à part.*

Moi je le trouve bien laid.

GILLES.

Non jamais prince de sa race
N'eut tant de grace.

CHŒUR *général.*

Non jamais, etc.

CASSANDRE, *bas à Gilles, en se plaçant sur son trône.*

S'il allait me reconnaître!

ARLEQUIN, *à part.*

Il n'a pas l'air bête.

GILLES, *bas à Cassandre.*

Il ne vous reconnaît pas.... (*Haut.*) Seigneur, voici l'honnête corsaire Scapella qui vous présente ces deux esclaves qu'il a pris sur les côtes de France.

SCAPIN, *s'inclinant.*

Je desire qu'ils puissent plaire à votre hautesse.

GASSANDRE, *bas à Gilles.*

Que faut-il que je réponde à cela?

GILLES, *bas à Cassandre.*

Faites-les approcher, et interrogez-les.

CASSANDRE, *à Scapin.*

Faites-les approcher, afin que je les interroge.

SCAPIN.

Approchez, écoutez, et répondez sans répliquer.

ARLEQUIN, *à part.*

Je commence à la fin à avoir peur.

CASSANDRE.

De quel pays êtes-vous ?

COLOMBINE.

Seigneur...

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Taisez-vous, madame. (*Haut.*) Je suis gentilhomme... normand.

CASSANDRE.

Etes-vous marié ?

COLOMBINE.

Seigneur il est....

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Taisez-vous. (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait me séparer de ma femme?

SCAPIN, *à Arlequin.*

Répondez donc.

ARLEQUIN.

Je suis garçon.

GILLES, *à part.*

Le menteur !

CASSANDRE.

Avez-vous des talens?

COLOMBINE.

Seigneur....

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Mais tais-toi donc.

CASSANDRE, *à Arlequin.*

Laissez-la parler.

ARLEQUIN, *bas à Colombine.*

Dis que tu es ma sœur; et pour qu'il nous renvoie, que nous ne savons rien.

COLOMBINE.

Seigneur, mon frère sait très-peu de chose.

ARLEQUIN.

Bien.

COLOMBINE.

Cependant il chante et danse à merveille.

ARLEQUIN, *à part.*

La perfide!

CASSANDRE.

Comment donc, chanter et danser!... C'est très-réjouissant.

GILLES.

Allons, amusez sa hautesse, et chantez.

ARLEQUIN.

Je suis enrhumé.

SCAPIN, *bas à Arlequin.*

Si tu ne chantes pas, je vais te faire donner la bastonnade.

ARLEQUIN.

Je ne chante jamais sans accompagnement.

COLOMBINE.

Voici une harpe, je vais t'accompagner.

ARLEQUIN, *à part.*

La traîtresse!

ARLEQUIN *chante, Colombine l'accompagne sur la harpe.*

AIR *de Gaveaux.*

Lorsque l'hymen et les amours
N'embellissent pas notre vie,
Tristement nous passons nos jours
Au sein de la mélancolie.

Lorsque cessant d'être garçon,
On subit le joug ordinaire,
Alors on craint certain affront,
Dites-moi (*bis.*) comment il faut faire.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand la femme que l'on choisit
Reçut peu d'attraits en partage,
Personne ne nous la ravit,
Mais on maudit son esclavage.
Lorsqu'elle reçut de l'amour
Le don de charmer et de plaire,
Notre voisin lui fait la cour,
Dites-moi (*bis.*) comment il faut faire.

CHŒUR.

AIR *de la ronde des Gobes-mouches.*

Sans doute à la Turquie
Leurs talens doivent convenir.
Quelle douce harmonie !
On se sent pâmer de plaisir.

COLOMBINE, *à part.*

Tout ceci doit le surprendre :

CASSANDRE.

Voyons leur danse à présent.

SCAPIN, *bas à Arlequin, qui refuse de danser.*

Faquin si tu fais attendre,
La bastonnade t'attend.

CHŒUR.

Sans doute, etc.

ARLEQUIN.

Je ne danse jamais seul.

COLOMBINE.

Je vais danser avec toi.

ARLEQUIN.

Femme indigne !

(Arlequin danse avec Colombine.)

SCAPIN, *pendant la danse.*

AIR *de la Walse de Mozart.*

Nos deux danseurs
A vos faveurs
Dans ce moment aspirent;
Et leurs talens,
De bien des gens,
Ont fait le passe-temps.
L'agilité
Et la gaieté
Dans leur danse respirent.
Leurs jolis pas
Ont tant d'appas,
Qu'on ne s'en lasse pas.
Chacun d'eux
S'entrelace
Avec grace,
Et leurs nœuds
D'amour semblent les jeux.
L'un veut fuir;
La belle
En vain l'appelle,
Le plaisir
Ne peut le retenir.
Sa compagne à l'instant,
Pour un moment,
Devient boudeuse;
Mais lui, certain
De son destin,
En paraît peu chagrin,
Et doucement
Se rapprochant
De sa jeune danseuse,
Sans s'excuser
Prend un baiser
Qu'on ne peut refuser.

CHŒUR.

AIR *de la ronde des Gobes-mouches.*

Sans doute à la Turquie
Leurs talens doivent convenir.
Quelle danse jolie !
On se sent pâmer de plaisir.

CASSANDRE.

Cette femme est vraiment charmante.... (*A part.*) Je crois que voilà le moment.

ARLEQUIN.

Ah! mon Dieu, comme il regarde ma femme! (*Ici Cassandre tire de sa poche un mouchoir rouge, et va pour le jeter à Colombine.*)

CASSANDRE.

Jeune beauté!...

GILLES, *arrêtant Cassandre.*

Que faites-vous donc?

CASSANDRE, *bas à Gilles.*

Ce que tu m'as dit.... Je lui jette le mouchoir.

GILLES, *bas à Cassandre.*

Eh quoi, un mouchoir comme celui-là... Il n'est pas encore temps... Renvoyez-la comme nous en sommes convenus.

CASSANDRE, *bas à Gilles.*

Tu ne me souffles pas, non plus. (*Haut.*) Qu'on emmène cette jeune esclave dans mon harem.

ARLEQUIN.

Sans moi!

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Mon ami, nous sommes esclaves.

ARLEQUIN.

Est-ce que les esclaves ne sont pas libres d'être ensemble.

GILLES.

Obéissez au sultan!.... (*On emmène Colombine.*)

CASSANDRE.

AIR *de M. Doche.*

Le plaisir m'enivre
En voyant ces jolis yeux,
Et je vais la suivre.

ARLEQUIN, *à part.*

Que vont-ils faire tous deux?

CASSANDRE, *à part, en sortant.*

La fureur l'enflamme
Et se peint dans tous ses traits.

ARLEQUIN, *à part.*

On me prend ma femme !

SCAPIN, *à part.*

A sa place j'en rirais.

CHŒUR, *en sortant.*

Puisque dans la France
Ces captifs ont habité,
Ici leur présence
Doit ramener la gaieté.

(*Ils sortent tous, excepté Arlequin et Scapin.*)

SCÈNE IX.

SCAPIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je suis d'une colère !

AIR *du ballet des Pierrots.*

Quoique je ne sois qu'un esclave,
Je vais faire un coup éclatant ;
L'honneur commande d'être brave,
Allons tuer le grand sultan.
Mais quoi !... d'où vient que je frissonne....
Je suis faible comme un enfant ;
Hélas ! ce que l'honneur m'ordonne,
Mon courage me le défend.

SCAPIN.

Ta compagne paraît plaire au sultan, je suis au comble du bonheur.

ARLEQUIN.

Que je suis malheureux !

SCAPIN.

Je vais gagner de l'or.

ARLEQUIN.

Je vais perdre ma femme !

SCAPIN.

Il y va de ma fortune!

ARLEQUIN.

Il y va de ma tête !

SCAPIN.

Qu'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Au diable votre sultan. . . .

SCAPIN.

Que dis-tu?

ARLEQUIN.

Ce que je pense.

SCAPIN.

Sais-tu qu'il y a des choses qu'il ne faut pas dire ainsi.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Pour parvenir à plaire
Lorsque l'on flatte un sot,
On peut toujours le faire
Tout haut.
Quand on n'a pas l'adresse
De dissimuler ici bas,
Il faut parler sans cesse
Tout bas.

Damis dans la finance
Fit fortune bientôt;
Vantons son opulence
Tout haut.
Mais quel moyen attire
Tant de richesses sur ses pas?
Mon cher, il faut le dire
Tout bas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GILLES.

GILLES.

Vivat ! vivat ! mon cher Scapella !... Le sultan est enchanté de vos deux esclaves.

ARLEQUIN.

Déja !

SCAPIN.

Il veut donc les acheter ?

GILLES.

Il donne deux mille sequins de la femme.

ARLEQUIN.

Deux mille sequins pour une femme !... Combien m'achétera-t-il donc, moi ?

GILLES.

Et vingt sequins de ce marouſle.

ARLEQUIN.

Mais votre sultan m'insulte ; je vaux dix fois plus qu'une femme.... Un homme comme moi, vingt sequins.

SCAPIN.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Au sultan je rends grace,
C'est ce que tu valais.
Que veux-tu donc qu'il fasse
De toi, dans son palais ?
Ta compagne chérie
Va charmer son loisir.
Une femme jolie,
Il faut en convenir,
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

GILLES.

Scapella, vous pouvez vous rendre chez le trésorier pour toucher votre argent.

SCAPIN, *bas à Gilles.*

Je vais au cabaret voisin attendre de nouvelles instructions. (*Il sort.*)

GILLES.

Je vous suis. (*Il va pour sortir Arlequin le retient.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, GILLES.

ARLEQUIN.

Monsieur l'eunuque !

GILLES.

Eh ! bien quoi ?

ARLEQUIN, *à part.*

Je voudrais bien le séduire, mais comment faire ? point d'argent, point d'eunuque.

GILLES.

Que me veux-tu, mon ami ?

ARLEQUIN, *à part.*

Son ami ! Soyons honnête.... (*Haut.*) Vous habitez un fort beau pays, ce palais est superbe, vos habits sont magnifiques, votre caractère est très-gai, enfin votre rang....

GILLES.

Que m'importe mon rang ?... Parlez-moi de mon mérite.

ARLEQUIN.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Pardon, seigneur; point de courroux,
Je n'ai pas voulu vous déplaire;
Mais j'ai cru pouvoir avec vous
Suivre la formule ordinaire.
Oui, lorsque l'on parle d'un grand,
Je sais à quoi l'usage invite;
Il faut appuyer sur le rang
Et glisser sur le mérite.

GILLES, *à part.*

Il a parbleu raison.

ARLEQUIN.

Tenez je voudrais avoir ma sœur et m'en aller avec elle.

GILLES.

Pensez-vous que le sultan permette?....

ARLEQUIN.

Si vous pouviez me trouver un moyen pour le faire consentir à me rendre Colombine....

GILLES.

Tous les moyens que tu pourrais employer seraient inutiles, car je suis certain qu'en ce moment le sultan lui jette le mouchoir.

ARLEQUIN.

Comment diable!... Il lui jette le mouchoir...

GILLES.

AIR *du vaudeville de M. Guillaume.*

Près du sultan, au gré de son envie,
Cette belle, ainsi qu'à Paris,
Dans ces lieux va passer sa vie
Au milieu des jeux et des ris.

ARLEQUIN.

Les jeux, les ris, contre moi tout conspire.
De tels plaisirs sont superflus.
(*A part.*) Je le vois bien, ma femme va tant rire
Que je ne rirai plus. (*bis.*)

Oh! povero!...

GILLES.

Mais vous paraissez bien affecté!.... Est-ce que par hasard ce serait votre femme?

ARLEQUIN.

Ma femme! Oh! du tout.... Mais je suis son mari.

GILLES.

O ciel! Grand Dieu! Vous avez trompé le sultan en lui

faisant acheter une esclave mariée... Si cela se découvre vous êtes un homme brûlé vif.

ARLEQUIN.

Il fait chaud ici... Je tremble... Mon ami, vous qui êtes mon ami, si celá se découvrait, vous me serviriez, n'est-ce pas?

GILLES.

Sans doute j'ai beaucoup de crédit;... et grace à ma protection, vous pouvez être certain d'être seulement... empalé.

ARLEQUIN.

Rien que cela?... Quelle amitié!

GILLES.

Mais voici le favori du sultan; je vais voir si sa hautesse n'a rien découvert... (*A part.*) C'est Colombine, laissons-lui le champ libre, et allons rejoindre Scapin.

(*Il sort en faisant des signes à Colombine.*)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, *en habit turc.*

Je viens par ordre du sultan vous annoncer que votre sœur est sultane... Vous allez être comblé d'honneur... Déja sa hautesse, pour vous marquer sa bienveillance, vous donne à choisir parmi les trois plus belles femmes de son serrail, celle dont vous voudrez faire votre épouse.

ARLEQUIN.

Il me prend ma femme, et m'en donne une autre... Il y a bien des gens qui ne se comporteraient pas ainsi.

COLOMBINE, *à part.*

Il semble content. Peut-être me repentirai-je de mon épreuve. (*Haut.*) C'est moi qui suis chargé de vous les présenter.

ARLEQUIN.

Je ne prends pas comme cela une femme sans la connaître... Sont-elles jolies ?

COLOMBINE.

C'est tout ce que l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne ont produit de plus parfait. Si vous le desirez je vais vous les dépeindre.

ARLEQUIN.

Volontiers. Commençons par l'Espagnole.

COLOMBINE.

AIR *du Bouffe.*

Elle charme sans cesse
Les yeux
Par son air de noblesse.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

COLOMBINE.

Elle a sur toute belle
Le prix ;
Mais elle est peu fidèle.

ARLEQUIN.

Tant pis.

Et l'Italienne ?

COLOMBINE.

Même air.

Elle a tout pour vous rendre
Heureux ;
Belle, sensible et tendre.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

COLOMBINE.

Elle est d'un caractère
Soumis ;
Mais jalouse et colère.

ARLEQUIN.

Tant pis.

Et l'Allemande!

COLOMBINE.

Ah! c'est différent.

Même air.

Joignant à la jeunesse
L'esprit;
Sa grace enchanteresse
Séduit.
Arrêtant de la haine
Les traits,
Sa présence ramène
La paix.

ARLEQUIN.

Tout cela est fort joli;... mais çà ne me convient pas.

COLOMBINE.

En aimeriez-vous une autre?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit.

COLOMBINE.

O ciel!...

ARLEQUIN.

Une petite femme pas plus haute que cela, bien aimable, bien douce.

AIR: *C'est le meilleur homme du monde.*

Elle gronde matin et soir;
Mais ce défaut la rend plus belle.
Loin de moi je voudrais la voir,
Et je ne suis bien qu'auprès d'elle.
Son babil m'ennuie à l'excès:
Elle se tait, j'écoute encore.
Ma bouche lui dit Je te hais,
Et mon cœur lui dit Je t'adore.

COLOMBINE, *à part.*

Il m'aime toujours.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GILLES.

Ah! mon ami, je vous trouve à propos! Vous êtes perdu!

ARLEQUIN.

Comment perdu!...

GILLES.

Tout est découvert... Le sultan vient d'interroger Colombine... Il a surpris son secret, il sait que vous êtes son mari.

ARLEQUIN.

Maudite femme.

GILLES.

Vous êtes condamné à mort.

ARLEQUIN.

Je suis au supplice... Mon ami!

GILLES.

Oui, je suis votre ami; et pour ne pas vous faire languir, je cours hâter l'instant fatal.

ARLEQUIN.

Hâtez-vous lentement.

GILLES, *à Arlequin.*

Ce que j'en fais, c'est pour vous obliger.

(*Gilles et Colombine sortent.*)

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, *seul.*

Il croit m'obliger;... mais il m'obligerait beaucoup de ne pas m'obliger... Mourir à la fleur de son âge!.. Un si joli garçon... Il n'y a pas moyen de se défendre contre ces gens-là... C'est fort comme des Turcs... Etre brûlé vif,

çà fait diablement de mal... J'ai envie, tandis qu'ils n'y sont pas, de me tuer... Bonne idée ! Allons, choisissons le genre de mort qui me convient le mieux... Mourir de plaisir,... j'ai trop de chagrin; mourir d'amour, çà ne se peut pas, je suis marié;... mourir d'inanition,... ah ! fi, fi donc !.. je suis trop gourmand... Ah ! j'ai trouvé mon affaire,... la plus jolie petite mort qui soit dans le monde !... On m'a dit qu'on pouvait mourir de rire ; je suis très-chatouilleux; c'est cela....

AIR : *Chasse du roi et le fermier.*

Puisqu'il me faut
Sitôt
Me séparer de mes amis
Chéris,
Et chez Pluton,
Dit-on,
Sans en ressentir
Nul desir,
Courir
En chantant
Et riant,
Hélas ! je vais avec plaisir
Mourir.
Je crois que cette fin,
Hein ?
Est bien digne d'Arlequin.

(*Arlequin se chatouille, et fait plusieurs contorsions en riant.*)

(*On entend la ritournelle de l'air :* Jadis un célèbre empereur.)

Les voilà déja... Ces gens-là sont comme les médecins, on ne peut pas mourir sans eux.

SCÈNE XV.

ARLEQUIN, CASSANDRE, GILLES, SCAPIN, VOISINS et VOISINES. *Ils arrivent en marche.*

CHŒUR.

AIR *de Pierre-le-Grand.*

Arlequin va par son trépas
Calmer notre juste colère.
Pour soutenir les grands états
Il faut savoir être sévère.

SCAPIN.

Qu'il soit brûlé vif à l'instant,
Puisqu'il a trompé le sultan.

CHŒUR.

Qu'il soit brûlé vif à l'instant, etc.

CASSANDRE, *arrivant, va droit à Arlequin, et le regarde avec dédain.*

Vil esclave. (*Il va s'asseoir.*) (*Bas à Gilles*). Comment trouves-tu que je vienne de lui parler?

GILLES, *bas à Cassandre.*

Bien, très-bien; continuez.

SCAPIN, *en s'inclinant.*

Croyez, seigneur, que j'ignorais ce mariage.

CASSANDRE.

Il suffit, Scapella, je connais votre zèle.

ARLEQUIN.

Eh! quoi, seigneur, je serais brûlé pour cette bagatelle?

CASSANDRE.

Bagatelle! Me tromper!

ARLEQUIN.

C'est bien naturel.

AIR *de l'Opéra Comique.*

L'adroit flatteur trompe le grand,
Le marchand trompe son confrère,
L'avocat trompe son client,
Et la fille trompe sa mère.
Si l'on voulait brûler, morbleu,
Tous ceux qui trompent à la ronde,
Il faudrait donc mettre le feu
Aux quatre coins du monde.

CASSANDRE.

J'ai encore d'autres motifs... Je sais que tu rendais Colombine malheureuse par ta jalousie.

ARLEQUIN.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ma femme aurait parlé ?

GILLES.

Voyez le beau miracle !

ARLEQUIN.

Eh bien, seigneur, j'avoue que ma femme a souvent souffert de mes emportemens jaloux;.. j'avoue que je ne l'ai pas rendue très-heureuse jusqu'à présent;... j'avouerai même que dernièrement j'ai rossé M. Cassandre son père, dit-on, le prenant pour un rival.

CASSANDRE, *à part.*

Je m'en souviens. (*Haut.*) Coquin !

ARLEQUIN.

Oui, seigneur, vous avez raison, je suis un coquin ; mais si vous voulez me rendre ma femme, et ne pas me faire mourir, je vous promets de bien vivre avec elle.

CASSANDRE, *bas à Gilles.*

Je commence à m'attendrir.

GILLES, *de même.*

Ferme.

CASSANDRE.

Non, point de pitié !

ARLEQUIN.

Eh bien, puisqu'on dit que j'ai montré tant de courage, puisqu'on dit que j'ai tué un lieutenant, puisqu'on dit que j'ai tué tout le monde, je veux mourir avec éclat... je veux que ma mort fasse du bruit.

GILLES.

AIR *du petit Matelot.*

Seigneur, contentez son envie,
Qu'il meure d'un coup de canon;
Quand il faut terminer sa vie,
C'est-là le moyen le plus prompt.

ARLEQUIN.

Mais cet homme là m'en veut donc?

GILLES.

Hâtez sa mort, un ami sage
Ose ici vous en supplier.

ARLEQUIN.

Il n'en ferait pas davantage
Quand il serait mon héritier.

CASSANDRE, *bas à Gilles.*

Faut-il consentir ?

GILLES, *de même.*

Consentez.

CASSANDRE.

Je consens.

GILLES.

En ce cas, je vais faire avancer une pièce de canon; vous, Scapella, couvrez-lui les yeux, et conduisez-le.

(*Scapella prend un mouchoir, et s'apprête à bander les yeux d'Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Messieurs et mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCAPIN.

AIR *connu.*

Bon voyage,
Cher Arlequin,
Tu vas partir pour le sombre rivage,
Bon voyage,
Cher Arlequin.
Sans murmurer obéis au destin.

ARLEQUIN.

Du monde, hélas ! puisqu'on me congédie,
Il faut sortir, n'étant pas le plus fort;
Mais songez bien que jamais de ma vie
Je ne pourrai vous pardonner ma mort.

CHŒUR.

Bon voyage, etc.

(*Cassandre et les voisins se retirent.*)

(*Gilles approche un gros tambour, qu'il pose près d'Arlequin. On fait mettre Arlequin à genoux.*)

SCAPIN.

Le canon est-il pointé ?

GILLES.

Oui.

SCAPIN.

Feu! (*Gilles frappe un grand coup sur le tambour, Arlequin tombe.*)

ARLEQUIN.

Je suis mort.

SCÈNE XVI.

ARLEQUIN *seul.*

L'orchestre joue l'air : M. de la Palisse est mort.

Les mal-adroits !.... ils m'ont manqué... je l'ai échappé

belle.... (*Il tourne la tête.*) Eh bien ! ils sont déja partis !.... Si je pouvais m'enfuir.... (*Il va pour s'enfuir, il aperçoit Cassandre, Gilles, Scapin, Colombine et tous les voisins, qui arrivent avec leurs costumes naturels.*)

SCÈNE XVII et dernière.

ARLEQUIN, CASSANDRE, COLOMBINE, SCAPIN, TOUS LES VOISINS.

ARLEQUIN.

Que vois-je ? M. Cassandre ! Gilles ! Scapin ! ma femme !... Oh les coquins ! ils m'ont joué.

CHŒUR.

AIR *de l'Anglaise.*

On ne t'a fait mourir
Que pour ta jalousie.
Ah ! reviens à la vie
Pour l'amour, le plaisir.

COLOMBINE.

Cher Arlequin,
Plus de chagrin,
Tu revois ton amie.
Plus de soupçon,
Que la leçon
Te rende à la raison.

CHŒUR.

On ne t'a fait mourir, etc.

ARLEQUIN.

Eh quoi ! c'était pour me guérir de ma jalousie....

SCAPIN.

Que j'ai consenti à être corsaire.

GILLES.

Et moi eunuque.

ARLEQUIN.

Mais savez-vous que vous avez pensé me faire mourir

de peur, et qu'il ne fallait rien moins qu'un homme de ma trempe pour résister..?

CASSANDRE.

J'espère que tu te souviendras de la promesse que tu as faite au sultan, de vivre en bonne intelligence avec ta femme?

ARLEQUIN.

Je tiendrai ma parole.

COLOMBINE.

J'ai retrouvé mon Arlequin.

CASSANDRE.

Allons, mes enfans, plus de querelles, plus de jalousie !.. et apprenez qu'un Cassandre peut quelquefois donner une leçon de morale et de vertu.

VAUDEVILLE.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

COLOMBINE.

Ah ! ne craignez pas, mon père,
Qu'il soit jaloux maintenant;
Je saurai bien, je l'espère,
Lui rappeler son serment;
Car pour faire à son mari
Remarquer certain oubli,
On sait çà,
Pour cela,
Une femme est toujours là.

CASSANDRE.

Damon a fait un ouvrage
Que prônent tous les journaux;
On l'achette... à chaque page
On y trouve des défauts.
D'où vient donc qu'il est vanté?
Pourquoi sa célébrité?
On sait çà,
Pour cela,
Les diners sont toujours là.

GILLES.

Depuis le jour où Glycère
Prit pour époux un barbon
Elle accueille avec mystère
Un galant dans sa maison.
Peut-on empêcher cela ?
Non... car chacun vous dira :
On sait çà,
Pour cela,
Son mari n'est jamais là.

SCAPIN.

A la gloire osant prétendre,
L'ennemi fit le projet
Plusieurs fois de nous surprendre,
Mais il fut toujours défait.
Pour repousser les Anglais,
Pour veiller sur ses sujets,
On sait çà,
Pour cela,
Un héros est toujours là.

ARLEQUIN *au Public.*

Lorsqu'un auteur téméraire
Au Pinde veut s'élever,
Souvent sa muse légère
L'égare avant d'arriver.
Mais pour protéger l'acteur,
Pour encourager l'auteur,
On sait çà,
Pour cela,
L'indulgence est toujours là.

FIN.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LE SECRET DE MADAME,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi 2 juin 1810.

PAR MM. MOREAU et DUMOLARD.

Prix, 1 f. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE S.-PHAR.	M. VERTPRÉ.
Mad^e DE S.-PHAR.	Mme HERVEY.
ADELE, leur fille, âgée de 15 ans.	Mlle BETZY.
Le chevalier de SAINTE-CROIX, jeune colonel français.	M. HENRY. / M. ISAMBERT.
GERMAIN, valet de chambre de M. de S.-Phar.	M. FICHET.
SUZANNE, femme de chambre de Mad^e de S.-Phar.	Mlle MINETTE.

La Scène se passe à Paris, chez M. de S.-Phar.

COUPLET D'ANNONCE.

Messieurs,

AIR *du Vaudeville de l'Avare et son Ami.*

Lorsque nous cherchons à vous plaire,
Si, trompant un espoir si doux,
L'ennui vous gagnait au parterre,
Que ce soit un secret pour nous; (*bis.*)
Mais si, portés à l'indulgence,
Vous souriez à nos essais,
Si vous approuvez nos couplets,
Mettez-nous dans la confidence.

LE SECRET DE MADAME,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon élégant. Il y a un secrétaire sur la droite de l'acteur, à l'avant-scène; de l'autre côté, un métier à broder. Une porte à gauche, conduisant à l'appartement de Madame de S.-Phar; une à droite, en face, conduisant à l'appartement d'Adèle.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et Mad^e DE S.-PHAR.

Au lever du rideau, S.-Phar écrit au secrétaire et Mad^e de S.-Phar brode au métier.

DUO.

S.-PHAR, *cessant d'écrire, et allant près de sa femme.*

AIR *nouveau de Doche.*

Auprès d'une épouse chérie
Seize ans s'écoulent comme un jour.

Mad^e DE S.-PHAR.

La tendre amitié qui nous lie
Garde encor les traits de l'amour.

Ensemble.

S.-PHAR.

Jamais volage,
Et sans humeur,
Au printemps de l'âge,
Belle autant que sage,
Tu fais mon bonheur.

Mad^e DE S.-PHAR.

Exempt d'ombrage,
Jamais grondeur,
L'époux qui m'engage,
Confiant et sage,
A fait mon bonheur.

S.-PHAR.

Presque aussi belle que sa mère,
Adèle grandit sous nos yeux.

Mad^e DE S.-PHAR.

Elle a tout l'esprit de son père
Et je ne l'en chéris que mieux.

S.-PHAR.

Déja son jeune cœur palpite;
Ma fille a vu quinze printemps;

Mad^e DE S.-PHAR.

Comme le temps a passé vite !
Quoi ! mon ami, déja quinze ans !

Ensemble.

S.-PHAR.

Auprès d'une épouse chérie,
Seize ans s'écoulent comme un jour.

Mad^e DE S.-PHAR.

La tendre amitié qui nous lie
Garde encor les traits de l'amour.

Mad^e DE S.-PHAR.

Pourquoi faut-il que l'honorable mission dont le gouvernement vous a chargé nous force à nous séparer sous un mois ?

S.-PHAR.

Je te l'ai dit, ma bonne amie ; cette absence ne saurait être de longue durée : et si je résiste encore au desir que tu as de m'accompagner, c'est que je ne vais pas à Londres pour y jouir des agrémens de la société. Tu ignores la langue de ce pays, et tu n'y ferais pas un assez long séjour pour l'apprendre. Ayant d'ailleurs l'intention de marier bientôt ma fille, il ne me paraît pas convenable de lui faire quitter Paris : (*Gaiement.*) et vous emmener, mesdames, ne serait-ce pas me brouiller avec le chevalier de Sainte-Croix?

Mad^e DE S.-PHAR.

De l'ironie ?

S.-PHAR.

Je parle très-sérieusement ; et loin de m'en plaindre, je vois avec plaisir ses assiduités près de vous.

Mad^e DE S.-PHAR.

Ce jeune homme est fort aimable...

S.-PHAR.

Son père était mon ami. Son séjour en Angleterre, où il a continué l'éducation de son fils, n'a point rompu notre union. Le chevalier de Sainte-Croix sait parfaitement l'anglais; il me familiarise avec la langue et les usages de ce pays. D'ailleurs, la blessure honorable que le jeune Sainte-Croix a reçue à l'armée, la noble récompense qu'il a obtenue, tout me le fait considérer. Mais Adèle, dis moi, s'est-elle aperçue de l'empressement du chevalier?

Mad^e DE S.-PHAR.

Elle ne voit encore que par nos yeux, mon ami; et je crois que son jeune cœur a deviné nos intentions.

S.-PHAR.

Tant mieux. Le chevalier lui convient sous tous les rapports; et je pourrais avant mon départ...

Mad^e DE S.-PHAR.

Adèle est encore bien jeune, mon ami.

S.-PHAR.

Tu n'avais que son âge lorsque tes parens m'accordèrent ta main.

Mad^e DE S.-PHAR.

Ne faudrait-il pas d'abord savoir du chevalier si notre fortune?...

S.-PHAR.

Est-ce que vous le croyez capable de faire du mariage une affaire de calcul?

Mad^e DE S.-PHAR.

C'est assez l'usage aujourd'hui; mais plus le chevalier me paraît désintéressé, plus il a le droit d'espérer de notre estime...

S.-PHAR.

Il se trompe s'il a compté sur beaucoup d'or.

AIR : *Permettez, je vous en supplie.* (De la Jeune Mère.)

Dans ses desirs l'époux modeste
Convoite des biens plus certains.
Les vertus sont un fonds qui reste
Quand l'or s'échappe de nos mains.
Un cœur pur, un esprit aimable,
Des talens qu'elle tient de vous,
Voilà la dot inaltérable
Qu'Adèle apporte à son époux.

C'est ainsi que j'ai pensé quand tu fis mon bonheur.

Mad^e. DE S.-PHAR.

Je m'en félicite, mon ami; mais tout en approuvant ton système, il serait dangereux de l'exagérer.

AIR *du vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Quand le sort comblant notre envie
Satisfait nos justes desirs,
Toutes les heures de la vie
Ne sonnent que pour les plaisirs;
Mais dans une gêne importune,
Quand il faut donner nuit et jour
Tous ses instans à la fortune,
Il n'en reste plus pour l'amour.

S.-PHAR.

Sainte-Croix est assez riche; après l'hymen, d'ailleurs, j'agirai différemment. J'ai souvent remarqué qu'une grande fortune n'enfante que le luxe et la dissipation. Il est bon que la jeunesse ait quelque chose à attendre, à mériter de la bienveillance des parens: mon système à cet égard est invariable, et le chevalier prendra ma fille sans dot, ou ne l'épousera pas.

Mad^e DE S.-PHAR.

Quoi! décidément, mon ami?

S.-PHAR.

Tu ne me convertiras pas sur ce point: (*D'un ton aimable.*) et tu sais que je ne reviens jamais sur mes résolutions.

Mad^e DE S.-PHAR, *à part.*

C'est ce que nous verrons.

S.-PHAR, *tirant sa montre.*

Déja dix heures! Je m'oublie toujours près de vous.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

Mad^e DE S.-PHAR, *seule.*

C'est bien le meilleur des hommes; mais il a des préjugés. Refuser de m'emmener à Londres, sous le prétexte vain que *j'ignore l'anglais !* Vouloir marier ma fille *sans dot !* Me refuser le plaisir d'enrichir mon unique enfant! Oh! je m'en vengerai, monsieur de S.-Phar, et vous ne vous attendez certainement pas... Mais le projet d'unir sitôt Adèle au chevalier m'occupe malgré moi.

AIR : *En amour comme en amitié.* (De Calalto.)

Donner à sa fille un époux
C'est un devoir que l'on diffère.
Le jour qui l'éloigne de nous
Mêle quelque amertume au bonheur d'être mère.
Notre amour tremble sur le choix
Du jeune amant qui la réclame;
Nous ne pouvons lui transmettre notre ame,
Et nous lui cédons tous nos droits.

Profitons de l'absence de mon mari, et sachons de Suzanne si le chevalier ne m'a pas oubliée. (*Elle sonne.*)

SCÈNE III.

Mad^e DE S.-PHAR, SUZANNE.

SUZANNE.

Que veut madame?

Mad^e DE S.-PHAR.

Dites-moi, mademoiselle, le chevalier vous a-t-il fait remettre quelque chose pour moi?

SUZANNE.

Oui madame, comme à son ordinaire; une lettre que j'ai portée sur votre bonheur du jour.

Mad^e DE S.-PHAR.

Il suffit ; il se présentera sans doute ce matin; et sitôt qu'il sera venu, vous le ferez passer chez moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

SUZANNE, *seule.*

« Sitôt qu'il sera venu vous le ferez passer chez moi. » Ah! monsieur de Sainte-Croix, s'il faut vous en croire vous adorez mademoiselle; son jeune cœur court au-devant du vôtre, le père vous aime, tout vous sourit enfin; cependant à juger sur les apparences, cela ne suffit point encore à votre avidité.... La fille vous séduit, ... mais vous trouvez la mère charmante; et léger papillon, vous voltigez autour de toutes les fleurs de notre jardin.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Adèle est le bouton naissant
Que le zéphyr respecte encore ;
Sa mère est l'arbuste charmant
Où ce bouton-là vient d'éclore ;
Et notre petit chevalier,
Dont l'ardeur jamais ne repose,
Cherche à cultiver le rosier
Pour être plus sûr de la rose.

Le fruit défendu a tant de charmes pour ces messieurs! et la constance a tant de monotonie et de difficulté pour nous!.... Cependant madame ne me parle de rien; pas la plus petite confidence; elle fait porter toutes ses lettres par Germain, et ne paraît pas redouter ses insdiscrétions; je m'y perds.... Quoi qu'il en soit, continuons de la servir avec zèle; il est certaines choses qu'un domestique intelligent ne doit jamais voir.

SCÈNE V.

ADÈLE, SUZANNE.

ADÈLE, *sortant de la porte à droite.*

Que fais-tu donc là, ma bonne? Il y a une heure que tu devrais être chez moi.

SUZANNE.

Pardon, mademoiselle; madame m'avait ordonné d'attendre ici M. le chevalier.

ADÈLE.

Est-ce qu'il doit venir ce matin?

SUZANNE.

Cela ne fait rien : et si mademoiselle veut, nous allons passer dans son appartement.

ADÈLE, *vivement.*

C'est inutile. J'ai bien été forcée de m'habiller sans toi : et puisque maman veut que tu attendes ici M. de Sainte-Croix, je vais te tenir compagnie, Suzanne.

SUZANNE, *à part.*

Cela n'est pas mal – adroit. (*Haut.*) C'est beaucoup d'honneur pour moi, mademoiselle. (*Germain paraît.*) Mais nous ne serons pas long-temps seules.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GERMAIN.

ADÈLE.

Qu'est-ce, Germain?

GERMAIN, *à Suzanne, d'un air mystérieux.*

M. de Sainte-Croix est là.

SUZANNE.

Faites-entrer.

ADÈLE.

Sans doute : qu'a-t-il besoin de se faire annoncer ? Mon père n'a-t-il pas permis qu'on le reçût à toute heure ?

GERMAIN, *à Suzanne.*

Il ne faut donc pas aujourd'hui le conduire chez madame ?

SUZANNE.

Au contraire, madame l'attend dans son petit salon.

ADÈLE, *vivement, à Suzanne.*

C'est pour lui parler de mon mariage : j'en suis sûre. (*A Germain.*) Cet appartement ne conduit-il pas chez ma mère ?

SUZANNE.

M. de Sainte-Croix le sait, mademoiselle : et tenez, le voilà.

ADÈLE, *à Suzanne.*

Ah ! comme le cœur me bat !

SUZANNE.

Ces émotions-là ne sont pas dangereuses.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX.

Quoi ! c'est vous charmante Adèle ; je n'osais me flatter de vous rencontrer si matin.

AIR *d'Un Quart-d'heure de Silence.*

Une mère adorable
Daigne m'attendre ici,
Et le sort favorable
Vous y conduit aussi.
Son amitié m'invite :
Empressé d'accourir (*bis.*),
D'un devoir je m'acquitte,
Et je trouve un plaisir.

GERMAIN, *à part.*

Est-il adroit !

ADÈLE.

Je savais que vous deviez venir : et je n'ai pas voulu laisser à Suzanne le plaisir de vous recevoir.

SAINTE-CROIX.

Quel excès de bonté ! Est-il mortel plus heureux que moi ! M. de S.-Phar m'accorde son estime ; j'ai le bonheur d'être agréable à madame votre mère ; vous daignez encourager les espérances qu'ils m'ont permis de concevoir ; et bientôt les nœuds les plus doux....

ADÈLE.

Je sais que mes parens ne desirent que mon bonheur.

SAINTE-CROIX.

Je ne tromperai pas leur espoir.

AIR *du Cabaret.*

On dit que la monotonie
Glace les plus heureux époux ;
Le doux emploi de notre vie
L'empêchera d'entrer chez nous.
Je veux que mon Adèle trouve
Nouveaux plaisirs à chaque instant,
Et que leur diversité prouve
Combien mon amour est constant.

GERMAIN, *à demi-voix.*

Oui, monsieur le chevalier sait varier ses plaisirs.

ADÈLE.

Ces promesses-là sont charmantes ; mais vous me parlez un langage nouveau pour moi.

AIR *du vaudeville des Espiègles.*

Sans envier d'autres succès,
D'un père chérir la puissance ;
A ma mère offrir mes essais,
Et l'embrasser pour récompense,

Voilà mes plaisirs jusqu'ici.
S'il en est de plus vifs encore,
Il m'est doux qu'on vous ait choisi
Pour m'apprendre ce que j'ignore.

SUZANNE, *se mettant entre eux deux.*

Monsieur doit être un fort bon maître; mais il oublie que madame l'attend.

ADÈLE.

Et ce n'est pas aujourd'hui que vous devez la faire attendre.

AIR *du vaudeville de Six mois d'Absence.*

Sa main tutélaire
Nous prépare un doux lieu;
Monsieur, pour lui plaire,
Il ne faut négliger rien.

SAINTE-CROIX.

Oui, charmante Adèle,
Exact à son rendez-vous,
Je vole auprès d'elle,
C'est encore être avec vous.

Ensemble.

ADÈLE.
Sa main tutélaire, etc.

SAINTE-CROIX.
Lorsque votre mère
Nous promet un doux lien,
Ici, pour lui plaire,
Je ne négligerai rien.

GERMAIN, *à part.*
Son humeur légère
Craint-elle un double lien?
La fille et la mère
Lui conviennent assez bien.

SUZANNE, *à part.*
Madame, j'espère,
Ici se compromet bien.
D'un pareil mystère
Ne saurai-je jamais rien?

(*Adèle rentre chez elle, et le chevalier entre chez Mad^e de S.-Phar.*)

SCÈNE VIII.

SUZANNE, GERMAIN.

GERMAIN.

Que dis-tu de ce qui se passe ici, Suzanne?

SUZANNE.

Que s'y passe-t-il donc, monsieur Germain?

GERMAIN.

Ah! tu ne t'effraies peut-être pas pour si peu?

SUZANNE.

Insolent!

GERMAIN.

Parlons sans nous fâcher. Ne trouves-tu pas monsieur bien confiant?

SUZANNE.

Il rend justice à madame.

GERMAIN.

En effet, recevoir tous les matins un jeune homme à l'insu de son mari.....

SUZANNE.

Qui te dit que ce soit à son insu?

GERMAIN.

Ecrire tous les jours à ce jeune homme, et me charger, moi, valet de chambre de monsieur, de porter les billets de madame.

SUZANNE.

N'es-tu pas ici pour cela?

GERMAIN.

C'est-à-dire que ta maîtresse me prend pour un sot?

SUZANNE.

Elle a le coup d'œil si juste!

SCÈNE IX.

GERMAIN *seul.*

Ah ! Suzanne fait la fière ! eh bien, morbleu ! nous verrons. Mes talens restaient inactifs depuis trop long-temps ; il n'y avait ici ni plaisir ni profit.... et je n'attendais que ce moment de trouble pour me rembarquer sur la mer de l'intrigue.

AIR *de Marianne.*

Lorsque l'empire de Neptune
Par la guerre n'est point gêné,
Le commerçant fait sa fortune
Et le pirate est enchaîné.
Qu'un souverain
Arme soudain
Quelques frégates,
Aussitôt les pirates
Sortent joyeux,
Et chacun d'eux
Fait son butin, grace à ce trouble heureux ;
Ainsi nous faisons nos affaires
Dans de pareils événemens :
Nos maîtres sont les bâtimens,
Nous sommes les corsaires.

Si je puis parvenir à prouver à monsieur que madame le trompe, c'est un coup de maître, et ma fortune est faite. Le voici ; commençons l'attaque.

SCÈNE X.

S.-PHAR, GERMAIN.

GERMAIN, *à part ; mais à dessein d'être entendu de son maître.*

C'est mon maître. Quel embarras !

S.-PHAR.

Qu'as-tu donc, Germain ?

GERMAIN *jouant le trouble.*

Moi, monsieur ? rien.

S.-PHAR.

Tu me dis cela d'un air.... Où sont ces dames?

GERMAIN.

Elles sont ici. (*Jouant l'air embarrassé.*) Est-ce que monsieur ne passe pas dans son cabinet?

S.-PHAR.

Voudrait-il m'éloigner ? (*Haut.*) Non ; j'ai quelque chose à dire à madame.

GERMAIN, *avec un air effrayé.*

A madame, monsieur !

S.-PHAR.

Oui, à madame. Y a-t-il de quoi s'étonner? Mais quelqu'un sort de chez elle.

GERMAIN, *jouant l'air très-effrayé.*

Quelqu'un, monsieur? Suzanne, apparemment.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SAINTE-CROIX.

S.-PHAR, *avec un peu d'étonnement.*

Comment ! C'est le chevalier de Sainte-Croix !....

GERMAIN, *à part.*

Le premier coup n'a pas porté; mais je ne me tiens pas pour battu. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

S.-PHAR, SAINTE-CROIX.

S.-PHAR, *gaiement.*

C'est vous, mon jeune ami? Vous êtes ici tous les jours de bonne heure !

SAINTE-CROIX.

Vous avez autorisé mes visites, monsieur; et vous ne

deviez pas douter que je ne profitasse d'une si douce permission.

S.-PHAR, *gaiement.*

Il ne faut pas vous dire les choses deux fois.

SAINTE-CROIX.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Ne craignez pas que je l'oublie,
Ce mot que mon cœur a gardé;
Du bonheur de toute ma vie
Ce mot charmant a décidé.
Il ne faut pas, on peut m'en croire,
Pour voir un Français accourir,
Deux fois l'appeler à la gloire,
Deux fois l'inviter au plaisir.

S.-PHAR.

Vous sortez d'auprès de ces dames ?

SAINTE-CROIX.

Je les ai vues quelques instans ce matin.

S.-PHAR.

C'est fort bien fait; mais j'espère que vous n'en viendrez pas moins dîner avec nous : Adèle ne m'en voudra pas, j'en suis sûr ; et je suis bien aise de vous communiquer certain projet qui vous sera, j'espère, agréable.

SAINTE-CROIX.

C'est doubler mon empressement de me rendre à votre invitation. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

S.-PHAR, ADÈLE.

S.-PHAR, *sur le devant de la scène.*

Décidément, je veux terminer ce mariage avant mon départ.

ADÈLE, *ayant entendu S.-Phar.*

Que mon père est aimable ! (*Haut.*) Vous avez donc vu M. Sainte-Croix ce matin ?

S.-PHAR.

Ne vous quittait-il pas à l'instant ?

ADÈLE.

Mon Dieu non ; il a passé tout de suite chez ma mère. Elle voulait lui parler seule.

S.-PHAR, *avec étonnement.*

Seule ! Eh ! dis-moi, mon Adèle, y avait-il long-temps que Sainte-Croix était ici ?

ADÈLE, *vivement.*

Deux heures, au moins.

S.-PHAR.

Deux heures !

ADÈLE.

J'étais bien impatiente qu'il fût sorti, allez; et je voudrais bien savoir ce que maman pouvait lui dire.

S.-PHAR, *à part.*

Je n'en serais pas fâché non plus. (*Haut.*) Elle te l'apprendra, sans doute. Va la trouver, ma fille ; elle doit être encore chez elle.

ADÈLE, *en sortant.*

Oui, mon père, j'y vais. (*A part.*) Il n'est pas aujourd'hui comme à son ordinaire.

SCÈNE XIV.

S.-PHAR *seul.*

Deux heures de tête à tête avec le chevalier ! Et ce matin, ma femme me conseillait de différer le mariage d'Adèle ! Quand je suis rentré, Germain n'a pu me cacher son embarras. Que signifie tout cela ? Mais où va se porter mon esprit ? Moi, jaloux ! N'ai-je pas vingt fois éprouvé que madame de S.-Phar m'est véritablement attachée.

AIR : *Haiss' les femmes qui voudra* (*de* Haine aux Femmes.)

Par des doutes injurieux
Gardons-nous d'affliger ma femme ;
Trop souvent l'époux soupçonneux
Voit sur lui seul tomber le blâme. (*bis.*)

Les femmes ont, en général,
Une ame fière et bonne :
On les porte à faire le mal
Quand on les en soupçonne. (*ter.*)
L'homme sage, au lieu de blâmer
L'instinct léger qui les anime,
Les force à se faire estimer
En leur prouvant qu'il les estime.

Ne nous mettons point en tête de pareilles idées. Quoique jeune et belle, ma femme sait se respecter, et Sainte-Croix ne vient ici que pour Adèle.

SCÈNE XV.

S.-PHAR, GERMAIN. (*Ce dernier tient une lettre qu'il cache avec précipitation, mais de manière à être aperçu de S.-Phar.*)

S.-PHAR.

Que caches-tu donc là, Germain ?

GERMAIN.

Moi, monsieur ?

S.-PHAR.

Oui, toi. Il m'a semblé voir dans tes mains une lettre ?

GERMAIN.

Une lettre, monsieur ?

S.-PHAR, *sérieusement.*

Oui, vous dis-je.

GERMAIN.

Ma foi, monsieur, puisque vous l'avez vue, la voici. (*A part, avec intention d'être entendu.*) Mal-adroit que je suis !

S.-PHAR, *lisant l'adresse.*

Au chevalier de Sainte-Croix ! C'est madame qui écrit ?

GERMAIN.

Je le crois, monsieur.

S.-PHAR.

Et l'on vous avait recommandé de me le cacher?

GERMAIN.

Pas précisément; mais j'ai pensé que madame ménageait à monsieur quelque aimable surprise, et je voulais vous en laisser le plaisir.

S.-PHAR, *avec un ton contraint.*

Une surprise!

GERMAIN.

Oui, monsieur. Demandez plutôt. Voici Suzanne, qui pourra vous dire ce qu'il en est.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SUZANNE.

GERMAIN, *vivement à Suzanne, avec intention d'être entendu par S.-Phar.*

Je te l'avais bien dit, Suzanne; la plus innocente ruse expose toujours un galant homme. (*A part.*) Je la forcerai bien à parler.

SUZANNE.

Que veux-tu dire? et de quelle ruse....?

GERMAIN, *de même.*

N'est-il pas vrai, Suzanne, que tu connais le motif de la lettre que madame écrit à M. de Sainte-Croix. (*A part.*) Je la tiens.

SUZANNE, *à M. de S.-Phar.*

Quelle lettre, monsieur?

S.-PHAR.

Parbleu! celle que voici.

SUZANNE, *un peu troublée.*

Comment!

GERMAIN.

Que veux-tu, mon enfant? monsieur est si vif....

SUZANNE, *à part.*

Le traître !

S.-PHAR, *gaiement.*

Eh ! bien, Suzanne, tu ne veux pas me mettre dans la confidence ?

SUZANNE, *à part.*

Je ne sais que lui dire. (*Haut.*) Volontiers, monsieur ; mais vous allez bien diminuer le plaisir que nous nous promettions.

S.-PHAR.

Sois tranquille. Si c'est un mystère, je serai discret. Tu dis donc ?

SUZANNE, *hésitant.*

Monsieur n'ignore pas que le chevalier de Sainte-Croix cultive les lettres et la poésie...

S.-PHAR.

Ah ! je devine l'objet de cette correspondance. Eh ! dis-moi, y a-t-il long-temps qu'elle est établie ?

GERMAIN, *vivement.*

Je ne ne crois pas avoir porté plus de dix à douze lettres, et autant de réponses. N'est-il pas vrai Suzanne ?

SUZANNE, *à part.*

Le monstre !

S.-PHAR, *à Germain.*

Il suffit. Remettez ce billet à son adresse.

GERMAIN, *à part.*

Diable ! Il prend cela bien tranquillement. (*Haut.*) J'y cours, monsieur. (*Il fait une fausse sortie*).

SUZANNE, *à part.*

Grace au ciel, nous en sommes quittes pour la peur. Allons prévenir Mad^e^ de S.-Phar de tout ceci.

(*Elle rentre chez Mad^e^ de S.-Phar.*)

SCÈNE XVII.

S.-PHAR, GERMAIN, *au fond de la scène.*

S.-PHAR, *sur le devant du théâtre.*

Dix à douze lettres et autant de réponses, sans m'en avoir dit le motif!.. Le trouble de Suzanne... L'air mystérieux et embarrassé de Germain...

GERMAIN, *avançant, à part.*

Bon. (*Haut.*) Plaît-il, monsieur?

S.-PHAR.

Tu n'es pas encore parti?

GERMAIN.

J'ai cru que monsieur m'avait appelé?

S.-PHAR.

Non; mais je ne reconnais pas là ton zèle ordinaire.

GERMAIN.

N'accusez pas mon zèle, monsieur; c'est lui seul qui me fait hésiter...

S.-PHAR.

Que voulez-vous dire?

GERMAIN.

Tenez, monsieur, dussé-je encourir la disgrace de madame, je ne saurais me prêter plus long-temps à tromper un si bon maître.

S.-PHAR.

Me tromper?

GERMAIN.

Je ne dis pas cela précisément, monsieur; mais voici ce qui se passe.

AIR: *N'en demandez pas davantage.*

Un serviteur leste et discret,
Tous les jours apporte un message,
Qu'au même instant dans un coffret
Madame cache, en femme sage.

Secret entretien
Suit la lettre...

S.-PHAR.

Eh bien ?

GERMAIN.

N'en demandez pas davantage.

S.-PHAR.

Je vous trouve bien hardi d'oser concevoir de pareils soupçons : et si je n'attribuais vos discours à un zèle maladroit, je vous chasserais à l'instant même.

GERMAIN.

Non, monsieur, vous ne me chasserez pas : et si je n'étais sûr de tenir en main la preuve de ce que j'avance... (*Faisant le geste de décacheter.*) Si monsieur veut permettre...

S.-PHAR, *lui arrachant la lettre.*

C'est pousser trop loin l'insolence; et la certitude où je suis de vous prouver l'indécence de vos propos peut seule me décider à décacheter, pour la première fois, une lettre que ma femme ne m'avait pas communiquée.

GERMAIN, *à part.*

Je le tiens.

S.-PHAR, *ouvre la lettre, à part.*

Que vois-je ! (*Il lit.*) « Croyez à la constance de mon « amour ». Qu'ai-je lu ? (*Reprenant un air tranquille.*) Je savais bien que vous n'étiez qu'un sot. (*Il va au secrétaire recacheter la lettre.*)

GERMAIN, *à part.*

Il dissimule ; mais je n'en aurai pas le démenti; et si je puis lui livrer la boîte...

S.-PHAR, *avec force.*

Portez cette lettre au chevalier de Sainte-Croix.

GERMAIN, *avec, étonnement.*

J'y vais, monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

S.-PHAR, Mad^e DE S.-PHAR, ADÈLE.

S.-PHAR, *sur le devant de la scène.*

Je n'en puis donc plus douter : je suis trahi, trompé, par celle que j'ai tant aimée !... (*Apercevant Mad^e de S.-Phar et Adèle.*) Mais la voici ; tâchons de me contraindre, et ne la forçons pas de rougir aux yeux de sa fille.

Mad^e DE S.-PHAR.

Déja de retour, mon ami ; serait-ce une indisposition qui vous aurait ramené sitôt ?

S.-PHAR, *à part.*

Sitôt ! (*Haut.*) Non, madame.

Mad^e DE S.-PHAR, *à part.*

Madame ! Suzanne m'avait pourtant dit qu'il n'avait pas pris garde aux discours de Germain.

S.-PHAR, *à part.*

Rêveuse, préoccupée ! Sa trahison n'est que trop claire.

Mad^e DE S.-PHAR.

Vous avez l'air soucieux, mon ami.

ADÈLE.

Cela est vrai : j'ai déja remarqué que vous n'aviez pas aujourd'hui votre bonne humeur accoutumée.

S.-PHAR.

Il se peut, ma fille. Quelques occupations...

Mad^e DE S.-PHAR, *à part.*

Serait-il jaloux ?

ADÈLE, *à M. de S.-Phar.*

Vous devriez bien permettre que, pour vous distraire, maman vous chantât ces couplets nouveaux de M. de Sainte-Croix, qu'elle étudiait tout-à-l'heure à son piano.

S.-PHAR, *à part.*

Des couplets de M. de Sainte-Croix!

ADÈLE.

Ils m'ont paru charmans.

S.-PHAR.

Volontiers, madame.

Mad^e DE S.-PHAR.

Au milieu de vos graves occupations, avez-vous du temps à donner à ces enfantillages ?

S.-PHAR.

Oui, madame ; et je serai charmé de connaître le style de M. de Sainte-Croix.

ADÈLE, *vivement.*

Oh ! il écrit à merveille.

S.-PHAR.

Ayez donc la complaisance de nous dire ces couplets.

Mad^e DE S.-PHAR.

Vous savez bien que je ne me fais jamais prier. (*A part.*) Je vois qu'ils auront le mérite de l'à-propos. (*Haut.*) *Eloge de la confiance.*

S.-PHAR, *avec ironie.*

Le sujet est bien choisi.

Mad^e DE S.-PHAR.

AIR *nouveau de Doche.*

Voyez dans les champs d'alentour
Ces fleurs que couvre un vert feuillage,
Il les dérobe aux feux du jour ;
Il les défend contre l'orage.
De même la bonté des dieux,
Pour embellir notre existence,
De l'hymen a placé les nœuds
Sous l'abri de la confiance.

S.-PHAR, *à part.*

Il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à l'aveuglement.

Mad^e DE S.-PHAR.

SECOND COUPLET.

Elle est la vertu des héros,
Des amis le guide fidèle ;
L'enfance lui doit son repos,
Et l'homme a toujours besoin d'elle.
S'il n'est point de bonheur pour nous
Sans le sommeil et l'espérance,
Ce que tous deux ont de plus doux
Se trouve dans la confiance.

ADÈLE.

Ne les trouvez-vous pas jolis ?

S.-PHAR.

Et sur-tout faits avec beaucoup d'adresse.

Mad^e DE S.-PHAR.

TROISIÈME COUPLET (1).

Comme le rapide aquilon
Emporte les fleurs dans sa course,
En un moment le noir soupçon
Du bonheur vient tarir la source.
Voulez-vous preserver l'Amour
De sa dangereuse influence ?
Près de cet enfant nuit et jour
Faites veiller la confiance.

S.-PHAR, *à part.*

Il ne négligeait aucun moyen de nous abuser tous.

Mad^e DE S.-PHAR.

J'aime beaucoup la morale de ces couplets. C'est en la pratiquant, mon ami, que nous avons fixé le bonheur.

S.-PHAR, *à part.*

Que de ruse! Ah! quittons la place, je ne répondrais pas plus long-temps de moi. (*Il sort.*)

(1) On passe ce couplet à la représentation.

SCÈNE XIX.

Mad^e DE S.-PHAR, ADÈLE.

Mad^e DE S.-PHAR, *à part.*

Il paraît intrigué. Mais la petite surprise que je lui prépare dissipera bientôt ce nuage léger.

ADÈLE.

Qu'a donc mon père aujourd'hui? Il a l'air de te bouder.

Mad^e DE S.-PHAR.

Ce n'est rien, mon Adèle; ce sont là les petits agrémens du mariage; et tu sauras peut-être un jour qu'un mari n'est pas toujours galant.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu! tu m'effrayes. Et si je croyais cela...

Mad^e DE S.-PHAR.

Que ferais-tu? L'hymen est un lien nécessaire, ma chère amie; et s'il n'est pas exempt de quelques petits chagrins, de quelques légères contrariétés, une jeune personne éprouve de bien plus graves inconvéniens dans le monde.

AIR: *On parle de philosophie.* (De Meissonnier.)

Lorsque sur cette onde orageuse,
De voguer seule elle a l'orgueil,
Une imprudente voyageuse
Y rencontre plus d'un écueil.
L'amour, sur une main chérie,
Lui conseillant de s'appuyer,
Fit de l'hymen le nautonnier
Du fleuve de la vie.

ADÈLE.

Cela me décide.

Même air.

Avec un guide aimable et sage,
Ton Adèle s'embarquera;
Et s'il s'élève quelque orage,
Ta prudence le calmera.

Auprès d'une mère chérie,
Entre un père et l'amant qui plaît,
Tout doit embellir le trajet
Du fleuve de la vie.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, *annonçant.*

Monsieur de Sainte-Croix.

Mad^e DE S.-PHAR.

Faites entrer. (*Suzanne sort.*) J'ai à lui parler, ma bonne amie; laisse-nous un moment.

ADÈLE.

Je reviendrai bientôt, n'est-ce pas?

Mad^e DE S.-PHAR.

Oui, vas, mon enfant. (*Elle l'embrasse.*)

ADÈLE, *en sortant.*

Je ne sais ce qui se passe ici; mais on ne m'a pas permis de le voir un moment de la journée. (*Elle fait une révérence au chevalier, et sort.*)

SCÈNE XXI.

Mad^e DE S.-PHAR, SAINTE-CROIX.

Mad^e DE S.-PHAR.

Nous sommes libres, chevalier; M. de S.-Phar est absent, et nous pouvons parler sans crainte d'être entendus.

SAINTE-CROIX.

Quel aimable tête à tête, et quel joli rôle que celui de votre confident!

Mad^e DE S.-PHAR, *à part, avec intention.*

Ah! M. de S.-Phar, vous ne voulez pas m'emmener en Angleterre, et vous ne revenez jamais, dites-vous, de vos résolutions. (*Au chevalier.*) Mais vous aurez fait quelque étourderie, et je crains que mon mari ne se doute...

SAINTE-CROIX.

La récompense que vous m'avez promise, madame, vous répond de ma discrétion. Et d'ailleurs :

AIR : *Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse.*

Aux secrets d'un sexe adorable
On peut m'admettre sans danger ;
Trame-t-il une ruse aimable,
Je me plais à la partager. *(bis.)*
Toujours prêt à servir les dames,
Il est dans mes goûts favoris
De ménager avec les femmes
Quelque surprise à leurs maris.

Mad^e DE S.-PHAR.

Parlons raison, chevalier. Avez-vous reçu ma lettre ce matin ?

SAINTE-CROIX.

Un peu tard : et connaissant votre exactitude, je m'étonnais....

Mad^e DE S.-PHAR.

En effet, elle a dû vous être remise plus tard qu'à l'ordinaire. Aurez-vous eu le temps de la lire et de la méditer ?

SAINTE-CROIX.

J'en suis enchanté, madame ; et malgré quelques négligences que j'ai remarquées, heureux qui pourrait vous inspirer les sentimens qu'elle exprime !

Mad^e DE S.-PHAR.

Ce ne sont pas des complimens que je vous demande. (*Gaiement.*) Comment trouvez-vous la déclaration ?

SAINTE-CROIX.

Je vais vous étonner ; mais il me semble que sous votre plume la réserve qui vous est si naturelle en affaiblit un peu l'expression.

Mad^e DE SAINT-PHAR.

Ces messieurs ne sont jamais contens

SAINTE-CROIX.

AIR : *Auprès de vous.* (De Pauline.)

Plus d'abandon,
Pour peindre la tendresse,
De la froide raison
L'expression
Faiblement intéresse.
En traits brûlans
Exprimer leur ivresse,
Ce fut, dans tous les temps,
Le vrai langage des amans.

Mad^e DE S.-PHAR.

De pareils avis
Je profiterai, je l'espère,
Car je ne suis
Encore qu'une écolière.

SAINTE-CROIX.

Prenez pour seul précepteur,
Aimable auteur,
Votre cœur.

(*Parlé pendant la ritournelle.*)

Il vous dira....

(*S.-Phar parait au fond du théâtre.*)

Ensemble.

SAINTE-CROIX.

Plus d'abandon
Pour peindre la tendresse,
De la froide raison
L'expression
Faiblement intéresse.
En traits brûlans
Exprimer leur ivresse,
Ce fut, dans tous les temps,
Le vrai langage des amans.

Mad^e DE S.-PHAR, *gaiement.*

Dans l'abandon
D'une amoureuse ivresse,
Je vais de la raison
Quitter le ton,
Pour peindre la tendresse.

En traits brûlans
Déraisonner sans cesse,
Ce fut, dans tous les temps,
Le vrai langage des amans.

S.-PHAR.

O trahison !
O coupable faiblesse !
Germain, de ce soupçon,
Avec raison,
Alarmait ma tendresse.
Affreux tourment !
Dans l'ardeur qui me presse,
Sachons, pour un moment,
Réprimer mon ressentiment.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, S.-PHAR.

S.-PHAR.

A merveille, madame!

Mad^e DE S.-PHAR, *gaiement.*

Quoi ! monsieur, vous nous écoutiez.

S.-PHAR.

Et vous ne doutez pas de la part que je prenais à cet entretien.

SAINTE-CROIX.

J'expliquais à madame votre épouse...

S.-PHAR.

Il suffit chevalier; vous êtes homme d'honneur: et ce n'est pas le moment d'une pareille explication.

SAINTE-CROIX.

Quoi ! monsieur, vous pourriez croire?... qu'aux termes où nous en sommes....

Mad^e DE S.-PHAR, *l'arrêtant.*

Non, chevalier, je suis la seule coupable; (*Gaiement.*)

et c'est à moi de rendre raison à M. de S.-Phar. Veuillez nous laisser un moment; mais ne vous éloignez pas.

SAINTE-CROIX.

Vous le voulez, madame? (*A S.-Phar.*)

AIR: *J'ai vu par-tout, dans mes voyages.*

Je vous laisse, puisqu'on l'exige;
Mais, sans l'ordre que je reçois,
Du doute cruel qui m'afflige
Je n'emporterais pas le poids.
Plein d'une noble impatience,
Un soldat qu'on ose outrager,
Sitôt que le soupçon commence,
Veut l'éclaircir ou s'en venger.

(*Il sort.*)

SCENE XXIII.

S.-PHAR, Mad^e DE S.-PHAR.

Mad^e DE S.-PHAR.

En vérité, mon ami, vous avez été toute la journée d'une humeur.....

S.-PHAR.

Cessons de plaisanter, madame.

Mad^e DE S.-PHAR.

Ah! monsieur de S.-Phar, je ne m'étais pas encore aperçue que vous fussiez jaloux.

S.-PHAR.

Je vous estimais trop pour l'être, madame; mais mon cœur ne saurait plus long-temps démentir le témoignage de mes yeux; et vous devez penser qu'après ce dont je viens d'être témoin.....

Mad^e DE S.-PHAR.

Eh bien! après ce dont vous venez d'être témoin?....

S.-PHAR.

La plus prompte séparation.....

Mad^e DE S.-PHAR.

La plus prompte séparation.... Ah ! c'est aller un peu vîte.

AIR : *Conservez bien la paix du cœur*, ou *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

O vous qu'un rien peut alarmer,
Maris soyez plus raisonnables;
Pour vous faire toujours aimer,
Tâchez d'être toujours aimables.
A vous tromper, faut-il, hélas !
Nous instruire par méfiance ?
Femme souvent n'y pensait pas,
Et vos soupçons font qu'elle y pense.

Peut-être devriez-vous réfléchir.....

S.-PHAR.

Tout est réfléchi, madame ; je veux bien vous épargner des reproches trop mérités.....

Mad^e DE S.-PHAR.

Quoi ! monsieur, vous refusez de m'entendre ?....

S.-PHAR.

Tout éclaircissement deviendrait inutile; et je vous laisse maîtresse de fixer la part que je dois vous faire de mes biens.

Mad^e DE S.-PHAR, *à part.*

Une part de ses biens ! Oh ! l'excellente idée ! Ma chère Adèle, tu ne seras pas mariée sans dot. (*Haut.*) Puisque vous le voulez absolument, il me semble qu'une centaine de mille francs....

S.-PHAR.

Vous les aurez madame.

Mad^e DE S.-PHAR.

C'est être trop généreux. (*Avec intention.*) Vous n'oublierez pas cette promesse-là, monsieur ?

S.-PHAR.

Non, madame : je ne profiterai pas de votre exemple; et je ne trahis jamais mes promesses.

Mad^e DE S.-PHAR, *à part.*

A merveille. (*Haut.*) Maintenant, monsieur, sur le point de nous séparer pour plus long-temps que je ne l'avais cru d'abord, (*Avec intention*) car vous ne vouliez pas ce matin m'emmener en Angleterre, je veux au moins vous donner bonne opinion de ma franchise, en avouant des torts.....

S.-PHAR.

Je sais tout, madame; et la lettre que vous écriviez ce matin au chevalier.....

Mad^e DE S.-PHAR.

N'est pas la seule, monsieur. (*Mouvement de surprise de S.-Phar.*) Nous étions depuis long-temps en correspondance.

S.-PHAR, *à demi voix.*

Femme imprudente! (*Madame de S.-Phar sonne.*) Que faites-vous, madame?

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, SUZANNE.

Mad^e DE S.-PHAR.

Dites à Germain de prendre sur mon secrétaire la boîte d'acajou qu'il y trouvera, et de nous l'apporter.

S.-PHAR.

Il n'est pas nécessaire, madame.

Mad^e DE S.-PHAR.

Pardonnez-moi, monsieur. (*A Suzanne.*) Vous amènerez ensuite ma fille, et vous prierez M. de Sainte-Croix de l'accompagner ici.

SUZANNE.

Il suffit, madame. (*A part.*) A-t-elle perdu la raison?

SCÈNE XXV.

S.-PHAR, Mad^e DE S.-PHAR.

S.-PHAR.

Voulez-vous donc, madame, rendre votre fille et vos gens témoins d'un éclaircissement que je ne vous demandais pas ?....

Mad^e DE S.-PHAR.

Mais que vous avez rendu indispensable.

S.-PHAR.

Je ne souffrirai pas.....

Mad^e DE S.-PHAR.

Je vous prie, monsieur, de permettre que je l'exige.

SCÈNE XXVI et dernière.

M. et Mad^e DE S.-PHAR, ADÈLE, SAINTE-CROIX, SUZANNE, GERMAIN, *au fond du théâtre, portant la boîte.*

SUZANNE.

Vous êtes obéie, madame.

Mad^e de S.-PHAR.

Approchez, Germain.

GERMAIN, *à part.*

Je suis presque fâché d'avoir laissé les choses aller si loin.

Mad^e DE S.-PHAR, *ouvrant la boîte, que Germain tient entre elle et son mari.*

Veuillez parcourir, monsieur, cette coupable correspondance.

S.-PHAR.

Ah ! c'en est trop ; et ce dernier outrage.....

Mad^e DE S.-PHAR, *présentant une des lettres contenues dans la boite.*

Lisez, je vous en supplie, monsieur.

SAINTE-CROIX *s'approchant de lui de l'autre côté.*

Et moi, monsieur, j'attends cette complaisance de votre délicatesse.

S.-PHAR.

Quelle audace ! Allons, madame. (*Il lit, pendant ce temps madame de S.-Phar parle bas à Suzanne, qui sort en courant et revient de même, rapportant de l'appartement de madame de S.-Phar un petit volume relié.*)

Milady Smith, au lord Atkinson.

« Une déclaration d'amour à moi ? Y pensez-vous, mi-« lord ? Un baronnet, un pair d'Angleterre !.... Que dirait « milady, votre épouse ?..... » (*Parlé.*) Que signifie ce langage ?

Mad^e DE S.-PHAR.

C'est de ce style que nous nous écrivions, le chevalier et moi.

S.-PHAR *parcourant vivement plusieurs lettres qu'il a prises dans la boite.*

En effet, toutes ces lettres.....

Mad^e DE S.-PHAR, *lui remettant le livre, qu'elle prend de la main de Suzanne.*

Vous savez l'anglais, monsieur; voyez si elles ne seraient pas traduites de ce roman nouveau qui vient d'arriver de Londres.

S.-PHAR, *parcourant vivement le livre.*

(*A part.*) Elle a raison. (*Haut.*) Quoi ! cette correspondance ne serait.... ?

Mad^e DE S.-PHAR.

Qu'une traduction entreprise par moi, sous les auspices du chevalier ; et la preuve du desir que j'avais de vous accompagner en Angleterre.

S.-PHAR, *vivement.*

Quoi ! madame, vous auriez pu.... ?

Mad^e DE S.-PHAR.

Apprendre l'anglais, mon ami, pour ne vous laisser aucun motif d'aller à Londres sans moi.

GERMAIN, *à part.*

Je ne m'attendais pas à celui-là.

SAINTE-CROIX *à M. de S.-Phar.*

Oui, monsieur; c'était là le complot que madame et moi nous formions contre vous, (*Lui remettant la lettre dont M. de S.-Phar n'a lu que le commencement dans la scène dix-septième.*) et voici la dernière lettre de cette collection, que l'on m'a remise ce matin.

ADÈLE, *à sa mère.*

C'est donc pour cela que tu me renvoyais toujours ?

S.-PHAR, *achevant de lire la lettre.*

« Corrigez, je vous prie, cette faible traduction, et « n'ayez pas trop d'indulgence pour votre écolière ». (*A madame de S.-Phar.*) Que je suis heureux d'être détrompé, ma chère amie; mais que j'ai de torts à réparer !

Mad^e DE S.-PHAR.

J'oublierai tout, monsieur, (*Gaiement.*) excepté les cent mille francs que vous voulez bien m'accorder, et dont j'espère que vous approuverez l'usage.

AIR *du Vaudeville de la petite Métromanie.*

En attaquant une fidèle épouse,
Plus d'un mari paya les frais;
Mais, corrigé de son humeur jalouse,
Quand mon époux perd son procès,
Je ne crois pas que son cœur appréhende
D'acquitter ici les dépens :
(Prenant la main d'Adèle et celle du chevalier.)
Heureux celui qu'on ne met à l'amende
Que pour enrichir ses enfans !

S.-PHAR.

Je vous comprends, ma chère amie. On ne pouvait m'amener avec plus de grace et d'adresse à doter notre aimable Adèle. Quelque répugnance que j'aie à déroger à mes principes, vous avez ma parole; et la punition est elle-même un plaisir.

ADÈLE.

Je le savais bien, moi, qu'on s'occupait de mon bonheur.

S.-PHAR, *à Sainte-Croix.*

Mon cher Sainte-Croix, je croyais avoir des reproches à vous adresser, et je n'ai que des remerçiemens à vous faire.

SAINTE-CROIX.

Vous ne fûtes injuste qu'un moment, et vous me rendez heureux pour la vie.

S.-PHAR.

Quand nous aurons marié ces jeunes gens-là, je pars pour l'Angleterre; et j'espère, ma bonne amie, que tu voudras bien m'accompagner.

Mad^e DE S.-PHAR.

J'aurai donc obtenu tout cé que je desirais.

SUZANNE, *à Germain.*

Je te l'avais bien dit, que madame était incapable.....

S.-PHAR.

Vous n'êtes plus à moi, Germain.

GERMAIN.

Quoi, monsieur! récompenser ainsi l'attachement!.....

SUZANNE.

Je t'avais prédit ce qui t'arrive.

Mad^e DE S.-PHAR.

Je vous demande sa grace, mon ami. Il n'a pu croire à la fidélité des femmes!..; c'est le crime de tant de gens, qu'il ne serait pas juste qu'il en fût seul puni. Qu'il reste avec nous, et qu'il épouse Suzanne.

S.-PHAR.

Je n'ai rien à vous refuser; mais qu'il n'oublie pas à l'avenir que le premier devoir d'un valet est de respecter les secrets de ses maîtres.

GERMAIN, *à madame de S.-Phar.*

Que de bonté, madame !

SUZANNE, *à Germain.*

C'est donc à moi qu'il est réservé de te guérir de ta méfiance ?

GERMAIN.

J'ai bien peur que le médecin ne fasse qu'empirer le mal.

VAUDEVILLE.

S.-PHAR.

AIR *du Vaudeville de Béranger.*

Par l'adresse la plus aimable,
Faire de nous ce qu'il vous plaît,
Sexe charmant, sexe adorable,
Voilà, voilà votre secret.

La nature forma votre ame
A la ruse, au piquant détour.
L'amour, la malice et la femme,
Furent créés le même jour.

(Les Hommes.)

Par l'adresse la plus aimable,
Faire de nous ce qu'il vous plaît,
Sexe charmant, sexe adorable,
Voilà, voilà votre secret.

SUZANNE.

Voyez cet écolier timide,
Dont l'air gauche était alarmant;
De son sort un regard décide :
Aime-t-il ? il devient charmant.

(Les Femmes.)

Malgré votre orgueil irritable,
Faire de vous ce qu'il nous plaît,
Sexe qu'on dit si redoutable,
Voilà, voilà notre secret.

SAINTE-CROIX, *à Adèle.*

L'inconstance en vain nous entraîne,
Un sourire de la beauté
Nous fait renoncer, pour sa chaîne,
Aux charmes de la liberté.

(Les Hommes.)

Par l'adresse la plus aimable.
Faire de nous ce qu'il vous plaît,
Sexe charmant, sexe adorable,
Voilà, voilà votre secret.

ADÈLE.

Un mari peut former notre âme;
J'en crois un doux pressentiment.
Et selon qu'il agit, sa femme
Fait son bonheur ou son tourment.

(Les Femmes.)

Malgré votre orgueil irritable,
Faire de vous ce qu'il nous plaît,
Sexe qu'on dit si redoutable,
Voilà, voilà notre secret.

GERMAIN.

Le vieil Orgon, près d'Isabelle,
N'espérait plus avoir d'enfans;
Ne voilà-t-il pas que la belle
L'a rendu père à soixante ans.

(Les Hommes.)

Par l'adresse la plus aimable,
Faire de nous ce qu'il vous plaît,
Sexe charmant, sexe adorable,
Voilà, voilà votre secret.

Mad^e DE S.-PHAR, *au Public.*

Vous qui prononcez au parterre,
Sans trop de rigueur juges nous.
Chercher le secret de vous plaire,
Voilà notre soin le plus doux.

Aux auteurs rendre le courage,
Et, par un indulgent arrêt,
Donner la vie à leur ouvrage,
Voilà, voilà votre secret.

TOUS.

Aux auteurs rendre le courage, etc.

FIN.

M. DURELIEF,

OU

PETITE REVUE

DES EMBELLISSEMENS DE PARIS;

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES;

Par MM. BARRÉ, RADET et DESFONTAINES;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théatre du Vaudeville, le Samedi 9 Juin 1810.

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1810.

A MESSIEURS

DE L'INSTITUT.

MESSIEURS,

Air : *On compterait les diamans.*

Aux favoris du dieu des vers,
Vous donnez œuvre difficile, (*)
Et cet œuvre est en petits airs,
Fredonné par le Vaudeville!
Le public, riant du projet,
L'a soutenu de son suffrage,
L'enfant qui vous doit le sujet,
Ose vous en offrir l'hommage.

Air : *Le lendemain.*

En hasardant de faire
Quelques couplets sur Paris,
Le petit téméraire
Est loin de songer au *prix* ;
Car pour cet honneur suprême,
Le zèle *non sufficit* :
L'enfant ne prétend pas même
A l'*accessit*.

Air : *Du petit matelot.*

Et cependant il vous dédie,
Son croquis, par trop imparfait ;
Dans cette démarche hardie,
Il se montre bien indiscret ; (*bis.*)
Mais, messieurs, pour lui faire grace,
Et lui pardonner sa chanson,
Faites-la chanter à voix basse,
Ou par *Boufflers*, ou par *Laujon*. (*bis.*)

BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

(*) L'Institut a proposé pour prix de Poésie: LES EMBELLISSEMENS DE PARIS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DURELIEF, architecte.	M. VERTPRÉ.
MARTIAL, militaire vétéran.	M. ST.-LÉGER.
FERDINAND, peintre.	M. ISAMBERT.
UN NOTAIRE.	M. FONTENAY.
DINDIN, carillonneur.	M. JOLY.
FRANÇOIS, valet de Ferdinand.	M. LAURENT.
JACQUINET, valet de Durelief.	M. CARLE.
VICTORINE, fille de Durelief.	Mlle. ARSÈNE.
Tout le Village.	

La Scène est dans un bourg éloigné de Paris, de plusieurs milles.

M. DURELIEF.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un jardin, et dans le fond un pavillon fermé.

DURELIEF, FERDINAND, MARTIAL, VICTORINE.

(*Ils sont à table, achevant de déjeûner.*)

MARTIAL.

Air : *Frère Jacques à la cuisine.*

Ma foi nous venons de faire
Un excellent déjeûné,
Par ce flacon de Madère,
Je veux qu'il soit terminé.
Verre en main,
Toujours plein,
Quand la plus belle espérance
Sourit aux vœux de la France,
Buvons notre meilleur vin. (*trois fois.*

FERDINAND.

Tout Paris est dans l'ivresse,
Tous les cœurs y sont contens;
Ici la même allégresse,
Réunit nos habitans.

ENSEMBLE.

Verre en main, etc.

VICTORINE.

Si dans cette circonstance,
Paris, justement cité,
Nous passe en magnificence,
Nous l'égalons en gaîté.

ENSEMBLE.

Verre en main, etc.

MARTIAL.

C'est donc aujourd'hui, mon voisin, que vous commencez à faire voir à tout le village votre plan de Paris, en relief, tel qu'il est à présent.

DURELIEF.

Oui, mon ami, et j'ai choisi ces jours de fêtes parisiennes pour montrer la copie de Paris à ceux de nos habitans qui, comme vous le savez, ne peuvent pas aller voir l'original.

MARTIAL.

Voilà long-temps, M. Durelief, que vous travaillez à ce fameux plan?

DURELIEF.

Trente ans, mon cher, et je suis bien loin d'être au bout.

MARTIAL.

Comment donc ça?

DURELIEF.

Eh morbleu, depuis quelques années, il y a là un génie créateur qui ne me laisse pas respirer.

Air : *Cette danse est vraiment la folie.*

Cette vaste et riche capitale,
Qu'il orne de si beaux monumens,
Je la tiens, en carton, dans ma salle
Et j'en suis les embellissemens:
Mais toujours je me trouve en arrière;
Par ma foi, c'est bien désespérant:
En petit même on ne peut pas faire } *bis en*
Ce que cet homme là fait en grand. } *chœur.*

VICTORINE.

Mais vous disiez que vous étiez au courant, mon père?

DURELIEF.

Certainement, j'y suis.

FERDINAND.

Et moi, je dis toujours que vous n'y êtes pas.

DURELIEF.

Je n'y suis pas!

MARTIAL.

Il dit que vous n'y êtes pas.

DURELIEF.

Air : *Les garçons du Port à l'Anglais.*

Mon canal de l'Ourcq est fini,
D'arbres naissans je l'ai garni ;
Après bien des soins et des peines,
J'ai placé toutes mes fontaines ;
J'en suis au pont devant Passi,
Et j'ai tous mes quais, dieu merci,
Qui noblement longent la ville entière,
Tout le long, le long, le long de la rivière,
Tout le long, le long de la rivière.

FERDINAND.

Et vous vous flatez toujours de n'avoir rien oublié ?

DURELIEF.

Certainement, je m'en flate ; ainsi, M. Ferdinand, malgré votre amour pour ma fille, vous ne serez son mari que dans deux ans.

VICTORINE, *à part.*

Dans deux ans!

FERDINAND.

Allons, à ce soir le contrat.

DURELIEF.

Ce soir!

FERDINAND.

Pas plus tard.

DURELIEF.

Parbleu! celui-là est fort.

FERDINAND.

C'est comme cela, mon beau-père.

DURELIEF.

Ah! je dis...

MARTIAL.

Eh! Messieurs, point de discussion.

DURELIEF, *à Martial.*

Mais puisqu'il s'obstine, relisez-lui donc la

convention que lui et moi nous avons faite devant vous, il y a huit jours.

FERDINAND.

Relisez.

MARTIAL, *la tirant de sa poche.*

La voici. Ecoutez : (*Il lit.*)

« Entre les soussignés, Pierre-Roc Durelief, ancien architecte, ingénieur-mécanicien, d'une part; et de l'autre, Louis-Auguste Ferdinand, peintre, a été convenu, décidé et arrêté ce qui suit ; savoir : que si, comme Ferdinand le prétend, Durelief a oublié, dans son plan de Paris, un seul des nouveaux embellissemens de ladite ville, et que ledit Ferdinand le lui prouve, ledit Durelief s'engage à consentir à l'hymen de sa fille Victorine avec ledit Ferdinand, et ce, sans aucun délai, ni remise ; que si au contraire il est reconnu que le susdit Durelief n'a rien omis pour la confection de son ouvrage ; le susdit Ferdinand se soumet et résigne à ne contracter mariage avec ladite Victorine, qu'après la durée et expiration de deux années révolues, à dater de ce jour.

Fait et signé entre les parties susdénommées, en présence de Cristophe-Charles-Alexandre Martial, militaire-vétéran, qu'elles ont mutuellement choisi pour garant et dépositaire de leur convention réciproque.

A Saint-Vrin, ce 25 mai 1810. »

Je crois que cela est positif.

DURELIEF.

Très-positif.

FERDINAND.

On ne peut pas plus positif. Ainsi, M. Durelief, lorsque les curieux qui vont se rendre chez vous, auront bien examiné l'ensemble et les détails de votre plan, vous les ramènerez ici, et devant eux je vous convaincrai de l'oubli que vous avez fait.

DURELIEF.

A la bonne heure.

Air *du Vaudeville de l'Asthénie.*

Nous n'aurons point de différent,
Et notre gageure est bien faite;
Si je la perds, en t'épousant,
Ma fille acquitera ma dette.

VICTORINE.

Oh! monsieur n'a rien à risquer,
La dette est sur ma conscience,
Et loin de vouloir y manquer,
Je la paîrais plutôt d'avance.

MARTIAL.

Voilà ce qui s'appelle de la loyauté.

(*On entend une ritournelle.*)

DURELIEF.

Q'uest-ce qui nous arrive?

MARTIAL.

C'est votre Jacquinet.

VICTORINE.

Comme il a l'air effaré!

SCENE II.

Les Mêmes, JACQUINET.

JACQUINET, *à Durelief.*

Air : *Déménageons bien vîte à la sourdine.*

Venez monsieur, bien vîte, car je tremble;
Chez nous la foule augmente à chaque instant,
A notre porte on accourt, on s'assemble,
Pour votre plan je crains quelqu'accident.

DURELIEF.

De l'affluence,
Ma présence
Va calmer l'impétuosité.

MARTIAL.

Vieux militaire,
Je vais faire
Respecter votre propriété.

JACQUINET.

Et venez donc, monsieur, le temps s'écoule,
De tous côtés on arrive toujours
Ces gros lourdauds, s'ils entrent tous en foule
Ecraseront la ville et les faubourgs.

TOUS.

Il a raison, vraiment, le temps s'écoule,
Allons, allons bien vîte à son secours...

(*Jacquinet, Durelief et Martial sortent, et comme Victorine va pour suivre son père, Ferdinand la retient.*)

SCENE III.

FERDINAND, VICTORINE.

FERDINAND.

Ma chère Victorine, un mot.

VICTORINE.

Mais, mon père...

FERDINAND.

Il est trop occupé pour penser à nous, et moi j'ai besoin de vous répéter que ce soir même nous serons unis.

VICTORINE.

Quoi! malgré l'assurance de mon père.

FERDINAND.

Je suis sûr de mon fait.

VICTORINE.

Et par quel moyen?

FERDINAND.

C'est mon secret.

VICTORINE.

Vous allez me le dire?

FERDINAND.

Non.

VICTORINE.

Quoi! monsieur...

FERDINAND.

Air : *Que ces Artistes ont bon cœur.*

De grâce, ne vous plaignez point,
Si je garde encor le silence ;
En me taisant sur ce seul point,
Ce n'est pas vous faire une offense.

VICTORINE.

Sur un point vous êtes discret,
Et moi, je n'ai pas fait de même :
Je vous ai dit mon seul secret,
En vous disant que je vous aime.

FERDINAND.

Je desirais cet aveu avec tant d'ardeur, je l'ai reçu avec tant de plaisir...

VICTORINE.

Et vous me le prouvez en me cachant une chose que certainement je devrais savoir.

FERDINAND.

Ah, ma chère Victorine, croyez...

VICTORINE.

Si vous dissimulez aujourd'hui, que sera-ce donc quand nous serons mariés?

FERDINAND.

Oh! quel différence!

Air : *Objet précieux par lui-même.*

Une fois mariés, ma chère,
Mon cœur ne vous cachera rien,
Avoir pour vous quelque mystère!
Certes, je m'en garderai bien.
Ne pas laisser lire en son âme,
C'est un grand tort pour un mari,
S'il a des secrets pour sa femme,
Bientôt sa femme en a pour lui.

VICTORINE.

Jamais vous n'aurez à me faire un pareil reproche.

FERDINAND.

Je n'en doute pas ; mais, mon aimable Victorine, sois sans inquétude, et sur mon petit secret, et sur le résultat de mes conventions avec M. Durelief.

VICTORINE.

Tu le veux?

FERDINAND.

Air : *cueillons, cueillons ces cerises nouvelles.*

Pour tous les trois la gageure est prospère,
Puisque ton père approuve mon ardeur,
Et si tantôt, je fais perdre ton père,
Je suis bien sûr de faire son bonheur.

VICTORINE.

Ah! fais le donc perdre bien vîte,
Afin qu'il soit plutôt heureux.

FERDINAND.

De mon pari la réussite,
Va mettre le comble à nos vœux.

VICTORINE.

Je pardonnerai le mystère ;
Si mon père ne gagne pas.

FERDINAND.

Ah ! s'il en est ainsi, ma chère,
Ce soir tu me pardonneras.

ENSEMBLE.

Pour tous les trois la gageure est prospère,
Puisque ton père aprouve mon ardeur,
Et si tantôt je fais perdre ton père,
Nous sommes sûrs, tu de faire mon bonheur.

FRANÇOIS, *venant de derrière le pavillon. Bas a Ferdinand.*

Monsieur, tout est fini dans le pavillon.

FERDINAND.

Fort bien... motus.

FRANÇOIS.

Pardi!

VICTORINE.

Oh! ça, je vais rejoindre mon père.

FERDINAND.

Je vous accompagne, je veux aussi admirer les additions qu'il a faites à son plan.

VICTORINE.

Allons, vous êtes tranquille, je le suis aussi.

FERDINAND et VICTORINE, *en s'en allant.*

Pour tous les trois la gageure, etc.

SCENE IV.

FRANÇOIS.

Pardi! monsieur Ferdinand a eu là une bonne idée! Ah! dame, il est peintre, et les peintres ne sont pas bêtes; aussi, je garantis qu'il a trouvé le vrai moyen de faire perdre M. Durelief... C'est là... dans ce pavillon que son oncle lui a prêté pour en faire son attelier, pendant le temps qu'il doit passer à la campagne. Personne ne sait de quoi il est question... Je suis seul dans sa confidence.

Air : *Vaudeville des Savoyards.*

Mon maître, et j'y suis bien sensible,
N'a donné son secret qu'à moi,
Mais d'après ses ordres, je doi,
Le garder, et c'est bien pénible.
Sans la déffense qu'il m'en fait,
J'irais le répandre à la ronde;
Car le plaisir de savoir un secret,
C'est de le dire à tout le monde.

(*Dindin chante dans la coulisse.*)

SCENE V.

FRANÇOIS, DINDIN, *ivre.*

FRANÇOIS.

Eh ! c'est notre carillonneur, c'est dindin.

DINDIN.

Eh oui, c'est dindin, dindon.

FRANÇOIS.

Ah! il a déjeûné.

DINDIN.

Sûrement j'ai déjeûné ; et par où veux-tu donc que je commence la journée, nigaud? Est-ce que je n'ai pas été voir le plan ? Est-ce qu'on peut voir un plan à jeûn, benêt.

FRANÇOIS

Qu'est-ce que vous avez donc là, à la joue?

DINDIN.

Ça!... c'est en faisant le tour de Paris chez monsieur Durelief, bêtat.

FRANÇOIS.

Il est poli, ce matin.

DINDIN.

J'étais là dans la compagnie des curieux, à regarder comme les autres, et voilà que tout d'un coup.....

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Je suis heurté par un balourd,
Je fais un faux pas, je chancelle ;
On me pousse du Luxembourg,
A la barrière de Grenelle.
Si je n'avais pas eu pourtant,
Les jambes fermes et solides,
Je me crevais l'œil en tombant
Sur le dôme des Invalides.

FRANÇOIS.

Monsieur Durelief a dû être content ?

DINDIN.

Ah ! ben oui, content. Est-ce qu'il ne s'est pas

fâché ? est-ce qu'il n'a pas dit : voilà un ivrogne qui va casser Paris ? — Eh ben, si on te casse ton Paris, on te le paiera, badaud, que je lui ai dit...

FRANÇOIS.

On ne peut pas mieux dire.

DINDIN.

Certainement.

Air *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Pour une ville de carton,
On ne fait pas tant de tapage,
Et comme je parlais raison,
Durelief est devenu sage.
Il a bien fait de s'arrêter,
Car, quoique je sois très-honnête,
J'aurais fini par lui jeter,
Son Pont-Neuf à la tête.

FRANÇOIS.

Pourquoi pas toute la ville?

DINDIN.

Eh ! sûrement, imbécille. Quoique ça, je rends justice à M. Durelief : son Paris est un joli morceau ; mais il a manqué le plus beau et le meilleur.

FRANÇOIS, *a part.*

Ah ! mon dieu... est-ce que ce maudit ivrogne nous aurait devinés ?

DINDIN.

C'est pourquoi je viens t'en donner avis, afin que ton maître en profite pour gagner sa gageure.

FRANÇOIS.

Bien obligé, mon cher Dindin ; mais qu'est-ce qu'il a donc manqué, M. Durelief?

DINDIN.

Ce qu'il a manqué?...

Air *du Ballet des Pierrots.*

Il a fait preuve d'ignorance,
Sur un point des plus importans ;
Des clochers de belle apparence,

Et pas une cloche dedans.
On s'attire de grands reproches ;
Par un système si nouveau,
Car on sait qu'un clocher sans cloches,
C'est une cave sans tonneau.

FRANÇOIS, *à part.*

Il ne se doute de rien. (*Haut.*) Et tu n'aimes pas cela ?

DINDIN.

Eh non ! cruchon. Quand on a supprimé les cloches, on a eu tort ; à présent qu'on les rétablit, on a raison, et il était temps, car la bonne musique se perdait, attendu que la bonne musique tient à l'art de la sonnerie, et que l'art de la sonnerie se perdant, la bonne musique devait se perdre.

FRANÇOIS.

Ah ! je dis...

DINDIN.

Qu'est-ce que tu dis, bouffi ?

Air : *J'avons encore dans l'oreille.*

Est-il rien de plus magnifique,
Est-il rien de plus harmonique,
Que le timbre d'un gros bourdon,
Qu'un sonneur met à l'abandon ?
Din din, din don...
Ça vous remplit toute l'oreille,
Quand vous dormez, ça vous réveille ;
Et puis, comme on s'égaye au son,
Au joli son du carillon !
Din, di, din, din, diu, din, din, don.
Au joli son du carillon,
Din don, din don.

FRANÇOIS.

C'est charmant ; aussi, les jours de grandes fêtes, comme tu t'en donnes !

DINDIN.

Mon ami, c'est mon devoir ; mais quand je descends du clocher, je suis diablement altéré, et tiens, rien que d'en parler, la soif me gagne, et j'ai besoin de boire un coup ; viens-tu me tenir compagnie, buzon ?

FRANÇOIS.

Pardi ! tu m'invites si poliment... mais j'aperçois mon maître, et son oncle...

DINDIN.

Ton maître ? c'est bon, je vais lui dire...

FRANÇOIS.

Eh non, non, je m'en charge.

SCENE VI.

Les Mêmes, MARTIAL, FERDINAND, LE NOTAIRE.

MARTIAL.

Ma foi, mon cher, je te le répète...

DINDIN.

Monsieur Ferdinand... voilà François qui vous dira quelque chose de ma part.

FERDINAND.

A moi?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur... (*Bas à Ferdinand.*) Vous voyez bien qu'il est gris.

FERDINAND.

Comme à l'ordinaire.

FRANÇOIS, *amenant Dindin*

Allons, Dindin.

DINDIN, *en s'en allant.*

Din drelin, din din, din din din don...

SCENE VII.

MARTIAL, FERDINAND, LE NOTAIRE.

FERDINAND.

Ainsi, mon oncle, vous prétendez...

MARTIAL.

Je prétends, mon neveu, que dans le dernier voyage que je viens de faire à Paris ; j'ai vu et revu tous les nouveaux embellissemens que l'on y a faits, et que l'on y fait encore, embellissemens dont j'avais lu la description dans les journaux, embellissemens que je savais par cœur....

FERDINAND.

Eh bien, mon oncle?

MARTIAL.

Eh bien, je soutiens que notre ami Durelief n'en a pas oublié un seul dans son plan.

FERDINAND.

C'est votre avis?

MARTIAL.

Certainement.

FERDINAND.

Et vous, Monsieur le notaire, qui habitez la capitale?

LE NOTAIRE.

Moi, M. Ferdinand? je pense absolument comme monsieur votre oncle.

FERDINAND.

A la bonne heure, messieurs.

LE NOTAIRE.

Quel siècle que le nôtre, et que de grandes choses conçues et exécutées, en si peu de tems! que ce Paris va devenir magnifique!

MARTIAL.

Il y a bien autre chose à dire sur notre siècle, ma foi.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Ces nouveaux embellissemens,
Qu'à chaque instant on voit éclore,

Ne sont que des délassemens,
Dont votre seul Paris s'honore ;
Mais morbleu ! nos exploits guerriers,
Dont Mars nous traca la carrière,
D'honneur, de gloire et de lauriers,
Couvrent la France toute entière.

LE NOTAIRE.

Monsieur Martial, vous parlez en militaire ; mais moi, homme de loi...

MARTIAL.

Est-ce que vous ne partageriez pas mon enthousiasme pour nos braves ?

LE NOTAIRE.

Pardonnez-moi.

Air : *Quoi ! douze francs ! c'est une extravagance.*

Mon œil surpris ne voit que des miracles,
Dans leurs travaux, dans leurs hauts faits ;
Ils ont bravé, vaincu tous les obstacles,
Pour faire, et la guerre et la paix.
Leurs grands exploits fondant notre puissance,
Commandent l'admiration,
Mais ce qui force à la reconnaissance,
C'est le code Napoléon.

FERDINAND.

Oui, messieurs, vous avez raison, l'un et l'autre.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Mais ce qu'avant tout, moi, j'admire,
C'est que je vois de toutes parts,
Renaître dans ce vaste empire
Et les sciences et les arts.
De ces enfans de l'abondance,
Les effets toujours merveilleux,
Sont, à la fois, la jouissance,
De l'esprit du cœur et des yeux.

(*On entend le prélude de l'air suivant.*)

MARTIAL.

Voici Durelief entouré de tous ses curieux. Allons, Ferdinand.

FERDINAND.

Je vais disposer ce qu'il me faut pour lui répondre, et je reviens à l'instant lui prouver qu'il a perdu.

MARTIAL.

Je le souhaite.

SCENE VIII.

Les Mêmes, DURELIEF, VICTORINE, DINDIN, JACQUINET, FRANÇOIS, *tout le village.*

CHOEUR, *des curieux.*

Air : *Mon Dieu les beaux ajustemens.*

O la superbe invention!
Et combien il est agréable,
D'avoir en sa possession
Paris entier dans son salon.

JACQUINET.

Moi, cela m'enchante, et je dis
Que c'est une chose admirable,
Puisque sans sortir du pays,
Chez nous, nous sommes à Paris.

CHOEUR.

O la superbe invention, etc.

DURELIEF.

Eh bien, monsieur Ferdinand? où est-il donc?

MARTIAL.

Il est allé préparer sa réponse.

DURELIEF.

Comment, il espère encore me gagner!

VICTORINE.

Il dit, mon père, qu'il en est sûr.

DURELIEF.

Ce pauvre Ferdinand... ainsi, messieurs, vous êtes satisfaits de mon plan?

TOUS.

Enchantés, M. Durelief.

MARTIAL.

Quel plaisir de contempler, à la fois, l'ensemble et les détails de cette ville non moins merveilleuse par ses nouveaux que par ses anciens monumens.

LE NOTAIRE.

Quelle grandeur! quelle majesté dans ce bel arc de triomphe qui domine Paris du haut des Champs-Elisées!

DURELIEF.

Et de là, quelle magnifique avenue conduit au superbe jardin des Tuileries!

LE NOTAIRE.

Et avant d'y entrer, que d'objets attirent et méritent notre admiration!

Air : *nouveau de Doche.*

Du même point, s'élèvent à nos yeux,
L'asile de Thémis et celui de Bellone;
Le rapprochement est heureux,
Et cependant il n'a rien qui métonne:
Celui que suivent, à la fois,
Et la justice et la victoire,
Devait placer le temple de la gloire,
En face du temple des lois.

DINDIN.

Et les colonnes de ces deux colonnades de chaque côté, du même côté.

MARTIAL.

C'est ancien cela; mais allez à la Place Vendôme.

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Cette colonne, que Paris
Voit s'élever avec audace,

Des canons pris aux ennemis,
Le bronze en couvre la surface.
En montrant à notre œil ravi,
Nos batailles les plus notoires,
La place Vendôme aujourd'hui,
Devient la place des Victoires.

DINDIN.

Et je dis que si l'on y met, les unes sur les autres, toutes celles que nous avons remportées, cette colonne là sera d'une certaine hauteur.

MARTIAL.

Eh, mon ami, elle se perdrait dans les nues.

DINDIN.

C'est possible.

DURELIEF.

Et toutes celles que nous retrace l'arc de triomphe du Carousel, aussi remarquable par la noble simplicité de sa composition, que par la richesse de ses détails.

MARTIAL.

Mes amis, s'il est beau d'élever de nouveaux monumens, il n'est pas moins glorieux de rétablir les anciens.

DINDIN.

Je gage qu'il veut parler de la porte Saint-Denis, où j'ai manqué de me casser le nez il y a huit jours.

MARTIAL.

Air : *Nouveau de Doché.*

Paris avec un juste effroi
Voyait tomber en décadence,
Ce monument de la vaillance,
Et des conquêtes d'un grand roi.
Mais voilà que d'un mot la suprême puissance,
Lui rend son caractère et sa magnificence :

Ce trait honore également
Et fera vivre d'âge en âge,
Le héros qui reçoit l'hommage,
Et le héros qui le lui rend.

DURELIEF.

Et le Louvre dont vous ne dites rien ?

Air : *Dorilas.*

Ce Louvre d'antique origine,
Que tant de rois ont élevé,
Sous nos yeux tombait en ruine,
Avant même d'être achevé.
Mais bientôt, comme par magie,
O prodige ! ô charme subit !
Ce Louvre immense, à la voix du génie,
Se rétablit,
S'achève et s'embellit.

MARTIAL.

Tout cela est admirable.

DURELIEF.

Sans doute, mais ce que j'aime, ce qui est charmant, agréable, utile, ce sont ces fontaines jaillissantes qui donnent, à la fois, la fraîcheur et la salubrité...

DINDIN.

La salubrité ! laissez donc.

Air : *de la Pipe de Tabac.*

J'ai vu ces fontaines nouvelles,
Que vous vantez pompeusement ;
Les connaisseurs les trouvent belles,
Quant à moi, j'en juge autrement.
Leurs aspect me fait de la peine,
Et si des innocens enfin,
Je puis supporter la fontaine,
C'est quand son eau se change en vin.

DURELIEF.

Et ces nouveaux marchés, si propres, si commodes.

VICTORINE.

Le plus joli, selon moi, c'est le marché aux fleurs.

Air : *En deux moitiés, dit-on le sort.*

En place de vieux batimens,
Qui masquaient les bords de la seine,
De l'aimable et riant printemps,
On voit régner la souveraine.
La, sans recourir aux efforts,
De la brillante architecture,
Pour nous étaler ses trésors,
Flore a son temple de verdure.

DINDIN.

Ça fait qu'on n'ira plus acheter des bouquets sur le quai de la Féraille; mais en fait de marchés, parlez-moi du marché des Jacobins; a-t-il subi une fière métamorphose, celui-là ?

DURELIEF.

C'est vrai.

DINDIN.

Air : *Vaudeville du Jaloux Malade.*

Sur cette place étaient naguères,
Des moines qui pieusement,
Au public vendaient des prières
Pour l'entretien de leur couvent :
Puis, on vit des parleurs terribles,
Y vendre discours furibonds;
Aujourd'hui des marchands paisibles
Y vendent poulets et dindons.

MARTIAL, *à Durelief.*

Mon ami, vous êtes au courant aujourd'hui; mais prenez garde à vous.

DURELIEF.

Oh! je suis là.

Air : *Quoi ! je cours à perdre haleine.*

Quoiqu'à Paris, on soit leste,
Je ne serai pas en reste,
J'ai l'œil vif, j'ai la main preste ;
Et rien ne m'échapera.
Incessamment, je l'espère
Ma bourse vous charmera :
Elle n'est qu'à fleur de terre ;
Mais elle s'élèvera.
Tous les jours aussi je pense
A mon grenier d'abondance ;
Ce bâtiment d'importance,
A l'arsenal se verra.
La fontaine qui près de là,
Bientôt paraîtra.

(*Montrant sa tête.*)

Moi, je la tiens là,
Et j'en suis certain,
Pour la mettre à fin,
D'après le dessin,
J'ai mon éléphant sous la main. (1)
Quoiqu'à Paris, etc.

MARTIAL.

Oui, mon ami, je ne cesserai de le dire, votre petit Paris est bien complet.

Air : *Vaudeville de Catinat.*

Dans ce plan qui nous charme tous,
De grandes choses sont finies :
Mais comment réunirez-vous,
Le Louvre avec les Tuileries ?

(1) La fontaine sera représentée par un éléphant dont la trompe jettera l'eau qui remplira le bassin.

DURELIEF.

Je n'en sais rien.

Je suis à l'affut des projets ;
Qu'à son gré le génie enfante,
Si bien qu'entre ces deux palais,
Je n'ai que des pierres d'attente.

MARTIAL.

Mon ami, je vous remercie du plaisir que votre plan nous a procuré.

DURELIEF.

Et ce plan n'a pu vous offrir que l'extérieur de nos différens édifices. Que ne puis-je aussi vous montrer ce précieux Conservatoire des Arts et Métiers ; ces vastes salons décorés des plus étonnans chefs-d'œuvres de la sculpture antique, cette immense galerie qu'enrichissent les nombreuses et immortelles productions des trois écoles de la peinture...

MARTIAL, *à Durelief.*

Ah! j'apperçois mon neveu.

SCENE IX, *et dernière.*

Les Mêmes, FERDINAND.

DINDIN.

Oui, le procès va être jugé.

VICTORINE, *à part.*

Je tremble.

MARTIAL, *à Ferdinand.*

Eh, viens donc.

FERDINAND.

Me voici, mon oncle.

DURELIEF, *à Ferdinand.*

Air : *Allez vous en gens de la Noce.*

Vous vous êtes bien fait attendre,
Mais à la fin vous arrivez.

LE NOTAIRE.

Allons, tâchez de nous surprendre.

DURELIEF.

Et triomphez si vous pouvez,
Ou plutôt, sans bruit, sans murmure,
Mon cher Ferdinand, rendez-vous.

CHOEUR.

Oui, rendez vous,
Résignez vous,
Car à perdre votre gageure,
Ici nous vous condamnons tous. } (*bis.*)

FERDINAND.

Allons, puisque vous me condamnez tous...

(*Il frape dans ses mains ; et à ce signal le pavillon s'ouvre et laisse voir une figure allegorique représentant la ville de Paris, tenant le portrait en transparent de* S. M. L'IMPÉRATRICE MARIE LOUISE, *avec cette inscription* : VOILA MON PLUS BEL ORNEMENT. *Le changement se fait au bruit d'une fanfare que joue l'orchestre.*)

TOUS.

Que vois-je !

DURELIEF.

J'ai perdu.

FERDINAND.

C'est ce que vous dit la ville de Paris.

CHOEUR.

HYMNE *d'Echo et Narcisse.* Le dieu de Paphos, etc.

Louise ! ah ! grands dieux ! quel délire
A son aspect vient nous saisir !
Pour la chérir
En ces lieux chacun respire ;
A chacun de nous elle inspire,
Le respect et le plaisir. (*bis.*)

Tout dans ses traits intéresse,
C'est la bonté, la grâce et la douceur.
Heureux qui peut la voir sans cesse,
Elle fait naître le bonheur,
Paris languit en son absence,
Mais que son retour est charmant!
Tout s'embellit par sa présence ;
Louise est de Paris le plus bel ornement. (3 *fois*.)

DURELIEF.

Ma foi, je suis vaincu : Ferdinand a gagné.

VICTORINE.

Eh bien, mon père, il faut payer.

FERDINAND.

Payer comptant.

MARTIAL.

Oui, c'est une dette d'honneur.

LE NOTAIRE.

Voici votre notaire, prêt à faire le contrat.

DINDIN.

Et le carillonneur prêt à carillonner la fête.

DURELIEF, *à Ferdinand.*

Mon cher Ferdinand, c'est ma faute, je devais te gagner au carousel.

FERDINAND.

Au carousel !

DURELIEF.

Air : *je suis Colbert.*

Morbleu ! j'ai manqué l'a propos,
Dans le quadrige qu'on admire,
Où chacun cherche le héros,
Dont la main devrait le conduire.
Si j'avais en y travaillant,
Suivi les élans de ma verve,
Sur ce char pompeux et brillant,
J'aurais placé Mars et Minerve.

VICTORINE.

Ah ! mon père, vous avez bien fait de n'y pas songer.

DURELIEF.

Au surplus, souviens-toi que le bonheur de ma fille peut seul me consoler de n'avoir pas eu une idée aussi juste que la tienne.

MARTIAL.

Allons, mes amis, mon neveu, ma nièce, à demain la nôce ; en attendant....

Air : *Enfant chéri des Dames.*

Gloire et reconnaissance
Aux artistes chéris,
Veillant d'intelligence,
Pour embellir Paris.

FERDINAND.

Toi qu'un héros, un père,
Comble de sa faveur,
Ville aux beaux arts si chère,
De la France l'honneur,
Que tu dois être fière
De ta riche splendeur !

CHOEUR.

Gloire, etc.

DURELIEF.

Antique et vénérable,
Rome nous surprendra ;
Par son site admirable,
Naples nous séduira ;
Mais bien plus remarquable,
Paris nous fixera.

CHOEUR

Gloire, etc.

MARTIAL.

Dans votre sombre gîte,
Froids et tristes Anglais,
De Paris qu'on vous cîte,
Devinez les attraits,
Et pour le voir bien vîte,
Vous signerez la paix.

CHOEUR.

Gloire, etc.

DINDIN.

Je trouve en cette ville,
Deux défauts bien complets ;
Pour le marcheur agile,
Trop de cabriolets,
Et pour l'homme tranquille,
Trop peu de cabarets.

CHOEUR.

Gloire. etc.

DINDIN.

Allons, messieurs, pour finir tout ça, la ronde sur Paris, que nous savons tous. C'est moi qui commence, attention et *chorus*.

RONDE. Air : *Hé ! lon lan la, landérirette.*

Des prodiges admirables,
En goût, en esprit, en mœurs :
Des choses inconcevables ;
Qu'on ne trouve point ailleurs,
Hé! lon, lan la,
Laire,
Lanlaire ;
C'est à Paris qu'on voit cela.

DURELIEF.

Des petits maîtres fidèles,
De loyaux et bons amis,
Des femmes jeunes et belles,
Qui n'aiment que leurs maris.
Eh ! lon, lan la, etc.

LE NOTAIRE.

Des juges que rien ne touche,
Que la plus stricte équité,
Des avocats dont la bouche
Ne dit que la vérité ;
Eh ! lon, lan la, etc.

FERDINAND.

Des coquettes sans caprice,
Des parvenus sans fierté,
Des plaideurs sans artifice,
Des auteurs sans vanité.
Eh ! lon ; lan la, etc.

DINDIN.

Du café sans chicorée,
Du lait jamais baptisé,
Bouteille bien mesurée
De bon vin point composé.
Eh ! lon, lan la, etc.

MARTIAL.

Maint honnête Israélite,
Ne prêtant qu'à cinq pour cent,
Maint banquier faisant faillite ;
Sans empocher votre argent.
Eh ! lon, lan la, etc.

FRANCOIS.

Intrigant sans nul merite,
Et qui ne demande rien,
Commis qui ne sollicite
Que l'emploi qu'il ferait bien,
Eh ! lon, lan la, etc.

JACQUINET.

Des Baunois d'esprit habile,
Des Normands tout francs, tout ronds,
Des Picards d'humeur docile,
Des Gascons point fanfarons.
Eh! lon, lan la, etc.

VICTORINE, *au Public.*

Bonté qui donne la vie,
A de très faibles talens,
D'une indulgence infinie;
Souvent des signes parlans,
Sur ce point là,
Sans ironie,
C'est parmi vous qu'on voit cela.

FIN.

NOTA. S'adresser pour la Musique, à M. DOCHE, au Vaudeville.

De l'Imprimerie de F. BRETON, place Maubert, N°. 17.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaun = Marguerite

PARTIE CARRÉE,

OU

CHACUN DE SON CÔTÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Par MM. THÉAULON et ARMAND DARTOIS.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 11 juillet 1810.

Prix, 1 f. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq; nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALMONT, *ancien militaire.*	M. VERTPRÉ.
EUGENE, *jeune étourdi, neveu de Valmont.*	M. ARMAND.
Mlle GERNANCE.	Mlle BODIN.
CAMILLE, *nièce de Mlle Gernance,*	Mlle DESMARES.

La Scène est à quelques lieues de Paris, dans la maison de campagne de mademoiselle Gernance.

PARTIE CARRÉE,

OU

CHACUN DE SON CÔTÉ,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une partie agréable d'un jardin. De chaque côté, au premier plan, est un petit pavillon, avec une fenêtre en face des spectateurs, et une porte vis-à-vis l'une de l'autre. Le fond est fermé par une muraille. Une petite porte conduit dans la campagne. Sous les fenêtres du pavillon sont des siéges et plusieurs vases de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGENE, *seul.* (*Il ouvre doucement la porte du jardin.*)

PERSONNE, entrons... Après dix jours de siége, me voilà donc dans la place !... Après dix jours : ne dirait-on pas que c'est une forteresse imprenable ? j'aurais vingt fois escaladé les murailles, mais Camille s'y opposait avec tant de grace.... Cependant, puisque je trouve la porte ouverte, j'en profite.

AIR *du Vaudeville de l'Avare.*

Si l'amant un peu téméraire
Ne déplaît pas à la beauté,
Camille excusera, j'espère,
Cet acte de témérité.

Si sa pudeur est alarmée,
Pour la calmer, je lui dirai :
« Maintenant que je suis entré,
« Tenez votre porte fermée.

Pourquoi faut-il que mademoiselle Gernance soit brouillée avec mon oncle ?... Sans cette inimitié, le voisinage de leur campagne me procurerait le bonheur de voir Camille tous les jours. Si j'essayais de les réconcilier... Bah ! ils se haïssent trop ; mon oncle ne peut parler de mademoiselle Gernance sans se mettre en colère, et quand j'arrivai de Paris, son premier soin fut de me défendre d'approcher de ce château... Il ne me parla pas de la nièce, et d'après le portrait qu'il me fit de la tante, je n'eus pas beaucoup de peine à lui obéir.... Mais que dira-t-il à son retour, lorsqu'il apprendra qu'en son absence, le hasard m'ayant un soir conduit sous ces murs, j'entendis une voix charmante ; que le lendemain je vis une personne adorable ; que dix jours après j'osais m'introduire furtivement auprès d'elle ? que dira-t-il enfin lorsqu'il saura que j'aime la nièce autant qu'il déteste la tante ? ce qu'il dira n'est pas difficile à deviner.

AIR *du Vaudeville d'Amour et Mystère.*

« Osez-vous paraître à mes yeux,
« Après une telle conduite ?
« Fuyez, libertin, de ces lieux,
« (Dira-t-il) Je vous déshérite ! »
J'écoute son sermon,
Bien sévère et très-long ;
Car je sais que son ame est bonne.
Quand il a dit : Point de pardon !
C'est alors qu'il pardonne.

J'entends parler ! on s'avance.... sauvons-nous. (*Il court vers la porte du jardin.*) O ciel ! on vient du dehors !.... Que faire ? cherchons un refuge dans ce pavillon. (*Il entre dans le pavillon à droite.*)

SCÈNE II.

Mlle GERNANCE, CAMILLE, EUGENE *dans le pavillon.*

CAMILLE.

Fermez bien la porte, ma tante... (*A part.*) Il faut prendre ses précautions avec monsieur Eugène... (*Haut.*) Avez-vous fait un double tour ?

Mlle GERNANCE.

Tu sais bien que je n'y manque jamais.

EUGENE, *ouvrant la fenêtre du pavillon.*

(*A part.*) Voilà ce qui s'appelle enfermer le loup dans la bergerie.

CAMILLE.

Nous avons fait une promenade charmante.... A qui appartient cette belle maison située de l'autre côté de la rivière ?

Mlle GERNANCE.

C'est la demeure d'un ancien militaire, de M. de Valmont.

CAMILLE.

S'il était poli, il viendrait rendre visite à ses voisines.

Mlle GERNANCE.

Et la rivière qui nous sépare.

CAMILLE.

Oh ! ma tante, il y a un pont sur la rivière.

Mlle GERNANCE.

S'il faut te dire la vérité, mon enfant, ce monsieur et moi sommes brouillés... D'ailleurs tu connais mes intentions.... Aucun homme n'entrera ici avant que tu sois mariée.

CAMILLE.

Le serai-je bientôt, ma tante ?

Mlle GERNANCE.

Tu es encore bien jeune.

CAMILLE.

On me disait à Paris que c'était le bel âge.

Mlle GERNANCE.

Rassure-toi, Camille.... Tu sais combien je t'aime; je ne ferai rien que pour ton bonheur.

CAMILLE.

Je vous remercie, ma tante.

Mlle GERNANCE.

De ton côté, il faut que tu m'aides un peu à te rendre heureuse.

CAMILLE.

Volontiers; que faut-il faire?

Mlle GERNANCE.

Il faut me promettre de m'avertir si jamais quelque jeune étourdi, qui aurait pu t'entendre chanter où te voir dans nos promenades, se présentait à cette porte.

CAMILLE.

Je vous le promets, ma tante... (*A part.*) Eugène n'est point un étourdi : il me l'a bien dit.

Mlle GERNANCE.

Crois-moi, mon enfant, défie-toi de ton cœur.

AIR : *Et ma fortune est faite.*

C'est en vain que la beauté brille,
Elle ne séduit qu'un instant.
La vertu d'une jeune fille,
Voilà son plus bel ornement.
Avec prudence
Et défiance,
Pour surveiller ce précieux trésor,
L'honneur fidèle,
Fait sentinelle,
Mais trop souvent l'amour triomphe encor.

D'abord c'est le cœur d'une belle
Qu'il attaque d'un air soumis :
Quand une fois le cœur est pris,
Gare à la sentinelle.

CAMILLE.

Soyez tranquille, ma tante.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Vous savez que je suis docile :
Vos préceptes et vos avis,
Sans cesse, par votre Camille,
De point en point seront suivis.
Reposez-vous sur ma prudence,
Et sur-tout sur ma confiance ;
Car, ma tante, si j'en avais,
Je vous dirais
Tous mes secrets.
Mais vous les saurez désormais,
Et dans ces lieux je vous promets
Qu'un amant n'entrera jamais.

(*L'orchestre achève l'air* ; Va-t-en voir s'ils viennent, etc.)

Mlle GERNANCE.

Je retourne à la maison.

CAMILLE.

Moi, je vais arroser mes pauvres fleurs.... Ma tante où est mon arrosoir ?

Mlle GERNANCE, *désignant le pavillon où est Eugène.*

Dans ce pavillon.

CAMILLE.

Je vais le chercher. (*Elle entre dans le pavillon, pousse un cri, et sort en tremblant.*)

Mlle GERNANCE.

Qu'as-tu donc, mon enfant ?

CAMILLE.

Rien, ma tante.

Mlle GERNANCE.

Pourquoi ce cri ?

CAMILLE.

Ce pavillon est si profond et si obscur !

Mlle GERNANCE.

Je ne pourrai donc pas te corriger de cette frayeur ridicule que t'inspire l'obscurité ?

CAMILLE.

C'est que j'ai cru voir...

Mlle GERNANCE.

Je veux profiter de cette circonstance pour te montrer combien ton effroi est déplacé... Va chercher ton arrosoir.

CAMILLE.

Non, ma tante.

Mlle GERNANCE.

C'est vraiment honteux à ton âge... Suis-moi... Je vais te prouver.... (*Elle va pour entrer dans le pavillon, Camille l'arrête.*

CAMILLE.

Vous avez raison, ma tante..... C'est vraiment honteux à mon âge... Je veux me corriger... Ne me suivez pas. (*Elle entre dans le pavillon.*)

Mlle GERNANCE.

A la bonne heure (*Elle ferme la porte.*) Demeures-y quelques instans.

CAMILLE, *par la fenêtre du pavillon.*

Ma tante, ma tante, ouvrez, je vous en prie. (*Jeu muet entre Eugène et Camille.*)

Mlle GERNANCE, *tenant la porte.*

Laisse, laisse, je sais ce que je fais.

CAMILLE.

AIR : *Hermite, bon hermite.*

N'êtes-vous pas contente ?
Pourquoi cette rigueur ?
Ouvrez, ouvrez, ma tante.

Mlle GERNANCE.

Quand tu n'auras plus peur.

CAMILLE.

Ce tour ne me plaît guère.
Ah ! calmez mon effroi.

Mlle GERNANCE.

Dois-tu trembler, ma chère,
Quand je veille sur toi ?

CAMILLE.

N'êtes-vous pas contente ?
Pourquoi cette rigueur ?
Soyez plus indulgente.
Ouvrez, ma tante,
Ouvrez, je n'ai plus peur.

Mademoiselle Gernance ouvre la porte. Camille sort avec son arrosoir.

Mlle GERNANCE, *riant.*

Comme te voilà émue ! ... Rassure-toi, mon enfant.

CAMILLE.

Oui, riez, riez, ma tante; je vous le conseille.

Mlle GERNANCE.

Ne te fâche pas, ma Camille ; reprends tes sens, arrose tes fleurs, et n'oublie pas que tu dois me dessiner ce matin la broderie d'une robe.... La pauvre enfant.

(*Elle sort.*)

AIR *du Vaudeville des Amans sans amour.*

Les hommes, dit-on, sont volages,
C'est une triste vérité.
Eh ! comment veut-on qu'ils soient sages,
On les gâte par la bonté ?
Ils encourraient bien moins de blâmes
Et garderaient bien mieux leur foi
Si de nos jours toutes les femmes
Etaient méchantes comme moi.

EUGENE, *lui prenant la main, qu'elle retire.*

Charmante Camille.

CAMILLE.

Eh bien ! finissez donc, monsieur.

EUGENE.

Vous m'aimez encore aujourd'hui.

CAMILLE, *lui tendant la main.*

C'est vrai, je n'y pensais plus.

(*Eugène lui baise la main.*)

Mlle GERNANCE, *au dehors.*

Camille, Camille.

CAMILLE.

Ah ! mon Dieu, voilà déja ma tante.

EUGENE.

Je rentre dans ma prison.

CAMILLE.

La fenêtre est fermée ; cachez-vous tout au fond .. Ma tante ne vous verra pas s'il lui prend fantaisie d'y entrer. (*Elle ferme la porte du pavillon.*) Ah ! mon Dieu, que l'amour cause de peines !

SCÈNE IV.

Mlle GERNANCE, CAMILLE.

Mlle GERNANCE, *arrivant avec un air joyeux.*

Camille, retournez à la maison travailler à ma broderie.

CAMILLE.

Sur-le-champ, ma tante?

Mlle GERNANCE.

Oui, mademoiselle. (*A part.*) De ma fenêtre, je viens d'apercevoir M. de Valmont.

CAMILLE, *revenant.*

Vous ne venez pas, ma tante?

Mlle GERNANCE.

Non... (*A part.*) Je suis dans un négligé.

CAMILLE, *revenant encore.*

Ma tante, venez me faire voir comment vous voulez votre broderie.

Mlle GERNANCE.

Comme tu voudras.... Va-t-en.

CAMILLE.

Comment pourra-t-il s'échapper? (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Mlle GERNANCE, *seule.*

Ce cher Valmont.... Quel plaisir de le revoir après une absence de quinze jours... Grace à mon adresse, personne ne soupçonne notre amour, et bientôt l'Hymen... A mon âge, on ne craint pas de s'engager.

AIR: *Une fille est un oiseau.*

Quand l'Amour, prompt et léger,
D'un cœur trop jeune s'empare,

Souvent son humeur bizarre
Le force de voltiger ;
Mais du dieu qui nous entraine,
Lorsque nous portons la chaine,
Jusques à la quarantaine,
En vain il veut nous troubler ;
On fixe enfin le volage ;
L'Amour n'a plus à cet âge
La force de s'envoler.

(*On entend frapper à la porte du fond.*)

Le voilà... Camille est rentrée, je puis ouvrir.

(*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE VI.

Mlle GERNANCE, VALMONT.

VALMONT.

Eh ! bon jour, ma bonne amie.

AIR *de la Boulangère.*

Fidèle à remplir mes sermons,
Toujours plus gai, plus tendre,
L'Amour chez vous à cinquante ans
Me force de me rendre.

Mlle GERNANCE.

Malgré tous ces discours charmans,
Vous vous faites attendre
Long-temps,
Vous vous faites attendre.

VALMONT.

J'ai tort, en vain je tenterais
Ici de m'en défendre ;
Mais quand l'Hymen dans ses filets,
Tous deux viendra nous prendre,
Je vous prouverai que jamais
Je ne me fais attendre,
Jamais
Je ne me fais attendre.

Mlle GERNANCE.

Dites-moi donc ce que vous avez fait à Paris pendant quinze grands jours.

VALMONT.

Eh! parbleu, j'ai terminé mon procès.

Mlle GERNANCE.

J'en suis charmée... Je vous disais bien que votre cause était bonne.

VALMONT.

C'est vrai; mais vous ne me disiez pas que je la perdrais.

Mlle GERNANCE.

Vous avez perdu votre procès?

VALMONT.

Avec frais et dépens.

Mlle GERNANCE.

AIR *du Vaudeville des Fiancés.*

Je l'avouerai, je ne m'attendais guère
A cet arrêt disgracieux;
Votre bon droit dans cette affaire
Devait sauter à tous les yeux.

VALMONT.

On employa contre moi l'artifice,
Et ce bon droit, mon seul espoir,
Tout en sautant aux yeux de la justice,
L'empêchait de le voir.

Mlle GERNANCE.

Vous en riez, je crois.

VALMONT.

Certainement. La perte que je fais de ce bien m'épargnera la peine de le faire valoir.... D'ailleurs voici un puissant motif de consolation.

(*Il sort un papier de sa poche.*)

Mlle GERNANCE.

Quel est ce papier ?

VALMONT.

AIR : *C'est un enfant.*

Ce papier, ma charmante amie,
Est, selon qu'il plait au destin,
Tantôt une chaine fleurie,
Tantôt une chaine d'airain ;
Ou s'il faut ma chère,
Afin de vous plaire,
De mon style adoucir l'éclat,
C'est un contrat.

Mlle GERNANCE.

Un contrat !

VALMONT.

Auquel il ne manque que les noms des parties contractantes... Contractons-nous ?

Mlle GERNANCE.

Je vous le répète, dès que Camille sera mariée... La décence ne veut pas que ma nièce et votre neveu vivent sous le même toit.

VALMONT.

Après de mûres réflexions... Considérant que votre nièce est encore bien jeune, qu'elle a le temps d'attendre, et que je ne l'ai pas ni vous non plus ; considérant que les voyages forment la jeunesse, et que mon neveu a besoin d'être formé ;... j'ai arrêté qu'il irait parcourir l'Europe jusqu'au mariage de Camille.

Mlle GERNANCE.

Vous voulez éloigner votre neveu par rapport à moi ? je ne le souffrirai pas.

VALMONT.

Je l'ai mis dans ma tête, il partira demain, et après-demain vous serez madame de Valmont.

Mlle GERNANCE.

Vous êtes donc mécontent d'Eugène?

VALMONT.

Au contraire.... Eugène est le garçon le plus sage, le plus obéissant de cette contrée. Quand il arriva de Paris, je lui défendis d'approcher de ce château, sous prétexte que j'avais pour vous la haine la plus forte : je suis bien sûr que vous ne l'avez jamais vu.

Mlle GERNANCE.

S'il était venu, je le saurais ; Camille me dit tout.

VALMONT.

Eugène a mille qualités ; et si ce n'était pour me rapprocher de vous, je ne me séparerais jamais de lui.

Mlle GERNANCE.

Je n'y consentirai pas.... Voudrait-il s'éloigner ?

VALMONT.

Qui pourrait le retenir ?... d'ailleurs j'ai fait certain projet pour son établissement, qui rend ce voyage nécessaire..... Il n'était pas revenu de la chasse quand je suis arrivé à la maison ; j'y retourne, je vais lui parler, hâter son départ, et tout disposer pour notre mariage.

Mlle GERNANCE.

Il va faire jaser, notre mariage, mon cher Valmont !

VALMONT.

Eh bien, nous laisserons jaser, mademoiselle Gernance..... Je ne vois pas cependant ce qu'il y a d'extraordinaire.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

On dira : Voyez ce vieux fou;
Ignore-t-il, quand il s'engage,
Que l'hymen est un casse-cou
Pour les étourdis de son âge ?

Tous ces discours extravagans
N'ont rien, ma chère, qui me blesse :
Prendre une femme à cinquante ans,
C'est prendre un bâton de vieillesse

CAMILLE, *dans la coulisse.*

Ma tante ! Ma tante !

Mlle GERNANCE.

Camille. Oh ! la petite sotte.

VALMONT.

Nous voilà pris.

Mlle GERNANCE.

Entrez dans ce pavillon ; je vous appellerai bientôt.

(*Valmont entre dans le pavillon.*)

SCÈNE VII.

Mlle GERNANCE, CAMILLE.

CAMILLE, *apportant un ouvrage à l'aiguille, et ce qu'il faut pour dessiner.*

Ma tante !

Mlle GERNANCE.

Que venez vous faire ici ?

CAMILLE.

Je viens vous apporter votre ouvrage.

Mlle GERNANCE, *prenant son ouvrage des mains de Camille.*

C'est bon, retournez à la maison.

CAMILLE.

Il me manque une fleur pour la broderie de votre robe, je viens en dessiner une.

Mlle GERNANCE.

Cueillez-la, et allez-vous-en.

CAMILLE.

Elle sera plus belle sur sa tige.

Mlle GERNANCE.

Emportez l'un de ces vases.

CAMILLE.

Ils sont trop lourds, ma tante.

Mlle GERNANCE.

On dirait, mademoiselle, que vous le faites exprès pour me contrarier.

CAMILLE.

Mon Dieu, ma tante, je ne vous ai jamais vue si en colère contre moi !

Mlle GERNANCE.

C'est que je ne vous ai jamais vue si entêtée.

CAMILLE.

(*A part.*) C'est vrai.... mais j'ai bien mes raisons pour cela.

Mlle GERNANCE.

Allons, dessinez votre fleur.

CAMILLE. (*Elle porte un vase sur un siége, près la fenêtre du pavillon où est Eugène.*)

Ce sera bientôt fait, ma tante.

Mlle GERNANCE, *à Valmont, qui s'est mis à la fenêtre du pavillon.*

Je ne veux pas la contrarier ; ce serait la première fois.

VALMONT.

Laissez la faire, je suis bien ici.

Mlle GERNANCE.

Chut, elle peut vous entendre.

(*Valmont et mademoiselle Gernance parlent bas ensemble. Pendant ce temps Camille s'est assise devant le vase pour dessiner ; elle tourne le dos à sa tante.*)

CAMILLE, *après avoir regardé si sa tante ne la voit pas, ouvre la porte du pavillon.*

Eugène, Eugène.

EUGENE, *paraissant.*

Ah ! vous voilà !.... Je commençais à m'impatienter.

CAMILLE.

Silence, ma tante est là.

Mlle GERNANCE. (*Elle est assise près de la fenêtre du pavillon à gauche, elle tourne le dos à Camille, et travaille.*)

Camille, fais-moi le plaisir de chanter en dessinant..... (*Bas à Valmont.*) Cela vous désennuiera.

CAMILLE.

Volontiers, ma tante. (*Bas à Eugène.*) Cela vous distraira.

Mlle GERNANCE.

Chante cette romance que je t'ai apprise dernièrement.

CAMILLE.

Oui, ma tante.

AIR *nouveau de Doche.*

L'innocence est le rêve heureux
Que fait un cœur paisible encore,
C'est le premier bien que les dieux
Attachèrent à notre aurore ;
Tout est plaisir, tout est douceur,
Tant que le destin nous le laisse,
Mais par malheur, (*bis.*)
Notre cœur ne dort pas sans cesse.

En quatuor.

Ah ! par bonheur, (*bis.*)
Notre cœur ne dort pas sans cesse.

CAMILLE.

Deuxième couplet.

Le cœur de Laure sommeillait.
Ce rêve la rendait heureuse,
A seize ans l'Amour qui paraît,
Vient la traiter de paresseuse.
Elle l'écoute avec candeur,
Et dit bientôt avec tristesse,
Ah ! par malheur, (*bis.*)
Notre cœur ne dort pas sans cesse.

En quatuor, à mi-voix.

Ah ! par bonheur, (*bis.*)
Notre cœur ne dort pas sans sesse.

Mlle GERNANCE, *pendant que Valmont lui baise la main.*

Que cela te serve de leçon, mon enfant !

CAMILLE, *pendant qu'Eugène lui baise aussi la main.*

Oui, ma tante.

Troisième couplet

Toi qui possèdes pour trésor
Une tranquille indifférence,
Jeune beauté qui fais encor
Le rêve heureux de l'innocence.
Laisse, laisse dormir ton cœur
Au sein de l'austère sagesse,
Pour ton malheur, (*bis.*)
Il ne dormira pas sans cesse.

En quatuor, à mi-voix.

Pour ton bonheur, (*bis.*)
Il ne dormira pas sans cesse.

Mlle GERNANCE.

Bien, très-bien, ma Camille ! Et la fleur est-elle terminée ?

CAMILLE.

Pas encore, ma tante.

Mlle GERNANCE, *bas à Valmont.*

Il faut avoir de la patience !

VALMONT, *bas à mademoiselle Gernance.*

Sur-tout lorsqu'on veut se marier.

Mlle GERNANCE.

Ce dessein sera parfait, car tu y mets le temps.

CAMILLE.

Je vous assure, ma tante, qu'on ne peut aller plus vîte..... (*Bas à Eugène.*) N'est-ce pas Eugène ?

EUGÈNE, *bas à Camille.*

Chère Camille, concevez-vous tout mon bonheur ?

CAMILLE, *bas à Eugène.*

Si j'avais moins peur !

Mlle GERNANCE, *bas à Valmont.*

Je vois avec plaisir qu'elle aime beaucoup ce genre d'occupation.... Je l'encourage le plus que je puis.

VALMONT, *bas à mademoiselle Gernance.*

Vous faites très-bien.

Mlle GERNANCE.

Camille, et la fleur ?

CAMILLE.

Encore un coup de crayon, ma tante.

Mlle GERNANCE, *se levant.*

Ah ! c'est trop fort.

CAMILLE *se lève et court au-devant de sa tante.*

C'est fini. (*Valmont quitte la fenêtre.*)

Mlle GERNANCE, *prenant le dessin.*

C'est bien heureux.... Voyons çà.

CAMILLE. (*Elle aperçoit la clef de la porte du jardin que sa tante a laissée sur sa chaise.*)

(*A part.*) La clef de la petite porte !... Oh ! si je pouvais la prendre !

Mlle GERNANCE, *regardant le dessin.*

A merveille !

CAMILLE, *essayant de prendre la clef.*

Vous êtes bien indulgente, ma tante.

Mlle GERNANCE, *regardant toujours le dessin.*

Il me semble pourtant que ce trait est un peu fort.

CAMILLE, *saisissant la clef.*

Il est vrai, ma tante ; mais il est nécessaire pour faire ressortir.

Mlle GERNANCE.

Tu as raison.... Est-ce fini ?

CAMILLE.

Oui, ma tante.

Mlle GERNANCE.

Comme tu es adroite !... Embrasse-moi, et va-t-en.

CAMILLE, *à part.*

Je n'ai plus rien à faire ici.

Mlle GERNANCE, *bas à Valmont.*

Elle s'en va.

CAMILLE, *à Eugène, vivement.*

Voilà la clef..... Soyez prudent.... Sauvez-vous, et ne revenez plus. Adieu !... (*Haut.*) Vous ne venez pas, ma tante ?

Mlle GERNANCE.

Pas encore.

CAMILLE.

Vous aimez bien le jardin aujourd'hui, ma tante.

Mlle GERNANCE.

Gardez vos réflexions, mademoiselle.

EUGENE, *à part, en fermant la croisée.*

Attendons le moment favorable !

SCÈNE VIII.

Mlle GERNANCE, VALMONT.

VALMONT, *toujours à la fenêtre de son pavillon.*

Elle est vraiment charmante ! et je sens, comme vous, qu'il n'est pas prudent de la loger sous le même toit que mon neveu.... Puis-je sortir de ce pavillon ?

Mlle GERNANCE.

Un instant... Camille peut revenir... Je ne trouve pas la clef de la porte du jardin.

VALMONT.

Allons, me voilà votre prisonnier.

Mlle GERNANCE, *riant.*

Je vois qu'il vous faudra escalader la muraille.

VALMONT.

Escalader !... Un moment... Passe encore si c'était pour vous voir... ; mais pour vous quitter, non parbleu !

Mlle GERNANCE.

Vous riez ! mais je ne trouve pas ma clef.

VALMONT.

Votre nièce l'aura peut-être emportée.

Mlle GERNANCE.

Vous m'y faites penser... La petite étourdie !... Ne vous impatientez pas ; je cours la chercher. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

VALMONT, et ensuite EUGÈNE.

VALMONT, *à la fenêtre de son pavillon.*

AIR *de la Walse du Pauvre Diable.*

En vérité, je ne suis guère sage,
Et ce serait avec justes raisons,
Qu'en me voyant dans ces lieux à mon âge,
On me croirait aux Petites-Maisons.

EUGENE *paraissant à la fenêtre de son pavillon, tenant la clef du jardin.*

Je voudrais bien finir mon esclavage,
Mais pour cela prenons bien notre temps.
Il est cruel de rester dans la cage
Lorsqu'en ses mains on a la clef des champs.

Ensemble.

En vérité je ne suis guère sage,
Et l'on a dit avec justes raisons,

Que les amans de tout rang de tout âge,
Sont du gibier des Petites-Maisons.

EUGENE.

Tandis qu'ici le neveu fait des siennes,
L'oncle à Paris met en lui son espoir.

VALMONT.

Tandis qu'ici l'oncle fait des fredaines,
Le neveu sage est tout à son devoir.

Ensemble.

En vérité, je ne suis guère sage, etc.

VALMONT.

Voyons si mademoiselle Gernance revient.

EUGENE.

Hasardons-nous à sortir.

(*Ils entr'ouvrent chacun la porte de leur pavillon, et s'aperçoivent en même temps.*)

Ensemble.

Que vois-je?

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

Je ne reviens pas de ma surprise!
Est-ce bien là mon $\frac{\text{neveu}}{\text{oncle}}$, vraiment?
N'est-ce pas un songe, une méprise?
N'est-ce pas un enchantement?

VALMONT.

Voilà comme à votre obéissance
On peut, mon neveu, se fier!

EUGENE *malignement.*

Avec madmoiselle Gernance
Je viens vous réconcilier.

Ensemble.

Je ne reviens pas de ma surprise! etc.

VALMONT.

Monsieur mon neveu, je suis très-étonné de vous rencontrer ici !

EUGENE.

Je vous jure, mon oncle, que je ne vous y attendais pas.

VALMONT, *à part.*

Je vois ce que c'est... Il en veut à la nièce.

EUGENE, *à part.*

Il en veut à la tante, c'est clair.

VALMONT

Vous allez me dire depuis quand, comment, et pourquoi vous êtes ici malgré ma défense?

EUGENE.

Oui, mon oncle... Mais comment se fait-il que vous y soyez, malgré votre haine pour mademoiselle Gernance ?

VALMONT, *à part.*

Parbleu ! je veux un peu rabattre le ton d'assurance qu'il se donne.

EUGENE, *à part.*

Il se consulte, il va me faire un conte.

VALMONT.

Vous saurez d'abord, monsieur, que j'ai résolu de me marier.

EUGENE.

Je vous félicite, mon oncle !... Vous voilà dans la voie du salut.

VALMONT.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?

EUGENE.

AIR : *Du Partage de la Richesse.*

Autrefois quand dans sa jeunesse
On tombait dans l'égarement,
Par repentir, dans sa vieillesse,
On se jetait dans un couvent.
Vous avez joui du bel âge,
Et vous sentant devenir vieux,
Vous vous faites mari, je gage,
Comme l'on se faisait chartreux.

VALMONT.

Laissez-là vos mauvaises plaisanteries, et écoutez-moi. Je viens de perdre mon procès.

EUGENE, *à part.*

C'est assez vraisemblable, sa cause était bonne.

VALMONT.

Je perds avec lui dix mille livres de rente, et je n'ai vu d'autre moyen de réparer cette brèche faite à ma fortune, que de prendre une femme; en conséquence, mon premier soin, en arrivant, a été de venir trouver mademoiselle Gernance, et de me réconcilier avec elle.

EUGENE.

Bravo, mon oncle ! mademoiselle Gernance a mille qualités.

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Elle est déja sur son déclin,
Mais elle est encore agréable.
Elle est bonne, sensible; enfin
C'est une femme fort aimable.

VALMONT.

Ces traits là ne sont point flattés,
Mon cher neveu, je le confesse.
La tante a mille qualités!...
C'est pourquoi j'épouse sa nièce,

EUGENE.

Sa nièce !

VALMONT.

Oui, sa nièce !... Mademoiselle Gernance me l'a accordée, et dès demain....

EUGENE, *à part.*

Un prétendu ne se cache pas ; mon oncle se cachait : donc mon oncle me trompe.

VALMONT, *à part.*

Il est confondu !

EUGENE.

Je vais savoir la vérité.

VALMONT.

Qu'avez-vous donc, mon neveu ? Ma prétendue vous paraîtrait-elle trop jeune ?... Blâmeriez-vous mon choix ?

EUGENE.

Moi, mon oncle !

AIR *du ballet des Pierrots.*

Ah ! bien loin que mon cœur vous blâme,
Il vous approuve, et je soutiens
Qu'ici bas une jeune femme
Est pour nous le premier des biens.
Elle embellit nos destinées,
Et chacun sait qu'en ce pays,
Moins l'épouse compte d'années.
Plus le mari compte d'amis.

VALMONT, *à part.*

Il le prend en plaisantant ; me serais-je trompé ?

EUGENE.

Une seule chose m'étonne... Vous me parlez d'une nièce ; et j'ai cru, jusqu'à présent, que mademoiselle Gernance vivait seule dans cette campagne ?... Vous me l'aviez dit vous-même !... Ah ! elle est peut-être encore à la pension ?

VALMONT.

Comment ! vous ne connaissez pas cette nièce ?... Est-ce que vous seriez ici pour mademoiselle Gernance, par hasard ?

EUGENE.

Je vous dois la vérité ; oui, mon oncle, c'est mademoiselle Gernance qui me retient ici. (*A part.*) Je ne ments pas, puisque c'est elle qui a fermé la porte à double tour.

VALMONT.

(*A part.*) En voici bien d'une autre ! (*Haut.*) Est-ce que vous aimeriez mademoiselle Gernance ?

EUGENE.

Vous ne vous en faites pas une idée, mon oncle.

VALMONT.

Oh ! oh !... Et mademoiselle Gernance vous aimerait-elle ?

EUGENE.

Comme je l'aime !

VALMONT, *à part.*

Je ne m'étonne plus si elle s'opposait à son départ.

EUGENE, *malignement.*

(*A part.*) Je le tiens. (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, mon oncle ?... Trouveriez-vous, ma prétendue trop âgée ?... Blâmeriez-vous mon choix ?

VALMONT.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Oui, j'ai tout lieu de m'étonner
D'une semblable mal-adresse.
A vingt ans vouloir me donner
Une vieille tante pour nièce.

EUGENE.

Afin de moins vous étonner,
Songez, mon oncle, qu'à cinquante,

[illegible]

[illegible]

D'ailleurs, la fortune considérable de mademoiselle Germance...

VALMONT.

Et y a-t-il long-temps que vous la voyez?

EUGENE.

Dix jours, mon oncle.

VALMONT, *à part.*

Dix jours... (*Haut.*) Et lui avez-vous déclaré votre amour?

EUGENE.

Pas précisément, mon oncle... (*A part.*) Je le crois bien; je ne lui ai jamais parlé.

VALMONT, *à part.*

C'est du moins quelque chose... (*Haut.*) Mais j'entends quelqu'un... C'est mademoiselle Germance; restez-là, mon neveu... (*A part.*) Je veux jouir de l'embarras de la perfide.

EUGENE.

Comment!

VALMONT.

Oui, restez-là, et attendez mademoiselle Germance.

EUGENE.

Mais, mon oncle!

VALMONT.

Je vous l'ordonne. (*Il entre dans le pavillon, et se met à la fenêtre.*)

EUGENE, *à part.*

J'étais loin de m'attendre à celle-là!... Que vais-je dire à cette tante que je n'ai jamais vue?... Parbleu! la vérité. Oh! la bonne idée! Mon oncle écoute, eh bien qu'il entende. (*Faisant semblant de parler bas à Mlle Germance, qui n'est pas encore arrivée.*) Mademoiselle Germance, tout est perdu!... Mon oncle m'a vu... Mais faites semblant de ne pas me connaître, je feindrai d'aimer votre nièce, il croira que je l'ai trompé.

VALMONT, *à part.*

Ah! le double fripon! Nous verrons çà.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mlle GERNANCE.

Mlle GERNANCE, *arrivant lentement, en cherchant sa clef.*

Je ne conçois pas ce que peut être devenue cette clef. (*Elle apperçoit Eugène.*) Ah!

VALMONT, *à part.*

Ah!... la voilà qui commence.

EUGENE.

Madame, daignez pardonner à ma témérité.

Mlle GERNANCE.

Qui êtes-vous?

EUGENE.

Le neveu de M. de Valmont, votre voisin.

Mlle GERNANGE.

Après la haine qui existe entre votre oncle et moi, osez-vous paraître en ces lieux. (*A part.*) S'il allait voir son oncle, quel esclandre!....

VALMONT, *à part.*

Elle joue bien son rôle.

Mlle GERNANCE.

Que voulez-vous?

EUGENE.

Oserai-je vous le dire?

Mlle GERNANCE.

Il le faut... Qui vous amène en ces lieux?

EUGENE.

L'amour.

Mlle GERNANCE.

L'amour!

VALMONT, *à part.*

Elle le sait bien, la perfide.

EUGENE.

Oui, madame, j'adore votre nièce.

Mlle GERNANCE.

Ma nièce!...

VALMONT, *à part.*

Les fourbes!...

Mlle GERNANCE.

J'espère que Camille ne partage point vos sentimens.... J'espère...

EUGENE.

Madame....

AIR: *Eh! mais oui dà.*

Par hasard votre nièce
Me rendit amoureux;
Par hasard sa tendresse
Répondit à mes vœux.
Eh! mais oui dà,
Comment peut-on trouver du mal à çà.

Mlle GERNANCE.

Eh! quoi, monsieur.

EUGENE.

Même air.

Ce courroux est extrême!
Si par hasard, un jour,
Pour un oncle que j'aime
Vous aviez de l'amour.
Eh! mais oui dà,
Je ne trouverais pas de mal à çà?

Mlle GERNANCE.

Eh! quel est votre but en vous faisant aimer d'une jeune personne sans expérience? Vous voulez la séduire, la tromper.

EUGÉNE.

Non, madame, je veux l'épouser.

VALMONT, *à part.*

L'épouser !... Je les tiens.

Mlle GERNANCE.

Mais pensez-vous que votre oncle consente...? Songez, d'ailleurs, que Camille est bien jeune.

VALMONT, *sortant du pavillon, une plume et le contrat à la main.*

C'est égal, mademoiselle, c'est égal; je donne mon consentement à ce mariage, et je veux le terminer sur-le-champ.

Mlle GERNANCE.

Voilà tout découvert!

EUGENE.

Gare l'explication !

VALMONT, *à part.*

Les voilà pris... Oh! je n'en aurai pas le démenti. (*Bas à Mlle Gernance.*) J'espère que vous ne vous ferez pas prier; ceci avance notre mariage. (*Bas à Eugène.*) Obéissez, ou je vous déshérite.

Mlle GERNANCE.

Mais, mon ami....

EUGENE.

Mais, mon oncle...

VALMONT.

Je ne vous dis qu'un mot; le voulez-vous, ou ne le voulez-vous pas?

Mlle GERNANCE.

Je vois bien qu'il faut y consentir.

EUGENE.

Mon devoir est dans l'obéissance.

VALMONT, *à Gernance.*

Voici le contrat qui devait servir à nous unir; les noms sont en blanc... Nous allons promptement terminer l'affaire.

Mlle GERNANCE, *à part.*

Dans le fond, ce mariage est assorti.

EUGENE, *à part.*

Gare l'explication!

VALMONT, *à Eugène.*

Signez, monsieur le mari.

EUGENE, *signant.*

Vous me faites faire tout ce que vous voulez, mon oncle.

Mlle GERNANCE.

Mais il faudrait au moins consulter Camille avant de la marier.

VALMONT.

Nous la consulterons après, signez toujours. (*Elle signe.*) Justement la voici.

SCÈNE XI et dernière.

LES PRÉCÉDENS, CAMILLE, *accourant.*

(*Elle veut fuir en apercevant Valmont et Eugène.*)

Mlle GERNANCE.

Approchez, mademoiselle.

CAMILLE.

Pardonnez-moi, ma tante; je ne les ai fait entrer ni l'un ni l'autre.

VALMONT.

Ne craignez rien, mon enfant; avancez et répondez; voulez-vous vous marier ?

CAMILLE.

Oui, monsieur, si ma tante le veut.

VALMONT, *lui montrant Eugène.*

Voulez-vous épouser monsieur ?

CAMILLE.

De tout mon cœur !... Si ma tante le veut.

VALMONT.

Signez ce contrat.

CAMILLE.

Volontiers,... si ma tante le veut.

(*Mlle Gernance fait signe que oui.*)

VALMONT, *après qu'elle a signé.*

Maintenant embrassez votre mari.

CAMILLE.

Je le veux bien,... si ma tante le veut.

(*Ils s'embrassent.*)

VALMONT, *triomphant.*

Comme les voilà confondus !... Ils ne s'attendaient pas à ce tour. (*En ricanant.*) Mlle Gernance, rien ne s'oppose plus à notre mariage.

Mlle GERNANCE.

Nous le terminerons quand vous voudrez.

VALMONT, *ricanant toujours.*

Sur-le-champ. Eh bien, mon neveu, êtes-vous content ?

EUGENE.

AIR *du Ménage de garçon.*

Mon oncle, je vous remercie ;
Je sens tout ce que je vous dois :
J'aime Camille à la folie

VALMONT, *stupéfait.*

Se serait-il moqué de moi ?

EUGENE.

Oui, votre bonté tutélaire,
On le sait, vous suit en tous lieux,

Et même sans vouloir le faire,
Vous faites ici des heureux !...

VALMONT.

Vous l'aimez, dites-vous ?

CAMILLE.

Oh ! mon Dieu oui, il m'adore.

VALMONT.

Il serait vrai ! vous m'avez donc trompé, monsieur ?

EUGENE.

Je vous respecte trop, mon oncle, pour me déclarer jamais votre rival.

VALMONT.

Le coquin... Allons je suis joué; mais pourrais-je en être fâché, je fais son bonheur ? (*Prenant la main de mademoiselle Gernance*) et le mien, car je vous épouse.

Mlle GERNANCE.

Vous me direz, Eugène, où vous avez vu Camille, et comment il se peut....

VALMONT.

Les voilà mariés, nous allons en faire autant; ainsi plus de questions, mademoiselle Gernance ; et ne songeons maintenant qu'aux apprêts des deux noces.

Mlle GERNANCE.

Je suis de cet avis.

CAMILLE.

Et moi aussi, ma tante.

VALMONT.

Nous avons fait l'amour chacun de notre côté, eh ! bien nous serons heureux, je l'espère, chacun de notre côté.

VAUDEVILLE.

EUGENE.

AIR *nouveau de Doche*, ou *vaudeville de M. Guillaume.*

Lorsqu'en ces lieux, malgré votre défense,
J'eus de l'Amour reconnu le signal,
Pour mieux tromper mon espérance
Vous vous êtes dit mon rival;
Mais à mon tour déployant mon adresse,
De ruse avec vous j'ai lutté;
Et voilà comme on se trompe sans cesse
Chacun de son côté.

Mlle GERNANCE.

Avant l'hymen, croyant bien nous connaître,
Lorsqu'on entend les hommes discourir,
Ils veulent tous parler en maître,
Et sous leurs lois nous asservir;
Mais par l'hymen il faut bien qu'ils finissent,
Alors, malgré leur fermeté,
Sans y penser ces messieurs obéissent
Chacun de leur côté.

VALMONT.

Quand un héros, que l'univers contemple,
Au champ d'honneur guide tous les Français;
Lorsque lui-même il sert d'exemple
Pour mieux assurer leurs succès;
Quand sa compagne a, par sa bienfaisance,
Déja fait bénir sa bonté,
Ils font ainsi le bonheur de la France
Chacun de son côté.

CAMILLE, *au public.*

Messieurs, l'auteur tremblant pour son ouvrage,
Dans ce moment redoute votre arrêt.
De mériter votre suffrage
Aurait-il fait le vain projet?
Ah! pour juger cette légère esquisse,
Sur-tout point de sévérité,
Et que ce soir tout le monde applaudisse
Chacun de son côté.

FIN.

Pièces nouvelles qui se trouvent chez MARTINET, *Libraire, rue du Coq.*

Le Secret de Madame, comédie en un acte et en prose mêlée de vaudevilles, par MM. Moreau et Dumolard, 1 fr. 25 cent.

Le Sultan du Havre, folie-vaudeville en un acte, et en prose, par MM. Armand Dartois et Henri Dupin, 1 fr. 25 c.

Les Pêcheurs Danois, vaudeville-historique en 1 acte, par MM. Théaulon et Armand Dartois, 1 fr. 25 c.

Le Rival par amitié, vaudeville en 1 acte, par Dumolard et Favard, 1 fr. 20 c.

Les Avant-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard, 1 fr. 25 cent.

Regnard et Dufreny à Grillon, ou la Satyre contre les Maris, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par Febvé, 1 fr. 20 c.

Le Luxembourg, comédie-tableau en un acte et en prose, par Charles Maurice, 1 fr. 25 c.

Les Comédiens d'Angoulême, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr. 25 c.

Les trois Manières, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr. 20 c.

Le Parleur Eternel, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr.

Les Consolateurs, comédie en 1 acte et en vers, par le même, 1 fr.

Les Querelles des deux Frères, ou la Famille bretonne, comédie en 3 actes et en vers, ouvrage posthume de

Colin-d'Harleville, précédée d'un prologue de M. Andrieux, 1 fr. 50 c.

L'Alcade de Molorido, comédie en 5 actes et en prose, par L. B. Picard, de l'Institut, 1 fr. 50 c.

Les Oisifs, comédie épisodique en un acte et en prose, par le même, 1 fr. 25 c.

L'Ami de tout le monde, comédie en 2 actes et en prose, par le même, 1 fr.

Le Mariage des Grenadiers, ou l'Auberge de Munich, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 fr.

Les Ricochets, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

Le Jeune Médecin, ou l'Influence des Perruques, comédie en un acte et en prose, par le même, 1 f.

La Manie de Briller, comédie en trois actes et en prose, par le même. 1 fr. 50 c.

Un Jeu de la Fortune, ou les Marionnettes, comédie en cinq actes et en prose, par le même. 1 fr. 80 c.

Andros et Almona, ou le Français à Bassora, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, par le même et A. Duval. 1 fr. 50 c.

Les Filles à Marier, comédie en trois actes et en prose, par le même. 1 fr. 50 c.

Le Susceptible, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr. 20 c.

Le Cousin de tout le monde, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

Arlequin Friand, comédie-parade, mêlée de vaudeville, par le même. 1 fr. 50.

M. Musard, ou Comme le Temps passe, comédie en un acte et en prose, par le même. 1 fr.

Bon Naturel et Vanité, ou la Petite Ecole des Femmes, comédie en un acte et en vers, par Dumolard, 1 fr. 20 c.

Le Bavard et l'Entêté, comédie en un acte, en vers, par Barjaud et D***, 1 fr. 25 c.

Monval et Sophie, drame en trois actes et en vers, par Aude, 1 fr. 50 cent.

M. Lamentin, ou la Manie de se plaindre, comédie en un acte et en vers, par Dorvo, 1 fr.

Oscar, fils d'Ossian, tragédie en cinq actes, par Arnault, 1 fr. 25 c.

L'Opinion du Parterre, ou Revue des Théâtres de Paris, septième année, 1810, 1 vol. in-18, 2 francs. Les précédentes années se vendent chacune 2 fr. La première année se vend 4 fr.

Epître burlesque à M. François, cordonnier, auteur du Siége de Palmyre, tragédie inédite, suivie d'une pièce anacréontique par l'auteur des Epîtres aux preneurs de tabac, etc., etc. 40 centimes.

Le Charadiste de Société, ou Recueil de Charades nouvellement composées. 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Calembourgs et Jeux de mots des hommes illustres anciens et modernes, par M. Couvret. 2 vol. in-12, 3 fr.

On trouve chez le même libraire une collection nombreuse de costumes d'acteurs de tous les Théâtres de Paris, en différens rôles; ces gravures, coloriées, sont de grandeur à être mises à la tête des pièces, et se vendent 30 centimes chacune.

BARÊME

DU NÉGOCIANT;

OU

NOUVEAUX COMPTES FAITS

EN FRANCS,

DEPUIS UN CENTIME JUSQU'A UN MILLION,

SUIVIS :

1°. De la Réduction des monnaies d'or et d'argent, conformément au décret du 12 septembre 1810;
2°. De la Comparaison des livres tournois avec les francs, et des francs avec les livres tournois, détaillée unité par unité jusqu'à 1000 francs, centaine par centaine jusqu'à 2000 francs, cinq cents par cinq cents jusqu'à 10,000 francs, et mille par mille jusqu'à 50,000 francs;
3°. Des Tableaux comparatifs de l'aune et fractions de l'aune avec le mètre, et du mètre et fractions du mètre avec l'aune;
4°. De la Conversion de la lieue en kilomètre, et du kilomètre en lieue;
5°. De la Conversion de la pinte en litre, et du litre en pinte;
6°. De la Réduction des livres, onces, gros, grains, poids de marc, en kilogrammes, et des kilogrammes, hectogrammes, décagrammes, grammes, décigrammes, centigrammes et milligrammes en livres, poids de marc, etc., etc.

Par P. J. CHARRIN (de Lyon),

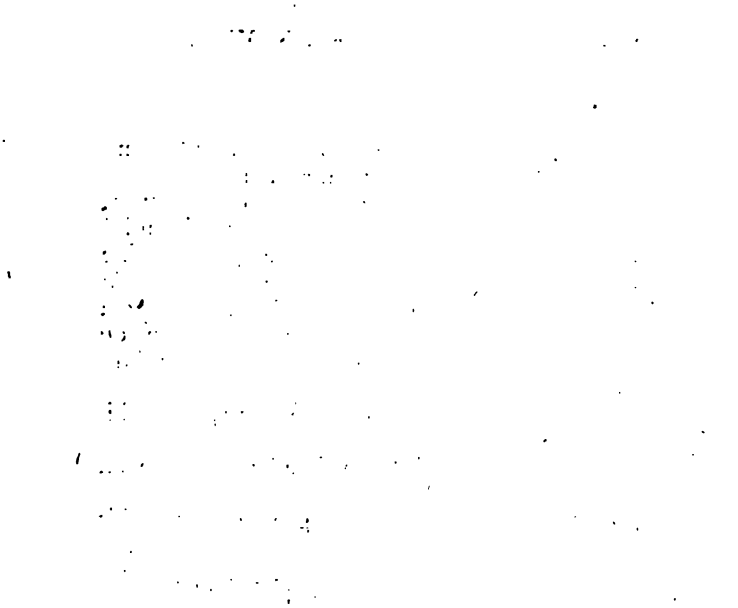
TENEUR DE LIVRES,

Membre-Correspondant de l'Académie de Niort.

Un volume in-8°, très-bien imprimé.

Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

Chez MARTINET, libraire, rue du Coq, n°s 13 et 15.



LE

PETIT PÊCHEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS;

Théophile Marion

PAR M. DU MERSAN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE MERCREDI 8 AOUT 1810.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

CHEZ Mlle. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

M D CCC X.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
THÉODORE, petit pêcheur.	Mlle. DESMARES.
HUBERT, vieux marin.	M. ST.-LÉGER.
THÉRÈSE, mère de Juliette.	Mme. BODIN.
JULIETTE, aimée de Théodore.	Mlle. ARSENNE.
CLAUDINE, sa cousine.	Mlle. MINETTE.
JULIEN, amant de Claudine.	M. GUÉNÉE.
GAUTHIER, faiseur de filets.	M. JOLY.
CORSANGE, voyageur.	M. LE NOBLE.

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

La Scène est à St.-Vallery, au bord de la mer.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.* (Voltaire chez Ninon.)

Ce soir, préparant ses rets
Et faisant tout pour vous plaire,
Le petit pêcheur espère
Vous prendre dans ses filets :
Mais il lui faut du courage,
Car dans la pièce un orage
Lui fait craindre du naufrage
Tous les fâcheux accidens.
Ah ! laissez, pendant l'ouvrage,
Faire au théâtre l'orage,
Et chargez-vous du beau tems.

Nota. Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils sont placés au théâtre.

LE

PETIT PÊCHEUR,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un hameau sur le bord de la mer : au fond, à droite, un rocher sur lequel est une petite cabane; des deux côtés, des chaumières avec des demi-portes et des auvents. La première à droite est celle de Gauthier; la première à gauche est celle de Thérèse; elle a deux fenêtres ; au dessous de la seconde sont accrochés des filets.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, THERESE, CLAUDINE *et les autres* VILLAGEOISES *assises devant leurs portes et travaillant.* JULIEN *et les autres* PÊCHEURS *arrivant au fond.*

LES FEMMES.

AIR : *Le fils à Guillaume.* (Lise et Colin.)

Pour notre ménage,
Enfans, allons, travaillons :
Egayons l'ouvrage
Avec des chansons.

JULIEN.

AIR : *De Paul et Virginie.*

Sans effaroucher les mamans,
De nos objets, jeunes amans,
Approchons sans qu'on nous remarque.
Bon amoureux, bon batelier,
Qu' chacun, dans ce double métier,
Apprenne à bien mener sa barque.

LES FEMMES.

Pour notre ménage,
Enfans, allons, travaillons :
Egayons l'ouvrage
Avec des chansons.

CLAUDINE.

AIR : *Il faut que l'on file, file, etc.*

L'autre jour la p'tit' Lucette
Filait auprès d' sa maman,
V'là que Colin qui la guette,
Arrive tout doucement.

(Les jeunes gens se glissent auprès des jeunes filles.)

On n' saurait causer tranquille,
Colin lui baisait la main;
La maman r'garde soudain.

(Elles causent et oublient leur ouvrage.)

THÉRÈSE.

Allons donc, mesdemoiselles; vous avez le nez en l'air.

Il faut que l'on file, file, file;
Voilà le meilleur refrein.

LES JEUNES FILLES, *filant.*

Il faut que l'on file, etc.

(Les jeunes gens se retirent au fond.)

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous donc tant à regarder de côtés et d'autres?

CLAUDINE.

Pardin', ma tante, qu'y a-t-il à voir? les arbres, les fleurs, les oiseaux....

THÉRÈSE.

Se détourner de son ouvrage pour des oiseaux!

AIR : *Envain je l'appelle.* (Du Faucon.)

Quelles têtes folles!
Combien de paroles!
Sans tant babiller,
Il faut travailler.

Vraiment autrefois on était plus sage; (*bis.*)
On f'sait plus d'ouvrage
En bien moins de tems:
On f'sait plus d'ouvrage. (*bis.*)

Ah! les jeunes gens } (*bis.*)
N'ont plus de courage, }
Et d'puis cinquante ans }
Sont devenus bien différens. } (*bis.*)

CLAUDINE.

Comme vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui!

THÉRÈSE.

Vous êtes toutes des paresseuses. Il n'y a que Juliette qui soit bien gentille; elle ne dit mot et ne quitte pas son ouvrage.

CLAUDINE, *à part.*

Je le crois bien; Théodore n'est pas ici.

JULIETTE, *soupirant.*

Ma mère! je ne suis pas plus sage qu'une autre!

THÉRÈSE.

Si fait, mon enfant, si fait.

CLAUDINE.

Bah! bah!

AIR: *Vaudeville du printems.*

Laissons donc prêcher la sagesse,
Et sachons employer le tems.
Amusons-nous dans la jeunesse,
Et cueillons des fleurs au printems.

(Les jeunes gens cueillent des bouquets.)

De l'instant qu'elles sont écloses.
Profitons bien pour les cueillir;
Et de l'amour semons les roses
Sur le sentier du doux plaisir.

(Les amans donnent des bouquets à toutes les jeunes filles, excepté à Juliette.)

THÉRÈSE.

L'amour, les plaisirs, les roses, langage de coquette.... Ah! ah! que vois-je? d'où viennent ces bouquets que vous n'aviez pas tout-à-l'heure?

(Elle veut se lever.)

CLAUDINE, *la retenant.*

AIR : *Un fille est un oiseau.*

Vous ne les avez pas vus;
Nous les avions, je vous jure.

THÉRÈSE.

Non, non, c'est une imposture;
Vos secrets me sont connus.
Croit-on que je déraisonne?
Vous parliez d'oiseaux, friponne;
Ces oiseaux, je le soupçonne,
De vous se sont approchés.

CLAUDINE, *la retenant.*

Un maudit chasseur les guette.

THÉRÈSE, *à part.*

Ah! je verrai leur retraite.

(*Elle se lève brusquement et voit les jeunes gens.*)

V'là les oiseaux dénichés.

Ah! fripons, vous trompez ainsi ma surveillance!

JULIEN.

Mère Thérèse, queu mal que nous faisons?

SCENE II.

LES MÊMES, GAUTHIER, *sortant de chez lui un filet à la main.*

GAUTHIER.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc, voisine? comme vous criez!

THÉRÈSE.

Ce sont ces petites espiègles-là qui me font enrager.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ah! bonjour, Gauthier, bonjour, voisin Gauthier.

JULIEN.

Bonjour, mon oncle.

GAUTHIER.

Vous m'avez fait une peur! je croyais que ces diables de corsaires, qui rodent sur les côtes tous les jours, avaient débarqué, et qu'ils enlevaient toutes nos filles; je venais déjà....

CLAUDINE.

Pour nous défendre?...

GAUTHIER.

Non, voir si c'était eux, pour fermer ma porte comme il faut : je ne les aime pas, moi, ces gens-là; je ne peux pas les voir.

JULIEN.

Morgué! mon oncle, c'n'est pas l'embarras, pendant que j'étions à la pêche, j'ons aperçu deux vaisseaux qui avions ben l'air d'être des leurs.

GAUTHIER.

Là! voyez-vous ça.

CLAUDINE.

Bah! vous avez toujours peur vous autres. Chantez-nous une ronde, voisin, ça vaudra mieux.

THÉRÈSE.

Non, non, point de ronde; je veux qu'on travaille.

GAUTHIER.

Eh! moi donc, je veux travailler aussi; j'ai une commande de filets pour demain : je vas vous chanter en travaillant, si vous voulez, une romance nouvelle de ma composition.

CLAUDINE.

Ça doit être du joli!

GAUTHIER.

Ecoutez.

AIR : *Landeriri.*

Quel est ce petit dieu lutin
Qui dans l' mond' fait ben du train ?
Qui fait danser plus d'une fillette,
Le lan la derirette,
Et lui fait d'mander un mari,
Le lan la deriri ?

Deuxième couplet.

On dit qu'il se nomme l'amour,
Et qu'il est biau comme le jour;
Savez-vous c' que le drôle guette?
Le lan la derirette,
Savez-vous c' qui le rend genti?
Le lan la deriri.

Troisième couplet.

Savez-vous quand il prend le cœur
De fille dont il veut l' bonheur,
C' qui la blesse sous la coudrette
Le lan la derirette,
Et c' qui tout d' suite la guérit?
Le lan la deriri.

(On entend gronder le tonnerre, le théâtre s'obscurcit; les femmes rentrent leurs ouvrages.)

CHOEUR.

AIR : *Du jugement de Midas.*

LES FEMMES.

Il s' prépare un orage affreux,
Le tonner' gronde dans les cieux.

JULIEN.

L'air s'embrase de mille feux.

JULIETTE.

Et Théodore.... il est en mer.

TOUS.

Dieux! quel éclair!

CLAUDINE.

Juliette, du courage!

JULIETTE.

O ciel! (*bis*) si sa barque f'sait naufrage!
Je perds courage.

(Le tonnerre tombe; tout le monde s'enfuit. Juliette et Gauthier restent chacun à leur porte, abrités par l'auvent.)

SCENE III.

JULIETTE, HUBERT *sur le rocher, sortant de la cabane;* GAUTHIER.

GAUTHIER.

Ayez du cœur,
N'ayez pas peur.

JULIETTE.

Au fond du cœur,
Combien j'ai peur!

HUBERT.

Ciel! aujourd'hui
Sois son appui,
Veille sur lui!

TOUS TROIS.

Mais le ciel commence à s'éclaircir,
Plus de tempête, plus d'orage;
Mais le ciel commence à s'éclaircir.

HUBERT ET JULIETTE.

Théodore va revenir.

GAUTHIER.

Et le beau tems va revenir.

Tenez, v'là Hubert qui sort de sa cabane, avec une lunette d'approche; il s'intéresse aussi à Théodore, celui-là.

JULIETTE, *courant au pied du rocher.*

Monsieur Hubert!

GAUTHIER.

Prenez donc garde, il pleut encore; vous allez tout vous mouiller?

JULIETTE, *mettant son tablier sur sa tête.*

Monsieur Hubert!

HUBERT.

Ah! c'est vous, Juliette? que voulez-vous, mon enfant?

JULIETTE.

Vous devez voir de loin avec votre grande lunette. Dites-moi donc si la barque de Théodore paraît?

HUBERT.

J'en suis assez inquiet; je regarde de tous mes yeux, et je ne vois que les vagues agitées, qui semblent balotter quelques débris de vaissseau.

JULIETTE.

Des débris! ah! vous me faites trembler!

HUBERT.

Rassurez-vous, Juliette; ils sont trop forts pour que ce soient ceux de sa légère nacelle. Ce sera quelque bâtiment que la tempête aura jeté contre les bancs de sable dont cette côte est remplie.

JULIETTE.

Il lui sera peut-être arrivé quelque accident.

HUBERT.

Je vois, mon enfant, que l'orage qui vient d'agiter la mer, n'a pas laissé tranquille ce petit cœur.

JULIETTE.

Ah! monsieur Hubert, vous aimez trop Théodore pour vous moquer de moi.

HUBERT.

Si je l'aime! le jour qu'à la vue de la terre, je perdis dans le même combat mon vaisseau, ma fortune, et mon bras : Théodore, qui était alors pilotin sur mon bâtiment, me dit : Hubert, vous voilà ruiné, vieux, estropié : vous m'avez accueilli, je vous recueille à mon tour. Je l'écoute avec surprise.... Le vaisseau s'enfonçait, je ne pouvais nager avec un bras de moins. Il pousse un canot à la mer, s'y précipite avec moi, fait force de rames, et arrive en deux heures à Saint-Vallery; ici-même. C'est ici, dit-il, que la Providence nous a poussés, elle nous y nourira. Mon petit bienfaiteur réclame les secours des bons habitans de ce pays : vous savez comme il construisit, avec leur aide, cette cabane sur ce rocher.

GAUTHIER.

Je crois ben; je l'ai joliment aidé.

HUBERT.

Il vendit sa tasse d'argent pour acheter des filets, et tous les jours il va sur la barque qui nous a sauvés, chercher sa subsistance et la mienne.

JULIETTE.

C'est bien beau ça, monsieur Hubert.

GAUTHIER.

Oui, c'est beau!

HUBERT.

Le ciel l'en récompensera.

JULIETTE.

Et les hommes aussi, monsieur Hubert.

HUBERT.

Vous voulez dire les femmes; vous l'aimez Juliette.

GAUTHIER.

Laissez donc, monsieur Hubert, elle l'aime! et vous dites ça devant moi?

HUBERT.

Est-ce qu'il faut se gêner, pour dire la vérité à monsieur Gauthier?

AIR: *De la Croisée.*

Tu n'es pas un homme important
Devant qui chacun se déguise;
On peut agir tout bonnement,
Et te parler avec franchise.
Je plains un grand qui dans tous lieux,
De la vérité fuit l'empire;
Mais un faquin est trop heureux,
Car on peut la lui dire.

GAUTHIER.

Bien obligé! vous croyez donc que Théodore me supplantera? La mère Thérèse ne veut pas qu'il épouse sa fille; mamselle Juliette aura en mariage vingt bons arpens de terre, et ça n'est pas pour vot' petit pêcheur, qui n'a que sa barque et ses filets.

HUBERT.

Ah! morbleu, si je regrette ma fortune, c'est bien à présent. Maudite mer!

GAUTHIER.

Adieu : je vais au rivage savoir s'il y a quelque vaisseau engravé, et surtout, m'informer de ces diables de corsaires qui me trottent dans la tête.

JULIETTE.

Ah! voici ma mère.

SCENE IV.

JULIETTE, THERESE, HUBERT.

THÉRÈSE.

Eh bien! Juliette, que faites-vous-là à causer?

HUBERT.

Eh! mon dieu, elle ne fait pas grand mal.

THÉRÈSE.

Ah! vous voilà, vieux raisonneur! allons, petite paresseuse, rentrez.

HUBERT.

L'orage n'est pas fini.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon!

HUBERT.

Ne grondez donc pas cette enfant.

JULIETTE.

Maman, appaisez-vous; j'étais sortie pour savoir si le tems se remettait, et si la barque de Théodore....

THÉRÈSE.

Ah! nous y voilà! Théodore! un petit misérable qui n'a rien!

HUBERT.

Qui travaille pour vivre, et trouve encore le moyen d'obliger son semblable.

THÉRÈSE.

Un orphelin, dont on ne connaît pas les parens!

JULIETTE.

AIR : *De la romance de Benoît.*

Oui, je le sais, un voile épais
A couvert sa triste naissance;
Mais chaque jour, par des bienfaits,
Il marque son adolescence.
A quoi bon ce reproche vain?
Ah! grace aux vertus dont il brille,
Il ne sera plus orphelin;
Tous les bons cœurs sont sa famille.

THÉRÈSE.

C'est vous, vieux fou, qui les entretenez dans l'espérance d'être unis.

HUBERT.

Eh! quand cela serait, où est le mal?

THÉRÈSE.

Un beau gendre, s'il revient un jour comme vous, avec un bras ou une jambe de moins!

HUBERT.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai servi pendant vingt-cinq ans,
Et c'est ici, je vous l'assure,
La première fois que j'entends
Railler une telle blessure.
Toujours au milieu des combats,
Je fus sans peur et sans reproche :
Morbleu ! si j'ai perdu mon bras,
C'est qu'il n'était pas dans ma poche.

JULIETTE.

Allons, maman, ne grondez pas.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GAUTHIER.

GAUTHIER.

Ah! ah! mère Thérèse! vîte, vîte, dépêchez-vous!

THÉRÈSE.

Que je me dépêche! eh! pourquoi faire?

GAUTHIER.

Dépêchez-vous, que je vous dis; grand feu, grande chère, tout en l'air!

THÉRÈSE.

Qu'est-il donc arrivé?

GAUTHIER.

L'orage.... la tempête....

THÉRÈSE.

Qu'a de commun la tempête...?

GAUTHIER.

Ah! si vous ne me permettez pas de dire....

THÉRÈSE.

Mais dis donc.

HUBERT.

Vous ne lui en laissez pas le tems.

THÉRÈSE.

Parleras-tu?

GAUTHIER.

Eh ben! la tempête a jeté un vaisseau marchand contre un banc de sable, il a échoué fort heureusement....

HUBERT.

Fort heureusement?

GAUTHIER.

Oui, puisque personne n'a péri.

THÉRÈSE.

Mais après, après; viendras-tu au fait?

GAUTHIER.

Le fait est qu'il n'y a pas assez d'auberges à Saint-Vallery pour loger tous ces gens-là; ils cherchent des maisons, et je vous en amène un.

THÉRÈSE.

Il ne fait que des sottises. Eh! qu'ai-je besoin d'étrangers chez moi, et surtout de naufragés?

GAUTHIER.

Tiens! c'est pas vous qu'avez besoin d'eux; c'est eux qu'ont besoin de vous.

THÉRÈSE.

Que ne les reçois-tu chez toi?

GAUTHIER.

Chez moi, avec mon ménage de garçon, ils se réchaufferaient joliment!

THÉRÈSE.

Tu es un sot de te mêler de ce qui ne te regarde pas.

GAUTHIER.

Comme vous traitez un gendre futur! Vous ne savez pas...?

THÉRÈSE.

Je ne veux rien savoir.

GAUTHIER.

Que cet étranger....

THÉRÈSE.

Aille au diable!

GAUTHIER.

Il vient chez vous; mais ce n'est pas un matelot.

THÉRÈSE.

Rentrez, ma fille; et toi, va te promener.

GAUTHIER.

C'est un beau monsieur, qui a un habit avec de l'or!

THÉRÈSE, *s'arrêtant.*

Hein!

GAUTHIER.

Et sa bourse n'a pas fait naufrage; car rien que pour lui avoir indiqué votre maison, il m'a donné un écu.

THÉRÈSE.

Ha! ha!

HUBERT.

Voilà le vent qui change.

THÉRÈSE.

Au fait, puisque tu lui as indiqué ma maison, je le recevrai.

GAUTHIER.

Ma foi, je crois que le v'là.

THÉRÈSE.

Eh bien! mam'selle, courez donc faire du feu, préparer tout pour recevoir cet étranger; allons donc!

JULIETTE.

J'y vais, ma mère. (*à part*) Et Théodore ne paraît pas! (*Elle rentre.*)

SCÈNE VI.

THERESE, CORSANGE, HUBERT, GAUTHIER.

GAUTHIER.

Par ici, monsieur.

CORSANGE.

Je vous suis obligé, mon ami.

THÉRÈSE.

Monsieur, nous sommes bien sensibles à l'accident qui vous est arrivé.

CORSANGE.

Il n'aura pas de suites fâcheuses : notre vaisseau n'est qu'engravé; on y travaille, et demain nous pourrons continuer notre voyage.

HUBERT.

Votre pilote ne connaissait donc pas la côte?

CORSANGE.

Si fait; mais nous étions poursuivis par un corsaire qui avait le vent en poupe : nous avons voulu nous réfugier dans la rade voisine, et nous avons donné contre un banc de sable qui nous a échoués.

THÉRÈSE.

Mon Dieu! monsieur, riche comme vous paraissez, pourquoi vous exposer ainsi?

CORSANGE.

Oh! la mer est une passion qu'on ne saurait vaincre.

HUBERT.

Sans doute; Thérèse, tenez, nous aimons la mer, nous autres, comme vous aimez l'argent.

THÉRÈSE.

Belle comparaison!

CORSANGE.

AIR : *Garde-marine à Rochefort.* (du Vaisseau-Amiral.)

Un franc marin va sur les eaux
Chercher la gloire et la richesse :
Une boussole est sa maîtresse,
Comme elle il n'a point de repos.
A ceux qui blâment son audace,
Il peut dire : l'homme, morbleu,
N'est pas fait pour rester en place;
Il doit braver l'eau, l'air, le feu.
Si Colomb eût redouté l'onde,
Connaîtrait-on le nouveau-monde?
De même les Français, dans peu,
Rendront libre la mer entière,
Et sur l'un et l'autre hémisphère
Feront chanter (*bis*) eh! vogue la galère!
Eh! vogue la galère!

THÉRÈSE.

Si monsieur voulait entrer se reposer?

CORSANGE.

Volontiers. Ah! mes amis, vous ne devez pas manquer de pêcheurs sur cette côte?

GAUTHIER.

Oui, monsieur; c'est moi qui leur vends des filets.

CORSANGE.

Eh bien! faites-moi le plaisir de m'en adresser un, à qui j'ai une commission importante à donner.

GAUTHIER.

C'est bon, monsieur; je vous enverrons le petit Théodore. Hubert, vous vous chargerez de l'avertir.

HUBERT.

Bien volontiers.

CORSANGE.

Je vous serai obligé. Entrons, madame.

(Ils entrent; Gauthier les suit.)

HUBERT, *seul.*

Au fait, il n'a jamais tant tardé; cela commence à m'inquiéter.... *(Ritournelle de l'air : Ma barque légère.)* Ah! je l'aperçois! Dieu soit loué!

SCENE VII.

HUBERT, THEODORE, *sur sa barque.*

HUBERT.

Enfin te voilà.

THÉODORE.

Oui, mon ami. Est-ce que tu avais peur pour moi?

HUBERT.

Pourquoi reviens-tu si tard?

THÉODORE.

Ah! dame! la tempête a été forte!

(Il saute à bas de sa barque, où il prend un petit coffret.)

HUBERT.

As-tu fait bonne pêche?

THÉODORE, *montrant le coffret qu'il pose sur un banc.*

Oui, mon ami, bonne pêche.

HUBERT.

Qu'est-ce que c'est que cela?

THÉODORE.

AIR : *Ma barque légère.*

Ma barque légère
Portait mes filets,
Et loin de la terre
Gaîment je flottais:
Soudain un orage
Se forme dans l'air;
Au sein d'un nuage
Paraît un éclair,
Le tonnerre gronde,
Agite les flots;
Il fait frémir l'onde,
Gémir les échos.
Bientôt je remarque
Un vaste rocher,
J'y conduis ma barque
En hardi nocher; (*bis.*)
J'étais là tranquille,
Quand j'entends des cris,
Et vers mon asile
Je vois des débris:
D'une âme inquiète
Soudain je ramais;
Mais cette cassette
Brise mes filets; } (*bis.*)
Cela me désole,
Je maudis mon sort;
Mais je me console
Quand j'y vois de l'or: } (*bis.*)
La tempête cesse,
Je pars sans effort;
Avec ma richesse
Je reviens au port. } (*bis*)

HUBERT.

Comment! ce coffret renferme de l'or?

THÉODORE.

Et des bijoux. J'ai fait sauter la serrure. Vois si je n'ai pas fait bonne pêche. Mon ami Hubert, te voilà riche pour toujours.

HUBERT.

Moi! eh! pourquoi donc?

THÉODORE.

Pourquoi? Quand Théodore a quelque chose, est-ce qu'il n'y en a pas toujours la moitié pour Hubert?

HUBERT.

Allons donc! ne te dois-je pas déjà assez?

THÉODORE.

C'est moi qui te dois tout : quand tu m'as accueilli sur cette côte, que tu m'as instruit au métier de marin....

HUBERT.

Et toi, petit drôle, quand tu m'as sauvé la vie, et que tu me la conserves par des soins assidus....

THÉODORE.

Quand tu me donnes chaque jour des leçons, et que tu formes mon esprit et mon cœur....

HUBERT.

Quand tu passes ta jeunesse auprès d'un vieillard infirme.... Allons, monsieur, c'est moi qui vous dois tout....

THÉODORE.

C'est moi, monsieur....

HUBERT.

Je vais me fâcher....

THÉODORE.

Je vais me mettre en colère.....

HUBERT.

Si tu m'offres encore tes richesses!....

THÉODRORE.

Si tu me refuses encore!...

HUBERT, *s'éloignant.*

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Je vais donc quitter notre asile!

THÉODORE.

Tu ne peux aller loin sans moi.

HUBERT.

Tu vois bien que tu m'es utile.

THÉODORE.

Mais je ne peux vivre sans toi.

HUBERT.

Cher enfant! garde ta richesse.

THÉODORE.

Quel bonheur tu veux m'envier!

HUBERT.

J'accepte donc....

THÉODORE.

Oui, je t'en presse.

HUBERT.

Car tu seras mon héritier.

Et je te garderai soigneusement cet héritage-là... Ah çà! j'ai parlé pour toi ce matin à la mère Thérèse : elle m'a renvoyé aux Antipodes; mais j'ai viré de bord, j'ai jeté les grappins, et tu peux maintenant cingler à pleines voiles vers le Cap-de-Bonne-Espérance.

THÉODORE.

Tu crois, mon ami?

HUBERT.

Tu es riche, tu es le gendre qui lui convient : elle congédiera Gauthier ton rival. Pour Juliette, riche ou non, elle t'aime de tout son cœur : je vais te l'envoyer, conclure avec la mère ; et morbleu! nous danserons demain. Allons, mon enfant, te voilà heureux, cela me rajeunit de vingt ans.

AIR : *A tous les maux qu'ici-bas l'on endure.* (du Mont-Alphéa.)

J'ai tout perdu, les plaisirs, la fortune;
Mais, mon enfant, il me reste ton cœur;
Point de regrets, point de plainte importune;
Je suis heureux en voyant ton bonheur.

Sur cette mer si féconde en orages,
Heureux, lorsque dans son canot léger,
En attendant le dernier des naufrages,
On peut garder l'espoir pour passager.

J'ai tout perdu, etc.

(Il embrasse Théodore et entre chez Thérèse.)

THÉODORE, *seul.*

Chère Juliette, j'espère maintenant la posséder. Ah! la voilà.

SCÈNE VIII.

JULIETTE, THEODORE.

JULIETTE.

Vous voici de retour? quelle inquiétude vous m'avez donnée!

THÉODORE.

Ah! dame! on ne fait pas fortune sans courir quelques risques.

JULIETTE.

Fortune! vous avez fait fortune, Théodore? eh! comment cela?

THÉODORE.

AIR: *Du Vaudeville de l'Avare.*

Chacun, pêchant à sa manière,
Peut s'enrichir du plus au moins;
A peine la pêche ordinaire
Suffit-elle aux moindres besoins.
Souvent le bénéfice double,
Quand les pêcheurs sont des filoux;
Mais moi j'ai pêché des bijoux,
Et ça, sans pêcher en eau trouble.

JULIETTE.

Des bijoux!

THÉODORE.

Oui, de l'or, des diamans, ma fortune enfin ::

je l'ai prise dans mes filets. Hubert est allé prévenir ta mère de cela, et demain nous serons époux.

JULIETTE.

Quel changement inespéré!

SCENE IX.

GAUTHIER, JULIETTE, THERESE, THEODORE, HUBERT.

THÉRÈSE.

Que viens-je d'apprendre? comment, Théodore, tu as fait fortune en si peu de tems? Ecoute, mon ami, je t'ai toujours estimé; si je t'ai refusé ma fille, c'est que je ne voulais pas vous voir dans la misère. Te voilà riche, vous pouvez faire une bonne maison; mariez-vous, mes enfans, j'aime les mariages.

GAUTHIER.

Eh ben! et moi, mère Thérèse, avec mes mille écus d'héritage et vot' parole?

THÉRÈSE.

Avec ton héritage et ta figure, tu ne manqueras pas de femme, va, mon garçon.

HUBERT.

Et nous allons faire dresser le contrat; donne-moi ce coffret, Théodore.

AIR : *Vaudeville du pont des Arts.*

Vîte, allons chez le notaire,
Jettons-y l'ancre à l'instant.
En amour, pour prendre terre,
Il faut saisir le bon vent.

THÉRÈSE.

J'aime en voguant vers Cythère,
Pour lest un bon coffre-fort;
Quand la barque est trop légère,
Elle fait naufrage au port.

TOUS.

Vîte, allons chez le notaire, etc.

JULIETTE.

Plus de craintes, plus d'orage;
Nous verrons, selon nos vœux,
Régner dans notre ménage
Le calme le plus heureux.

TOUS.

Vite, allons chez le notaire, etc.

(Ils sortent.)

SCENE X.

CLAUDINE, GAUTHIER.

GAUTHIER, *pleurant.*

Allez, allez, chez le notaire, c'est moi qui devais y aller. Que j'ai de guignon!

CLAUDINE, *à part.*

V'là Gauthier qui se désole : moquons-nous de lui... faut que je tâche de trouver queuq' malice pour qu'il consente à me laisser épouser son neveu Julien. (*haut*) Eh bien! mon pauvre Gauthier?

GAUTHIER.

Eh bien! mam'selle Claudine?

CLAUDINE.

Ma cousine vous fait donc infidélité?

GAUTHIER.

Oui, mam'selle Claudine, pour une cassette.

CLAUDINE.

Préférer une cassette à un homme.... comme ce bon Gauthier! ça crie vengeance.

GAUTHIER.

Oui, ça la crie, et je me vengerai.

CLAUDINE.

Ah! si elle se moque de vous, je n'en suis pas fâchée.

GAUTHIER.

Vous avez bon cœur.

CLAUDINE.

Ça vous fera sentir ce que c'est qu'un amour méprisé.

GAUTHIER.

Qu'est-ce que vous voulez donc me dire?

CLAUDINE.

Faut que vous soyez ben aveugle, pour vous attacher à quelqu'un qui ne vous aime pas, tandis que...

GAUTHIER.

Tandis que... achevez.

CLAUDINE.

Oh! non, la pudeur...

GAUTHIER.

Bah! la pudeur, c'est des bêtises : est-ce que.... hein?

CLAUDINE.

Faut-il vous le dire? eh ben! oui.

GAUTHIER.

Ah! que j'étais donc bête! et je ne m'en étais pas aperçu! Comment vous m'aimez?

CLAUDINE.

C'est vous qui l'avez dit.

GAUTHIER.

Eh ben! je croyais que vous me préfériez mon neveu Julien.

CLAUDINE.

Ah! ben oui! j'ai meilleur goût que ça : pour lui, je sais ben qu'il m'aime; mais....

AIR : *Égayer la veillée.* (d'Owinska.)

D' la gaîté je chéris l'empire,
Et sur vous j'ai jetté les yeux;
Afin de m'amuser, je veux
Un mari qui me fasse rire.

Or, vous êtes assez plaisant,
Pour que j' vous aime à la folie;
Et je vais, en vous épousant,
M'égayer (*bis*) pour la vie.

GAUTHIER, *à part.*

J'en manque une; diable, il ne faut pas manquer l'autre! (*haut*) Eh ben! mamselle Claudine, faut faire nos conditions : vous savez que j'ai mille écus en mariage, par l'héritance de mon oncle qu'est mort. Qu'est-ce que vous m'apporterez?

CLAUDINE, *à part.*

Le vilain intéressé! (*haut*) Chut! j'ai peur qu'on ne nous écoute; trouvez-vous à la nuit tombante sous ma fenêtre : je vous dirai ça.... Adieu, Gauthier.... à la brune.

GAUTHIER.

Oui, charmante blonde, je n'y manquerai pas.

CLAUDINE.

V'la le voyageur qui loge chez ma tante... Adieu, je vais retrouver tout le monde : à ce soir.

GAUTHIER.

A ce soir.

SCÈNE XI.

CORSANGE, GAUTHIER, THEODORE, *au fond, rencontre Claudine, qui lui parle bas.*

CORSANGE.

Eh bien! mon ami, où est donc ce pêcheur que tu m'avais promis de m'indiquer?

GAUTHIER.

Monsieur, il est dans le moment actuel chez le notaire : ma foi non, tenez, le v'là qui vient par ici. — Théodore, v'là monsieur qui veut te parler. — Excusez, monsieur, si je vous quitte, c'est que j'ai des filets à tendre.... (*Il sort.*)

SCENE XII.

THEODORE, CORSANGE.

CORSANGE.

Vous êtes pêcheur, mon ami?

THÉODORE.

Oui, monsieur, prêt à vous servir.

CORSANGE.

Vous êtes bien jeune.

THÉODORE.

J'en suis plus leste.

CORSANGE.

Mais, l'expérience?

THÉODORE.

Ne vaut pas l'adresse pour bien mener sa barque

CORSANGE.

Comment donc, du sel!

THÉODORE.

Ah! je ne suis pas un pêcheur d'eau douce.

CORSANGE.

Et de l'esprit!

THÉODORE.

Je suis en belle humeur.

CORSANGE.

Vous croyez que la gaîté en donne?

THÉODORE.

Et la fortune aussi.

CORSANGE.

Vraiment?

THÉODORE.

Oh! quand les eaux sont basses, le pêcheur ne rit pas.

CORSANGE.

Il est charmant.

THÉODORE.

Vous êtes bien bon.

CORSANGE.

Pas plus qu'il ne faut.

THÉODORE.

Vous avez bien raison.

CORSANGE.

Pourquoi?

THÉODORE.

AIR : *De Marianne.*

C'est une pêche que la vie ;
Quelques hommes sont les poissons.
D'autres, de les prendre ont envie,
Et ces pêcheurs sont les fripons.
Pour nous tromper,
Nous attraper,
Ils ont beaucoup de finesse,
D'adresse :
Lignes et rets,
Sont toujours prêts ;
Ils troublent l'eau pour cacher leurs filets.
Un honnête homme, quoiqu'il fasse,
A le sort du pauvre poisson ;
Celui qui mord à l'hameçon,
Est bientôt dans la nasse.

CORSANGE.

Petit pêcheur, tu as de l'esprit; mais as tu celui de ton état?

THÉODORE.

Mon état, je le quitte pour un meilleur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ GAUTHIER.

CORSANGE, *à part.*

Ah! voilà mon coffret : je comprends maintenant la fortune du petit pêcheur, et sa tristesse subite.

HUBERT.

Allons, enfans, de la joie. Eh! bien, Théodore, qu'as tu donc?

CORSANGE, *passant entre Thérèse et Hubert.*

Mes amis, écoutez moi. Je vous demande pardon d'avance du chagrin que je vais vous causer.

HUBERT.

Qu'est-ce qu'il va dire, celui-là?

CORSANGE.

Je suis fâché de troubler une fête.

JULIETTE.

Troubler une fête! mon mariage?

CORSANGE.

Je ne prétends point m'y opposer; seulement, je redemande ce coffret qui m'appartient, et sur lequel je vois avec chagrin que vous comptiez.

THÉRÈSE.

Comment! la fortune de Théodore?...

CORSANGE.

C'est un des effets que j'ai perdus dans la tempête.

HUBERT.

C'est un coup de canon qui me tue.

THÉRÈSE.

Ah! mon dieu! qu'allions-nous faire? quel bonheur d'avoir su cela d'avance! Plus d'affaires, monsieur

monsieur Hubert. — Théodore, j'en suis bien fâchée; mais je vous défends de penser à ma fille.

JULIETTE.

Ah! mon dieu! quel chagrin!

CLAUDINE, *à part.*

Pauvre petite! heureusement que Gauthier n'est pas là, je le tiens.

HUBERT.

Monsieur, vous redemandez cette cassette; suis-je bien sûr qu'elle vous appartient?

CORSANGE.

Monsieur, le coffret est marqué à mes armes, et le capitaine du vaisseau vous l'attestera. Son témoignage vous suffira-t-il?

HUBERT.

Eh! monsieur, le vôtre me suffit: mais ce coffret n'est dans mes mains qu'un dépôt; je le rends à Théodore, il en fera l'usage qu'il jugera convenable. (*à Théodore*) Tiens, mon enfant, le voilà, c'est toi qui l'as trouvé.

THÉODORE.

Oui, je le reçois pour le rendre à son propriétaire.

CORSANGE.

Je vous remercie, mon ami; il est bien de préférer son devoir à son bonheur, et le ciel vous récompensera.

HUBERT.

Vous chargez le ciel de ce soin?

CORSANGE.

Lui seul peut offrir à Théodore un prix digne de sa probité. (*à Thérèse*) Madame, je vous confie ce dépôt.

THÉRÈSE.

Soyez tranquille, monsieur. (*Elle rentre avec la cassette.*)

CORSANGE, *à part.*

Assurément je dois le récompenser ; mais attendons pour le mieux juger.

HUBERT, *à part.*

Oh ! l'avare ! il ne donne rien, rien du tout!

CORSANGE.

Mon ami, si je puis vous être utile, je le ferai avec plaisir. Puis-je savoir qui vous êtes?

THÉODORE.

Un malheureux orphelin.

AIR : *Nouveau de* M. DOCHE.

Théodore avec confiance,
Va vous raconter son malheur.
Fils d'un marin, dès son enfance,
Il fut sur l'élément trompeur;
Il cherchait fortune sur l'onde,
L'orage emporta son bonheur.
Oui, la mer est comme le monde :
Ah! plaignez le petit pêcheur.

Deuxième couplet.

Ses parens fuyaient leur patrie;
Il était l'enfant de l'amour.
Il vit, dans la mer en furie,
Périr ceux dont il tient le jour :
Il serait le jouet de l'onde,
Sans Hubert, son cher bienfaiteur.
L'amitié le retient au monde;
Mais.... plaignez le petit pêcheur.

CORSANGE.

Il est charmant, et il m'inspire le plus vif intérêt.

HUBERT.

Diable! c'est heureux : morbleu! j'ai vu vingt combats, j'ai tué cinquante turcs sans frémir; et cet enfant me fait verser des larmes.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JULIEN, *accourant, suivi des* VILLAGEOIS.

JULIEN.

AIR : *De l'Anglaise*, ou : Vaudeville de l'*Intrigue Impromptu.*

Mes amis, voici
Les corsaires sur ce rivage :
Hélas ! les voici
Qui, dans l'instant, vont fondre ici.

TOUS.

Mes amis, voici, etc.

LES FEMMES.

Ah ! courons,
Fuyons,
Et cachons-nous dans le village.
Vous,
Défendez-nous. (*Elles s'enfuient.*)

LES HOMMES.

Allons plutôt nous cacher tous.

THÉODORE.

Comment ? sarpejeu !
Vous avez bien peu
De courage.
A fuir être prêts !
Mais vous n'êtes donc pas Français ?
Chassons l'ennemi
Qui débarque sur ce rivage ;
Et prouvons qu'ici
Nous sommes plus braves que lui.

TOUS.

Chassons l'ennemi, etc.

(Théodore court à sa cabane, prend une carabine pour lui, et un sabre qu'il donne à Hubert.)

THÉODORE.

Hubert, sois notre général. Vous, mes amis, prenez pour armes tout ce que vous trouverez.

Notre petite troupe se grossira de tous ceux que nous rencontrerons dans le village : allons, Hubert, commande-nous.

(Chacun saisit une arme, un fusil, etc.)

HUBERT.

C'est un petit diable ! Allons, vous autres, êtes-vous armés ?

TOUS.

Oui, commandant.

HUBERT.

Alignement.

CORSANGE.

Monsieur, je veux en être aussi. Je cours avertir tous nos matelots et nos passagers, qui vont se ranger sous vos ordres.

HUBERT.

En ce cas, monsieur, acceptez le commandement.

CORSANGE.

Il est trop bien placé. Ne perdons pas de tems, partons.

THÉODORE, *à Juliette, qui est sur sa porte.*

Ma petit Juliette, un baiser ; ça me donnera du courage.

HUBERT.

A vos rangs.

THÉODORE.

AIR : *Du pas redoublé.*

Allons, amis, doublons le pas ;
Ne perdons pas la tête.
Les Français marchent aux combats
Comme dans une fête.
Oui, par eux l'ennemi troublé,
Va prévoir sa défaite ;
Et sur l'air du pas redoublé
Il battra la retraite. (*Ils défilent.*)

SCENE XVI.

GAUTHIER, *seul, entr'ouvrant la porte de sa cabane, et passant sa tête.*

Qu'est-ce que c'est donc que ce bruit-là que j'entends? Ils crient, ils chantent : je n'entends plus rien. Personne ne me voit.... Ma foi! profitons de ce que Claudine est amoureuse de moi. (*Il va sous sa fenêtre.*) Mam'selle Claudine! hei! y êtes-vous? Chantons pour voir si elle m'entendra.

BARCAROLE.

AIR : *Nouveau de* M. DOCHE.

V'là l' batelier d'amour
Qui s' lève au point du jour;
Venez, jeune fillette,
Car sa nacelle est prête.
Pour chacune à son tour,
De ramer il se pique.
Donnez votre pratique
Au batelier d'amour :
Oh! oh! oh!
Au batelier d'amour.

Deuxième couplet.

V'là l' batelier d'amour
Qui rame nuit et jour :
Qu' fillette sans sa mère
S'embarque pour Cythère,
Il s' charge du retour;
Sa boussole est unique.
Donnez votre pratique
Au batelier d'amour :
Oh! oh! oh!
Au batelier d'amour.

SCENE XVII.

GAUTHIER, CLAUDINE, *à sa fenêtre.*

CLAUDINE.

Qui donc est-là?

GAUTHIER, *grimpant le long du filet qui est attaché à la fenêtre de Claudine.*

Ah! la v'là. Mam'selle Claudine, c'est moi.

CLAUDINE.

Que faites-vous donc?

GAUTHIER.

C'est pour causer de plus près.

CLAUDINE.

Mais vous ne savez pas.... Ecoutez donc.

GAUTHIER.

Vous me le direz quand je serai là-haut.

CLAUDINE.

Mais si les corsaires....

GAUTHIER.

Hein! comment les corsaires?

CLAUDINE.

Vous savez bien qu'ils sont débarqués.

GAUTHIER.

Non, je ne savais pas ça. (*On entend une décharge de mousqueterie.*) Ah! là! là! je les entends! où me cacher? (*Le pied lui glisse, il tombe pris dans le filet.*) Ah! mon Dieu! je suis pris! Je les entends : ils vont me repêcher-là. Je suis dans la nasse.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS, THEODORE *à leur tête : il a un chapeau d'officier et une épée à la main.* LES FEMMES *sortent de leurs maisons.* GAUTHIER *se blottit dans le filet où il est suspendu; personne ne l'aperçoit.*

TOUS.

La victoire est à nous, (*bis.*)
C'est le cri de la France;
Elle répond d'avance
A ce refrein si doux :
La victoire est à nous. (*ter.*)

HUBERT.

Ils se sont rembarqués plus vîte qu'ils n'étaient descendus. Mais, corbleu! le petit drôle s'est battu comme un lion. Monsieur Corsange, il a rossé le capitaine corsaire qui vous poursuivait, avec un courage....

THÉODORE.

Il a perdu en courant son épée et son chapeau. Cela me va-t-il bien, Hubert?

JULIETTE.

Ah! maman! qu'il est gentil comme çà!

CORSANGE.

Madame, il s'est conduit en brave. Mon ami, en attendant que je rende compte de votre conduite au ministre, et que je vous fasse placer dans la marine, permettez-moi de vous offrir, pour le double service que vous m'avez rendu, une somme de douze mille francs, qui vous servira de dot pour épouser l'aimable Juliette.

TOUS.

Douze mille francs!

HUBERT.

Tu peux accepter.

THÉODORE.

Ah! monsieur, c'est trop!...

THÉRÈSE.

Non, non, ce n'est pas trop. Epouse donc ta Juliette, puisque tu l'aimes tant.

CORSANGE.

Je signerai au contrat.

GAUTHIER, *dans le filet.*

Comment, il l'épouse! et moi donc, mamselle Claudine, délivrez-moi.

TOUS, *le regardant.*

Ah! ah! que fait-il là?

GAUTHIER.

Ça m'est égal que mamselle Juliette se marie : moi, j'épouse Claudine.

JULIEN.

Bah! et moi donc, mon oncle?

GAUTHIER.

Dame, parlez donc, mamselle Claudine!

CLAUDINE.

Moi, je n'ai rien à vous dire.

JULIEN.

Mon oncle, consentez que je l'épouse, ou ben nous vous laissons-là, d'abord.

TOUS.

Consentez, consentez, monsieur Gauthier.

GAUTHIER.

Ah! je suis pris dans mes propres filets. Epousez-vous tous, et laissez-moi tranquille. *(On le délivre.)*

THÉODORE.

THÉODORE.

Que je vais être heureux ! Et toi, Hubert, tu ne nous quitteras pas.

HUBERT.

Où serais-je mieux qu'avec toi ?

GAUTHIER.

C'est fini ; demain, avec mes mille écus, j'achète une barque, et je me fais pêcheur. Il n'a trouvé qu'une petite cassette, je trouverai peut être une grosse malle.

THÉODORE.

Que tu rendras : va, mon ami, on n'est pas toujours aussi heureux que le petit pêcheur.

VAUDEVILLE.

THÉRÈSE.

AIR : *Nouveau de* M. DOCHE.

Embarquez-vous,
L'amour vous encourage.
C'est à votre âge un présage
Bien doux.
Il faut pourtant redouter maint orage;
Du mariage, hélas ! c'est là le sort :
Si la raison ne vous suit en voyage,
Vous pourriez bien faire naufrage au port.

HUBERT.

J'ai navigué dans ma vive jeunesse;
A dix-huit ans, on est leste, on est fort.
L'âge est venu, j'ai connu la paresse,
Et pour ramer j'avais besoin d'effort;
Mais à présent, je crains pour ma vieillesse,
Je pourrais bien faire naufrage au port.

CORSANGE.

Sur son babil,
Souvent un sot se fonde,
Et veut passer pour savant, pour subtil.
Dans plus d'un cercle, il parle, il juge, il fronde;
On applaudit, il crie encor plus fort.
Qu'un sage vienne, il éclaire le monde;
Le sot se tait, et fait naufrage au port.

THÉODORE.

Pour bien mener sa barque dans le monde,
Il est un art qu'il faut savoir d'abord :
C'est une mer en naufrage féconde,
Où l'intrigant surnage avec effort.
Mais aujourd'hui, qu'un bon vent nous seconde,
Tout intrigant fera naufrage au port.

GAUTHIER.

Avec Babet, un jour Lucas s'embarque :
L'amour malin voltigeait sur son bord ;
Mais sans le voir, Lucas mène sa barque ;
Sur l'aviron, il s'appuie et s'endort ;
Comm' il n' suit pas le chemin qu'on lui marque,
V'là mon nigaud qui fait naufrage au port.

JULIETTE, *au public.*

L'Auteur, tremblant sur sa barque légère,
Des ouragans doit redouter l'effort.
Ramez pour lui, c'est en vous qu'il espère.
Du vent qui siffle, il craint le bruit discord :
Faites, messieurs, que par ce vent contraire,
Il n'aille pas faire naufrage au port.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES POUGENS.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, tragédie en cinq actes, 1re. et 2e. éditions, avec des changemens; par M. Le Hoc. 1807.

Le Retour au Comptoir, vaudeville en un acte, par MM. Georges Duval et Jules. 1808.

La Chaumière Moscovite, vaudev. en un acte, par MM. Joseph Pain et ***. 1808.

Malherbe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Georges Duval et V***. 1809.

Le Roi et le Pélerin, comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par MM. Joseph Pain et D***. 1809.

Benoît, ou le Pauvre de Notre-Dame; comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par les mêmes Auteurs. 1809.

La Double Méprise, comédie en un acte en prose; par M. R. de Chazet. 1810.

Les deux Espiègles, comédie-vaudeville en un acte; par MM.... 1810.

Encore une Partie de Chasse, ou *le Tableau d'Histoire*, comédie-anecdote en un acte, en vers; par MM. Joseph Pain et Dumersan. 1810.

Caroline, ou *le Tableau*, comédie en un acte en vers; par F. Roger. 3.e édition. 1810.

Tragédies, Tragi-Comédies, Comédies, grands Opéras (anciens et modernes), Ballets, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Parodies, Proverbes, Pantomimes, Divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre, ou au cent, auront sur le prix un rabais proportionné.

L'HOMME DE QUARANTE ANS,

OU

LE RÔLE DE COMÉDIE,

COMEDIE

EN UN ACTE, EN PROSE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. JOSEPH PAIN.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 19 SEPTEMBRE 1810.

PRIX : 1 FRANC 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

M D CCC X.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GERMEUIL.	M. VERTPRÉ.
EMILE, cousin de Laure.	M. ISAMBERT.
LAURE, jeune veuve.	Mme. HERVEY.
JULIETTE, sœur de Laure.	Mlle. MINETTE.
PRÉVAL, père d'Emile.	M. LE NOBLE.
JOSEPH, jardinier.	M. JOLY.

La Scène est à quelques lieues de Paris, dans un château appartenant à Laure.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

La censure est souvent utile;
Mais l'art veut être encouragé,
Et l'indulgence, au Vaudeville,
Est un personnage obligé.
Près de celui qui nous contrôle,
Là-bas, qu'elle daigne s'asseoir :
Et, par la critique, ce soir,
Ne fasse pas doubler son rôle !

L'HOMME

DE QUARANTE ANS,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un bosquet touffu, entouré de charmilles.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, *seule, à demi couchée sur un banc de gazon, une brochure à la main.*

Que cette lecture est intéressante!

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Mon cousin est ce tendre amant;
Je suis cette sensible amante.
Je vois la chaque sentiment
De mon âme, hélas! trop aimante.
O ciel! quels rapports étonnans!
Mais je crains de tourner la page;
Je suis fille, et tous les romans
Finissent par un mariage.

(*Elle lit.*) Effectivement.... cela ne me ressemble que jusque-là. Que je suis malheureuse! tandis que ma sœur va se marier pour la seconde fois... Voilà le monde; tout aux uns, rien aux autres, et cependant j'ai quatorze ans. (*Elle continue sa lecture.*)

SCENE II.

JULIETTE, JOSEPH, *portant un paquet de brochures.*

JOSEPH, *s'essuyant le front.*

Morgué, qu'il fait donc chaud! Il y a plus d'une heure que j' voyons l' château, il semblait qu'il reculiont devant nous.

JULIETTE.

Ah ! te voilà, Joseph ? tu arrives bien tard.

JOSEPH.

Dam', mam'selle Juliette, je m' sommes trompé d'heure à not' départ : les coqs ne chantont pas dans c' Paris.

JULIETTE.

M'as-tu apporté des romans ?

JOSEPH.

Oui, mam'selle ; il n'en manque pas, allez.

AIR : *Vaudeville du Printems.*

Comme on en voit chez vot' libraire !
Il dit qu'on en fait q' ça fait peur.
D'un tout frais, voici l'exemplaire ;
Ça fait q' vous aurez la primeur.
Pour fabriquer d' si beaux ouvrages,
Il faut sans doute avoir d' l'esprit.
Si j'en jugeons par les images,
Morgué, ça doit êt' ben écrit !

JULIETTE.

Donne : je veux, avant de m'endormir, avoir fini le premier volume. (*Elle pose le paquet sur un banc de gazon.*)

JOSEPH.

J' savons ben que vous lisez dans vot' lit avec de la lumière... vous mettrez queuque jour le feu au château.

JULIETTE.

Rassure-toi, Joseph. Dis-moi, as tu vu mon cousin à Paris ?

JOSEPH.

Monsieur Emile ? oh ! que oui : il sera bientôt ici.

JULIETTE.

Ah ! bon... Et ma sœur, t'a-t-elle donné quelque commission ?

JOSEPH.

Ma fin', pourquoi pas ?

JULIETTE.

Tu apportes peut-être une lettre, des bijoux? que sais-je...? Conte-moi vîte tout cela.

JOSEPH, *à part.*

Oh! la petite curieuse!

JULIETTE.

Tu sais que je suis discrète.

JOSEPH.

T'nez, mam'selle Juliette; j' sommes curieux aussi : il y a trois jours que j' sommes absent; j' voudrions savoir c' qui s'est passé : faisons un marché, secret pour secret.

JULIETTE.

Volontiers.... Parle.

JOSEPH.

AIR : *L'autre, il était venu de France.*

Non, mam'sell', non, j' n'en ferons rien;
Le respect m'ordonne l' silence;
Mam'sell' s'en acquitte si bien :
Moi, j'attendons sa confidence;
Et puis j'ons peur d'être indiscret.
Vous m'encouragerez, j'espère;
D'ailleurs, on sait qu'en fait d' secret,
Un' femm' parl' toujours la première.

JULIETTE, *à part.*

L'impertinent! mais si je me fâche, je ne saurai rien. (*haut*) Apprends donc que ma sœur se marie ce soir.

JOSEPH.

Là, je m'en étions douté.

JULIETTE.

Ma sœur épouse...

JOSEPH.

Son cousin, monsieur Emile.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur Joseph?

JOSEPH.

Pardin', il ne faut pas être ben malin pour voir qu'il s'aimont, que monsieur Préval, votre oncle, qui habite ici le château de votre sœur, désire voir son fils épouser sa cousine, parce que les biens ne sortiraient pas de la famille, et que si notre maîtresse se marie, ça doit etre avec son cousin, qui est aussi gentil qu'alle est belle.

JULIETTE.

Quelle pénétration! Mon oncle ne pense pas à ce mariage; ma sœur n'est pas la seule femme dont on puisse devenir amoureux; son futur a quarante ans, je ne l'ai jamais vu, ni vous non plus, et vous n'avez pas le sens commun.

JOSEPH.

Continuez donc, mam'selle.

JULIETTE.

L'imbécille!

JOSEPH.

Le futur a quarante ans.

JULIETTE.

Emile amoureux de ma sœur!

JOSEPH.

Si vous vous fâchez, mam'selle, not' marché ne tient plus.... Vous êtes restée à quarante ans.

JULIETTE.

Hélas! oui, c'est l'âge du futur....

JOSEPH.

Est-il bien riche?

JULIETTE.

Il n'a plus rien; il a tout perdu en Amérique.

JOSEPH.

Notre maîtresse n'est pas intéressée.

JULIETTE.

Oh! c'est une histoire : on ferait un roman de tout cela.

JOSEPH.

Contez-moi ce roman-là, mam'selle.

JULIETTE.

Imagine-toi que Germeuil, c'est le nom de notre homme, avait rendu de grands services à ma famille; il devint amoureux de ma sœur : mes parens voulurent faire ce mariage; mais ma sœur fit confidence à Germeuil de l'amour qu'elle avait pour le jeune de Melval.

JOSEPH.

Comme il fut en colère!

JULIETTE.

Point du tout, il fit le sacrifice de son amour, et obtint de mes parens que Melval serait l'époux de ma sœur.

JOSEPH.

Palsambleu! que c'est généreux!

JULIETTE.

Unir deux cœurs que l'amour avait faits l'un pour l'autre.... ah! Germeuil est un homme bien estimable. Il alla en Amérique pour se distraire de son amour.

JOSEPH.

Ma fin', c'est aller ben loin.

JULIETTE.

Ah! Joseph, est-il une contrée qui mette à l'abr de cette passion tyrannique?

JOSEPH.

Après, mam'selle?

JULIETTE.

Germeuil perdit tous ses biens, et s'échappa au péril de sa vie. En arrivant à Bordeaux, il apprit que ma sœur était veuve depuis un an; il lui demanda sa main, ma sœur accepta.... Il arrive aujourd'hui.

JOSEPH.

Est-ce tout, mam'selle?

JULIETTE.

Oui, et j'espère que tu vas me dire maintenant...

JOSEPH.

Ainsi donc, il va y avoir un mariage ici, des repas, des fêtes? j'aime ça, moi.

JULIETTE.

Joseph, qu'as-tu apporté pour ma sœur?

JOSEPH.

Mam'selle, croyez-vous qu'on invite les voisins?

JULIETTE.

Me répondras-tu?

JOSEPH.

Surtout ceux qui ont la fureur de jouer la comédie, vous savez bien?

JULIETTE.

Joseph, vous moquez-vous de moi?

JOSEPH.

Vous n'avez plus rien à m'apprendre...?

JULIETTE.

Non, non, non; voyons, qu'apporte-tu de Paris?

JOSEPH.

C' que j'avons apporté?

AIR:

Je n' craignons pas d'être bavard;
Gardez-moi l' secret, j' vous en prie :
Mais, avant de vous en fair' part,
Permettez que j' vous remercie;
Puisque vous m'avez tout conté,
Grand merci de vot' complaisance;
Ici j' n'avons rien apporté :
Mais j'emportons vot' confidence. (*Il s'échappe.*)

SCÈNE III.

JULIETTE, *seule.*

L'insolent! et puis supposer que c'est mon cousin que ma sœur épouse! cher Emile! combien j'ai besoin de lui, depuis que je suis sortie de mon pensionnat!

AIR :

J'ai lu tous les romans nouveaux,
Et j'ai dansé toutes les danses;
J'ai dessiné tous les héros,
J'ai chanté toutes les romances.
Je puis m'instruire encor vraiment.
Pour calmer mes inquiétudes,
Mon cousin, que l'on dit savant,
Pourrait achever mes études.

Mais j'y songe; Joseph pourrait avoir raison; il me semble qu'Emile fait la cour à ma sœur, chaque fois qu'il vient dans ce château... il est vrai qu'il y a long-tems qu'il n'y est venu. Sachons observer avec adresse et profiter des moindres occasions. O ciel! devais-je, à mon âge, connaître la jalousie en même tems que l'amour! J'aperçois ma sœur.

SCÈNE IV.

JULIETTTE, LAURE.

LAURE, *une feuille volante à la main, récitant de mémoire, et n'apercevant pas Juliette.*

« Abjure ton erreur, ma chère, il en est tems;
« On peut aimer encore et plaire à quarante ans.
« Ta lettre a tort; vraiment tu fis mal de l'écrire;
« Je veux, pour t'en convaincre, avec toi la relire. »

Bon, je crois que je tiens mon rôle.

JULIETTE, *à part.*

Si je pouvais savoir quel est ce papier!...

LAURE, *de même.*

Quand on veut jouer la comédie, écrire son rôle est le meilleur moyen de le graver dans la mémoire.

JULIETTE, *de même.*

C'est peut-être une lettre de mon cousin Emile.

(Elle va derrière sa sœur, et cherche à lire.)

LAURE, *cherchant son rôle.*

« Je veux, pour t'en convaincre, avec toi la relire.

Voyons : « Le sort en est jeté, je vais signer le « malheur de ma vie.... le malheur de ma vie.... » Je ne sais pas trop bien la lettre..., au surplus, je dois la lire sur le théâtre. (*à Juliette qu'elle surprend*) Que faites-vous-là?

JULIETTE, *embarrassée.*

Rien, ma sœur.... Je venais vous souhaiter le bonjour.

LAURE.

Ou plutôt tâcher de savoir mes projets, de pénétrer dans ma pensée. Juliette, je suis fort mécontente de vous.

JULIETTE.

Vous me grondez toujours.

LAURE.

Je voudrais n'avoir que des complimens à vous faire.... Allons, va achever ta toilette. As-tu oublié que nous devons tous aller au devant de Germeuil?

JULIETTE.

C'est vrai. Ma sœur, je te fais mon compliment : tu vas te marier, tu es bien heureuse. On dit que monsieur Germeuil est fort aimable encore, quoique ce ne soit plus un jeune homme; qu'il a une figure agréable, l'âme la plus sensible....

LAURE.

Finirez-vous cet impertinent bavardage?

JULIETTE.

Ne te fâche pas, ma chère Laure.... Je m'en vais. (*à part, en s'en allant*) Ils ne perdront jamais l'habitude de me traiter comme une petite fille.

(Elle cherche à emporter le paquet de brochures qui est sur le banc de gazon; elle rencontre les yeux de sa sœur, et s'en va en exprimant son humeur par un jeu muet.)

SCENE V.

LAURE, *seule, assise sur un banc de gazon.*

Ce bon Germeuil! il va donc arriver!... il va donc recevoir ma main. .. Oh! comme nous allons le fêter! Nous lui donnons demain la comédie.... une comédie d'Emile, en vers.... Nous traitons Germeuil en grand seigneur.... Emile n'arrive pas.... il devait me faire répéter mon rôle... Nous ne serons jamais prêts.... Cela ira tout de travers.... comme une comédie bourgeoise.

AIR: *Vers le temple de l'Hymen.* (Amour et Mystère.)

Le maintien embarrassé,
Le costume peu fidèle,
La mémoire assez rebelle,
Le geste gauche, ou forcé;
Choisissant les grands ouvrages,
Confondant les personnages,
Gâtant les plus beaux passages,
Voilà bien les amateurs.
Dans la salle il faut qu'on rie;
Si la comédie ennuye,
On s'amuse des acteurs.

Voici monsieur Préval. Le cher oncle a l'air d'être de plus mauvaise humeur encore que de coutume.

(Elle se lève pour aller au-devant de Préval, et laisse sa feuille volante sur le banc de gazon.)

SCENE VI.

PREVAL, LAURE.

PRÉVAL.

Bonjour, ma nièce. Me voilà; qu'avez-vous à me dire?

LAURE.

Mon oncle, j'ai toujours le plus grand plaisir à vous voir : mais je ne vous ai pas fait demander d'entretien particulier.

PRÉVAL.

Que vient donc me conter Juliette?... je viens de la rencontrer. « Mon oncle, Laure vous demande. » Petite sotte! C'est votre faute, ma nièce; vous l'avez si mal élevée, ou plutôt fait élever; car tant qu'a vécu votre étourdi de mari, Juliette a été dans une pension.... je me trompe, un pensionnat.

AIR : *Voulant, par ses œuvres complètes.*

Qu'à changer les noms on est preste!
Les nouveaux ont bien plus d'éclat.
Pension était trop modeste,
On en a fait pensionnat.
Une telle métamorphose
Pourrait ne point causer de maux
Si l'on n'eût changé que les mots
Et qu'on eût respecté la chose.

LAURE.

Je suis bien de votre avis.

PRÉVAL.

Votre homme d'affaires vient d'arriver.

LAURE.

Il peut m'attendre; il passera la journée au château.

PRÉVAL.

Il dit qu'il vous apporte le contrat d'acquisition de cette terre qui est près d'ici.

LAURE.

Comment! il vous a parlé....

PRÉVAL.

C'est sans doute un cadeau de noce que vous voulez faire à monsieur Germeuil; car on prétend qu'il n'a rien?

LAURE, *avec intention.*

Vous serez content de cette acquisition.

PRÉVAL.

Au surplus, vous êtes maîtresse de votre fortune. Je ne me mêle pas de vos affaires : vous ne me faites jamais l'honneur de me consulter.... Si j'avais su plutôt que votre intention était de vous remarier, je vous aurais proposé quelqu'un qui vous eût mieux convenu que monsieur Germeuil.

LAURE.

Qui donc, mon oncle?

PRÉVAL.

Eh! parbleu! votre cousin.

LAURE.

Emile?

PRÉVAL.

Sans doute, mon fils : ne voyez-vous pas qu'il est amoureux de vous?

LAURE.

Vous vous trompez, mon oncle; il aime ailleurs.

PRÉVAL.

Vous voulez parler de votre amie qui porte le même nom que vous, mademoiselle Laure?

LAURE.

Justement.

PRÉVAL.

Je ne lui conseillerais pas d'y penser, après la défense expresse que je lui ai faite : une fille pauvre,

née de parens obscurs! Morbleu! je ne le reverrais de ma vie; mais Emile est soumis, respectueux, et n'aimera jamais sans ma permission. Il n'a pas été élevé dans un pensionnat, lui.

AIR : *Daigne recevoir mon encens.*

Je n'eus point dans ses jeunes ans
Pour lui de sotte complaisance :
On doit élever ses enfans
Dans la crainte et l'obéissance.

LAURE.

Ah! mon oncle, mon cœur vous plaint :
Si, d'après ce triste système,
Vous voulez toujours être craint,
Quand voudrez-vous donc qu'on vous aime?

PRÉVAL.

Eh! parbleu! quand on pourra.

LAURE.

Je vous le répète, Emile n'est point amoureux de moi.

PRÉVAL.

Et pourquoi viendrait-il si rarement dans ce château? N'est-ce pas du jour où vous avez annoncé votre mariage avec Germeuil que datent ses absences?

LAURE.

Vous croyez?

PRÉVAL.

Et quand il vient ici, pourquoi a-t-il l'air embarrassé? pourquoi cette tristesse qui s'empare de lui?

LAURE.

J'ignore ses chagrins.

PRÉVAL.

Pourquoi grave-t-il votre chiffre sur tous les arbres de votre parc?

LAURE.

Une L; le chiffre de mon amie.

PRÉVAL.

Le vôtre, ma nièce.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Croyez-vous donc que l'on voudrait
Se créer ici des fantômes ?
A mon âge d'un feu secret
On connaît encore les symptômes.
Pour surprendre l'amour, ma foi,
Mes regards valent bien les vôtres :
Qui ne l'éprouve plus chez soi,
Le devine mieux dans les autres.

LAURE.

Mais, mon oncle, nous ne disputons ici que sur l'objet.

PRÉVAL.

Oh ! quel entêtement !... Mais j'aperçois Emile.

SCENE VII.

LES MÊMES, EMILE.

ÉMILE.

Mon père, je vous salue. Bonjour, ma charmante cousine.

LAURE.

Bonjour, Emile ; il y a long-tems que vous n'êtes venu ici.... mais comment s'arracher aux délices de la capitale !

AIR : *Vaudeville de Lasthénie.*

Dans ce Paris on est si bien !

ÉMILE.

Ah ! quel reproche vous me faites !

LAURE.

On n'y saurait regretter rien.

ÉMILE.

Excepté les lieux où vous êtes.

LAURE.

Là, sans cesse un nouvel attrait
Captive notre âme ravie.

ÉMILE.

Si ma cousine l'habitait,
Je n'en sortirais de ma vie.

LAURE, *à part.*

Mon oncle aurait-il raison?

PRÉVAL.

Fais-tu toujours des vers?

ÉMILE.

Quelquefois, mon père.

PRÉVAL.

En ce cas, tu te chargeras sans doute de l'épithalame de ta cousine?

ÉMILE.

Je l'ai déjà composé : heureux d'offrir à Laure le faible tribut de ma muse, et de la féliciter du bonheur dont elle doit jouir avec un homme aussi estimable que Germeuil!

LAURE, *à part.*

Je m'étais trompée.

PRÉVAL.

C'est très-beau de ta part.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JULIETTE, JOSEPH, *apportant des guirlandes de fleurs, et une échelle double.*

JULIETTE.

Bonjour, mon cher Emile; j'étais à la fenêtre quand tu es arrivé.... Je t'avais vu de bien loin; aussi je n'ai pas été longue à faire ma toilette.

ÉMILE.

ÉMILE.

Merci, ma petite amie.

JULIETTE, *à part.*

Ma petite amie!

LAURE.

Joseph, as-tu exécuté mes ordres?

JOSEPH.

Oui, notre maîtresse. Je n'avons plus que c't' endroit à arranger: nous avons mis des guirlandes partout. Morgué! on dirait maintenant que tous les chênes et les ormes de votre parc sont des rosiers en fleurs.

(Il commence à suspendre des guirlandes.)

JULIETTE.

Mon cousin, m'as-tu apporté quelque chose de Paris?

ÉMILE.

Non.... je t'ai oublié.

JULIETTE.

Tandis que moi je ne fais que songer à toi! Mais tu as l'air triste.

ÉMILE.

Oh! ce n'est rien.

LAURE.

Effectivement.... Mais vous restez avec nous, et les fêtes qui auront lieu pour mon mariage dissiperont peut-être ces nuages légers.

JULIETTE, *à part, auprès du banc de gazon.*

Voilà mes chers romans.

ÉMILE, *bas à Laure.*

Laure, il faut que je vous parle sans témoins.

LAURE, *de même.*

Sans doute pour notre comédie?

GERMEUIL.

J'en serai bientôt.

JOSEPH.

Comment?

GERMEUIL, *lui donnant sa bourse.*

On m'appelle Germeuil.

JOSEPH, *pesant la bourse.*

Comment! c'est vous?... Vous avez un bien joli nom. Moi, je m'appelle Joseph.

GERMEUIL.

J'en suis bien aise.

JOSEPH.

Vous n'avez donc pas rencontré la compagnie qui va au-devant de vous, dans l'avenue du château?

GERMEUIL.

Non; je suis descendu de voiture à un quart de lieue d'ici; j'ai pris un petit sentier que je me suis rappelé, et je suis entré par la petite grille, que j'ai trouvée ouverte.

JOSEPH.

Comment! monsieur, pour vous rendre auprès de vot' femme, vous prenez déjà le chemin le plus long? M'est avis que vous avez fait tout le tour du parc?

GERMEUIL.

Oui; j'ai voulu revoir en détail les lieux que je parcourais autrefois.

AIR : *Vaudeville de Chaulieu.*

Pour être heureux, l'homme, à tout âge,
Doit caresser les souvenirs :
En nous en retraçant l'image,
Ils nous rendent tous nos plaisirs,
De fleurs replacent la couronne
Aux fronts qu'a sillonnés le tems,
Et font, au milieu de l'automne,
Retrouver les jours du printems.

JOSEPH.

Ah! pardin'! monsieur n'est pas si vieux.

GERMEUIL.

J'ai quarante ans.

JOSEPH.

C'est ce qu'ils disiont.

GERMEUIL.

Ah! l'on en a parlé?

JOSEPH.

Oui da... Mais j' courons après la compagnie, pour leur dire que vous êtes ici.

GERMEUIL.

Reste : ils ne tarderont sans doute pas à [illegible]nir.... Et que dit-on encore?

JOSEPH.

Ah! dame! ben des raisons : et puis [illegible] ront des fêtes pour vous. Est-ce que [illegible] pas vu le parc que j'ons décoré de [illegible] tenez, c' bosquet que not' maîtresse [illegible] mandé en sortant.

GERMEUIL.

Ah! c'est ta maîtresse?...

JOSEPH.

Sûr'ment....

AIR : *Tenez, moi, je suis un [illegible]*

C'est devant elle qu' l'on apprête
Et les jardins et le château
Not' maîtresse est [illegible]
J' gagerons qu' [illegible]
De tout voir ell' s' montre [illegible]
Il parait qu'ell' s' connait [illegible]
Et d'ailleurs, puisqu'ell' vous [illegible]
[illegible] prouv' ben qu'elle a [illegible]
[illegible] not' argent

[illegible]EUIL.

JOSEPH.

P't-être ben, monsieur.

GERMEUIL.

As-tu entendu parler de moi, de notre mariage?

JOSEPH.

Ce matin, monsieur.... Ah! dam! il n' plaît pas à tout le monde. Nous avons ici monsieur de Préval....

GERMEUIL.

De Préval!... ah! l'oncle de Laure.... Eh bien! monsieur de Préval...?

JOSEPH.

Ma fin', je soupçonnons qu'il aurait ben voulu faire épouser not' maîtresse à son fils.

GERMEUIL.

A son fils?

JOSEPH.

Sans doute, monsieur Emile, le cousin de madame.

GERMEUIL.

Emile?... Je me rappelle.... mais c'est un enfant.

JOSEPH.

Autrefois; maintenant c'est un beau grand garçon.

GERMEUIL.

Que ta maîtresse aime beaucoup?

JOSEPH.

C'est si naturel....

GERMEUIL.

Oui, je conçois.... Dans les maisons où il y a une jolie femme, il se trouve toujours certain petit cousin.... (*à part*) On ne m'épouse peut-être que par reconnaissance.... De quoi diable aussi vais-je m'aviser à quarante ans.... Observons.

JOSEPH, *à part.*

Il est jaloux; j'aurons des profits.

GERMEUIL.

Joseph, veux-tu me servir?

JOSEPH.

Je ne demandons pas mieux, vous êtes si généreux, et puis vous allez devenir not' maître.

GERMEUIL.

Je puis compter sur ta discrétion?

JOSEPH.

Oh! pour ça!... j'ons tous les secrets du village, et je les ons oubliés pour ne pas les dire.

GERMEUIL.

Eh bien! regarde, écoute, et viens m'instruire exactement de tout ce que ton adresse t'aura fait découvrir. Songe qu'il y va du bonheur de ta maîtresse et du mien.

JOSEPH, *à part.*

Nous y v'là. (*haut*) Soyez tranquille, j'espionnerons en conscience. D'abord notre maîtresse.... ça n'est pas trop bien, mais c'est pour son bonheur; ensuite le petit cousin.... ça, c'est pour le vôtre; mam'selle Juliette, monsieur de Préval, enfin tout le monde; jusqu'à l'homme d'affaires qui attend madame, pour une terre qu'elle achète.

GERMEUIL.

Quelle est cette terre?

JOSEPH.

J' vous l' dirons quand je l' saurons.

GERMEUIL.

AIR: *Vaudeville du Méléagre champenois.*

Tu dois m'entendre et montrer du zèle:
De tout savoir employer le moyen.
L'oreille au guet, l'œil en sentinelle;
Tout recueillir, surtout n'oublier rien.

JOSEPH.

Allez, bientôt j' vous en saurons de belles!
Je somm's adroit, j' pouvons nous en vanter.
Je n' vous laiss'rons pas manquer de nouvelles;
J'aimerions mieux cent fois en inventer.

ENSEMBLE.

GERMEUIL.

Tu dois m'entendre, etc.

JOSEPH.

J' vous entendons; comptez sur not' zèle:
De tout savoir j'emploirons le moyen.
L'oreille au guet, l'œil en sentinelle,
J' recueill'rons tout et je n'oublierons rien.

JOSEPH.

V'là tout l' monde qui revient d'audevant de vous. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

GERMEUIL, PREVAL, LAURE, EMILE, JULIETTE.

JULIETTE, *tenant encore le bras d'Emile.*

Sais-tu bien que tu n'es pas aimable aujourd'hui, et que ce n'est pas honnête d'avoir des distractions?

ÉMILE.

Tu as raison, Juliette : je suis touché de ton amitié, et ces jours-ci je t'apporterai de Paris le chapeau le plus à la mode.

JULIETTE, *quittant le bras d'Emile.*

Je ne suis pas coquette, monsieur!

LAURE, *arrivant en donnant le bras à Préval.*

Il est singulier qu'il n'arrive pas.... je suis d'une inquiétude.... (*apercevant Germeuil.*) Ah! vous voilà, Germeuil?

JULIETTE, *à part.*

Germeuil! il n'est pas si vieux.

LAURE.

Nous vous cherchions dans l'avenue.... Par où êtes-vous donc entré?

GERMEUIL.

Comme autrefois, par la petite grille.

LAURE.

Mon ami, quel est ce caprice?

GERMEUIL.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Ici, j'avais un rendez-vous;
Le mystère devait en être.
Laure m'attendait comme époux,
Comme amant on me voit paraître.
Je voulais, usant de mes droits
D'une manière moins commune,
Que ce pauvre hymen, une fois,
Eut un air de bonne fortune.

LAURE.

Même air.

Ce trait est bien digne de vous;
Plaire fut toujours votre étude:
Mais, mon ami, des rendez-vous
Perdez, s'il vous plaît, l'habitude.
Je veux, dans l'homme de mon choix,
Une constance peu commune;
Songez bien qu'il faut que je sois
Sa dernière bonne fortune.

JULIETTE, *à part, sortant de son sein un papier.*

Lisons le papier que j'ai trouvé sur le banc.

LAURE, *à Germeuil.*

Permettez que je vous présente d'abord mon oncle, monsieur de Préval.

GERMEUIL.

Monsieur, je vous demande votre amitié.

PRÉVAL.

Monsieur.... je suis votre serviteur. Je retourne au château.

LAURE.

Nous vous rejoignons, mon oncle.

JULIETTE, *à part.*

Que vois-je! oh! quelle découverte!

(Elle serre le papier.)

LAURE.

Germeuil, vous voyez Emile....

GERMEUIL.

Le petit cousin...?

ÉMILE.

Ah! monsieur, que vous allez être heureux!

AIR : *Nouveau de Doche.*

Elle a, cette femme accomplie,
De l'esprit sans le savoir,
Des attraits sans coquetterie,
De la gaité sans folie,
Et des succès sans le vouloir;
Décente sans pruderie,
Modeste sans afféterie,
Indulgente sans flatterie :
Elle donne tour-à-tour
Des desirs à la jeunesse,
Des grâces à la sagesse,
Et de la constance à l'amour.

GERMEUIL, *à part.*

Cet enthousiasme est fort clair.

LAURE, *souriant.*

L'éloge est exagéré; mon ami, je dois vous prévenir qu'Emile m'aime beaucoup.

GERMEUIL.

C'est ce que je vois.

JULIETTE, *à part.*

On ne pense pas à moi; je vois bien qu'il faut

que je me présente toute seule. (*haut, en s'approchant de Germeuil.*) Monsieur Germeuil, permettez-moi d'embrasser mon beau-frère.

GERMEUIL.

Eh! c'est Juliette, je crois! comme la voilà grandie! c'est une petite femme à présent.

JULIETTE.

Je le crois bien.

GERMEUIL.

Il faudra bientôt songer à son mariage.

JULIETTE, *à part.*

Il est très-aimable. (*bas à Germeuil.*) Prenez ce billet.

GERMEUIL.

Hein ?

JULIETTE.

Chut!

ÉMILE, *bas à Laure.*

Je n'ai pu vous trouver seule, et il faut que j'aie avec vous un entretien.

LAURE, *bas à Emile, avec embarras.*

Nous en trouverons le moment.

GERMEUIL, *à part.*

On se parle bas... du mystère... je n'en puis douter.

LAURE.

Retournons au château.

GERMEUIL.

Je vous suis; j'ai besoin d'être seul un moment.

LAURE, *souriant.*

Déjà, mon ami! le mariage a l'air de vous faire peur.

GERMEUIL.

Le sage est préparé à tout. (*Laure et Emile s'éloignent, Juliette se jette derrière la charmille.*)

SCENE XII.

GERMEUIL, *peu après* JULIETTE.

GERMEUIL.

Lisons ce billet ... O ciel! l'écriture de Laure! (*lisant.*) « Je vais signer le malheur de ma vie. » Allons, mon sort est décidé; jadis je sacrifiai mon amour à son bonheur, on me rend aujourd'hui la pareille.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.* (Opéra-Comique.)

De l'honneur Laure suit la loi,
Cède à mon amoureuse envie;
Et, pour être quitte envers moi,
Signe le malheur de sa vie :
Quand l'amour vient me ramener,
Elle me prend par complaisance,
S'immole au lieu de se donner....
Au diable la reconnaissance!

JULIETTE, *s'approchant.*

Monsieur Germeuil, cette lettre vous fait donc bien de la peine?

GERMEUIL, *dissimulant.*

De la peine!.... non, je sais ce que c'est..... une plaisanterie.

JULIETTE.

Point du tout.... Oh! je vous assure que ma sœur n'écrit que ce qu'elle pense : je m'étais bien doutée qu'elle était amoureuse de mon cousin.

GERMEUIL.

De votre cousin?

JULIETTE.

Sans doute : Laure ne fesait que parler d'Emile; elle prenait toujours son parti contre mon oncle, qui est bien le plus grondeur de tous les hommes... et puis, Emile est si joli garçon, si aimable....

GERMEUIL, *mettant le papier dans sa poche.*

Finissez, mon enfant; il ne me convient pas de recevoir vos confidences, et je m'afflige de vous voir autant de curiosité, d'inconséquence et d'indiscrétion.

JULIETTE.

Vous ne voulez pas de mes confidences; mais vous gardez le papier que je vous ai remis.

GERMEUIL, *à part.*

Peste soit de la remarque!

JULIETTE.

Tenez, monsieur Germeuil, j'ai voulu vous rendre service, parce que j'espérais que vous m'en rendriez un auprès d'Emile.

AIR : *Nouveau de Doche.*

Pour lui d'une ardeur secrète
Je brûle depuis long-tems;
Il connaît mes sentimens.
Comme je suis la cadette,
Ma sœur le croit sa conquête :
Le droit d'aînesse en ce jour
N'est pas un titre à l'amour.
Notre intérêt le réclame;
Unissons-nous promptement.
Si vous gardez votre femme,
Je conserve mon amant....

GERMEUIL, *s'efforçant de sourire.*

Un amant, à votre âge!

JULIETTE.

Vous avez dit tantôt que j'étais une petite femme, et qu'il fallait songer à mon mariage.

GERMEUIL.

Votre cousin se moque de vous, sans doute?

JULIETTE.

Non, monsieur, il m'aime, j'en suis sûre; vous ne savez pas, je viens d'entendre quelques mots

SCÈNE XIV.

GERMEUIL, LAURE, EMILE.

LAURE, *à Germeuil.*

Mon ami, ne me fuyez donc pas... Pardon... j'ai un mot à dire à Emile. (*bas à Emile.*) Emile, je sais ma onzième scène comme un ange; tâchons de la répéter.

ÉMILE, *bas à Laure.*

Je vais vous attendre au château.

LAURE, *bas à Emile.*

Non, Germeuil y va sans doute revenir.... Ici, dans un quart-d'heure.

ÉMILE.

Volontiers. (*élevant la voix.*) N'oubliez pas ce que vous m'avez promis?

GERMEUIL, *à part.*

Je joue ici un joli rôle!

ÉMILE, *de même.*

Et tâchez de trouver le moment de tout déclarer à celui qui seul peut prononcer mon arrêt.

LAURE.

Reposez-vous sur moi. (*Emile sort, Laure le reconduit en lui parlant bas.*)

SCENE XV.

GERMEUIL, LAURE.

GERMEUIL, *à part.*

Je connais sa franchise; elle va tout m'avouer.

LAURE.

Eh bien! mon cher Germeuil, je puis donc vous parler sans témoins; j'attendais ce moment avec impatience.

GERMEUIL.

GERMEUIL.

Oui, je crois que vous avez quelque chose à m'apprendre.

LAURE.

A vous apprendre... non, mon ami, je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà.

GERMEUIL, *à part.*

L'y voilà. (*haut*) Ah! vous me croyez instruit?

LAURE.

La singulière question!

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

D'où vient une telle injustice?
M'allez-vous, tout près du bonheur,
Demander, dans votre caprice,
Encor le secret de mon cœur?
La modestie est nécessaire;
Mais l'excès en est superflu.
Doit-on ignorer qu'on sait plaire?
Peut-on oublier qu'on a plu?

GERMEUIL, *à part.*

Elle aussi use de dissimulation! (*haut*) Oui, Laure, je sais que je vous inspire quelque estime.

LAURE.

Dites-donc le plus tendre intérêt!

GERMEUIL, *à part, ironiquement.*

Quelle perfidie! (*haut*) En vérité?

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Eh quoi! je suis aimé de Laure!
O ciel! à peine je le croi.
Quand plus d'un amant vous adore,
Votre cœur parlerait pour moi!
Que votre bouche me rassure;
Répétez-le, dans ce séjour,
Sans nul détour,
Vingt fois par jour;
L'âge nous rend l'oreille dure
Pour entendre les mots d'amour.

LAURE.

Toujours votre entêtement de vieillesse !

GERMEUIL.

Le tems est plus entêté que moi.

LAURE.

Vous avez....

GERMEUIL.

J'ai quarante ans.

LAURE.

Et vous n'en paraissez que trente.

GERMEUIL.

De l'ironie !

LAURE.

Non, je parle avec franchise; les voyages, les chagrins même, ne vous ont point changé.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Pour vous, réprimant son audace,
Le tems, qui respecte vos traits,
Semble vouloir cacher la trace
Des outrages qu'il vous a faits.
D'ailleurs, la précoce vieillesse
Courbe à présent nos jeunes gens,
Et c'est bientôt à quarante ans
Qu'il faudra chercher la jeunesse.

GERMEUIL.

A merveille, Laure; j'ai envie de profiter de vos leçons, de reprendre mon rang dans l'empire amoureux. Que de maris inquiets, de rivaux éconduits ! oui, je veux faire lutter contre un jeune homme de quarante ans, tout ce que la cour et la ville offrent de plus brillant et de plus aimable.

LAURE.

Je parie pour vous.

GERMEUIL.

Je n'en doute pas : je n'ai point de fortune; il audra bien que l'on m'aime pour moi.

LAURE.

Et l'on vous aimera pour vous.

AIR : *De la Hullin.*

Le cœur guidé par la raison,
A votre âge donne la pomme;
Vous pouvez, avec un jeune homme,
Gagner à la comparaison.
Nous quitter est sa malice,
Nous garder votre talent;
Son amour est un caprice,
Et le vôtre, un sentiment.

Lui, dans son délire imprudent,
Pille ce qu'il faut que l'on donne;
Vous savez, près de la couronne,
La mériter en l'attendant.
Imparfait, s'il faut se taire,
Son bonheur veut des témoins;
Chez vous on a le mystère
Joint à l'art des petits soins.

Au succès, en se déclarant,
Déjà sa vanité veut croire;
Chez vous, douter de la victoire,
Du triomphe est un sûr garant.
Pour vous deux, si trop peu sage,
Notre cœur est complaisant,
Pour lui, ce n'est qu'un hommage;
Mais pour vous, c'est un présent.

Il prononce son tendre vœu,
Avant d'aimer nous peint sa flamme,
Et l'amour, au fond de votre âme,
Est né long-tems avant l'aveu;
Lui, sans faire de conquêtes,
Ose par fois nous citer;
Bien plus délicat, vous êtes
Heureux sans vous en vanter.

N'accusez plus votre saison,
D'amour encor suivez les traces.
On caresse un moment les grâces;
Mais on s'en tient à la raison.

GERMEUIL, *à part.*

Qui ne serait sa dupe, si je n'avais pas dans ma poche la preuve.... Sortons, je ne pourrais me contenir.

LAURE.

Vous me quittez, Germeuil?

GERMEUIL.

Oui... je vais.... On m'appelle, je crois.... je retourne au château.

LAURE.

Un moment : quelque chose vous agite.

GERMEUIL.

Moi! non, je suis calme.

LAURE.

Savez-vous bien que votre froideur a lieu de m'étonner, surtout aux termes où nous en sommes?

GERMEUIL.

Aux termes où nous en sommes!

LAURE.

Comment! vous me répondez à peine, quand je vous prodigue les expressions les plus tendres.

GERMEUIL.

Je n'étais pas préparé à ce langage.

LAURE.

Que dites-vous?

GERMEUIL.

Et ce n'est pas celui dont tout-à-l'heure, avec monsieur Emile, vous étiez convenue de vous servir avec moi.

LAURE.

Qu'entends-je! seriez-vous jaloux?... et de mon cousin!

GERMEUIL.

Effectivement, j'aurais tort!

AIR : *Pour vous faire entrer en ménage.*

L'amour, entre garçons et filles,
Consultant les premiers penchans,
S'en va souvent, dans les familles,
Enflammer deux jeunes parens.

A sa belle cousine, on jure
Que le sentiment qu'on avait
Tant augmentait,
Que l'on voyait
Qu'en feu secret
L'amitié se changeoit;
C'est un hymen dont la nature
Semblait avoir eu le projet

LAURE.

Germeuil, vous n'avez pas le sens commun.

GERMEUIL.

Vous n'aimez pas votre cousin?

LAURE.

Si, de l'amitié la plus vraie.

GERMEUIL.

Madame!... moi, vous m'aimez d'amour?

LAURE.

Oui, mon ami.

GERMEUIL.

Et vous voulez m'épouser?

LAURE.

Oui, mon ami.

GERMEUIL.

Vous n'aurez aucun regret? cet hymen ne fera point le malheur de votre vie?

LAURE.

Non, mon ami.

GERMEUIL.

C'est pousser trop loin la perfidie et le mensonge. (*lui donnant un papier*) Connaissez-vous cette lettre?

LAURE.

Que vois-je! par quel hasard?...

GERMEUIL.

C'est bien votre écriture?

LAURE, *souriant.*

Oui, c'est moi qui ai écrit cela.

GERMEUIL.

Ah! Laure, ainsi deux fois vous m'avez rendu le plus malheureux de tous les hommes. Pourquoi m'appeler dans ces lieux? pourquoi me donner l'espoir enchanteur d'être votre époux, lorsqu'un autre vous a rendu sensible? Je le vois; vous vouliez vous immoler à la reconnaissance, je n'accepterai pas ce sacrifice : je vais loin de vous me guérir de mes folles prétentions, et d'un ridicule dont mon âge aurait dû me garantir.

LAURE.

Mon ami, vous êtes dans l'erreur : apprenez que cette prétendue lettre....

GERMEUIL.

Est fort claire, et n'a pas besoin d'explication.

LAURE.

Mais ce n'est pas....

GERMEUIL.

Je ne veux rien entendre.

LAURE, *à part.*

Ah! monsieur est jaloux! (*haut*) Au moins, promettez-moi que vous ne quitterez pas ce château avant demain : bientôt vous me rendrez justice. (*à part, en s'en allant.*) Ma foi, bien ou mal, il faut que la pièce soit jouée ce soir.

SCÈNE XVI.

GERMEUIL, *seul.*

Vous me rendrez justice.... Je comprends.... Quelque présent pour s'acquitter envers moi..... peut-être même cette terre qu'elle achète dans le

village.... Allons,... allons, il faut partir.... Que je suis malheureux !

AIR : *Font leur cinquième Edition.*

Pour moi je ne verrai donc pas
Se réaliser l'espérance?
Ah ! vers le bonheur, à grands pas,
Je marche depuis ma naissanee.
J'évite le moindre retard;
Mais le sort m'égare sans doute,
Car j'arrive toujours trop tard,
Sans m'être amusé en route.

Obéissons au ciel, qui veut peut-être que je reste garçon.

SCENE XVII.

GERMEUIL, PRÉVAL, *entrant en se promenant.*

GERMEUIL, *allant à lui.*

Ah ! monsieur, le hasard vous amène à propos.

PRÉVAL.

Auriez-vous quelque chose à me dire?

GERMEUIL.

Savez-vous que votre fils aime sa cousine?

PRÉVAL.

Je crois m'en être aperçu.

GERMEUIL.

Et moi, monsieur, j'en suis sûr.

PRÉVAL, *s'éloignant.*

Cela ne me regarde pas.

GERMEUIL.

Et moi, cela me regarde beaucoup.

PRÉVAL, *de même.*

Je ne me mêle pas de ces choses-là.

GERMEUIL.

Veuillez m'écouter.

PRÉVAL, *de même.*

Serviteur.

GERMEUIL.

Un moment; j'ai besoin de vous.

PRÉVAL.

De moi!

GERMEUIL.

On m'a dit que vous voyiez avec peine mon mariage avec Laure.

PRÉVAL.

Chacun a son opinion.

GERMEUIL.

Eh bien! monsieur, mariez Laure avec votre fils. (*il s'éloigne.*)

PRÉVAL.

Comment?

GERMEUIL, *s'éloignant.*

Je ne me mêle pas de ces choses-là.

PRÉVAL.

Veuillez m'écouter.

GERMEUIL, *de même.*

Serviteur.

PRÉVAL.

Un moment... vous avez une vivacité....

GERMEUIL.

Et vous, une brusquerie....

PRÉVAL.

Vous dites qu'il faut que je marie mon fils avec votre prétendue?

GERMEUIL.

Oui, monsieur.

PRÉVAL.

Et la raison ?

GERMEUIL.

Parce que ma prétendue aime votre fils.

PRÉVAL.

Vous vous trompez.

GERMEUIL.

C'est un peu fort !

PRÉVAL.

Je sais positivement le contraire.

GERMEUIL.

Mais, monsieur....

PRÉVAL.

Mais, monsieur, j'avais intérêt à savoir ses sentimens.

GERMEUIL.

Je crois que cela m'intéressait aussi.

PRÉVAL.

J'ai eu avec elle plusieurs entretiens.

GERMEUIL.

Je n'en ai eu qu'un.

PRÉVAL.

Et vous êtes dans l'erreur.

GERMEUIL.

Oh ! quel homme !

AIR : *Pour moi, je sais le mieux plaire.* (Amour et Mystère.)

Emile est aimé de Laure;
Je n'en suis que trop certain.

PRÉVAL.

C'est vous, monsieur, qu'elle adore,
Et ce n'est pas son cousin.

GERMEUIL.

Tout-à-l'heure, à l'infidelle,
J'ai montré tout mon courroux.

JOSEPH.

Monsieur, not' maîtresse et son cousin s'acheminont vers ce bosquet.

GERMEUIL.

Je le sais.

JOSEPH.

Bah! (*à part*) Encore mademoiselle Juliette!... Attends, attends. (*haut*) Monsieur, j'ons entendu parler de chaise d' poste, de chevaux à l'entrée de la forêt.... j' gageons que monsieur Emile veut enlever sa cousine.

PRÉVAL.

Enlever sa cousine!

JOSEPH, *à part.*

On ne nous gagnera pas de vitesse pour celui-là.

PRÉVAL.

Je ne reviens pas de ma surprise!... mais c'est impossible.

JULIETTE.

Pardonnez-moi, mon oncle; j'ai bien vu des enlèvemens dans les romans.

GERMEUIL, *à Préval.*

Eh bien! monsieur, acceptez-vous la proposition que je vous ai faite?

PRÉVAL.

Je vous avoue que j'ai encore de la peine à croire...

JOSEPH.

Je les aperçois.

GERMEUIL.

Puisqu'il vous faut des preuves, mettons-nous derrière cette charmille; nous pourrons, sans être vus, entendre leur conversation.

PRÉVAL.

Allons, je le veux bien.

JOSEPH.

Vite, les voici. *Germeuil, Préval, Juliette et Joseph se cachent.*

SCENE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, EMILE, LAURE, *un manuscrit à la main.*

LAURE.

Oui, mon ami, il faut la jouer ce soir. Répétons la onzième scène.

ÉMILE.

Volontiers. Vous entrez par-là... moi par ici.

PRÉVAL, *caché.*

Je n'entends rien.

LAURE, *déclamant.*

Sommes-nous seuls ? vois donc si quelqu'un nous écoute.

ÉMILE, *de même.*

Non, de ce rendez-vous, personne ne se doute.

LAURE.

Je tremble; j'ai perdu ce malheureux billet,
Qui du plus tendre amour renferme le secret;
Mon jaloux l'a trouvé.

ÉMILE.

Que dis-tu ? comment faire ?

LAURE.

Rêvons donc au moyen de nous tirer d'affaire.

GERMEUIL, *bas à Préval.*

Entendez-vous ?

PRÉVAL.

C'est singulier.

ÉMILE.

Si le futur est brave, on pourrait aujourd'hui
Lui faire proposer de se battre avec lui.

(Mouvement des personnages cachés.)

LAURE.

Qu'entends-je ! mon amant veut exposer sa vie !

ÉMILE.

Puis-je l'aimer encor, si ta main m'est ravie?

LAURE.

Je n'y puis consentir.

ÉMILE.

Eh bien! quittons ces lieux;
Loin des jaloux, allons jouir d'un sort heureux.
L'amour doit nous suffire; une simple chaumière,
Plus qu'un palais brillant, aux vrais amans doit plaire.
Un désert avec toi me semblerait charmant.

JULIETTE, *à part.*

Oh! le traître!

LAURE.

Quoi! vous m'osez, monsieur, parler d'enlèvement!

JOSEPH, *à part.*

Tiens! j'avions cru l'inventer!

ÉMILE.

Tu ne veux pas?

LAURE.

Jamais.

ÉMILE.

Je cours prendre mes armes.

LAURE.

Arrête: par pitié, respecte mes alarmes.

ÉMILE.

La fuite, ou le duel.

LAURE.

Grands dieux!

ÉMILE.

Décide-toi.

LAURE.

Je consens à te suivre.

ÉMILE, *la prenant dans ses bras.*

Enfin, elle est à moi!
Que tardons nous? la nuit favorable au mystère,
Va bientôt nous prêter son ombre tutélaire....
Fuyons....

GERMEUIL, *sortant avec les autres de derrière la charmille.*

Un moment, je vous prie.

LAURE, *à part.*

On nous écoutait!

ENSEMBLE.

AIR : *O ciel! que lui dire?* (Rien de trop)

LAURE.
C'est pis que la lettre;
ÉMILE.
Sachons nous soumettre.
LAURE, ÉMILE.
Le maudit bosquet!
Il faudra les mettre
Dans notre secret.

PRÉVAL, JULIETTE.
Sans se compromettre,
Est-on indiscret.
PRÉVAL.
On sait bien se mettre
JULIETTE.
Souvent on pénètre
JULIETTE, PRÉVAL.
Un fatal } secret.
Au fait du }

GERMEUIL.
C'est pis que la lettre;
Mais sans ce bosquet,
On m'avait su mettre
Au fait du secret.

JOSEPH.
J'osions nous promettre,
Grâce à ce bosquet,
Qu'il faudrait nous mettre
Au fait du secret.

GERMEUIL, *entre Emile et Laure.*

Jeune homme, n'enlevez point votre cousine, ne vous battez pas avec son futur : en amour, je le sens, mon âge ne doit pas lutter contre le vôtre. (*mettant la main de Laure dans celle d'Emile*) Emile, soyez son époux, et vous, Laure, n'oubliez jamais que votre bonheur fut deux fois mon ouvrage.

JULIETTE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il fait donc?

LAURE, *avec ironie.*

Ah! Germeuil, que de générosité! que vous avez l'art de lire dans les cœurs, et que vous êtes adroit à marier les gens!

GERMEUIL.

Que signifie....

LAURE.

Je connais Emile; il est trop délicat pour vous ravir ma main.

GERMEUIL.

Madame!... cette ironie...

LAURE.

Et moi, monsieur, puisque vous m'avez demandée en mariage, et que je vous ai accepté, vous aurez la complaisance de m'épouser.

GERMEUIL.

Madame! jouez-vous ici la comédie?

LAURE.

Voilà le mot de l'énigme.

GERMEUIL.

Qu'entends-je!

LAURE.

Oui, mon ami; Emile et moi, nous répétions une scène. Au milieu des fêtes qui devaient célébrer votre arrivée et notre union, je voulais, avec quelques voisins, jouer une comedie de la façon d'Emile : votre indiscrétion nous ôte le plaisir de vous surprendre.

GERMEUIL.

Serait-il possible ? Mais cette lettre écrite par vous...?

LAURE.

Fait partie de mon rôle; vous la trouverez dans ce manuscrit.

JULIETTE.

Puisqu'Emile n'épouse pas ma sœur, j'espère que maintenant....

PRÉVAL.

Taisez-vous, petite sotte.

GERMEUIL.

Laure, dois-je vous l'avouer, vous n'avez pas encore dissipé toutes mes craintes.

LAURE.

LAURE.

Parlez.

GERMEUIL.

Il vous reste à m'expliquer le sens de certaines paroles que vous adressait Emile : « Je suis le mari de Laure. »

ÉMILE.

Que va-t-elle dire?

LAURE.

Il paraît que nous étions bien espionnés. Germeuil, ce n'est pas mon secret.

ÉMILE.

C'est le mien, monsieur. Il s'agit d'une personne qui porte le même nom que ma cousine.

PRÉVAL.

Comment! morbleu! malgré ma défense....

ÉMILE.

Mon père!...

PRÉVAL.

Un mariage secret!

ÉMILE.

Daignez me pardonner....

PRÉVAL.

Une fille sans fortune...!

LAURE.

Vous vous trompez ; je lui fais présent de la terre que je viens d'acheter.

ÉMILE.

O ma cousine!

LAURE.

Eh bien! mon oncle...?

PRÉVAL.

Tant de générosité me désarme, et j'aurais mauvaise grâce à vous refuser.

ÉMILE.

Quel bonheur !

JULIETTE, *à part.*

Encore un mariage, et ce n'est pas le mien !

JOSEPH, *à part.*

C'est égal ; j'avions deviné l'enlèvement.

GERMEUIL.

Ah ! Laure ! j'ai peine à croire à cet heureux changement. Eh ! quoi ! je suis vraiment aimé ?

LAURE.

Oui, mon ami ; et vous avez quarante ans.

VAUDEVILLE.

AIR : *Nouveau de J. P.*

GERMEUIL.

Des plaisirs de cette vie,
Jouissant malgré le tems,
Avec de l'économie,
L'homme est jeune à quarante ans.
Nos pères, que nul n'imite,
Savaient le prix des instans ;
Ils ne vivaient pas si vîte,
Mais ils vivaient plus long-tems.

TOUS.

Des plaisirs, etc.

ÉMILE.

Ménageons-nous bien l'ivresse
Qui naît d'une tendre ardeur :
Rien n'ajourne la vieillesse
Plus long-tems que le bonheur.

TOUS.

Des plaisirs, etc.

JULIETTE.

Moi, j'ai lu que la tendresse
N'appartient qu'aux jeunes gens ;
Qu'Amour veut de la jeunesse....
On ment donc dans les romans ?

TOUS.

Des plaisirs, etc.

PRÉVAL.

Dans les biens de toute espèce
L'abus doit être évité;
Chacun sait que la détresse
Suit la prodigalité.

TOUS.

Des plaisirs, etc.

JOSEPH.

Vive l' commenc'ment du monde!
Ma fin', c'était là l' bon tems;
On pouvait voir à la ronde
Des jeun' gens de deux cents ans.

TOUS.

Des plaisirs, etc.

LAURE, *au Public.*

Qui sait vous plaire, de l'âge
Brave l'effort impuissant;
Qui n'a pas votre suffrage
Doit vieillir, même en naissant.
Prolongez notre existence,
Messieurs, puissiez-vous long-tems
Rajeunir, par l'indulgence,
Notre homme de quarante ans.

TOUS.

Prolongez, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES POUGENS.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, tragédie en cinq actes, 1re. et 2e. éditions, avec des changemens; par M. Le Hoc. 1807.

Le Retour au Comptoir, vaudeville en un acte, par MM. Georges Duval et Jules. 1808.

La Chaumière Moscovite, vaudev. en un acte, par MM. Joseph Pain et ***. 1808.

Malherbe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Georges Duval et V***. 1809.

Le Roi et le Pélerin, comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par MM. Joseph Pain et D***. 1809.

Benoît, ou le Pauvre de Notre-Dame; comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par les mêmes Auteurs. 1809.

La Double Méprise, comédie en un acte en prose; par M. R. de Chazet. 1810.

Les deux Espiègles, comédie-vaudeville en un acte; par MM.... 1810.

Encore une Partie de Chasse, ou *le Tableau d'Histoire*, comédie-anecdote en un acte, en vers; par MM. Joseph Pain et Dumersan. 1810.

Caroline, ou *le Tableau*, comédie en un acte en vers; par F. Roger. 3.e édition. 1810.

Tragédies, Tragi-Comédies, Comédies, grands Opéras (anciens et modernes), Ballets, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Parodies, Proverbes, Pantomimes, Divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Le Petit Pêcheur, comédie en un acte, mêlée de couplets; par M. Du Mersan. 1810.

Les personnes qui prendront en nombre, ou au cent, auront sur le prix un rabais proportionné.

LES DEUX LIONS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BARRÉ, PICARD, RADET, ET DESFONTAINES;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 2 Octobre 1810.

Prix : 1 fr. 23 c.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. VINFORT, employé au Canal de l'Ourq.	M. CHAPELLE.
Mad. VINFORT, sa femme.	Mlle. BODIN.
ROSE, sa fille.	Mlle. BETZI.
Mad. LEDRU, aubergiste.	Mad. DUCHAUME.
BRIN-D'AMOUR, aubergiste.	M. HIPOLITE.
DUTROT, commissionnaire en vins.	M. JOLY.
ROSALIE, tante de Rose.	Mad. BLOSSEVILLE.
DUFLEURET, amant de Rose.	M. SEVESTE.
GABRIEL, petit garçon de cuisine de Mad. Ledru.	Mlle. LEGRAND.
JACQUOT, petit garçon de cuisine de Brin-d'Amour.	Mlle. VIRGINIE.
Un Clerc de Notaire.	M. GUENÉE.

La scène est à Pantin.

LES DEUX LIONS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une rue de Pantin : à droite et à gauche, une maison de Traiteur-Marchand-de-vin ; d'un côté, au Lion-d'Or, de l'autre, au Lion-d'Argent. Les deux enseignes sont pendantes en face du spectateur, et les lions sont en regard. La maison du Lion-d'Argent, à droite, est séparée de la rue par un berceau dont la principale entrée est en face du spectateur, l'autre est adossée à la maison, et dans le fond, en retour, il y a une issue qui conduit au jardin de l'auberge. Au lever du rideau, Gabriel et Jacquot appellent les passans dans le fond de la scène, une serviette à la main.

SCENE PREMIERE.

GABRIEL, JACQUOT.

JACQUOT.

Allons, Messieurs, ne sortez pas de Pantin sans entrer au Lion-d'Argent.

GABRIEL.

Ne retournez pas à Paris sans vous arrêter au Lion-d'Or.

JACQUOT.

Air : *Tu disais que tu m'aimais.*

Messieurs, c'est au Lion d'argent
Qu'on vient faire
Bonne chère.

GABRIEL.

C'est au Lion d'or seulement
Qu'on boit du vin excellent.

JACQUOT.

Nos bons pâtés de Pantin,
Les fricandeaux, les matelottes.

GABRIEL.

On ne met que du lapin,
Jamais de chat dans nos giblottes.

(*Plusieurs personnes traversent le théâtre.*)

JACQUOT ET GABRIEL.

Venez donc chez nous,
Entrez chez nous.

LES PASSANS.

Eh! laissez-nous,
Retirez-vous.

JACQUOT.

Au Lion d'or, le plus souvent,
Mauvaise chère
Et trop chère;
Au Lion d'or, le plus souvent,
On est écorché vivant.

Ensemble

GABRIEL.

N'allez pas au Lion d'argent,
Mauvaise chère
Et trop chère;
Au Lion d'argent, bien souvent,
On est écorché vivant.

LES PASSANS.

Au Lion d'or, au Lion d'argent,
Mauvaise chère
Et trop chère;
Au Lion d'or, au Lion d'argent,
On est écorché vivant.

JACQUOT.

Ah! tu dis du mal du Lion-d'Argent!

GABRIEL.

Ah! tu dénigres le Lion-d'Or!

JACQUOT.

Je t'en empêcherai bien.

GABRIEL.

J'y mettrai bon ordre.

JACQUOT.

Ah ! je crierai plus haut que toi.

GABRIEL.

Je t'en défie.

JACQUOT.

Tu m'en défies ?

Ensemble.

Au Lion d'or, le plus souvent, etc.
N'allez pas au Lion d'argent, etc.

SCENE II.

Les Mêmes, Mad. LEDRU, BRIN-D'AMOUR.

Mad. LEDRU.

Eh bien ! Qu'est-ce donc ? D'où vient tout ce train ?

GABRIEL.

C'est monsieur Jacquot....

BRIND'AMOUR.

Quel tapage !

JACQUOT.

C'est ce polisson de Gabriel....

Mad. LEDRU.

Allons, allons, point de bruit.

BRIND'AMOUR.

La paix, mes amis, la paix.

Mad. LEDRU.

Rentrez à la maison.

BRIN-D'AMOUR.

A la cuisine, monsieur. (*Les deux garçons se disputent.*)

parlons plus de cela. Les unions mal assorties me révoltent. Néanmoins, ma voisine, si je peux vous être utile, disposez de moi.

Mad. LEDRU.

Je n'ai pas besoin de tes services.

BRIN-D'AMOUR.

Cependant, mes talens pour la cuisine vous sont connus, et lorsque j'étais votre premier garçon.....

Mad. LEDRU.

Je n'ai pas oublié l'empire que tu avais pris chez moi, que mes deux maris ne se sont pas permis, et ils ont bien fait.

BRIN-D'AMOUR.

Jamais l'office n'a été mieux tenu; jamais la cuisine n'a été mieux dirigée, la cave mieux soignée, le vin mieux arrangé.

Mad. LEDRU.

N'avez-vous pas eu de bons gages?

BRIN-D'AMOUR.

J'espérais mieux.

Mad. LEDRU.

Quoi donc!

BRIN-D'AMOUR.

D'après votre usage d'épouser ceux qui avaient occupé mon poste.

Mad. LEDRU.

Que voulez-vous dire?

BRIN-D'AMOUR.

Air: *Vaudeville de l'Asthénie.*

Quand j'entrai dans votre maison,
De deux maris vous étiez veuve;
Alors, comme premier garçon,
D'intelligence j'ai fait preuve.
Sans craindre d'être comparé
Au premier, ni même au deuxième,
Je m'étais assez bien montré
Pour devenir votre troisième.

Mad. LEDRU.

Vous, mon troisième! jamais. D'abord, je ne veux pas me remarier.... c'est-à-dire....

BRIN-D'AMOUR.

J'entends bien; mais je vous connais, vous n'y tiendrez pas, non, vous n'y tiendrez pas, et c'est moi que vous épouserez.

Mad. LEDRU.

Que le ciel m'en préserve!

BRIN-D'AMOUR.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Quoi! vous dédaignez Brin-d'Amour!
Mais vous voulez donc votre perte.

Mad. LEDRU.

Va, va, j'ai rompu, sans retour :
Entre nous la guerre est ouverte.
Le combat sera dangereux.
(*Montrant les deux enseignes.*)
J'ai mon lion et vous le vôtre ;
Ils se regardent tous les deux,
Il faut qu'un des deux mange l'autre.

Adieu, ma voisine.

Mad. LEDRU.

Adieu, mon voisin

BRIN-D'AMOUR.

C'est votre dernier mot?

Mad. LEDRU.

Oui, monsieur.

BRIN-D'AMOUR.

Allons!

Mad. LEDRU, BRIN-D'AMOUR.

Ils se regardent tous les deux,
Il faut qu'un des deux mange l'autre.

(*Brin-d'Amour rentre.*)

SCENE IV.

Mad. LEDRU (*seule*).

C'est bien dommage que ce Brin-d'Amour ait une mauvaise tête, je l'ai vu quelquefois bien aimable; je l'épouserais bien, mais j'ai pris l'habitude d'être maîtresse chez moi, et je ne la perdrai pas..... Cependant l'état de veuve est bien pénible, bien embarrassant..... Allons, allons, pensons à nos affaires. Voici monsieur Dutrot.

SCENE V.

Mad. LEDRU, DUTROT.

DUTROT.

Eh bien! ma chère madame Ledru, où en sommes-nous! le repas, les violons, le notaire, ah! ah!

Mad. LEDRU.

Le repas sera prêt, les violons sont commandés, c'est à vous à amener le notaire. Mais comme vous voilà essoufflé!

DUTROT

Je n'en puis plus, je suis rendu.

Air : *De la Galopade.*

Ah! mon Dieu, qu'on a de mal
Quand il faut qu'on se marie!
Pour un courtier à cheval,
C'est un travail infernal.
J'ai dans mon mémorial
Pour moi, pour ma compagnie,
Un inventaire, un régal,
Un procès-verbal,
Un bal.

Et avec cela, depuis le matin : ah! ah!

Mad. LEDRU.

Toujours la leçon d'armes.

DUTROT.

Il faut cela, quand on a un rival à tuer.

Mad. LEDRU.

Et tout votre monde ?

DUTROT.

M. Vinfort, sa femme, sa fille et M. Parafin, le maître-clerc du notaire, seront ici dans un quart d'heure ; je viens vous en prévenir. Je retourne au-devant d'eux, et partez de là. . . . ah. . . . ah. . . .

Mad. LEDRU.

On n'attendra pas après moi, vous avez bien fait de profiter de l'absence de M. Dufleuret pour presser votre mariage.

DUTROT.

Dufleuret est loin ; mais il peut venir quand il voudra, je me mets en état de le voir de près, une, deux, trois, saisi. . . . ah çà, madame Ledru, j'espère que je serai content du festin.

Mad. LEDRU.

J'espère que vous n'en doutez pas. Vous entendez bien que je n'oublie pas les petits services que vous me rendez.

DUTROT.

Ne parlez pas de cela.

Air : *Voulant de ses œuvres complettes.*

Je suis scrupuleux et sévère
Pour les fripons, pour les ingrats ;
Tel fut toujours mon caractère :
Le plus fin ne me trompe pas.
Mais plaçant bien ma confiance,
Je me permets dans mes crédits,
Tout ce qu'un honnête commis
Peut permettre à sa conscience.

Mad. LEDRU.

Aimable homme! je ne conçois pas comment mademoiselle Vinfort a pu balancer entre vous et M. Dufleuret.

DUTROT.

Elle finira par m'adorer, on ne me résiste pas, ah !. . . . touché. . . .

Mad. LEDRU.

Ah ! fripon, on sait de vos nouvelles.

DUTROT.

Je le crois.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Il n'est bruit que de mes conquêtes
Dans tout le faubourg Saint-Martin,
Et j'ai fait tourner bien des têtes
De Paris jusques à Pantin ;
A ma malice, à mon génie,
On dit : c'est un nouveau Gilblas !
A ma grace, à ma perfidie,
On dit : c'est un petit Faublas.

Mad. LEDRU.

C'est-à-dire un grand séducteur.

DUTROT.

Mais je me range ; je viens de rompre mes trois dernières intrigues, et voilà. . . .

Mad. LEDRU.

Même celle de la grande limonadière ?

DUTROT.

Cela n'a pas été sans peine : voyez-vous là une marque ? C'est le reste du soufflet qui a terminé notre explication, oh ! elle m'était furieusement attachée. . . . c'est fini, je commence une nouvelle vie, ma petite femme, mon commerce et les beaux arts ; primo, l'escrime, ah, ah. . . . l'équitation, *ti, ta, ta*, et avec cela on va loin. Vous savez que de tems en tems je figure chez *Franconi*.

Mad. LEDRU.

Avec les chevaux?

DUTROT.

Ensemble, comme amateur, la visière baissée, et je suis déjà d'une certaine force.

Air : *du vaudeville de Musard.*

D'abord et novice et timide,
J'étais mené par mon cheval,
Aujourd'hui c'est moi qui le guide,
Je suis maître de l'animal;
Je le tiens au pas de l'orchestre :
Mais j'attends mon *nec plu ultra;*
Vienne un nouveau poëme-équestre,
Et je m'élance à l'Opéra.

et en avant les quatre coups.

Mad. LEDRU.

M. Dutrot, vous me donnerez un billet.

DUTROT.

Pour vous et ma femme; quelle gloire pour elle de me voir caracoller en si belle compagnie! mais revenons à l'affaire principale.

Air : *Contredanse des petits pâtés.*

Des mets exquis,
Des vins choisis,
De l'abondance,
De l'élégance;
Je veux, aux yeux de mes parens,
Faire honneur à mes commettans.

Mad. LEDRU.

Volaille, gibier rare,
Poissons, et cætera :
Du repas qu'on prépare,
La moitié restera.

DUTROT.

Tant mieux; gardez ma chère,
Les débris du festin,
Pour que nous puissions faire
Un jolil endemain.

Ensemble.

Des mets exquis, etc.

(*Ils sortent. Brin-d'Amour, qui est entré, a entendu la fin du couplet.*

SCENE VI.

BRIN-D'AMOUR, *seul.*

Des mets exquis, des vins choisis. Il paraît qu'il n'épargnera rien, et que le repas sera magnifique; madame Ledru est bien heureuse, ah! sa maison sera toujours plus achalandée que la mienne, j'ai fait une sottise de la quitter.

Air *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Chez cette madame Ledru,
J'avais une place assez belle;
J'étais un peu l'amant bouru:
J'ai trop fait le mari chez elle.
Mais nous ne pouvons pas long-tems
Tous les deux nous garder rancune:
Elle a besoin de mes talens,
Moi j'ai besoin de sa fortune.

Au reste, elle a un repas aujourd'hui; moi j'en ai un demain....

(*On entend le prélude de l'air suivant.*)

Qu'est-ce que j'entends? qu'est-ce que je vois là bas: un uniforme! c'est mon ami Dufleuret; voilà la noce de M. Dutrot qui se dérange; je ferai le repas.... Voyons d'abord s'il aura le courage de traverser Pantin sans s'arrêter chez moi.

SCENE VII.

BRIN-D'AMOUR (à l'écart.) DUFLEURET.

DUFLEURET.

Air: *En revenant de Bâle, en Suisse.*

En revenant de l'Allemagne,
Je vais revoir mon cher Paris;
Je vais raconter ma campagne
A ma maîtresse, à mes amis.
Un bon militaire
Chante à son retour:
J'ai bien fait la guerre,
Faisons bien l'amour.

BRIN-D'AMOUR.

Chante, chante.

DUFLEURET.

A Paris, une demoiselle
Reste fidèle à son amant;
A-peu-près autant qu'à sa belle,
Un soldat l'est au régiment.

BRIN-D'AMOUR, *à part.*

C'est juste.

DUFLEURET.

Un bon militaire, etc.

Mais j'ai d'abord un coup à boire
Chez mon ami du Lion d'argent.

BRIN-D'AMOUR, *paraissant.*

A la bonne heure.

Pour toi, cher enfant de la gloire,
J'ai toujours du vin excellent.

Ensemble.

Un bon militaire
Chante à son retour,
L'amitié, la guerre,
Le vin et l'amour.

BRIN-D'AMOUR.

Ah! mon ami, je suis enchanté de te voir, et que tu arrives à-propos!

DUFLERET.

J'ai obtenu un congé de trois mois, et je veux en profiter pour en finir avec mademoiselle Vinfort.

BRIN-D'AMOUR

C'est fort bien, d'autant plus qu'elle t'aime toujours.

DUFLEURET.

J'en était sûr.

BRIN-D'AMOUR.

Et demain elle en épouse un autre.

DUFLEURET.

Un autre!

BRIN-D'AMOUR.

Ce soir on signe le contrat de mariage au *Lion d'Or*, chez ma voisine.

DUFLEURET.

Quel est l'audacieux individu qui ose traverser les amours de Dufleuret ?

BRIN-D'AMOUR.

M. Dutrot, petit commissionnaire en vins, figurant honoraire chez *Franconi*, la coqueluche du faubourg St.-Martin, et qui, pour achever son éducation, prend, depuis trois mois, des leçons d'armes.

DUFLEURET.

Des leçons d'armes ! je lui en donnerai une, mais elle sera bonne.

BRIN-D'AMOUR.

Dont il se souviendra ?

DUFLEURET.

Dont il perdra la mémoire.... je vois ce que c'est, ce sont les parens.... c'est la mère, surtout qui a déterminé son bonhomme de mari, qui n'a de volonté auprès de sa femme, que lorsqu'il a bu. Il m'avait promis d'avoir du courage.

BRIN-D'AMOUR.

Oui, mais tu n'étais pas là pour lui en verser....

DUFLEURET.

Mais Rose.... Rose, ma bien-aimée.

BRIN-D'AMOUR.

Elle obéit.

DUFLEURET.

Et je le souffrirais ! non.

BRIN-D'AMOUR.

Mon ami, je te connais, point de coup tête, je t'en prie.

DUFLEURET.

Mille millions de bombes! je jure...

BRIN-D'AMOUR.

Ne jure pas; il faut rompre ce mariage.

DUFLEURET.

Tu as raison. Où loge-t-il, ce Dutrot?

BRIN-D'AMOUR.

Ce n'est pas cela : calme-toi.

DUFLEURET.

Me calmer!

BRIN-D'AMOUR.

Air *de la Foule.*

Agissons tous deux
D'intelligence;
Pour briser des nœuds
Contraires à tes feux...
Mais il faut sur-tout
De la prudence :
Elle arrange tout.
Et de tout
Vient à bout.

DUFLEURET.

D'abord, je tuerai mon rival;
Car c'est là le point nécessaire.

BRIND'AMOUR.

Çà n'arrangerait pas l'affaire;
Et tuer les gens c'est fort mal.

DUFLEURET.

A la bonne heure.

Ensemble.

Agissons tous deux, etc.

DUFLEURET.

Quel projet forme-tu pour moi?

BRIN-D'AMOUR.

Je n'en sais rien, laisse-moi faire;
Que ton courage se modère.

DUFLEURET.

J'y consens, mais dépêche-toi.

DUFLEURET.

Agissons tous deux
D'intelligence,
Pour briser des nœuds
Contraires à mes vœux.
Tu le veux, j'aurai de la prudence:
Qu'elle arrange tout,
Et de tout
Vienne à bout.

BRIND'AMOUR.

Agissons tous deux,
D'intelligence,
Pour briser des nœuds
Contraires à tes feux...
Mais il faut surtout de la prudence:
Elle arrange tout,
Et de tout
Vient à bout.

DUFLEURET.

Me modérer! c'est difficile; mais l'amitié l'exige.

BRIN-D'AMOUR.

Oh! j'apperçois M. Dutrot avec une femme d'un certain âge; c'est sans doute la belle-mère. Evitons les scènes, entre chez moi, je te rejoindrai bientôt.

DUFLEURET.

Tu le veux?

BRIN-D'AMOUR.

Il le faut.

Ensemble.

Agissons tous deux, etc.

(*Dufleuret rentre, et Brin-d'Amour reste sous le berceau.*)

SCENE VIII.

Mad. VINFORT, DUTROT, PARAFIN.

Mad. VINFORT.

A la bonne heure, M. Parafin, puisque monsieur l'exige, faites le contrat en conséquence; que ma fille soit heureuse, et je ne regretterai pas ce sacrifice.

DUTROT

Non sûrement, vous ne le regretterez pas: le bonheur de votre enfant, la propagation de votre famille, la tranquillité de vos vieux ans; voilà ce que vous promet, ce que vous jure, et ce que va

signer en ce beau jour, votre serviteur, gendre et ami Benjamin Dutrot. Ah... ah... en garde... un appel...

Mad. VINFORT.

J'aime à le croire; n'est-il pas vrai, monsieur le maître-clerc, que la figure de ce jeune homme est d'un heureux présage?

PARAFIN.

Oui, figure vraiment conjugale.

DUTROT.

Coupé sur pointe.

PARAFIN.

Air : *Daignez, m'épargner le reste.*

Monsieur doit être bien content;
D'épouser votre aimable fille,
Le bonheur l'appelle, il l'attend;
Dans une charmante famille;
Il en est l'heureux favori,
Ainsi que ce contrat l'atteste;
Vous le traitez en fils chéri,
Et pour qu'il soit un bon mari,
Sa femme fera le reste. (*bis.*)

DUPLEDART.

Ni moi, ni ma femme, nous ne démentirons ce favorable horoscope.

Mad. VINFORT.

Intéressant jeune homme!

DUTROT.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Votre fille m'est bien chère,
Je vais lui donner ma foi,
D'après vos leçons, j'espère
La trouver digne de moi;
Et qu'au gré de ma tendresse,
Elle sera comme vous,
Un modèle de sagesse,
Quoiqu'en dise votre époux!

Mad. VINFORT.

Comment! quoiqu'en dise mon époux?

DUTROT.

Je sais bien qu'il ne sait ce qu'il dit, mais il dit souvent des choses.....

Mad. VINFORT.

Mon mari est un sot.

DUTROT.

Oh ! ça, il ne le dit pas, mais tout le monde le dit.

Mad. VINFORT.

Que peut-il me reprocher ?

Air : *l'Amour est un petit dieu.*

Je suis en tout son humeur,
A tous ses goûts je me plie ;
J'aime assez la compagnie,
Et le monde lui fait peur ;
Moi, par pure complaisance,
Je reçois en son absence.
Il n'est pas fait pour la danse,
Au bal il mourrait d'ennui,
A la maison il demeure,
Il se couche de bonne heure,
Et je vais danser sans lui.

(*Pendant le couplet, Brind-d'Amour vient sous le berceau, pour écouter.*)

DUTROT.

Dégagez.... une, deux.... ah !....

PARAFIN.

Nous avons beaucoup de dames qui ne se conduisent pas moins bien, et leurs maris se plaignent.

DUFLEURET, *revenant.*

Sont-ils toujours là ?

BRIN-D'AMOUR.

Chut ! tais-toi donc.

SCENE IX.

Les Mêmes, Mad. LEDRU, BRIN-D'AMOUR, DUFLEURET.

Mad. LEDRU.

Ah ! monsieur Dutrot, vous voilà de retour ?

DUTROT.

Madame Ledru, je vous présente ma future... c'est-à-dire la mère de ma future, ma belle-mère sous tous les rapports.

Mad. VINFORT.

Qu'il est aimable!

DUFLEURET *sous le berceau.*

Il faut que je voie sa figure.

BRIN-D'AMOUR *sous le berceau.*

C'est l'habit vert-pomme.

Mad. LEDRU.

Soyez le bien-venu et donnez-vous la peine d'entrer; et le reste de la compagnie?...

DUTROT.

Nous suit.

PARAFIN.

Ah! çà, il me faudrait un petit cabinet particulier pour achever la rédaction de mon acte.

Mad. LEDRU.

Ah! monsieur est le notaire.

DUTROT.

A-peu-près.

Mad. LEDRU.

Je vais vous trouver cela. (*appelant*) Gabriel, une plume et de l'encre; au n°. 12.

DUFLEURET.

Quoi! c'est ce visage-là?

DUTROT.

Air: *Mais l'homme instruit j'espère.*

Ah! mon bonheur s'apprête,
L'hymen dans un moment
Va couronner ma tête
Du plus bel ornement.
Votre fille et mon beau-père
Ne paraissent pas?

Mad. VINFORT.

Ils viendront bientôt, j'espère,
Ils suivent nos pas.

DUTROT.

Qu'est-ce donc qui les arrête?

Mad. VINFORT.

Entrons,
Nous les attendrons.

BRIN-D'AMOUR et DUFLEURET.

Nous, pour troubler la fête,
Nous les guetterons.

(tous.)

Ah mon } bonheur s'apprête, etc.
Ah son }

BRIN-D'AMOUR et DUFLEURET.

S'il terminait la fête,
L'hymen assurément,
Placerait sur sa tête
Un bien bel ornement.

SCENE X.

DUFLEURET et BRIN-D'AMOUR, *sortant du berceau.*

BRIN-D'AMOUR.

Les voilà entrés chez madame Ledru.

DUFLEURET.

Et ils y attendent Rose et son père; quel parti prendre! . . . . il est pris, je cours au-devant de M. Vinfort; je me jette à ses pieds, s'il résiste, j'enlève sa fille.

BRIN-D'AMOUR.

Mon ami, point d'enlèvement, les voici.

(*Brin-d'Amour fait rentrer Dufleuret sous le berceau.*)

DUFLEURET.

Rose! . . . . Dieu! qu'elle est belle.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, VINFORT, ROSE et Mad. ROSALIE.

VINFORT.

Je vous rappelle ma fille que c'est au Lion-d'Argent.

ROSE.

Mais non, mon père, c'est au Lion d'or, n'est-il pas vrai ma tante?

ROSALIE.

Oui, au Lion d'Or, à moins que ce ne soit au Lion d'Argent.

BRIN-D'AMOUR, *à Dufleuret.*

Au Lion d'Argent; oh! la bonne idée, rentre chez moi.

DUFLEURET.

Ah! laisse-moi la voir.

BRIN-D'AMOUR.

Tu la verras bientôt, rentre et sois tranquille.

(*Dufleuret rentre.*)

VINFORT.

Je vous soutiens, ma fille. . . .

BRIN-D'AMOUR, *sortant du berceau.*

M. est de la compagnie de M. Dutrot, au Lion d'Argent, donnez-vous la peine d'entrer.

VINFORT.

Eh bien, ma fille, avais-je tort? est-ce au Lion d'Or?

BRIN-D'AMOUR, *bas à Rose.*

Dufleuret vient d'arriver, il est là.

ROSE.

Dufleuret! ah vous avez raison, mon père, c'est au Lion d'Argent.

VINFORT.

Y a-t-il déjà beaucoup de monde ?

BRIN-D'AMOUR.

Vous êtes les premiers.

VINFORT.

En les attendant, je vais faire un tour à la cuisine.

BRIN-D'AMOUR.

Fi donc, monsieur, l'odeur des mêts ôte l'appétit.

VINFORT.

Eh bien, j'irai dans le salon.

BRIN-D'AMOUR.

Ah ! monsieur, on met le couvert ; c'est un embarras... les garçons qui vont et qui viennent ; promenez-vous plutôt dans le jardin, j'ai un bosquet délicieux.

VINFORT.

Soit, venez-vous ?

ROSE.

Nous allons attendre ma mère.

BRIN-D'AMOUR.

C'est cela, j'irai avertir monsieur au jardin.

VINFORT.

Air : *De la béquille.*

Je n'y serai pas mal,
Si j'y trouve une chaise ;

BRIN-D'AMOUR.

Vous en trouverez, et des bancs de gason.

VINFORT.

Ah, tant mieux.

J'y lirai mon journal
Tout-à-fait à mon aise;
Je suis sûr d'un bon somme,
C'est un style charmant,
Qui fait dormir son homme
Tout naturellement.

(*Il sort par le fond du berceau.*)

BRIN-D'AMOUR, *appelant.*

Jacquot. . . . Il faut de la tête et des vivres ; de la tête, je n'en manque pas, des vivres j'en ai. Toutes nos provisions de demain vont passer au repas d'aujourd'hui.

SCENE XII.

Les Mêmes, JACQUOT.

BRIN-D'AMOUR.

Jacquot, va vîte, mon garçon, mets-toi en vedette au détour de la rue, tous ceux qui viendront pour le *Lion d'Or*, fais-les entrer au *Lion d'Argent*, par la petite porte du jardin.

JACQUOT.

Comment, monsieur ?

BRIN-D'AMOUR.

Fais ce que je te dis.

JACQUOT.

Tiens ! . . . . oh ! le bon tour, comme Gabriel va fumer !

(*Il sort.*)

BRIN-D'AMOUR.

Moi, je vais donner mes ordres au chef, mettre tous mes garçons eu œuvre, donner le coup-d'œil du maître, faire boire un coup à M. votre pere, et pour cause, (*bas à Rose*), et vous envoyer Dufleuret.

ROSE, *à part.*

Dufleuret!....

SCÈNE XIII.

ROSE et ROSALIE.

ROSALIE.

Allons, du courage, ma petite nièce.

ROSE.

Oh! j'en ai, ma tante.

ROSALIE.

Oui, je crois m'appercevoir que tu deviens un peu plus gaie.

ROSE.

Air : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

En effet depuis un moment
Je me trouve plus raisonnable ;
Je ne sais quel pressentiment
Me rend mon sort moins redoutable :
Et pourtant au fond de mon cœur,
Je sens que j'ai beaucoup à craindre,
Mais souvent on touche au bonheur,
Quand on se croit le plus à plaindre.

ROSALIE.

C'est bien vrai, ce que tu dis-là, ma nièce, et ce mariage-là peut devenir très-heureux. Ce monsieur Dutrot n'a ni figure, ni esprit, j'en conviens; Dufleuret était plus aimable, mais il est bien loin. Dutrot est à Paris, il va t'épouser, et le mariage est toujours une très-belle chose pour une demoiselle.

ROSE.

Mais, ma tante?

ROSALIE.

J'ai été comme toi, j'avais une passion, une passion violente!.... que résulte-t-il de ces attachemens si doux et si romanesques?

ROSE.

Ma tante, vous ne savez pas?

ROSALIE.

Si fait.

Air : *Cette danse est ici la folie.*

On se pique, on se monte la tête,
On promet de ne changer jamais ;
Mais combien de regrets on s'apprête,
Avec ces beaux sermens indiscrets ;
On résiste à toute une famille,
On attend un amant trop chéri ;
Puis enfin, ma chère, on reste fille,
Sans savoir ce que c'est qu'un mari.

(Dufleuret paraît.)

ROSE.

Hé bien, ma tante...

ROSALIE.

Assurément, si Dufleuret était ici, je serais la première à presser ton père de tenir la parole qu'il lui avait donnée.

ROSE.

Quoi ! ma tante, vous le protégeriez ?

ROSALIE.

Oui, s'il était ici.

DUFLEURET.

Il y est, mademoiselle.

ROSALIE.

O ciel !

DUFLEURET.

Air : *La reconnaissance.*

L'amour me ramène,
Vous avez ma foi ;
Calmez votre peine
Et comptez sur moi.

ROSE.

Quel retour prospère ;

ROSALIE.

Mais quel embarras !

ROSE.

Comptez sur mon père.
Mais ta mère, hélas.

SCENE XIV.

Les Mêmes, DUTROT et Mad. VINFORT, *à la fenêtre du côté opposé.*

DUTROT, *à la fenêtre.*

Je ne vois personne.

Mad. VINFORT, *à une autre fenêtre.*

Personne ne vient.

DUTROT.

Ce retard m'étonne.

Mad. VINFORT.

Mais qui les retient !
Point d'inquiétude
Sur mon époux, car,
C'est par habitude,
Qu'il est en retard.

Ainsi, mon cher, un peu de patience.

DUTROT.

Beaucoup de patience, et partez de-là....

(Ils rentrent.)

SCENE XV.

ROSE, ROSALIE, DUFLEURET.

Ensemble.

Il faut que { ton / mon / son } père,
Soutenant ses droits,
Ait du caractère,
Au moins une fois.

DUFLEURET.

J'espère qu'il en aura quand j'aurai bu avec lui ; mais, s'il n'en a pas, j'en ai, moi et mon rival....

ROSALIE.

Un duel ! ah ! pas de duel, je vous en prie.

ROSE.

Tâchons plutôt de mettre mon père dans nos intérêts.

DUFLEURET.

Je respecte M. votre père ; mais s'il n'a pas le courage de résister aux insinuations d'une femme impérieuse et tyrannique. . . .

ROSE.

Ah Dufleuret.

DUFLEURET.

Pardon ; c'est votre mère, et je me tais.

SCENE XVII.

Les Mêmes, VINFORT.

VINFORT, *arrivant par le fond du berceau, et tenant sa montre.*

Combien de tems ai-je dormi. . . . oh, oh ! . . . .

ROSE.

Mon père. . . .

ROSALIE.

Voilà le moment difficile.

DUFLEURET.

Il va m'entendre, le papa.

DUFLEURET.

La compagnie est presque toute entière au jardin, et ma femme et le futur n'arrivent pas. *(à Dufleuret.)* Monsieur est de la société. . . . que vois-je ! Dufleuret !

DUFLEURET.

Qui vient fort à propos pour vous empêcher de vous rendre coupable envers un homme estimable de la trahison la plus épouvantable.

VINFORT.

Monsieur. . . . *(à part.)* me voilà très-embarrassé.

DUFLEURET.

Vous manquez à la parole d'honneur que vous m'aviez donnée, vous sacrifiez une jeune personne intéressante, aimable et sensible. . . .

VINFORT.

Monsieur. . . . *(à part.)* et ma femme, qui ne vient pas !

DUFLEURET.

Vous l'arrachez à celui qu'elle aime, pour la livrer à celui qu'elle ne peut souffrir.

VINFORT.

Monsieur, ce n'est pas moi. . . . (*à Rosalie.*) mais soutiens-moi donc, ma sœur.

DUFLEURET.

Jamais, m'avez-vous dit, je n'aurai d'autre gendre que vous, jamais je ne me laisserai mener par ma femme.

VINFORT.

Je ne me laisse pas mener, monsieur, personne ne me mène; voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous annoncer, de vive voix, que vous arrivez trop tard.

DUFLEURET.

Trop tard, homme pusillanime! *(àpart.)* Il est tems de le faire boire.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, BRIN-D'AMOUR.

BRIN-D'AMOUR.

Ah ! monsieur, je vous cherche de tous les côtés pour vous faire goûter mon vin, en attendant le dîner.

VINFORT.

Ah ! . . . il n'est pas question de boire.

BRIN-D'AMOUR, *à Dufleuret.*

Je suis bien sûr que monsieur n'est pas de votre avis.

DUFLEURET.

Et moi je suis bien sûr que, malgré tout ce qui se passe, monsieur ne refusera pas de trinquer avec moi.

VINFORT.

Oh, comme un verre de vin n'engage à rien... volontiers. . . . *après avoir trinqué et bu.* . . . il est bon votre vin.

BRIN-D'AMOUR.

C'est mon meilleur.

DUFLEURET, *en trinquant.*

Ne rougissez-vous pas d'être l'esclave des fantaisies d'une épouse capricieuse?

VINFORT.

Monsieur. . . .

ROSALIE.

C'est une vieille habitude.

VINFORT.

Non, non, ne croyez pas. . . .

BRIN-D'AMOUR.

Je ne sais pas de quoi il s'agit; mais, j'ai pour principe, moi, que dans toutes les occasions, dans tous les tems, tous les jours, et à toute heure. . . .

Air : *Ca n'devait pas finir par là.*

L'homme doit se faire la loi,
D'être toujours maître chez soi.

VINFORT.

Pourtant, il faut plaire à sa femme.

BRIN-D'AMOUR.

A Monsieur doit céder Madame.

VINFORT.

Je sens que vous avez raison;
Mais pour la paix de la maison.....

DUFLEURET et BRINDAMOUR.

Buvez donc, buvez donc, cher père,
Prenez du caractère;
L'homme doit se faire la loi,
D'être toujours maître chez soi.

ROSE, *a Rosalie*

Si mon père continue, j'ai bonne espérance.

ROSALIE.

Oh ! il continuera.

DUFLEURET.

Même air.

Il faut rompre ce mariage.

VINFORT.

Moi !

ROSALIE.

Oui, vous en aurez le courage.

VINFORT.

Ah dieu ! que me proposez-vous !
Ce serait un beau train chez nous.

DUFLEURET et BRIN-D'AMOUR.

Buvez donc, buvez donc, chère père,
Prenez du caractère ;
L'homme doit se faire la loi,
D'être toujours maître chez soi.

VINFORT.

C'est que les choses sont bien avancées.

DUFLEURET.

C'est pour cela qu'il n'y a pas de tems à perdre.

BRIN-D'AMOUR

Même air.

Dufleuret est honnête, aimable.

VINFORT.

C'est un garçon très-estimable.

BRIN-D'AMOUR.

Et quant à ce monsieur Dutrot.....

VINFORT.

C'est un impertinent, un sot.
Versez donc, versez donc à plein verre ;
Je prends du caractère.
D'aujourd'hui je me fais la loi,
D'être toujours maître chez moi.

Et vous épouserez ma fille.

ROSE.

Ah ! je retrouve mon père.

DUFLEURET.

Je reconnais mon ami.

VINFORT.

J'embrasse mes enfans. Enfin je suis un homme.

Air *nouveau.*

Après trente ans d'obéissance,
Je vais exercer ma puissance ;
En reprenant l'autorité,
J'ai retrouvé ma dignité.
Un homme est estimable,
Quand il sait commander ;
Il devient respectable,
Et tout doit lui céder.

SCENE XIX.

Les Mêmes, DUTROT et Mad. VINFORT, *sortant du Lion d'Or.*

Mad. VINFORT.

Ce retard commmence à devenir très-inquiétant.

DUTROT

Vous verrez qu'ils auront pris par le pré Saint-Gervais.

Mad. VINFORT.

Encore une bêtise de mon mari ; allons au-devant d'eux, vous d'un côté et moi de l'autre.

DUTROT.

Allons, partez de là. . . . . et je pique des deux. . . . *(Ils sortent.)*

SCENE XX.

Les Mêmes, exceptés DUTROT et Mad. VINFORT.

BRIN-D'AMOUR.

Air : *La loterie est la chance.*

Vive le jus de la treille,
Au cœur il donne du ton :

On trouve dans la bouteille,
Le courage et la raison.

VINFORT.

Mais, voyez-vous la surprise,
Du cher objet de mes vœux ?
Quelque chose qu'elle dise,
Moi, je dirai je le veux.

(TOUS.)

Vive le jus de la treille,
Au cœur il donne du ton :
On trouve dans la bouteille,
Le courage et la raison.

SCENE XXI.

Les Mêmes, PARAFIN *paraissant sur la porte du Lion d'Or.*

PARAFIN.

Hé bien, où sont-ils donc ? (*il appelle*) M. Dutrot. . . . madame Vinfort . . . .

VINFORT.

Qu'est-ce qui appelle M. Vinfort ?

PARAFIN.

Et les prénoms du futur, je ne les ai pas.

BRIN-D'AMOUR, *a Vinfort.*

C'est le notaire.

VINFORT.

Le notaire ?

BRIN-D'AMOUR.

Venez, monsieur, on est ici.

PARAFIN.

On est ici !

VINFORT.

Oui, mon petit monsieur Parafin, on est ici.

PARAFIN.

Mais, madame Vinfort. . . .

VINFORT.

Mettez-vous là, monsieur, et faites votre état.

(*Il fait asseoir Parafin sur une chaise, sous le berceau, devant une petite table.*)

PARAFIN.

Mais, monsieur, mon acte est fait.

VINFORT.

Il faut le changer, mon ami, le futur n'est plus Dutrot.

DUFLEURET.

C'est moi, Michel-Bonaventure-Alexandre Dufleuret, fourrier et maître en fait d'armes du 27e. de ligne.

PARAFIN.

C'est donc de l'aveu de madame?

VINFORT.

C'est du mien, monsieur.

PARAFIN.

Ah, c'est vous qui changez. . . .

VINFORT.

Oui, monsieur, c'est moi; moi, comme souverain maître, mari de madame Vinfort, et chef de la communauté.

DUFLEURET.

Chef de la communauté.

PARAFIN.

J'obéis, monsieur, et même avec plaisir; il est juste, il est convenable que la beauté soit le prix de la valeur et la récompense des enfans de Mars. . . .

DUFLEURET.

Ecrivez donc, monsieur, je vous en prie, Michel-Bonaventure-Alexandre Dufleuret.

VINFORT.

Et je signe.

DUFLEURET.

Moi, je sais trop ce que je dois au sexe, pour mettre ma signature avant celle de mabelle-mère.

ROSALIE.

C'est justement celle-là qui m'inquiète.

VINFORT.

Quand j'ai donné la mienne ? je voudrais bien voir qu'elle refusât. . . .

ROSALIE.

Mais, je crois que vous le verrez, elle est terriblement prévenue en faveur de ce Dutrot.

VINFORT.

Qu'ils arrivent, et je leur montrerai. . . .

PARAFIN.

Mais ils sont arrivés; ils sont là, au *Lion d'Or.*

VINFORT.

Comment; au *Lion d'Or!* quand je donne rendez-vous au *Lion d'Argent* : encore une contrariété de ma femme.

BRIN-D'AMOUR.

Encore un tour de ma voisine, voilà comme elle m'enlève toutes mes pratiques. Oh ! je vais lui parler.... (*Il dit, en traversant le théâtre*) Je vais tâcher de lui faire entendre raison, et de réunir les deux repas.

(*Il va au Lion d'Or; Jacquot accourt, et le retient un moment.*)

SCENE XXII.

Les Mêmes, JACQUOT.

JACQUOT, *à Brin-d'Amour.*

Monsieur, vous ne savez pas, j'ai fait entrer madame Vinfort par la petite porte du Jardin.

BRIN-D'AMOUR, *entrant chez madame Ledru.*

C'est bon, voici le tapage qui va commencer, retiens-la le plus que tu pourras.

(*Jacquot sort.*)

SCENE XXIII.

Les Mêmes, excepté BRIN-D'AMOUR et JACQUOT.

VINFORT.

Que ma femme ne s'oppose pas à ma volonté, ou par la sambleu, morbleu. . . .

DUFLEURET.

Vous êtes trop violent, cher beau-père; c'est moi qui vais parler à monsieur Dutrot, avec aménité, douceur et politesse.

SCENE XXIV.

Les Mêmes, DUTROT.

DUTROT.

C'est inconcevable, je ne les ai pas vus.

DUFLEURET, *sortant du berceau.*

J'ai dans l'idée que voilà M. le marié. Laissez-moi lui parler; regardez, écoutez, et taisez-vous.

ROSALIE.

Chut, les ennemis sont en présence.

VINFORT.

Est-ce que ma femme est là ?

ROSALIE.

Taisez-vous.

DUTROT.

Un militaire !.. Monsieur serait-il de la noce?

DUFLEURET.

Un peu.

DUTROT.

Et moi, beaucoup, car je suis le marié.

Les femmes ont le cœur tendre,
Elles pourraient nous entendre :
Pour aujourd'hui point d'esclandre,
Et nous nous verrons demain.

DUFLEURET.

Air : *De la Créole.*

C'est donc demain que Monsieur veut se battre?

DUTROT.

Oui!

DUFLEURET.

Moi, Monsieur, je me bats aujourd'hui.
Oui! oui.....

DUTROT.

Ciel! aujourd'hui!

DULEURET.

J'ai, pour demain, tendre affaire à débattre :
Or, avec vous, j'en finis aujourd'hui.

DUTROT.

Moi, qui toujours ai du cœur comme quatre,
Par quel hasard en manquerai-je aujourd'hui!

Ensemble.

DUFLEURET. | DUTROT.
J'ai pour demain, etc. | Moi qui toujours, etc.

DUFLEURET.

Allons, monsieur, partons; j'ai remarqué, derrière le petit mur, un endroit charmant pour ces sortes de tête à tête. . . .

DUTROT.

Mais, monsieur, je suis sans épée.

DUFLEURET.

Mon ami, du *Lion d'Argent*, se fera un vrai plaisir de vous prêter la sienne.

DUTROT, *à part.*

Il a réponse à tout. . . . ah! si j'avais trois mois de salle de plus; si j'avais seulement vingt-quatre heures devant moi, mon maître aurait le tems de m'apprendre la botte qui tue son homme. . . . ah! ah!

DUFLEURET.

Sortons.

DUTROT.

Mais, enfin. . . .

DUFLEURET.

Ou, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le consentement et la signature de la mère.

DUTROT.

Mais, monsieur. . . .

DUFLEURET.

Assez causé.

VINFORT, *toujours sous le berceau.*

Hé bien, voilà une affaire arrangée, cela ne me regarde plus.

DUTROT.

Oh! si j'avais trois mois de salle de plus; une, deux, ah! ah!

DUFLEURET.

Vous dites, monsieur, que. . . .

DUTROT.

Je dis que. . .

DUFLEURET.

Que. . .

DUTROT.

C'est convenu.

SCENE XXV.

Les Mêmes, Mad. LEDRU, BRIN-D'AMOUR, Mad. VINFORT.

Mad. LEDRU, *sortant de chez elle avec Brin-d'Amour.*

Air : *Contredanse de Montanciel.*

C'est une affreuse trahison,
Et j'en aurai vengeance :
Impunément veut-on,
Croit-on,
Me jouer de cette façon ?
Non.

Mad. VINFORT, *arrivant.*

Ma fille et mon mari,
Pour me tromper ici,
Sont-ils d'intelligence ?

Mad. LEDRU.

Ni moi.

DUTROT, *menaçant.*

Moi, poltron! si vous n'étiez pas une femme....

(*Dufleuret donne un coup sur la main de Dutrot, qui la baisse aussitôt.*)

Mad. VINFORT.

Je donne ma fille à M. Dufleuret, non pas parce que mon mari le veut, mais parce que vous ne me convenez plus.

VINFORT.

Enchanté, ma tendre amie, de te voir une fois raisonnable.

Mad. VINFORT, *à Vinfort.*

C'est bon! c'est bon!

DUFLEURET.

Ah! madame....

ROSE.

Ah! ma mère.

BRIN-D'AMOUR.

N'êtes-vous pas tentée d'être raisonnable aussi, madame Ledru?

Mad. LEDRU.

Un instant : et le repas que monsieur Dutrot a commandé au *Lion d'Or?*

BRIN-D'AMOUR.

Et celui que M. Vinfort a commandé au *Lion d'Argent?*

VINFORT.

Est-ce qu'il y en a deux?

BRIN-D'AMOUR.

Mettons-les ensemble. Vous savez ce que je vous disais ce matin, dites donc, madame Ledru.

Mad. LEDRU.

Ah! bah.

BRIN-D'AMOUR.

Air : *De la parole.*

Ma voisine, m'en croirez-vous ?
Pour assurer notre fortune,
Embrassons-nous, épousons-nous ;
De deux maisons n'en faisons qu'une,
A tous nos débats mettons fin,
Ne disputons pas d'avantage,
Et montrons tous deux à Pantin,
Deux Lions faisant bon ménage.

DUFLEURET.

Allons, madame Ledru, le vent est à la noce.

Mad. LEDRU.

C'est dit, je me décide.

VINFORT.

Eh bien, mon ami Dufleuret, vous le voyez.

(*Il chante.*)

La victoire est à nous.

DUTROT.

Grace au vin.

VINFORT.

Oui, monsieur Dutrot.

VAUDEVILLE.

VINFORT.

Air : *de Doche.*

Le vin est une bonne chose,
Sans lui l'homme n'est propre à rien,
Que chacun en prenne sa dose,
Et chacun se conduira bien.

(*à sa femme.*)

Quand on me fait, en compagnie,
Boire un coup de plus par hasard,
Tu sais, ma douce et tendre amie,
Comme le soir je suis gaillard.

TOUS.

Le vin, etc.

Mad. VINFORT.

Un peu de vin dans le ménage,
Conduit à la félicité,
A l'homme il donne du courage,
A la femme de la gaîté.

TOUS.

Le vin, etc.

DUFLEURET.

Quand il doit marcher à la gloire,
Le vrai brave y va de sang-froid,
Et ce n'est qu'après la victoire,
Que gaîment à plein verre il boit.

TOUS.

Le vin, etc.

BRIN-D'AMOUR.

Sans vouloir offenser ces dames,
Messieurs, nous ne parlons qu'à vous:
Voulez-vous bien traiter vos femmes?
Croyez-moi, chantez avec nous:

TOUS.

Le vin, etc.

PARAFIN.

Ignorant tous ses avantages,
Jusqu'ici j'avais peur du vin;
Mais le vin fait des mariages,
Et j'adopte votre refrain:

TOUS.

Le vin, etc.

DUTROT.

Si c'est le vin qui fait les braves,
Que l'on prenne garde à moi, car,
Je passe mes jours dans les caves,
Je dois devenir un César.

TOUS.

Le vin, etc.

ROSE, *au public.*

Pour vivre en bonne intelligence,
Nos deux Lions sont réunis,
Mais il faut que votre indulgence,
Protège ces nouveaux amis.
L'indulgence est bien bonne chose,
Sans elle nous ne pouvons rien,
Aujourd'hui doublez-en la dose,
Et chacun s'en trouvera bien.

TOUS.

L'indulgence, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du boulevard.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LES ÉPOUX

DE TROIS JOURS,

OU

J'ENLÈVE MA FEMME,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. MOREAU ET OURRY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 Octobre 1810.

1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq St.-Honoré, Nos. 13 et 15.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. de VÉTILLY, veuve de 50 ans.	Mlle. *Bodin.*
ALPHONSE DE ROSTANGE, son neveu, âgé de 18 ans.	Mad. *Hervey.*
VICTORINE DE ROSTANGE, sa femme, âgée de 17 ans	Mlle. *Desmares.*
M. de FAMIGNAC, parasite gascon, amoureux de Mad. de Vétilly . . .	M. *Lenoble.*
M. GAILLARD, médecin	M. *Fontenay.*
Maître SIMON, greffier d'un village près de Paris	M. *Édouard.*
MATHURINE, sa femme	Mad. *Duchaume.*
M. GUILLEMAIN, maître d'un hôtel garni au Marais.	M. *Saint-Léger.*
NICOLE, paysanne cauchoise, servante de l'hôtel.	Mlle. *Minette.*
JACQUINET, garçon de l'hôtel . . .	M. *Justin.*
Quatre Paysans.	

La scène se passe, au premier acte, dans un petit village près de Paris; au second, à Paris, dans un hôtel garni, au Marais.

LES ÉPOUX

DE TROIS JOURS.

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une chambre de paysan à son aise; une fenêtre à gauche; on voit sur la cheminée quelques *bouquins.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE SIMON, MATHURINE.

MATHURINE.

Eh ben, not' homme, te v'la pourtant nommé greffier de la commune, en dépit des envieux; et comme M. le maire est absent, tu te trouves aujourd'hui le premier de l'endroit.

MAITRE SIMON.

Oui, madame Mathurine, et j'espère que le village ne se repentira pas de son choix.

MATHURINE.

Madame Mathurine! est-ce que je ne sommes plus ta femme à présent?

MAITRE SIMON.

Si fait, si fait; mais un homme en place, voyez-vous, est astreint à un certain décorum.....

Air du vaudeville des Petits Savoyards.

Se tutoyer est un usage
Qui convient aux lourds villageois;
Mais, greffier du maire, je dois
Parler un plus noble langage.

Si je ne me faisais la loi
D'affecter un air d'importance,
Pour le vulgaire, entre un butor et moi,
Où serait donc la différence ?

MATHURINE.

Faut le croire, puisque tu le dis; t'es plus savant que nous, t'as étudié de jeunesse.

MAITRE SIMON.

Il est vrai; mon père, honnête fermier, assez borné, m'avait reconnu des dispositions: et pour me mettre en état d'aller à tout, il me laissa deux ans de plus que les autres à l'école.

MATHURINE.

Mon ami, à présent que te v'là greffier, faudra-t-il que je voie encore la femme du magister ?

MAITRE SIMON.

Je vous le permets, pourvu que vous sachiez tenir votre rang vis-à-vis d'elle.

MATHURINE.

Mais si elle va dire par-tout que je suis fière ?

MAITRE SIMON.

Refrain des petites gens : c'est votre devoir.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Entre un greffier, entre un maître d'école,
Aucun rapport, vraiment, n'est signalé;
L'un vous instruit dans l'art de la parole,
L'autre punit pour avoir trop parlé.
Ce qui sur-tout établit la distance
Dont votre époux est fier avec raison,
Le magister ne met qu'en pénitence,
Et le greffier peut vous mettre en prison. } *Bis.*

MATHURINE.

Ce n'est pas une place pour rire, celle-là ! Ah ça, et toi, tu n'iras donc plus boire avec le compère Guillaume ?

MAITRE SIMON.

Non; c'est un sacrifice que je fais à ma charge... et si je parais encore au cabaret, ce ne sera que pour déguster le vin, et voir si on ne trompe pas mes administrés.

MATHURINE.

V'la c'qui s'appelle faire sa place en conscience.

MAITRE SIMON.

Je n'ai qu'un regret: je prévois que je n'aurai pas beaucoup d'occupation dans cette commune; de bonnes gens, des mœurs simples....

Air du vaudeville de Fanchon.

Dans ce petit village,
Chaque fillette est sage,
Les enfans sont soumis;
Enfin, ici les hommes
Comme des frères sont unis.

MATHURINE.

Et cependant nous sommes
Tout voisins de Paris,

MAITRE SIMON.

Même air.

Jamais de subterfuge,
Point de plaideurs qu'on gruge,
Point de fripons hardis;
Les femmes économes
Travaillent comme leurs maris,
Et cependant nous sommes
Tout voisins de Paris.

Je doute fort qu'il se présente de long-tems quelqu'une de ces affaires où l'œil d'un magistrat éclairé .. de ces affaires, enfin, dont Cicéron disait: *Sub judice Lisette.*

MATHURINE.

Tiens, j'aperçois un étranger, ça promet du nouveau.

MAITRE SIMON.

Tenez-vous un peu en arrière.

SCÈNE II.

Les Mêmes, M. GAILLARD.

GAILLARD.

N'est-ce pas à M. Simon que j'ai l'honneur de parler?

MAITRE SIMON.

A lui-même, monsieur; puis-je savoir ce que vous postulez?

GAILLARD (*à part*).

Postulez!... On m'avait bien dit que maître Simon était un sot.

MAITRE SIMON (*bas à sa femme.*)

Il sait tout de suite à qui il a affaire. Comme un mot fait juger un homme!

GAILLARD.

Je ne postule rien, monsieur; je suis médecin, et c'est à M. le maire ou à M. le greffier que mon devoir m'oblige de m'adresser.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Veuillez me donner audience;
Sur un fait des plus importans,
J'appelle votre surveillance.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Laissez-nous pour quelques instans.

GAILLARD.

Il importe que l'on propage
Ce que je vais vous raconter;
Qu'on en parle à tout le village.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Tu peux rester. (*Bis.*)

Diable! une visite officielle! de quoi s'agit-il?

GAILLARD.

Voici le fait : vous avez, sans doute, entendu parler de cette fameuse maison de santé établie à une lieue d'ici ?

MATHURINE.

Ah ! oui ; cette maison de santé où il est mort tant de monde l'année dernière.

GAILLARD.

C'est moi qui en ai la direction. Vous savez qu'on y traite sur-tout les maladies de l'esprit ?

MAITRE SIMON.

Je n'y suis jamais entré, M. le Docteur.

GAILLARD.

Je n'ai pas de peine à le croire ; l'accès en est très-difficile.

MAITRE SIMON.

Mais, en ma nouvelle qualité, j'espère à présent y être admis sans difficulté.

GAILLARD.

Assurément. Nous avons beaucoup de fous dans cette maison, et même bon nombre de folles.

MATHURINE (*à son mari*).

Mon ami, pourrai-je y aller aussi ?

MAITRE SIMON.

N'êtes-vous pas ma femme ?

GAILLARD.

Malgré toutes nos précautions, de tems en tems quelques-uns d'entre eux parviennent à s'échapper. C'est ce qui est arrivé ce matin à deux de mes pensionnaires, ceux que j'affectionnais le plus.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Ces jeunes fous, en effet,
En moi devaient voir un père ;
Bientôt mon art salutaire
Les eût guéris tout-à-fait.
Ma science sans égale
Les calmait par intervalle :
Mais, ô disgrace fatale !
Craignant les médicamens,
A l'heure de ma visite
Tous les deux ont pris la fuite.

MAITRE SIMON.

Ils ont donc de bons momens ?

GAILLARD.

On ignore absolument la route qu'ils ont prise.

MAITRE SIMON.

Soyez tranquille ; s'ils passent sur notre territoire, je me charge de vous en rendre bon compte : et même, vu l'importance de l'évènement, je vais faire tirer le fusil d'alarme déposé dans mon grenier.

GAILLARD.

Un moment ! il est nécessaire que vous ayez des renseignemens positifs sur les fous que je vous signale. Ils sont jeunes ; l'un est de notre sexe, et l'autre...

MAITRE SIMON (*vivement*).

Est une femme ; il est inutile de m'en dire davantage. Rassurez-vous, M. le Docteur ; j'ai du coup-d'œil, je me connais en fous : j'en ai eu dans ma famille.

GAILLARD.

Sans adieu, M. le Greffier ; je reviendrai savoir le résultat de vos démarches.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Grace à vos soins, à votre intelligence,
Si l'un des deux se trouvait arrêté,
N'oubliez pas, dans cette circonstance,
Ce que prescrit l'humanité. (*Bis.*)
S'ils arrivaient dans les lieux où nous sommes,
Ménagez bien ces pauvres fous ;
Car, après tout, greffier, ce sont des hommes,

MAITRE SIMON.

Des hommes comme nous. (*Bis.*)

(*Gaillard sort*).

SCÈNE III.

MAITRE SIMON, MATHURINE.

MAITRE SIMON.

Enfin, voici une affaire qui exige de la sagacité. Le docteur n'est pas une bête : il compte beaucoup sur moi ; montrons-lui qu'il ne s'est pas trompé.

MATHURINE.

Ces pauvres fous ! C'est bien dur pourtant d'être enfermé pour ça.

MAITRE SIMON.

Silence, ma femme.... les opérations administratives ne sont point de votre ressort. Donnez-moi mon chapeau, et restez ici.

MAITRE SIMON.

AIR : *Arrivez donc, monsieur, le tems s'écoule.* (*Durelief*).

Dans le pays, je vais chercher main-forte ;
Un doux espoir d'avance me sourit :
Et l'on verra qu'un greffier de ma sorte
En aucun cas ne peut perdre l'esprit.

MATHURINE.

Eh ! mais j'y pense,
En ton absence
Si ces fous portaient ici leurs pas ?...

MAITRE SIMON.

Soyez tranquille ;
Il est facile
De tenir tête à ceux qui n'en ont pas.

Ensemble

MAITRE SIMON.

Dans le pays je vais chercher main-forte, etc.

MATHURINE.

Dans le pays va donc chercher main-forte ;
Je m'en rapporte à ce que tu m'as dit :
Et je sais bien qu'un greffier de ta sorte,
En aucun cas ne peut perdre l'esprit.

(*Simon sort*).

SCÈNE IV.

MATHURINE (*seule*).

Faut convenir que je suis ben heureuse, moi, qui ne sais ni A ni B, d'avoir épousé un savant comme celui-là ! C'est que dès l'ancien régime il vous était dans les grandes places : messier, marguiller, premier chantre au lutrin, et tout ça sans intrigue, sans cabale.

SCÈNE V.

MATHURINE, ADOLPHE, VICTORINE.

(Adolphe est en redingotte de basin, et Victorine dans le plus grand négligé du matin, un carton à dessiner sous le bras.)

VICTORINE (*appuyée sur le bras d'Adolphe*).

Ah ! mon ami, quelle chaleur ! je n'en puis plus !

ADOLPHE.

La mère, procurez-nous, je vous prie, quelques rafraîchissemens : ils vous seront bien payés.

MATHURINE (*à part.*)

Quel drôle de costume ils ont !

VICTORINE.

Un verre d'eau et de vin, c'est tout ce dont j'ai besoin.

MATHURINE.

Ben volontiers, ma belle demoiselle ; mais je n'avons ici que du vin de pays. (*A part.*) Il y a quelque chose là-dessous ; faut trouver un prétexte pour aller prévenir not' homme.

ADOLPHE.

Donnez toujours, ma bonne.

MATHURINE.

J'allons vous en chercher de meilleur dans le village; il n'y a qu'un pas d'ici; ne vous impatientez pas. (*A part.*) J'allons toujours les enfermer à double tour, en attendant que j'aie trouvé M. le greffier.

ADOLPHE.

Dépêchez-vous, nous sommes très-pressés.

(*Mathurine sort.*)

SCÈNE VI.

ADOLPHE, VICTORINE.

ADOLPHE.

Comme on doit être surpris, au château, de notre disparition !

VICTORINE.

Ma tante est peut-être bien inquiète.

ADOLPHE.

C'est sa faute aussi. Nous sommes mariés depuis trois jours; à peine avons-nous eu le tems d'être un moment ensemble. Madame de Vétilly, ta respectable tante, après nous avoir unis, consent, le lendemain du mariage, à nous mener à sa campagne. Cinq lieues de Paris, c'est charmant ! Un parc magnifique où l'on se perd, un labyrinthe où l'on se retrouve, c'était délicieux !... Eh bien ! au lieu de jouir de tout cela, il fallait faire et recevoir à tout moment des visites d'étiquettes; avoir à dîner les autorités locales, le curé, l'adjoint du maire et l'inspecteur des droits réunis. Pas une heure de liberté, pas un instant de tête-à-tête; je n'y tenais plus. Ma foi, pour être accablé d'importuns, pour passer les nuits à jouer à la bouillotte, être obligé de paraître dans vingt cercles, où l'on parle sans rien dire, de sourire à des gens qui nous ennuient, et de complimenter des imbécilles, ce n'était pas la peine de nous faire quitter Paris.

VICTORINE.

Eh moi donc ! ma tante voulait que je ne m'occupasse que de ma toilette.

ADOLPHE.

Comme si tu n'étais pas cent fois mieux ainsi.

AIR *du Négligé* (de *M. Deschalumeaux*).

La nature, guide fidèle,
Doit t'avertir
Que se parer quand on est belle,
C'est s'enlaidir ;
Le prix doit à la moins coquette
Etre adjugé ;
Et les Graces n'ont pour toilette,
Qu'un négligé.

VICTORINE.

On nous traitait, en vérité, comme des enfans.

ADOLPHE.

Et cependant j'ai dix-huit ans, et tu vas en avoir dix-sept. Conviens que je m'y suis pris adroitement pour tromper la surveillance de ma tante. Elle achevait sa toilette. Un tour de clef à la porte de son appartement, une commission à ta femme-de-chambre, nous gagnons lestement la petite grille du jardin, et nous voilà courant à travers champs avec plus de légèreté qu'un débiteur qui fuit une prise-de-corps. Mais je pense à la figure qu'aura dû faire notre voisin le parasite, ce pauvre M. Famignac, en apprenant notre départ. On allait se mettre à table !

VICTORINE.

Il n'en aura pas moins bien dîné.

ADOLPHE.

Tout en parlant à Madame de Vétilly de sa passion, qu'il nourrit depuis dix ans en dînant tous les jours chez elle.

AIR : *Ah ! quel funeste destin* (d'*Honorine*).

Timide et fidèle amant
De notre respectable tante,
Son feu constant
A table tous les jours s'augmente ;

Il a, je crois, double raison
Pour ne pas quitter la maison :
La tante est riche, il est Gascon.
Vingt fois leur hymen se remit ;
Mais sans se plaindre il attendit,
En songeant que la bonne dame,
Tout en n'appaisant pas sa flamme,
Appaise au moins son appétit.

VICTORNE.

Nous ne le gênerons plus.

ADOLPHE.

Dis donc qu'il ne nous gênera plus ; et nous voilà maîtres de nos actions.

VICTORINE (*vivement.*)

Nous serons toujours ensemble.

Ensemble.

AIR : *Cueillons, cueillons ces cerises nouvelles.*

A chaque instant j'entendrai donc ta bouche
Me répéter des sermens amoureux.
Le vrai bonheur que le monde effarouche
Vient de lui-même aussitôt qu'on est deux.

ADOLPHE.

Chacun s'établissait l'arbitre
Des instans qu'à l'Amour je dois ;
D'un époux j'avais le vain titre,
Mon cœur en réclame les droits.

VICTORINE.

Désormais de notre tendresse
Tous les vœux seront exaucés,
Et nous pourrons nous voir sans cesse,
Sans croire encor nous voir assez.

Tous deux.

A chaque instant, etc.

ADOLPHE.

D'ailleurs nous ne manquerons pas d'occupations... Et mon portrait qui n'est pas terminé ?...

MATHURINE.

Six francs pour un verre de vin ! C'est beaucoup trop ! (*A maître Simon*) : Faut il les prendre ?

MAITRE SIMON.

Ce n'est pas le moment de les contrarier.

VICTORINE.

En vous remerciant, bonne femme.

ADOLPHE.

Allons, partons ; nous n'avons pas de tems à perdre.

(*Ils vont pour sortir, Simon les arrête.*)

MAITRE SIMON.

Doucement, s'il vous plaît.

ADOLPHE.

Que nous veut cet homme ?

MAITRE SIMON.

AIR : *Négligent, distrait* (du *Mur mitoyen*).

Sans nulle frayeur soumettez-vous,
Point de résistance,
On a de l'indulgence ;
On peut excuser de jeunes fous,
Mais il faut nous suivre et retourner chez vous.

VICTORINE.

Le sort jaloux a trompé notre attente.

MAITRE SIMON.

C'est donc ainsi que vous vous échappez ?

ADOLPHE (*à Victorine*).

Quand nous croyons bien attrapper ma tante,
C'est nous, hélas ! qui sommes attrapés.

MAITRE SIMON.

Sans nulle frayeur, soumettez-vous, etc.

MATHURINE *et les 4 paysans.*

Sans nulle frayeur soumettez-vous, etc.

VICTORINE.

Ensemble.

Allons, mon ami, soumettons-nous,
Point de résistance,
Il faut de la prudence;
De ma tante craignons le courroux;
Il vaut mieux les suivre et retourner chez nous.

ADOLPHE.

Je voudrais opposer, entre nous,
Quelque résistance
A cette violence;
Mais que puis-je ici seul contre tous?
Il vaut mieux les suivre et retourner chez nous.

ADOLPHE (*suite de l'air*).

Allons, allons,
Capitulons;
Monsieur agit en conscience,
Il a, je crois, l'esprit bien fait.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Il extravague tout-à-fait.

Ensemble.

Sans nulle frayeur soumettez-vous, etc.

MATHURINE *et les 4 paysans*

Sans nulle frayeur soumettez-vous, etc.

VICTORINE.

Allons, mon ami, soumettons-nous, etc.

ADOLPHE.

Je voudrais opposer, entre nous, etc.

ADOLPHE.

Expliquez-nous du moins comment ma tante?...

MAITRE SIMON.

Voilà le docteur qui vous expliquera cela mieux que moi.

GAILLARD.

Non, Greffier ; ce sont des phénomènes.

AIR *du vaudeville de la Partie Carrée.*

Oui, leur folie est vraiment sans seconde,
L'observateur en fera son profit.
Vit-on jamais un mari, dans le monde,
Pour sa femme perdre l'esprit ?
J'ai bien pu voir, en mainte conjoncture,
Quelques époux, avec gaîté
Courir les champs ; mais c'était, je vous jure,
Chacun de son côté. (*Ter.*)

Et pour vous rassurer davantage, je vous déclare que ce ne sont point les personnes que je cherche.

MAITRE SIMON.

Ils ne sont pas fous ! mais regardez-les donc, Docteur ; est-ce que des gens sensés s'habillent à moitié ?

GAILLARD.

Mauvaise preuve ; allez donc dire cela à nos dames à la mode.

MAITRE SIMON

Je n'en reviens pas. Mais enfin, vous répondez d'eux, Docteur. (*Aux paysans*) : Messieurs, je vous licencie ; allez quitter vos armes. Mais on ne devrait pas si légèrement déranger un homme en place.

(*Les paysans sortent.*)

ADOLPHE.

Nous voilà donc sauvés par ordonnance du médecin ; (*à Victorine*) et nous pourrons continuer notre voyage. En vous remerciant, Docteur.

AIR *du vaudeville du Collier.*

Sans adieu ; Greffier ;
Mais songez, homme d'importance ;
Que de l'apparence
Il faut toujours se méfier.

MAITRE SIMON.

Mon petit monsieur,
Ce ton railleur
Est malhonnête;
Et, de bonne foi,
Vous croyez-vous plus fin que moi?
Je vous puis, d'un mot,
Prouver bientôt
Si je suis bête.

ADOLPHE.

Oh! rassurez-vous,
Ce n'est plus un doute pour nous.

ADOLPHE et VICTORINE.

Sans adieu, Greffier;
Mais songez, etc.

GAILLARD.

Le pauvre greffier
Voit, malgré son air d'importance,
Que de l'apparence
Il aurait dû se méfier.

Ensemble.

MAITRE SIMON (*à Adolphe*).

Petit écolier,
Vous me croyez plein d'ignorance;
Mais à l'apparence
Il ne faut jamais se fier.

MATHURINE (*à part*).

Monsieur le Greffier
A fait, je crois, une imprudence;
Car à l'apparence
Il ne faut jamais se fier.

(*Gaillard, Adolphe et Victorine sortent.*)

SCÈNE IX.

MAITRE SIMON, MATHURINE.

MAITRE SIMON.

Voilà une aventure qui me confond.

MATHURINE.

C'est ta faute aussi, tu ne fais pas assez d'attention...

MAITRE SIMON.

Taisez-vous, sotte que vous êtes.

SCÈNE X.

Les mêmes, FAMIGNAC.

FAMIGNAC (*accourant*).

Eh! donc, j'interromps un tête-à-tête conjugal? un siége, jé vous prie.

AIR : *Qu'un poëte souvent guette* (de *Bancelin*).

Quellé routé!
Qu'on m'écouté;
Car j'ai fait, quoiqué sans doute
Il m'en coûté,
Banquerouté
Au festin
Lé plus divin.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Un tabouret à monsieur.

(*à Famignac*).

Vous trouveriez-vous malade?

FAMIGNAC.

Non, jé suis en ambassade.

MAITRE SIMON (*à sa femme*).

Un fauteuil à monseigneur.

FAMIGNAC.

Nous avons fait diligence
Du château jusques ici.

MAITRE SIMON (*à Gaillard*).

Monsieur sert quelque puissance?

FAMIGNAC (*se levant*).

Madame de Vétilly.

MATHURINE (*à maître Simon*).

Encore une, (*bis*)
C'est avoir de l'infortune ;
Encore une (*bis*)
Que tu n'as pas su juger.

MAITRE SIMON (*à part*).

La fortune (*bis*)
Me garde, je crois, rancune ;
La fortune (*bis*)
Du talent veut se venger.

Ensemble.

FAMIGNAC.

O fortune
Importune !
Je te garderai rancune.
Infortune
Peu commune !
Voyager
Sans rien manger !

Oui, sandis, jé suis à jeun pour courir après un couple fugitif, et madame de Vétilly, leur tante, m'attend, dans son carosse, à votre porte. Né pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles?

MATHURINE.

Un jeune homme et une jeune personne, n'est-ce pas ?

FAMIGNAC.

Justement. Les auriez-vous vus?

MAITRE SIMON.

Parbleu! sans doute, puisque je les ai fait arrêter.

(FAMIGNAC *courant à la fenêtre*).

Ah! quel bonheur! madame dé Vétilly, venez vîte, ils sont arrêtés.

MATHURINE.

Mais un moment donc, monsieur, c'est qu'ils ne le sont plus.

FAMIGNAC.

Eh! sandis, qué né commenciez-vous par mé diré cela?

SCÈNE II.

NICOLE, JACQUINET, ensuite ADOLPHE et VICTORINE.

JACQUINET (*arrivant en sautant*).

Deux personnes, mamzelle, deux personnes!

NICOLE (*de même*).

Deux personnes! ah! queu journée, mon garçon!

ADOLPHE et VICTORINE (*entrant*).

AIR : *Ah! maman, etc.*

Ah! grands Dieux, que nous l'échappons belle!
Sans ce cher docteur,
Dont notre cœur
Bénit le zèle,
D'un greffier l'ignorance cruelle
Mettait, sans façons,
L'Amour aux Petites-Maisons.

NICOLE (*les saluant gauchement*).

Pour Monsieur, ici que puis-je faire?

ADOLPHE.

Vite un logement,
Petit ou grand;
Mais, pour nous plaire,
Ayez soin qu'il soit bien solitaire,
C'est notre desir.

NICOLE (*naïvement*).

Vous ne pouviez pas mieux choisir.

ADOLPHE et VICTORINE.

Ensemble

Ah! grands Dieux, que nous l'échappons belle!
Sans ce cher docteur, etc.

NICOLE et JACQUINET (*à part.*)

Ce monsieur et cette demoiselle
Sont mis ben drôl'ment;
Assurément,
C'couple fidèle,
De folie offre un plaisant modèle,
Et peut, sans façons,
Entrer aux Petites-Maisons.

JACQUINET.

Monsieur et madame n'ont point de paquets à monter ?

VICTORINE.

Non, mon ami.

JACQUINET (*bas à Nicole*).

Mauvaises pratiques. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ADOLPHE, VICTORINE, NICOLE.

ADOLPHE.

Eh! bien, petite, ne voyez-vous pas que nous attendons ?

NICOLE (*à part*).

Si mon parrain allait me gronder..... Monsieur!.. c'est que.....

ADOLPHE (*à Nicole, en regardant l'autre chambre*).

Eh ! voilà précisément ce qu'il nous faut.

Air : *Allons tous rendre hommage.*

Ce logement, ma chère,
Peut faire
Notre affaire,
Un fort beau jour d'élaire ;
Nous nous en emparons.

NICOLE (*à part*).

On n'a jamais fait moins d'façons ;
Il faut, la chose est claire,
Chez nous, pour se trouver au mieux,
Qu'ils soient bien mal chez eux.

ADOLPHE et VICTORINE.

Ensemble Ce logement, ma chère, etc.
NICOLE (*à part*).
Y a là-d'ssous queuqu'mystère ;
Mais mon parrain, j'espère,
Eclaircira l'affaire ;
Comptons-lui nos soupçons.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ADOLPHE, VICTORINE.

ADOLPHE.

Nous voilà donc enfin chez nous.

VICTORINE.

Ce n'est pas sans peine toujours. As-tu remarqué comme on nous regardait dans cette voiture ?

ADOLPHE.

Passe pour les curieux ! mais cet intrépide questionneur qui m'avait entrepris. — Monsieur va à Paris ? — Oui, monsieur, — Monsieur descend chez lui ? — Non, monsieur. — C'est étonnant ; il faut donc que ce soit chez des amis particuliers ? — Non, monsieur. — C'est très-singulier, car ce costume.... au reste, monsieur n'aime peut-être pas la toilette ! — Ni les questions, monsieur Je n'ai pas trouvé d'autre moyen de finir la conversation.

VICTORINE.

J'espère, Monsieur, que vous êtes content de ma docilité ? je ne me suis pas donné le tems, pour vous suivre, de prendre une seule robe.

AIR *du vaudeville du Jockei.*

De plus d'une femme, aujourd'hui,
Quand la parure est la folie,
Ne voir, n'aimer que mon mari,
C'est toute ma coquetterie.

ADOLPHE.

Aimer ton mari ! Dans ce cas,
Ma tante, censeur incommode,
Assurément, ne pourra pas
T'accuser de suivre la mode.

VICTORINE.

Enfin, nous n'avons rien apporté.

ADOLPHE (*montrant de l'or*).

Voilà pour suppléer à tout : au son magique de ce métal, les valets accourent, les marchands s'empressent, les magasins s'ouvrent, les étoffes se déploient, et en moins d'une heure on a un habit à la mode, un logement superbe et une table excellente, sans qu'on ait eu presque l'embarras de choisir, et la fatigue de demander.

VICTORINE (*vivement*).

Ah ! mon ami, il faut absolument que j'écrive à ma tante.

ADOLPHE.

C'est juste, sans donner notre adresse cependant ; il faut de la prudence : voilà précisément des plumes et de l'encre. Mets-toi à cette table.

VICTORINE (*s'asseyant à la table*).

« Ma chère tante, ne soyez point inquiète, nous » sommes à Paris. »

ADOLPHE (*appuyé sur sa chaise*).

Elle pourra chercher, la ville est si grande.

VICTORINE (*écrivant*).

AIR : *L'autre jour la p'tite Ysabelle.*

« Dans le quartier le plus tranquille,
» Nous avons été demeurer ;
» On croit à peine être à la ville
» Lorsque l'on vient s'y retirer.
» Dès la brune, la porte close
» Ne s'ouvre plus aux ennuyeux ;
» On y repose (*bis*)
» A qui mieux mieux ;
» Avant deux heures l'on y dîne :
» Séjour de l'éternelle paix ».

« On n'y entend pas une voiture; on ne va pas au » spectacle, parce qu'ils finissent trop tard; on n'y » joue qu'au loto et au nain jaune..... »

ADOLPHE (*l'interrompant*).

Mais tu veux donc qu'elle devine
Que nous habitons le marais !

VICTORINE.

Ah ! mon Dieu ! tu as raison, je vais recommencer.

SCÈNE V.

ADOLPHE et VICTORINE (*dans leur chambre, dont ils ont fermé la porte*), GUILLEMAIN, NICOLE (*dans l'autre salle*).

GUILLEMAIN (*à Nicole*).

Vous avez eu très-grand tort, mademoiselle, de recevoir des aventuriers qui n'ont seulement pas une valise, à ce que m'a dit Jacquinet. Mais d'où venez-vous donc ?

NICOLE.

J'arrive de mon village.

ADOLPHE (*à Victorine, suivant des yeux ce qu'elle écrit*).

C'est très-vraisemblable.

GUILLEMAIN (*à Nicole*).

Vous compromettez ma maison, moi qui suis connu pour un honnête homme.

ADOLPHE (*à Victorine de même*).

Ceci est plus difficile à croire.

GUILLEMAIN.

Ne savez-vous pas que je suis responsable des personnes que je loge ? que je dois m'informer exactement

qui elles sont et d'où elles viennent. (*A part.*) Pas une valise !

NICOLE.

Dam ! mon parrain, moi, je n'ai pas osé....

ADOLPHE (*à Victorine, qui plie la lettre*).

A propos, nous n'avons pas demandé le nom du maître de la maison.

GUILLEMAIN (*à Nicole*).

L'imbécille !

AIR : *En revenant d'Auvergne* (de *Ducray*).

Vous ne profitez guère,
Et vous traitez, ma chère,
De la même manière
Les petits et les grands ;
Tout vous semble possible,
Et votre ame sensible
N'est pas inaccessible
Aux plus doux sentimens.
D'humeur franche et bénigne,
J'ai beau vous faire signe,
Aux gens qu'on vous désigne,
Vous n'osez, sotte insigne,
Jamais rien demander,
Demander; (*bis*)

(*Avec colère.*)

Vous n'êtes pas digne
De me succéder. (*Ter.*)

(*A Nicole*). Où sont ces petites gens? vous allez voir comme je vais leur parler.

NICOLE.

Ils sont là, mon parrain.

GUILLEMAIN (*à part*).

Une chambre de deux louis par mois ! (*Haut.*) Ouvrez, monsieur, c'est le maître de l'hôtel.

SCÈNE VI.

Les mêmes, ADOLPHE, VICTORINE.

ADOLPHE (*ouvrant*).

Ah! monsieur, enchanté de vous voir!

GUILLEMAIN (*d'un ton brusque*).

Pardon, monsieur, mais je n'ai pas l'habitude de faire des complimens. Nicole vient de m'annoncer qu'elle vous avait reçus....

VICTORINE.

De la manière la plus aimable.

GUILLEMAIN (*de même*).

C'est une petite sotte; elle aurait dû vous dire que cet appartement était retenu par des personnes de considération.

ADOLPHE.

Qu'à cela ne tienne; vous nous en donnerez un autre: ma femme n'est pas plus difficile que moi.

GUILLEMAIN (*avec ironie*).

Ah! madame est votre épouse?..... c'est singulier. (*Bas à Nicole.* Aventuriers, aventuriers, sans crédit, sans argent.

ADOLPHE (*à Guillemain*).

Voilà un louis; faites-nous, je vous prie, servir à dîner.

GUILLEMAIN (*très-surpris, à part*).

Un louis! (*Prenant un air plus gracieux.*) Comment donc, monsieur, avec un grand plaisir..... mais voyez comme tous ces domestiques sont louts! Et madame qui craint peut-être l'humidité; il fallait donc

faire allumer du feu. (*A Nicole.*) Vous ne me dites pas que ce sont des personnes d'importance, mal-adroite que vous êtes. (*Il appelle.* Jacquinet!... Jacquinet!.... Aucun égard..... aucune prévenance.

SCÈNE VII.

Les mêmes, JACQUINET (*accourant*).

JACQUINET.

Me v'là, mot' maître.

GUILLEMAIN (*bas à Jacquinet*).

Je vous trouve bien plaisant, drôle que vous êtes, de venir me parler mal des gens les plus honnêtes. (*Haut.*) Allez tout de suite chez le restaurateur de l'hôtel.

JACQUINET (*très-haut*).

Ah! oui, le marchand de vin du coin.

GUILLEMAIN (*bas à Jacquinet*),

Te tairas-tu coquin!

ADOLPHE.

Chez le plus voisin. Voilà un louis de plus; qu'on nous serve promptement.

GUILLEMAIN (*à Jacquinet*).

AIR *du vaudeville de la Belle Fermière.*

Que l'on aille de ce pas
Commander au chef de cuisine
Le meilleur de tous les repas;
Qu'avant deux heures monsieur dîne!
Qu'il soit promptement servi;
Qu'à mes ordres asservi
Ici tout le monde, à l'envi,
S'empresse de bien faire;

(*Il donne un louis à Jacquinet, et met l'autre dans sa poche.*)

Que chacun soit à son affaire. (*bis.*)

(*Jacquinet sort.*)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, excepté JACQUINET.

ADOLPHE.

Ah ! ça, mon cher hôte, vous dites donc que vous ne pouvez nous louer ces deux pièces ?

GUILLEMAIN (*embarrassé*).

J'ai dit cela..... Ah ! monsieur, mille excuses, je voulais dire qu'il me semble que ce logement est bien petit.

VICTORINE.

Oh ! nous nous y trouvons fort bien.

ADOLPHE.

Au fait, le prix de cet appartement ?

GUILLEMAIN.

Madame s'exprime avec une grace..... six louis par mois, en conscience.

NICOLE (*à part*).

Ils vont se fâcher, c'est sûr.

ADOLPHE (*à Guillemain*).

Cela n'est pas trop cher. (*A Victorine.*) Il est un peu fripon.

GUILLEMAIN (*à Adolphe*).

C'est ce que tout le monde dit.

ADOLPHE.

Ne faut-il pas payer la quinzaine d'avance ?

GUILLEMAIN.

Fi donc ! monsieur, on connaît son monde ; et ce n'est pas l'usage chez moi.

VICTORINE.

Avez-vous beaucoup de locataires ?

GUILLEMAIN.

Mais, madame, pour le moment....

AIR *du vaudeville de Catinat.*

Mon premier, d'un banquier connu,
Sera bientôt le domicile ;
Et le second est retenu
Pour une dame fort tranquille ;
J'ai deux bons bourgeois, bien unis,
Qui vont occuper le troisième ;
Une veuve de trois maris
Qui demande le quatrième.

ADOLPHE.

De sorte qu'avec tout ce monde-là vous n'avez encore personne ?

VICTORINE.

Tant mieux, nous n'entendons pas de bruit.

NICOLE (*à part*).

C'est drôle ! ils sont contens de tout.

GUILLEMAIN (*à part*).

Qu'est-ce que je pourrais leur fournir encore..... (*Haut.*) Si monsieur et madame aimaient la bonne comédie je me chargerais de leur faire louer une loge à la Gaîté, à l'Ambigu ou aux Jeux gymniques ; enfin, monsieur, disposez de tous mes services.

ADOLPHE.

Nous ne vous en demandons qu'un, c'est de nous faire dîner.

GUILLEMAIN (*à part*).

Je vole.

AIR *de la contredanse des Drapeaux.*

Quel bonheur qu'ils aient fait choix
De la maison que j'habite !
Cette fois
Voilà, je crois,
L'hôtel sauvé pour un mois.
(*Haut.*) Tout ce que monsieur voudra
Il pourra
L'avoir de suite.

NICOLE (*saluant gauchement*).

Quand madame sonnera,
N'y a pas d'ouvrag' que je n'quitte.

ADOLPHE et VICTORINE.

Allez vîte. (*bis.*)

GUILLEMAIN (*à part*).

Ensemble.

Quel bonheur qu'ils aient fait choix, etc.

NICOLE (*à part*).

Quel bonheur qu'ils aient fait choix
De la maison que j'habite !
Cette fois
Voilà, je crois,
L'hôtel sauvé pour un mois.

ADOLPHE et VICTORINE.

Quelle ardeur ! c'est, je le vois,
Notre argent qui les excite ;
Ah ! les hommes sont, je crois,
Soumis tous aux mêmes lois.

(*Guillemain et Nicole sortent.*)

SCÈNE IX.

ADOLPHE, VICTORINE (*dans leur chambre*).

ADOLPHE.

Réglons à présent l'emploi de nos journées.

AIR : *Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse.*

Nous sortirons de cet asile
Bien rarement?

VICTORINE.

Oui, mon ami.

ADOLPHE.

D'une existence aussi tranquille
N'éprouveras-tu point d'ennui?

VICTORINE.

C'est bien mal juger de nos ames,
Mon cher Adolphe; dans Paris
(*Naïvement.*) Est-ce qu'on voit jamais les femmes
S'ennuyer avec leurs maris?

ADOLPHE.

Et puis tu as des talens. Tu finiras mon portrait.

VICTORINE.

En attendant le dîner, tu peux me donner séance.

ADOLPHE.

Bien volontiers.

VICTORINE.

A condition que vous ne m'embrasserez pas si souvent. (*Elle cherche le portrait dans le carton; Adolphe s'assied devant elle. Victorine commence à dessiner*).

ADOLPHE.

Est-ce bientôt fini?

VICTORINE.

Tu n'as pas de patience.

ADOLPHE (*se levant*).

Voyons donc si je suis bien.

VICTORINE.

Tiens, regarde.

AIR : *Il reçut au sein de la gloire* (d'*Aline*).

Dans ses yeux sans peine on peut lire
Et son esprit et sa gaîté;
On reconnaît à son sourire,
L'étourderie et la bonté.
A travers sa malice même
On distingue un air caressant
Qui semble dire : oui... je t'aime!...
Trouvez-vous qu'il soit ressemblant?

ADOLPHE.

Ensemble.

Le portrait dit : Je t'aime. (*bis.*)
Oh! oui, c'est bien moi-même;
Combien mon cœur (*bis*) est satisfait!
Non, jamais, sur mon ame,
D'un époux une femme
N'a fait un semblable portrait.

VICTORINE.

Le portrait dit : Je t'aime. (*bis.*)
Oh! oui, c'est bien toi-même
Combien mon cœur (*bis*) est satisfait!
Soit dit, sans épigramme,
Puisse toujours ta femme
De toi faire un pareil portrait.

(*Ensemble*).

Que j'aime (*bis*) ce joli portrait! (*bis.*)

SCÈNE X.

Les mêmes, NICOLE.

NICOLE (*accourant dans la première pièce*).

Ah mon Dieu!... monsieur,.. mam'zelle... (*se reprenant*) Madame!...

ADOLPHE (*entr'ouvrant la porte*).

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

NICOLE.

Vous ne savez pas ?

AIR *du vaudeville d'Arlequin Cruello.*

Mon parrain peut, avec raison,
S'réjouir de l'aventure ;
Dans la rue, auprès d'la maison,
Je v'nons d'voir un' voiture,
Elle est pleine de gens du grand ton ;
J'ai r'marqué sur-tout un gascon
Qui répétait sans cesse :
Cherchez la *Bêt' du Gévaudan*,
Monsieur Guillemain... assurément,
Il faut (*bis.*) qu'il le connaisse.

VICTORNE.

Qu'est-ce que tout cela nous fait ?

NICOLE.

C'est que ç'a n'est pas si gai pour vous que pour mon parrain.

ADOLPHE.

Que voulez-vous dire ?

NICOLE.

Vous m'avez intéressé tout de suite, parce que vous êtes ben gentils tous les deux, et j'm'en vas vous expliquer....

ADOLPHE et VICTORINE.

Mais expliquez-vous donc ?

NICOLE.

V'là que m'y v'là. Comme mon parrain m'a dit qu'il fallait toujours savoir qui étaient les gens, j'ai écouté dans un petit coin, et v'là ti pas que j'ai entendu qu'la belle grosse dame n'était ni plus ni moins que madame votre tante qui....

ADOLPHE et VICTORINE (*fermant tout de suite la porte*).

Ma tante!

NICOLE (*de l'autre côté*).

Eh ben! ils sont honnêtes, ils me ferment la porte au nez.

VICTORINE.

Ah! mon ami, il ne nous reste plus qu'à implorer notre pardon.

ADOLPHE.

Nous rendre avant la première sommation! Non, morbleu! Attendez, attendez ma chère tante. (*Il va prendre tous les meubles les uns après les autres, et les pose devant la porte.*)

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Pour bien défendre une place;
Il faut d'abord remarquer
Par où l'on peut l'attaquer.
Ce meuble qu'ici je place
Retiendra les assaillans.

NICOLE (*de l'autre côté*).

Mais qu'est-c' qu' vous fait's donc là-d'dans?

ADOLPHE.

Je fais mes retranchemens.
Il faut encor que j'apporte
Chaque chaise tour-à-tour;
Si la Raison à l'Amour
Ferme bien souvent sa porte,
L'Amour peut bien, sans façon,
La fermer à la raison,
A la Raison. (*bis.*)

VICTORINE.

Mais quel est ton projet?

ADOLPHE.

Tu le sauras. Ah diable! dans une place assiégée il faut des vivres. (*A Nicole*): Ma petite, vous avez de

l'intelligence ; notre dîner dans un panier accroché à une corde, vous le monterez par la fenêtre de cette chambre, et l'on vous paiera bien.

NICOLE (*de l'autre côté*).

Oui, Monsieur, c'est dit : ils me font faire tout ce qu'ils veulent.

VICTORINE.

Ah ! mon ami, je crois entendre du bruit.

ADOLPHE.

La pièce est en état d siége ; obéissance absolue au commandant.

(*Nicole s'enfuit en voyant entrer madame de Vétilly et Famignac.*)

SCÈNE XI.

ADOLPHE, VICTORINE (*dans leur chambre*) ; Mad. de VÉTILLY, FAMIGNAC (*dans l'autre*).

Mme. DE VÉTILLY (*à voix basse*).

Suivez-moi, vous dis-je, M. de Famignac.

ADOLPHE (*bas à Victorine*).

J'entends l'ennemi, silence.

FAMIGNAC.

Mais, Madame, songez qué lé dîner il allait être prêt dans l'instant.

Mme. DE VÉTILLY.

Enfans ingrats ! je vous prouverai si deux époux doivent toujours être ensemble. J'aimais, quoiqu'on en dise, feu M. de Vétilly, et feu M. de Vétilly m'adorait ; mais nous savions nous passer l'un de l'autre.

FAMIGNAC.

Calmez-vous, belle dame.

Mme. DE VÉTILLY.

Ah! le petit coquin d'Adolphe! il me le payera.

FAMIGNAC.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Pour vous faire courir les champs
Jé sais qu'il mérite le blâme :
Mais, afin de calmer vos sens,
Songez qu'il n'a que dix-huit ans,
Et, qu'après tout, elle est sa femme.
Les belles ont bien des appas
Pour un lutin comme le vôtre,
Trop heureux quand il ne va pas
Enlever (*bis*) la femme d'un autre.

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Il faut les prendre par la douceur. (*Elle frappe à leur porte.*) Victorine, Victorine!

VICTORINE (*regardant Adolphe, qui lui fait signe qu'elle peut répondre*).

Ma tante!

Mme. DE VÉTILLY.

C'est donc ainsi, ma chère nièce, que vous vous échappez de chez moi, et me laissez dans une inquiétude ?....

VICTORINE.

Ce n'était pas mon projet; mais écoutez donc ?...

AIR *du vaudeville de la Petite Métromanie.*

Vous m'avez dit, il m'en souvient, ma tante,
Que, suivant un devoir bien doux,
En tous pays, l'épouse obéissante
Doit accompagner son époux.

Mme. DE VÉTILLY.

Votre Adolphe, qui me désole,
N'est, croyez-moi, qu'un étourdi;
Pour le choisir il fallait être folle.

VICTORINE.

Ah! ma tante!

C'est vous qui me l'avez choisi.

FAMIGNAC (*à Mad. de Vétilly*).

Eh ! donc vous voilà prise.

Mme. DE VÉTILLY (*répondant à Victorine*).

J'en conviens ; mais c'était à condition qu'il resterait sous ma tutelle.

ADOLPHE (*à Victorine*).

C'est-à-dire que j'aurais changé de précepteur.

Mme. DE VÉTILLY.

Au reste, je vais lui parler à votre mari. M. Adolphe, je vous ordonne d'ouvrir cette porte.

ADOLPHE.

Ah ! ma chère tante ! comme vous vous moqueriez de moi....

FAMIGNAC.

C'est lui qui sé moqué de nous.

Mme. DE VÉTILLY.

Ma nièce, je vous commande de paraître !

ADOLPHE (*à Victorine*).

Je te le défends.

VICTORINE.

Ma tante, il me le défend ; et je suis en puissance de mari.

FAMIGNAC.

Ah ! Madame, quels principes vous avez donnés à votre nièce ?

Mme. DE VÉTILLY.

Comptez-vous rester long-temps enfermés ?

ADOLPHE.

Ma foi, nous ne nous trouvons pas mal.

AIR : *Pour obtenir celle qu'il aime* (du *Calife de Bagdad*).

(*à Victorine*).

Animés d'une même ivresse,
Ah! puissions-nous voir constamment,
Moi, dans ma femme une maîtresse;
Toi, dans ton époux un amant;
Ne sortons point de cet asile :
Ah! dans sa demeure tranquille,
Trop heureux qui peut réunir
L'Amour, l'Hymen et le Plaisir.

Mme. DE VÉTILLY et FAMIGNAC (*de l'autre côté*).

Ensemble.
Puisqu'on n'en peut rien obtenir,
Frappons et forçons-les d'ouvrir.

VICTORINE (*à Adolphe*).

Qu'elle frayeur vient me saisir,
A ma tante il faut obéir.

ADOLPHE.

Trop heureux qui peut réunir
L'Amour, l'Hymen et le Plaisir.

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Ils ne m'écoutent pas. (*A Adolphe*) : Songez que je suis accompagnée de M. de Famignac, dont le courage....

FAMIGNAC.

Que dites-vous ? ah ! ne me compromettez pas avec un pareil étourdi. (*A Adolphe*) : M. Adolphe, n'ayez point peur de moi, je vous prie. Je suis très-pacifique, et je ne veux être ici que médiateur.

SCÈNE XII.

Les mêmes, GUILLEMAIN.

GUILLEMAIN.

Le dîner de Madame est servi. (*Il sort.*)

FAMIGNAC.

Ah! sandis, je demande une trève.

ADOLPHE (*à Victorine*).

Oh ! l'excellente idée ! (*Il appelle.*) Ma tante, je propose un arrangement.

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Ecoutons, écoutons.

FAMIGNAC (*à part.*)

Tout vient mal à propos aujourd'hui.

ADOLPHE.

Je demande, Madame, que pendant que vous allez dîner, M. Famignac reste ici comme plénipotentiaire.

VICTORINE.

Oh ! la bonne folie !

FAMIGNAC.

Comment, capédébious, pendant lé repas ! Il me manquait ce dernier trait.

ADOLPHE (*à Mad. de Vétilly*).

Je lui ferai part de mes conditions.

Mme. DE VÉTILLY.

Il faut se prêter à leurs fantaisies.

FAMIGNAC.

Cela vous est facile à dire.

Mme. DE VÉTILLY.

AIR *du vaudeville de la Piété filiale.*

Dans tous les grands évènemens
J'ai reconnu votre prudence ;
Par vos conseils et par votre éloquence,
A la raison ramenez ces enfans ;
Prouvez-moi votre ardeur fidèle :
De l'amitié suivant la loi,
Cher Famignac, parlez ici pour moi.

FAMIGNAC (*à part*).

J'aimerais mieux dîner pour elle. (*bis.*)

(*Madame de Vétilly sort.*)

SCÈNE XIII.

ADOLPHE, VICTORINE, FAMIGNAC.

ADOLPHE (*qui a dérangé les meubles qui fermaient la porte*).

Vous pouvez entrer, pacifique Famignac.

FAMIGNAC.

Parlez vîte, je vous prie; je suis un peu pressé. Quel est l'arrangement?

ADOLPHE.

(*On entend frapper dans la main, derrière le théâtre.*)

Un moment. Pour que vous jugiez de ma condescendance, jetez un coup-d'œil sur mes préparatifs de défense. (*Bas à Victorine.*) J'ai entendu le signal. (*Il va à la fenêtre recevoir le panier.*)

FAMIGNAC (*à Victorine*).

Quelle tactique! Oui, mais pour soutenir un siége, les provisions de bouche, voilà l'essentiel; et comme vous n'en avez point, je vous vois infailliblement pris par famine.

ADOLPHE (*revenant avec le panier*).

Voulez-vous dîner avec nous, M. Famignac?

FAMIGNAC (*surpris*).

Ah! sandis! qu'est-ce ceci? un dîner! Je te rends grace, ô ciel protecteur!

ADOLPHE.

Vous voyez que je suis généreux.

AIR: *Charmante Gabrielle.*

Un roi que chacun aime,
Et qu'on méconnaissait,
Daigna nourrir lui-même,
Les gens qu'il assiégeait.

Ensemble. Les nœuds qui nous unissent
Sont différens,
Les assiégés pourrissent
Les assiégeans.

(*Pendant ce couplet, Famignac a mis le couvert*).

ADOLPHE (*à Famignac.*)

Donnez la main à madame, cher Famignac.

FAMIGNAC.

C'est infiniment d'honneur pour moi. (*Ils se mettent tous trois à table.*)

ADOLPHE.

A présent que nous voilà à table, parlons d'affaires.

FAMIGNAC.

Oui, céla facilité beaucoup les rapprochemens.

(*Pendant toute cette scène, Famignac cherche à manger; Adolphe et Victorine l'en empêchent.*)

ADOLPHE.

Voici donc, M. Famignac, la capitulation que je propose.... buvons.... (*Il verse aux autres.*)

FAMIGNAC.

Est-ce là le premier article ?

ADOLPHE.

Pas tout-à-fait; le voici : « Liberté absolue pour les » deux jeunes époux, de passer leurs journées comme » ils le voudront. »

VICTORINE (*à Famignac.*)

C'est bien naturel : n'est-il pas vrai, monsieur ?

FAMIGNAC.

Céci me paraît divin. (*Cherchant à manger.*)

ADOLPHE (*lui ôtant son assiette*).

Pour que rien ne s'oublie, vous allez écrire.

FAMIGNAC.

Comment, sandis, écrire!

ADOLPHE.

Dépêchez-vous, le dîner refroidit. « Plus de visites d'étiquettes, »

VICTORINE.

Où l'on est heureux de ne trouver personne.

ADOLPHE.

Article second : « Huit mois de campagne, au moins, tous les ans. »

FAMIGNAC (*écrivant*).

Ah! bien cela ; votre campagne est si jolie, si pastorale! (*à part*) et à deux pas de chez moi.

ADOLPHE.

« Jamais de parasites à dîner. » A votre santé, M. Famignac.

FAMIGNAC.

De tout mon cœur. (*A part.*) Diable, cet article il me contrarie....

VICTORINE (*à Adolphe*).

Mon ami, n'oublie pas les grandes assemblées?

ADOLPHE.

Sois tranquille. « Point de soirées obligées pour nous ; nous resterons, quand nous voudrons, dans notre appartement. »

FAMIGNAC.

Je vois que la tante sera souvent seule.

ADOLPHE (*à part*).

Seule! ah, diable! il faut parer à cela. Oh! l'excellent moyen pour nous rendre libres. La bonne folie! Ecrivez, écrivez. Troisième et dernier article.

FAMIGNAC (*écrivant*).

Dernier article!

ADOLPHE.

AIR : *J'ons un bon pâturage.*

Ma tante étant la maîtresse
De ses biens, et cætera,
Comme il lui faudra sans cesse
Quelqu'un qu'elle grondera,
Famignac l'épousera;
Alors la dame en fera,
En fera (*bis*).
Ce que bon lui semblera,
Tout ce que bon lui semblera.

FAMIGNAC.

J'applaudis à tout cela.
Oui, sandis: elle en fera,
En fera (*bis*).
Ce que bon lui semblera,
Tout ce que bon lui semblera.

Ensemble.

ADOLPHE et VICTORINE.

Famignac l'épousera,
Alors la dame en fera,
En fera (*bis*).
Ce que bon lui semblera,
Oui, ce que bon lui semblera.

FAMIGNAC.

Ah! cadédis, tous ces articles ils sont marqués au coin de la sagesse. Je puis maintenant... (*Il va pour manger.*)

ADOLPHE.

Un moment, vous dînerez quand cela sera signé.

FAMIGNAC (*prenant le papier et se levant de table*).

AIR : *On dit par-tout le monde.*

Combien dé politique
Cé traité doit prouver!
A mon tour jé mé pique
Dé lé faire approuver.

(*Il passe dans l'autre chambre*).

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, Mme. de VÉTILLY.

FAMIGNAC (*rencontrant Mad. de Vétilly, qui entre*).

Suite de l'air.

Arrivez, bellé dame!

Mme. DE VÉTILLY.

Ah! pour vous je tremblais.

FAMIGNAC.

Calmez, calmez votre âme,
Car j'apporte la paix.

(*Il lui remet le papier*).

ADOLPHE et VICTORINE (*qui écoutent à la porte*).

Par la crainte et l'attente
Mon cœur est agité;
Voyons comment ma tante
Va prendre le traité.

FAMIGNAC.

Ah! comblez mon attente,
Car mon cœur s'est flatté
Qué vous seriez contente
Dé cé petit traité?

Ensemble.

Mme. DE VÉTILLY.

Est-ce qu'on me plaisante?
Leur cœur s'est-il flatté
De pouvoir, à leur tante,
Imposer un traité?

Mme. DE VÉTILLY (*parcourant le papier*).

Mais quel enfantillage!
Ont-ils perdu le sens ?
Un si prompt mariage!

FAMIGNAC (*se jetant aux pieds de Mad. de Vétilly*).

Mon amour a dix ans!

Mme. DE VÉTILLY (*à Famignac*).

Votre flamme est pressante;
Avec légéreté,
Jamais femme prudente
Ne signe un tel traité.

Ensemble.

Votre flamme, etc.

ADOLPHE et VICTORINE (*accourant près de leur tante*).

Ensemble.

Sur votre ame indulgente,
Vos enfans ont compté;
Daignez, daignez, ma tante,
Approuver ce traité.

FAMIGNAC.

Ah! comblez mon attente,
Je crois, sans vanité,
Que vous serez contente
Des suites du traité.

FAMIGNAC (*à Mad. de Vétilly*).

Ah! lé beau trait! ils se livrent à vous sans condition; c'est lé cas de les accepter toutes.

Mme. DE VÉTILLY.

Vous le voulez donc vous? Eh bien, mes enfans, je me sacrifie.

FAMIGNAC (*se relevant*).

Quel consentément flatteur!

ADOLPHE.

J'ai marié ma tante!

SCÈNE XV et dernière.

Les mêmes, GUILLEMAIN, NICOLE.

GUILLEMAIN.

Ces Messieurs et ces Dames passeront sans doute la nuit ici ?

FAMIGNAC.

Et même nous y soupérons, mon pétit.

GUILLEMAIN.

J'étais bien aise d'être prévenu ; l'affluence est si grande dans ma maison....

NICOLE.

V'là ben la première fois que je voyons tant de monde.

ADOLPHE.

Ah ça, ma chère tante, demain nous vous suivons ; mais songez qu'à la première infraction au traité, j'ai recours aux grands moyens, j'enlève ma femme.

VAUDEVILLE.

AIR *d'une Valse nouvelle.*

On peut appeler
La vie une petite guerre.
Le plus téméraire
Un beau jour doit capituler.

Tous.

On peut appeler, etc.

Mme. DE VETILLY.

Je voyais jadis
Nos étourdis,
Pris par mes charmes,
Livrer, pleins d'ardeur,
Bien des combats à ma pudeur;
Mais au plus hardis
Je ne rendis
Jamais les armes.

(A Famignac.)

Faut-il que mon cœur
Trouve en vous son premier vainqueur?

Tous.

On peut appeler
La vie, etc.

GUILLEMAIN.

Voyez maint huissier,
Maint créancier,
Tendant un piége
A ce débiteur,
Qui met en défaut leur ardeur;
Comme chaque jour,
De son séjour
Ils font le siége.
Pris par trahison,
Le voilà qui chante en prison.

Tous.

On peut appeler
La vie, etc.

FAMIGNAC.

Fort peu quéréleur,
J'ai beaucoup de valeur,
A table.
Famignac jamais
Ne fit la guerre qu'aux bons mets:
Mais de mes exploits

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez MARTINET, *libraire.*

Les Trois Fous, ou *la Jeune Veuve*, vaudeville, par Armand Dartois. 1 fr. 25 c.

Le Secret de Madame, comédie en un acte, par Moreau et Dumolard. 1 fr. 25 c.

La Partie Carrée, ou *Chacun de son côté*, vaudeville en un acte, par Theaulon et Armand Dartois. 1 f. 25 c.

Les Pêcheurs Danois, vaudeville historique en un acte, par les mêmes. 1 f. 25 c.

Le Rival par amitié, vaudeville en un acte, par Dumolard et Favart. 1 fr. 20 c.

Les Avants-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard. 1 fr. 25 c.

Le Luxembourg, comédie-tableau en un acte, par Charles Maurice. 1 fr. 25 c.

LES TROIS FOUS,

OU

LA JEUNE VEUVE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. ARMAND DARTOIS;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 29 octobre 1810.

---

1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq St.-Honoré, Nos. 13 et 15.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. MELVILLE, jeune veuve. .	Mlle. *Rivierre*
MELVAL, jeune homme qui se destine au théâtre.	M. *Henri.*
VICTOR, jeune poëte, amoureux de madame Melville	M. *Armand.*
CHARLES, musicien.	M. *Guénée.*
LISETTE, suivante de madame Melville	Mlle. *Minette.*

La scène se passe à la campagne, à deux lieues de Paris.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Trois étourdis, guidés par la Folie,
Vont devant vous paraître en même tems.
Vous plaire est toute leur envie,
Messieurs, montrez-vous indulgens;
Car l'auteur craint pour ses enfans.
Ah! n'allez pas, dans un transport sévère,
Les effrayer par certains sons,
Et renvoyer ces fous avec leur père
Aux Petites-Maisons.

LES TROIS FOUS,

OU

LA JEUNE VEUVE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre est partagé en deux par un mur; d'un côté est le jardin de madame Melville; une petite porte verte est dans le fond; de l'autre côté, c'est le jardin des trois jeunes gens.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. MELVILLE, LISETTE.

Mme. MELVILLE (*une lettre à la main, et riant*).

Ah! ah! ah!.. par exemple, mon oncle, vous aurez la complaisance d'attendre... à peine je suis veuve.

LISETTE.

Madame rit toujours.

Mme. MELVILLE.

Je suis toujours contente.

AIR : *du Cabaret.*

Rire sans cesse est ma folie,
Chacun a la sienne ici bas,
Et la froide mélancolie
Pour moi n'aura jamais d'appas.
La gaîté règne dans mon âme,
Et puis, à parler sans détours,
Le rire embellit une femme,
Voilà pourquoi je ris toujours.

LISETTE.

J'entends... vous riez par coquetterie.

Mme. MELVILLE.

Je t'avouerai pourtant qu'aujourd'hui je n'ai pas trop sujet de rire.

LISETTE.

Ah! mon Dieu! madame, vous m'effrayez!... Eh! que vous est-il donc arrivé?

Mme. MELVILLE (*soupirant*).

Ah! Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

Mme. MELVILLE.

Si tu savais?...

LISETTE.

Je sais tout.

Mme. MELVILLE.

Comment?

LISETTE.

Vous aimez.

Mme. MELVILLE.

As-tu perdu la tête?

LISETTE.

Non, mais vous avez perdu votre cœur.

Mme. MELVILLE.

Et mademoiselle a-t-elle poussé plus loin ses observations?

LISETTE.

Oui, madame.

Mme. MELVILLE.

Et qu'avez-vous découvert?

LISETTE.

J'ai découvert que celui que vous aimez est un jeune homme que vous avez vu plusieurs fois chez votre tante à Paris; qu'il se nomme Victor, qu'il est joli garçon... Tenez, madame, je suis fine; au lieu de dissimuler, confiez-moi votre amour, peut-être je pourrai vous servir.

Mme. MELVILLE.

Eh! mais vraiment, puisque tu sais tout cela, je n'ai plus grand-chose à t'apprendre.

LISETTE.

N'importe, parlez toujours.

Mme. MELVILLE.

Eh bien, sache donc que Victor habite cette maison, là auprès.

LISETTE.

Comment savez-vous cela?

Mme. MELVILLE.

Hier, en revenant de la promenade, tu te souviens bien que nous y vîmes entrer un jeune homme?

LISETTE.

Oui, madame.

Mme. MELVILLE.

C'était lui.

LISETTE.

Vous le reconnûtes de si loin? Ah! que l'amour est clairvoyant!

Mme. MELVILLE.

Il aura su que j'étais à la campagne?

LISETTE.

Certainement.

Mme. MELVILLE.

Et il aura loué cette maison pour tâcher de me déclarer son amour?

LISETTE.

Pour vous déclarer son amour, il n'y a pas de doute à cela.

Mme. MELVILLE.

Je ne sais trop ce que je dois faire, l'amour est dangereux à mon âge.

LISETTE.

Il est vrai qu'avec votre défunt mari, si vous avez connu l'amour, c'est bien peu.

Mme. MELVILLE.

Que dis-tu bien peu?..... Pas du tout, j'étais si jeune.

LISETTE.

Il était si vieux!

Mme. MELVILLE.

Je fus sacrifiée par mon oncle.

LISETTE.

Les oncles ne sont au monde que pour ça.

AIR *du vaudeville d'Amour et Mystère.*

Oui, les oncles savent beaucoup,
Ici, tout haut, je le confesse,
Ces messieurs sont prudens en tout;
Mais lorsque, malgré leur sagesse,
Ne sachant plus charmer,
Ne pouvant plus aimer,
Ils donnent tous l'amour au diable;
Je crois entendre déclamer
Le renard de la fable.

Mme. MELVILLE.

Vraiment mon oncle m'inquiète encore aujourd'hui.

LISETTE.

Monsieur Dorimond?

Mme. MELVILLE.

Ne s'est-il pas mis dans la tête de vouloir me marier une seconde fois... Il me mande qu'il m'a trouvé un époux, qu'il a même promis ma main, et me presse de retourner auprès de lui.

LISETTE.

Cet oncle a donc la fureur de marier les gens.... Passe encore si c'était avec un jeune homme comme monsieur Victor.

Mme. MELVILLE.

Ah! Lisette! comment en trouver un si aimable, si tendre... ?

LISETTE.

C'est impossible, madame... il n'y a plus que celui-là sur la terre; il doit donc être votre époux.

Mme. MELVILLE.

Si tu connaissais les vers charmans qu'il m'a envoyés... son amour y est peint avec une grace, une réserve!...

LISETTE.

Comment, madame, il fait des vers?... Il n'y a pas de tems à perdre; il faut sur-le-champ écrire à monsieur votre oncle, lui déclarer bien positivement qu'il vous a choisi un époux la première fois, que vous voulez vous en choisir un la seconde, et que, si vous ne vous en trouvez pas mieux, vous vous en rapporterez à lui pour une troisième.

Mme. MELVILLE.

Tu as raison, Lisette... suis-moi, et tu vas voir si j'ai du caractère.

(*Elles sortent*).

SCÈNE II.

VICTOR, MELVAL, CHARLES (*Ils arrivent tous trois en se tenant par le bras ; ils sont dans leur jardin*).

MELVAL, VICTOR et CHARLES.

AIR : *La loterie est la chance.*

Jamais de mélancolie,
Toujours des plaisirs nouveaux ;
De l'Amour, de la Folie,
Suivons les joyeux drapeaux.

MELVAL.

J'ai mon épitaphe prête.
Lorsque je succomberai,
Sur ma tombe il faut qu'on mette :
Ci-gît qui fut toujours gai.

Tous trois.

Jamais de mélancolie, etc.

VICTOR.

Eh bien, mes amis, comment trouvez-vous notre petite maison de campagne ?

MELVAL.

Charmante, en vérité.

CHARLES.

Nous allons y passer un été délicieux.

VICTOR.

Ici, je vais me livrer tout entier à la poésie.

CHARLES.

Moi, à la musique.

MELVAL.

Et moi, à l'étude du théâtre ; car il est décidé que je débute l'hiver prochain à l'Opéra-Comique.

VICTOR.

Je ne craindrai pas les ennuyeux.

MELVAL.

Les belles ne viendront pas me distraire.

CHARLES.

Les créanciers ne viendront pas me tourmenter.

VICTOR.

Ah ça, messieurs, pour que tout aille bien dans notre hermitage, il faut que chacun ait sa partie.

MELVAL.

C'est juste.

CHARLES.

Très-juste.

AIR *de Marianne.*

Allons, sans tarder davantage,
Messieurs, au gré de nos desirs
Il faut faire ici le partage
De nos travaux, de nos plaisirs.
Pour un poëte,
C'est une fête
Que de pouvoir errer dès le matin :
En conséquence,
Je vois d'avance
Que Victor veut se charger du jardin.
Pour les vivres, il faut un brave ;
Ce poste te convient fort bien ;
Et moi, comme musicien,
J'aurai soin de la cave.

MELVAL.

Chacun a son poste marqué.

CHARLES.

Oui, nous avons l'imagination très-bonne, mais notre bourse est assez mauvaise... Tenez, mes amis, je suis d'avis, pour rétablir nos finances, qu'un de nous se marie.

MELVAL.

Se marier !

VICTOR.

Pourquoi pas ?

MELVAL.

Ah ! si vous saviez ce que c'est que le mariage !

VICTOR.

Est-ce que tu peux le savoir, toi ?

MELVAL.

AIR : *Mon père était pot.*

Du mariage je n'ai point
Encor porté la chaîne ;
Cependant je crois, sur ce point,
Ma science certaine ;
Car, mon cher ami,
Tu sais qu'aujourd'hui,
Grace à certain usage,
On peut, Dieu merci,
Sans être mari,
Juger du mariage.

Eh bien ! qu'as-tu donc Victor ?.,. Je crois, Dieu me pardonne, que tu réfléchis.

CHARLES (*à Victor*).

En effet, tu es triste.

VICTOR.

Ma foi, messieurs, on le serait à moins... Vous savez que j'ai reçu hier une lettre de mon père ?

MELVAL.

Eh bien !

VICTOR (*lui donnant la lettre*).

Lis.

MELVAL (*prenant la lettre*).

Voyons. (*Il lit.*) « Mon cher fils, je vais te donner » une nouvelle preuve de ma tendresse. » (*S'interrompant*). Est-ce qu'il t'envoie de l'argent ?

VICTOR.

Eh ! non !

MELVAL (*continuant de lire*).

« Malgré mon peu de fortune, je me suis occupé » de ton établissement... Un de mes anciens amis, » M. Dorimon, a une nièce veuve, et dit-on fort ai- » mable... Je lui ai demandé la main de cette nièce » pour toi, il me l'a accordée... Tu juges tout l'avan- » tage que t'offre ce mariage, puisque la dame pos- » sède déjà vingt-cinq mille livres de rente. »

MELVAL (*sautant au cou de Victor*).

Ah ! mon ami, que je te félicite !

CHARLES (*embrassant aussi Victor*).

Vingt-cinq mille livres de rente !... ah ! mon cher Victor, que je t'embrasse ! Nous allons donc être heureux... Aussitôt marié, tu payes toutes nos dettes.

MELVAL.

Tu achètes un château magnifique ; nous y allons demeurer avec toi.... Là, tu fais des opéra, Charles en fait la musique, moi, je les joue ; ta femme, si elle est jeune, fera les amoureuses ; si elle est vieille, eh bien ! elle fera les duègnes.

VICTOR.

Tout cela serait fort beau, mais tout cela ne sera pas.

CHARLES (*à Victor*).

Comment, mon ami, tu refuserais ?

VICTOR.

Quoi ! parce qu'elle est riche, vous voulez que j'épouse une femme que je n'ai jamais vue, qui peut-être est vieille et laide ?

MELVAL.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Il faut avoir perdu la tête
Pour refuser un tel parti.

VICTOR.

Je ne prétends pas qu'on m'achète,
Messieurs, pour devenir mari;
La fortune que l'on encense
N'est pas le but de mon desir :
Le riche, dans son opulence,
Bâille à la porte du plaisir.

CHARLES.

Quelle absurdité!

MELVAL.

Va, va, quand on est riche, toutes les portes vous sont ouvertes.

VICTOR.

Un poëte se marier par intérêt! fi donc!

MELVAL.

AIR *du vaudeville de Lasthénie.*

Va, malgré tes nobles ardeurs,
Mon cher, les Muses sont des femmes;
Tu peux mériter leurs faveurs;
Mais ne compte pas sur ces dames;
Car chez elles tout est léger.
Que de poëtes pleins de gloire
N'ont que des lauriers à manger
Et de l'eau d'hypocrène à boire!

VICTOR.

Ce n'est que trop vrai!... mais puisqu'il faut tout vous dire, sachez donc que je suis amoureux.

CHARLES.

Je m'en doutais.

MELVAL.

Voilà mon Céladon.

CHARLES.

Et quel est l'aimable objet pour lequel tu fais de semblables sottises?

VICTOR.

Une veuve charmante.

MELVAL.

Ah! Monsieur donne dans les veuves. Est-elle riche?

VICTOR.

Ma foi, je l'ignore... Je la vis à Paris chez une de ses tantes, où je suis allé plusieurs fois... Elle se nomme madame Melville..... Voilà tout ce que je sais.

CHARLES.

C'est romanesque... et répond-t-elle à ton amour?

VICTOR.

Je n'ai encore que des soupçons.

CHARLES.

C'est sans doute pour elle que tu as fait cette romance dont tu m'as chargé amicalement de composer la musique?

VICTOR.

Justement!

MELVAL.

Le beau motif!

CHARLES.

Eh bien non, messieurs, non.... Il ne sera pas dit que nous aurons laissé échapper une si belle occasion de faire fortune! il faut absolument qu'un de nous trois se dévoue au bonheur des autres, et épouse la dame aux vingt-cinq mille livres de rente.

VICTOR (*à part.*)

Il extravague.

CHARLES.

AIR : *Le lendemain.*

Ce projet, je le gage,
Déjà vous charme tous deux,
Bientôt ce mariage
Mettra le comble à nos vœux.
Lorsque l'amitié réclame,
Qu'importe qu'on soit épris?
Souvent on prend une femme
Pour ses amis.

Que le sort désigne celui qui se mariera.

MELVAL.

Je le veux bien... et toi, Victor, y consens-tu?

VICTOR.

Puisqu'il le faut.

MELVAL (*tirant de sa poche trois rouleaux de papier, les présente à ses amis*).

Tenez, justement, voilà trois petites gravures que j'ai rapportées de Paris... L'une représente un fort, l'autre une maison de campagne, et l'autre un bois... Prenez-en chacun une, et celui qui aura le bois sera marié.

VICTOR.

Allons... (*chacun prend une gravure et la déroule*) ce n'est pas moi.

MELVAL.

Ni moi.

CHARLES.

Eh bien, messieurs, voilà qui est fini, j'épouserai!

MELVAL (*à Charles*).

Ah! mon ami! aussitôt marié, nous te ferons...

CHARLES.

Quoi donc?

MELVAL.

Une épithalame superbe.

VICTOR.

Ah ça, à présent que je suis tranquille sur mon mariage.... (*à Charles*) as-tu fait ma musique ?

CHARLES (*lui donnant un rouleau de musique*).

Oui... tiens... j'ai tiré de mon cerveau tout ce que j'avais de sentimental pour le mettre dans ta romance... Mais comme tu ne connais pas la musique, prie Melval de te la chanter.

MELVAL (*prenant la romance*).

Volontiers.

SCÈNE III.

Les précédens, Mme. MELVILLE, LISETTE (*dans leur jardin*).

Mme. MELVILLE.

Tu vois, Lisette, que j'ai suivi tes conseils.

LISETTE.

Vous venez d'écrire à votre oncle d'une manière!...

(*Elle est interrompue par Melval, qui chante.*)

MELVAL.

Romance de M. Doche.

O toi qui règnes sur mon ame !
Toi dont j'adore les attraits !
De ce Dieu charmant qui m'enflamme
Pourquoi repousses-tu les traits ?
Par l'amant fidèle et sincère,
Sans crainte, laisse-toi charmer ;
Ah ! crois-moi, s'il est doux de plaire,
Il est encore plus doux d'aimer.

Mme. MELVILLE.

Tu l'as entendu... c'est une romance que Victor m'adresse.

LISETTE.

Il faut lui répondre, madame, voilà vos tablettes.

Mme. MELVILLE.

Tu plaisantes, je crois.

MELVAL.

Deuxième couplet.

Un seul mot de celle que j'aime,
Pourrait faire tout mon bonheur.
Ah! pour moi quel plaisir extrême
D'entendre ce mot enchanteur!
Puisse-t-elle un jour moins sévère,
A son tour se laissant charmer,
Répéter: S'il est doux de plaire,
Je sens qu'il est plus doux d'aimer.

LISETTE.

Ah! madame! il ne vous demande qu'un seul mot!

VICTOR.

Elle est fort bien.

Mme. MELVILLE (*à Lisette*).

Je n'écrirai pas.

MELVAL.

C'est de la passion.

LISETTE. (*Elle prend une feuille de papier dans les tablettes de sa maîtresse, et écrit*).

Vous avez raison... mais moi qui suis votre secrétaire et votre conseiller intime, j'écris pour vous... vous n'avez rien à dire à cela.

CHARLES (*à Melval.*)

Elle n'est pas finie... Continue.

LISETTE (*pliant son billet*).

A présent je vais le jeter par-dessus le mur.

MELVAL.

Troisième couplet.

(*Ici Lisette jette le billet par-dessus le mur.*)

Mme. MELVILLE.

Ecoutons.

CHARLES.

Que vois-je ? une lettre !

MELVAL et VICTOR (*ensemble.*)

Une lettre !

MELVAL, VICTOR, CHARLES (*ensemble.*)

Elle est pour moi.

Mme. MELVILLE.

O ciel ! Lisette, j'entends la voix de plusieurs personnes ; on se dispute ton billet.

MELVAL.

Quelque beauté amoureuse de moi...

CHARLES.

Ou de moi.

VICTOR.

Ou de moi... Lisons, nous verrons.

Mme. MELVILLE.

Nous avons fait une imprudence... Entre les mains de qui ce billet est-il tombé ?

LISETTE.

Ma foi, madame, je ne vois qu'un moyen de le savoir.

Mme. MELVILLE.

Et lequel ?

LISETTE.

Il est infaillible... venez, venez, je me charge de tout.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

VICTOR, MELVAL, CHARLES.

(*Melval, qui a ramassé la lettre, la lit d'abord tout bas, ensuite il dit :*)

MELVAL.

Écoutez... (*il lit.*) « Il est impossible de ne pas « trouver aimable celui qui chante avec tant d'ame! » (*S'interrompant.*) Vous le voyez.

CHARLES.

Après, après.

MELVAL *lit.*

« Celui qui fait d'aussi jolis vers.

VICTOR.

Cela me regarde.

MELVAL *lit.*

« Et qui compose un air aussi tendre. »

CHARLES.

Pour le coup c'est de moi qu'il s'agit.

MELVAL.

AIR : *Sayez-vous l'Astrologie* (la *Fausse Magie*).

Messieurs, c'est moi que l'on aime.

CHARLES.

Non, non, c'est moi.

VICTOR.

C'est moi, c'est moi.

MELVAL.

C'est moi, c'est moi.

CHARLES.

C'est moi, c'est moi.

VICTOR.

C'est moi, c'est moi.

MELVAL.

Ma voix charme, sur ma foi.

CHARLES.

Mon air a charmé de même.

MELVAL.

Non, non, c'est moi,
Etc.

VICTOR.

Mes vers font plaisir, je crois.

MELVAL.

Tenez...

AIR *du vaudeville de Lantara.*

Ici, je vois du mystère,
Amis, réunissons-nous...
Nous découvrirons, j'espère,
Cette Belle aux billets doux.
Bientôt, selon notre envie,
Nous verrons ses traits charmans;
Car jamais femme jolie
N'aime à se cacher long-tems.

VICTOR (*à part*).

Quel fâcheux contretems... il est certain que c'est elle.

CHARLES.

D'abord le billet vient de ce jardin.

MELVAL.

Quelque jeune dame habite cette maison... Elle m'aura vu jouer la comédie en société bourgeoise.

CHARLES.

Je l'aurai enchantée dans mon dernier concert.

VICTOR.

Elle aura assisté à ma dernière pièce.

MELVAL.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Savoir jouer la comédie,
Est un talent si séduisant!

CHARLES.

Mais pour une femme jolie,
Un concert est bien amusant.

VICTOR.

Pour le poëte je réclame.
Souvent mieux qu'un concert prôné,
Un petit quatrain bien tourné
Tourne la tête d'une femme.

(*On entend sonner.*)

CHARLES.

On sonne... quelqu'un nous arrive.

MELVAL.

Je cours ouvrir... (*Revenant.*) Dites donc, mes amis, si c'était un créancier?

VICTOR.

Regarde par-dessus le mur.

(*Melval sort.*)

SCÈNE V.

VICTOR, CHARLES.

VICTOR.

Ah ! mon ami ! je suis désespéré... ce billet était pour moi.

CHARLES.

Plaisanterie !

VICTOR.

Il est de madame Melville.

CHARLES.

Comment ! est-ce qu'elle demeure là ?

VICTOR.

Je ne sais si elle y demeure, mais je l'y vis entrer hier avec sa femme-de-chambre.

CHARLES.

S'il est ainsi, tu pourrais avoir raison. Cependant, comme tu ne connais pas encore bien les sentimens de ta belle, et que d'ailleurs Melval a la présomption de se croire aimé, ne lui parlons de rien... Tu n'as pas à craindre ma rivalité, puisque je me marie.

VICTOR.

AIR *du vaudeville des Fiancés.*

Ah ! quel bonheur, dans cette circonstance,
De retrouver l'objet de mes amours !

CHARLES.

Si l'on t'aimait, redoute l'inconstance ;
Elle est souvent des Belles le recours.
Hélas ! mon cher, leur cœur change si vîte,
Qu'un seul instant quand on peut l'arrêter,
On n'a pas même, et c'est-ce qui m'irrite,
Le tems de s'en vanter.

SCÈNE VI.

Les précédens, MELVAL, LISETTE (*déguisée en niais*).

MELVAL (*à Lisette, dans la coulisse.*)

Venez, venez par ici, jeune homme.. Vivat, mes amis, vivat! voici quelqu'un qui va nous donner des éclaircissemens sur notre belle.

(*Lisette salue d'un air gauche.*)

CHARLES (*à part.*)

Qui diable nous amène-t-il là?

VICTOR.

Quel est ce garçon?

LISETTE.

AIR *de Calpigi.*

J'suis fils du jardinier Ambroise,
Connu par son humeur grivoise,
Et j'fesons
Les commissions
Des habitans des environs.
Après ça je conte fleurette;
Car malgré mon air un peu bête,
On m'a pourtant dit quelquefois
Que j'avions un gentil minois.

CHARLES.

Ah! on vous a dit que vous aviez un gentil minois?

LISETTE.

Oui, monsieur, on me l'a dit, et quand vous m'connaîtrez mieux, vous direz peut-être comme les autres. Je venons voir si vous avez quelques commissions à me donner.

CHARLES.

Tu arrives fort à propos. Dis nous... connais-tu la personne qui loge là auprès?

LISETTE (*montrant d'un autre côté.*)

Par ici?

MELVAL.

Non, là?

LISETTE.

Pardine! si j'la connais!

VICTOR.

Tu la connais?

LISETTE.

Certainement que je la connais... J'ai déjà fait deux commissions pour elle.

MELVAL.

Comment s'appelle-t-elle?

LISETTE.

Comment qu'elle s'appelle?... Attendez donc... Ah!.. elle s'appelle madame.

MELVAL.

L'imbéoille!

CHARLES.

Mais elle a un autre nom.

LISETTE.

Ah, mafine! moi je ne sais pas ses noms d'baptême. J'sais ben que devant moi on l'a toujours nommée madame.

MELVAL.

(*A part.*) Le jeune homme au gentil minois est passablement bête... (*Haut.*) Est-elle belle ou laide?

LISETTE.

J'vous en réponds qu'elle l'est!

VICTOR.

Elle est laide ?

LISETTE.

Elle est superbe, quoi !.... et j'ai entendu dire qu'elle était veuve d'son mari.

MELVAL.

Tenez, mes amis, je vois bien que nous ne pourrons tirer aucun éclaircissement de ce petit nigaud ; prenons un autre parti.

VICTOR.

Encore, quelque folie.

MELVAL.

Pourquoi pas, je suis fou de la folie.

CHARLES.

Ecoutons donc, monsieur le fou.

LISETTE (*à part.*)

Ecoutons.

MELVAL.

Écrivons chacun une lettre à notre beauté, et demandons-lui l'explication de son billet... Ambroise sera notre messager, n'est-ce pas Ambroise ?

LISETTE.

Bien volontiers, monsieur.

VICTOR.

Excellent moyen !

CHARLES.

Je suis de cet avis.

MELVAL et VICTOR.

Allons écrire.

CHARLES.

Un instant.

AIR : *Je regardais Magdelonette.*

Avant de commencer l'épreuve,
Amis, faisons serment tous trois,
Dès qu'aura prononcé la veuve,
Que l'on respectera son choix.

MELVAL.

Pour moi, j'en jure par Thalie.

VICTOR.

Et moi, par le Dieu des amans.

CHARLES.

Moi, j'en jure par l'harmonie.

LISETTE (*à part*).

Ils sont tous trois assez plaisans.

MELVAL (*à part*).

C'est moi que la Belle préfère,
Ma foi, je n'en saurais douter.
Sans le vouloir, j'aurai su plaire.
Comment peut-on me résister?

VICTOR (*à part*).

Peut-être c'est moi qu'on préfère,
Mais, hélas! j'ai lieu d'en douter.
Malgré tous mes soins pour lui plaire,
Son cœur a pu me résister.

Chœur.

CHARLES.

Serais-ce moi que l'on préfère?
Avec raison je puis douter;
Car malgré tous mes soins pour plaire,
On peut fort bien me résister.

LISETTE (*à part*).

Quel est celui que l'on préfère?
Ma foi, j'engage d'en douter;
Chacun d'eux, trop certain de plaire,
Croit qu'on ne peut lui résister.

(*Victor et Charles sortent.*)

SCÈNE VII.

LISETTE, MELVAL.

MELVAL *va pour suivre ses amis, et revient.*

Je n'ai pas besoin d'aller si loin... j'ai toujours sur moi du papier à billets doux, et mon crayon... Ecrivons. (*Il s'assied et écrit.*)

LISETTE (*à part*).

Je voudrais bien savoir lequel est Victor?

MELVAL (*à part*).

Quelle peut être cette dame?

LISETTE (*à part*).

Il parle de ma maîtresse.

MELVAL (*à part*).

Je gagerais que c'est le petit domino qui, l'hiver dernier, m'a tant intrigué au bal de l'Opéra.

LISETTE (*à part*).

Ah! monsieur va au bal de l'Opéra.

MELVAL (*à part*).

Oui, c'est elle, j'en suis sûr... Elle est folle de moi.

LISETTE.

Sans doute.

MELVAL (*à Lisette*).

Mon ami, tu dis donc que cette dame est jolie?

LISETTE.

Elle est jolie tout plein.

MELVAL.

Je ne suis pas mal... Trouves-tu qu'elle soit aussi bien que moi dans son genre ?

LISETTE (*à part*).

Le fat... (*Haut.*) Dans son genre ?... Oh ! je n'en sais rien, moi, je n' l'ai jamais vue que dans son jardin.

MELVAL (*à part*).

Le butord !... Achevons ma lettre.

LISETTE (*à part*).

Mes réponses ne lui font pas plaisir..... Ah ! monsieur le fat, si je puis vous jouer quelque tour !...

MELVAL (*à part*).

Bien, très-bien.... je termine ma lettre en lui demandez-vous.... Il faut absolument que je m'en fasse adorer.

AIR *de la Boulangère.*

En vain la Beauté se défend
D'un sentiment trop tendre ;
La plus cruelle en vain prétend
Eviter de se rendre ;
On la séduit en un instant
Lorsque l'on sait s'y prendre,
Vraiment
Lorsque l'on sait s'y prendre.

LISETTE (*à part*).

Même air.

Les hommes, on en conviendra,
Sont forts pour tout comprendre ;
Mais en fait d'malice, on sait ça,
Quoiqu'ils osent prétendre,
L'plus fin est bientôt à quia
Lorsque l'on sait s'y prendre ;
Oui-dà,
Lorsque l'on sait s'y prendre.

MELVAL.

Que chantes-tu là ?

LISETTE.

C'est une chanson qu'une jeune fille m'a apprise...

MELVAL.

Elle n'a pas le sens commun, ta chanson !

SCÈNE VIII.

Les précédens, CHARLES, VICTOR (*ils arrivent tenant une lettre*).

CHARLES.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Voilà mon épître finie ;
Mais n'en déplaise aux amoureux,
J'y bannis la fade manie
Du larmoyant, du langoureux.
Chacun doit prétendre.
Maintenant, gaîment,
Nous pouvons attendre
Notre dénoûment.

CHŒUR.

Chacun doit prétendre, etc.

VICTOR.

Résolu de ne plus contraindre
Un sentiment plein de douceur,
Dans ce billet j'ai voulu peindre
L'amour qui règne dans mon cœur.

CHŒUR.

Chacun doit prétendre, etc.

MELVAL.

Pour moi, comme un vrai fanatique,
A mon cœur j'ai donné l'assaut
Pour y chercher du pathétique,
Sans pouvoir en trouver un mot.

CHŒUR.

Chacun doit prétendre, etc.

(*Ils donnent leurs lettres à Ambroise*).

VICTOR.

Tiens, Ambroise, remets ces lettres à notre belle voisine, et compte que nous te récompenserons bien, si tu t'acquittes de ta commission avec intelligence.

LISETTE.

Ah ça, monsieur, pour c'qu'est d'ça, j'suis ben sûr d'n'en pas manquer.

CHARLES.

Nous verrons.

MELVAL.

Allons, pars et rapporte-nous de suite la réponse.

LISETTE. (*Elle s'en va jusqu'au fond du théâtre, et revient.*)

Oui, mon beau monsieur... Ah! d'crainte de queuque maladresse, dites-moi chacun votr' nom.

VICTOR (*lui arrangeant les lettres*).

Voilà celle de M. Melval; voilà celle de M. Charles.

MELVAL.

Et celle-ci est celle de Victor.

LISETTE (*regardant Victor*).

Ah! c'est vous qui vous appelez M. Victor?

VICTOR.

Sans doute... Qu'as-tu donc à me regarder?

LISETTE.

Rien, rien, monsieur. (*A part.*) J'en suis contente pour ma maîtresse, et je crois que j'aurais aussi choisi celui-là.

(*Elle sort et revient*)

MELVAL.

Le bavard !

LISETTE.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

J'vous demande bien des pardons;
Si vous trouvez que je babille,
C'est mon défaut, j'en convenons;
Mais voyez-vous, c'est que j'avons
Toujours parlé dans not' famille.
Parce que j'parle tant déjà,
Voyez si ce n'est pas infâme,
Tous les malins disent comm' ça
Que j'pourrais (*bis*) bien être une femme.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

MELVAL, VICTOR, CHARLES.

MELVAL.

Allons, voilà une petite intrigue qui va son train.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Pour nous quels heureux destins !
Mes amis, la chose est claire,
Quelque belle solitaire
Veut connaître ses voisins.
Pour vivre seule et tranquille,
Peut-être ici l'on s'exile;
Mais aux plaisirs de la ville,
Femme qui veut s'arracher,
Fuit ainsi la multitude,
Et cherche la solitude
Pour qu'on l'y vienne chercher.

CHARLES (*les prenant par la main.*)

Mes amis, mes chers amis !... vous m'avez l'air de mourir d'amour... Eh bien ! moi, je meurs de faim.

MELVAL.

Tu as raison, allons déjeûner.

VICTOR.

Allons déjeûner.

CHARLES.

Quoique les vivres ne soient pas de ma compétence, j'ai fait venir certain pâté...

AIR *du vaudeville de Folie et Raison.*

L'appétit nous réclame;
Aux traits de la beauté,
Amis, fermons notre ame
Pour ouvrir mon pâté.

VICTOR.

La belle, hélas! je le soupçonne,
S'offensera de nos écrits.

MELVAL.

Soyez tranquilles.

Souvent une femme pardonne
Ce qu'elle n'eût jamais permis. (*bis.*)

VICTOR.

Tu crois?

MELVAL.

J'en suis sûr.

CHARLES.

En ce cas...

CHOEUR.

L'appétit nous réclame, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Mad. MELVILLE, LISETTE (*toujours en niais*).

(*Lisette entre par la petite porte, et Mad. Melville arrivé de l'autre côté.*)

LISETTE.

Ile ne sont plus là.

Mme. MELVILLE (*arrivant.*)

Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Ah! madame, la drôle de chose que le cœur des hommes!... C'est presqu'aussi curieux que le cœur des femmes... Je viens de lire dans celui de nos voisins, grace à mon habit et à mon air bête.

Mme. MELVILLE.

Qu'as-tu appris?

LISETTE.

Ah! j'ai appris bien des choses... D'abord ils sont trois.

Mme. MELVILLE.

Après.

LISETTE.

M. Charles est un bon diable, M. Victor est un amoureux, et M. Melval est un fat, s'il en fut jamais.

Mme. MELVILLE.

Je ne te demande pas cela... Qu'ont-ils pensé de ce maudit billet?

LISETTE.

Ce qu'ils en ont pensé?... Ils se sont imaginé qu'un d'eux vous avait tourné la tête.

Mme. MELVILLE.

Comment?

LISETTE.

Oui, madame.... et pour s'accorder, ils ont résolu de s'en rapporter à vous sur cet article.. En conséquence, je suis chargée de vous remettre trois lettres... Les voici.

Mme. MELVILLE.

Donne-moi celle de Victor... Quant aux autres, je ne veux pas seulement les ouvrir.

LISETTE (*donnant la lettre de Victor à sa maîtresse*).

Tenez, madame.... (*A part.*) Moi, je vais me donner le plaisir de lire celles-ci.

LISETTE (*pendant que madame Melville lit bas la lettre de Victor*).

Voyons d'abord celle de M. Charles...., (*Elle lit.*) « Madame, dans tout autre tems, je vous aurais adorée, mais il paraît décidé que j'épouse une femme » qui possède vingt-cinq mille livres de rente... Ce » n'est pas le moment d'être amoureux; car, lorsqu'on se marie, on a besoin de toute sa tête. »

Celui-ci n'est pas très-complimenteur; mais il est franc.

Mme. MELVILLE.

Tiens Lisette, écoute et vois si je suis aimée.

LISETTE.

Pour M. Victor, madame, je suis bien persuadée qu'il vous aime... C'est un jeune homme plein d'esprit... d'une figure fort agréable...

Mme. MELVILLE.

Crois-tu que ce soit là ce qui m'a séduite ?

AIR *nouveau de Doche.*

Si tu crois, pour charmer un cœur,
Qu'un joli visage suffise,
Lisette, quelle est ton erreur !
Reviens, reviens de ta méprise.
Souvent l'homme le plus charmant
Soupire en vain pour une Belle :
C'est à la beauté qu'on se rend,
Mais c'est au cœur qu'on est fidèle.

LISETTE.

Oui, mais quand la figure s'accorde avec le cœur, cela ne gâte rien... Tenez, vous voilà de belle humeur, lisons un peu M. Melval.

Mme. MELVILLE.

Puisque tu le veux.

LISETTE *ouvre la lettre et la lit.*

« Madame, je ne sais où j'ai eu le bonheur de vous » plaire..... Je soupçonne fort que c'est au bal de » l'Opéra ; dans tous les cas, je vous supplie de m'ac- » corder un rendez-vous, car je suis amoureux comme » un fou. »

Il est laconique.

Mme. MELVILLE.

C'est un impertinent.

LISETTE.

Madame, me permettez-vous d'exercer une petite vengeance envers ce monsieur-là.

Mme. MELVILLE.

Fais ce que tu voudras... mais Victor me demande la permission de se présenter chez moi... ; retourne lui dire que je serai toujours flattée de voir quelqu'un de la société de ma tante.

LISETTE.

Oui, madame, je lui dirai tout cela... et en même tems je ferai la réponse à M. Melval.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

Mad. MELVILLE seule.

Que d'amour !... Ah ! mon oncle, quelle différence entre M. de Melville et Victor... Avec l'un, j'ai passé des jours bien tristes, bien ennuyeux... Avec l'autre, ma vie sera un bonheur continuel... Peut-être il va venir... mais est-il prudent de songer une seconde fois au mariage ?...

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Quand au gré de nos desirs
Le dieu d'Hymen nous engage,
Bientôt tout notre courage
S'enfuit avec les plaisirs.
Lasse enfin du mariage,
On se croit en esclavage,
Et n'aspirant qu'au veuvage,
On voudrait, pour avancer,
Être à la fin de l'épreuve ;
Mais sitôt que l'on est veuve,
On voudrait recommencer.

SCÈNE XII.

La précédente, LISETTE (*en niais*), VICTOR.

LISETTE (*à Victor*).

Par ici, monsieur, par ici... (*Allant à madame Melville.*) Madame, je vous amène M. Victor... Rassurez-le un peu, car il est timide... Oh ! c'est un homme rare. (*Elle retroune à Victor.*)

AIR : *Comme on voit notre moulin.*

Vous n'avancez qu'en tremblant;
Allons, montrez plus d'assurance;
En amour on est souvent
Plus heureux qu'on ne pense.

VICTOR (*au fond*).

Je tremble, je le sens.

Mme. MELVILLE (*à part*).

Que mon cœur s'agite!

LISETTE.

Profitez des instans,
Le tems fuit si vite!

LISETTE (*à part*).

Sortons pour quelques momens ;
Car, près de l'objet que l'on aime,
Etre seul pour les amans,
C'est le bonheur suprême.

(*Elle sort.*)

VICTOR.

Chœur.

Ah ! pour moi quels doux momens !
Je suis près de celle que j'aime ;
Sans doute pour les amans
C'est le bonheur suprême.

Mme. MELVILLE.

Ah ! pour mon cœur quels momens
charmans !
Je suis donc près de celui que j'aime,
Sans doute pour les amans
Constans
C'est-là le bonheur suprême.

SCÈNE XIII.

Mad. MELVILLE, VICTOR.

VICTOR.

Suite de l'air.

Après vous avoir écrit,
Peut-être suis-je coupable.

Mme. MELVILLE.

Quand l'erreur vient de l'esprit,
L'erreur est excusable.

CHOEUR.

Ah ! pour moi, ect.

Mme. MELVILLE.

Oui, Victor, j'ai regardé votre lettre comme un badinage.

VICTOR.

Ah ! madame.

AIR : *Il n'est pas tems de nous quitter.*

Si j'ai pu déplaire en ce jour,
En rompant un cruel silence,
Ah ! n'en accusez que l'amour ;
C'est l'amour seul qui fit l'offense.
En vous admirant ! si mon cœur
N'a pu résister à vos charmes,
Songez qu'un généreux vainqueur
Pardonne à qui lui rend les armes.

Mme. MELVILLE.

Il me semble qu'aimer quelqu'un, n'est pas un crime impardonnable, et j'aurais mauvaise grace à vous en vouloir.

VICTOR.

Je vous avouerai que je crains plus votre indifférence que votre haine.

Mme. MELVILLE.

Mon indifférence ?

VICTOR.

Sans doute ; vous avez l'ame trop belle pour me haïr ; mais moi, serais-je assez heureux pour vous plaire ?

Mme. MELVILLE.

Pour répondre à cela, il faudrait d'abord que je fusse certaine que votre amour est véritable. Messieurs les poëtes sont assez sujets à caution.... leurs paroles et leurs vers respirent la tendresse qui souvent est loin de leur cœur.

VICTOR.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

C'est ainsi qu'on nous calomnie ;
Ah ! revenez de votre erreur ;
Jamais l'aimable poésie
Ne peut endurcir notre cœur :
Au pouvoir de femme jolie,
Le poëte cède à son tour ;
Souvent le feu de son génie
S'allume au flambeau de l'Amour.

Mme. MELVILLE.

Vous paraissez sincère ; cependant je crains que vous ne me trompiez.... Il y a tant de manières d'aimer!

AIR *de la Treniis.*

Chacun tour-à-tour
Rend les armes à l'Amour ;
Tout semble s'animer
Pour nous forcer d'aimer ;
Mais en goûtant
Ce sentiment
Charmant,
Touchant,
Chacun selon
Son ton
S'exprime à sa façon.

L'un est vif et léger,
Sa tendresse est aussi légère ;
Brûlant de changer,
Toujours il voudrait voltiger.
L'autre plus aimant,
Doucement
Aime avec mystère,
Et met son bonheur
A prouver toute son ardeur.

Celui-ci, jaloux,
Auprès de nous
Tremble sans cesse ;
Inquiet, bouillant,
Sa jalousie est son tourment.
Celui-là aiment
Se confiant
A sa maîtresse,
Ne saurait penser
Qu'un rival pût le remplacer.

Quels sont vos sentimens ?
Lequel de ces amans,
Parlez, sans hésiter,
Voulez-vous imiter ?
Entre nous,
Serez-vous
Ou constant
Ou changeant ?
Serez-vous confiant ?
Ou serez-vous
jaloux ?

VICTOR.

Moi, jaloux!... non, jamais...

Mme. MELVILLE.

Vous m'aimerez donc?...

VICTOR.

Toujours.

SCÈNE XIV.

Les précédens, LISETTE.

(*Lisette vient de se parer; elle va regarder à la petite porte pendant les derniers mots de madame Melville, et accourt.*)

LISETTE.

Chut!.... chut!.... Imposez silence à votre amour : M. Melval s'avance, il faut lui céder la place.

Mme. MELVILLE.

Que signifie cette toilette, Lisette, et que prétends-tu faire?

LISETTE.

Vous m'avez permis de punir la présomption de M. Melval; je vais y procéder.

VICTOR.

Comment Melval?

LISETTE.

AIR *du vaudeville du Méléagre.*

Retirez-vous, et de la prudence,
De ce monsieur je prétends vous venger;
Femme jamais doit-elle en silence
Souffrir qu'un homme ainsi l'ose outrager?

Mme. MELVILLE.

De tes projets je ne veux rien connaître
Mais ne va pas pourtant trop l'effrayer.

LISETTE.

Pour nous tromper, montrons au petit maître
Qu'il n'est encor qu'un petit écolier.

Chœur.

Mme. MELVILLE et LISETTE.

Retirez-vous, / Retirons-nous, } et de la prudence ;
De ce monsieur { je / tu } prétends { vous / me } venger.
Femme jamais doit-elle en silence
Souffrir qu'un homme ainsi l'ose outrager?

VICTOR.

D'où vient ce zèle et cette prudence ?
Et pourquoi donc veut-elle se venger?
Je ne comprends rien à cette offense.
Comment Melval a-t-il pu l'outrager ?

(*Il sort avec madame Melville.*)

LISETTE (*seule*).

Le voilà... Je lui ai dit qu'il allait avoir affaire à une comtesse... Examinons un peu sa contenance.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MELVAL seul. (*Il ouvre doucement la petite porte, et regarde avant d'entrer.*)

Ah! ah! personne... comment j'arrive le premier au rendez vous. . Allons, me voilà encore en bonne fortune!. .. J'admire la bizarrerie de mon étoile.... Désiré, fêté par tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris, je m'en éloigne, ou plutôt mes créanciers me forcent de quitter la ville pour m'ensevelir dans cette retraite ; eh bien, la beauté vient encore m'y chercher!.... ne puis-je donc faire un pas sans blesser quelque cœur?...

Ça fait toujours passer le temps.

Pour charmer, séduire les Belles,
Bien des gens sont dans l'embarras;
Mais pour moi, jamais auprès d'elles
Je ne crains de perdre mes pas.
Toutes les ruses féminines
Contre moi sont de vains secours;
Et si la rose a des épines,
On ne s'y pique pas toujours.

Ambroise m'a assuré qu'on l'appelait madame la comtesse.... une comtesse!... c'est délicieux.... mais je crois.... c'est elle.

SCÈNE XVI.

MELVAL, LISETTE. (*Lisette arrive, et tache de prendre un air noble.*)

MELVAL (*d'un ton galant*).

Il n'est pas besoin de me dire que c'est madame la comtesse qui s'offre à mes regards... mon imagination me l'avait dépeinte comme une femme charmante, et je vois que mon imagination a eu raison. (*A part.*) Mais elle n'a pas l'air bien distingué pour une comtesse.

LISETTE.

Ce compliment est trop flatteur; je vous avertis que je n'aime pas la flatterie.

MELVAL.

Oh! je vous réponds que vous trouverez en moi la plus grande franchise.

LISETTE (*à part*).

La belle caution!

MELVAL (*à part*).

Malgré cela elle n'est pas mal; et pour peu qu'elle ait simplement une cinquantaine de mille livres de rente, je l'épouse.

LISETTE (*après l'avoir écouté*).

(*A part.*) Pauvre petit!.... (*Haut.*) Je ne sais, Monsieur, ce que vous aurez pensé de la lettre de tantôt.

MELVAL.

Ma foi, Madame, s'il faut l'avouer.... j'ai pensé que je ne vous étais pas indifférent.

LISETTE.

Comment, vous avez pu croire?...

MELVAL.

Tenez, Madame, convenez que les apparences....

LISETTE.

Les apparences sont souvent trompeuses.

MELVAL.

Ah!... je m'y connais. En effet, puis-je croire qu'avec une figure aussi douce, des traits aussi nobles.... vous vouliez m'inspirer de l'amour, simplement pour le plaisir de me désespérer.

LISETTE.

Je vous ai donc inspiré beaucoup d'amour?

MELVAL.

Ah! Madame!

AIR *du vaudeville de M. Guillaume.*

Quand je lisais votre lettre charmante,
Quand j'admirais votre style enchanteur,
De l'Amour la flamme brûlante
Malgré moi glissa dans mon cœur!
En vous voyant, cette flamme traîtresse
Fit des progrès si merveilleux,
Qu'en ce moment, jugez de ma tendresse,
Mon cœur est tout en feux.

LISETTE.

Vous avez un cœur bien facile à s'enflammer.

AIR *du Bouffe.*

Comment pourrais-je croire
Vos feux ?
Par-tout par la victoire
Heureux,
Faisant à chaque Belle
La cour,
Vous ne restez près d'elle
Qu'un jour.

MELVAL.

Même air.

Je fais d'être fidèle,
Serment ;
Je veux être un modèle
D'amant,
Suivre ainsi la constance !...
Ma foi,
Il n'est peut-être en France
Que moi.

LISETTE.

Eh bien! écoutez Melval... je suis veuve ; j'ai, j'ose le dire, une fortune assez considérable... une soixantaine de mille livres de rente.

MELVAL (*à part*).

C'est un trésor que cette comtesse! oh! elle m'épousera.

LISETTE.

Mariée très-jeune sans avoir consulté mon cœur, c'est à lui que je veux m'en rapporter pour prendre un nouvel époux. (*A part.*) Il m'aime déjà à la folie.

MELVAL (*à part*).

Je suis adoré de cette femme-là.

LISETTE.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Pour que cet hymenée,
Objet de tous mes vœux,
Me rende fortunée,
Dans mon époux je veux

Trouver un homme affable,
Doux, complaisant; enfin,
Je veux un homme aimable.

MELVAL.

Mon bonheur est certain.

LISETTE.

Je dois pourtant vous avertir que j'ai quelques défauts.

MELVAL.

Vous avez de si belles qualités. (*A part.*) Soixante mille livres de rente.

LISETTE.

J'ai des manies.

MELVAL.

Ce sont des graces de plus.

LISETTE.

J'ai si peu de mémoire qu'il m'arrive quelquefois d'oublier mon nom, mes titres.

MELVAL (*à part*).

Diable! si après le mariage elle allait oublier que je suis son mari.

LISETTE.

Que dites-vous?

MELVAL.

Je dis que je vous trouve adorable.

AIR *de la romance des Pépinières.*

C'en est fait, mon ame ravie,
Cède au doux pouvoir des Amours;
Je veux vous consacrer ma vie,
Vous en embellirez le cours.

LISETTE.

Vous serez fidèle, sans doute?

MELVAL.

Ici je le jure.

LISETTE (*à part*).

Fort bien.
Ah! que de sermens je lui coûte!

MELVAL (*à part*).

Les sermens ne me coûtent rien.

(*Ici, Victor, Mad. Melville et Charles paraissent dans le fond du théâtre.*)

Ah ! ça.... maintenant que vous voilà bien persuadée de ma flamme, j'attends l'aveu de votre tendresse.

LISETTE.

Mais....

MELVAL.

Vous ne répondez pas.

LISETTE.

L'amour muet est celui qui ment le moins.

MELVAL (*se jetant aux genoux de Lisette*).

Ah ! divine comtesse !

LISETTE (*riant*).

Madame ! Messieurs !... accourez voir le vainqueur des cœurs aux pieds de la comtesse Lisette !

SCÈNE XVII.

Les précédens, madame MELVILLE, VICTOR, CHARLES.

MELVAL (*étonné*).

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CHARLES.

Cela veut dire, mon ami, que tu t'es enflammé pour une soubrette qui s'est moquée de toi.

MELVAL.

En vérité ?... (*Riant:*) Ah ! ah ! ah ! ah ! parbleu ! le tour est plaisant ! La friponne a vraiment joué son rôle de comtesse à merveille.... Mais, Messieurs,

vous avouerez que j'ai joué le passionné à s'y méprendre.

LISETTE.

Comment, tout ce que vous me juriez tout à l'heure....

MELVAL.

Je n'en pensais pas un mot, mon enfant.

LISETTE (*à part.*)

Le monstre!

VICTOR.

Il prend la chose assez gaîment.

CHARLES.

Allons! mon cher Victor, puisque ton bonheur paraît certain, je pars demain, j'obtiens le consentement de ton père pour ton hymen avec Madame, et moi, comme de juste, j'épouse ta prétendue la nièce de M. Dorimond.

Mme. MELVILLE (*à part*).

Que dit-il? il m'épouse.

LISETTE.

Voilà du nouveau.

Mme. MELVILLE (*à Charles*).

Vous épousez la nièce de M. Dorimon?

CHARLES.

Hélas! oui, Madame, le destin m'a désigné comme victime.

Mme. MELVILLE.

Comment, comme victime?

MELVAL.

Je vais vous conter ça.... vous allez voir jusqu'où peut aller l'amitié.

AIR : *Tous les bourgeois de Châtres.*

Son père, à cette nièce
Voulait unir Victor;
Vous aviez sa tendresse,
Le cher père avait tort.
Pour servir notre ami,
Nous nous faisons connaître.
Nous tirons au sort aujourd'hui,
Pour voir qui sera le mari,
Et c'est lui qui doit l'être.

LISETTE (*à part*).

Je vois que ces messieurs ont mis ma maîtresse en loterie.

Mme. MELVILLE (*à Charles*).

Rassurez-vous, Monsieur; c'est en vain que le sort vous a désigné comme victime; vous n'épouserez pas la nièce de M. Dorimond.

CHARLES.

Comment?

MELVAL.

Mais, Madame, elle a vingt-cinq mille livres de rente.

Mme. MELVILLE.

J'en suis fâchée..... mais la nièce de M. Dorimon aime Victor, et elle ne veut jamais avoir d'autre époux que lui.

CHARLES.

Oui, mais quand elle m'aura vu.....

VICTOR (*à Mad. Melville*).

Je ne consentirai jamais à ce mariage.

Mme. MELVILLE (*à Victor*).

Vous y consentirez.

VICTOR.

Je puis vous jurer.....

Mme. MELVILLE.

Ne jurez pas.

CHARLES (*à madame Melville*).

Vous connaissez donc M. Dorimond ?

Mme. MELVILLE.

C'est mon oncle.

Tous trois à part.

Son oncle !

MELVAL.

Eh quoi ! vous seriez....

Mme. MELVILLE.

Je suis la nièce de M. Dorimond.

LISETTE.

Eh ! mon Dieu oui... c'est ma maîtresse que Monsieur a refusée sans le savoir ; c'est elle que Monsieur croyait avoir séduite, et c'est avec elle que, suivant le sort, Monsieur devait se sacrifier. C'était un joli sacrifice, qu'en dites-vous ?

CHARLES (*à part*).

Que ce Melval est bavard !

VICTOR.

Madame, vous nous voyez confus.

LISETTE.

Le beau tableau !

Mme. MELVILLE.

Victor, vous n'êtes coupable que pour m'avoir trop aimée ; ainsi je vous pardonne. Quant à vos amis, ce sont des étourdis....

LISETTE.

Et vous leur pardonnez aussi... oh ! nous aimons à pardonner.

VICTOR (*à Melval*).

Comment n'as-tu pas vu que ce minois malin ne pouvait appartenir qu'à une fine soubrette ?

LISETTE.

Et à un petit nigaud.

MELVAL.

Comment ?

LISETTE.

Oui, Messieurs.

AIR *de Calpigi.*

J'suis fils du jardinier Ambroise,
Connu par son humeur grivoise,
Et j'fesons
Les commissions
Des habitans des environs.

MELVAL.

C'est charmant ! qui se serait attendu ?...

LISETTE.

Avec les femmes, il faut s'attendre à tout.

VAUDEVILLE.

VICTOR.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Cet hymen sera charmant !
Tous les jours avec ma belle,
Plus tendre, plus confiant.
Je veux lui rester fidèle ;
Je n'irai pas cependant
M'endormir trop auprès d'elle.
Quand un mari dort beaucoup,
Il doit s'attendre à tout.

CHARLES.

Mondor, quoique vieux et laid,
En se mettant en ménage,
Croyait qu'il éviterait
Ce qu'on risque en mariage ;

Le Susceptible, comédie en un acte et en prose, par Picard. 1 fr. 20 c.

Monval et Sophie, drame en trois actes et en vers, par Aude. 1 fr. 50 c.

Le Bavard et l'Entêté, comédie en un acte, en vers, par Barjaud et D.... 1 fr. 25 c.

M. Lamentin, ou *la Manie de se plaindre*, comédie en un acte et en vers, par Dorvo. 1 fr.

Molière chez Ninon, ou *la Lecture de Tartuffe*, comédie en un acte et en vers, par Chazet et Dubois. 1 fr. 25 c.

Une Soirée de deux Prisonniers, ou *Voltaire et Richelieu*, vaudeville en un acte. 1 fr. 25 c.

Le Salomon de la rue de Chartres, ou *les Procès de l'an dix*, revue épisodique-vaudeville en un acte, par Chazet et Dubois. 1 fr. 25 c.

Jean-Baptiste Rousseau, ou *le Retour à la piété filiale*, vaudeville en un acte et en prose, par Ernest et Bourguignon. 1 fr. 25 c.

L'Espiègle et le Dormeur, ou *le Revenant du Château de Beausol*, comédie en trois actes et en prose, imitée de l'allemand, par Dumaniant. 1 fr. 50 c.

Le même Libraire publie des Collections de Costumes d'Acteurs de tous les théâtres,

d'uniformes de toute Arme des Troupes françaises, de Troupes étrangères,

et la Collection des Caricatures parisiennes.

Editeur et propriétaire de presque toutes les Pièces de M. Picard, et de beaucoup d'autres personnes, on trouve chez lui un assortiment considérable de Pièces modernes et anciennes.

Chazet, André René Polydore Alissan de

LA CENDRILLON DES ÉCOLES,

OU

LE TARIF DES PRIX,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. DE SAINT-REMY ;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 10 NOVEMBRE 1810.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

CHEZ Mlle. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

M D CCC X.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. SAINT-GERAN, maître de pension	M. EDOUARD.
Mme. SAINT-GERAN, maîtresse.	Mme. BODIN.
M. DOLBAN.	M. VERTPRÉ.
SOPHIE, sa fille.	Mlle. JENNY.
EMILE, son fils.	Mme. HERVEY.
ANNETTE, orpheline	Mme. DEVILLE.
JENNY.	Mlle. CHAPELLE.
EUGENIE. } pensionnaires.	Mlle. VIRGINIE.
HYPPOLITE.	Mlle. JENNY.
AUTRES PENSIONNAIRES.	
GIROFLÉE, jardinier.	M. HIPPOLITE.
UN DOMESTIQUE.	M. CARLE.

La Scène est dans un jardin; un mur forme le fond du théâtre; à gauche est un pavillon.

COUPLET D'ANNONCE.

Momus voudrait en chansons
Donner des preuves frappantes
Que ces écoles brillantes
Ont aussi leurs Cendrillons.
La nôtre avec confiance
S'adresse à votre indulgence;
Surtout point de pénitence,
Encor moins de châtiment.
La punir serait dommage:
Ah! par égard pour son âge,
Laissez-la jouer souvent.

Nota. On peut s'adresser, pour avoir la Musique de cette Pièce, à M. DOCHE, au Théâtre du Vaudeville.

LA CENDRILLON DES ÉCOLES,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

(On entend un bruit d'écoliers qui jouent aux barres, à la balle, etc.)

GIROFLEE, *seul.*

Font-ils du train, ces marmots-là?.... A moi la volée! 45!.. partie!... je l'ai touché!... Ce serait un joli voisinage, pour un homme qui aimerait la retraite, qu'une pension de garçons!... c'est pas l'embarras; nos demoiselles ici, quand elles sont en récréation... morgué!... c'est comme dit not' maître, un athénée de pies.... une académie de perroquets.... Entre-nous pourtant, c'est pas trop sage de mettre comme ça les garçons si près des filles.... rien qu'un mur pour les séparer!

AIR: *Jupiter un jour en fureur.*

Ce joli sexe féminin
Est un aimant qui nous attire:
Quand pour lui, notre cœur soupire,
Contre lui tout obstacle est vain;
Grilles et murs sont des vétilles,
Les murs, bientôt on les franchit!
Et l'amour est si petit,
Oui, l'amour est si petit,
Qu'il passe par les grilles.

(Un ballon tombe, Emile paraît sur le mur.)

Là... je le disais bien.... v'là un prétexte pour me parler.

SCENE II.

GIROFLEE, EMILE.

ÉMILE.

Monsieur Giroflée, voulez-vous me rendre mon ballon?

GIROFLÉE.

Le voici, monsieur.

ÉMILE.

Monsieur Giroflée, comment se porte mademoiselle Annette?

GIROFLÉE, *à part.*

C'est ça. (*haut*) Je ne sais de qui vous voulez parler....

ÉMILE.

De l'élève la plus pauvre et la plus aimable de cette pension.

GIROFLÉE, *à part.*

Jarni! que c'est bien elle!

ÉMILE.

Ecoute donc.... Giroflée.

GIROFLÉE.

Mais, monsieur, permettez.... voilà déjà une jambe passée.... si vous passez l'autre.... vous voilà entré.

ÉMILE, *sautant du mur dans le jardin.*

Elle est passée.

GIROFLÉE.

Y pensez-vous?... Un jeune homme ici, dans une pension de demoiselles, au moment de distribuer les prix de vertu, de sagesse..... de danse.....

ÉMILE.

Ecoute, Giroflée.... et reviens de ta frayeur : je me nomme Emile Dolban.... je suis le frère de Sophie Dolban qui est dans cette maison. Garde-moi ici jusqu'après la distribution des prix, qui me tourmente pour Annette.... Si on lui rend justice, ce que je saurai avant, je ne dis rien et je m'éloigne ; mais si on la traite ainsi qu'on la nomme, comme une petite Cendrillon, tu verras....

GIROFLÉE.

Eh ben ! quel air décidé !... Vous allez me compromettre, monsieur.

ÉMILE.

Non, je ne ferai point d'éclat... mais je prouverai au maître et à la maîtresse de cette pension, qu'il est injuste d'ajouter au malheur de l'indigence, quand il est réparé par les plus rares qualités.

GIROFLÉE.

Quel feu !

ÉMILE.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Dans mes thêmes, tous les jours,
Je vois des preuves frappantes,
Qu'aux orphelines charmantes,
Un bon cœur doit son secours.
Annette, je te protège,
Et fier de mon privilège,
Quittant exprès mon collège,
Je prends, en vrai chevalier,
Pour devise : amour sincère,
Respect, constance et mystère.

GIROFLÉE.

Vous n'êtes qu'un écolier.

ÉMILE.

Tu me formeras.... Au moment d'une fête, tu dois avoir besoin d'un aide ; prends-moi pour garçon, donne-moi un habit de jardinier, et personne ne me reconnaîtra.

GIROFLÉE.

Oh! le petit rusé!

ÉMILE.

Mes intentions sont pures, et mon seul but est le triomphe d'Annette.

GIROFLÉE.

Eh! vîte, vîte, sauvez-vous; voilà les maîtres du Pensionnat, monsieur et madame Saint-Géran, qui viennent de ce côté....

ÉMILE.

Où me cacher?....

GIROFLÉE.

Là-bas....

ÉMILE.

L'habit de jardinier....

GIROFLÉE.

Je vas le chercher.... Eh! vîte.... vîte.... Je m'expose.... mais c'est pour consoler une jolie fille.... ça donne du courage. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

M. ET Mme. SAINT-GERAN.

Madame SAINT-GÉRAN.

Je vous dis que non.... Il faut plus de prudence que l'année dernière; pour avoir voulu être justes, nous avons manqué de perdre nos meilleures écolières.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

C'est-à-dire, celles qui payent le mieux.

Madame SAINT-GÉRAN.

Quelle réflexion!... Ne sont-ce pas les meilleures?

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Pardon, je suis un sot.

Madame SAINT-GÉRAN.

Oui, mon ami.... pour avoir voulu ne donner les prix qu'au mérite, peu s'en est fallu que nous ne restassions tous deux.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Face-à-face, c'eût été bien triste.

Madame SAINT-GÉRAN.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

L'or est le véritable esprit,
Il donne beaucoup d'éloquence;
Il faut couronner le crédit,
Il faut couronner l'opulence.
Oui, pour obtenir du retour,
Croyez-moi, ma méthode est bonne,
Suivons le précepte du jour.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Quel est le précepte du jour?

Madame SAINT-GÉRAN.

Donnons toujours à qui nous donne.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Eh bien! je ne vous demande qu'une exception pour cette jeune orpheline, qui paye nos soins gratuits par tant d'application au travail, de docilité, d'égards; allons, madame Saint-Géran....

Madame SAINT-GÉRAN.

Elle n'aura rien cette année; cela est décidé.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Cela est injuste.

Madame SAINT-GÉRAN.

Soit; mais j'ai tant d'élèves à ménager....

AIR : *De Tarare.*

L'une m'a donné des dentelles,
Une autre de ces demoiselles
Vous a donné des boucles d'or.

Monsieur SAINT-GERAN.

En vérité, vous avez tort. (*bis.*)

Madame SAINT-GÉRAN.

Une riche pensionnaire
A mis sur une bonbonnière
Votre portrait cher à mon cœur.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

En vérité, c'est une horreur! (*bis.*)

Madame SAINT-GÉRAN.

Ainsi, mon ami, n'indisposons point des personnes aussi utiles. Honorons le mérite pauvre, par des encouragemens secrets, et couronnons le mérite puissant.... C'est être juste, en travaillant pour soi-même.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

C'est très-bien.... ma femme, vous raisonnez comme.... comme Barême.

Madame SAINT-GÉRAN.

Commençons la liste pour la distribution des prix.... Entrons dans ce pavillon.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHIE, JENNY, AUTRES ÉCOLIÈRES.

SOPHIE.

J'ai entendu parler de prix, écoutons....

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Mettons dans cette opération un mystère impénétrable.

JENNY.

Dis donc, il a l'air bien mystérieux!

SOPHIE.

Si mystérieux, que jusqu'à présent, il a caché son esprit.

Madame SAINT-GÉRAN.

Sophie Dolban....

SOPHIE.

C'est moi.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

AIR : *Chez moi j'ai su vous accueillir.* (Des Deux Pères.)

Cette petite a des attraits,
Elle est vraiment et piquante et jolie.

Madame SAINT-GÉRAN.

Pour votre fête elle a fait bien des frais.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Il faut que je pense à Sophie.

Madame SAINT-GÉRAN.

Pour ses cadeaux, d'un goût exquis,
C'est le premier prix qu'elle envie.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Donnons lui donc le premier prix.

SOPHIE.

O mon argent, que je te remercie !

Madame SAINT-GÉRAN.

Jenny Verneuil.

JENNY.

C'est moi.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Même air.

Jenny n'apprend rien qu'en jouant :
A nos conseils, souvent elle est rebelle ;
Elle pourrait avoir quelque talent,
Si le jeu n'était tout pour elle.

Madame SAINT-GÉRAN.

Mais ses parens sont cités dans Paris,
Leur opulence fait envie.
Donnons lui donc le second prix.

JENNY.

O mes parens, que je vous remercie

Madame SAINT-GÉRAN.

Joséphine Valcour, Eugénie, Laure.... des accessits.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Oui, pension honnête.

EUGÉNIE.

C'est-à-dire, pauvre pension.

Madame SAINT-GÉRAN.

Emilie, Juliette, Louise; des mentions honorables.

EUGÉNIE.

Quel honneur!

Madame SAINT GÉRAN.

AIR : *Mais ma mère, etc.*

Quant à la pauvre Hyppolite,
Quoi qu'elle soit bon enfant,
Je crois qu'elle ne mérite
Qu'un simple encouragement.

HYPPOLITE.

Toujours ardente à l'ouvrage,
Parce que j'ai peu d'argent,
Tous les ans on m'encourage,
C'est vraiment décourageant.

JENNY.

Voilà Giroflée... sauvons-nous. (*Elles se sauvent.*)

SCENE V.

M. ET Mme. SAINT-GERAN, GIROFLÉE.

GIROFLÉE.

Voyons s'ils sont encore là, et si je pourrai savoir quelque chose.

Madame SAINT-GÉRAN, *sortant du pavillon.*

Ah! vous voilà, Giroflée!... Eh bien! tout est-il prêt pour ma distribution?... Le théâtre, les couronnes?

GIROFLÉE.

Oh! madame distribuera quand elle voudra.

AIR : *De Marianne.*

Dans une salle de verdure,
J'ai fait un théâtre charmant.
De tous les festons, la nature
Ell'-même a fait l'assortiment.
Vos demoiselles,
Riches et belles,
Près des mamans
Tiendront les premiers rangs.
Et puis les filles
Simples, gentilles,
Se rangeront
Sagement au second.
Dans la salle, l'on verra pendre
Des couronnes du haut en bas,
Pour que cell' qui n'en auront pas,
Puissent, au moins, en prendre. (*bis.*)

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Mais avant de songer à ces couronnes-là, il fallait faire celles qui sont méritées.

GIROFLÉE.

On les fait.

Madame SAINT-GÉRAN.

Qui?

GIROFLÉE.

Mademoiselle Annette..... Tenez.... la voyez-vous d'ici.... la pauvre enfant!... elle travaille comme pour elle.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Ma femme, la liste est faite.

GIROFLÉE.

Et sans trop de curiosité, peut-on savoir si mademoiselle Annette est couchée sur cette liste-là?

Madame SAINT-GÉRAN.

Cela ne vous regarde pas. Appellez-la.

GIROFLÉE.

Mademoiselle Annette, mademoiselle Annette! La v'là. (*à part*) Jarni! si elle est oubliée.... (*haut*) La v'là:

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE, *apportant autour de son bras cinq ou six couronnes.*

Que me voulez-vous?... Est-ce vous, madame?...

GIROFLÉE.

En v'là-t-il des couronnes!...

ANNETTE.

Oh! mon dieu! j'en ai fait pour tout le monde.

Monsieur SAINT-GÉRAN, *à part.*

Sa naïveté est charmante!

Madame SAINT-GÉRAN.

Comment donc les avez-vous faites?

ANNETTE.

AIR : *On culbute par compagnie.*

Dans votre parterre, j'ai pris
Des fleurs aussi fraîches que belles :
Les premiers prix auront les lys,
Les seconds, les roses nouvelles;
Pour les accessits, un laurier....

GIROFLÉE.

Quelle fleur pour vous est placée?

ANNETTE.

Une orpheline doit prier
Qu'on lui conserve une pensée.

Monsieur SAINT-GÉRAN, *à part.*

Elle me charme!

GIROFLÉE.

Ah! comme elle parle!... comme elle parle!..

Madame SAINT-GÉRAN.

Silence!.... Annette, quelque chose vous a distraite de vos devoirs cette année.

ANNETTE.

Non, madame, rien.

GIROFLÉE, *à part.*

Est-ce qu'elle saurait que mon garçon jardinier est descendu ici avec un ballon?

Madame SAINT-GÉRAN.

Ou peut-être n'avez-vous pas bien employé le tems?

ANNETTE.

Ah! madame, pouvez-vous le croire?

AIR : *Nouveau*

Du tems, rien n'arrête la course :
J'aurais tort de n'y pas songer.
C'est-là mon unique ressource,
Puis-je jamais la négliger ?
Contre la détresse importune,
Mes seuls soutiens sont les talens.
Le pauvre, hélas! tient à l'emploi du tems,
Comme le riche à la fortune.

Monsieur SAINT-GÉRAN, *à part.*

Voilà ma femme bien embarrassée.

GIROFLÉE.

Comme elle répond!... à mon âge, je ne ferions pas mieux.

Madame SAINT-GÉRAN.

Annette, finissez vos couronnes.... et quel que soit votre sort... gardez-vous bien d'en murmurer.

GIROFLÉE, *à part.*

C'est assez clair.

UN DOMESTIQUE *paraît.*

Madame, monsieur de Verneuil demande à vous voir.

Madame SAINT-GÉRAN.

Je ne reçois pas.

LE DOMESTIQUE.

Il est suivi d'un domestique qui porte un gros paquet; ça m'a tout l'air d'un cadeau.

Madame SAINT-GÉRAN.

Je reçois, je reçois.

AIR : *Mademoiselle Arnould.*

De cette visite honnête,
Je conçois beaucoup d'espoir.
Quinze jours avant ma fête,
Je suis sûre de le voir.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Adieu, ma bonne petite.

Madame SAINT-GÉRAN.

Allons, venez, s'il vous plaît;
Pour un instant je vous quitte,
Mais que tout soit bientôt prêt.

ENSEMBLE.

Mad. SAINT-GÉRAN.

Oui, d'honneur, c'est trop honnête,
Je m'en vais le recevoir,
Il vient toujours pour ma fête :
C'en est une de le voir.

M. SAINT-GÉRAN.

Comme ma femme est honnête
Pour les gens qu'elle aime à voir!
Elle s'en fait une fête,
Elle sait fort bien recevoir.

ANNETTE.

On sait prendre un air honnête
Avec ceux qu'on aime à voir.
Pour moi, dans ce jour de fête,
Je crains de ne rien avoir.

GIROFLÉE.

Morgué ! comme elle est honnête
Pour ceux qu'elle aime à voir!
Elle s'en fait une fête,
Et sait fort bien recevoir.

(Monsieur et madame Saint-Géran sortent.)

SCENE VII.

GIROFLEE, ANNETTE.

ANNETTE.

Ah! mon dieu! comme elle aime monsieur de Verneuil!

GIROFLÉE.

C'est naturel : les petits présent entretiennent l'amitié.

ANNETTE.

Adieu, monsieur Giroflée; je vais finir ma couronne dans ce pavillon.

GIROFLÉE.

J' dis votre couronne!...

ANNETTE.

Que vois-je là?

GIROFLÉE.

Quoi donc?

ANNETTE.

Liste de la distribution des prix de 1810....

GIROFLÉE.

En vérité! la joie du cadeau l'aura fait oublier.

AIR : *Des Prés-Saint-Gervais.*

Je suis dans l'impatience
D' voir si j'ai tort ou raison;
J' n'ai pas perdu l'espérance,
Voyons si j' verrai vot' nom.

ANNETTE.

Comment peux-tu conserver
Quelqu'espoir de m'y trouver?
Tu sais bien } *ter.*
Que je n'ai rien. }

GIROFLÉE.

Rien!

ANNETTE.

Pas même un accessit.

GIROFLÉE.

Pas même un raccessit!.. Morgué! quelle injustice!

ANNETTE.

Voilà ce que madame Saint-Géran voulait me dire.

GIROFLÉE.

C'est ça même.... Je suis d'une.... Oh ! comme je vais faire travailler mon garçon jardinier !

ANNETTE.

Allons, Giroflée, pas de colère.

GIROFLÉE.

Est-ce que je le puis?... Mais, à propos, ne pouvez-vous pas vous plaindre, réclamer?...

ANNETTE.

Oh ! non.

AIR : *Cinquième édition.*

On voit trop dans ce faux système,
Le calcul d'un orgueil secret.
Réclamer, n'est-ce pas, soi-même,
Vanter l'ouvrage qu'on a fait.
Pour ce moyen, j'ai du scrupule;
J'ai vu bien des gens qui l'ont pris,
En voulant se donner un prix,
Ne se donner qu'un ridicule.

GIROFLÉE.

C'est bon, c'est bon.... ne faites rien, mais nous agirons, nous.

ANNETTE.

Qui, nous ?

GIROFLÉE.

Je commence par prendre la liste.

ANNETTE.

Que veux-tu faire ?

GIROFLÉE.

Vous le verrez : vous méritez le premier prix, et morbleu ! je n'aurons pas le dernier.

ANNETTE.

Mais que feras-tu ?

GIROFLÉE.

Ce que je ferai?... Ah ! ce que je ferai !... je n'en sais rien.... mais nous le savons.

ANNETTE.

ANNETTE.

Tu as des complices?

GIROFLÉE.

Des complices!... ce sont les amis de ceux qui font le mal, et vous défendre, c'est, morguenne! faire le bien.

ANNETTE.

Point d'imprudence.

GIROFLÉE.

Tenez, mam'zelle Annette, allez-vous-en.... laissez-moi ruminer ça en silence, tout seul avec un autre.... et j' dis que vous serez consolée.

ANNETTE.

Je le suis déjà.

AIR : *J' vous dis qu'il est devant mes yeux.*

Bien loin de troubler mes esprits
Pour des disgrâces peu fatales,
Moi, franchement je m'applaudis
Du triomphe de mes rivales.
De leur talent j'aime à jouir,
A leur succès le mien s'immole,
Et de la perte d'un plaisir,
C'est leur bonheur qui me console. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GIROFLEE, *seul.*

C'est un ange!... c'est un démon!... c'est une femme!... et on la tourmente!...

AIR : *Comme fesaient nos pères.*

Je souffre, je l' dis franchement,
D' voir souffrir l'infortune;
Dans la classe commune,
L' mérit' n'est qu' plus intéressant.
Charmante Annette,
Bonne et discrète,

Charmante Annette,
En vain on te maltraite;
Moi qui fus toujours protecteur,
Et de la plante et de la fleur,
J' varrions ici
La rose sans appui!
Un jardinier, ma chère,
Doit devenir ton père. } *bis.*

SCENE IX.

EMILE, GIROFLEE.

GIROFLÉE.

Vous v'là déguisé.... Morgué!... vous êtes toujours joli garçon.... Mais j'avais dit que je vous appellerais.

ÉMILE.

Tu n'en finissais pas.... je suis venu.

GIROFLÉE.

Pour en finir.... eh ben! soit. Vous avez voulu savoir si mam'zelle Annette aurait quelque chose... Zéro.... elle n'a pas même.... Comment a-t-elle dit ça?... un excessit....

ÉMILE.

Quelle injustice! Et les prix sont donnés selon le rang et la fortune?...

GIROFLÉE.

L'eau à la rivière.

ÉMILE.

Tiens, Giroflée, prends cette lettre et cette bourse.

GIROFLÉE.

Vous m'avez dit que c'était une bonne action, et vous commencez par payer.... reprenez votre bourse.

ÉMILE.

Elle n'est point pour toi.

ANNETTE.

Je vous le répète, monsieur, je dois vous refuser.

Même air.

Cette offre en vain touche mon âme,
Tout me défend de l'accepter;
Le motif pur qui vous enflamme
Pourrait se mal interpréter.
Pourtant d'une aimable obligeance,
Conservant bien le souvenir,
Je ne vous rends que la dépense,
Et je garde tout le plaisir.

ÉMILE.

Eh bien! Annette, ce n'est point moi qui vous ai fait ce don, que vous croyez devoir refuser.

ANNETTE.

Qui donc?

ÉMILE.

C'est mon père.....

ANNETTE.

Votre père!

DOLBAN, *se montrant.*

Moi! monsieur.

TOUS.

O ciel!

DOLBAN.

Restez, Emile. (*Giroflée et Annette se sauvent.*)

SCENE XIV.

DOLBAN, EMILE.

DOLBAN.

Que faites-vous ici, monsieur?

ÉMILE.

Du bien, mon père.

DOLBAN.

Comment y êtes-vous entré?

ÉMILE.

Comme un fou.

DOLBAN.

Pourquoi ce déguisement?

ÉMILE.

Je voulais ne paraître que le messager du bienfaiteur.

DOLBAN.

Quelle assurance!

AIR : *De la Fille au Laboureur.*

Par des termes pompeux et beaux
Je ne me laisse pas confondre :
Laissant de côté les grands mots,
Monsieur, songez à me répondre.
Ce bien, pour vous si peu d'appas,
Qui vous avait dit de le faire?

ÉMILE.

Un tendre fils ne doit-il pas
Suivre l'exemple de son père?

DOLBAN, *à part.*

Il a réponse à tout. *haut* Ne saviez-vous pas que cet asile est respectable?

ÉMILE.

Je le savais, et c'est lui qui m'a inspiré.

DOLBAN.

Si je vous faisais chasser d'ici, monsieur...?

ÉMILE.

Chasser!... pour avoir fait du bien! Vous sortiriez le premier.

DOLBAN, *à part.*

Qu'il m'en coûte de ne pouvoir l'embrasser! (*haut*) Sortez, monsieur, sortez de cette maison.

ÉMILE.

J'obéis, mon père; mais, de grâce, ayez pitié d'Annette!

DOLBAN.

Cette jeune personne, que votre amour.....

ÉMILE.

Jamais, mon père, le mot d'amour n'est sorti de ma bouche.

DOLBAN.

Votre cœur en secret.....

ÉMILE.

Mon père, avant de vous quitter, souffrez que je vous dise la vérité.

DOLBAN.

Voyons ce beau roman.

ÉMILE.

Annette est orpheline; elle était ici, par ses vertus et ses talens, la première et la plus aimée, quand tout-à-coup l'ambition des richesses détourna d'elle l'attention de ses maîtres. Comme les parens jugent des progrès de leurs enfans par les prix qu'ils remportent, il fut ici secrètement convenu, entre monsieur et madame Saint-Géran, que les élèves riches auraient seules les récompenses, et qu'Annette dorénavant aurait beau se distinguer par son travail, il ne lui serait rien accordé..... Je le vois, mon père, cette injustice vous révolte..... Eh bien! cette liste pourra vous convaincre de la vérité. J'ai tâché de sauver à cette aimable fille un affront qu'elle n'a point mérité. Les économies que j'ai faites sur tout ce que votre bonté me donne, m'ont mis à même de la secourir; et je n'ai pas cru pouvoir mieux placer les témoignages de votre amitié.

DOLBAN.

Il suffit : reprenez vos habits, et ce soir je saurai si vous avez abusé du droit de me toucher, de m'attendrir.....

EMILE, *revenant.*

Je vous ai donc attendri?.... Je m'en vais plus tranquille! Ah! encore un mot.

AIR : *Vaudeville d'Alcibiade.*

Daignez m'accorder un baiser,
Je sollicite cette grâce;
Pourriez-vous me le refuser?

DOLBAN.

Allons, viens donc, que je t'embrasse.

EMILE.

Cette fois-ci je suis bien fort,
Tout prouve assez mon innocence;
Je suis sûr de n'avoir pas tort,
Car j'obtiens une récompense. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DOLBAN, *seul.*

Non, il ne m'en impose pas..... C'est le trait d'une belle âme..... Je le grondais, et chaque mot qu'il disait me causait une joie inexprimable..... Il est étourdi; eh bien! tant mieux.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur;
Cette maxime est assez sage,
A Voltaire elle fait honneur.
Le tems amenant la sagesse,
Nous corrige de maint écart;
Quand on est vieux dans la jeunesse,
On est jeune beaucoup trop tard.

Mais j'aperçois ma fille : par elle je vais savoir la vérité; j'apprendrai si mon fils a fait une action commandée par les besoins de l'infortune, ou par les désirs de l'amour.

SCÈNE XVI.

DOLBAN, SOPHIE, GIROFLÉE, *survenant.*

DOLBAN.

Mais arrive donc, mon enfant; je te cherche depuis une heure.

SOPHIE.

C'est cette petite Annette qui en est cause.

DOLBAN.

Comment donc?

GIROFLÉE, *à part.*

C'est ça; toujours Annette quand queuque chose est mal.

DOLBAN.

Quelle est cette petite Annette?

GIROFLÉE, *à part.*

Ecoutons, et ayons l'air de déjeuner.

SOPHIE.

C'est une pauvre orpheline qui fait tout ici; et au lieu de servir avec zèle, mademoiselle se plaint, mademoiselle n'est jamais contente.....

GIROFLÉE, *à part.*

Oh! la petite maligne!....

DOLBAN.

Mais on dit pourtant qu'elle a de l'esprit, des talens, des vertus?

GIROFLÉE.

Oh! je vous en réponds!

SOPHIE.

Mon père me paraît prévenu..... C'est monsieur qui, sans doute, aura fait son éloge?.... Elle fréquente des paysans, des jardiniers, des gens de rien.....

GIROFLÉE.

Ah! mam'selle Sophie! ça n'est pas honnête çà, pour une demoiselle bien élevée..... Et si j'osions répondre.....

DOLBAN.

Réponds, je te l'ordonne.

GIROFLÉE.

Vous le voulez?

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

Les gens de rien sont quelque chose
Pour ceux que poursuit le malheur;
La violette vaut la rose,
Et pour la grâce et pour l'odeur:
L'arbre qui garantit d' l'orage,
Sans être un chêne, paraît beau;
Et la planche qui sauv' du naufrage,
Vaut souvent mieux qu'un grand vaisseau.

DOLBAN.

Bien, mon ami.

GIROFLÉE, *à part.*

Le père est pour nous.

SOPHIE, *à Dolban.*

Comment! vous souffrez....

DOLBAN.

Je souffre que l'offensé réponde.

GIROFLÉE.

C'est ça.

DOLBAN, *à Sophie.*

Allons, remets-toi du trouble où je te vois..... Un peu plus de douceur pour l'infortune, plus de pitié pour l'indigence, et surtout ne méprisons personne.

GIROFLÉE.

Que les méchans.

DOLBAN.

Eh bien! les prix de cette année, en espères-tu?

SOPHIE.

Oui, mon père.

GIROFLÉE, *une grappe à la main.*

Les raisins ne sont pas mûrs.

DOLBAN.

Et la pauvre Annette, en aura-t-elle?

SOPHIE.

Je ne crois pas.

DOLBAN.

Pourquoi?

SOPHIE.

Comment voulez-vous qu'au milieu d'une assemblée brillante, on voye paraître une fille mal vêtue?..

DOLBAN.

A propos, Sophie.... j'ai apporté pour toi des bijoux, des ajustemens.

SOPHIE.

Ah! mon père!...

DOLBAN.

J'y ai joint une jolie robe que tu donneras à celle de tes compagnes que tu aimes le mieux.

SOPHIE, *à part.*

Je la donnerai à Jenny.

DOLBAN.

Je sens la force de tes raisons, au sujet d'Annette; porte lui cette robe et ces ajustemens... la livrée du malheur ne doit pas rendre injuste envers les talens.

GIROFLÉE.

Comme c'est dit!

SOPHIE.

Moi, mon père.... je ne puis....

DOLBAN.

Allez, ma fille, je vous ordonne de parer vous-même cette malheureuse compagne.... Si vous

me désobéissez, je pars sans vous revoir, et sans vous dire adieu.

GIROFLÉE, *bas à Dolban.*

C'est bien, monsieur, redressons l'arbre pendant qu'il est jeune.

DOLBAN.

Eh bien?

DUO ET TRIO.

AIR : *Magdelonette.*

SOPHIE.

Ah! votre rigueur est extrême!

DOLBAN.

Mais trop douce pour votre cœur.
Que veut un père qui vous aime?
Il ne veut que votre bonheur.

GIROFLÉE, *apercevant ses maîtres.*

Monsieur, monsieur, voilà ces maîtres,
Les auteurs de tant de défauts,
Ceux qui donn' à ces bons petits êtres
Un cœur hautain, un esprit faux.

(Monsieur et madame Saint-Géran entrent.)

ENSEMBLE.

SOPHIE.

Oui, votre rigueur est extrême;
Mais je le sens au fond du cœur.
Que veut un père qui nous aime?
Il ne veut que notre bonheur.

DOLBAN ET GIROFLÉE.

Quoique { sa / ma } rigueur soit extrême,
Vous le sentez au fond du cœur.
Que veut un père qui vous aime?
Il ne veut que votre bonheur.

M. ET MAD. SAINT-GÉRAN.

Mais son trouble paraît extrême,
Oui, j'entends soupirer son cœur;
Et cependant son père l'aime;
Il ne veut rien que son bonheur.

(Giroflée suit Sophie qui sort.)

SCENE

SCENE XVII.

M. ET Mme. SAINT-GERAN, DOLBAN.

Madame SAINT-GÉRAN.

Excusez, monsieur, nous vous avons cherché par tout.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Mon jardin est si grand!...

DOLBAN.

Vos plantes si bien cultivées!...

Madame SAINT-GÉRAN.

Je vous en réponds.

DOLBAN.

Madame Saint-Géran, j'ai à vous parler d'une jeune personne sans fortune, dont vous prenez soin.

Madame SAINT-GÉRAN, *avec dédain.*

Cette petite Annette?

DOLBAN, *à part.*

Mon fils a raison; on la méprise. (*haut*) Je l'ai vu, cette élève....

Madame SAINT-GÉRAN.

Vous avez daigné y faire attention?

DOLBAN.

AIR : *Le Magistrat.*

Pareil au botaniste habile,
Souvent, je vois en cherchant bien,
Plus d'une plante très-utile,
Où la foule n'aperçoit rien;
Elle me fuit, elle m'évite,
Mais moi, j'aime à la cultiver,
Et je la compare au mérite
Qui se cache et qu'il faut trouver.

Madame SAINT-GÉRAN.

Votre réflexion est très-juste.

DOLBAN.

Vous croyez?... cependant vous aimez mieux Sophie qu'Annette.

Madame SAINT-GÉRAN.

Il n'y a pas de comparaison.

DOLBAN.

Ah! bien moi, j'aime presque autant l'une que l'autre, et pour le prouver, je paierai, pour toutes les deux, la même pension.

Madame SAINT-GÉRAN.

Ah! monsieur, tant de bonté!... de générosité!.. (*à son mari*) Refaites la liste : un second prix pour Annette.

Monsieur SAINT-GÉRAN, *bas.*

J'y vais.

DOLBAN, *l'observant.*

Cette nouvelle paraît vous être agréable, madame; cependant, vous calculez peu la richesse.

Madame SAINT-GÉRAN.

Sans doute.

DOLBAN.

Pour que vous trouviez la vertu vraiment belle, elle n'a pas besoin du vernis de l'opulence.

Madame SAINT-GÉRAN.

Jamais.

DOLBAN.

Bien, madame Saint-Géran, j'aime à vous voir penser ainsi. (*à part.*) Elle souffre, elle est coupable.

Monsieur SAINT-GÉRAN, *dans le pavillon.*

Annette, second prix.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, SOPHIE, ANNETTE, ÉMILE, GIROFLEE, PENSIONNAIRES.

(Emile dans le fond à droite; les pensionnaires autour du pavillon. Annette est richement mise, et Sophie l'amène par la main.)

GIROFLÉE.

Monsieur Dolban veut-il bien permettre à un jardinier de lui présenter la plus jolie de ses fleurs?

DOLBAN.

Où est-elle?

GIROFLÉE, *présentant Annette.*

La voici.

Madame SAINT-GÉRAN, ÉMILE.

Annette!

Monsieur SAINT-GÉRAN, *sur les dégrés du pavillon.*

Sous ces brillants habits!

GIROFLÉE.

Comment trouvez-vous la petite Cendrillon?

DOLBAN.

Elle est charmante!... C'est moi, madame, qui l'ai fait habiller ainsi pour la distribution des prix, où elle aurait paru sous des habits peu convenables.

ANNETTE, *aux genoux de Dolban.*

Ah! monsieur....

DOLBAN, *à Sophie.*

AIR:

Qu'un sage repentir te gagne;
Que la leçon forme ton cœur.

SOPHIE.

Oui, désormais, dans ma compagne,
Je ne verrai plus qu'une sœur.

DOLBAN.

Eh bien! j'augmente ma famille,
Et je suis trop heureux, vraiment!
Puisqu'elle est la sœur de ma fille,
Annette devient mon enfant.

Madame SAINT-GÉRAN, *à son mari.*

Un premier prix.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

C'est juste.

DOLBAN.

J'aurai deux filles.

ÉMILE, *accourant.*

Ce n'est pas trop pour un si bon père.

Madame SAINT-GÉRAN.

Le garçon jardinier!

GIROFLÉE, *à part.*

V'là mon pot de fleurs cassé.

DORBAN, *à part.*

Sauvons les apparences. (*haut*) Mademoiselle, c'est moi qui avais chargé mon fils de vous présenter la modique pension de six cents francs. On m'avait dit qu'en cette maison, les prix ne s'accordaient qu'à la richesse, et je voulais en avoir la preuve. Cela est faux; n'est-il pas vrai, madame Saint-Géran?

Madame SAINT-GÉRAN.

Tellement faux, monsieur, que voici la liste faite depuis hier, et qu'Annette, pauvre orphelne, avait le premier prix. Lisez.

(*Son mari lui remet une liste qu'elle donne à Dolban.*)

DOLBAN, *tirant l'autre de sa poche.*

Lisez celle-ci, madame, et jugez vous.

M. ET Mad. SAINT-GÉRAN.

Grands Dieux!

GIROFLÉE, *à part.*

La leçon est dure!

DOLBAN, *à Giroflée.*

Mon ami, faites avancer ma voiture : j'emmène mes trois enfans.

ANNETTE.

Monsieur!

AIR : *De Figaro.*

Orpheline dès l'enfance,
Je leur dois tout mon bonheur.
Ah! charmez leur existance,
Et je vous suis de bon cœur.
Mais au sein de la souffrance,
Les quitter! Non, non, je sens
Qu'ils sont toujours mes parens.

TOUS.

Je conçois sa répugnance;
Pour des cœurs reconnaissans,
Des maîtres sont des parens.

DOLBAN.

Je comprends, un beau trait de plus. Au moins, souvenez-vous de cette journée.... Vous, Annette, regardez moi comme votre père. (*regardant Emile*) Un jour peut-être je le serai vraiment.... Giroflée, je double tes gages, entends-tu?

GIROFLÉE.

Si j'entends!.. C'est mon premier prix, à moi.

ÉMILE.

S'il est au tarif, c'est à celui de la justice.

Madame SAINT-GÉRAN.

Ce sera le nôtre dorénavant.

DOLBAN.

Le talent, le vrai talent, dans quelqu'état qu'il soit, mérite la couronne.

VAUDEVILLE.

AIR : *De la ronde de Gessner.*

Notre siècle prend pour guide
La mode et la vanité;
On n'a de succès solide,
Que par la frivolité,
Beaucoup d'or pour un système,
Un nom pour un calembourg,
Et l'oubli pour un poëme:
Voilà le tarif du jour.

ÉMILE.

Par une adroite méthode,
Trompant nos cœurs trop épris,
Lise reçoit de la mode,
Chaque jour un nouveau prix;
De cette jeune merveille,
Bien vîte obtenez l'amour;
Car le tarif de la veille,
N'est plus le tarif du jour.

Monsieur SAINT-GÉRAN.

Par le plaisir d'être utile,
On était payé jadis.
Au bienfait le plus facile,
Aujourd'hui l'on met un prix.
On calcule l'obligeance,
Et chacun sait, tour-à-tour,
Faire pour sa conscience,
Un petit tarif du jour.

GIROFLÉE.

J'aimais moins le vin qu' les belles,
Jadis quand j'étais plus vif;
Un' bouteille et trois d'entr'elles,
C'était toujours mon tarif.
Mais l'âge amortit ma flamme,
Le vin triomphe à son tour;
Trois bouteilles, et ma femme;
Voilà mon tarif du jour.

ANNETTE, *au Public.*

Le premier prix, c'est de plaire
A l'esprit du spectateur.

Le second, c'est qu'au parterre
Chacun demande l'auteur.
L'accessit, que la clémence
Régne seule en ce séjour.
De ce tarif d'indulgence,
Faites le tarif du jour.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES POUGENS.

AVIS.

La même Libraire ayant acquis plusieurs fonds et beaucoup d'éditions épuisées, on trouve chez elle l'assortiment le plus complet de pièces de théâtre (bonnes éditions) anciennes, modernes et nouvelles.

Pyrrhus, tragédie en cinq actes, 1re. et 2e. éditions, avec des changemens; par M. Le Hoc. 1807.

Le Retour au Comptoir, vaudeville en un acte, par MM. Georges Duval et Jules. 1808.

La Chaumière Moscovite, vaudev. en un acte, par MM. Joseph Pain et ***. 1808.

Malherbe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Georges Duval et V***. 1809.

Le Roi et le Pélerin, comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par MM. Joseph Pain et D***. 1809.

Benoît, ou le Pauvre de Notre-Dame; comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles; par les mêmes Auteurs. 1809.

La Double Méprise, comédie en un acte en prose; par M. R. de Chazet. 1810.

Les deux Espiègles, comédie-vaudeville en un acte; par MM.... 1810.

Encore une Partie de Chasse, ou *le Tableau d'Histoire*, comédie-anecdote en un acte, en vers; par MM. Joseph Pain et Dumersan. 1810.

Caroline, ou *le Tableau*, comédie en un acte en vers; par F. Roger. 3.e édition. 1810.

Le Petit Pêcheur, comédie en un acte, mêlée de couplets; par M. Du Mersan. 1810.

L'Homme de quarante ans, comédie-vaudeville en un acte en prose; par M. Joseph Pain. 1810.

Tragédies, Tragi-Comédies, Comédies, grands Opéras (anciens et modernes), Ballets, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Parodies, Proverbes, Pantomimes, Divertissemens, etc., dont il serait trop long de donner le catalogue.

Les personnes qui prendront en nombre, ou au cent, auront sur le prix un rabais proportionné.

DEUX POUR UN,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. Joseph PAIN et Henri DUPIN.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 26 novembre 1810.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1811.

PERSONNAGES.		ACTEUR
Le Comte de VOLMAR, général, revenant d'ambassade.		M. *St.-Légé*
AMÉDÉE,	officiers du même régim.	M. *Henry.*
CHARLES,	Charles a le ruban de l'ordre de Mar. Thérèse.	M. *Isamber*
Emma de RISBERG.		Mad. *Hern*
THOMAS, domestique de louage.		M. *Joly.*

La scène est à Vienne, dans l'hôtel de l'Ai noir.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Vaud. de Haine aux Femmes.*

Le vaudeville est un enfant,
Dans c't âge, à qui l'on fait grâce,
Vous savez qu'aisément on passe
De la folie au sentiment.
Si l'enfant, dont l'humeur varie
Ce soir, un peu s'attendrissait;
Ah! n'allez pas, je vous en prie,
Le faire pleurer tout à fait.

DEUX POUR UN.

Le théâtre représente un salon d'hôtel garni.

SCENE PREMIERE.

Mad. de RISBERG.

Voila ma toilette de voyage... Charles, après deux mois d'absence, je vais donc te revoir !... Fidèle sans doute ?... Cependant je crois qu'il est tems que je quitte Vienne.

Air : *Vaud. du Fandango.*

Vers vos amans quand vous allez,
Jeunes beautés, prenez des ailes;
Ne tardez pas, si vous voulez
Retrouver ces messieurs fidèles.
Parjure au serment d'un adieu,
On oublie et l'on s'en fait gloire;
Car l'amour est un petit dieu
Qui perd tous les jours la mémoire.

Demain je serai donc à Presbourg... Lisbeth, as-tu fini tes préparatifs ?... Comment ! les chevaux sont déjà mis !... Partons ; mais il faut que je fasse mes adieux au respectable comte de Volmar. Je ne le connais que depuis huit jours à peine, et je me sens entraîné vers lui par un sentiment que je ne saurais définir; faisons-le prier de venir dans ce salon.

SCENE II.

Mad. de RISBERG, M. de VOLMAR.

VOLMAR.

Quoi ! madame, vous nous quittez ?

Mad. de RISBERG.

J'allais vous le dire, général, et prendre congé de vous.

VOLMAR.

C'est Thomas qui m'a appris cette belle nouvelle.

Mad. de RISBERG.

L'officieux Thomas est la gazette de l'hôtel de l'Aigle noir.

VOLMAR.

Je ne voulais pas le croire, c'est une perfidie.

Mad. de RISBERG.

Une perfidie ?

VOLMAR.

Oui, madame; après avoir été éloigné de l'Allemagne, pendant quinze ans par plusieurs commandemens en chef et différentes ambassades, je reviens dans ma patrie, je m'y trouve presque étranger; je souffrais de cet isolement, mon bon génie veut que vous habitiez le même hôtel que moi, je vous fais ma cour, vous m'acceptez pour votre chevalier, il y a huit jours que nous ne nous quittons pas, et quand vous m'avez bien accoutumé aux charmes de votre société, aux grâces de votre entretien, quand je ne peux plus me passer de vous, vous partez, vous m'abandonnez, que voulez-vous que je devienne ?

Mad. de RISBERG.

Comment ! monsieur le Comte, vous mettez dans vos aimables reproches une chaleur...

VOLMAR.

C'est votre faute; oui, madame, je vous aime.

Air : *Va d'une science inutile.*

De l'aveu que je viens de faire,
Ah ! n'allez pas vous alarmer,
J'ai cessé d'être téméraire,
Et, tout haut, je puis vous aimer.

Mad. de RISBERG.

Quelle serait votre espérance ?

VOLMAR.

D'un vieillard vous aurez pitié.

Mad. de RISBERG.

Mon amour est donné d'avance.

VOLMAR.

Je m'inscris pour votre amitié.

Mad. de RISBERG.

Je n'avais pas attendu que vous me la demandassiez.

VOLMAR.

Et vous partez ?

Mad. de RISBERG.

Dans un moment.

VOLMAR.

Votre procès n'est pas fini ?

Mad. de RISBERG.

Je l'abandonne.

VOLMAR.

Et vous allez ?...

Mad. de RISBERG.

A Presbourg.

VOLMAR.

A Presbourg, cet amour donné d'avance serait-il la cause d'un aussi brusque départ ?

Mad. de RISBERG.

Vous avez deviné.

VOLMAR.

J'ai un fils à Presbourg, je l'attends aujourd'hui même. Ah ! si mon bonheur eut voulu que ce fût lui !

Mad. de RISBERG.

Oh ! non, général, c'est impossible.

VOLMAR.

Pourquoi pas, le hassard se plait quelquefois à rapprocher... Excusez mon indiscrétion.

Mad. de RISBERG.

L'estime que vous m'avez inspirée vous donne des droits à la confidence ; oui, je vais à Presbourg revoir un jeune homme que j'aime d'autant plus, que le sort a été injuste envers lui.

VOLMAR.

Comment ?

Mad. de RISBERG.

Air : *Muses des bois.*

D'un sort cruel, victime involontaire,
Dans ce bas-monde, hôte, hélas ! inconnu,
Déshérité des caresses d'un père,
L'infortuné sans espoir est venu.
L'hymen ne peut charmer son existence,
Et les ennuis d'un si triste abandon;

Lorsque l'amour lui donna la naissance,
Le préjugé vint lui ravir un nom.

VOLMAR, *à part.*

Elle me rapelle des souvenirs.

Mad. de RISBERG.

Adieu, adieu, mon respectable ami.

VOLMAR.

Vous emportez tous mes regrets.

Mad. de RISBERG.

Mais... j'oublie un papier important qui regarde cet infortuné.

VOLMAR.

J'aurai donc le plaisir de vous voir plus long-tems.

Mad. de RISBERG.

Je cours chez mon notaire... Voulez-vous me permettre de prendre votre voiture ?

VOLMAR.

Elle est à vos ordres.

Mad. de RISBERG.

Restez. Je reviendrai vous dire adieu.

SCENE III.

VOLMAR.

A Presbourg... après vingt ans... si c'était... Jenny, Jenny...!

Air : *En amour comme en amitié.*

Du chagrin émousser les traits,
Est ce que du tems on reclame ;
Mais, hélas ! malgré ses bienfaits,
Le tems ne ferme pas les blessures de l'âme.
Voulant retrouver le bonheur,
Le cœur envain s'en fait accroire,
Pour le plaisir il n'a pas de mémoire,
Mais il en a pour la douleur.

Où va mon imagination chercher dans l'événement le plus simple des rapprochemens, bien loin peut-être de la vérité.

SCENE IV.

VOLMAR, THOMAS.

THOMAS.

Général, votré maison s'avance, et cé n'est pas sans peiné.

VOLMAR.

Comment ! ma maison ?...

THOMAS.

Eh ! donc ? n'avez-vous pas réconnu en moi cette intelligencé, ce tact qui né mé quitté jamais, et né suis-jé pas votré ministré plénipotentiaire, pour vous monter uné maison dans lé grand genré ! est-il rien dé trop somptueux pour un hommé commé vous ! un général, un ambassadeur !

Air : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

D'abord vous aurez six laquais
Bien faits,
Coquets,
Et très
Discrets;
Majordôme,
Econome,
Un cocher qui boit rarement,
Un honnête homme
D'intendant;
Un suisse incorruptible,
Petit secrétaire accompli,
Et valet de chambre poli.
Un choix aussi bon
Prouvé qu'un gascon
Sait faire l'impossible.

VOLMAR.

Fais comme tu voudras, Thomas, j'attends mon fils ; je sors, je vais au-devant de lui... Je veux voir si après quinze ans je reconnaîtrai ce cher Amédée. S'il prenait une autre route et qu'il arrivât avant mon retour, reste pour le recevoir ; dis-lui de m'attendre, je ne tarderai pas à revenir.

THOMAS.

Monsu votré fils, il vient dé la campagne ?

VOLMAR.

De Presbourg.

THOMAS.

De la capitale de la Hongrie, si j'en crois mon Atlas.

VOLMAR.

J'y songe, tu ne le connais pas.

THOMAS.

Je le reconnaîtrai, général, je le reconnaîtrai; ce n'est pas pour rien que l'on m'appelle le petit Lavater du pays, un vel homme, n'est-il pas vrai, tout votré portrait, je le vois d'ici.

VOLMAR.

Mon cher Thomas, je te le recommande. (*il sort.*)

SCENE V.

THOMAS.

Mon cher Thomas ! il a besoin dé moi. Un june hommé qui vient sans douté pour la première fois à Vienne, dont jé dois guider les premiers pas dans la capitalé, je suis utile, il faut mé faire valoir. Eh ! sandis ! jé puis mé récompenser moi-mêmé ; jé mé suis chargé dé monter la maison du papa, j'é sérais un grand vélitre dé m'oublier, et jé mé fais premier laquais ; jé né dédaigné pas l'antichambré.

Air : *Vaud. de la Piété filiale.*

Laquais, je prends de l'embonpoint,
Matin et soir je me repose,
Quand, par bonheur on ne fait pas grand chose,
Ce doux état ne nous fatigue point ;
Près du poële, au mois de décembre,
On est sur un banc sans façon ;
Si l'on ne fait que bâiller au salon,
Du moins l'on dort dans l'antichambre.

Eh ! donc, l'antichambre est mon élément. J'entends quelqu'un.

SCENE VI.

THOMAS, AMÉDÉE, CHARLES.

AMEDÉE.

Eh bien ! où es-tu donc ?... Ah !

THOMAS, *à part.*

Tiens ! ils sont deux !

CHARLES, *arrivant.*

Me voici.

THOMAS, *à part.*

C'est égal, prouvous qué jé suis physionomiste. (*A Charles.*) Monsu votre père, monsu...

CHARLES, *avec étonnement.*

Mon père?...

AMÉDÉE.

Mais qu'est-ce que c'est donc ?

THOMAS.

Pardon, monsu, je sais ce que je fais, et l'on m'a recommandé...

CHARLES, *à Amédée.*

Mais, que signifie?...

AMÉDÉE.

Tu t'inquiètes de tout. Tu dis donc, l'ami, que nous sommes à l'hotel de l'Aigle noir ?

THOMAS, *à Charles.*

Monsu votre père né va pas tarder à rentrer, il vous attend avec impatiencé ; mais il né m'avait pas parlé de votre ami.

AMÉDÉE.

Mais, qui es-tu donc, impitoyable bavard ?

THOMAS.

Simplé domestiqué dé louage... Mais peut être dans peu... En un mot...

Air : *Vaud. de M. Guillaume.*

Je suis Thomas, et c'est moi qui m'emparе
Des étrangers qui viennent d'arriver ;
Veut-on voir uné chosé raré,
C'est moi d'abord qu'on vient trouver.
Lorsqué du Roi la bonté se signale,
Je m'associe à ses grandeurs ;
Il embellit sa capitale,
Et j'en fais les honneurs.

Enfin, jé suis lé petit panorama dé Vienne.

AMÉDÉE.

Allons, laisse nous.

THOMAS.

Ces messieurs n'ont pas besoin dé mes pétits services, jé mé rétiré... (*regardant Charles en s'en allant.*) C'est singulier, c'est touté la figuré du papa. (*il sort.*)

SCENE VII.

AMÉDÉE, CHARLES.

CHARLES.

Où cet homme me prend pour un autre, où il a la tête dérangée... Cependant tu semblais vouloir l'ampêcher dé parler.

AMÉDÉE.

Moi?... Comme tu es ombrageux!

CHARLES.

Et toi, dissimulé; il n'est pas de confidence que je ne t'aie faites; et toi, malgré l'amitié qui nous lie depuis plusieurs années, je ne te connais encore que sous le nom d'Amédée.

AMÉDÉE.

Le moment n'était pas venu.

CHARLES.

J'ai poussé la complaisance jusqu'à venir ici avec toi, sans savoir le motif de ton voyage; au nom du ciel, dis-moi donc ce que je viens faire à Vienne.

AMÉDÉE.

M'accompagner, dépenser avec moi l'argent que nous avons gagné aux habitans de Presbourg, et plus encore chercher cette tendre Emma de Risberg, cette intéressante veuve pour laquelle tu brûles d'un amour si parfait.

CHARLES.

Je vais m'informer d'elle; mais elle a peut-être déjà quitté Vienne, et nous nous serons croisés en route.

AMÉDÉE.

C'est pour cela que tu plongeais de longs regards curieux dans toutes les chaises de poste qui couraient en sens contraire.

CHARLES.

Mais enfin, pourquoi m'amènes-tu? tu dois avoir des motifs...

AMÉDÉE.

Dont tu me sauras peut-être quelque gré.

Air : *En deux moitiés dit-on le sort.*

D'un projet bien cher à mon cœur
Ne va pas t'alarmer d'avance ;
On sait que l'amour et sa sœur
Ont toujours aimé le silence.
D'un conducteur mystérieux
Ne crains nulle trame perfide,
Le soupçon peut fermer les yeux,
Lorsque l'amitié sert de guide.

CHARLES.

Allons, quand tu voudras me confier...

AMÉDÉE.

Mon ami, je viens chercher un père que je n'ai pas vu depuis quinze ans.

CHARLES.

Un père! que tu es heureux!

AMÉDÉE.

Et si tu partageais mon bonheur?

CHARLES.

Jamais; tu connais mes chagrins.

AMÉDÉE.

C'est peut-être cette confidence qui m'a suggéré le plan que je viens exécuter.

CHARLES.

Comment?

AMÉDÉE.

En venant chercher mon père, je dois embrasser le tien.

CHARLES.

Explique-toi.

AMÉDÉE.

Ton ami s'appelle Amédée de Volmar.

CHARLES.

Qu'entends-je! ... Effectivement on m'a dit que M. de Volmar s'était marié, qu'un fils... et c'est toi... et tu veux

me rendre témoin de ton bonheur ! tu veux jouir de ma confusion !

AMÉDÉE.

Tu ne devines pas... mon frère.

CHARLES, *serrant la main d'Amédée.*

Amédée... je ne croyais pas pouvoir t'aimer davantage.

Air : *Loin des grandeurs je vis le jour.*

Triste objet, hélas! de pitié,
Abandonné dès ma naissance,
Je te vis, et ton amitié
Me fis supporter l'existence;
Qu'importe ici qu'un orgueil ennemi
A tes nobles vœux soit contraire;
Ton cœur du moins me conserve un ami,
Si le sort me refuse un frère.

AMÉDÉE.

Oui, Charles, compte sur moi.

CHARLES.

Quel bonheur de retrouver un père, d'avoir un rang, un nom dans la société... mais ton amitié s'abuse; le comte de Volmar est trop prévenu contre ma mère, il croit l'infortunée Jenny coupable, et le fatal préjugé viendra fortifier encore sa haine pour le fils de Jenny.

AMÉDÉE.

Mais ne m'as-tu pas dit que ta mère avait, en mourant, déposé des papiers...

CHARLES.

Qui ne laissent aucun doute sur son innocence. Sans trop savoir quand je pourrais en faire usage, j'ai prié madame de Risberg de me les apporter à Presbourg.

AMÉDÉE.

Va, va retirer ce précieux dépôt.

CHARLES.

Je vais aussi m'informer d'Emma, puisse-t-elle n'être pas encore partie !

AMÉDÉE.

Charles, ne perds pas un moment, je te jure qu'avant la fin du jour ton bonheur sera mon ouvrage.

CHARLES.

Air : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Du succès aujourd'hui je doute,
Cesse à moi de t'intéresser.

AMÉDÉE.

Quoique cette épreuve me coûte,
Je ne saurais y renoncer.

CHARLES.

De ton serment je te délie.

AMÉDÉE.

Espérer m'offre mille appas.

CHARLES.

L'espérance est une folie.

AMÉDÉE.

Par bonheur on n'en guérit pas.

SCENE VIII.

Les Précédens, Mad. DE RISBERG.

Mad. DE RISBERG, *à la cantonnade.*

Ah ! le général n'est pas encore rentré ; Thomas, dites au postillon qu'il se tienne prêt.

CHARLES.

C'est la voix d'Emma. (*La voyant paraître.*) C'est elle.

Mad. DE RISBERG.

Que vois-je ! Charles à Vienne ! Par quel hasard ?... Thomas, Thomas, dites qu'on dételle. (*Apercevant Amédée qui la salue.*) Vous ici, monsieur ?

AMÉDÉE.

Oui, madame, il est dans ma destinée de toujours marcher sur vos traces.

CHARLES.

Emma ! pas une lettre pendant votre absence, vous avez oublié le pauvre Charles.

Mad. DE RISBERG.

Je partais pour vous aller joindre, et vous pourquoi ne m'avoir pas annoncé votre arrivée, quel motif vous conduit à Vienne ?

CHARLES.

J'accompagne mon ami qui se rend auprès de son père.

Mad. DE RISBERG.

Quoi ! M. Amédée serait le fils de M. de Volmar ?

CHARLES.

Vous le connaissez ?

Mad. DE RISBERG.

Depuis quelques jours seulement ; mais nous nous sommes inspiré une amitié réciproque.

AMÉDÉE.

Oui, madame, nous venons tous deux embrasser notre père.

Mad. DE RISBERG.

Votre père !... quoi ! Charles... M. de Volmar...

CHARLES.

Je ne vous ai jamais prononcé son nom ; Amédée était seul dans la confidence.

Mad. DE RISBERG.

Tout à l'heure en lui faisant mes adieux, sans vous désigner autrement, je parlais de vos malheurs, il n'a pu cacher son trouble.

CHARLES.

Ah ! madame ! vous dites qu'il a été ému, penserait-il à moi.

Mad. DE RISBERG.

C'est sans doute votre souvenir qui a causé son émotion... Votre but serait-il de réclamer auprès de M. de Volmar les droits de la naissance ?

AMÉDÉE.

Oui, madame, c'est un projet dont je ne lui ai fait part qu'en arrivant.

Mad. DE RISBERG.

De vous, monsieur ?... une pareille idée dans une tête aussi légère...

AMÉDÉE, *souriant.*

Elevé en France, j'ai pris le caractère d'un Français.

Air : *A boire je passais ma vie.*

Jamais obstacle ne l'arrête
Pour le plaisir et pour l'honneur,
Et si l'on accuse sa tête,

On sait apprécier son cœur.
Ah! croyez moi, l'étourderie
N'est pas toujours son élément,
S'il sacrifie à la folie,
Il se dévoue au sentiment.

Mad. DE RISBERG.

Je n'ai connu que votre tête; mais parlons de votre projet, la chose me paraît difficile. Vous n'ignorez pas la fierté de la noblesse Allemande.

CHARLES.

Il en est tems encore; Amédée, renonce à cette entreprise.

AMÉDÉE.

Non. Je compte sur la tendresse de mon père.

Mad. DE RISBERG.

Combien y a-t-il de tems que vous ne l'avez vu?

AMÉDÉE.

Quinze ans.

Mad. DE RISBERG.

Quinze ans! j'imagine un moyen. Charles, que renferment ces papiers que je viens de chercher chez mon notaire et que je vous portais à Presbourg?

CHARLES.

Ils sont relatifs à ma mère.

Mad. DE RISBERG.

Croyez-vous qu'ils puissent détromper le comte de Volmar.

CHARLES.

Oui, je le crois.

Mad. DE RISBERG.

Mais vous, monsieur, si le général ne vous reconnaît pas après quinze ans, qui lui prouvera que vous êtes son fils?

AMÉDÉE.

Cette lettre de mon colonel, qui est l'ancien ami de mon père.

Mad. DE RISBERG.

Donnez-la moi, je la présenterai à M. de Volmar en même tems que les papiers de Charles; prenez garde que le moindre mot ne vous trahisse?

CHARLES.

Quelle est votre idée ?

Mad. DE RISBERG.

De surprendre son cœur, de laisser agir la nature, enfin qu'il ignore lequel des deux la société lui permet d'avouer.

CHARLES.

Ce moyen ne blesse-t-il pas la délicatesse ?

Mad. DE RISBERG.

C'est une justice que vous demanderez. D'ailleurs oubliez-vous que ma famille ne consentira jamais à m'unir à un homme inconnu ?

Air : *Le fleuve de la vie.*

Une telle entreprise assure
A nos feux l'espoir d'un beau jour,
Favorisé par la nature,
Vous obtiendrez tout de l'amour.
Mais sans ce moyen salutaire,
Tous nos projets sont en défaut,
Pour avoir une épouse, il faut
Que vous trouviez un père.

AMÉDÉE.

Charles, il faut assurer ton bonheur et faire le sacrifice tout entier.

Mad. DE RISBERG.

On vient, du courage ; ne vous trahissez pas.

SCENE IX.

Les Précédens, M. DE VOLMAR, *amené par* THOMAS.

THOMAS.

Oui, général, votre fils est arrivé.

AMÉDÉE et CHARLES, *spontanément.*

Mon père !

VOLMAR, *étonné.*

Qu'entends-je ! que signifie ?...

THOMAS, *à part.*

Capédébouis ! en voilà deux !

Mad. DE RISBERG.

M. le Comte, ces papiers vont vous expliquer le mystère d'une rencontre qui a droit de vous étonner.

VOLMAR, *s'avançant sur le devant de la scène et jetant des regards inquiets sur les jeunes gens.*

Une lettre de mon ami le colonel... Amédée. (*Il se retourne et les regardent.*) Que vois-je ? la signature de Jenny ! (*Il parcourt les papiers avec avidité.*)

CHARLES, *à part.*

Je souffre !

AMÉDÉE, *à part.*

J'espère !

Mad. DE RISBERG, *à part.*

Je tremble !

CHARLES, *à part.*

C'est donc là mon père !

VOLMAR.

Dieux ! Jenny était innocente... et son fils est devant moi. Ils sont amis et se présentent ensemble à mes regards. Amédée, nomme toi, Charles, viens embrasser un père ?... Quoi ! vous gardez tous deux le silence, qui peut vous arrêter. ?

THOMAS, *à part.*

Il n'est pas plus physionomiste...

AMÉDÉE.

Oserai-je demander à monsieur le Comte quels sont ses projets sur le fils que lui a donnés l'amour.

VOLMAR.

De lui assurer une fortune indépendante, et de lui faire oublier par ma tendresse la fatalité qui présida à sa naissance. (*à part en regardant les jeunes gens.*) Il est militaire !

CHARLES.

Comment monsieur le Comte veut-il que l'on nomme son fils ?

Mad. DE RISBERG.

Mon respectable ami.

Air : *Dorilas.*

D'où vient que votre cœur balance,
Un si grand nom est un présent,
Mais qui tient de vous la naissance
Y reçut un droit suffisant.

Le général par qui naguère
Tant de peuples furent soumis,
Devrait traiter un préjugé vulgaire
Comme il traita les ennemis.

VOLMAR.

Même air.

Dans ses décrets impitoyables,
L'opinion combat nos vœux :
Il est des chaînes respectables,
Il est des devoirs rigoureux.
Par un préjugé nécessaire,
Quelquefois l'ordre s'affermit,
Tout haut, le sage le révère,
Lorsque tout bas il en gémit.

CHARLES.

Ainsi mon père se refuse...

VOLMAR.

Oui, messieurs, c'est impossible. Le nom que je porte, les nouveaux honneurs que j'attends de mon souverain, les préjugés de notre pays... C'est impossible, vous que je ne saurais distinguer ; Charles, cédez à la nécessité.

Mad. DE RISBERG.

Général, votre cœur et vos yeux ne sauraient distinguer l'un de l'autre, il en est cependant un que votre rigueur accable.

AMÉDÉE, *d'un ton respectueux.*

Monsieur le Comte, quelque nom que vous donniez à notre témérité, sachez que nous avons fait le serment de vous empêcher de connaître le fils de Jenny, jusqu'à ce que votre justice l'ait indemnisé de ses longs chagrins et d'une réprobation qu'il n'a pu mériter.

VOLMAR, *d'une voix étouffé.*

Sortez.

CHARLES.

Non, cette situation est trop pénible, il faut...

AMÉDÉE, *l'entraînant.*

Viens. (*ils sortent.*)

VOLMAR, *à madame de Risberg.*

Eh bien ! madame ?...

Mad. DE RISBERG.

Général, consultez votre cœur. (*elle sort.*)

SCENE X.

VOLMAR, THOMAS.

VOLMAR.

Que résoudre ? A quelle idée m'arrêter ?

THOMAS, *à part.*

Il faut qué jé lé consolé ! (*haut.*) Monsu lé Comte, permettez au fidèlé Thomas dé prendré part à votre affliction.

VOLMAR.

Que me veux-tu ?

THOMAS.

D'un mot jé puis fixer votré pénible incertitudé.

VOLMAR.

Toi ! comment le hasard aurait pu te faire connaître ?...

THOMAS,

Lé hasard ? fi donc... Au surplus, jé sais léquel dé ces deux beaux jeunes gens est votré fils tout-à-fait.

VOLMAR.

Parle, et sois sûr que ma reconnaissance...

THOMAS.

C'est celui qui a dit : *comment monsu lé Comté vut-il qué l'on nommé son fils ?*

VOLMAR.

Et comment sais-tu ?...

THOMAS, *montrant ses yeux.*

Ils né mé trompent jamais.

VOLMAR.

Imbécille !... Mais tu peux cependant découvrir avec adresse... ils ne se cacheront pas de toi... joins la prudence à la discrétion, surtout point de conjectures trop hasardées, et compte sur une ample récompense. (*à part.*) Allons trouver madame de Risberg, celui qu'elle aimait à Presbourg était méconnu de ses parens... C'est elle qui m'a remis leurs papiers ; tâchons d'obtenir quelque lumière sur un événement aussi inattendu.

SCENE XI.

THOMAS.

Uné amplé récompensé elle est à moi ; jé déviens utilé dé plus en plus; lés deux junes gens resteront sans doute dans l'hôtel, jé sérai chargé d'augmenter lé domestiqué ; jé sérai lé confident dé tout lé mondé, et jé mé suis fait pémier laquais ! et jé mé confondais avec la valétaille ! Mon ami Thomas, tu dois avoir uné plus noble ambition. Premier laquais? fi donc, jé mé nommé valet dé chambré. Mes gages sont augmentés et jé mé jetté dans les liens du mariage.

Air : *Pardon seigneur.* (Sultan du Havre.)

Dé l'or jé né fais pas grand cas,
Mais jé crois qu'un peu dé richesse,
Auprès dé madame Thomas,
Né nuira pas à ma tendresse.
Souvent lé bésoin importun
Rend plus d'un ménage maussade,
Lorsqué l'on voit l'amour à jeun,
Lé sentiment est bien malade.

SCENE XII.

THOMAS, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Je comptais trouver ici M. de Volmar.

THOMAS.

Monsu a-t-il quelqué chose à lui diré dé particulier, quelqué révélation secrète...

AMÉDÉE.

Que viens-tu me dire ?

THOMAS.

Monsu, jé né suis pas à dédaigner, jé jouis d'uné certainé prépondérancé auprès dé votre père, et si vous avez bésoin dé moi pour vous fairé réconnaîtré, jé vous promets mes bons officés.

AMÉDÉE.

Me faire reconnaître ?

THOMAS, *regardant avec mystère si on les écoute.*

Il né m'a fallu qu'un coup d'œil pour vous deviner, vous êtes le fils naturel.

AMÉDÉE.

Ah ! le fils naturel.

Air : *Le soir après pénible ouvrage.*

J'admire vraiment ton adresse,
Tu déroutes les plus discrets;
A ton coup d'œil, à ta finesse,
Qui déroberait ses secrets.
Ils sont à toi quand tu regardes,
Mais on ne peut s'en chagriner;
On ne craint rien si tu les gardes,
Comme tu sais les deviner.

THOMAS.

La même chose. Ah ! monsu, dès la première vue jé mé suis senti pour vous un tic tac.

AMÉDÉE.

Allons, éloigne-toi.

THOMAS.

Monsu, les malheureux sé rapprochent. Admirez avec moi lés caprices dé la bizarre fortune qui met entre nous une fatale analogie.

AMÉDÉE.

Entre nous ? (*à part.*) Il me fait rire malgré moi.

THOMAS.

Air : *De l'honneur Laure suit la loi.*

Aux rigueurs dé votré destin
Jé m'intéresse, jé vous jure,
On sait compatir au chagrin
Qué pour son compté l'on endure.
Tous deux nous souffrons en cé jour,
Et dé la même pécadille;
Jé suis aussi fils dé l'amour.

AMÉDÉE.

Tu n'as pas un air de famille.

THOMAS.

Monsu a lé propos jovial.

AMÉDÉE.

J'ignore ce qu'est devenu...

THOMAS.

Monsu votre frère, sans doute ? (*à part.*) Si jé pouvais savoir comment il s'appelle ! Jé vais lé chercher. (*il va pour sortir.*) Ah ! par quel nom monsu lé désigne-t-il ?

AMÉDÉE, *après un mouvement et devinant le piège.*

Sors.

THOMAS, *à part.*

Il est aussi fin qué moi. (*haut.*) Ah ! lé voilà !

SCENE XIII.

THOMAS, AMÉDÉE, CHARLES.

THOMAS, *bas à Charles en allant vers lui.*

Monsu, consolez votré frère, car jé soupçonné qué lé général né lé réconnaîtra pas. (*il le regarde fixement. Charles lui fait signe de s'éloigner. A part en s'en allant.*) Ils ont juré d'être muets. Ces allemands ont un caractère...

SCENE XIV.

AMÉDÉE, CHARLES.

CHARLES.

J'ai envain cherché M. de Volmar.

AMÉDÉE.

Quel était ton dessein ?

CHARLES.

De me découvrir à lui et de m'éloigner.

AMÉDÉE.

Charles, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis.

CHARLES.

Je renonce à l'espoir de partager ton bonheur ; je n'oublierai de ma vie ce que ton amitié voulut faire pour moi, mais abandonne un infortuné.

AMÉDÉE.

Je n'abandonne point mon frère.

CHARLES.

Pour moi tu te rends coupable envers M. de Volmar ; après quinze ans d'absence, pour moi tu te dérobes aux

caresses d'un père, et de quel droit veux-tu forcer le comte de Volmar de recevoir dans sa famille, d'honorer de son nom un malheureux dont à peine il soupçonnait l'existence? De quel droit veux-tu combattre un préjugé qu'il respecte? Amédée, es-tu son juge et cesse-tu d'être son fils?

AMÉDÉE.

Il est vrai, l'amitié m'a conseillé une démarche peut-être hasardée; mais il n'est plus tems de regarder en arrière. Mon frère, ne me punis pas de mon attachement pour toi... Encore quelque momens de courage, et mon père me saura gré lui-même de la résistance que nous avons opposée à ses ordres.

DUO.

Air : *De Lina.*

AMÉDÉE.

Ensemble.

Ecoute la tendre amitié,
Ecoute la voix d'une mère,
Et que deux fils soient de moitié
Dans les caresses de leur père.

CHARLES.

J'écoute la voix d'une mère,
J'écoute la tendre amitié;
Ah! que deux fils soient de moitié
Dans les caresses de leur père.

CHARLES.

Que je dois à ta pitié,
Comment m'acquitter, ô mon frère!

AMÉDÉE.

Compte à jamais sur mon recours.

CHARLES.

Ici toi seul est mon secours.

AMÉDÉE.

Que ton bonheur soit mon ouvrage.

CHARLES.

Je ne puis t'aimer davantage.

Ensemble.

Je donnerais pour toi mes jours.

Ensemble.

AMÉDÉE.

Ecoute la tendre amitié, etc.

CHARLES.

J'écoute la tendre amitié, etc.

Ensemble dans les bras l'un de l'autre.
Le destin nous a réunis,
Resserrons des chaînes si chères;
Ah! déjà nous étions amis,
Sans savoir que nous étions frères!

SCENE XV.

Les Précédens, M. VOLMAR, *amené par Thomas.*

VOLMAR.

Fort bien, messieurs, j'aime à vous voir dans les bras l'un de l'autre.

Air nouveau de Doche.

J'aime à voir ces embrassemens
Et l'amitié qui vous enflamme;
C'est le plus pur des sentimens,
Il élève, il agrandit l'âme:
Un plus tendre offre des appas,
Mais il a des chaînes cruelles,
Et jamais l'amitié n'a fait autant d'ingrats,
Que l'amour a fait d'infidèles.

AMÉDÉE.

Nous vous laissons, monsieur le Comte, notre présence vous est peut-être importune.

VOLMAR.

Non, restez, vous ne pouvez douter que je n'éprouve du plaisir à vous voir.

AMÉDÉE, CHARLES.

Ah! mon père!

VOLMAR.

Charles, Amédée, vous êtes à peu près du même âge. Militaires tous deux, et sans doute estimés de vos chefs; voyons, parlez-moi de vous.

CHARLES.

Air: *Vaud. du Jaloux malade.*

Brave, généreux et sincère,
Du régiment il est l'honneur.

AMÉDÉE.

Je sais mille traits de mon frère
Qui font l'éloge de son cœur.

CHARLES.

Il est aimé de tout le monde,
Des malheureux il est l'appui.

AMÉDÉE.

Quand chacun le vante à la ronde,
Lui seul ne parle pas de lui.

VOLMAR.

Combien ce portrait m'intéresse... Mais je vois à l'un de vous la récompense des braves.

AMÉDÉE.

Mon ami l'a méritée.

CHARLES.

J'ai été plus heureux que toi, j'ai combattu sous les yeux même du chef de l'état.

VOLMAR.

Racontez-moi quelques-uns de vos faits d'armes.

AMÉDÉE.

Général, nous avons essayé de marcher sur vos traces.

CHARLES.

Air : *S'il se fait quelque sottise, il faut que je sois là.*

Du haut d'un fort inaccessible,
Les ennemis ôsaient nous arrêter;
Son colonel, qui le sait invincible,
Lui commande de l'emporter.
Rien n'étonne sa hardiesse,
Et deux jours après son départ...

VOLMAR.

Quoi! déjà?

CHARLES.

Sur la forteresse
Flottait notre étendard.

VOLMAR.

Bien, très-bien; mais lequel de vous? ...

AMÉDÉE.

Même air.

Dans un combat, aux ennemis funeste,
Le succès était incertain;
Il voit qu'un seul drapeau leur reste,
Il se précipite soudain.

VOLMAR.

Il fut pris?...

AMÉDÉE.

Ce n'est pas sans peine
Que de mon frère on pourrait s'emparer,
Et du danger où sa tête l'entraîne,
Son bras sait le tirer.

VOLMAR.

Du courage, de l'audace même, ô mes amis, que je suis fier de vous... Ah! pourquoi l'opinion cruelle... mais il le faut... je ne dois pas me plaindre de votre silence, il vous honore tous deux. (*A part.*) Madame de Risberg vient, essayons une dernière épreuve.

SCENE XVI.

Les Précédens, Mad. de RISBERG.

VOLMAR.

Vous voilà, madame, ah! que n'avez-vous entendu comme moi le noble éloge qu'ils ont fait l'un de l'autre.

Mad. de RISBERG.

Ainsi, général, vous êtes content.

VOLMAR.

Ils sont dignes du sort le plus heureux. L'estime que l'on fait d'eux, madame, doit intéresser votre cœur.

Mad. de RISBERG.

Comment?

VOLMAR.

Je faisais des vœux ce matin pour que celui qui a le bonheur de vous plaire m'appartînt de bien près.

Mad. de RISBERG.

Quoi!... monsieur le Comte, vous consentiriez à reconnaître... (*Un moment de silence pendant lequel elle interroge la figure des deux jeunes gens, tandis que monsieur de Volmar a les yeux fixés sur la sienne.*) Oui, celui que j'aime est devant vous, il est votre fils naturel; ma famille s'oppose à notre union, et quoique libre de disposer de ma main, je ne veux pas lui résister. (*avec intention.*) Comme vous, général, je sais gémir sous le joug de l'opinion. Vous croyiez peut-être que mon amour trahirait votre fils? je possède son cœur; mais je ne suis pas maîtresse de son secret.

SCENE XVII ET DERNIERE.

Les Précédens, THOMAS, *un paquet cacheté à la main.*

THOMAS.

Général, il y a une ordonnance là-bas, un grand hussard, un vel homme qui vient d'apporter cé paquet pour vous, jé lui ai donné un reçu. (*A part.*) L'a-t-il réconnu, ou né l'a-t-il pas réconnu? C'est égal, jé mé suis toujours nommé valet dé chambré.

VOLMAR.

Ah! comme il sait payer les services! mes amis, je suis feld-maréchal.

TOUS.

Quel bonheur!

Mad. de RISBERG.

Air : *Fragment du vaud. de six mois d'absence.*

Cette récompense
Doit également flatter,
Et qui la dispense,
Et qui la sait mériter.

AMÉDÉE.

Ah! si dans l'histoire
On cite notre valeur,
C'est qu'ici la gloire
Se paye avec de l'honneur.

TOUS, *excepté M. de Volmar.*

Cette récompense, etc.

THOMAS, *à part.*

Sandiu! la placé dévient conséquenté!

VOLMAR.

La lettre est de l'écriture de Sa Majesté.

CHARLES.

Air : *De votre bonté généreuse.* (de Fanchon.)

Au titre dont il vous décore,
Sa main ajoute un nouveau prix,
Cette faveur qui vous honore,
Ne doit pas vous rendre surpris;
D'un prince qui vous doit sa gloire,
Dès long-tems vous êtes chéri;
Il a fait comme la victoire,
En vous prenant pour favori.

VOLMAR, *serrant la main de Charles.*

Mon ami, je te remercie.

THOMAS, *à part.*

Voilà lé légitimé.

VOLMAR, *à part.*

Comment, je ne parviendrai pas...

THOMAS, *à part.*

Jé m'avise d'un moyen. (*Bas à Volmar.*) Monsu lé Comte, vous avez récu des lettres de votre fils, si vous faisies écrire leś deux jeunes gens?

VOLMAR, *bas à Thomas.*

Ton idée est excellente. (*Haut.*) En attendant que je porte ma reconnaissance au pied du trône, il faut que j'écrive au ministre, qui, je n'en puis douter, a su faire valoir mes services.

AMÉDÉE.

Si M. le Comte voulait m'accepter pour secrétaire?...

VOLMAR, *à part.*

A merveille. (*haut.*) Volontiers; mais j'ai l'habitude de conserver un double de mes lettres.

CHARLES.

M. le Comte, je suis à vos ordres.

Mad. de RISBERG, *à part.*

Quel est son dessein? (*Charles et Amédée se disposent à écrire.*)

THOMAS, *à part.*

Ah! mon idée est excellente, jé mé paye mon idée, valet dé chambré, c'est trop mesquin, jé mé donne la place d'intendant, c'est un petit acheminement vers lé temple dé Plutus.

VOLMAR, *au milieu de Charles et d'Amédée.*

Ecrivez. « Monseigneur, je prie votre Excellence de recevoir mes remercimens. »

Mad. de RISBERG, *à part.*

Je devine le piége.

VOLMAR.

« J'attendais avec impatience le retour de Sa Majesté. »

Mad. de RISBERG, *à Volmar qui s'avance pour regarder les écritures.*

M. le Comte... avez-vous fait la guerre contre les turcs?

VOLMAR, *revenant près d'elle.*

Non, madame, vous me vieillissez un peu trop, c'est en Italie que je reçus ma dernière blessure. (*il retourne près des deux jeunes gens et dicte.*) « De Sa Majesté... Vous qui » vous rendez auprès d'elle, veuillez, monseigneur...

Mad. de RISBERG, *à Volmar.*

M. le Comte, en quelle année a-t-on pris Bellegrade?

VOLMAR.

En 1717, ce fut notre prince Eugène qui s'en rendit maître. (*dictant.*) « Veuillez, monseigneur, lui porter l'expres- » sion de ma respectueuse gratitude. De votre excellence, etc.

THOMAS, *bas à Volmar.*

Monsu lé Comte, j'ai déjà eu l'honneur dé vous lé dire; je gage encore qué votre fils légitime il est à gauche.

Mad. de RISBERG, *qui pendant que Thomas a parlé au général a saisi les deux lettres.*

Général, voici vos lettres.

VOLMAR, *après un mouvement.*

Mes lettres! elles n'étaient point achevées... Je voulais parler au ministre du régiment que je sollicite pour mon fils. (*il les regarde tous deux.*)

Mad. de RISBERG.

Pour lequel?

VOLMAR.

Pour Amédée, madame.

CHARLES.

Pour Amédée! il n'est plus tems de feindre; apprenez, M. le Comte...

AMÉDÉE.

Imposez-lui silence, son amitié l'égare.

CHARLES.

Amédée, cesse de cacher au général...

AMÉDÉE.

Mon père, c'est moi qui suis Charles.

CHARLES.

Il vous trompe. C'est à lui que vous destinez un régiment.

AMÉDÉE.

C'est mon frère que vous comblerez de vos bontés.

CHARLES.

Je suis le fils de Jenny.

AMÉDÉE.

Nous sommes vos enfans.

VOLMAR.

Arrêtez, mes amis, votre générosité triomphe, Charles, Amédée, que je vous presse dans mes bras.

Air : *Vous nous traitez avec malice.*

Le préjugé cède à l'ivresse
Que font naître vos sentimens,
Mon cœur se livre à la tendresse
Et j'embrasse mes deux enfans.
Mon Charle oublie
Que de ta vie
Un noir chagrin,
A terni le matin.
Je veux te rendre,
Un père tendre,
Plus d'abandon
Enfin reçois un nom.
Bientôt des mains de la victoire,
Tu l'obtiendrais par tes succès,
En te le donnant, je ne fais
Que devancer la gloire.

CHARLES, AMÉDÉE.

Mon père...

THOMAS, *à part.*

Lé voilà réconnu, nous allons voir si jé mé suis trompé.

VOLMAR.

Mais enfin lequel de vous...

Mad. de RISBERG.

Air : *Ce jour là sans son ombrage.*

Incertain du cœur d'un père,
Craintif comme un malheureux,

Sous le voile du mystère
Charle ici trompe vos yeux.
Et lorsqu'un généreux frère
Dans la ruse est de moitié,
L'amour, sans lui déplaire,
Peut trahir l'amitié.

(*elle donne sa main à Charles.*)

VOLMAR, *embrassant Charles.*

Mon fils !

AMÉDÉE.

Daignerez-vous pardonner à votre Amédée ?

VOLMAR.

C'est lui qui m'a donné Charles.

THOMAS, *à part.*

Jé gagé, sandis, qu'ils lé font exprès pour mé faire croire qué jé mé suis trompé.

VOLMAR.

Vos parens, madame, ne me refuseront peut-être pas de vous nommer ma fille ?

THOMAS.

Jé démande à monsu lé Comte, l'honneur dé fairé partie dé sa maison.

VOLMAR, *lui jetant une bourse.*

Non, M. Thomas, les étrangers ont trop besoin de vous à l'hôtel de l'Aigle noire.

THOMAS, *à part.*

Adieu més projets dé fortuné.

VAUDEVILLE.

Air de Doche.

VOLMAR.

Quand le tems de ses droits jaloux
Nous révèle notre faiblesse,
Le bras d'un fils devient pour nous
Le meilleur bâton de vieillesse;
Ah ! si contre l'âge importun,
Ce soutien nous est nécessaire,
Combien il est heureux le père
Qui peut en compter deux pour un!

CHARLES.

Pour secourir un indigent,
Quoique riche et très-bienfaisante,
Orphise n'a jamais d'argent,
Lorsqu'un malheureux se présente.
L'amour lui paraît importun...
Deux rivaux courtisent la dame...
Mais elle a tant de bonté d'âme,
Qu'elle en oblige deux pour un.

AMÉDÉE.

Le Français qui dans les combats
Ignore le mot de défaite,
Aux champs de l'honneur n'aime pas,
Même une prudente retraite.
Mais dans un danger peu commun,
Pour rompre un dessein qui l'entrave,
Lorsque le chef demande un brave,
Il s'en présente deux pour un.

THOMAS.

Lucas, père d'un beau garçon,
Trois ans loin de sa ménagère,
Revient enfin à la maison,
Deux marmots l'appellent leur père.
Ah! dit-il, quel sort peu commun,
A mon fils ajoute une fille?
Le ciel a béni ma famille,
Et j'en retrouve deux pour un.

Mad. de RISBERG, *au public.*

Vous jugez auteurs, comme acteurs,
Ah! quel arrêt sera le vôtre,
Devant vous, juges connaisseurs,
Je défends leur cause et la nôtre,
Au moins dans ce danger commun,
Des Français sont notre refuge,
Femme sollicitant son juge,
Doit gagner deux procès pour un.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez MARTINET, *libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n°.* 15.

Les Epoux de trois Jours, ou *J'enlève ma Femme*, vaudeville en deux actes, par Moreau et Ourry. 1 fr. 25 c.

Les Trois Fous, ou *la Jeune Veuve*, vaudeville en un acte, par Armand Dartois. 1 fr. 25 c.

Le Secret de Madame, comédie en un acte, par Moreau et Dumolard. 1 fr. 25 c.

La Partie Carrée, ou *Chacun de son côté*, vaudeville en un acte, par Theaulon et Armand Dartois. 1 f. 25 c.

Les Pêcheurs Danois, vaudeville historique en un acte, par les mêmes. 1 f. 25 c.

Le Rival par amitié, vaudeville en un acte, par Dumolard et Favart. 1 fr. 20 c.

Les Avants-Postes du maréchal de Saxe, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Moreau et Dumolard. 1 fr. 25 c.

Le Luxembourg, comédie-tableau en un acte, par Charles Maurice. 1 fr. 25 c.

Le Sultan du Havre, folie-vaudeville en un acte et en prose, par MM. Armand Dartois et Henry Dupin.

Les Querelles des deux Frères, ou *la Famille Bretonne*, comédie en trois actes et en vers, par Colin-d'Harleville, précédée d'un prologue, par M. Andrieux. 1 fr. 50 c.

Le Susceptible, comédie en un acte et en prose, par Picard. 1 fr. 20 c.

Monval et Sophie, drame en trois actes et en vers, par Aude. 1 fr. 50 c.

Le Bavard et l'Entêté, comédie en un acte, en vers, par Barjaud et D.... 1 fr. 25 c.

M. Lamentin, ou *la Manie de se plaindre*, comédie en un acte et en vers, par Dorvo. 1 fr.

Molière chez Ninon, ou *la Lecture de Tartuffe*, comédie en un acte et en vers, par Chazet et Dubois. 1 fr. 25 c.

Une Soirée de deux Prisonniers, ou *Voltaire et Richelieu*, vaudeville en un acte. 1 fr. 25 c.

Le Salomon de la rue de Chartres, ou *les Procès de l'an dix*, revue épisodique-vaudeville en un acte, par Chazet et Dubois. 1 fr. 25 c.

Jean-Baptiste Rousseau, ou *le Retour à la piété filiale*, vaudeville en un acte et en prose, par Ernest et Bourguignon. 1 fr. 25 c.

L'Espiègle et le Dormeur, ou *le Revenant du Château de Beausol*, comédie en trois actes et en prose, imitée de l'allemand, par Dumaniant. 1 fr. 50 c.

Le même Libraire publie des Collections de Costumes d'Acteurs de tous les théâtres,

d'uniformes de toute Arme des Troupes françaises;

de Troupes étrangères,

et la Collection des Caricatures parisiennes.

Editeur et propriétaire de presque toutes les Pièces de M. Picard, et de beaucoup d'autres personnes, on trouve chez lui un assortiment considérable de Pièces modernes et anciennes.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

UNE VISITE

A

SAINT-CYR,

TABLEAU HISTORIQUE

En un acte, en prose, mêlé de vaudevilles,

PAR MM. MOREAU ET LAFORTELLE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 décembre 1810.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DE MAINTENON.	Mme HERVEY.
PIERRE-LE-GRAND.	M. VERTPRÉ.
FŒDOR, son favori.	M. FICHET.
ERNEST, officier au service de Russie.	M. LENOBLE.
FRÉDERIC, son fils.	M. ISAMBERT.
CÉCILE, fille d'Ernest.	Mlle MINETTE.
HÉLOISE, orpheline.	Mlle DESMARES.
LAVIGNE, jardinier.	M. HIPPOLYTE.
GERTRUDE, vieille femme-de-chambre de Mme de Maintenon.	Mme DUCHAUME.
PENSIONNAIRES.	

La scène est à Saint-Cyr, en 1713.

UNE VISITE

A

SAINT-CYR,

TABLEAU HISTORIQUE.

Le théâtre représente la salle de communauté.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, LAVIGNE.

LAVIGNE, *mystérieusement.*

Entrons ici, monsieur l'officier ; car il n'faut pas qu'on vous voie dans l'jardin.

FRÉDÉRIC.

Mais où me conduis-tu ?

LAVIGNE.

Dans la salle qui sépare la demeure des pensionnaires de l'appartement de la respectable fondatrice de cette maison. La consigne est sévère, voyez-vous, depuis qu'elle est venue l'habiter.

FRÉDÉRIC.

Je la connais mieux que toi. Je sais ce que madame de Sévigné écrivait à l'une de ses amies : « Il n'y a point de « femme, et il n'y en aura jamais comme madame de « Maintenon. »

AIR : *Muse des jeux et des accords champêtres.*

La renommée, aux échos de la France,
Avant sa gloire avait dit ses malheurs ;
Mais le destin, qui sauva son enfance,
La fit monter au faîte des grandeurs.
D'une autre gloire ici goûtant les charmes,
De l'orpheline elle se fait chérir.
A son aurore elle versa des larmes :
A son déclin elle sait les tarir.

LAVIGNE.

Çà, c'est un fait ; mais mesdames de Brinon et de Saint-Pierre croient faire leur cour à Madame, en observant un'discipline rigoureuse, et tout serait perdu si l'on vous rencontrait avec ces demoiselles.

AIR : *Dès qu'on ne dort pas de la nuit.*

Ces jeunes filles-là, monsieur,
Que troublerait votre présence,
N'ont d'autre bien que leur candeur ;
C'est un troupeau que le Seigneur
A mis sous notre surveillance.
Sachez qu'aux regards curieux
On dérobe leur modestie.
Un beau jeune homme dans ces lieux,
C'est le loup (*bis.*) dans la bergerie.

FRÉDÉRIC.

Mais ma sœur habite encore cette maison, où je ne fais que précéder mon père ; le temps presse, et j'ai compté sur toi pour donner promptement cette lettre à l'aimable Héloïse.

LAVIGNE.

Impossible.

FRÉDÉRIC.

Mais en ta qualité de jardinier, n'as-tu pas accès auprès de ces demoiselles ?

LAVIGNE.

Laissez donc, c'est un jardin à part; et ces fleurs-là ne sont pas de mon domaine.

AIR : *Le luxe de ce beau danseur.* (du Fandango.)

La dame de cette maison
Me r'ssemble.... sans comparaison :
Avec des façons différentes,
Chacun d'nous cultive ses plantes ;
Animés d'un zèle pareil,
J'ons tous deux des fleurs en grand nombre ;
Mais les siennes viennent à l'ombre,
Quand les not' ne vienn' qu'au soleil.

FRÉDÉRIC.

Comment ! toi qui m'a déja si bien servi.

LAVIGNE.

Récapitulons ; ce serait la quatrième.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GERTRUDE.

GERTRUDE *dans le fond du théâtre.*

Le père Lavigne et notre jeune officier ! écoutons.

LAVIGNE *à Frédéric.*

J'ai porté une, deux, trois lettres à Mlle Héloïse, j'en aurais porté vingt....

GERTRUDE, *à part.*

Ciel !

LAVIGNE.

Tant qu'on n'aurait pas fait mine de les avoir reçues ; mais à c't' heure que nous tenons sa réponse...

FRÉDÉRIC.

Sa réponse, dis-tu? elle aurait daigné me répondre?

LAVIGNE.

Prenez, et lisez vîte.

GERTRUDE, *à part.*

Bonté divine!

FRÉDÉRIC *lit tout haut.*

« Vous ne cessez de m'écrire, monsieur, quoique mon « silence ait dû vous engager à l'imiter. Il est mal d'avoir « risqué de compromettre le jardinier, en l'obligeant à me « remettre vos lettres.....

LAVIGNE.

C'est vrai que je pouvais être compromis.

FRÉDÉRIC, *achevant.*

« Celle-ci n'a d'autre objet que de vous engager à ces- « ser votre correspondance. J'ai un tuteur, monsieur; « adressez vous à lui; c'est par lui seul que je puis vous « entendre, c'est par lui seul que je dois vous répondre.

« HÉLOÏSE. »

GERTRUDE, *avançant.*

Une lettre à un jeune homme, quelle audace!

Trio nouveau de M. Doche.

Monsieur, donnez-moi ce billet.

FRÉDÉRIC.

Est-il plus innocent billet?

LAVIGNE, *à part.*

Jarni! la vieill' nous écoutait.

GERTRUDE.

C'est un crime que ce billet.

LAVIGNE, *à part.*

Je gag' que si quequ'indiscret

Par écrit lui parlait d'sa flamme,
All' ne déchir'rait pas l'poulet.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Mon cœur en est peu satisfait,
Il ne répond pas à ma flamme.

GERTRUDE.

Fille honnête, suivant l'usage,
Doit cacher tous ses sentimens,
Et tout au plus, quand elle est sage,
A droit d'écrire à ses parens.

FRÉDÉRIC, *à Gertrude.*

A pardonner tout vous engage,
Prenez de plus doux sentimens. (*ter.*)
Rappelez-vous votre jeune âge.

LAVIGNE, *à part.*

C'est se souvenir de long-temps.

GERTRUDE.

Donnez, donnez-moi cette lettre.

FRÉDÉRIC.

Je ne saurais vous la remettre.
Est-il plus innocent billet ?

LAVIGNE.

Jarni, la vieill' nous écoutait.

GERTRUDE, *sortant.*

Allons révéler ce forfait.

SCENE III.

LAVIGNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Suivons-la. Je crains pour Héloïse.

LAVIGNE.

Oh! n'vous boutez pas en peine. Suffit que j'sois de quel-

que chose là-d'dans pour qu'ell' ne dise mot, malgré son envie d' jaser ; c'est une vieille femme-de-chambre de madame, qui vient souvent cueillir les plus beaux fruits d' mon jardin.

FRÉDÉRIC.

Mais cette réponse me charme et me désespère en même temps. Il faudra que j'épie l'occasion de voir Héloïse, de lui parler. Ne doit-on pas donner bientôt ici une représentation d'Athalie ?

LAVIGNE.

Je crois que cela n' tardera pas, et tout-à-l'heure une pensionnaire déclamait sous les maronniers son rôle de Mathan ; car vous savez que tous les rôles à Saint-Cyr sont remplis par des d'moiselles.

AIR : *Adieu ; je vous fuis bois, charmant.*

On a pour Abner, pour Joas ;
Deux demoiselles fort gentilles ;
On encourage Azarias
Avec du sucre et des pastilles ;
Mais rien n'est encor décidé
Pour le principal personnage :
Un mousquetaire a demandé
Notre grand-prêtre en mariage.

FRÉDÉRIC.

Je la verrai ; mais je tremble d'être obligé de quitter la France avant ce temps-là.

LAVIGNE.

V'là mademoiselle votre sœur ; je vous laisse avec elle, et vais r'tourner mon jardin.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah ! mon frère, mon père n'est donc pas encore arrivé ?

FRÉDÉRIC.

Il ne tardera pas à se rendre à Saint-Cyr.

CÉCILE.

On m'a permis de venir l'attendre ici.

FRÉDÉRIC.

Parle-moi d'Héloïse ?

CÉCILE.

Bien volontiers, c'est ma meilleure amie.

FRÉDÉRIC.

Que tu es heureuse ! tu peux la voir à chaque instant du jour.

CÉCILE.

Si comme moi vous aviez ce bonheur, je suis bien sûre que vous l'aimeriez aussi.

FRÉDÉRIC.

Le peu d'instans où je l'ai vue m'a suffi pour ne l'oublier jamais.

CÉCILE.

Vous auriez de l'amitié pour elle ? Ah ! tant mieux, mon frère ! aimez-la, je vous en prie ; et voyez en elle une seconde sœur.

FRÉDÉRIC.

Mais crois-tu qu'Héloïse approuve un attachement....?

CÉCILE.

Quel doute avez-vous-là, mon frère? Est-ce qu'on est jamais fâché d'être aimé ?

AIR : *Çà fait toujours plaisir.*

On nous dit qu'à la ville
On se livre à l'orgueil ;
Dans ce modeste asyle
On craint peu cet écueil.
Mais croyez, mon cher frère,
Que sans s'enorgueillir
Par-tout on aime à plaire,
Et que même à Saint-Cyr
Çà fait (*bis.*) toujours plaisir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle ne me comprend pas. (*Haut.*) Mais les lettres que je lui ai fait tenir par le jardinier....

CÉCILE.

Ah! mon frère, ne me parlez jamais de ces lettres-là.

FRÉDÉRIC.

Auraient-elles produit un mauvais effet ?

CÉCILE.

Je vous en réponds. J'ignore ce qu'elles contenaient, mais elles l'ont rendue triste et rêveuse, de vive et enjouée qu'elle était. Elle se promène seule dans nos bosquets; je la suivais l'autre jour, et j'ai bien entendu qu'elle disait tout bas : Frédéric je vous aime!....

FRÉDÉRIC.

Eh bien!

CÉCILE.

Elle m'a aperçue, et n'en a pas dit davantage.

FRÉDÉRIC.

Je suis aimé! quel bonheur! Et dès que j'aurai instruit mon père..... Justement le voilà.

SCÈNE V.

FREDÉRIC, CÉCILE, ERNEST.

CÉCILE.

Ah! mon père! depuis huit jours que vous êtes de retour en France, votre Cécile en a passé sept sans vous voir.

ERNEST.

Bientôt nous aurons occasion de nous voir plus souvent. Apprends, ma fille, un malheur auquel j'étais loin de m'attendre. Tu sais qu'à mon départ pour la Russie, j'obtins avec beaucoup de peine ta réception provisoire à Saint-Cyr. La condition fut que dans les trois mois suivans je satisferais à la loi la plus rigoureuse de cet établissement, en fournissant la preuve de quatre degrés de noblesse. Six mois se sont écoulés.....

FRÉDÉRIC.

Et le résultat de vos recherches....?

ERNEST.

M'a prouvé que je n'étais pas noble. Orphelin dès mes premières années, élevé dans les camps, et portant un nom qu'avait illustré une famille très-ancienne, je crus lui appartenir, mais j'ai reconnu trop tard mon erreur.

AIR *de Lantara.*

Ah ! d'un préjugé qui me blesse
Faut-il éprouver la rigueur ?
Je n'ai de titres de noblesse
Que mes succès au champ d'honneur.
Ces preuves-là ne sont pas les moins sûres:
Combien de pères plus heureux
A qui je puis montrer plus de blessures
Qu'ils ne peuvent compter d'aïeux!

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu, je serai donc obligée de quitter cette demeure !

ERNEST.

Oui, ma fille. Une lettre qui renferme ton éloge, m'avertit en même temps que la rigueur des réglemens et la multiplicité des demandes empêchent de te garder à Saint-Cyr ; va donc tout préparer pour ton départ.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Doux objet de ma tendresse.*

Un ordre cruel, sans doute,
T'éloigne de ce séjour;
Mais ce malheur que je redoute
Doublera pour toi mon amour.

CÉCILE.

Pour mon cœur, sans inquiétude,
L'espoir embellit l'avenir. (*bis.*)
Vous plaire sera mon étude, (*bis.*)
Et vous aimer mon seul plaisir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Plus qu'à ma sœur il m'en coûte
D'abandonner ce séjour.
Ah ! ce malheur que je redoute
Ravit tout espoir à l'amour.

ERNEST, *à Cécile.*

Un ordre cruel, sans doute,
T'éloigne de ce séjour;
Mais ce malheur que je redoute,
Doublera pour toi mon amour.

CECILE.

A Cécile, s'il en coûte
D'abandonner ce séjour.
Est-il malheur que je redoute
Lorsqu'il augmente votre amour.

Ensemble.

Cécile sort.

SCENE VI.

ERNEST, FRÉDÉRIC.

ERNEST.

Je n'ai pu me résoudre à lui dire que, forcé de partir pour la Russie, il me faudra chercher quelque ami sûr entre les mains de qui je puisse la remettre.

FRÉDÉRIC.

Mais pour obtenir qu'elle reste ici, que n'implorez-vous la protection de l'illustre voyageur, le prince que vous servez et que vous venez d'accompagner en France?

ERNEST.

Le czar? Daignera-t-il s'intéresser à la fille d'un de ses officiers?

FRÉDÉRIC.

Il a pour vous une estime particulière, et sa majesté n'est-elle pas la protectrice de tout ce qui tient aux arts? Elle a honoré de sa présence tous les établissemens publics; par-tout elle a été reçue avec enthousiame; mais rien n'égale celui qu'elle a produit à l'hôtel des Invalides.

AIR: *Ah! que je sens d'impatience.*

Dans cet asyle qu'un grand homme
Ouvrit aux guerriers valeureux,
Ce czar, que par-tout on renomme,
Porte ses regards curieux.
Il paraît, on s'empresse;
Retrouvant sa jeunesse,
Chacun court sur ses pas
Comme aux combats.
Animé d'une même ivresse,
C'est à qui sera des premiers.
Tous ces vieux guerriers,

Couverts de lauriers,
Répètent en chœur :
Voilà ce vainqueur
Que Mars couronna
Près de Pultava.
Quel jour pour nous que celui-là !

(*Parlé.*)

L'un d'eux s'approche du czar et lui présente une coupe. Il la prend, et Pierre le Grand, entouré de ces vieux soldats couverts de nobles cicatrices, s'écrie : Je bois à la santé de mes camarades.

(*Fin de l'air.*)

Quel peintre (*bis.*) rendrait ce tableau-là ?

ERNEST.

Oui, sans doute, il honore les talens, mais il n'aime pas qu'on le sollicite, et je craindrais de le trouver dans un de ces accès de colère qui le rendent si redoutable. Pierre le Grand est semblable au climat qui l'a vu naître.

AIR : *Depuis quinze ans nous faisons l'exercice.*

Pendant trois mois une chaleur brûlante
Suspend du nord les éternels frimas.
Telle du czar la colère bouillante
Sort d'un long calme et s'échappe en éclats.
Mais quand au nord des moissons abondantes
Sont le produit de ce feu passager ;
Des yeux du czar les flammes jaillissantes
Sont le volcan prêt à tout ravager.

FRÉDÉRIC.

Et cependant un billet, un mot d'un si grand prince, pourrait vous tenir lieu de titres auprès de madame de Maintenon. Permettez-moi d'aller me jeter à ses pieds.

ERNEST.

J'y consens. Tu le trouveras à Versailles ; moi, je vais demander un asyle pour ma fille, à un ami dont le château est situé près de Saint-Cyr.

FRÉDÉRIC *à part, en sortant.*

Si je puis assurer le sort de ma sœur, mon père ne pourra me refuser la main d'Héloïse, et je serai le plus heureux de tous les hommes.

ERNEST.

Les pensionnaires viennent de ce côté, évitons leur rencontre.

(Frédéric et Ernest sortent.)

SCÈNE VII.

Madame DE MAINTENON, GERTRUDE, HELOISE, CECILE, PENSIONNAIRES.

CHŒUR DES PENSIONNAIRES.

AIR : *Dans ce paisible asyle.*

Dans ce paisible asyle,
Nous jouissons d'un sort tranquille.
Oui, le bonheur et la douce paix
Qu'on cherche à la ville
Régnent à jamais
Dans nos cœurs satisfaits;
Nous comptons nos jours par vos bienfaits.

Madame DE MAINTENON.

La Providence ne vous abandonnera pas, j'étais née aussi pauvre et plus malheureuse que vous.

GERTRUDE.

Je suis chargée, en l'absence de madame de Saint-Pierre, de présenter à madame les jeunes pensionnaires qui, au dernier concours, ont mérité des distinctions.

Madame DE MAINTENON.

Nommez-les; je veux ajouter à celles qu'elles ont reçues.

GERTRUDE.

Madame veut-elle bien proposer à ces demoiselles un sujet pour le prochain concours ?

Madame DE MAINTENON.

Il en est un qui me paraît devoir mériter leur attention : le czar de toutes les Russies voyage en ce moment en France, et je desirerais que tout ce qui a rapport à cet homme célèbre devînt l'objet de leurs études; vous en préviendrez madame de Saint-Pierre.

GERTRUDE.

Je crois qu'on a pressenti les intentions de madame à cet égard, et l'on doit soumettre à son examen certain tableau.....

Madame DE MAINTENON.

Cela suffit. Mes enfans, allez reprendre vos travaux; vous, Héloïse, demeurez.

LES DEMOISELLES, *en sortant.*

Dans ce paisible asyle,
Nous jouissons d'un sort tranquille.
Oui, le bonheur et la douce paix, etc.

SCÈNE VIII.

Madame DE MAINTENON, HÉLOISE.

Madame DE MAINTENON.

J'ai desiré d'être seule avec vous, ma chère Héloïse; et pourtant je redoute l'entretien que nous aurons ensemble.

HÉLOÏSE.

Ah ! madame, c'est un bonheur dont je me félicitais.

AIR *du Pot de fleurs.*

Celui dont vous charmiez la vie,
Qu'entouraient mille adorateurs,

Pour chercher votre compagnie
Se dérobait à ses grandeurs.
Sur ses desirs le mien se fonde,
J'imite ce roi chaque jour :
Il vous préférait à sa cour,
Et moi je vous préfère au monde.

Madame DE MAINTENON.

Je tremble d'avoir quelques reproches à vous faire. (*Mouvement d'Héloïse.*) Ce mot doit vous surprendre, vous qui n'avez jamais eu que des récompenses, et qui les méritez à tant de titres.

HÉLOISE.

Vous avez daigné remarquer mes efforts.

Madame DE MAINTENON.

Dites vos succès. Les rapports de ces dames vous ont toujours été favorables ; mais depuis le jour où vous représentâtes si bien Esther devant toute la cour, une mélancolie qui ne vous était pas habituelle s'est emparée de votre esprit ; vous fuyez vos compagnes ; leur entretien, leurs jeux n'ont plus d'attraits pour vous. On vous accuse de fierté, mais je vous connais, Héloïse.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Vous n'êtes pas enorgueillie
Des honneurs dus à vos progrès,
Vous savez que la modestie
Nous fait pardonner nos succès.
Pour le talent l'amour-propre est à craindre
Autant qu'il est à souhaiter ;
Si la couronne a droit de nous tenter,
D'un noble orgueil animés pour l'atteindre,
Soyons humbles pour la porter.

HÉLOISE.

Vos exemples et vos leçons me l'ont appris dès long-temps.

Madame DE MAINTENON.

Si la vanité vous est étrangère, à quoi faut-il donc attribuer le changement qu'on remarque en vous?

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

De Racine les vers touchans,
Égarant votre âme attendrie,
Auraient-ils entraîné vos sens
Vers la tendre mélancolie?
Ou l'humble Esther a-t-elle enfin,
Par un effet que je condamne,
En célébrant l'amour divin,....
Allumé quelque amour profane.

HÉLOISE, *à part.*

Qu'il m'en coûte de feindre! *(Haut.)* Ah! madame, n'imputez mes chagrins qu'au souvenir toujours présent des peines cruelles qui ont accablé mon enfance.

Madame DE MAINTENON.

(Apart.) Le détour est adroit. *(Haut.)* Vous êtes orpheline, je le sais; mais ce malheur éprouvé dans vos premiers ans ne doit pas vous devenir chaque jour plus sensible.

HÉLOISE.

Ce n'est pas à l'aurore de la vie que de telles privations se font le plus sentir.

AIR : *Voyez dans les champs d'alentour.* (Du Secret de Madame.)

De notre première saison
L'indifférence est le partage;
La douleur attend la raison,
Le chagrin mûrit avec l'âge.
Je dois ces regrets plus pressans
A votre bonté qui m'éclaire,
Et j'appris par vos soins touchans
Combien il faut chérir sa mère.

Madame DE MAINTENON.

Vous êtes ingénieuse, Héloïse; mais je sais lire dans les cœurs; et pour m'expliquer clairement, un jeune officier, Frédéric, a souvent paru dans cette maison. Il rendait de fréquentes visites à sa sœur; vous en étiez témoin. A l'une de nos représentations, les éloges qu'il ne cessait de vous prodiguer furent entendus de tout le monde. Jusqu'ici ce n'est pas vous qu'il faut blâmer. Mais si ce jeune homme vous avait écrit, si vous aviez accueilli ses lettres, si vous lui aviez répondu secrètement, que croiriez-vous, Héloïse, que l'on doive penser de vous?

HÉLOISE.

Que je suis coupable; oui je le suis, puisque je vous ai caché ce que je voulais me cacher à moi-même.

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Quand vos reproches à mon ame
Un feu qu'elle avait condamné,
Reprenez, reprenez, madame,
Le prix que vous m'avez donné.
Indigne de la récompense,
Vous la rendre devient ma loi.

(*Se jetant aux pieds de madame de Maintenon.*)

Le repentir....

Madame DE MAINTENON.

Auprès de moi
Tient toujours lieu de l'innocence.

(*Avec douceur.*) Levez-vous.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Mesdames de Brinon et de S.-Pierre viennent de se rendre dans l'appartement de madame.

Madame DE MAINTENON.

Venez, Héloïse. Vous avez besoin de conseils, et j'espère que les miens ne vous seront pas inutiles.

(Elle sort avec Héloïse. Gertrude la suit; Lavigne paraît et la retient.)

SCENE X.

GERTRUDE, LAVIGNE.

LAVIGNE.

Dites-donc, mademoiselle Gertrude.

GERTRUDE.

Qu'avez-vous à m'apprendre?

LAVIGNE.

Un accident qu'il nous a été impossible d'empêcher. J'avions laissé la petite porte du parc entr'ouverte du côté de la forêt, deux étrangers y sont entrés malgré moi.

GERTRUDE.

Se sont-ils fait connaître?

LAVIGNE.

Oui et non, mademoiselle. Ils ont une drôle de manière de s'annoncer; attendez que je trouve une comparaison. Ah! je me rappelle que l'aut' jour, quand madame de S.-Pierre expliquait la myrthologie à ces demoiselles, elle leur dit que Jupiter et Mercure étaient descendus de là-haut pour visiter une chaumière. Eh bien, mademoiselle,

AIR *du Ballet des Pierrots.*

L'un d'eux, à son allure fière,
M'a ben la min' de Jupiter;
J'ai r'connu l'aut' à sa manière,
Car il est plus prompt que l'éclair;

Et quand l'arrêtant d'un' main sûre,
J'le r'poussais hors de la maison,
J'ai bentôt senti que Mercure
Avait des ailes au talon.

GERTRUDE.

Quels discours me faites-vous là ?

LAVIGNE.

Ils ont dit qu'ils voulaient parler à madame.

GERTRUDE.

A madame !

LAVIGNE.

J'crois que c'sont des gens comme i faut. Il y a pourtant du doute ; car, lorsqu'en passant près du grand bassin, ils ont aperçu mon bachot qu'était attaché à un arbre.....

AIR *de Mariane.*

L'un d'eux en blâmant sa structure
S'offrait pour la rectifier;
Il en parlait, je vous assure,
Comm' le plus habile ouvrier.
Moi quand j'vois çà,
J'lui dis Oui dà,
Vous v'nez ici pour charpenter, peut-être.
Mais se r'tournant,
En me r'gardant,
Il m'interdit par son air imposant ;
Enfin j'ignor' qui çà peut être.
A c'que j'ai vu, s'il faut se fier,
C'est un compagnon charpentier
Qui m'a l'air passé maître.

SCENE XI.

LE CZAR, LAVIGNE, GERTRUDE, FŒDOR.

LAVIGNE.

Justement les voici. Entrez, messieurs.

GERTRUDE.

N'entrez pas. Je suis la première femme-de-chambre de madame, et sans moi l'on n'arrive pas chez elle.

LE CZAR.

Allez lui dire qu'un..... académicien et son confrère réclament l'honneur de la voir et de lui parler.

GERTRUDE.

Et vous avez la bonté de croire que madame de Maintenon se dérangera pour un académicien.

LAVIGNE *à Gertrude,*

C'est peut-être un confrère de M. Scarron, et madame qui accueille si bien les étrangers ne refusera pas.....

GERTRUDE.

Impossible. Ces messieurs ont-ils une fille pensionnaire? mais sur-tout, ont-ils quatre degrés de noblesse?

LE CZAR,

J'en ai mille. Hâtez-vous..... Mais j'aurais plutôt fait de l'intéresser.

AIR *du Sorcier.*

Prenez cet or...

GERTRUDE.

Dieu! quel outrage!

LAVIGNE, *prenant la bourse,*

Qu'on m'outrage souvent comm' çà,

GERTRUDE.

On veut me séduire à mon âge!

LAVIGNE, *à part,*

Elle n'craint plus ces accidens-là,

GERTRUDE.

Ciel! après cette offre offensante,
De moi qu'est-ce qu'on pensera!

LE CZAR, *vivement.*

L'on verra,
L'on croira,
L'on dira,
Que vous êtes extravagante
Autant qu'une folle à lier.

LAVIGNE, *à part.*

C'est un sorcier,
Un grand sorcier.

(*Lavigne et Gertrude sortent*).

SCÈNE XII.

LE CZAR, FŒDOR.

FŒDOR.

Ah! sire, ne vous emportez pas.

LE CZAR.

Tu as raison, je ne devrais pas m'emporter dans une maison où règnent la douceur et la paix; mais que veux-tu?

AIR *du vaudeville des Petits Savoyards.*

De calmer cette humeur altière,
En vain j'ai formé le projet.
Malgré lui ton maître est sujet
Aux plus grands accès de colère,
Je te l'ai souvent dit tout bas,
Telle est du sort la loi suprême,
Ce czar qui sut réformer ses états,
N'a pu se réformer lui-même.

FŒDOR.

S'il n'avait pas pris fantaisie à votre majesté de garder ici l'incognito, elle aurait été reçue dans cette maison comme elle l'a été par-tout en France.

LE CZAR.

Sans doute les Français ont dû me trouver extraordinaire. Je t'avoue que je n'ai pas moins été surpris de leurs mœurs et de leurs manières.

AIR : *Nous déjeûnions tranquillement.*

Presque impossible à définir,
Ce grand peuple est frivole et sage ;
Il cherche par-tout le plaisir,
Et ce qui devrait l'affaiblir
Augmente encore son courage.
Jeux et combats sont réunis ;
En paix comme en guerre il m'étonne,
Et présente à mes yeux surpris
Sybaris et Lacédémone.

FŒDOR.

Le régent s'est empressé de vous présenter tout ce qui pouvait satisfaire votre curiosité ou exciter votre admiration.

LE CZAR.

Mais parmi ce que la France offre de remarquable, la femme célèbre qui préside à Saint-Cyr n'est pas l'objet le moins intéressant à mes yeux.

FŒDOR.

Madame de Maintenon a tant de rapports avec la czarine ! Mais, en vérité, n'est-il pas plaisant de voir votre majesté se donner ici pour un membre de l'académie ?

LE CZAR.

Ne le suis-je pas en effet ? Cette société m'a reçue dans son sein. C'est un honneur.....

FŒDOR.

Que vous lui avez fait.....

LE CZAR.

Que m'ont valu les corrections que j'ai faites aux

cartes de géographie que l'académie des sciences m'a présentées.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Un jour avec toi, cher Fœdor,
Je veux correspondre avec elle;
Je puis sur la carte du nord
Lui transmettre un détail fidèle.
Est-on des sites différens
Mieux instruit que nous ne le sommes;
Nous en avons levé les plans (*bis.*)
A la tête de cent mille hommes?

FŒDOR.

Et ce n'était pas incognito comme ici.

LE CZAR.

Devine quel motif m'y fait rester inconnu.

FŒDOR.

Je le soupçonne. On a dit à votre majesté que dans les instructions que l'on donne à Saint-Cyr, les rois y sont jugés sans flatterie, et qu'on y parle d'eux comme en parlera la postérité; vous voulez, en ne vous faisant pas connaître, savoir ce qu'on dira de vous dans un siècle.

LE CZAR.

J'ai toujours eu, je l'avoue, la curiosité de pressentir le jugement des races futures. Je l'ai redouté plus d'une fois; et c'est même à cette crainte salutaire qu'un boyar qui m'avait offensé dut la vie; nous traversions la Neva.

AIR : *Votre pavillon m'enchante.*

Dans le transport qui me guide,
Je le plonge au sein des flots;
Relevant sa tête humide,
Il m'ose adresser ces mots:
« Ma mort te vengera,
« Mais le coupable homicide
« Que ton bras commet-là,
« Ton histoire le dira. »

A ces mots, je lui fais grace ;
Et retrouvant ma pitié,
Je le soulève, l'embrasse,
Et lui rend mon amitié.
Depuis ce moment-là,
Le czar, ami, quoiqu'il fasse,
A toujours gravé là,
« Ton histoire le dira. »

FŒDOR.

Voilà bien Pierre-le-Grand adorant la postérité, et faisant tout pour elle ; visitant les arsenaux, les manufactures, l'Europe entière ; recueillant de tous côtés les productions des arts, et formant un faisceau de tous ces trésors réunis, qu'il vient déposer ensuite au sein de sa patrie.

AIR : *Il prit l'habit d'un charpentier.*

Tour-à-tour, artisan, soldat,
A la gloire il reste fidèle ;
Et, grace à lui, le vaisseau de l'état
A pris une forme nouvelle.
Dans la manœuvre il n'est pas moins instruit,
Et le dirige après l'avoir construit.

LE CZAR.

Rien ne peut ici me faire reconnaître ; j'ai recommandé le silence au fils du brave Ernest, que nous avons rencontré..... Mais une dame vient à nous.

FŒDOR.

C'est sans doute madame de Maintenon.

SCÈNE XIII.

Madame DE MAINTENON, LE CZAR, FŒDOR, GERTRUDE.

Madame DE MAINTENON.

Pardon de m'être fait attendre. Ces messieurs appartiennent à l'académie des sciences ?

LE CZAR.

Oui, madame; et ce qui nous amène en ces lieux est le desir de connaître une institution qui ne fait pas moins d'honneur au gouvernement français qu'à son illustre fondatrice.

Madame DE MAINTENON.

Honorez moins une femme qui n'a jamais ambitionné que sa propre estime.

LE CZAR.

Confidente intime d'un grand monarque.....

Madame DE MAINTENON.

AIR : *Du Vaudeville des Valets de campagne.*

Quand ce roi d'un si grand renom
Pour moi signala sa tendresse,
Par un injurieux soupçon
La cour accusa ma faiblesse.
Mais sur l'effet d'un feu si beau,
Quoi que l'avenir puisse croire,
J'emporterai dans le tombeau
Le secret de ma gloire.

FEDOR.

Qui plus que vous a des droits à la reconnaissance publique? Sans vous la France n'eût pas eu d'Esther, ni le théâtre d'Athalie.

Madame DE MAINTENON.

Je fus assez heureuse, il est vrai, pour rendre l'auteur de Phédre à la littérature.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

De sombres nuages chargé
Vers le milieu de sa carrière,
Quand son astre découragé
Allait retirer sa lumière,
A sa muse, que j'excitai,
J'ouvris une route nouvelle,
Et je ne la ressuscitai
Que pour mieux la rendre immortelle.

LE CZAR.

On assure que cet établissement vous a coûté bien des sacrifices.

Madame DE MAINTENON.

Qui n'étaient rien encore.

AIR *du Vaudeville de Chaulieu.*

Jouissant d'un crédit extrême,
Au roi, prêt à tout m'accorder,
Je m'étais fait la loi suprême
De ne jamais rien demander ;
Mais de cette maison si chère
Quand je vis les besoins pressans,
J'eus le courage d'une mère :
Je demandai pour mes enfans.

FŒDOR.

Et trois cents familles trouvent ici le bonheur !

LE CZAR.

Idée sublime ! Je ne suis pas étonné que des puissances voisines t'envient à la France.

FŒDOR.

Plusieurs sont jalouses de marcher sur vos traces, madame ; et nous sommes chargés de prendre des renseignemens.....

Madame DE MAINTENON.

Je m'empresse de seconder les vues utiles que vous vous proposez ; heureuse de pouvoir contribuer au bonheur de quelques familles étrangères. (*à Gertrude.*) Présentez à ces messieurs les réglemens de l'institution royale de Saint-Cyr.

LE CZAR, *bas à Fœdor.*

Je profiterai de cette occasion pour recommander la fille du brave Ernest.

GERTRUDE *apporte le livre des réglemens.*

Mon Dieu que madame est bonne !

LE CZAR, *l'ayant parcouru.*

Ces articles me paraissent marqués au coin de la sagesse et du génie. Je n'en blâme qu'un seul, celui qui oblige à faire preuve de quatre degrés de noblesse.

Madame DE MAINTENON.

Il est la base de cet édifice.

LE CZAR.

Les blessures d'un vieux soldat parlent plus en sa faveur que tous les parchemins de la terre.

Madame DE MAINTENON.

Notre but a été de secourir les enfans de la noblesse indigente.

LE CZAR.

Si j'en étais le maître, je supprimerais cette loi. Je connais un officier français, militaire distingué, qui, forcé de quitter sa patrie, espérait trouver pour sa fille asyle et protection à Saint-Cyr; on l'en exclut parce qu'il n'est pas noble. Cela n'est point juste.

Madame DE MAINTENON.

Sans les demandes innombrables.....

LE CZAR.

Pourquoi donner des limites à la bienfaisance?

Madame DE MAINTENON, *à part.*

Quelle vivacité! quelle chaleur! Elle n'est pas commune aux académiciens.

FŒDOR, *bas au Czar.*

Sire, modérez-vous.

LE CZAR, *bas à Fœdor.*

Et toi, ne me trahis pas. Parle, et obtiens que les pensionnaires paraissent devant nous.

FŒDOR.

Que madame me permette d'être juge entre elle et mon

ami. Ce n'est pas sur les conditions qu'on exige pour être admis à Saint-Cyr, mais sur les progrès même des élèves, qu'il convient de porter un jugement.

GERTRUDE, *bas à madame de Maintenon.*

Je crois, madame, qu'il faudrait faire éloigner ces messieurs, attendu que ces demoiselles vont traverser cette salle pour se rendre au jardin.

Madame DE MAINTENON.

Il suffit. (*Au Czar.*) Je vais avoir l'honneur de vous les présenter.

FŒDOR *bas au Czar.*

Vous allez bientôt connaître ce qu'ici l'on pense de vous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HÉLOISE, CÉCILE, PENSIONNAIRES.

CHŒUR.

AIR : *C'est ici le séjour des graces.*

Des loisirs l'heure nous rappelle,
Et madame pour les charmer,
Nous permet de venir près d'elle,
Nous serons rivales pour l'aimer,
Nous serons, nous serons rivales pour l'aimer.

Madame DE MAINTENON.

Puisque vous desirez, messieurs, connaître le genre d'éducation que l'on reçoit à Saint-Cyr, veuillez proposer quelques questions à ces demoiselles.

GERTRUDE, *à part.*

J'admire toujours la complaisance de madame.

LE CZAR.

Passionné pour les voyages, j'interrogerai ces demoiselles

sur la géographie. (*A Héloïse.*) En quelle partie du monde, mademoiselle, est située la Russie?

HÉLOISE.

En Europe et en Asie. Depuis que Pierre-le-Grand a rendu cet état policé, on lui accorde le nom d'empire.

LE CZAR.

Il le méritera de plus en plus par sa civilisation. Mais quelle idée, mademoiselle, vous a-t-on donnée du czar?

HÉLOISE.

La Russie lui doit tout. Quel dommage que l'on ait a remarquer des taches dans le caractère d'un si grand homme, et ce défaut, si funeste dans un législateur et dans un roi, d'être sujet à la colère!

LE CZAR.

Qu'entends-je?

FEDOR.

Mon prince!

LE CZAR, *vivement.*

Où sont les preuves du défaut qu'on lui reproche?

HÉLOISE.

Dans une contestation qu'il eut avec la czarine, son épouse.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

La czarine implorait la grace
D'un chef connu par des exploits;
Soudain le czar brise une glace,
Dont pour lui Venise a fait choix.
Pour ton rang, épouse rebelle,
Crains, dit-il, un même avenir
Si ta gloire a brillé comme elle,
Comme elle on la verra finir.

Catherine lui répondit avec douceur : Vous avez brisé ce qui faisait l'ornement de votre palais, trouvez-vous qu'il en soit devenu plus beau?

LE CZAR, *entrant en fureur.*

Ciel! comment ce trait leur est-il parvenu? Ainsi donc celui qui a consumé vingt ans de sa vie dans des travaux utiles et des périls glorieux, trouve des détracteurs! La médisance habite cette maison de paix!

Madame DE MAINTENON.

Quel emportement!

LE CZAR *de même.*

Et une femme célèbre par son esprit n'aura réuni dans cette enceinte des pensionnaires venues de vingt contrées différentes, que pour faire publier que le czar est sujet à des accès de colère!

Madame DE MAINTENON, *à part.*

Non, ce ne peut pas être un académicien, et mes doutes sont éclaircis.

(*Elle parle bas à Gertrude, qui sort; peu après, on apporte un tableau, que l'on place sur un chevalet.*)

PÉDOR, *bas au Czar.*

Sire...

LE CZAR *de même.*

Digne fruit d'une éducation proposée pour modèle!

Madame DE MAINTENON.

Leurs discours ont pu vous faire présumer, monsieur, qu'elles ne rendaient pas au czar la justice qui lui est due. Vous les jugerez plus favorablement quand vous saurez que depuis le séjour de ce prince à Paris tout ce qui a quelque rapport à lui est devenu l'objet de leurs études. Vous qui le défendez si vivement, daignez jeter les yeux sur ce tableau; il est l'ouvrage de ces demoiselles.

LE CZAR.

Que vois-je?

FŒDOR.

C'est Pierre-le-Grand, visitant le mausolée du cardinal de Richelieu.

Madame DE MAINTENON.

Et, prononçant ces paroles mémorables : « O grand « homme; je t'aurais donné la moitié de mes états pour « que tu m'eusses appris à gouverner l'autre. »

LE CZAR.

Oui, je l'ai dit, et le répète encore. Etre roi, ce n'est rien, savoir régner, c'est tout.

TOUS.

C'est le czar!

Madame DE MAINTENON.

AIR *de la Sentinelle.*

Oui, c'est le czar, oui c'est ce roi fameux,
Qui, maîtrisant la fortune jalouse,
Sut le premier, à ses sujets nombreux,
Donner des lois, et vaincre Charles douze.
A son pays, qu'un long repos
Avait plongé dans l'ignorance,
Le ciel réservait ce héros
Pour l'éclairer par ses travaux,
Et l'illustrer par sa vaillance.

Les trois derniers vers se répètent en chœur.

LE CZAR.

J'aime à me voir en ce tableau,
Leurs doux accens et leur pinceau
Ont recouvré ma bienveillance.

SCÈNE XV et dernière.

LES MÊMES, ERNEST, FRÉDÉRIC, LAVIGNE.

LAVIGNE.

Laissez-moi donc passer; faut que j'parle à madame. Ce n'est pas un académicien; je sais tout; les gens de sa suite me l'ont dit.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Messieurs d'l'Académie,
On vous en donnera,
Dans votre confrairie,
Des gens comme ceux-là.
Cet homme de génie,
Je dois le publier,
C'est le czar de Russie,
Ci-devant charpentier.

Je ne m'étonne plus de ce qu'il disait de ma nacelle. Pardon, monsieur le czar.

ERNEST *au Czar.*

Ah! sire, sans doute, la Providence vous a conduit dans cette maison pour le bonheur de ma fille.

LE CZAR *à Ernest.*

Frédéric m'a tout dit. (*A madame de Maintenon.*) Madame, veuillez oublier mes torts, et continuer d'enseigner la vérité à vos jeunes protégées.

AIR : *Époux imprudent, etc.*

Clio, ton burin salutaire,
Qui trace la leçon des rois,
Chez nos neveux est tributaire
Des fautes comme des exploits.

Tu dois conserver la mémoire
De nos faits et de nos travaux ;
Mais en retrancher nos défauts,
Ah ! c'est déshériter l'histoire.

Madame DE MAINTENON.

Prince, si quelque chose de vous eût pu m'offenser, je me serais rappelé cette maxime : Il faut bien passer quelque chose aux rois.

LE CZAR.

L'académicien, madame, n'a qu'à se louer de votre complaisance. Le czar obtiendra-t-il que la fille de ce brave officier qui sert sous mes drapeaux, reste parmi les élèves de Saint-Cyr ?

Madame DE MAINTENON.

L'honneur de votre protection l'ennoblit à mes yeux.

ERNEST.

Ah ! madame, ah ! mon prince, que de bontés !

LE CZAR.

Vos services méritaient cette récompense ; et pour doubler votre bonheur, je veux assurer celui de votre fils. Je sais que l'amour l'a conduit ici ; qu'il me désigne celle dont son cœur a fait choix, je me charge de sa dot.

FRÉDÉRIC.

Toutes sont dignes des bienfaits du czar ; mais mon cœur ne connaît qu'Héloïse.

Madame DE MAINTENON.

Son tuteur m'a transmis ses droits ; et pour prix de l'aveu qu'elle m'a fait, son bonheur ne dépend plus que d'elle-même.

HÉLOÏSE.

Il est assuré, madame, puisqu'il est votre ouvrage.

LAVIGNE, *à part.*

Il est encore plus le mien, car si je n'avais pas porté les lettres.....

Madame DE MAINTENON *au Czar.*

Prince, vous devez vous croire encore dans vos états, puisque vous êtes entouré des heureux que vous avez faits.

LE CZAR.

Croyez, madame, qu'un des plus doux souvenirs que m'aura laissés mon voyage en France, sera celui de ma visite à Saint-Cyr.

VAUDEVILLE.

FRÉDÉRIC.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Pour Saint-Cyr, ah! quelle gloire!
Dans cette auguste maison
Tous les fastes de l'histoire
Vont consacrer la mémoire
Du czar et de Maintenon.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

FRÉDÉRIC.

Lorsque sa main tutélaire
Répand par-tout des bienfaits,
Dans ce prince qu'il révère
Chaque soldat voit un père;
Est-il un sort plus prospère,
A moins que d'être Français?

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

LE CZAR.

A la grace naturelle,
Pour joindre esprit et raison,
Pour la vieillesse immortelle,
Pour l'âge qu'elle rappelle
Je cherchais un vrai modèle,
J'ai rencontré Maintenon.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

HÉLOÏSE.

Un grand roi dont la couronne
Pour soutien à l'équité,
Quand la gloire l'environne,
Près des lauriers qu'il moissonne,
Sur les marches de son trône
Fait asseoir la vérité.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

GERTRUDE.

Si quelque avis charitable
M'eut dit que c'était le czar,
J'aurais pris mon air affable,
Mais pour me trouver aimable....

LAVIGNE.

Le czar, c'est incontestable,
Est venu beaucoup trop tard.

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

CÉCILE.

Ici, quelle douce image
Vient s'offrir à mon pinceau!
Auprès d'un héros, d'un sage,
Une dame qui partage
Ses respects et notre hommage,
Mon Dieu! quel joli tableau!

CHŒUR.

Pour Saint-Cyr, etc.

Madame DE MAINTENON, *au public.*

A Saint-Cyr le goût sévère
Dictait ses justes arrêts,
Mais jamais censeur austère
N'eût osé dans sa colère
Faire entendre un bruit de guerre
Dans l'asyle de la paix.

La gloire à Saint-Cyr préside,
Racine y charma les cœurs;
Ah! contre une arme homicide,
Que son ombre soit l'égide
Qui protège nos auteurs.

CHŒUR.

La gloire à Saint-Cyr préside, etc.

FIN.

LES

SIX PANTOUFFLES,

OU

LE RENDEZ-VOUS DES CENDRILLONS,

FOLIE-VAUDEVILLE

En un acte et en prose,

PAR

MM. H. DUPIN, A. DARTOIS et FAVART.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 29 décembre 1810.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
REQUIN, restaurateur.	M. EDOUARD.
GUILLERI, son fils.	M. SÉVESTE.
PERRETTE-CENDRILLON.	Mlle ARSÈNE.
CENDRILLON l'aînée.	Mlle RIVIÈRE.
NICOLE-CENDRILLON.	Mlle MINETTE.
BLONDINE-CENDRILLON.	Mlle BETZY.
SIMPLETTE-CENDRILLON.	Mlle JENNY.
JOCRISSE-CENDRILLON.	M. JOLY.
GARÇONS RESTAURATEURS.	

La scène est chez M. Requin.

LES

SIX PANTOUFFLES,

OU

LE RENDEZ-VOUS

DES CENDRILLONS,

FOLIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIÈRE.

REQUIN. *Il arrive d'abord seul.*

O! l'excellente journée!... Hola! chef! cuisiniers!.. garçons!.. marmitons!.. accourez tous!

(*Tous les garçons arrivent.*)

REQUIN *aux garçons.*

AIR *de la Fricassée.*

Que tous mes ordres soient suivis!
Et qu'au plus vite
Bouille la marmite;
Car je vais traiter, mes amis,
Les cinq merveilles de Paris.

UN GARÇON.

Pour ce repas nous avons
Des brochets et des goujons,

Des chapons,
Et des dindons.

REQUIN.

Comme mon fils et moi nous y figurerons!

CHŒUR.

REQUIN.

Que tous mes ordres soient suivis! etc.

LES GARÇONS.

Que tous ses ordres soient suivis!
Et qu'au plus vite
Bouille la marmite!
Car il va traiter, mes amis,
Les cinq merveilles de Paris.

(Les garçons vont pour sortir, Requin les arrête.)

REQUIN.

Ah! un moment!.. Avez-vous porté mes invitations..? Voilà comme vous êtes!.. Vous ne me rendez compte de rien... Vous ne les avez sûrement pas trouvées toutes.... Voyons un peu ce qu'ont répondu celles à qui vous n'avez pas parlé... D'abord toi.

PREMIER GARÇON.

Moi, monsieur Requin, j'ai été chez mademoiselle Nicole-Cendrillon, rue Feydeau... Elle était encore couchée.

REQUIN *tirant sa montre.*

A une heure!... Ah! dame! le tambour de basque et la danse la mettent sur les dents!... Et toi?

DEUXIEME GARÇON.

Moi, monsieur, je suis allé chez mademoiselle Blondine-Cendrillon, faubourg Saint-Germain... Elle était à dîner... elle faisait maigre.

REQUIN.

Elle faisait maigre?... çà ne m'étonne pas... c'est son ordinaire... Et toi?

TROISIÈME GARÇON.

Moi, monsieur, je suis allé au pensionnat de mademoiselle Simplette-Cendrillon... C'est aujourd'hui la distribution des prix, et je l'ai trouvée faisant des couronnes pour tout le monde.

REQUIN.

Pour tout le monde!... Elle en aura donc une... Ah! çà, et toi?

QUATRIÈME GARÇON.

Moi, monsieur, j'ai trouvé mademoiselle Jocrisse-Cendrillon prenant un consommé.

REQUIN.

Ah! dame! elle en a besoin... Elle se montre tous les jours, et çà fatigue beaucoup.... Ainsi elles viendront toutes.

TOUS LES GARÇONS.

Oui, toutes.

REQUIN.

En ce cas, chacun à son poste!

CHŒUR.

Même air.

Que tous { ses / mes } ordres soient suivis,
Et qu'au plus vite
Bouille la marmite ;
Car { il va / je vais } traiter, mes amis,
Les cinq merveilles de Paris.

(*Les garçons sortent.*)

SCENE II.

REQUIN, GUILLERI.

GUILLERI *à la cantonade.*

Jam, faites rentrer mon bockey... Eh! bon Dieu! mon père! quel remue-ménage! Pour qui tous ces préparatifs?

REQUIN.

Ah! çà, écoutez mon fils!... Plaisanterie à part, j'ai à vous parler sérieusement... Vous avez des gens, des chevaux, des voitures.... Vous allez trop vîte.

AIR : *La parole.*

Mon fils, réforme tout ce train,
Prends une route plus commune :
En faisant sans bruit son chemin,
On va plus vite à la fortune.
Par ta dépense avec les grands,
Tu soutiens une vaine lutte.
Que ferons-nous dans peu de temps?.....

GUILLERI.

Nous ferons comme tant de gens :
Au bout du fossé (*bis.*) la culbute.

REQUIN.

La culbute!... à mon âge!.. Tiens mon ami, tu as tort... On te voit tous les jours aux bals, aux spectacles, aux promenades... Il est temps que tous les plaisirs finissent.... il faut te marier.

GUILLERI.

Comment, déja, mon père!

REQUIN.

Déja, monsieur!... A ton âge j'avais deux ans de ma-

riage sur la tête!... Tu es le dernier des Requins, et tu dois relever la famille... Je veux t'établir... Je t'ai acheté un vieux fonds de limonadier, que j'ai fait remettre à neuf, avec une enseigne digne du salon; et comme je veux que tu fasses de bonnes affaires, il faut que tu prennes une femme.

GUILLERI.

Mais, mon père, prendre une femme, ce n'est pas le moyen de faire fortune, çà.

REQUIN.

Au contraire, monsieur, au contraire!

AIR *du Vaudeville de la Belle Fermière.*

De l'âge suis les avis,
Prends pour femme une belle blonde,
Et j'aurai de bons amis
Qui la vanteront à la ronde....
Ton café sera mauvais,
Tes vins ne seront pas frais.

GUILLERI.

Mais pour avoir un grand succès,
Qu'aurai-je donc mon père?

REQUIN.

Une belle limonadière.

Suffit, j'ai des exemples.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

D'après cela, mon enfant,
J'ai fait choix d'une personne
Que pour femme je te donne,
Et dont tu seras content.
Depuis long-temps on l'admire,
A tout ce qu'on l'entend dire,
On voit applaudir et rire,
Et la réputation
De la jeune demoiselle
Vaut encor cent fois mieux qu'elle.

GUILLERI.

C'est donc une Cendrillon.

REQUIN.

Justement.

AIR : *Dorilas, contre moi, des femmes.*

Ces quatre sœurs font un tapage
Qui soulève tous les esprits ;
C'est une fureur, une rage,
On en parle dans tout Paris.

GUILLERI.

Mais on en parle tant, mon père,
Que dans peu, malgré leur fracas,
Je crains bien qu'on n'en parle guère,
Je crains bien qu'on n'en parle pas.

REQUIN.

Ah! çà, je les ai engagées toutes les quatre. Il ne s'agit plus que de prendre la meilleure.... Mon fils, vous avez de l'esprit, du tact, du raisonnement, de la finesse, de l'imagination, du jugement, etc. ; je m'en rapporte entièrement à vous.

AIR : *Voulant par les œuvres complètes.*

Pour bien traiter ces demoiselles,
Avec goût il faut ordonner.
Reçois ici toutes ces belles ;
Je vais préparer le dîner.
Toi, tu n'auras, pour toute affaire,
Qu'à louer à chaque moment
Et leurs vertus et leur talent.

GUILLERY.

Je n'aurai pas grand' chose à faire.

REQUIN.

Mais voyez.... rien n'est encore préparé ici.... Je vous demande un peu ce que fait cette vieille qui est à mon service depuis deux jours?

GUILLERI.

Eh ! mon père !.... Elles ne vont pas encore arriver !

REQUIN.

Si fait, monsieur, si fait !.... Ces femmes-là, çà va comme le vent, c'est si léger !... La vieille, la vieille !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CENDRILLON-PERRETTE *en vieille.*

PERRETTE.

Me voilà, notre maître, me voilà !

REQUIN.

Ne vous avais-je pas dit d'allumer du feu ici, de préparer les lumières, de faire dresser la table ?

PERRETTE.

Tout çà va être fait dans la minute.

REQUIN.

AIR : *Allons, mes garçons, etc.*

Allez et courez,
Arrangez, préparez ;
Que rien ne manque au repas.
Ne badinons pas ;
Car ce soir mon garçon
Epouse une Cendrillon.

GUILLERI.

En traitant ces beautés-là,
A peu de chose on s'engage,
Des dames comme cela
Sont des oiseaux de passage.

CHŒUR.

PERRETTE.
Allons et courons, Arrangeons, etc.

GUILLERI.
Allez et courez, Arrangez, préparez, Que rien ne manque au repas. Ne badinons pas; Car ce soir, sans façon, J'épouse une Cendrillon.

REQUIN.
Allez et courez, etc.

(*Requin sort.*)

SCENE IV.

GUILLERI, CENDRILLON-PERRETTE.

(*Pendant cette scène, la rampe se baisse peu-à-peu.*)

PERRETTE.

Eh bien! vous allez donc vous marier, monsieur Guilleri?

GUILLERI.

Oui, je crois que je suis taillé pour le mariage.... Mon père me donne à choisir parmi toutes les Cendrillons.

PERRETTE.

Il en a pourtant oublié une.

GUILLERI.

Laquelle?

PERRETTE.

L'aînée des Cendrillons modernes.... Elle avait disparu depuis quelque temps, mais elle est de retour, et elle à repris son ancien domicile, rue de Chartres, à l'Ecole des Mères, où je l'ai fait avertir.

GUILLERI.

Je la croyais morte tout-à-fait.

PERRETTE.

Vous ne connaissez pas ces demoiselles.

AIR : *Au temps passé.*

Lorsqu'elles sont sur le point de déplaire,
Alors les directeurs prudens,
Usant d'un moyen salutaire,
Les éloignent pour quelque temps.
Les spectateurs jamais ne pleurent
En voyant de tels accidens,
Et savent bien que ces dames ne meurent
Qu'afin de vivre plus long-temps.

GUILLERI.

Vous avez bien fait de l'avertir.

PERRETTE.

Oh! je sais que pour les jeunes gens, une jolie femme n'est jamais trop; car, voyez-vous, j'ai été jeune et jolie.

GUILLERI.

Les temps sont bien changés!

PERRETTE.

Le vieux n'est pas à dédaigner : c'est avec çà qu'on fait du neuf... à présent.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Paul, grand auteur d'aujourd'hui,
Fait tous les jours des merveilles,
Et devient, grace à ses veilles,
De notre Opéra l'appui.
Damis paraît sur la scène,
Aux Français obtient sans peine,
Une gloire aussi certaine.
Hé bien, ces deux beaux-esprits,
Qu'on nous cite pour modèles,
Prennent leurs pièces nouvelles
Dans tous les vieux manuscrits.

Et en rajeunissant mes amours....

GUILLERI.

Vos amours!... Est-ce que vous auriez encore le dessein de plaire?

PERRETTE.

C'est suivant.

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

GUILLERI.

O ciel!... j'entends une voiture... Elle s'arrête, et rien n'est encore disposé pour recevoir ces dames, pas même du feu dans la chemirée.

PERRETTE. (*Elle touche la cheminée avec sa baguette, le feu prend.*)

Vous vous trompez.... en voilà.

GUILLERI.

Le jour baisse, et les lustres ne sont point allumés.

PERRETTE. (*Elle lève sa baguette, et les lustres descendent.*)

Mais les voici.

GUILLERI.

Et le couvert qui n'est pas encore mis.

PERRETTE. (*Elle lève encore sa baguette, et il sort de terre une table bien servie.*)

Vous êtes donc aveugle!

GUILLERI.

C'est singulier. Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous.

UN GARÇON.

AIR : *Ah! monseigneur! ah! monseigneur!*

Monsieur, monsieur, arrivez donc,
V'là qu'il descend dans la maison
Le plus gentil d'tous les tendrons,

Qui fait des sauts, qui fait des bons.
Personne n'en sait la raison.

GUILLERI.

C'est donc Nicole-Cendrillon.

SCÈNE V.

GUILLERI, CENDRILLON-PERRETTE, NICOLE-CENDRILLON. (*Elle arrive avec un tambour de basque.*)

NICOLE.

AIR : *Toto carabo.*

C'est moi qui la première
Arrive au rendez-vous,
Voyez-vous.
Il faut qu'on me préfère,
J'ai des talens, du goût,
Avant tout.
Et mon nom chéri
A plus d'un ami,
Compère Guilleri,
J'ai de l'esprit.

GUILLERI.

Madame au moins le dit.

NICOLE, *à part.*

Tiens, il est gentil ce Guilleri-là... (*Haut.*) Monsieur sait sans doute qui je suis?

GUILLERI.

Malgré votre jeunesse, tout le monde vous connaît.

AIR *du Vaudeville des petits Savoyards.*

Dans le temple de la folie,
Pour égayer tous nos instans,
Vous êtes dès vos jeunes ans
La favorite de Thalie.

Pour voir Suzanne et son talent,
Chez vous la foule est ramenée,
Et chacun dit, comme Ambroise, en sortant,
Je suis content de ma journée.

NICOLE.

Vous êtes bien honnête, monsieur... J'ai reçu la lettre de votre cher père; je sais ses intentions, et je me flatte....

PERRETTE, *à part.*

En effet, elle ne se flatte pas mal!

NICOLE.

AIR *du Vaudeville du Procès.*

Vous desirez une beauté
De qui la gloire soit sans tache,
Sans chercher la célébrité,
A tous mes pas elle s'attache.
On vante par tout mon esprit,
Ma grace piquante et fantasque,
Enfin je fais beaucoup de bruit.....

PERRETTE, *à part.*

Avec son tambour de basque.

NICOLE.

Le bonheur vous attend;.... car lorsque vous serez mon époux, si mon dialogue ne peut vous amuser....

GUILLERI, *à part.*

C'est ce que je crains.

NICOLE.

Les beaux arts viendront à mon secours.

AIR *du Vaudeville de Au Feu.*

Quand notre heureux lien
Excitera l'envie,
Ne craignez jamais rien
De la monotonie,
Et flon, flon, flon,

Si mon époux s'ennuie,
Et flon, flon, flon,
Je chante une chanson.

GUILLERI.

Est-ce que vous chantez ?

NICOLE.

Si je chante!.. écoutez.

AIR :

Qu'importe le bonheur,
Qu'importe l'alégresse,
Qu'importe le malheur,
Qu'importe la tristesse.

GUILLERI.

Quelle voix! quelle philosophie!

NICOLE.

Ce n'est pas encore tout.

(*Elle danse.*)

GUILLERI.

Ah! dieu!

NICOLE, *à part.*

Çà fait effet. (*Haut.*)

Même air.

Pour aller promptement,
Moi, rien ne m'importune ;
Ma méthode pourtant
Devient un peu commune.
Mais flon, flon, flon,
Puisque çà fait fortune,
Et flon, flon, flon,
Sautez donc, Cendrillon.

GUILLERI.

C'est charmant ; mais avouez-le.

AIR : *Sans le savoir.* (Du Congé.)

Il était temps,
Car aux bravos succédait le silence ;

L'ennui déjà gagnait les assistans,
Et ma foi quand vint votre danse,
Il était temps.

NICOLE.

On vient de me donner un fameux soutien.

GUILLERI.

Ah ! monsieur Cagliostro !

PERRETTE, *à part.*

Ce soutien-là pourrait bien la laisser tomber.

NICOLE.

C'est un philosophe qui ne voit pas beaucoup de monde; il est content de peu, et il s'amuse beaucoup.

PERRETTE, *à part.*

Mais il n'amuse pas les autres.

GUILLERI.

Il a raison de s'en donner, car on dit qu'il ne vivra pas long-temps.

AIR : *Du fleuve de la vie.*

Cagliostro, qu'en vain l'on fronde,
Malgré ses bruyans ennemis,
Veut encor percer dans le monde,
En s'appuyant sur ses amis.
Dès qu'on le voit on l'apprécie,
Et chacun le siffle à l'instant.
C'est ainsi qu'il descend gaiement
Le fleuve de la vie.

NICOLE.

Et moi, avec mon tambour de basque, j'étourdis son chagrin.

GUILLERI.

Je ne puis résister davantage ; qui n'applaudirait pas ?

PERRETTE, *bas à Guilleri.*

AIR *connu.*

Faut applaudir, pas trop ne faut,
L'excès en tout est un défaut.

GUILLERI, *à part.*

Elle a peut-être raison.... Tirons-nous de là par une fadaise.

UN GARÇON.

Mademoiselle Simplette-Cendrillon est là.

GUILLERI.

Faites entrer.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SIMPLETTE-CENDRILLON.

SIMPLETTE, *des couronnes de fleurs au bras.*

AIR : *Sitôt qu'il est en place.* (Bottes.)

A l'instant on me donne
Votre invitation,
Et je viens en personne
Pour la réunion.
Sans regrets j'abandonne
Ma triste pension.
Je suis Simplette,
Joliette. (*bis.*)
J'ai, dit-on,
Quelque grace légère ;
Mais afin de mieux plaire,
J'ai pris le nom
De Cendrillon.

PERRETTE, *à part.*

Ce n'est pas si bête.

NICOLE, *à part.*

Quel enfantillage !

GUILLERI.

Mais mademoiselle Simplette-Cendrillon, vous me paraissez bien jeune pour vous marier.

SIMPLETTE.

La jeune plante a besoin d'un appui ; d'ailleurs, épousez-moi toujours ; si vous ne me trouvez pas assez instruite, vous me renverrez en pension.

GUILLERI.

Et que faites-vous dans votre pension.

SIMPLETTE.

Je fais des couronnes de fleurs pour tout le monde.

NICOLE, *à part.*

Elle a un style bien fleuri.

GUILLERI.

Des couronnes !

SIMPLETTE.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Tous les matins, dans le jardin,
Habilement je les compose ;
Je rassemble, avec le jasmin,
Le laurier, le myrte et la rose.
Près d'un lis, d'un hortensia,
Une violette est placée.

GUILLERI.

Dans tout ce que vous dites-là,
Je ne vois pas une pensée.

SIMPLETTE.

Monsieur, je viens d'obtenir un premier prix.

NICOLE.

C'est sûrement un prix de sagesse.

SIMPLETTE.

Non, madame, c'est un prix de botanique.

NICOLE.

J'aurais dû le deviner à votre langage.

SIMPLETTE.

Je vous parais peut-être un peu simple; mais il ne faut pas juger les gens sur l'apparence.

GUILLERI.

Quelle amabilité!.... Mais savez-vous que vous nous dites-là des sentences?

SIMPLETTE.

C'est mon genre de gaieté.

AIR : *Du premier pas.*

Mon premier mot d'abord me fait connaître,
Mon air naif vous séduit aussitôt ;
Mais heureux si, quand on me voit paraître,
Mon premier mot dans ces lieux pouvait être
Mon dernier mot.

GUILLERI, *à part.*

De la beauté, de la raison! je ne puis me lasser de l'admirer, de l'entendre.

PERRETTE, *bas à Guilleri.*

AIR :

Faut l'écouter, pas trop ne faut,
L'ennui vous gagnerait bientôt.

GUILLERI, *à part.*

Elle a parbleu raison ; car au bout du compte, pour s'ennuyer.....

UN GARÇON.

Mademoiselle Blondine-Cendrillon est là;..... elle arrive du faubourg S.-Germain ; elle se dit Bordelaise.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BLONDINE-CENDRILLON.

BLONDINE, *en entrant.*

AIR : *J'arrive à pied de province.*

J'arrive de ma province,
Par le grand chemin ;
Si mon équipage est mince,
Mon œil est malin.
Mais ma vertu sans nuage
Toujours restera ;
Je veux être toujours sage,
M'aime qui voudra.

GUILLERI, *à part.*

Je connais çà.

SIMPLETTE.

J'ai chanté cette chanson-là, hier.

NICOLE.

Elle n'est pas tout-à-fait neuve.

PERRETTE, *à part.*

Où diable a-t-elle été prendre celle-là.

BLONDINE.

Monsieur, vous voyez mademoiselle Blondine-Cendrillon ! Je viens briguer l'honneur de votre main.... Je ne suis pas un grand génie ; mais vous trouverez en moi une femme excessivement sensible.

GUILLERI.

Mademoiselle est une fille unique ?

BLONDINE.

Non, monsieur,... j'ai deux sœurs.

GUILLERI.

Je l'avais oublié ;.... l'une a bien des talens !

AIR : *Du curé de Pomponne.*

Mon cœur soupire en y pensant ;
Quelle voix douce et tendre !
Hélas ! une fois seulement
Elle se fit entendre.
Sa voix, ses pas et cætera,
Donnent de l'espérance ;
Ah ! il m'en souviendra,
Larira,
De son chant, de sa danse.

BLONDINE.

Puis-je espérer que l'amour....?

GUILLERI.

Vous savez-donc ce que c'est que l'amour?

BLONDINE.

Belle question.

AIR *connu.*

L'Amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère,
Avec son air plein de douceur,
C'est pis qu'une vipère.....

NICOLE et SIMPLETTE.

Encore !.... Oh ! c'est trop fort !

PERRETTE.

Voilà une jeune personne qui retient ses auteurs comme un *jeune savant.*

GUILLERI.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Lorsque l'on retient aussi bien,
Sans pour cela s'en faire accroire,
On peut aspirer, j'en conviens,

A bien plus d'un genre de gloire.
Ces souvenirs-là
Vous rendent déja
Digne du temple de mémoire.

Oui, vous me plaisez beaucoup.....mais vous avez des rivales, et je balance encore.....

BLONDINE.

Ah! ne balancez plus.

AIR *connu.*

Ecoutez-moi bien,
Ne répliquez rien,
Vous savez que je suis franche.
Vous m'épouserez,
Vous me chérirez,
Car sur ce point-là je tranche.
Si vous me trompez j'aurai ma
Revanche.
Je vois que votre cœur déja
S'épanche.
Réfléchissez-y
Jusqu'à samedi:
Nous nous marierons dimanche.

GUILLERI, *à part.*

Quelle fermeté!... quelle heureuse idée! et sur-tout quelle mémoire!

PERRETTE.

AIR.

Faut d'la mémoir', pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.

GUILLERI, *à part.*

Elle a raison; car pour entendre toujours la même chose.....

UN GARÇON.

Monsieur!... Monsieur!...

AIR : *Au coin du feu.*

Plus r'luisante que l'aurore,
V'là qu'il arrive encore
Une Cendrillon,
Sur une drol' de monture.

GUILLERI.

Quelle est donc sa voiture.

UN GARÇON.

Un potiron.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE-CENDRILLON.

JOCRISSE, *à la cantonade.*

Mes souris, mes rats, ma chatte, attendez mes ordres à ma voiture.

GUILLERI, *à part.*

Quel air de modestie.

JOCRISSE.

AIR *de Blaise et Babet.*

Chaque jour accroît mon triomphe,
Je règne sur tout le public.
De la gaieté je tiens le sceptre,
Et je fais rire tout Paris.
Pour vous je laisse le grand genre,
Car la fierté n'est pas mon fait,
Et je suis votre très-humble,
La petite Cendrillon.

PERRETTE, *à part.*

Voilà un compliment qui n'a ni rime ni raison.

BLONDINE, *à part.*

Quel air emprunté !

SIMPLETTE, *à part.*

Des fleurs fanées!

NICOLE.

Dieu!... elle a les pieds en dedans.

GUILLERI.

Madame...

JOCRISSE.

Dites mademoiselle, monsieur, je vous en prie.

GUILLERI.

Eh bien! mademoiselle Jocrisse-Cendrillon, soyez la bien venue.

JOCRISSE, *d'un air timide.*

Monsieur, vous savez qu'une jeune personne est toujours timide;... épargnez à ma pudeur de vous dire le motif de ma visite.

GUILLERI.

Oui, mademoiselle... Mais l'amour ne dure pas toujours; je voudrais savoir si le caractère de mon épouse pourra me distraire.

JOCRISSE.

N'en doutez pas.

AIR *du Vaudeville de Fanchon.*

Jadis quand un ouvrage
Obtenait le suffrage,
L'esprit y pétillait.....
Pour amuser le monde,
Aujourd'hui c'est bien plutôt fait,
Il ne faut que la ronde
De monsieur Dumollet.

Et je la sais.

GUILLERI.

C'est fort bien; mais pour faire fortune?...

JOCRISSE.

Oh ! soyez tranquille... ce n'est plus comme autrefois !

Même AIR.

Pour attirer la presse,
Il fallait une pièce,
De Favart, de Piron....
Pour faire le caprice,
Aujourd'hui, des gens du bon ton,
Il ne faut qu'un Jocrisse
Avec un cotillon.

Et j'en ai un ; d'ailleurs j'ai, comme ma voisine, la ressource du tambour de basque, des rigaudons.

GUILLERI.

Vous dansez donc aussi ?

JOCRISSE.

Si je danse !.. oui, monsieur, je danse ; et par théorie, encore.

GUILLERI.

Par théorie !

JOCRISSE.

J'ai appris à danser en lisant.

GUILLERI.

Comment, en lisant ?

JOCRISSE.

Oui, en lisant des opéras.

AIR *du Vaudeville des Hermites.*

On sait que toujours les Français,
Ont aimé la cadence.
Pour qu'une pièce ait du succès,
Ma foi, vive la danse ;
Une gaze laisse entrevoir
Les jolis pas de la danseuse,
Et tout Paris vient pour voir
La pièce curieuse.

GUILLERI.

Vous dansez comme un homme.

JOCRISSE.

Que serait-ce donc, si j'avais eu un maître? les progrès sont si rapides dans la danse.

AIR *du Vaudeville de M. Guillaume.*

En apprenant cet art de la folie,
Jamais nos soins ne se trouvent trompés;
Pendant le premier mois on plie,
Bientôt on fait des échappés.
Une beauté peut faire une gambade,
Le second mois, sans embarras;
Et c'est après avoir fait la glissade
Qu'elle saute le pas.

J'ai encore les travestissemens où je suis un peu soignée.

GUILLERI.

Elle me paraît assez gaie, et j'aime qu'on se travestisse.

PERRETTE, *bas, à Guilleri.*

AIR:

Faut s'travestir, pas trop ne faut,
L'excès en tout est un défaut.

GUILLERI, *à part.*

Au fait, çà pourrait me lasser; et comme j'aime à m'amuser.

UN GARÇON.

Mademoiselle Cendrillon l'aînée demande si elle peut entrer?

BLONDINE.

Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle Cendrillon l'aînée? je ne la connais pas.

TOUTES.

Ni moi, ni moi.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENS, CENDRILLON L'AINEE.

CENDRILLON L'AÎNÉE.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Je dors la nuit et le jour,
Je n'ai ni danse, ni tambour,
Et je viens dans ce séjour
Chercher un peu d'amour.
Depuis long-temps
En vain je cherche à plaire.
Fille à quinze ans
Veut des amans;
Mon cœur, suivant
Un conseil salutaire,
Laisse un moment
Le sentiment.

Je dors, etc.

GUILLERI.

Mademoiselle, vous arrivez fort à propos; nous n'attendions plus que vous pour nous mettre à table.

CENDRILLON L'AÎNÉE.

Monsieur, je suis la fille la plus innocente de Paris; je n'ai pensé jusqu'à présent qu'à ma mère, à mes sœurs..... J'ignore encore ce que c'est que le mariage, et je viens ici pour que vous me l'appreniez.

GUILLERI.

Quelle innocente !

JOCRISSE.

Oh dieux ! regardez donc, mesdames, c'est tout le portrait de notre sœur Blondine !

NICOLE, SIMPLETTE et JOCRISSE.

Comme elles se ressemblent !

BLONDINE.

Qu'est-ce à dire : nous nous ressemblons ?

CENDRILLON L'AINÉE.

C'est-à-dire vous me ressemblez ; ... car je suis l'aînée !

AIR *des Dettes.*

Toutes les deux nous gémissons,
Toutes deux nous attendrissons :
Voilà la ressemblance.
Je parle d'après mon esprit,
Vous répétez ce que j'ai dit :
Voilà la différence.

BLONDINE.

L'impertinente !

PERRETTE, *à part.*

Les voilà qui prennent feu.

GUILLERI.

Eh mesdames ! faut-il vous fâcher pour si peu de chose?

NICOLE.

Monsieur a raison... Si je voulais faire comme vous, je pourrais bien accuser notre sœur Jocrisse de quelques petits larcins.

JOCRISSE.

Il vous convient bien de parler ainsi, vous qui prenez des odes entières à Lamothe !

NICOLE.

Je ne m'en cache pas, au moins.

SIMPLETTE.

Si vous le voulez, je vais vous la réciter.

NICOLE.

Taisez-vous, Péronelle;... vous qui ne chantez que des couplets, bons... à mettre dans les almanachs.

SIMPLETTE.

Moi, c'est faux.

TOUTES LES CENDRILLONS.

M'injurier de la sorte!... c'est affreux!

CHŒUR DES CENDRILLONS.

AIR *du Vaudeville de Bancelin.*

C'en est trop,
Cette insolence
Me fait perdre patience.
Il me faut,
De cette offense
Me venger bientôt.

GUILLERI.

Pourquoi crier tant
Pour une bagatelle,
On sait qu'à présent
Sans peine chacun prend.

NICOLE.

Je suis la plus belle!

JOCRISSE.

Moi la plus nouvelle!

BLONDINE, SIMPLETTE et CENDRILLON L'AÎNÉE.

Moi j'ai des vertus.

PERRETTE, *à part.*

Comme l'on n'en voit plus!

CHŒUR *des Cendrillons, en sortant.*

C'en est trop,
Quelle insolence!
Il m'en faut
Tirer vengeance;

De ces lieux où l'on m'offense,
Sortons au plutôt.

(*Elles sortent toutes de différens côtés.*)

SCENE X.

GUILLERI, *seul.*

O ciel !..... Elles partent !..... Mesdames, arrêtez, arrêtez !...

SCENE XI.

GUILLERI, REQUIN, QUELQUES GARÇONS.

REQUIN, *accourant.*

Mon fils !... mon cher fils ! qu'est-il arrivé ?

GUILLERI.

Ah ! mon père !... Vous voyez le plus malheureux des hommes !

REQUIN

Comment ?

GUILLERI.

Elles m'échappent !

REQUIN.

Qui ?

GUILLERI.

Les Cendrillons !

REQUIN.

Est-il possible ?

GUILLERI.

Rien n'est plus vrai.

REQUIN.

C'est foudroyant !... mais tout n'est pas encore perdu... Hola ! Garçons !... toute la maison !... et vous aussi la vieille !...

(*Tous les garçons arrivent sur le théâtre.*)

AIR : *Courons vite, attrapons le patron.*

Courez tous après les Cendrillons,
Et pour les attrapper, sans façons,
Poursuivez-les, et mortes ou non,
Ramenez-les dans ma maison.

LES GARÇONS.

Bon.

REQUIN.

Mettez-vous en route, mes garçons.

LES GARÇONS.

Nous les atteindrons,
Ramènerons,
Nous le jurons.

REQUIN.

Mettez-vous en route, mes garçons.

LES GARÇONS.

Nous les atteindrons,
Ramènerons,
Nous le jurons.

CHŒUR GÉNÉRAL, *en sortant.*

Courons tous après les Cendrillons ;
Et pour les attraper, sans façons,
Poursuivons-les, et mortes ou non,
Ramenons-les dans la maison.
Bon.

(*Tout le monde sort en chantant ce chœur.*)

Le théâtre change à vue, et représente une rue.... Tous les garçons de M. Requin traversent le théâtre en criant :

Courons, courons... Arrête cocher, arrête cocher !!

SCÈNE XII.

GUILLERI, REQUIN.

(*Guilleri arrive, appuyé sur Requin.*)

GUILLERI.

AIR :

J'ai perdu tout ce que j'aime,
Rien n'égale ma douleur.

LES GARÇONS, *arrivant.*

AIR : *A boire, à boire, à boire.*

Victoir' ! victoir' ! victoire !
Ah ! pour nous quelle gloire !

GUILLERI.

Me ramenez-vous ces tendrons.

LES GARÇONS *montrant chacun une pantouffle.*

Voilà ce que nous rapportons.

REQUIN.

Des pantouffles !

GUILLERI *prenant les pantouffles.*

AIR : *Çà fait toujours plaisir.*

Pour des femmes modestes,
Il faut en convenir,
Ces belles sont bien lestes,
Quand il s'agit de fuir.
Ah ! puisque ces marouffles
N'ont pu les retenir,
J'ai du moins leurs pantouffles.

REQUIN.

Çà fait toujours plaisir. (*bis.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, UN PETIT MARMITON.

LE PETIT MARMITON.

Place, place; j'apporte encore une pantoufle!

REQUIN.

Quoi! six pantoufles!

LE PETIT MARMITON.

La voilà... je l'ai trouvée au bas de l'escalier... Voyez comme elle est jolie!

REQUIN, *prenant la pantoufle.*

En effet, Guilleri, cette pantoufle doit appartenir à un joli pied.

GUILLERI.

Ah! mon père! elle me détermine : je l'épouse!

REQUIN.

Qui?... la pantoufle?

GUILLERI.

J'épouse la Cendrillon qui pourra la chausser.

(*Ici l'orchestre joue une fanfare.*)

SCÈNE XIV et dernière.

LES PRÉCÉDENS.

(*Toutes les Cendrillons paraissent dans différens équipages, au bruit d'une fanfare..... Nicole est dans une voiture faite avec des tambours de basque, et traînée par une cigale..... Blondine, dans une vinaigrette,*

peinte de diverses couleurs, et traînée par un geai, paré de plumes de paon..... Jocrisse est sur un potiron, traîné par deux rats, conduit par une chatte, avec deux souris pour laquais..... Simplette est sur un mouton, dont la tête est entourée de fleurs..... Cendrillon l'aînée est à pied..... Quand elles sont toutes sur la scène... Perrette arrive et les arrête avec sa baguette...)

PERRETTE, *aux Cendrillons.*

Arrêtez, mesdames.... Le seigneur Guilleri a résolu d'épouser celle de vous qui pourra chausser cette pantoufle.

(*Toutes les Cendrillons quittent leur équipage et s'avancent sur la scène en criant :*)

C'est la mienne, c'est la mienne !

REQUIN.

Un instant, c'est moi qui veut vérifier le fait.... Je suis bien aise de voir si personne ne triche.

(*Il se met à genoux, et essaie la pantoufle à Nicole.*)

AIR : *Toujours seule, disait Nina.*

Voyons, mettez ce soulier-là.

NICOLE, *mettant le pied dans le soulier.*

Jamais il n'entrera.....
Ah !

REQUIN *à Blondine :*

A vous, mademoiselle.

BLONDINE.

Ah ! pour moi quel moment fatal !
Vous me faites, brutal,
Mal !

REQUIN, *à Simplette.*

A votre tour.

SIMPLETTE.

Mais, hélas!
Il n'entrera pas.

REQUIN, *à Cendrillon l'ainée.*

Allons, la belle enfant.

CENDRILLON, *l'ainée.*

Vain effort,
J'ai le pied trop fort.

JOCRISSE.

Donnez, papa;
On le mettra.
Pour chausser çà,
Me voilà
là.

REQUIN, *regardant Jocrisse.*

Diable... mais c'est un beau brin de fille.

JOCRISSE.

AIR *des fleurettes.*

Je vais chausser de suite
Ce soulier si mignon,
Que devant mon mérite
On baisse pavillon.

REQUIN, *essayant la pantoufle à Jocrisse.*

Votre pied en vain s'agite,
Il est par trop grand aussi.

JOCRISSE.

Eh! non!
C'est votre pantoufle qui
Est trop petite.

REQUIN, *à part.*

Je vois que je me suis donné beaucoup de mal pour rien.

BLONDINE.

AIR: *Des fraises.*

Eh! messieurs, faut-il donc tant
Tant raisonner pantoufle!

Moi, de tout objet tentant,
Autant que j'en trouve, autant
J'en souffle.

(Elle prend la pantoufle à Requin.)

NICOLE, *à part.*

Elle a juré de dire tout ce qu'on a déja dit.

REQUIN, *à part.*

Comment, elle veut s'emparer aussi de la pantoufle ?

PERRETTE, *prenant la pantoufle à Blondine.*

Doucement, s'il vous plaît... pour çà vous ne le prendrez pas.

REQUIN.

Qu'est-ce que c'est, la vieille ?

PERRETTE.

Je me mets aussi sur les rangs.

GUILLERI.

Vous voudriez....

PERRETTE.

Pourquoi, non ?

TOUTES LES CENDRILLONS.

Ah ! ah ! ah ! essayez-lui donc la pantoufle... C'est trop plaisant.

REQUIN.

Allons, je le veux bien.

PERRETTE.

AIR *du Vaudeville de Lasthenie.*

Je vous étonne, je le vois ;
De mes cent-vingt ans c'est l'ouvrage.
On me dit pourtant quelquefois
Que je ne parais pas cet âge....
A l'instant même, je prétends
Chausser ce soulier qui vous blesse.

(Perrette avance le pied, et aussitôt que la pantoufle est mise, son costume de vieille disparaît.)

TOUT LE MONDE.

Que vois-je?

PERRETTE.

Vous voyez, malgré mes vieux ans,
Que j'ai des retours de jeunesse.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Quel étrange événement,
Est-il / Qu'il est } d'un heureux présage !
Quel étrange événement
Qu'un tel rajeunissement !

GUILLERI.

Pour ranimer mon espoir,
Qu'elle a de grace en partage !
Que de gens voudraient avoir
Une vieille de cet âge !

CHŒUR.

Quel étrange événement, etc.

REQUIN, *à part.*

Je commence à croire qu'il y a de la sorcellerie là-dessous.

GUILLERI *à Perrette.*

Que signifie cette métamorphose? daignez-nous apprendre votre nom.

PERRETTE.

Je suis encore une Cendrillon.

LES AUTRES CENDRILLONS.

C'est une imposture, c'est une imposture !

PERRETTE.

Mesdemoiselles, ayez un peu plus de respect pour celle à qui vous devez tout.

GUILLERI.

Vous seriez ?...

PERRETTE.

Cendrillon... Perrette.

REQUIN.

Guilleri, voilà la meilleure.

LES AUTRES CENDRILLONS.

L'insolent !

GUILLERI.

Mesdames, vous êtes bien séduisantes; mais la fille de Perrault doit avoir la préférence.

AIR : *De votre bonté génereuse.*

Perrault, ton style plein de graces,
En tous les temps sera cité ;
Dans les fictions que tu traces,
On retrouve la vérité.
Et pour marcher dans le sentier rapide
Des vertus que tu peins si bien,
A l'enfance tu sers de guide,
Au vieillard tu sers de soutien.

REQUIN.

Mon ami, épouse mademoiselle Perrette... Elle me paraît d'une santé plus forte que les autres... Elle vivra plus longtemps.

NICOLE CENDRILLON, *à part.*

Le sot !

GUILLERI.

Mesdames, je ne peux pas vous épouser toutes.... Mais vous serez de la noce, et le bal va commencer... (*A Simplette.*) Mademoiselle, c'est aujourd'hui congé, prenez votre triangle, et vous mademoiselle Jocrisse, votre tambour de basque.

(*Ici Guilleri danse une allemande avec Perrette, Nicole, Blondine et Cendrillon l'aînée.*)

UN GARÇON, *accourant aussitôt que l'allemande est finie.*

Monsieur, monsieur, nous venons d'apercevoir encore trois Cendrillons !

TOUT LE MONDE.

Trois Cendrillons.

LE GARÇON.

Oh ! mon Dieu ! oui... On en distingue deux qui viennent des boulevards, et l'autre arrive d'Italie.

REQUIN *aux garçons.*

Fermez tous les passages.... Barrez tous les chemins.... Assez de Cendrillons comme çà. Qu'en dit l'honorable société ?

VAUDEVILLE.

GUILLERI.

AIR : *Je ne veux pas qu'elle me prenne.*

Ici lorsqu'on voit paraître,
A-la-fois autant d'appas,
Pour faire un choix on peut être
Un instant dans l'embarras;
Mais il faut rendre les armes
A l'esprit, à la raison,
Et tout doit céder aux charmes
De Perrette-Cendrillon.

BLONDINE.

Agissant avec finesse,
Pour gagner les spectateurs,
Je retiens avec adresse,
L'esprit des anciens auteurs
Mais, par malheur pour ma gloire,
Ceux que fait venir mon nom,
Ont encor plus de mémoire
Que Blondine-Cendrillon.